



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

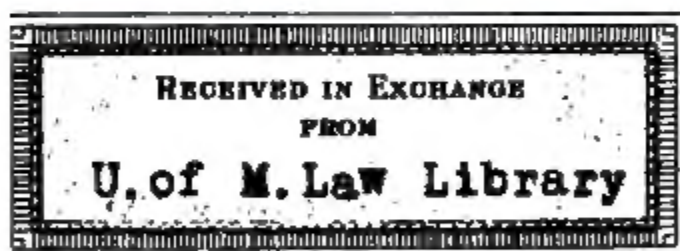
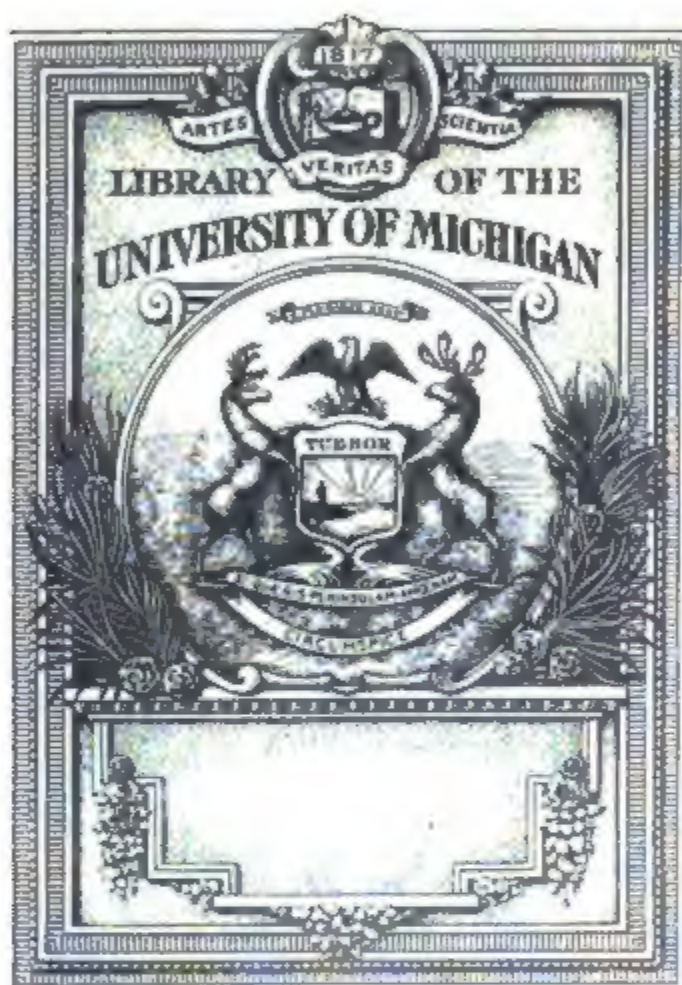
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



DT
20
D82

ANÉCDOTES AFRICAINES,

DEPUIS L'ORIGINE OU LA DÉCOUVERTE
DES

DIFFÉRENTS ROYAUMES
QUI COMPOSENT L'AFRIQUE,

JUSQU'A NOS JOURS.



A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue
des Mathurins, hôtel de Clugny.

M DCC LXXV.

Avec Approbation, & Privilège du Roi

DT

20

D82



PRÉFACE.

L'AFRIQUE, cette vaste Presqu'île, environnée de tous côtés par la mer; à l'exception de l'isthme de Suez qui la sépare de l'Asie, moins grande que cette partie du monde, mais plus étendue que l'Europe, contient dans sa plus grande longueur du nord au midi, depuis le cap Bona, jusqu'à celui de Bonne-Espérance, 70 degrés & demi, ou quatorze cents lieues géométriques de vingt au degré; & dans sa plus grande largeur, en partant du Cap-Verd, jusqu'à celui de Guardafu, 75 degrés ou quinze cents lieues. Les anciens n'en ont connu que la moindre partie; Strabon la jugeoit si peu considérable, qu'il ne croyoit pas qu'elle méritât d'être distinguée par la dénomination de troisième partie du monde. Les modernes n'ont été mieux instruits que fort tard, & leurs lumières

se bornent presque à son étendue, son circuit & ses limites. L'intérieur ne leur est pas connu. Les peuples qui l'habitent en ont fermé l'entrée aux nations Européennes. Leur défiance n'a sans doute sa source que dans les mauvais traitements que les Portugais ont faits aux naturels établis sur les côtes, & dont le bruit, en se répandant au loin, les a déterminés à fuir toute correspondance avec des étrangers attirés chez eux par les richesses que la nature a placées dans leur pays, & qui venoient les opprimer pour se les approprier.

Les Romains n'ont gueres connu de cette contrée que la partie que baigne la Méditerranée; c'est donc le nord qui a été le théâtre des principales révolutions. La facilité d'y aborder par l'Europe & par l'Asie, y a fréquemment attiré des conquérants. Notre objet n'est pas d'entrer dans le détail de tous ces événements. L'histoire des conquêtes

P R E F A C E.

v

appartient à celle des peuples qui les ont faites. Les Anecdotes Romaines, celles de l'empire d'Orient, offriront les faits principaux & les plus importants. Nous ne devons donc pas répéter ce que l'on a trouvé & ce que l'on trouvera ailleurs, lorsque cette suite d'Anecdotes sera finie.

On nous sçaura peut-être gré de faire connoître ici les contrées de l'Afrique septentrionale, qui vont nous occuper les premières, en rapprochant leurs dénominations actuelles de celles qu'elles avoient anciennement.

Nous commencerons par l'Égypte, dont l'antiquité se perd dans l'origine des peuples, & dont le nom n'a point changé. Cette contrée, qui forma pendant long-temps un empire isolé qui eut peu de liaison avec les nations voisines, mérite un article à part. Son histoire ancienne, quelque confuse qu'elle soit, doit piquer la curiosité, puis-

qu'il n'y en a point qui remonte aussi haut, & qu'elle a fourni à la Grece ses fables & ce qu'on appelle sa sagesse. Nous verrons ce peuple successivement soumis à ses rois, aux Perses qui le subjuguèrent, à Alexandre qui chassa les Perses, aux successeurs de ce conquérant qui y fonderent un nouvel empire, aux Romains, aux Arabes, aux Califes Fatimites, aux Sultans Agabites, aux Mamélucs, & enfin aux Turcs.

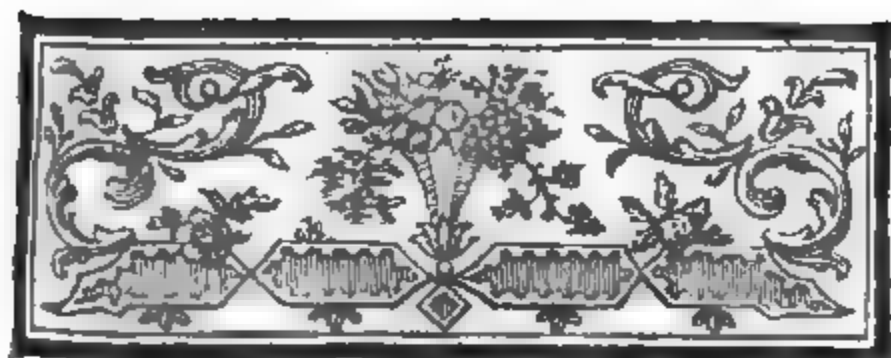
Nous placerons sous la dénomination de Barbarie, toute la partie de l'Afrique septentrionale, qui s'étend depuis l'Egypte jusqu'à l'Océan. Forcés par l'ordre des faits de rétrograder, nous partirons de l'occident à l'époque de la fondation de l'empire des Vandales dans les deux Mauritanies, jusqu'à sa destruction par les empereurs d'Orient, dont la domination en Afrique fit place à celle des Arabes, sous lesquels la Barbarie changea de face. Les différents Etats qui la

partagent, & qui se formerent successivement, sont l'empire de Maroc, qui occupe l'ancienne Mauritanie, & une partie de la Gétulie, dont les Algériens, qui ont remplacé les Numides, possèdent aussi quelques cantons; les Tunisiens, qui habitent le territoire de l'ancienne Carthage, & partie des domaines de cette république; & les Tripolitains, établis dans les contrées de la Lybie où se trouvoient autrefois les Cyrénéens & les habitants des Syrthes.

Tels sont les peuples principaux qui existent dans cette ligne qui s'étend du levant au couchant. Les deux extrémités & le milieu de cette ligne où se trouvoit Carthage, sont les parties les plus célèbres dans l'histoire ancienne; mais nous nous bornerons ici à la moderne. L'histoire de Carthage se lie à celle de Rome, & trouvera sa place dans les anecdotes de cette république, ainsi que celle des anciens peuples de cette partie du monde.

Le reste de l'Afrique ne nous est connu que depuis les expéditions des Européens qui ont passé dans les Indes en doublant le Cap de Bonne-Espérance. Après les anecdotes Ethiopiennes ou Abyssiniennes que leurs relations seules ont pu nous fournir, nous suivrons les voyageurs dans leurs découvertes le long du couchant, du midi & de l'orient de cette presque-île. Les faits qui manquent à chaque instant, & sans lesquels il est impossible d'écrire l'histoire, ne nous permettront pas de nous étendre. Nous y substituerons des détails sur les mœurs & sur les établissemens divers des Européens, qui doivent nous intéresser, & qu'il faut connaître.





ANECDOTES EGYPTIENNES.

INTRODUCTION.

L'EGYPTE est le premier empire dont l'histoire profane fasse mention après le déluge. Ses Annales remontent à l'antiquité la plus reculée ; mais, pendant une longue suite de siècles, elles n'offrent que de la confusion ; il faut passer à travers les fables pour arriver à l'histoire ; elles la précédent, la composent, & en tiennent lieu. Le premier peuple, celui dont on a le plus parlé, & sur lequel on a le plus de détails ; est celui dont l'histoire présente le plus d'embarras ; on diroit que tous ceux qui l'ont écrite, se sont fait un plaisir d'épaissir les ténèbres au lieu de les dissiper. Les faits ne sont pas toujours placés sous leurs véritables dates ; le nom.

Anecd. Afr.

A.

bre presque infini des rois dont on a conservé les listes, augmente encore le chaos. Ce n'est pas à nous qu'il appartient de le débrouiller ; nous nous contenterons de faire quelques observations qui trouvent ici leur place, & qui sont l'introduction naturelle à l'histoire de l'Egypte.

Les inondations du Nil semblent avoir dû être un obstacle aux premiers établissemens qu'on a voulu former dans la contrée qu'il arrose ; ce n'est qu'à force de travaux qu'on a pu les vaincre ; cependant tous les témoignages se réunissent pour donner des habitants très-anciens à ce pays. Il faut que la première colonie qui s'y est rendue n'ait pas été d'abord considérable. Un petit nombre d'hommes a pu s'établir sur les hauteurs, d'où il bravoit les eaux du Nil ; lorsqu'elles s'étoient retirées, il cultivoit vraisemblablement la terre qu'elles laissoient découvertes. Quelques années suffirent pour montrer sa fertilité, & qu'elle la devoit au fleuve. Cet avantage dut attacher la colonie à son séjour : elle travailla à le rendre commode, à le mettre à l'abri des ravages, des débordemens : elle se divisa ensuite, pour s'établir en différents endroits du pays ; ces établissemens divers formerent de petits royaumes. L'histoire conduit naturellement à cette opinion. Elle distin-

INTRODUCTION. 3

que quatre petits Etats dans l'Egypte, peu de temps après la dispersion. Ces détails pourroient servir à jeter du jour sur la chronologie Egyptienne, qui est encore dans les ténèbres. La plupart des historiens, mécontents des recherches des autres, & de celles qu'ils ont essayé de faire, ont renoncé à l'éclaircir; ils se sont contentés de rapporter quelques faits relatifs à différents rois, sans se donner la peine d'y mettre un ordre difficile. L'histoire d'Egypte, en conséquence, n'a jamais été présentée de suite; on n'en a offert que des lambeaux décousus; les sources dans lesquelles on pouvoit puiser rebutoient. Manéthon, qui écrivoit du temps de Ptolémée Philadelphie, assure en vain qu'il a consulté les monuments hiéroglyphiques de sa nation, & les registres sacrés conservés dans les temples: le nombre des dynasties, des rois & de leur regne est si étendu, qu'il est impossible de le concilier avec aucune chronologie. Dans trente-neuf dynasties depuis Ménès, jusqu'à quinze ans avant Alexandre, il compte plus de 5300 ans. Joseph Scaliger a montré, en arrangeant la chronologie de ces regnes, qu'elle remontoit à 1336 ans avant la création, encore retranche-t-il les regnes des dieux & des demi-dieux.

La disposition que tous les chronolo-

gistes ont donnée à ces dynasties, est ce qui les rend si embarrassantes ; ils les ont placées de suite , & ont regardé les regnes comme se succédant les uns les autres , sans songer que plusieurs de ces princes ont été contemporains , & ont régné en même temps en divers endroits de l'Egypte. Cette conjecture, confirmée par les monuments , par la chronologie même de Manéthon , a été entrevue par quelques écrivains ; mais aucun ne s'est donné la peine de la suivre ; on a craint un travail épineux , qui demandoit de longues recherches , une érudition profonde , & sur-tout beaucoup de patience. Plusieurs ont indiqué cette conjecture, & ont laissé les choses telles qu'elles étoient , contents d'être autorisés à traiter cette partie de l'histoire ancienne de la maniere la plus facile , c'est-à-dire , par morceaux & sans ordre. D'autres, attachés à l'ancienne chronique , quoiqu'elle leur parût incertaine, l'ont présentée telle qu'ils la trouvoient en mettant tous ces regnes de suite, croyant avoir tout fait en prévenant qu'elle n'est d'accord avec aucune autre chronologie, & qu'il est impossible de l'accorder. C'est ainsi que , si tous nos ouvrages historiques venoient à se perdre , & qu'on ne recueillît que la suite des rois qui ont régné en Espagne lorsque cette monarchie étoit

INTRODUCTION. §

divisée , on lui donneroit une antiquité qu'elle n'a pas , en mettant chaque roi l'un après l'autre , sans distinguer les différents états qui s'y étoient formés , & qui avoient , chacun dans le même temps , ses souverains particuliers. Celui qui auroit conservé cette liste , auroit en vain distingué ces différents rois par dynasties ; désignées par les noms des divers royaumes d'Espagne ; on demeureroit longtemps avant de se servir de cette lumière pour éclairer la chronologie ; il en seroit de même que des tables de Manéthon. Il distingue des rois Thébains , des Memphites , des Tanites , des Héracléotes , des Xoïtes , des Diospolites , des Thimites , des Eléphantins , &c. On convient qu'il y avoit plusieurs états en Egypte , sur lesquels ces rois ont régné ; on a devant les yeux le fil qui peut guider à travers les routes obscures & tortueuses de ce labyrinthe , mais on ne veut pas s'en servir (*).

Ce n'est point à nous , nous le répé-

(*) M. Dorigny est le seul que nous sçachions qui se soit saisi de ce fil ; il avoit entrepris ce travail prodigieux , auquel il n'a pas été encouragé. Son système , vraisemblable s'il n'est pas vrai , souffre sans doute bien des objections ; mais son défaut principal est peut-être d'être moderne.

6 INTRODUCTION.

tons , à adopter des systèmes nouveaux ; notre plan écarte les discussions , pour nous borner aux faits , aux révolutions principales , liés par les dates : elles nous manqueront quelquefois ; & nous nous en passerons , quand nous serons dans l'impossibilité de les fixer d'une manière certaine.



EGYPTE ANCIENNE.

— [2965 Avant J. C. *] —

LA fondation du royaume d'Egypte remonte à cette année. Ménès, qu'on croit généralement être le même que Misraïm, fils de Cham, parti des plaines de Sennaar, y arrive avec ses descendants. Toute la contrée, à l'exception de la Thébaïde, étoit un marais immense : l'espace qui sépare le lac Moëris de la Méditerranée, étoit, dit-on, couvert par les eaux. On prête à Ménès des ouvrages prodigieux, impossibles dans l'enfance des peuples, pour rendre le pays habitable. Mais sans doute on n'avoit pas besoin de tant de travaux; la Thébaïde suffisoit aux enfants de Ménès, & à ceux qui l'avoient suivi; les uns & les autres ne pouvoient être en grand nombre. On prétend qu'il détourna le cours du fleuve, qui baignoit alors le cours d'une montagne sablon-

(*) Nous croyons devoir prévenir ici que nous suivons le calcul du texte hébreu Samaritain; il offre une différence de plus de six cents ans, comparé avec celui du texte hébreu vulgaire; & cet excédent aide à concilier les monuments de l'histoire profane, avec ceux de l'histoire sacrée.

A iv.

neuse qui est vers la Lybie , & qu'il bâtit la ville de Memphis dans l'ancien lit qu'il avoit séché. Il ne manqua pas non plus de bâtir un temple superbe à Vulcain. L'idolatrie qui avoit régné avant le déluge , ne tarda pas à se remontrer après. On conçoit difficilement comment les hommes , à qui tout présentait le spectacle terrible d'un Dieu vengeur , purent si-tôt l'oublier, & tourner leurs hommages vers des êtres chimériques. Il semble que le temps seul pouvoit effacer l'impression du déluge : il ne s'étoit écoulé que cent soixante ans depuis cet événement , & Noé vivoit encore. Cette considération n'est pas la seule qui devoit forcer à mettre un plus long espace entre la dispersion des peuples , & la fondation des empires.

Ménès eut , dit-on encore , Isis pour épouse ; on en a fait en conséquence l'ancien Osiris , dont on raconte une multitude de fables qui sont ou l'original ou la copie de celles d'Uranus & de Cronus , de Saturne & de Jupiter. Les anciens peuples , en communiquant ensemble , se communiquèrent leurs erreurs ; & chacun s'empressa de se les approprier , & de les naturaliser , pour ainsi dire , dans son pays. Si Uranus & Saturne furent mutilés par leurs enfants , Osiris fut assassiné par Typhon ; ses membres, coupés en vingt-sept

parties , furent jettés dans le Nil. Isis parvint à les rassembler , à l'exception d'une seule que des poissons gloutons avoient avalée , & qui furent depuis en horreur. Cette perte fut si sensible à Isis , qu'elle institua une fête qui ne ressemble pas mal à celle d'Adonis par son motif. La fable, comme nous l'avons observé , tient souvent lieu de l'histoire ; nous ne nous y arrêterons pas davantage. Celle-ci nous a paru mériter d'être indiquée , parce qu'elle prouve que les fables ont passé , pour ainsi dire , de main en main , & que les peuples les ont empruntées les uns des autres , pour se les approprier , en parer leurs annales , & reculer leur origine.

✂[2903 avant J. C.]✂

Le long regne de Ménès , qui dura soixante-deux ans, ne fournit aucun fait. Après sa mort , l'Egypte est partagée en quatre royaumes , sçavoir , la haute & la basse Egypte, This & Memphis. Athotès & Tothrus porterent le sceptre , l'un à Thebes , l'autre à Memphis. Le premier a été surnommé *Thott* ou *Mercur*e , & le second *Orus*. Les découvertes utiles que leur attribua dans la suite la vanité des Egyptiens , bien aises de faire remonter leurs sciences au berceau de leur empire, tiennent la place des événements , & sont peut-être plus intéressants.

On regarde Athotès comme l'inventeur des caractères hiéroglyphiques , dont se servoient les Egyptiens pour représenter les choses dont ils vouloient conserver le souvenir. On peignoit une langue pour désigner une harangue publique. Lorsqu'un seul signe ne pouvoit pas représenter une idée , on la compléttoit en y en joignant un autre. Une main armée d'un arc n'offroit que l'idée imparfaite d'un combat : une autre main, opposant un bouclier , exprimoit pleinement l'attaque & la défense. Cette maniere d'écrire étoit très-pénible ; l'intelligence en étoit difficile ; & , comme elle dépendoit de l'idée que rappelloit à l'esprit de chacun l'objet offert à ses yeux , elle devoit varier souvent. Aussi , peu d'Egyptiens sçavoient lire ; les prêtres mêmes n'avoient pas tous cette connoissance ; ce ne fut que dans la suite qu'on inventa une écriture plus simple , & qui devint plus commune. Les prêtres conserverent les hiéroglyphes , qui furent les signes de la langue sacrée : on les employa dans les temples , mais partout d'une maniere différente , pour dérober des secrets à la connoissance de la multitude , & même des prêtres des autres temples ; car chaque divinité avoit ses mystères , que ses ministres se faisoient une loi de cacher. Les initiés convenoient en-

tr'eux de la maniere d'entendre leurs hiéroglyphes ; par cette précaution , si leurs livres venoient à s'égarer ou à tomber en des mains étrangères , ils étoient inintelligibles à tous ceux qui n'étoient pas dans le secret : c'étoient donc des especes de chiffres particuliers à chaque secte.

Tandis qu'Athotès s'illustroit par ses découvertes , Tosothrus en faisoit d'autres qui le rendoient cher à ses sujets. Sa mere, qui avoit des connoissances dans la médecine , les lui avoit communiquées ; il s'occupoit du soin de les perfectionner. Il étudioit les plantes qui croissoient sur le sol de la fertile Egypte , & il en remarquoit les propriétés. Telle fut l'origine de la médecine dans cette contrée. Les livres de Tosothrus , ou qui lui furent attribués , servirent de regles à ceux qui exercerent cet art dans la suite ; ils étoient l'unique objet de leurs études : on ne pouvoit employer d'autres remedes que ceux qui y étoient consignés : il fut défendu à tous les médecins d'en inventer d'autres , & de les hasarder. Cette défense pouvoit empêcher l'empirisme , mais elle nuisoit aux progrès de l'art. Si le médecin se fioit à ses propres lumieres , & tentoit des remedes nouveaux , il avoit tout à craindre si le malade mouroit : on l'abandonnoit aux parents, qui se vengeoient alors sur lui de

la perte qu'ils avoient faite ; si , au contraire , il n'employoit que les recettes légales , autorisées par les livres sacrés , on ne lui imputoit rien , de quelque maniere que la maladie tournât. Le respect superstitieux des Egyptiens pour les inventions de leurs ancêtres , ne leur permettoit pas de se croire capables de faire mieux. Il y avoit une autre loi qui n'étoit pas moins funeste aux malades : le même homme ne pouvoit s'appliquer qu'à la guérison d'une seule maladie ; & le malade affligé de plusieurs maux compliqués , étoit obligé de recourir à autant de médecins , qui ordonnoient chacun le remede propre au mal qui étoit de son département. Ces différents remedes devoient se nuire les uns aux autres , & le malade étoit à-la-fois la victime de l'ignorance du médecin , & de la loi qui le forçoit à l'ignorance.

Nous observerons , en finissant , que les médecins étoient entretenus par le gouvernement ; il ne leur étoit pas permis de recevoir rien de leurs malades. La médecine Egyptienne , en général , consistoit plus en préservatifs qu'en remedes ; on s'attachoit à prévenir les maladies , & souvent on y réussissoit. Il n'en étoit pas de même de la guérison : on prescrivait la diete ou les évacuations. On répétoit cette ordonnance tous les jours , &

on ne donnoit de relâche au malade que quand son extrême foiblesse l'exigeoit : aussi est-il vraisemblable que les cures n'étoient pas nombreuses ; il falloit, comme par-tout , attendre plus de la nature que de l'art , & ce dernier étoit souvent mortel.

✎[2844 avant J. C.]✎

Le regne d'Athotès II , qui succéda à son pere sur le trône de la haute Egypte, ne nous offre qu'une particularité remarquable. Il s'empressa de rendre à son pere les honneurs divins ; il lui éleva un temple & des autels , sous le nom de *Thot* & de *Mercur*e. Les Memphites , quelques années auparavant , en avoient érigé un à *Tosothrus* sous le nom d'*Orus*. Athotès I fut le dernier roi que les Egyptiens déifièrent : les prêtres décidèrent que le nombre des dieux étoit assez considérable , & qu'il n'en falloit plus ajouter à ceux dont le culte avoit été établi par Ménès.

✎[2556 avant J. C.]✎

Dans le long intervalle écoulé jusqu'à cette année , on ne voit que des noms & des dates incertaines. *Biuris* ou *Bufiris* , dont on rapporte le regne à cette époque, passe pour avoir été le fondateur de la ville de *Thebes* , capitale de la haute Egypte , & qui donna depuis son nom à ce royaume,

OSYMANDUE.

NOUS n'entreprendrons pas de fixer la date du regne de ce prince , dont Diodore seul nous a conservé le nom , avec quelques particularités. Il soumit les Bactriens qui s'étoient révoltés , & marcha contre eux avec une armée que l'imagination grecque a prodigieusement grossie , puisqu'elle ne la porte pas à moins de 400,000 fantassins & 20,000 chevaux. Cette expédition , qu'on ne détaille pas davantage , n'est point ce qui rend le regne d'Osymandue plus remarquable ; ce sont les bâtimens qu'il fit construire , & le mausolée superbe qu'il s'érigea à lui-même pendant sa vie.

Ce tombeau étoit dans un palais immense ; on y arrivoit par une cour qui avoit deux cents pieds d'étendue ; cette cour conduisoit à un portique quarré de quatre cents pieds de longueur , soutenu par des représentations d'animaux de quinze coudées de hauteur , & chacune d'une seule pierre. De-là on passoit à une seconde cour , semblable à la première , mais embellie d'une plus grande quantité de sculpture : on y remarquoit entr'autres la statue d'Osymandue , la plus grande qu'on eût vue dans l'Egypte , & dont un

seul pied passoit sept coudées de longueur. Dans l'enfance des arts on jugeoit de la beauté par la masse ; il a fallu des siècles pour sentir que le vrai seul est beau , & que c'est dans l'imitation seule de la nature que se trouve la vérité. Aux pieds de la statue d'Osymandue , étoient celles de sa mere & de sa sœur. La première portoit trois femmes couronnées sur sa tête , pour désigner qu'elle étoit fille , femme & mere de rois. Ce groupe unique & colossal étoit tout entier d'une seule pierre , & d'une espece précieuse. On lisoit au bas cette inscription : « Je suis O-
 » symandue , roi des rois. Quiconque vou-
 » dra connoître ma grandeur , n'a qu'à ou-
 » vrir les yeux ; qui osera la nier , n'a qu'à
 » tenter de surpasser mes ouvrages. »

Cette cour menoit à un second portique , plus magnifique que le premier , où le roi avoit fait représenter ses triomphes , & les actions de graces qu'il en avoit rendues aux dieux. Dans le même palais étoit une table soutenue par des colonnes , où trente juges sculptés , avec leur président , paroissoient écouter des avocats & rendre la justice. L'image de Thémis avec les yeux fermés , étoit pendue au cou du chef du tribunal ; emblème en usage chez les Egyptiens , pour dire que les juges doivent être incorruptibles.

Le tombeau, auquel on arrivoit ensuite, étoit entouré d'un cercle d'or qui avoit trois cents soixante-cinq coudées de circonférence, & une d'épaisseur : on y avoit gravé les jours de l'année, le lever & le coucher des étoiles, & les influences que leur prêtoit l'astrologie Egyptienne. Cambyse enleva dans la suite cet anneau. Ce palais magnifique contenoit encore une bibliothèque dans laquelle étoient déposés les livres sacrés, & on lisoit au-dessus de la porte : *Médecine de l'ame.*

✠ [2391 avant J. C.] ✠

Le peu d'accord des historiens peut être remarqué dans le regne d'Uchorus, ou Appapus : ils lui attribuent la construction de Memphis, dont ils ont déjà fait honneur à Ménès. Celui-ci peut avoir commencé une petite ville de ce nom, & Uchorus l'avoir agrandie & embellie. Il lui donna cent cinquante stades de circonférence, & creusa autour de ses murs des fossés profonds, pour la défendre des insultes des ennemis & des inondations du Nil. Il passe aussi pour avoir transporté le siège de l'empire de Thebes à Memphis, qui devint la capitale de l'Egypte. Une particularité que nous observerons encore ; c'est que les Annales ne donnent pas moins de cent ans de regne à ce prince, &

& pendant ce long temps elles ne font mention d'aucun événement.

✠ [2290 avant J. C.] ✠

Le regne du successeur d'Appapus ne dura qu'un an : tout ce qu'on sçait de lui, c'est qu'il étoit Ethiopien , & qu'il fut massacré par ses sujets , qui mirent sa sœur Nitocris à sa place. Elle les gouverna pendant six ans. La vengeance qu'elle prit des principaux meurtriers de son frere , indisposa les Egyptiens. Sa haine ingénieuse fit bâtir un édifice souterrain , dans lequel un conduit ménagé avec art introduisoit les eaux du Nil. Lorsque tous ces préparatifs furent achevés , elle fit préparer un grand festin dans ce lieu ; elle y invita tous ceux qui avoient eu le plus de part à la mort du feu roi : quand elle les vit échauffés par le vin & par la débauche , elle alla elle-même ouvrir le conduit , d'où les eaux sortirent avec impétuosité , inonderent la salle souterraine , & noyèrent tous les malheureux dont elle vouloit se débarrasser. Ils avoient mérité , sans doute , ce supplice ; mais la reine leur avoit pardonné ; & les peuples la virent avec horreur , dès qu'elle eut prouvé d'une manière si éclatante qu'elle n'avoit fait que dissimuler : elle fut contrainte de fuir à son tour ces peuples mécontents , & de se retirer dans une forteresse.

✂[2266 avant J. C.]✂

Cette année est l'époque de l'invasion des rois Pasteurs dans la basse Egypte. Ce n'est que sous ce nom qu'on fait connoître ce peuple, dont on ne sçait point l'origine, & qui a donné lieu à une multitude de conjectures. Quelques écrivains ont prétendu que c'étoient les Israélites ; mais ces derniers ne régnerent jamais dans cette contrée ; & on compte plusieurs rois pasteurs, qui fonderent une nouvelle dynastie à la tête de laquelle on met Salatis. Les Pasteurs commencerent par ravager les lieux où ils passèrent ; ils finirent par s'y établir.

✂[2054 avant J. C.]✂

Certos commence à régner sur la basse Egypte. Ce prince est, à ce qu'on croit, celui auprès duquel Abraham se réfugia, lorsque la famine lui fit quitter la terre de Chanaan. L'amour que Sara lui inspira, les suites de cette passion, & la manière dont il rendit l'épouse à son mari, n'appartiennent point aux Anecdotes Egyptiennes ; ils trouveront leur place ailleurs : nous ne faisons mention ici de ce prince, que pour lier l'histoire profane, peu connue, à l'histoire sacrée ; il n'y a que l'accord de l'une & de l'autre qui puisse y jeter du jour.

❧ [2040 avant J. C.] ❧

Mœris , roi de la haute Égypte , signale son regne par un ouvrage supérieur à tous ceux qu'on avoit faits avant & qu'on fit après lui ; c'est le lac qui porte son nom. Les débordements du Nil font la fécondité de l'Égypte ; mais ils ne doivent ni rester au-dessous d'une certaine proportion , ni aller au-delà ; le plus ou le moins est également funeste. Mœris voulut appeller l'art au secours de la nature , & rendre par-là les inondations uniformes. Il fit creuser un lac immense , auquel Hérodote & Diodore donnent trois mille six cents stades de circonférence ; espace prodigieux , & peut-être impossible. Les relations modernes lui donnent seulement une demi-lieue de large , & douze ou quinze de circuit. Il n'a point de communication avec la mer ; il n'en a qu'une avec le Nil , par un canal large de cinquante pieds , & long de quatre lieues. L'eau du fleuve coule dans le lac pendant six mois , & retourne au fleuve pendant les six autres. Au milieu du lac étoient deux pyramides , qu'Hérodote dit avoir vues , qui s'élevoient de trois cents pieds au-dessus du lac , & qui en avoient autant sous les eaux. Sur ces pyramides se trouvoient deux statues colossales : on n'en voit plus à présent que

les ruines, lorsque l'eau est basse. Il y avoit encore dans le lac une isle qui avoit une lieue de circonférence, & sur laquelle on trouve des débris de temples ou d'autres édifices.

Ce grand ouvrage, comme nous l'avons dit, n'avoit été entrepris que pour le bien général; il étoit destiné à recevoir la surabondance des eaux du fleuve, lorsqu'elles menaçoient d'une trop forte inondation. Si au contraire elle devoit être foible, & au-dessous de la hauteur dont on avoit besoin, on avoit creusé plusieurs petits canaux qui, aboutissant au grand canal, ouvroient, lorsqu'on le vouloit, un passage aux eaux du Nil, & les conduisoient sur les terres (*).

(*) Les sources du Nil, inconnues aux anciens, se trouvent dans l'Ethiopie. Ce fleuve entre en Egypte sous le tropique du Cancer, & y descend par sept cataractes. Ses eaux, qui inondent annuellement le pays, commencent à croître au solstice d'été, jusqu'après l'équinoxe d'automne, pendant près de cent jours; elles décroissent par degrés dans le même espace de temps, & rentrent enfin dans leur lit, jusqu'à la prochaine inondation. Quand elles ne montent pas à seize coudées, ou du moins à quinze, elles ne peuvent pas couvrir tout le pays, & la disette en est la suite. Quoiqu'elles commencent à croître dans le mois de Mai, le gouvernement ne fait ses observations que le 28 ou le 29 Juin. Chaque jour,

❧ [1996 avant J. C.] ❧

Moëris se rendit cher à ses peuples par les grands ouvrages qu'il fit exécuter ; son

des crieurs publics annoncent à quel degré elles sont montées. Lorsqu'elles ont atteint la hauteur de seize coudées, on lâche l'écluse, pour qu'elles couvrent tout le pays. Autrefois on ne les auroit pas ouvertes s'il avoit seulement manqué un pouce, parce que les terrains qui n'ont pas été inondés sont exempts de tous droits. Les sultans ayant rendu les bachas responsables des conséquences, ceux-ci font ouvrir les écluses avant que l'eau ait atteint la hauteur fixée.

On prétend que les Egyptiens avoient autrefois la coutume d'ensanglanter la cérémonie de l'ouverture des écluses, en sacrifiant une fille au Nil, & selon d'autres un garçon : le défaut d'accord sur le genre de la victime, peut faire douter du sacrifice. On a prétendu aussi que cette coutume barbare a été en usage jusqu'au temps où les Turcs se sont rendus maîtres de l'Égypte ; & voici ce qu'on raconte de son abolition. Le premier bacha eut, dit-on, assez de crédit sur l'esprit du peuple, pour l'engager à renoncer à ce sacrifice. Le Nil par malheur n'atteignit point cette année à sa hauteur ordinaire ; l'année suivante, il fut encore plus bas. Le peuple, craignant la famine, murmura. Le bacha, plein de foi, mena tous les habitants de la ville, Turcs, Juifs & Chrétiens, sur une montagne voisine, les fit prier & pria avec eux le Ciel d'avoir pitié d'eux. Les prières furent exaucées, & dans la nuit le Nil crût de douze piques. Nous ne répétons cette fable que comme une fable.

filz s'en fit aimer par ses vertus douces & tranquilles. On lui donna le nom de *Vulcain*, ou de *second Thot*. Il favorisa les sciences, il fit régner la justice ; & tout ce qu'on dit de lui se borne à ces détails vagues. Ils nous invitent naturellement à nous arrêter sur les usages Egyptiens, qui remontent à la plus haute antiquité, mais dont l'origine est incertaine : on ne peut mieux placer les plus intéressants, que sous le regne du prince qui les fit respecter.

La couronne étoit héréditaire. L'Egypte, bien plus heureuse que les autres contrées de la terre, voyoit les loix au-dessus de ses rois. Ménès, pour faire aimer sa domination, dut être juste. Les loix qu'on croit qu'il établit, & que ses successeurs affermirent & perfectionnerent, régloient non-seulement l'administration publique, mais encore la vie privée du souverain. On n'admettoit à son service, ni esclave acheté à prix d'argent, ni domestique né dans le palais. Les fils des prêtres, distingués par leur naissance, instruits de bonne heure par une éducation sage & réfléchie, étoient admis seuls à l'âge de vingt ans auprès du monarque. Environné sans cesse par des hommes d'un mérite peu ordinaire, il ne pouvoit rien apprendre d'indigne de la majesté royale. Il y avoit certaines heures du jour & de la nuit où le prince ne pou-

voit pas absolument disposer de lui-même, où il devoit s'occuper sérieusement, & vaquer aux affaires. A son lever, il lisoit les dépêches, les mémoires qui lui étoient adressés, afin qu'il fût instruit de tout. Il se baignoit ensuite, prenoit des vêtements magnifiques, & se rendoit au temple. Les victimes étoient prêtes, les sacrificateurs assemblés : le grand-prêtre faisoit hautement des vœux pour la prospérité de l'état & du prince ; il célébroit ses vertus, & parloit avec exécution des fautes qu'il avoit pu commettre par ignorance ou par surprise, en les rejetant sur des ministres corrompus : on finissoit par demander aux dieux qu'il fût toujours digne d'être loué.

Le monarque n'étoit pas moins gêné dans sa vie privée : il étoit si peu maître de lui-même, qu'il ne pouvoit prendre des bains, partager le lit de la reine, se promener, ni faire aucune chose aussi indifférente, que dans certains moments qui y étoient destinés. Sa table étoit toujours frugale : du veau, une oie, composaient tous ses mets ; on eût dit qu'un médecin sage & zélé pour la santé du prince avoit fait ce dernier règlement. S'il étoit contraint dans des objets d'une si petite importance, il l'étoit bien davantage dans ceux qui intéressoient le bonheur de ses peuples. Les loix qui devoient être sa re-

gle, étoient un frein à toutes ses passions, & aux effets de son caprice & de sa colère : elles régloient les punitions, leurs especes, les cas où on les avoit encourues; il étoit défendu au souverain d'aller au-delà, & de les interpréter : ceux qui s'en écarterent devinrent l'opprobre de la nation; elle les respecta pendant leur vie, & obéit en frémissant à ces maîtres indignes de l'être. La loi qui imposoit ce respect aux Egyptiens les rendoit à eux-mêmes lorsque le roi coupable n'étoit plus, & leur permettoit d'écouter leur indignation.

Aussi-tôt qu'il avoit rendu le dernier soupir, le peuple prenoit le deuil; les temples étoient fermés, les sacrifices & les fêtes interrompus pendant soixante-douze jours. Durant tout ce temps, on s'abstenoit des mets délicats; on couchoit sur la terre nue; le lit conjugal étoit désert. On préparoit cependant la pompe funebre; le dernier jour, on exposoit le corps dans un cercueil à l'entrée de son tombeau. Les prêtres prononçoient l'éloge funebre du défunt : s'il avoit été juste, le peuple applaudissoit; s'il ne l'avoit pas été, il exposoit hardiment les sujets de son mécontentement : il avoit le droit de lui reprocher tous ses crimes; il dépendoit même de lui de le priver de la sé-

pulture, & de condamner son nom à l'oubli. Plusieurs monarques subirent ce châtiment : il étoit défendu d'en rappeler la mémoire, de le nommer dans quelque circonstance que ce fût. Les prêtres chargés des Annales ne mettoient point son nom dans la liste des rois dont ils écrivoient l'histoire ; ils se contentoient de marquer la durée de son regne : ses actions & sa vie n'étoient point transmises à la postérité ; il ne méritoit point qu'on en conservât le souvenir. Il est vraisemblable que la plupart des rois anonymes que les tables des dynasties Egyptiennes nous indiquent, étoient des princes injustes, flétris après leur mort, & condamnés à l'oubli.

Ce moment du jugement des rois étoit un grand jour pour la nation : ce privilege l'élevoit à ses yeux ; elle se consolait des maux que lui avoit faits un roi méchant, par la justice qu'elle s'en faisoit à elle-même. Ce monarque absolu, révérend pendant sa vie, devant lequel tout se prosternoit, n'étoit plus rien : confondu avec le reste de ses sujets, il subissoit l'examen auquel étoit soumis le dernier citoyen, à qui l'on accordoit ou l'on refusoit la sépulture, selon qu'il avoit bien ou mal vécu. C'étoit une leçon terrible pour le successeur du roi. Craignant de voir un jour sa

mémoire rendue infâme , & son cadavre maltraité , il devoit naturellement s'appliquer à mériter un meilleur sort. Comme cette loi étoit commune à tous les sujets , l'exemple étoit général pour la nation : il ne devoit pas peu contribuer à conserver les mœurs , la sagesse & la vertu.

L'origine de cet usage étoit très-ancienne ; ce ne fut qu'après Moëris que les jugements prirent une autre forme , & furent accompagnés de cérémonies particulières. Ils se rendirent au-delà du lac , qu'on traversoit dans une barque ; les juges y étoient rassemblés. Chaque homme sçavoit qu'après sa mort il passeroit cette barque fatale , & songeoit à rendre cette cérémonie glorieuse pour lui. Le conducteur s'appelloit *Charon* en langue égyptienne. Cette dénomination , qui désignoit l'action de conduire une barque , devint dans la suite un nom propre. Orphée , Dédale & Mélampe , qui voyagerent en Egypte , en rapportèrent la religion ; ils y puisèrent la fable du passage des âmes dans la barque de Caron.

✎ [1969 avant J. C.] ✎

Le Nil, qui jusqu'à ce temps avoit porté le nom d'*Egyptus* , qu'il avoit donné à la contrée qu'il arrose , prit le nom du roi Phuron Nilus , dont on rapporte le regne

à cette année , & dont on ne dit rien de plus.

✿[1936 avant J. C.]✿

Les Pasteurs occupoient toujours une partie de la basse Egypte ; Tmosis ou Amosis parvint à les en chasser. Il alla les assiéger dans la ville d'Abaris ou Péluse. On ne lui donne pas une armée moindre de 480,000 hommes. Les historiens anciens se plaisent à multiplier les combattants : une armée aussi considérable suppose une population immense ; & celle de l'Egypte devoit l'être, s'il faut en juger par les monuments élevés par ses rois, & qui ne pouvoient s'entreprendre & s'exécuter que lorsqu'on avoit des multitudes de bras à y employer. L'armée de Tmosis ne parvint pas à prendre la ville ; on ne s'en rendit maître que par capitulation. La condition fut que les Pasteurs sortiroient de l'Egypte , & on s'engagea à ne point les inquiéter. Ils se retirèrent, au nombre de 240,000, sous Aménophis I, qui succéda à Tmosis. La haute & la basse Egypte sont réunies, & ne forment plus qu'un royaume.

✿[1742 avant J. C.]✿

Nous touchons à une époque célèbre dans l'histoire d'Egypte , mais qui n'en

est pas moins confuse , par les contradictions des historiens & des poètes. Aménophis II , pere de Sésostris , régnoit sur l'Egypte. Vulcain , dit-on , peu après la naissance de son fils , lui apparut en songe , & lui annonça la grandeur future de ce fils qui devoit faire la conquête de la terre entière. Les rois Egyptiens croyoient aux songes , & avoient toujours autour de leur trône des hommes dont l'unique fonction étoit de les expliquer. Aménophis ne douta pas de la vérité du sien. Pour en faciliter l'accomplissement , il fit rassembler tous les enfants mâles de ses états , nés le même jour que Sésostris ; il les fit élever avec lui , & les forma de bonne heure aux exercices les plus laborieux. Ils devoient gagner tous les matins leur dejeûné avant de le recevoir ; ils ne le trouvoient qu'au but d'une course considérable qu'il falloit faire en montant. Telle fut l'éducation du conquérant , & de ceux qui devoient l'accompagner & le seconder.

— [1722 avant J. C.] —

Sésostris veut justifier les espérances qu'on a conçues de lui ; & ; pour réaliser le rêve de son pere , il se prépare à la conquête de la terre. Cette expédition devoit être longue ; il étoit à craindre qu'il ne s'élevât des troubles dans son royaume

pendant son absence ; il prit toutes les précautions qu'il jugea les plus sûres pour les prévenir. La clémence & la libéralité pouvoient lui concilier l'affection & la fidélité de ses peuples : il pardonna à ceux qui étoient coupables de trahisons ; il paya les dettes de tous ses sujets insolubles. Il partagea son royaume en trente-six gouvernements, & confia la régence à son frere Armaïs. Après ces arrangements, il partit avec 600,000 fantassins, 24,000 cavaliers, & 27,000 chariots armés en guerre. S'il faut en croire les chroniqueurs, il tomba d'abord sur l'Ethiopie, qu'il soumit à un tribut en or, en ébène & en ivoire : il pénétra de ce côté jusqu'au promontoire de Dira, près du détroit de la mer Rouge. Après avoir ravagé une partie de l'Europe, où l'on ne manque pas de le faire passer, le torrent se déborde en Asie, &, marchant sans cesse, ne s'arrête qu'à l'extrémité de cette vaste contrée, où l'océan le force à retourner sur ses pas. A son retour, il s'avance vers le nord, & soumet les Scythes, les Thraces, & tout ce qui se trouve sur son passage. Par-tout il érige des colonnes qui annoncent ses conquêtes, & dans les inscriptions desquelles on trouve le nom de *Sesostris, roi des rois*. Si les peuples se sont défendus avec courage, les monu-

ments du conquérant en font une mention honorable; s'ils ont montré de la lâcheté, l'opprobre est éternisé par un hiéroglyphe honteux.

❧ [1714 avant J. C.] ❧

L'expédition de Sésostris n'avoit duré que neuf ans , temps bien court pour de si vastes conquêtes, qu'il devoit faire en courant. La révolte de son frere Armaïs le rappelle en Egypte. Ce prince, qui n'étoit pas en état d'employer la force contre un conquérant suivi d'une armée fiere de ses triomphes, & enrichie des dépouilles des peuples vaincus, songe à employer la trahison & le crime. Il vient recevoir Sésostris à Péluse, avec toutes les démonstrations de la soumission & du repentir; il lui donne un festin, dans lequel il enivre la suite du roi & ses gardes. Son dessein est de profiter du sommeil général pour mettre le feu au palais, où il a déjà disposé des matieres combustibles. Sésostris, éveillé à temps, s'apperçoit du danger, implore les dieux, & se sauve à travers les flammes. Son frere, qui craint d'être puni, prend la fuite & disparoît de l'Egypte.

Le reste du regne de Sésostris est aussi fabuleux que le commencement. Il fit construire, du côté de l'Orient, un mur

qui s'étendoit depuis Péluse , à travers les déserts, jusqu'à Héliopolis , dans un espace de quinze cents stades , pour défendre l'Égypte contre les incursions des Syriens & des Arabes. Il fit creuser beaucoup de canaux qui, coupant le pays, devoient le rendre impraticable aux ennemis qui y auroient pénétré avec de la cavalerie & des chariots.

Ces travaux sembloient montrer une timidité incompatible avec les qualités d'un conquérant ; peut-être sont-ils l'ouvrage de ses successeurs. Sésostris pouffoit l'orgueil & la fierté jusqu'à l'insolence. Il avoit amené avec lui une multitude de rois qu'il avoit vaincus ; il les occupoit à traîner le char de leur vainqueur. On rapporte que l'un des monarques qui composoient cet attelage singulier , se tournoit fréquemment pour regarder les roues qui rouloient derrière lui. Sésostris lui demanda la raison de son attention. « Le tour rapide » de ces roues , répondit le roi captif , » me rappelle les vicissitudes & l'incons- » tance de la fortune : chaque point s'é- » leve & descend successivement. Il en » est ainsi des hommes : un jour ils sont » assis sur le trône , & le lendemain ils » sont réduits à la condition des plus vils » esclaves. » Sésostris, frappé de cette réponse , fit dételar les rois , & ne les sou-

mit plus , à l'avenir , à l'humiliation que sa vanité avoit imaginée.

Il devint aveugle sur la fin de ses jours ; se voyant incapable de donner ses soins au gouvernement , affoibli d'ailleurs par l'âge , il voulut descendre du trône , & il se donna la mort.

✻ [1663 avant J. C.] ✻

Rhampsès ou Phéron succede à Sésostris. L'histoire de ce prince n'est pas moins fabuleuse que celle de son pere. Il perdit la vue comme lui ; mais ce fut en punition de son impiété. Un jour , pendant la crue du Nil , qui étoit à une hauteur extraordinaire , il prit de l'humeur contre un vent qui agitoit les eaux & en empêchoit l'écoulement ; il lança dans les flots un javelot , comme pour les punir de se mutiner. Cet acte , plus insensé encore qu'impie , fut puni sur le champ d'une douleur qu'il se sentit dans les yeux , & d'un aveuglement qui dura dix ans. Il eut recours aux dieux qu'il avoit offensés. L'oracle de Butus lui indiqua un remède assez étrange ; il falloit faire quelques actes religieux dans le temple d'Héliopolis , & se laver ensuite les yeux avec l'urine d'une femme qui n'auroit pas à se reprocher la moindre infidélité envers son mari. Phéron fit une multitude d'essais qui ne lui réussirent

réussirent point ; & il les avoit commen-
cés par la reine , son épouse. Ce fut en-
fin la femme d'un jardinier qui lui four-
nit le spécifique qui devoit lui rendre la
vue. Il eût pu se consoler d'un sort com-
mun à presque tous les maris Egyptiens ;
il voulut s'en venger , & venger les com-
pagnons de son infortune. Il envoya la
reine dans la ville d'Erythibolus , avec
toutes les femmes qui s'étoient trouvées
dans le même cas , & il les y fit bruler.

On croit que ce prince fut celui qui ac-
cabla les Israélites de travaux pendant son
regne ; & que ce fut sous son fils , qui ne
régna que deux ans , & qui périt dans
la mer Rouge ; que le peuple de Dieu
sortit de l'Égypte sous la conduite de
Moïse.

Ce Rhampsès Phéron paroît le même
que le Rhamphinitus de Diodore , qui en
raconte ce trait. Ce prince étoit d'une
avarice extraordinaire ; il avoit fait bâtir
un palais pour y conserver son trésor. L'ar-
chitecte qu'il employa se trouvant peu
content du prix dont il étoit convenu ,
résolut de se payer par ses mains , & dis-
posa une pierre qu'un seul homme pou-
voit ôter & replacer sans qu'on s'en ap-
perçût , pour s'introduire dans l'intérieur.
Se voyant près de mourir , & voulant que
ses deux enfants profitassent de son arti-

fice, il leur déclara ce secret. Les deux jeunes gens ne manquèrent pas d'en faire usage ; ils y allerent avec tant d'avidité & si peu de précautions, que Rhampsès, qui visitoit souvent son trésor, s'aperçut qu'il diminuoit. Il fit tendre secrètement des pièges autour des vases dans lesquels il avoit déposé son argent : personne ne fut instruit de cette précaution, & l'un des deux jeunes gens y fut pris. Il appella son frere qui veilloit à l'ouverture ; & quand il vit qu'il étoit impossible de se débarrasser des chaînes qui le retenoient, il le pria de lui couper la tête ; ce qui fut fait sur le champ par l'autre. Le fraticide emporta la tête de son frere avec lui, pour qu'on ne reconnût point le voleur, & ce corps décapité fut le premier objet qui frappa les yeux du roi le lendemain lorsqu'il revint visiter son or. Il fit pendre le cadavre le long des murs du palais, plaça auprès une garde nombreuse qui avoit ordre d'examiner les spectateurs, & de lui conduire tous ceux qui se trahiroient par leur douleur.

La mere des voleurs, instruite de ce qui s'étoit passé, ne se présenta point devant le corps de son fils ; mais elle menaça celui qui lui restoit d'être elle-même sa délatrice, s'il ne lui rapportoit pas le cadavre, auquel elle vouloit rendre les der-

niers devoirs. Le jeune homme risqua encore cette aventure périlleuse , & la ruse le fit réussir. Il chargea des outres de vin sur un âne , en perça une adroitement quand il fut près des gardes , qui accoururent à ses cris , pour profiter de son prétendu malheur ; il les écarta insensiblement du lieu confié à leur vigilance , les enivra , & déroba le corps de son frere.

Rhampsès étonné, ne sçachant plus comment il pourroit s'instruire de ce qu'il étoit si intéressé à sçavoir , imagina , dit-on , un expédient bien extraordinaire : il prostitua sa fille à tous ses sujets ; mais ceux qui venoient se présenter étoient obligés de lui confesser le tour le plus ingénieux qu'ils eussent fait dans leur vie , & le plus grand crime qu'ils eussent commis. Le voleur étoit jeune , la princesse étoit aimable ; il avoit de quoi satisfaire à la loi en avouant le vol & le meurtre de son frere : il en prit avec lui le bras , qu'il laissa à la princesse , lorsqu'après cet aveu elle voulut l'arrêter ; & il échappa encore aux recherches du roi , qui finit par promettre le pardon au coupable , & de grandes récompenses s'il venoit se déclarer lui-même. Le voleur eut de la confiance en la parole de son maître , qui ne la trahit point , & qui , le regardant comme un homme extraordinaire , lui donna sa

filles pour épouse. Il falloit que la fin de cette histoire répondît au commencement.

Tel est le conte que fait Hérodote. Après cette aventure, il dit que Rhampsinite descendit aux enfers, où il eut l'honneur de faire aux dés la partie de Cérès. Il quitta le jeu sans gain ni perte ; mais la déesse, ne voulant pas qu'un mortel se retirât sans récompense, après avoir contribué à son amusement, lui fit présent d'une coupe d'or.

❧ [1250 avant J. C.] ❧

Chéops, que les historiens Grecs font le huitième roi après Rhampsinite, mais sans fixer la date de son règne, se rendit célèbre par sa tyrannie & son impiété. Sa première action fut de fermer les temples des dieux ; il finit par occuper ses peuples de la construction d'une pyramide*. C'est

(*) Les pyramides méritent quelques détails. On varie beaucoup sur l'opinion qu'on a de ces édifices prodigieux. Les voyageurs les plus sages n'y trouvent rien de plus étrange que leur hauteur & leur masse. Le côté de la base de la première, que M. de Chazelles a mesuré, est de 110 toises, la hauteur de $77\frac{1}{4}$. Une chose à observer dans cette pyramide, c'est que les côtés en sont tournés vers les quatre parties du monde, de sorte qu'elle marque le véritable méridien de l'endroit. Selon Diodore, on employa trois cents

la plus haute de ces masses prodigieuses qui subsistent encore , & qui sont les mo-

soixante mille ouvriers à sa construction ; elle demanda vingt ans de travail. Hérodote raconte que de son temps on lisoit une inscription qui n'existe plus , & qui marquoit qu'il en avoit coûté en raves , en ail & en oignons , pour la nourriture des ouvriers, seize cents talents d'argent , qui font plus de quatre millions & demi. Ces vastes édifices sont voûtés , & offrent dans leurs intérieurs de vastes salles , dont les murs , les pavés & les plafonds sont de différentes especes de marbres : les pièces en sont si grandes & si bien liées entr'elles , qu'on croiroit que le tout est d'une seule pièce ; c'est la vétusté , qui en divers endroits a dégradé les jointures , qui rectifie le jugement du premier coup d'œil étonné. Le tombeau de Chéops est d'une pièce de marbre creuse en dedans , ouverte par le haut , & qui , lorsqu'on en frappe les côtés , rend un son semblable à celui d'une cloche. Sa forme est celle d'un autel , ou de deux cubes appliqués l'un sur l'autre. On remarque de côté & d'autre dans cette vaste pièce , ainsi que dans celles où l'on peut pénétrer , différentes dégradations que plusieurs voyageurs ont prises pour des passages à divers appartements , que le temps a fermés ; mais il se pourroit qu'elles fussent simplement l'ouvrage de l'avarice , que l'espoir de trouver des trésors a portée à fouiller dans l'intérieur de ces masses. On monte au sommet par des degrés qui regnent à l'extérieur sur tous les côtés jusqu'au haut. Ce sommet forme une esplanade d'environ seize à dix-sept pieds quarrés. Les degrés sont ruinés en bien des endroits. Proclus prétend que c'est sur

numents éternels de l'orgueil & de la tyrannie de leurs auteurs, qui ne purent les élever sans surcharger leurs sujets de travaux. Chéops employa , dit-on , les siens à tirer des pierres des carrières de l'Arabie , & à les transporter en Egypte. La pyramide qu'on lui attribue , étoit destinée à lui servir de tombeau ; elle lui coûta des sommes immenses qui épuisèrent ses trésors. On raconte qu'il employa un moyen bien étrange pour remplir de nouveau ses coffres ; il ordonna à sa fille de se prostituer , & de retirer le plus qu'elle pourroit de la brutalité Egyptienne. Ce fait horrible , & sans vraisemblance , n'a peut-être été imaginé que pour accumuler l'opprobre & l'horreur sur un tyran. Quoiqu'il en soit , on ajoute que sa fille , voulant éterniser la mémoire de ses débordements , fit bâtir une petite pyramide des pierres qu'elle avoit rassemblées en exigeant une de chacun de ses amants. Ce trait ressemble un peu à celui de Rhodope ; & l'un est sûrement copié de l'autre.

cette plate-forme que les prêtres Egyptiens faisoient leurs observations astronomiques. Ils n'avoient pas besoin de se donner la peine d'y grimper , puisqu'ils pouvoient les faire plus à leur aise au pied de ces mêmes pyramides , d'où ils découvroient le ciel aussi librement que sur leur sommet.

✻ [1200 avant J. C.] ✻

Céphrénès , frere & successeur de Chéops , marcha sur ses traces , & se rendit odieux. Il passe pour être l'auteur de la seconde pyramide, qui devoit être aussi son tombeau , & où il ne fut point inhumé , comme son prédécesseur ne l'avoit pas été dans la sienne. Le petit nombre de personnes attachées à ces princes eut soin de dérober leurs corps à la multitude , qui auroit assouvi sur eux sa haine en les déchirant , si elle avoit sçu où ils étoient déposés.

✻ [1144 avant J. C.] ✻

Mycérinus , qui succéda à ce prince , passe pour le fils de Chéops. On vante la douceur & la modération de son regne. On parle beaucoup du monument que sa douleur éleva à sa fille. Une vache de bois doré , creusé en dedans , lui servoit de cercueil : on l'exposa ainsi dans un riche appartement d'un palais de la ville de Saïs , où brûloient sans cesse les parfums les plus exquis. Tous les ans on sortoit le cercueil pendant un jour , conformément à la priere que la princesse avoit faite à son pere , de lui permettre , après sa mort , de contempler le soleil une fois l'an.

La vertu de Mycérinus , qui méritoit une récompense des dieux , fut ce qui les déterminâ à abréger son regne. Il n'y avoit encore qu'un an qu'il étoit sur le trône , lorsqu'un oracle lui annonça qu'il n'en avoit plus que six à vivre. Son pere & son oncle en avoient regné , l'un cinquante , & l'autre cinquante-six ; Mycérinus se plaignit aux dieux de ce qu'ils ne lui accorderoient pas une vie égale à la leur. Il lui fut répondu , que le ciel irrité avoit ordonné que l'Egypte languiroit pendant cent cinquante ans sous des tyrans ; que ses deux prédécesseurs , instruits de ce décret , avoient songé à lui donner son effet , & que sa vertu le retardoit. Réponse assurément bien étrange , & qu'il est singulier de voir rapporter sérieusement par les historiens.

Mycérinus , ayant en vain essayé d'adoucir les dieux , tenta de les tromper , & il employa cette grosse finesse. Il fit bâtir un palais où des flambeaux allumés perpétuoient le jour : il croyoit vivre doublement en retranchant les nuits , & régner douze ans , au lieu de six , malgré les dieux.

❧ [1067 avant J. C.] ❧

Asychis bâtit le portique oriental du temple de Vulcain , avec une magnificence

qui effaça tout ce qu'avoient fait avant lui ses prédécesseurs. On lui attribue plusieurs loix , dont l'une avoit pour objet de faciliter la circulation de l'argent, par les emprunts. Le gage le plus sacré qu'un Egyptien pouvoit offrir au prêteur, étoit le corps de son pere ; mais il ne pouvoit, après l'avoir engagé , être enterré lui-même , ni personne de sa famille , que la dette n'eut été payée & le gage retiré.

Ce prince bâtit aussi une pyramide ; mais il la fit construire en briques. Cette inscription fastueuse étoit gravée sur le monument : « Ne me comparez point avec » les autres pyramides ; je les surpasse en » excellence, comme Jupiter surpasse les » autres dieux. On a ramassé le limon qui » s'étend au fond du lac ; on a fait des » briques de ce limon ; & moi-même j'ai » été construite de ces briques. »

❧ [1008 avant J. C.] ❧

Sésac ou Sélonchis est célèbre par ses conquêtes , sur-tout par son expédition dans le royaume de Juda , & par le pillage de Jérusalem , dont il dépouilla le temple. Il emporta avec lui les trois cents boucliers d'or dont Salomon avoit enrichi la maison du Seigneur.

❧ [786 avant J. C.] ❧

Bocchoris, qui commença à régner cette

année, eut le surnom de Sage ; on l'appelle le quatrième législateur des Egyptiens. La vénération qu'on avoit pour sa sagesse , fit inventer cette fable à ses descendants. Isis, disoit-on, lui avoit envoyé un aspic , qui, se plaçant en cercle sur sa tête , lui formoit une espèce de parasol , pour que l'éclat du jour ne pût blesser ses yeux , ni le distraire lorsqu'il étoit assis sur son tribunal , occupé à écouter ses sujets qui venoient le prier de terminer leurs différends.

La piété de Bocchoris ne l'empêcha pas de se livrer à une profanation , en introduisant auprès du bœuf sacré Mnéus, un bœuf sauvage qui fut tué par le premier (*). Sa sagesse ne le garantit pas non

(*) C'étoit Osiris qu'on honoroit dans le bœuf sacré. Il y en avoit deux : l'un à Memphis , nommé Apis ; l'autre à Héliopolis , qu'on appelloit Mnéus. Le premier recevoit de plus grands honneurs que le dernier. Voici les marques auxquelles on le distinguoit de tous les autres animaux de son espèce. Un corps tout noir , à l'exception d'une tache blanche & carrée sur le front ; la figure d'un aigle sur le dos ; les poils de la queue doubles , & un nœud sous la langue comme un escarbot. Il y a des auteurs qui font monter jusqu'à vingt-neuf les marques qui lui étoient particulières. Au reste , c'étoient les prêtres qui étoient chargés d'en retrouver un autre lorsqu'il mouroit ; c'étoit à eux qu'il appar-

plus d'une mort horrible & cruelle, puisque Sabacco l'Ethiopien, qui lui succéda, le fit brûler vif.

✻ [742 avant J. C.] ✻

Sabacco étoit roi d'Ethiopie. Un songe (car les songes avoient beaucoup de droits sur les peuples de ces contrées) l'avoit porté à entreprendre la conquête de l'Egypte. Il la gouverna avec plus de sagesse que le premier acte de son autorité n'en devoit faire attendre. Après avoir fait périr son malheureux prédécesseur, il s'occupa du bonheur de ses peuples. Sans abolir la peine de mort portée contre les criminels, il n'en laissa exécuter aucun. *Il faut*, disoit-il, *rendre leur châtimement utile* ; & il les condamnoit aux travaux publics.

Un songe l'avoit fait monter sur le trône ; un second songe l'en fit descendre. Il rêva que le Dieu tutélaire de Thebes s'étoit présenté devant lui, pour l'avertir qu'il ne pouvoit conserver le trône qu'en faisant massacrer tous les prêtres, lorsqu'il passeroit au milieu d'eux avec ses

tenoit d'apprendre à le reconnoître, & le peuple recevoit volontiers & sans examen le nouveau dieu qu'on lui amenoit : d'ailleurs on ne le voyoit pas toutes les fois qu'on le desiroit.

gardes. Sabacco ne put se résoudre à immoler tant de victimes. Il fit venir devant lui ces prêtres dont un dieu sembloit demander la mort, leur fit part de sa vision qu'ils écouterent sans doute en tremblant, & les rassura en leur disant qu'il la regardoit comme un avis des dieux qui lui ordonnoient de se retirer, & qu'il l'alloit faire avec les mains pures. Il se retira en effet en Ethiopie, d'où il revint quelques années après reprendre la couronne qu'il avoit laissée à ses fils, qui moururent avant lui.

— [692 avant J. C.] —

Séthon, qui monta sur le trône après Sabacco, étoit prêtre de Vulcain. Plus fait pour prier les dieux que pour commander aux hommes, il indisposa les gens de guerre, qu'il priva de leurs terres & de leurs prérogatives. Ils crurent que l'injustice les dégageoit de leur serment de fidélité, & ils résolurent de ne plus le servir. Le temps où l'on devoit avoir besoin d'eux ne tarda pas à arriver. Sennachérib, roi d'Assyrie, vint faire une irruption dans l'Egypte. En vain Séthon, reconnoissant la faute qu'il avoit faite, appella auprès de lui les militaires; tous furent sourds; il ne lui resta d'autre parti à prendre que celui d'armer le monde qu'il pouvoit trou-

ver disposé à le suivre. Il rassembla des laboureurs & des artisans. Cette troupe informe & mal disciplinée ne lui inspiroit aucune confiance ; il eut recours à son dieu. Après une prière fervente, il s'endormit dans le temple ; & il crut voir Vulcain qui l'exhortoit à prendre courage , & lui promettoit la victoire. Il partit rassuré ; & il trouva en effet ses ennemis hors d'état de se défendre : des rats avoient rongé pendant la nuit les cordes de leurs arcs & les courroies de leurs boucliers. Ce trait ne paroît être qu'une altération de l'histoire rapportée au quatrième livre *des Rois* , & dont les Egyptiens , qui le raconterent à Hérodote , s'étoient fait honneur.

Séthon , à son retour , fit placer dans le temple de Vulcain sa statue tenant un rat dans la main , avec cette inscription : *Apprenez , par mon exemple , à recourir & à croire aux dieux.*

✠ [685 avant J. C.] ✠

La suite des rois d'Egypte fut interrompue pendant deux ans après la mort de Séthon. Douze seigneurs puissants se partagerent alors le pays , & y formerent douze royaumes. Comme leur union devoit faire leur force , ils se lierent par des serments mutuels ; & ce n'est pas une anec-

dote commune dans l'histoire du monde, qu'un pareil gouvernement qui dura quinze ans.

Ce sont ces douze rois qui bâtirent le fameux labyrinthe qui servit de modele à celui de Dédale. Les ruines en existent encore auprès du lac de Moëris; & on prétend que ce qui subsiste de nos jours de ce vaste bâtiment, en faisoit la quatrième partie (*).

(*) Ce bâtiment immense offre encore dans ses restes un large portique de marbre, soutenu par quatre colonnes, & tourné vers le soleil levant. Il conduit à une salle toute de marbre, comme le portique, dont le plafond est composé de douze tables, aussi de marbre, liées ensemble, longues chacune de vingt-cinq pieds, larges de trois. Le plafond n'est point en arc; il est plat, & admirable par sa hardiesse. Après cette salle, on trouve un second portique qui conduit à une autre salle qui n'a que les deux tiers de la première, d'où l'on passe par un portique à une troisième encore moins grande. Dans chacune il y a des ouvertures qui menent à d'autres appartements, & à des escaliers pour monter aux pièces qui sont au-dessus, & pour descendre dans celles qui sont au-dessous. Celles-ci sont en si grand nombre, percées de tant de côtés, & ont tant de ressemblance entr'elles, que les curieux qui ont osé s'y engager ont été obligés d'employer le secret qu'Ariane enseigna à Thésée, pour retrouver leur route. Cet édifice paroît avoir été destiné à servir de Panthéon; on y réunissoit

La fin de ces regnes singuliers n'est pas moins extraordinaire. Un oracle avoit annoncé que celui des douze rois qui feroit un jour des libations avec un vase d'airain , s'éleveroit au-dessus de ses concurrents , & deviendrait le seul maître de l'Egypte. Les douze monarques s'assembloient , tous les ans , dans le temple de Vulcain , pour y sacrifier ensemble ; ce sacrifice se terminoit par des libations. La dernière fois qu'ils s'y réunirent , le prêtre n'apporta qu'onze coupes d'or , au lieu de douze qu'il falloit : Psammétique , qui étoit le dernier sur la ligne , n'en eut point. Pour ne pas suspendre la cérémonie , il prit son casque , qui étoit d'airain , & s'en servit. Comme c'étoit sans y penser qu'il avoit pris son casque , ses concurrents ne lui en firent pas un crime ;

peut-être tous les dieux qu'on adoroit en détail. Le crocodile y étoit nourri ; car , par une singularité bien étrange , les Egyptiens avoient mis au nombre de leurs dieux , cet animal plus fait pour inspirer l'effroi que l'adoration. Pour pouvoir lui rendre un culte sans danger , on avoit soin d'en élever un & de l'apprivoiser. On le paroit magnifiquement ; on le nourrissoit aux frais du public. Lorsque des étrangers vouloient le voir , & la curiosité pouvoit y en amener souvent , ils lui portoient un gâteau & du vin. Les prêtres servoient le dieu crocodile ; l'un lui ouvroit la gueule , & l'autre y jettoit les aliments.

mais , pour prévenir l'accomplissement de l'oracle , ils furent sur le point de le condamner à la mort : ils se contenterent cependant de le dépouiller de ses domaines , & de le reléguer dans la basse Egypte , avec défenses de se mêler du gouvernement.

Psamétique, révolté de ce châtiment , ne subit pas long-temps les loix qu'on lui imposoit. Des Corsaires d'Ionie & de Carie , qui débarquerent dans la partie de l'Egypte où il s'étoit retiré , l'aiderent à chasser les onze rois qui l'avoient exclu , & à monter lui-même sur le trône , qu'il occupa seul.

C'est à ce prince qu'on attribue l'idée de faire élever deux enfants par des chevres , dans l'espérance qu'ils parleroient la première langue des hommes. Il ne sçavoit pas que nous ne parlons que parce que nous entendons parler ; que les sons que nous articulons successivement & par degrés , sont l'imitation de ceux de nos meres ; qu'élevés par des muets , nous serions muets. Son expérience lui en fournit la preuve , puisque ces enfants n'apprirent qu'à imiter le cri de leurs nourrices. Mais Psamétique ayant appris que le cri *beccos* , qu'articuloient ces élèves , étoit un mot phénicien qui signifie du *pain* , il crut fermement que les Phéniciens étoient

étoient le plus ancien peuple, & qu'ils parloient la langue mere.

✿ [616 avant J. C.] ✿

Néchus, qui est le Néchao de l'Ecriture sainte, entreprit de joindre le Nil à la mer Rouge, par un canal qui devoit avoir cinquante lieues; mais cet ouvrage difficile & pénible fut abandonné, après avoir coûté la vie à 1,200,000 ouvriers. Un oracle lui ordonna de le cesser, parce qu'il ouvriroit par-là l'entrée de son royaume aux étrangers.

Il abaissa la puissance des Assyriens, sur lesquels il remporta plusieurs avantages. On dit qu'au retour de cette guerre, qui fut heureuse, pressé par ses sujets d'élever un monument d'actions de graces, il se contenta d'envoyer dans le temple d'Apollon les habits qu'il avoit portés pendant ces expéditions. On ne manqua pas de trouver dans ce présent mesquin une marque d'impiété; & les revers qu'il essuya à la fin de son regne, furent regardés comme un juste châtiment.

✿ [600 avant J. C.] ✿

Le court regne de Psammis ne nous offre que l'ambassade des Eléens, qui firent consulter les sages de l'Egypte sur les loix des jeux olympiques, pour sçavoir d'eux

Anecd. Afr.

D

s'il y avoit des réformes ou des additions à faire à ces loix. On demanda aux ambassadeurs si les Grecs étoient admis comme les étrangers à disputer les prix ; la réponse fut affirmative. « Il est douteux , dirent alors les sages Egyptiens , que les étrangers aient beau jeu : il est naturel de favoriser ses compatriotes ; & ce que la Grece pourroit faire de mieux , ce seroit d'exclure tous ses concitoyens du concours. »

— [594 avant J. C.] —

Les victoires qui signalèrent les premières années du regne d'Apriès , le remplirent d'un orgueil qui irrita le courroux céleste. Il croyoit avoir affermi sa puissance , au point de ne pas craindre qu'elle pût un jour être détruite : « Les dieux mêmes , disoit-il dans ses accès de vanité , n'auroient pas le pouvoir de l'ébranler. »

Psammetique avoit attiré les Grecs dans ses Etats ; une de leurs colonies s'étoit établie à Cyrene ; elle menaçoit la Lybie , dont le roi implora les secours d'Apriès. Il lui en donna ; mais il n'étoit pas à la tête de ses troupes : elles furent taillées en pièces par les Cyrénéens ; & ceux qui échappèrent au carnage , ne revinrent dans leur patrie qu'avec de la haine contre ce-

lui qui les avoit envoyés, disoient-ils, à la boucherie. Leurs discours échauffèrent les esprits déjà disposés à la révolte : bientôt toutes les troupes d'Apriès l'abandonnerent. Il crut pouvoir compter sur la fidélité d'Amasis, & il l'envoya aux rebelles, pour qu'il employât son crédit afin de les faire rentrer dans le devoir.

Amasis voyoit son maître chancelant sur le trône ; les circonstances sembloient le lui offrir s'il sçavoit s'en saisir. Il avoit de l'audace & de l'ambition ; il n'hésita pas. Arrivé auprès des révoltés, il sçut s'insinuer dans leurs esprits. Au moment où il feignoit de remplir la commission dont il étoit chargé, ils lui mirent la couronne sur la tête, & le proclamèrent roi. Il se voyoit presque arrivé tout d'un coup à son but : une armée nombreuse, qui se rangeoit sous ses loix, lui donnoit la facilité d'achever ; il résolut de tenter la fortune.

 [573 avant J. C.] 

Apriès, instruit de la défection d'Amasis, ne crut point encore qu'il fût si près de la fin de son regne. Son orgueil, qui ne l'abandonnoit point, lui fit donner l'ordre d'arrêter Amasis dans son camp, & de l'amener devant lui, sans songer si cela étoit possible. Patarbemis, le plus

distingué de ceux des Egyptiens qui lui étoient encore attachés , fut chargé de l'exécution. Il obéit ; mais , lorsqu'il fut à une certaine distance du camp , il sentit l'impossibilité d'y pénétrer pour arrêter l'homme qui y commandoit ; il se contenta de lui crier de se rendre auprès du roi. Amasis étoit à cheval : il se souleva un peu ; & , tournant le dos à Patarbemis avec un mépris insultant, il lui dit : « Exécute , si tu le peux , les ordres que tu as reçus. Mon dessein est bien d'aller voir Apriès ; mais j'attends , pour le visiter avec décence , d'avoir la suite qui me convient , & qui ne tardera pas à se rendre auprès de moi. »

Apriès eut l'injustice & l'imprudence de faire à Patarbemis un crime de l'inexécution d'un ordre impossible ; il lui fit couper le nez & les oreilles. Ce traitement odieux & inhumain lui fit perdre le petit nombre de partisans qu'il avoit encore. Vaincu quelque temps après par Amasis , il tomba dans les mains du vainqueur , qui le fit étrangler.

✠ [569 avant J. C.] ✠

Amasis ne devoit le trône qu'au crime. Ses sujets, dont il avoit été long-temps l'égal , s'accoutumoient avec peine à lui rendre les respects dus aux souverains. Il

E G Y P T I E N N E S. 53

y fut sensible ; mais il s'y prit d'une manière à la fois adroite & singulière pour les ramener à leur devoir. Il avoit une cuvette d'or qui avoit servi long-temps à ses convives pour se laver les pieds & les mains. Il la fit fondre , & en fit faire un dieu. Ce dieu , placé dans le temple le plus fameux , fut adoré généralement. C'est où Amasis attendoit ses sujets. Il se rendit un jour au temple avec les principaux Egyptiens ; il vit les hommages qu'ils rendoient au nouveau dieu , & l'air humble & recueilli avec lequel ils se prosternoient devant lui. « Ce dieu que vous » adorez , leur dit-il , étoit , il y a peu » de jours , un bassin dans lequel vous » avez souvent lavé vos pieds , & qui vous » a servi à bien d'autres usages plus vils » & plus dégoûtants encore. La matière , » qui est toujours la même , a changé » seulement de forme ; & sous celle-ci , » vous la jugez digne de vos adorations. » Songez que si je fus autrefois votre égal , » je suis aujourd'hui votre roi. Amasis » confondu parmi vous n'est plus ; il est » Amasis sur le trône : le bassin a disparu , » & le dieu en a pris la place. »

— [550 avant J. C.] —

Amasis signala son regne par plusieurs loix. L'une des plus importantes , & que

Solon transporta dans la Grece , est celle qui ordonnoit à chaque citoyen de donner par écrit au gouverneur de la province dans laquelle il vivoit , son nom & la manière dont il gagnoit sa vie. Celui qui avoit fait une déclaration fausse étoit puni de mort, comme celui qui gagnoit sa vie d'une manière illégitime.

Amasis favorisa beaucoup les Grecs qui vinrent s'établir dans ses états ; il épousa même , dit-on , une femme de cette nation. Ce mariage ne fut pas d'abord heureux. Amasis , après quelques disgraces qui se succéderent pendant les premières nuits de son mariage , crut qu'on avoit jetté un sort sur lui : il porta ses soupçons sur sa femme même , qui pria Vénus de l'en justifier , en rendant à son mari le pouvoir qu'il avoit perdu. Cette priere fut , dit-on , exaucée ; & depuis ce temps Amasis eut beaucoup plus de confiance aux dieux de la Grece , qu'à ceux de son pays.

— [530 avant J. C.] —

Ce fut Amasis qui prépara les malheurs de l'Egypte , & la conquête qu'en firent dans la suite les Perses. C'est ainsi qu'on raconte la cause de cet événement.

Cyrus , affligé d'un mal d'yeux , avoit fait demander à Amasis le meilleur oculiste de l'Egypte : il lui envoya le plus

mauvais. Celui-ci, qui se voyoit avec regret transplanté dans la Perse, loin de sa patrie, de sa femme & de ses enfants, voulut se venger de la préférence que son roi lui avoit donnée, & qu'il ne méritoit pas. Il vanta à Cambyse, fils de Cyrus, les charmes de la fille d'Amasis, & l'engagea à la demander en mariage. Cette proposition affligea le roi d'Egypte, qui voyoit avec douleur que sa fille seroit traitée en concubine. Pour sortir d'embarras, il imagina d'envoyer à sa place une fille d'Apriès, appelée Nitétis, à laquelle il recommanda fortement de cacher sa naissance, & de l'aider à tromper Cambyse. Nitétis promit tout, & ne tint rien. La première chose qu'elle déclara à son époux fut son nom véritable, & elle le sollicita à venger le malheureux Apriès. Cambyse le promit, & commença dès-lors les préparatifs de l'entreprise qu'il exécuta depuis.

❧ [526 avant J. C.] ❧

Les liaisons d'Amasis avec les Grecs, le mirent en correspondance avec Polycrate, tyran de Samos. Le bonheur constant & sans mélange, dont jouissoit Polycrate, lui fit craindre qu'il ne devînt malheureux; & dans cette idée, assurément singulière, il lui écrivit cette lettre :

« C'est avec la plus grande joie, sans dou-

Div

» te , que j'apprends la félicité de mon ami
» & de mon allié ; cependant elle me fait
» trembler pour lui , parce que je connois
» l'inconstance de la fortune ; j'aimerois
» mieux voir ma prospérité & celle de mes
» amis entremêlées de quelques traverses.
» Ecoute donc un conseil que je te donne,
» & fais ce que je vais te dire pour empê-
» cher que ton bonheur n'ait de funestes
» suites. Examine ce que tu possèdes de
» plus précieux , ce que tu perdrois avec
» le plus de regret ; & , quand tu l'auras
» trouvé , jette-le loin de toi , de maniere
» que personne ne puisse le retrouver. Si
» tu continues , après cela , à éprouver la
» même continuité de bonheur , tente le
» même remède , le seul que je puisse t'in-
» diquer contre les menaces de la fortune.»

Polycrate suivit ce conseil , & jetta dans la mer un bijou de grand prix. Il fut retrouvé quelque temps après dans le ventre d'un poisson , & rapporté au tyran. Lorsqu'Amasis fut instruit de cette nouvelle circonstance , il ne regarda plus son ancien ami que comme un homme dévoué aux infortunes les plus terribles ; & , craignant d'y avoir part lui-même , ou de lui en causer , il se détermina à rompre avec lui. Il lui envoya en conséquence un héraut pour rompre leur liaison. Cette démarche lui fit un ennemi de Polycrate ,

qui offrit une flotte à Cambyse pour le transporter, lui & ses troupes, en Egypte, où il vouloit aller punir Amasis.

✠ [525 avant J. C.] ✠

Psamménite n'occupa que six mois le trône de son pere Amasis. A peine s'y étoit-il assis, qu'une pluie affreuse qui tomba sur la ville de Thebes, fut regardée comme un prodige qui annonçoit les malheurs de l'Egypte. La confiance à ce prétendu présage fut confirmée par la nouvelle de l'approche de Cambyse, qui avoit déjà passé les déserts. Psamménite rassembla promptement une armée, dont les Cariens & les Ioniens faisoient la principale force. Ces Grecs, pour donner au roi une preuve de leur fidélité, prirent une vengeance atroce & barbare de l'infidélité de Phanès, un de leurs compatriotes, qui, après avoir été au service d'Amasis, l'avoit quitté pour passer à celui des Perses. Il avoit eu, en partant, l'imprudence de laisser ses fils en Egypte; les Grecs les saisirent, les égorgerent, & s'abreuverent de leur sang.

Une seule bataille mit l'Egypte sous la domination de Cambyse. Maître de Memphis, il s'empressa de donner à cette ville un spectacle digne de sa férocité, en prenant une vengeance insultante & cruelle

des ennemis qu'il avoit vaincus. Il fit conduire Psamménite & ses principaux officiers dans une grande place des fauxbourgs de la ville ; on les plaça sur des sièges , & on conduisit devant eux la fille du roi & les leurs , couvertes des habits des plus pauvres esclaves , avec une cruche à la main pour puiser de l'eau dans le Nil. Leur humiliation leur arrachoit des larmes & des gémissements qui perçoient le cœur de leurs peres. Le fils du roi , & deux mille jeunes Egyptiens les plus qualifiés , parurent ensuite avec des mords à la bouche , & des licols autour de leurs têtes ; on les menoit ainsi au supplice , & on leur faisoit prendre leur chemin par cette place , pour les montrer à leurs parents.

Psammménite , accablé de ce spectacle , avoit les yeux baissés sur la terre , & paroissoit absorbé dans une douleur amère & profonde. Un de ses intimes amis , dépouillé de ses biens , qui étoit venu dans le fauxbourg mendier de porte en porte des haillons pour se couvrir , & un morceau de pain pour appaiser sa faim , frappa alors ses regards : il fondit en larmes , & l'appella par son nom. Les espions de Cambyse , qui avoient ordre d'observer sa contenance , & de lui en rendre compte , ne manquerent pas de lui demander l'explication de son insensibilité à la vue de

son sort & de celui de ses enfants , tandis que la misere d'un sujet lui arrachoit des pleurs. « Mes malheurs & ceux de ma famille , répondit-il , accablent , étourdissent , & la douleur qu'ils causent ne peut se manifester à l'extérieur ; mais la vue d'un ami , réduit à cette extrême indigence , qu'on ne peut soulager , laisse quelque liberté de réfléchir , & par-là même le pouvoir de pleurer. »

Cambyse touché révoqua l'ordre qu'il avoit donné de faire mourir Psamménite : mais il le révoqua trop tard ; c'en étoit déjà fait. Il marcha ensuite à Saïs, où il fit tirer de son tombeau le corps d'Amasis , qui fut traité avec une ignominie & une fureur dont il y a peu d'exemples , & qui répugnoient également aux mœurs des Perses & à celles des Egyptiens. Il fut déchiré en pièces & jetté au feu.

— [523 avant J. C.] —

Cambyse , roi d'Egypte à titre de conquérant , voulut porter la guerre à-la-fois contre les Carthaginois , les Ammoniens & les Ethiopiens. Il envoya chez ces derniers des espions sous le nom d'Ambassadeurs ; ils rapportèrent à leur maître un arc dont le monarque Ethiopien lui faisoit présent. « Si le roi de Perse veut me faire la guerre , avoit-il dit en le leur

remettant , & le bandant lui-même en leur présence , » qu'il attende le temps où » il pourra trouver des hommes capables » de se servir comme moi de cet arc ; qu'il » vienne alors avec plus de soldats que » n'en a Cambyse : en attendant , qu'il remercie les dieux de la modération des » Ethiopiens , qui , contents de leur patrie , ne s'embarassent pas de soumettre » de nouvelles contrées. »

Ce discours irrita Cambyse ; il voulut se charger lui-même de la conduite de l'expédition d'Ethiopie. Elle fut malheureuse , ainsi que toutes celles qu'il fit faire ailleurs ; & il revint à Memphis avec une fureur que ses revers avoient encore augmentée. En arrivant , il trouva le peuple en réjouissances & en fêtes ; il crut que les Egyptiens les célébroient à cause de ses disgraces. Les principaux magistrats , qu'il fit venir , & auxquels il demanda le motif de cette joie , lui répondirent qu'elle n'en avoit pas d'autre que le bonheur d'avoir trouvé le dieu Apis. Cambyse ignoroit sans doute le culte de l'Egypte. Persuadé qu'aucun peuple ne peut se flatter de voir ses dieux habiter visiblement dans son sein , il regarda cette réponse comme un mensonge absurde & grossier , prononcé par des gens qui vouloient se moquer de lui : il les fit tous massacrer.

Il manda ensuite les prêtres, qui n'eurent rien autre chose à lui dire. « Puisque votre » dieu est si familier, leur dit-il, je veux » faire connoissance avec lui. S'il daigne » venir recevoir en personne les homma- » ges de mes esclaves, il ne dédaignera » sans doute pas de me visiter moi-même. » Puisqu'il est entre vos mains, amenez-le » moi. »

On obéit; & Cambyse ne fut pas peu étonné de voir paroître un jeune taureau, que les prêtres conduisoient respectueusement devant lui. « C'est là votre dieu, » s'écria-t-il? Les miens sont bien plus » puissants, puisque c'est ce dieu que je » leur immole dans mes sacrifices. Voyons » si celui-ci résistera à mon poignard. » Il le frappa aussi-tôt, malgré les cris & l'effroi des Egyptiens, & le blessa à la cuisse. Le dieu fut enlevé à la fureur du Perse, & reconduit dans son auguste étable, où il mourut peu de jours après. Cambyse, irrité de ce qu'on l'avoit empêché de lui porter le coup mortel, fit dépouiller les ministres d'Apis, qui furent fouettés par la ville; il publia même un ordre qui prescrivoit de tuer tous les Egyptiens que l'on trouveroit rendant des hommages au bœuf sacré.

L'Egypte, depuis ce temps, devint une province du royaume de Perse, où l'on

envoyoit des gouverneurs qui négligeroient de faire aimer leur joug à ce peuple , qu'on aigrissoit par l'oppression dans laquelle on le retenoit , & par le mépris qu'on faisoit de sa religion.

✿ [454 avant J. C.] ✿

L'Egypte s'étoit déjà révoltée sous le règne de Darius , fils d'Hystaspe ; elle fut soumise par Xerxès , dès la première année de son regne. La cinquième de celui d'Artaxerxe Longuemain , elle se révolta encore. Les peuples appellerent le roi de Lybie , qu'ils inviterent à venir rompre leurs fers & à les gouverner : les Athéniens leur envoyèrent même des secours qui commencèrent par dissiper la flotte des Perses , & , réunis aux Egyptiens & aux Lybiens commandés par Inarus , attaquèrent Achéménide , & le vainquirent malgré ses forces prodigieuses qu'on porte à trois cents mille hommes , dont cent mille restèrent sur la place , avec leur général qui étoit un frère d'Artaxerxe.

Les Egyptiens , après cette victoire , se flattoient d'avoir recouvré leur liberté ; mais les Perses vouloient conserver leur conquête. Ils armerent de nouveau , & Mégabise eut le commandement des troupes chargées de cette expédition. L'amour de la liberté fit faire des efforts prodigieux

E G Y P T I E N N E S. 63

aux Egyptiens , que l'exemple des Athéniens animoit ; mais ils furent vaincus. Inarus fut forcé , avec les Grecs , de se réfugier dans la ville de Biblus , située dans l'isle de Prosopitis , formée par deux branches navigables du Nil. Il y soutint un long siège , dans lequel les Perses perdirent beaucoup de monde. Ceux-ci , voyant qu'ils ne pouvoient réduire les assiégés , à cause de la flotte d'Athenes qui étoit dans une des branches du Nil , imaginerent de faire des saignées pour écouler l'eau , & mettre les vaisseaux à sec. Cette opération leur réussit ; la flotte Grecque devint inutile , & l'armée entière des Perses gagna l'isle jusqu'alors inaccessible. Inarus n'avoit plus d'autre parti à prendre que de capituler. Il se rendit , sur la promesse qu'on lui fit de lui conserver la vie ; mais Mégabise ne fut pas le maître de la tenir. Inarus avoit commandé dans la bataille où Achéménide avoit perdu la vie. La mere regardoit le vainqueur de ce prince comme son meurtrier : ne respirant que la vengeance , elle sollicita son fils de lui livrer ce prisonnier. Artaxerxe résista pendant cinq ans à ses prieres ; il eut enfin la faiblesse de céder ; & cette femme cruelle , sans avoir égard à la foi donnée , le fit crucifier , ainsi que cinquante Athéniens qui s'étoient rendus avec lui & aux mêmes conditions.

✿ [414 avant J. C.] ✿

Une troisieme révolte mit fin à la domination des Perses. Amyrtoëus, qui s'étoit signalé dans la précédente, & qui avoit échappé à la poursuite & aux fers des vainqueurs, après la réduction des rebelles, en se cachant dans des marais & dans des déserts inaccessibles, rentra dans le pays pour tenter de nouveaux efforts. Il trouva des peuples mécontents, prêts à s'armer encore, & qui n'attendoient qu'un chef ; il leur en offrit un dans sa personne. Il enflamma leur courage, & parvint en effet à chasser les Perses. Mais son triomphe ne fut pas de durée : vaincu par Darius Nothus, il mourut peu de temps après, avec la satisfaction d'avoir affoibli la puissance des oppresseurs de sa patrie, & celle de laisser un Egyptien sur le trône. Les Perses, trop occupés ailleurs, n'eurent ni le temps ni le pouvoir de conserver leur conquête, mais ils ne perdirent pas de vue leurs droits.

✿ [397 avant J. C.] ✿

Néphéréus régna tranquillement. Sa défiance à l'égard des Perses le porta à s'allier à leurs ennemis ; & cette politique fut celle du petit nombre de ses successeurs. Invité par les Lacédémoniens à se liguier
avec

avec eux , contre le grand roi , il leur envoya cent galeres pour les joindre à leur flotte ; il les chargea même de six cents mille boisseaux de blé. Ce présent précieux n'arriva point à sa destination ; les vaisseaux qui le portèrent , avoient eu besoin de relâcher à Rhodes. Cette ville venoit de se mettre sous la protection des Perses , dont la flotte , commandée par l'Athénien Conon , se trouvoit à l'ancre dans le voisinage ; elle s'empara de ce grain , qui servit aux ennemis communs & non aux alliés.

✠ [375 avant J. C.] ✠

Quatre princes Egyptiens avoient succédé à Népherites. Nectanébo I , le quatrième de ces rois , venoit de monter sur le trône , lorsque les Perses essayèrent de faire rentrer ce pays sous leur domination. Nectanébo , instruit de leur dessein , trouva la plupart de ses places en état de défense : la défiance de ses prédécesseurs ne leur avoit pas permis de les négliger ; il ne fit qu'ajouter à leurs fortifications. Péluse , qui étoit la première qu'en devoit attaquer , fut munie de tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir un long siège. Le roi profita aussi de la méfintelligence qui s'étoit mise entre les commandants Perses , qui vouloient tous donner des ordres , & refusoient d'en

recevoir : il les harcela continuellement avec une petite armée d'observation, & arrêta leurs progrès jusqu'au temps du débordement du Nil. L'inondation fut considérable cette année ; les Perses , menacés par les eaux , leverent le siège & se retirèrent.

✿ [363 avant J. C.] ✿

Sous le regne court de Tachos , les Perses renouvelèrent leurs entreprises sur l'Égypte. Ce prince implora les secours de Lacédémone , & Agéfilas lui-même les lui amena. On avoit promis au roi de Sparte le commandement en chef de l'armée ; on le devoit à son âge & à ses talents. Tachos ne sçut pas ménager un allié nécessaire & dont il avoit besoin ; il ne lui laissa que le commandement des troupes auxiliaires : celui de la flotte fut donné à Chabryas l'Athénien , & il se réserva à lui-même l'autorité suprême sur les armées de terre & de mer.

Après avoir donné ce sujet de mécontentement à Chabryas , il négligea encore de suivre ses conseils. Il voulut aller attaquer les Perses dans la Phénicie : en vain on lui représenta que sa présence étoit nécessaire dans ses Etats , qu'il devoit y rester , & envoyer ses lieutenants ; il voulut partir. Ce qu'avoit prévu Agéfilas arriva ;

les Egyptiens virent à peine leur roi éloigné, qu'ils se révolterent & en élurent un autre. Agésilas, mécontent de Tachos, se déclara pour son concurrent; & le monarque imprudent fut obligé d'abandonner ses Etats, & d'aller chercher un asyle auprès des mêmes Perses qu'il avoit voulu combattre.

 [361 avant J. C.] 

Nectanébo II étoit parent de Tachos, & celui qui venoit d'être nommé pour le remplacer. Il avoit l'obligation du succès de son élévation à Agésilas; mais il se souvenoit que ce même Agésilas, venu pour secourir son prédécesseur, l'avoit trahi, & il conçut pour lui de la défiance; il la lui témoigna dans plusieurs occasions.

Muthis ou Mendès, Egyptien d'une famille distinguée, lui disputa la couronne, & parut à la tête de cent mille hommes pour faire valoir ses prétentions. Agésilas conseille à Nectanébo de marcher sur le champ au devant de Muthis; une démarche vigoureuse pouvoit en imposer. Mais il ne vit dans ce conseil qu'un piège qu'on lui tendoit pour le livrer à son ennemi. Il laissa à Muthis le temps de fortifier son parti & de l'augmenter. Hors d'état de

tenir la campagne devant son ennemi, il fut contraint de se renfermer dans une place forte où Agéfilas le suivit. Nectanébo manquoit de la fermeté qui convient à un roi. Il ne se vit pas plutôt assiégé, qu'il craignit de tomber entre les mains de son rival. Son unique souhait étoit de pouvoir sortir des murs dans lesquels il s'étoit jeté imprudemment ; il pressa plusieurs fois le roi de Sparte de faire une sortie , dans l'espérance de pouvoir profiter du désordre pour fuir & s'éloigner sans danger. Les refus d'Agéfilas lui semblèrent confirmer les soupçons qu'il avoit conçus. Mais le général Spartiate attendoit le moment favorable. L'ennemi avoit tracé des lignes si étendues ; qu'il étoit impossible qu'il pût les garder toutes. Agéfilas observoit toutes ses opérations, & il proposa lui-même une sortie lorsqu'il jugea qu'elle pouvoit réussir. Ce fut avec peine que le foible Nectanébo y consentit alors. Agéfilas, sans l'écouter, exécuta ce qu'il avoit projeté ; il chassa les ennemis ; les dissipa, les poursuivit, & fit prisonnier Muthis, qu'il livra à Nectanébo. La lâcheté est toujours cruelle ; le roi d'Egypte crut ne pouvoir s'assurer sur le trône, qu'en se délivrant de son compétiteur qu'il fit périr.

✿ [350 avant J. C.] ✿

Les Perses avoient fait de nouvelles tentatives sur l'Egypte, depuis le regne de Nectanébo ; le peu d'accord des généraux les avoient toujours fait échouer. Darius Ochus, qui se fit rendre compte de ces expéditions, n'eut pas de peine à voir qu'il étoit mal servi ; il résolut de marcher lui-même en Egypte. Nectanébo, dont le caractère n'avoit point changé, confia la défense de ses Etats à Clinius, grec de l'isle de Cos. Clinius fut vaincu, & cette bataille fut décisive. Nectanébo courut à Memphis, dans le dessein de défendre cette ville ; mais il oublia de faire garder les passages qui auroient pu arrêter l'ennemi si on les avoit bien défendus. L'approche d'Ochus ne fit que l'effrayer sans l'éclairer sur sa faute ; il croyoit n'être que malheureux, & n'avoir rien à se reprocher dans sa conduite. Persuadé que le malheur qui le poursuivoit étoit inévitable, il ne jugea point à propos d'attendre les Perses : il ramassa les meilleurs effets qu'il avoit, avec toutes ses richesses ; & , prenant la fuite du côté du midi, par les routes les moins fréquentées, & celles par lesquelles il craignoit le moins d'être suivi, il se retira en Ethiopie, & ne reparut plus. Sa foiblesse fit le succès des Perses, & leur assura la

conquête de l'Egypte, qui, depuis Nectanébo, n'eut plus que des souverains étrangers (*).

Le passé auroit dû apprendre aux vainqueurs à ménager les superstitions du peuple conquis; mais de quelles leçons profitent les conquérants? Darius Ochus fut aussi imprudent que Cambyse; il fit tuer encore le dieu Apis, & profana les temples, qu'il pillâ.

❧ [332 avant J. C.] ❧

Les gouverneurs Perses avoient continué de traiter les Egyptiens & leur culte avec le dernier mépris: le désespoir qu'ils leur inspiroient les dispoisoit à s'armer aussi-tôt qu'ils en trouveroient l'occasion. Alexandre étoit déjà entré en Perse; il avoit vaincu Darius près de la petite ville d'Issus. Amyntas, un de ses officiers, qui avoit quitté son service pour passer à celui des Perses, étoit venu en Egypte après cette bataille; il avoit ramassé quelques déserteurs, avec lesquels il se croyoit en état de conquérir cette contrée, & d'y établir sa puissance. Les habitants le reçoi-

(*) La prophétie menaçante d'Ezéchiel s'accomplit dès cet instant; &, depuis cet instant, conformément à ses paroles, il n'y a plus eu de princes du pays d'Egypte.

vent comme leur sauveur & leur vengeur. La haine qu'ils portent aux Perses les conduit en foule sous ses étendards ; son parti grossit ; il marche à Memphis , & donne une bataille sous les murs de cette ville ; ses ennemis sont défaits & forcés de se renfermer dans Memphis. Amyntas n'a pas la prudence , après ce triomphe , de retenir ses troupes , qui se débandent pour piller & pour donner la mort aux blessés répandus dans la plaine , & que leur fureur poursuit. Les Perses remarquent le désordre , & en profitent : ils ont bon marché des Egyptiens , & mettent fin à cette guerre en tuant Amyntas , qui trouve la mort sur le champ de bataille même où il venoit de triompher un instant auparavant.

✻ [331 avant J. C.] ✻

Alexandre marche contre l'Egypte. La prise de Gaza , malgré la résistance opiniâtre de Bétis , qui paya de sa vie la fidélité qu'il avoit gardée à son maître , répand l'effroi parmi les Perses. Péluse lui ouvre ses portes sans combattre ; les Egyptiens accourent en foule rendre hommage au conquérant qui les délivre de leurs oppresseurs ; & le héros entre triomphant dans Memphis.

Plus politique que les Perses, Alexandre respecte la religion de l'Egypte ; il

sacrifie dans leurs temples ; il rend même des hommages à Apis ; & cette condescendance adroite , qu'on regarde comme une preuve de sa piété , lui attache un peuple qui n'étoit pas accoutumé à voir ses maîtres étrangers honorer les dieux qu'il adoroit.

La maniere dont Alexandre gouverna sa nouvelle conquête le rendit encore plus cher aux Egyptiens : il voulut qu'ils fussent soumis à leurs anciennes loix , & mit à la tête de l'administration civile un naturel du pays , parce qu'il en devoit mieux connoître les loix que ses officiers , qui étoient étrangers. Le commandement des troupes , & tout ce qui regardoit le gouvernement militaire , furent les seules choses qui restèrent entre les mains des Grecs. Bien différent des anciens conquérants , qui n'avoient semblé s'armer que pour ravager & détruire , Alexandre voulut édifier. Il fit tracer le plan d'une nouvelle ville à l'embouchure d'une des bouches occidentales du Nil , vis-à-vis l'isle de Pharos ; il lui donna son nom , & Alexandrie devint la capitale de l'Egypte.



PTOLOMÉE LAGUS *ou* SOTER,
premier Roi.

✻ [323 avant J. C.] ✻

A La mort d'Alexandre, le gouvernement de l'Égypte échouoit à Ptolomée Lagus. Ce capitaine avoit joui de la plus grande considération parmi les officiers du conquérant, qui lui-même faisoit beaucoup de cas de ses talents. On connoît l'espece de miracle que, selon quelques historiens, les dieux firent pour lui conserver la vie qu'il alloit perdre à la suite d'une blessure. Alexandre, inquiet sur le danger de ce guerrier, vit en songe un dragon qui portoit à la gueule une plante propre à guérir les blessures ; ce dragon lui indiqua le lieu où elle croissoit, & lui apprit la maniere de s'en servir. Alexandre en se réveillant courut chercher cette plante précieuse, qu'il appliqua lui-même sur la plaie de Ptolomée qui fut guéri. Le merveilleux de cet événement disparoît dans le récit de Strabon, qui dit qu'il arriva dans le pays des Orites, & que les naturels enseignèrent à Alexandre la propriété de cette plante, qu'ils connoissoient.

S'il faut en croire Quinte-Curce & Pau-

fanias , Ptolomée devoit sa célébrité à son mérite personnel ; il ne devoit rien à sa naissance , qui étoit obscure. On raconte qu'ennuyé un jour d'entendre un grammairien vanter ses connoissances , & répéter sans cesse qu'il n'y avoit aucun point de l'antiquité qui eût de l'obscurité pour lui , il lui dit : « O grand homme ! puisque vous » êtes si sçavant , apprenez-moi , je vous » prie , quel étoit le pere de Pélée ? --- » Grand roi , répondit le grammairien , je » suis prêt à vous répondre ; mais daignez m'apprendre auparavant quel étoit » le pere de Lagus. »

La hardiesse de cette question choqua tous ceux qui étoient présents ; ils en montrèrent leur indignation , & inviterent Ptolomée à la punir. « Un roi , leur dit Ptolomée , ne doit sans doute pas souffrir » l'insulte ; mais il ne doit pas non plus » en faire à personne. J'ai été l'agresseur ; » je me suis donc mis au niveau du grammairien. En l'attaquant , je l'ai mis dans » le cas de se défendre : si j'ai lieu d'être » mécontent de sa réponse , il a dû l'être » de ma question. »

Cet exemple de modération est bien rare ; mais si Ptolomée peut être regardé comme un particulier parvenu à la grandeur , c'est par son génie qu'il y est arrivé.

✻[313 avant J. C.]✻

Alexandrie étoit devenue le siège du gouvernement de Ptolomée ; il peupla cette ville , en y attirant par des privileges les Egyptiens , les Grecs , les Juifs , & tous les étrangers qui voulurent s'y établir. Les autres successeurs d'Alexandre essayèrent vainement de le troubler dans sa domination qui s'étendoit sur la Lybie , l'Egypte , & la partie de l'Arabie qui confine à cette dernière. Antigone entreprit de détacher de leur ancienne alliance les rois de Chypre , & de les liguier contre Ptolomée. Celui-ci , craignant le succès de ces intrigues , qui avoient déjà réussi auprès du roi de Paphos , envoya dans cette isle Argaus & Pallicrate , avec ordre de se défaire de ce prince. C'étoit le malheureux Nicoclès , qui passe pour le dernier des descendants de Teucer. On l'assiégea dans son palais. Vainement il essaya de se justifier ; on refusa de l'entendre ; & , ne voyant plus de ressources , il se donna la mort.

La reine Axithéa , son épouse , ne tarda pas à apprendre sa fin déplorable ; elle résolut de le suivre , & exécuta ce projet avec une férocité que les historiens ont appelée héroïsme. Elle fait venir ses filles auprès d'elle. « Vous n'avez plus de pere , » leur dit-elle ; les espérances d'une vie

» heureuse & digne de votre rang sont
 » évanouies. Nées sur le trône, vous n'en
 » descendez que pour porter des fers : il
 » n'est plus qu'un moyen de vous sauver
 » de cette humiliation ; votre mere va
 » l'employer. Adressez-vous aux dieux ,
 » priez-les de soutenir mon courage , &
 » recevez mon dernier bienfait , le plus
 » précieux que vous ayez jamais reçu de
 » moi. » A ce mot , elle tire son poignard ,
 les perce l'une après l'autre , & plonge
 ensuite dans son propre sein ce fer teint
 du sang de ses filles.

Les freres de Nicoclès furent frappés
 d'étonnement & d'effroi à la nouvelle de
 cet événement. Le courage barbare de
 leur frere & de leur belle-sœur avoit passé
 dans leurs ames ; ils mirent eux-mêmes le
 feu à leurs palais , & expirerent dans les
 flammes.

✿ [304 avant J. C.] ✿

La destruction de la famille d'Alexan-
 dre rendit indépendants tous les gouver-
 neurs , qui , ne voyant plus rien au-dessus
 d'eux , prirent le titre de rois , dont jus-
 qu'alors ils avoient exercé l'autorité. Pto-
 lomée Lagus fut roi d'Egypte ; & , par le
 traité qu'il fit avec les autres lieutenants
 d'Alexandre , il réunit à ses Etats la Lybie ,
 l'Arabie , la Palestine , la Céléfyrie , &

bientôt l'isle de Chypre. Cette dernière conserva cependant ses rois ; mais on ne pouvoit les regarder que comme des gouverneurs dépendants des souverains de l'Égypte.

Ptolomée reçut vers ce temps le surnom de *Soter* ou *Sauveur*, il lui fut donné par les Rhodiens, qu'il avoit mis par ses secours en état de se défendre contre le fils d'Antigone, & de faire avec lui une paix honorable, qui assuroit leur liberté. Ils lui consacrerent en reconnoissance un petit bois auquel on arrivoit par un portique superbe, & qu'ils appellerent *Ptolomæum*. On étoit accoutumé à des actes d'adulation impie depuis Alexandre. L'oracle de Jupiter Ammon, qui avoit parlé en faveur de ce conquérant, parla encore en faveur du nouveau roi d'Égypte ; & ce fut d'après les ordres de ce même oracle que les Rhodiens décernerent à ce prince des honneurs divins sous le nom de *Soter*.

✠ [185 avant J. C.] ✠

Ptolomée avoit eu plusieurs enfants de ses femmes. La première, Eurydice, fille d'Antipater, lui avoit donné Ptolomée Céraunus ou le Foudre. Bérénice, qui n'étoit venue qu'à la suite de cette princesse, & qu'il avoit épousée ensuite, étoit mere

de Ptolomée Philadelphie : elle se servit de l'empire que l'amour lui donnoit sur son mari , empire que l'âge avoit encore augmenté , pour lui faire préférer son fils pour son successeur. Dans le dessein de prévenir les troubles que cette injustice pourroit causer après lui , Ptolomée associa Philadelphie à son autorité , & le fit régner conjointement avec lui , pour accoutumer les peuples à sa domination. Céraunus quitta la cour de son pere , & se réfugia chez son beau-frere Lyfimaque , d'où il passa ensuite à la cour de Séleucus.

Parmi les traits qui distinguent le premier Ptolomée , nous ne devons pas oublier la protection qu'il accorda aux lettres. Il fut le fondateur de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie. Elle demanda un temps considérable pour être portée au point où elle le fut dans la suite. C'est ainsi que ses successeurs s'y prirent , à son exemple , pour rassembler cette multitude de livres. On s'emparoit de tous ceux que les étrangers ou les voyageurs apportoit avec eux ; on les portoit à Alexandrie , où des copistes , entretenus pour cet effet , s'occupoient à les transcrire ; on envoyoit ensuite cette copie aux propriétaires des originaux que l'on gardoit.

Ptolomée fonda aussi une académie qui étoit spécialement chargée du soin de con-

Servir les sciences , & de faire des découvertes dans chacune.

Ce prince laissa à ses descendants un exemple de sagesse & de simplicité qu'ils ne suivirent pas tous. Il étoit accessible à tout le monde , & se mêloit volontiers parmi ses derniers sujets. On lui reprochoit quelquefois cette familiarité que le faste & la vanité regardoient comme un défaut de convenance & de dignité. « Ce » sont mes enfants & mes amis, répon- » doit-il; ils me disent la vérité que je » demanderois en vain à mes courtisans. » Il étoit ennemi du faste; & lorsqu'il donnoit à manger, il étoit souvent dans le cas d'emprunter la vaisselle des gens riches, parce que la sienne n'étoit pas considérable. Quand on lui disoit que la majesté du trône ne permettoit pas de manquer des choses dont ses sujets avoient une plus grande abondance, il répondoit: « Cela seroit vrai si j'amassois des trésors, » & que cette épargne fût destinée à les » augmenter. La véritable dignité d'un roi » n'est pas d'être riche lui-même, mais » d'avoir des sujets qui le soient. »



PTOLOMÉE PHILADELPHÉ.

✻ [283 avant J. C.] ✻

PTOLOMÉE Philadelphé n'imita ni la sagesse ni la modération de son père. Il ne se vit pas plutôt le maître, qu'il songea à se venger de Démétrius de Phalère, qui, lorsque Soter l'avoit consulté sur le projet d'abdiquer en faveur d'un de ses fils, l'en avoit détourné, & lui avoit toujours conseillé de préférer Céraunus à Philadelphé pour son successeur. Ce prince lui fit un crime de ce conseil; il l'envoya dans une prison, en attendant qu'il eut décidé le genre de mort dont il vouloit le faire périr; mais, pendant qu'il y réfléchissoit, une piqure d'aspic mit fin à la vie de ce grand homme digne d'un meilleur sort.

Philadelphé commença son règne par une fête pompeuse qu'il donna à ses sujets; c'étoit une représentation des conquêtes de Bacchus dans l'Inde. Il acheva le monument commencé par son père dans l'isle de Pharos : c'étoit une tour de marbre blanc, selon quelques-uns, ou seulement de pierres blanches, selon d'autres, au-dessus de laquelle on entretenoit un feu perpétuel pour servir de fanal aux navigateurs

teurs pendant la nuit. On connoît la supercherie de l'architecte qui grava son nom sur la pierre au lieu de celui du roi, qu'il se contenta de mettre sur de la chaux que le temps fit bientôt tomber; de maniere que, tant que cet édifice à subsisté, on a lu : *Sostrate le Cnidien, fils d'Axiophane, aux dieux sauveurs, pour le bien de ceux qui naviguent.* Cette tour avoit coûté huit cents talents (*).

✠ [278 avant J. C.] ✠

Céraunus avoit assassiné Lyfimaque, à la cour duquel il s'étoit réfugié; il en avoit épousé la veuve, qui étoit sa sœur. Après sa mort, cette princesse se retira à la cour de Philadelphie. Elle avoit sans doute encore des charmes, puisqu'ils déterminèrent ce prince à l'épouser aussi. Ce double inceste étoit peut-être autorisé par l'usage des Perses; mais il ne fut pas approuvé par les Grecs. Le poëte Sotade fit une satyre sanglante à cette occasion, & prit la fuite pour éviter la vengeance de Philadelphie. Il n'y échappa pourtant point; il fut puni par Patrocle, qui, lui ayant

(*) Si ce sont des talents Attiques, on les évalue à plus de trois millions; si ce sont des talents d'Alexandrie, la somme est encore plus considérable, parce que ce talent valoit le double de l'autre.

fait attacher du plomb autour du corps , le fit ensuite précipiter dans la mer.

✎ [267 avant J. C.] ✎

C'est à cette année qu'on rapporte la traduction des Septantes. Philadelphie , curieux d'enrichir la bibliothèque d'Alexandrie d'un exemplaire des Livres des Juifs , en envoya demander la copie à Jérusalem ; on la lui fit porter, écrite en lettres d'or, par une députation composée de soixante-dix Hébreux qui furent ensuite employés à traduire ces Livres en grec.

✎ [264 avant J. C.] ✎

Le regne de Philadelphie fut troublé par une révolte , à la tête de laquelle se trouvoit Magas. C'étoit un fils que Bérénice avoit eu d'un premier époux, avant de passer dans le lit de Ptolomée Soter ; elle lui avoit fait donner le gouvernement de la Cyrénaïque & de la Lybie. Magas avoit épousé la fille d'Antiochus Soter, roi de Syrie, & il comptoit sur ses secours ; mais Philadelphie ravagea les terres de ce roi, & le mit hors d'état d'envoyer des troupes à son gendre ; & Magas, ne se trouvant plus assez fort, se soumit.

Philadelphie, délivré de toute inquiétude, ne s'occupa plus qu'à faire fleurir le commerce dans ses Etats. Il voulut y attirer tout celui de l'Orient, dont les Ty-

riens étoient en possession. Il bâtit , sur la côte occidentale de la mer Rouge, une ville à laquelle il donna le nom de Bérénice. Il comptoit faire partir de-là tous les vaisseaux qui devoient entrer en concurrence avec ceux des Tyriens; mais le port ne se trouva pas commode ; & , pour remplir ses vues , il transporta ce commerce dans celui de Myos-Hermos, où les marchandises débarquées étoient transportées sur des chameaux à Coprus, d'où elles descendoient par le Nil jusqu'à Alexandrie, qui bientôt versa dans l'Occident toutes les richesses de l'Orient.

❧ [253 avant J. C.] ❧

Philadelphie étoit en liaison avec les Romains, depuis vingt ans qu'il leur avoit envoyé des ambassadeurs & qu'il en avoit reçu d'eux; il étoit aussi en correspondance avec les Carthaginois. Ceux-ci, pressés par les Romains, & voyant leur commerce déchu pendant la guerre, eurent recours aux trésors du roi d'Egypte; ils le firent prier de leur prêter deux cents talents, avec promesse de les lui rembourser immédiatement après la paix. Philadelphie leur répondit : « Je suis prêt à vous four-

» nir tous les secours qui dépendront de

» moi, contre d'autres peuples que les Ro-

» mains. Je suis leur ami comme je suis

» le vôtre. Je ne leur accorderois pas ce
» que vous me demandez contre vous ;
» il ne m'est pas plus permis de vous rien
» accorder contre eux ; ce feroit violer
» mes engagements. »

❧ [247 avant J. C.] ❧

Arsinoé, femme & sœur de Philadelphie, mourut cette année. Malgré l'âge qui devoit avoir flétri ses attraits, elle conserva l'amour de son mari jusqu'au dernier moment. Sa superstition parut abrégier sa vie. Philadelphie, dans une de ses expéditions en Syrie, avoit enlevé une statue de Diane, dont le travail exquis avoit excité son admiration & le desir de la posséder. Arsinoé tomba malade, & crut voir Diane en songe, qui lui annonçoit sa vengeance, en punition de ce que son mari avoit profané son temple. Ce songe fit une vive impression sur l'esprit de cette princesse. Philadelphie se prêta à sa foiblesse, & renvoya la statue de la déesse ; mais cette satisfaction fut inutile. Arsinoé mourut : le roi la regretta, & voulut, à ce qu'on assure, lui ériger un monument bien singulier. C'étoit un temple dont la voûte devoit être entièrement composée d'aimant ; on devoit y placer au-dessous une statue de fer qui représenteroit Arsinoé, & que l'aimant au-

roit soutenue en l'air au milieu de l'édifice. L'idée de ce monument lui avoit été suggérée par Dinocrate, architecte célèbre qui fut chargé de le construire; mais la mort de Philadelphie, qui suivit de près celle d'Arfinoé, en empêcha l'exécution.

PTOLOMÉE ÉVERGETES.

✿ [245 avant J. C.] ✿

PTOLOMÉE Evergetes, en montant sur le trône, fit la guerre au roi de Syrie; ce fut une expédition qui ne fut pas longue, & dans laquelle il fut heureux. Son épouse Bérénice, qui l'aimoit tendrement, & qui craignoit pour lui les dangers qui l'environnoient; fit vœu, s'il revenoit sain & sauf, de consacrer ses cheveux dans le temple de Venus Zéphyrienne. La chevelure des femmes a toujours été leur plus grand ornement; elles y étoient en conséquence attachées, & le sacrifice promis n'étoit pas sans mérite. Bérénice le fit sans hésiter, au retour de son époux. Cette chevelure précieuse disparut un jour du temple. On ignore comment se fit ce vol, & quel motif put y porter. Evergetes, qui en fut instruit, en témoigna beaucoup de colère: il menaça les prêtres de les punir sé-

vérement de leur négligence ; & ils étoient dans l'attente des effets du courroux de leur roi , lorsque Conon les tira d'affaire. C'étoit un habitant de Samos , versé dans les sciences , bon mathématicien , & peut-être encore meilleur courtisan. Il imagina de dire que cette chevelure avoit passé dans le ciel , où elle avoit été mise au nombre des astres. Il montra , près de la queue du lion , sept étoiles qui jusques-là n'avoient fait partie d'aucune constellation. Les astronomes, qui les avoient observées auparavant , ne les avoient point encore désignées par des noms particuliers. Il dit, avec une adulation impudente, que ces étoiles n'existoient que depuis la disparition des cheveux de Bérénice. Le roi le crut : les astronomes, qui pouvoient donner un démenti à Conon , étoient trop adroits pour le faire ; & le nouvel astre , chanté par les poètes , conserve encore le nom que la flatterie lui a donné.

✻ [241 avant J. C.] ✻

Les Ptolomées avoient imposé un tribut aux Juifs : le grand-prêtre Onias en avoit suspendu le paiement par avarice. Evergetes le fit demander ; & les Juifs effrayés lui députèrent Joseph, neveu d'Onias , qui sçut si bien s'insinuer dans l'esprit du roi d'Egypte , qu'il en obtint la

ferme des revenus des provinces. On ne la portoit qu'à huit cents talents, lorsqu'elle fut proposée à l'enchere. Joseph, qui connoissoit la valeur de ces revenus, fut très-étonné du prix modique auquel on les laissoit : il en proposa le double. Evergetes , étonné de cette augmentation subite de son revenu , en marqua d'abord sa satisfaction au Juif ; il lui demanda ensuite quelle seroit sa caution : « J'en aurai deux, » répondit l'Israélite , & vous ne les refuserez pas ; c'est vous-même , & la reine votre épouse : vous vous répondrez de moi l'un à l'autre ; & , pour exciter votre confiance , je doublerai votre revenu. » Le roi sourit ; il lui fit adjudger la ferme sans caution , & il n'eut pas lieu de s'en repentir.

Evergetes enrichit la bibliothèque d'Alexandrie. Il emprunta des Athéniens les œuvres de Sophocle , d'Euripide & d'Eschyle ; il en fit faire une copie magnifique qu'il envoya à Athenes , & conserva les originaux , selon l'usage de ses prédécesseurs.



PTOLOMÉE-PHILOPATOR.

[217 avant J. C.]

PTOLOMÉE, surnommé Philopator, qui signifie *ami de son pere*, & qu'on accuse d'avoir attenté aux jours du sien, succéda à Evergetes. Il se laissa gouverner par un ministre ambitieux & méchant ; sa premiere action fut une atrocité. L'amour que ses troupes avoient pour son frere Magal, le porta à le faire assassiner. Les reproches qu'il reçut de sa mere lui firent oublier la nature, & ce monstre arma des meurtriers pour s'en débarrasser encore. Ce regne, commencé sous de si horribles auspices, fut une suite d'injustices & de violences.

Cléomene, roi de Sparte, s'étoit réfugié à la cour d'Evergetes. Ce prince avoit promis de le rétablir sur son trône ; Philopator, qui avoit engagé aussi sa parole, refusa de la dégager. Il fit plus ; craignant que, si Cléomene rentroit dans ses états, il ne revînt en Egypte dans le dessein de la conquérir, il le fit arrêter & charger de fers ; ou plutôt son ministre Sosibie fut le seul auteur de cette infraction au droit des gens.

Cléomene trouva des amis qui parta-

gerent son ressentiment, & qui le servirent. Remis en liberté par eux, il parcourut les rues d'Alexandrie, exhortant le peuple à secouer le joug d'un prince indigne de régner, & qui se laissoit gouverner lui-même par un scélérat. Les Egyptiens, qui avoient été heureux sous les regnes précédents, respectoient encore, dans Philopator, ses ayeux, dont la domination leur avoit paru douce : ils jurèrent de défendre leur roi ; & Cléomene, perdant l'espérance de causer une révolution, craignant de tomber entre les mains du tyran qu'il avoit irrité, exhorta ses amis à mourir avec lui. Aussi-tôt on les vit tourner leurs armes les uns contre les autres, après s'être embrassés, & se percer mutuellement. Cléomene termina cette scene sanglante, en se donnant la mort lui-même, après avoir vu expirer les infortunés amis qu'il avoit entraînés à leur perte. Philopator ne regretta que le plaisir qu'il auroit eu en l'immolant de ses mains ; il fit attacher son corps à une croix, & condamna à la mort la mere de ce prince, les enfants qu'elle avoit encore, & les femmes qui l'accompagnoient.

✂[212 avant J. C.]✂

L'événement le plus remarquable du regne de Philopator, fut la persécution

qu'il fit éprouver aux Juifs. Cette nation avoit obtenu d'Alexandre des privileges que Soter lui avoit conservés, & qu'il augmenta encore. Philopator, qu'elle avoit empêché d'entrer dans son temple lorsqu'il avoit été à Jérusalem, conçut contre elle une haine violente, qu'il manifesta à son retour, & dont il fit sentir les effets aux Hébreux établis dans ses Etats. Il fit graver un décret sur une colonne élevée devant son palais, à Alexandrie, par lequel il en interdisoit l'entrée à ceux qui n'adoroient pas les mêmes dieux que lui. Quelque temps après, il les humilia en les tirant de la premiere classe des habitants, dans laquelle Alexandre les avoit placés, pour les mettre dans la plus basse. Ce décret fut bientôt suivi d'un autre, par lequel il ordonna qu'on fît le dénombrement des Juifs, & qu'on leur imprimât à tous, avec un fer chaud, la figure d'une feuille de lierre ; (c'étoit la marque de Bacchus :) ceux qui refuseroient de subir cette marque ignominieuse, devoient être envoyés au supplice.

Cette loi, d'abord générale, fut restreinte ensuite aux seuls Juifs qui refuseroient de sacrifier aux dieux. On assure que, de plusieurs milliers qui se trouvoient à Alexandrie, il n'y en eut que trois cents qui eurent la condescendance criminelle qu'exi-

geoit le roi. Tous les autres préférèrent de se laisser marquer, & plusieurs acheterent à prix d'argent la dispense de cette humiliation ; mais aucun ne voulut communiquer à l'avenir avec les apostats.

Philopator entreprit ensuite de détruire la nation entiere qu'il avoit avilie. Il en fit arrêter & charger de fers un grand nombre , qu'on conduisit dans l'hippodrome ; il ordonna en même temps de tenir prêts pour le lendemain cinq cents éléphants qu'il vouloit faire lâcher contre eux ; il fixa l'heure , & commanda qu'on ne commençât point le spectacle affreux dont il vouloit jouir , avant qu'il ne fût arrivé. Philopator étoit dans l'habitude de se livrer tous les soirs à la débauche ; il ne dérogea point à cet usage la veille du jour qu'il avoit marqué pour la mort des Juifs. Il s'enivra à son ordinaire , & ne se réveilla le lendemain que fort tard , de maniere que son spectacle barbare fut remis à un autre jour. Pour ne pas le retarder plus long-temps , le roi recommanda à un de ses esclaves de le réveiller le lendemain ; mais lorsque celui-ci vint exécuter cet ordre , il fut très-mal reçu de son maître , encore pris de vin , qui ne se leva point. Enfin , lorsqu'un acte de sobriété , qui lui étoit devenu très-difficile , le mit en état d'assister à l'exécution qu'il

vouloit voir, les éléphants refuserent de marcher contre les Juifs, & tournerent leur fureur sur les spectateurs ; ce qui effraya tellement le roi, qu'il rendit tous ses privileges à cette nation infortunée.

Les débauches de Philopator le firent surnommer Tryphon, à cause de sa vie efféminée, & Gallus, parce qu'il se plaisoit à courir les rues d'Alexandrie avec une couronne de lierre sur la tête, à l'exemple des Galles ou prêtres de la déesse Cybele.

✿ [207 avant J. C.] ✿

La reine Arsinoé, après une longue stérilité, venoit de donner à Philopator un fils, & à l'Egypte un successeur au trône. Cette princesse lui avoit toujours montré le plus tendre & le plus vif attachement. Elle voyoit avec chagrin qu'elle n'en étoit payée que par le mépris ; qu'elle étoit sans crédit, sans autorité dans une cour où d'indignes favoris abusoient de la faiblesse de leur maître, & avoient à peine pour elle les égards dus à son rang : elle s'en plaignit. Cela n'étoit sans doute pas prudent vis-à-vis d'un prince qui n'avoit pu supporter les plaintes de sa propre mere ; il ne fut pas plus sensible à celles de sa femme, & il chargea Sosibie de l'en défaire. Ce ministre, qui ne sçavoit obéir

au roi que quand il lui ordonnoit le crime, employa à celui-ci une main dont il s'étoit déjà servi pour de semblables expéditions ; & la reine fut indignement égoragée. Il en fut bientôt puni ; car c'est l'être pour un ambitieux, que de se voir descendre de son rang , & perdre tout son crédit.

Philopator conçut une passion très-vive pour une de ses sujettes , née dans le rang le plus obscur. Incapable de réfléchir sur les convenances qui sembloient lui être étrangères , il n'hésita point à l'épouser , & à la faire passer de son lit sur le trône. Agathoclée (c'étoit son nom) prit sur lui le plus grand empire ; elle fit renvoyer Sosibe , & mettre à sa place Tlépoleme, jeune guerrier qui avoit de la naissance & de la valeur , mais aucun des talents qui font le ministre.

Le portrait que les historiens font de Philopator, est assez général. Athénée cependant ajoute qu'il aimoit les sciences, & que quand il étoit à jeun, ce qui lui arrivoit rarement , il s'entretenoit volontiers avec le philosophe Saphire. Il prétend aussi qu'il dédia un temple à Homère : la statue de ce poëte y étoit placée au milieu de la représentation des villes qui se glorifierent après sa mort de l'avoir vu naître , & qui l'avoient laissé mourir de faim pendant sa vie.

PTOLOMÉE ÉPIPHANES.

 [204 avant J. C.] 

LA débauche abrégé les jours de Philopator. Il ne laissoit qu'un enfant de cinq ans pour son successeur ; sa veuve entreprit de se faire donner la régence. Elle parut avec son frere devant le peuple , tenant le jeune Ptolomée Epiphanes dans ses bras , disant que le roi le leur avoit confié en mourant. Mais le peuple, qui étoit mécontent de l'un & de l'autre, le leur arracha : il plaça le jeune prince sur le trône ; &, conduisant devant lui la reine , son frere & les favoris du feu roi , il les accusa de l'oppression dans laquelle il avoit languï , & sollicita de sa justice la punition qu'ils méritoient. Après ce plaidoyer, que l'enfant roi n'entendoit pas & n'étoit pas fait pour entendre, on s'écria que le monarque faisoit justice , & ordonnoit la mort des coupables : on les massacra en effet sur le champ, aux pieds du trône , devant le prince effrayé. On croyoit avoir satisfait aux formalités, en jugeant ce procès & en exécutant la sentence à ses yeux.

 [201 avant J. C.] 

Antiochus le Grand , roi de Syrie , crut

pouvoir profiter de l'enfance du roi d'Egypte , pour s'emparer de la Palestine & de la Célé-Syrie. Dans ce temps , les Romains envoyèrent une ambassade au jeune roi , comme un témoignage de leur reconnoissance de ce que son pere ne s'étoit point séparé de leur alliance , pendant une guerre qui avoit déterminé presque tous les peuples voisins à les abandonner. La régence d'Egypte crut devoir saisir cette occasion pour mettre le royaume & le jeune roi sous la protection de la République. Cette confiance flatta les Romains, qui envoyèrent M. Lépidus pour prendre la régence. Celui-ci , après l'avoir gardée quelque temps , la remit à Aristomene. C'étoit un Acarnanien qui avoit vieilli dans les affaires , & le plus propre à porter dignement le fardeau qu'on lui confioit. Ce ministre chassa les troupes d'Antiochus des provinces dont il s'étoit emparé. Quelque temps après , instruit que Philippe alloit mettre le siège devant Athènes , il envoya offrir aux Romains de se charger de délivrer cette ville , si cette entreprise leur étoit agréable. Cette démarche de la part d'un Etat puissant ne put que flatter les Romains ; ils le prouverent par leur orgueilleuse réponse. « Rome » a résolu de secourir les Grecs contre » Philippe ; persuadée de l'attachement &

» de la fidélité de Ptolomée , elle s'adres-
» fera à lui quand elle aura besoin de
» son secours. »

~[196 avant J. C.]~

Scopas, qui avoit été employé par Aristomene à l'expédition dans la Palestine, où il avoit eu des succès, parce qu'Antiochus étoit absent, de retour en Egypte avec des richesses immenses, imagina de profiter de l'enfance du roi pour le chasser du trône. Il avoit avec lui des troupes qu'il avoit levées en Etolie, & de la fidélité desquelles il se croyoit assuré. Mais la conspiration fut découverte & dissipée par la vigilance & l'activité d'Aristomene. Il fut arrêté, ainsi que tous ses complices, & périt avec eux par le poison. Il n'y en eut qu'un qui périt dans les supplices ordinaires ; c'étoit un certain Dycéarque, qui avoit été amiral de Philippe. On raconte qu'ayant été un jour chargé par son maître d'attaquer les isles Cyclades, ce qui étoit une infraction aux traités les plus solennels, il fit élever, avant de s'embarquer, deux autels, l'un à l'injustice, & l'autre à l'impiété. Il sacrifia sur tous les deux, en disant : « Ce sont les seules divinités » qui puissent me seconder dans l'entre- » prise qu'on m'ordonne & que je vais » exécuter. Déeses, ajouta-t-il, soyez- » moi

» moi propices, & fermez, si vous le pou-
 » vez, les yeux & les oreilles aux divi-
 » nités vos rivales ; il faut qu'elles ne
 » voient point ce que je vais faire, &
 » qu'elles n'entendent point les prières &
 » les cris de ceux qui vont les réclamer
 » contre Philippe & contre moi. »

Comme Dyscarpe s'étoit distingué par
 ses crimes, Aristomene crut devoir aussi
 le distinguer des autres conjurés par son
 supplice.

[195 avant J. C.]

Cette année fut l'époque de la majori-
 té du jeune Ptolomée : les loix la fixoient
 à quatorze ans. Il fut couronné avec une
 pompe extraordinaire. Les peuples en-
 chantés, & toujours prompts à se livrer à
 l'espérance au commencement d'un nou-
 veau regne, lui donnerent le surnom d'E-
 piphanes, qui veut dire *illustre*. Il en fut
 de ce titre comme de tous ceux qui sont
 donnés d'avance ; il ne fut point justifié.
 Epiphanes ne s'illustra que par ses vices.
 Il marcha sur les traces de son pere, livré
 à des flatteurs qui applaudissoient à ses
 passions, & auxquels il laissa prendre sur
 lui le plus grand empire. En vain Aris-
 tomene essaya de le rappeler à la vertu
 & à ses devoirs ; la voix de la vérité ne
 pouvoit percer que difficilement à travers

Anecd. Afr.

G

les cris multipliés de l'adulation ; & lorsque cela lui arrivoit , elle ne faisoit que blesser. Epiphanes écouta d'abord son ancien tuteur , mais sans en suivre les avis ; dans la suite , il refusa de l'entendre ; il finit enfin par détester en lui un censeur que la vertu rendoit importun , & il le fit empoisonner pour l'écarter.

✂ [186 avant J. C.] ✂

L'Egypte, qui ne s'étoit point révoltée sous Philopator , se révolta sous son fils ; elle vit avec plus de mécontentement & d'humeur la conduite tyrannique de ce dernier. Les Grands s'assemblerent & formerent un parti. Cette nouvelle tira pour un instant Epiphanes de sa léthargie ; il regarda avec effroi autour de lui ; il ne vit nul secours à espérer dans les compagnons de ses plaisirs & de ses débauches, qui ne faisoient que partager sa terreur. Il sentit qu'il avoit besoin d'un homme vertueux ; il appella Polycrate. C'étoit un général distingué par ses services, qui se tenoit loin de la cour , attendant , pour y paroître , qu'il y fût nécessaire & qu'on l'y appellât. Il fut chargé de marcher contre les rebelles ; il les vainquit, & fit leurs chefs prisonniers. Il leur avoit promis la vie ; mais le roi prétendit qu'il n'avoit pu faire cette promesse sans ses ordres. Dès

qu'ils arriverent , il marcha au - devant d'eux à la porte d'Alexandrie , les fit dépouiller nus , les conduisit par toute la ville attachés à son char , & finit par les envoyer au supplice. Il croyoit n'être que sévère ; il étoit barbare. Ses peuples , qui en jugerent ainsi , se révolterent de nouveau ; & il fallut toute l'habileté de Polycrate pour les réduire.

✿ [180 avant J. C.] ✿

Epiphanes , lorsque Polycrate eut rétabli l'ordre & la paix dans son royaume , résolut de déclarer la guerre au roi de Syrie. Ce dessein ne pouvoit être formé dans une circonstance moins favorable. Son trésor étoit épuisé , & ses peuples , dont le commerce étoit tombé , n'étoient pas en état de payer de nouvelles contributions. Plusieurs seigneurs lui firent des représentations sur ce sujet. « Mes amis , » leur dit-il , sont mon trésor ; si je manque d'argent , ils en ont. » Ils inférèrent de ce discours que son dessein étoit de faire la guerre à leurs dépens , & ils le prévinrent en l'empoisonnant.

Il laissa deux fils , dont l'ainé âgé de six ans , fut reconnu pour son successeur. Sa mere Cléopâtre prit les rênes du gouvernement , & les conserva pendant huit ans. Les regrets que sa mort causa au jeune

roi , & l'attachement qu'il lui avoit montré pendant sa vie , lui firent donner le nom de Philométor , *ami de sa mere* , sous lequel il est connu.

PTOLOMÉE PHILOMÉTOR.

✠ [171 avant J. C.] ✠

PHILOMÉTOR , après la mort de sa mere , resta sous la tutele de Lénec & d'Eulée. Ce dernier étoit eunuque , & avoit été chargé spécialement de son éducation : il l'accoutuma à la mollesse ; & si c'étoit un grand mal pour un prince , peut-être lui donna-t-elle plus de douceur dans le caractère.

Sa majorité étoit déclarée depuis un an. Macron , ancien gouverneur de l'isle de Chypre , vint lui donner une marque de fidélité qui parut bien extraordinaire aux autres courtisans. Pendant tout le temps de la minorité du roi , il avoit refusé de payer le tribut qu'il lui devoit ; mais , dès qu'il le scut majeur , il vint à Alexandrie avec la somme totale de ces tributs annuels. « J'acquitte ma dette, dit-il au roi , & je l'acquitte doublement » en ne le faisant qu'aujourd'hui ; c'est à » vos tuteurs que je l'aurois payée si elle » l'avoit été plutôt. Ils l'auroient dissipée

» comme toutes les autres parties de vo-
 » tre revenu ; j'ai dû la conserver pour le
 » moment où vous pourriez en disposer
 » vous-même. Vous êtes roi maintenant ;
 » vous êtes menacé d'une guerre ; & ceci
 » pourra contribuer aux frais qu'elle en-
 » traînera. »

Les courtisans se moquerent , selon l'u-
 sage, de la harangue du vieux gouverneur.
 Lénec & Eulée crurent qu'on les insultoit.
 Le roi , trop jeune pour pouvoir se
 défendre des impressions qu'on vouloit lui
 donner , ne fit pas à Macron l'accueil
 qu'il méritoit. Les dégoûts qu'il éprouva
 le forcèrent à se retirer, & à passer au ser-
 vice d'Antiochus.

PTOLOMÉE-PHILOMÉTOR,
 ET
 PTOLOMÉE ÉVERGETES, ou PHYSCON.

✻ [169 avant J. C.] ✻

LE roi de Syrie avoit fait une irrup-
 tion en Egypte ; tout s'étoit soumis
 à ses armes ; Philométor lui-même étoit
 tombé entre ses mains , & il l'avoit con-
 duit dans ses Etats.

Les Egyptiens , ne comptant plus sur
 leur roi , en élurent un nouveau. Ils mi-
 rent sur le trône le frere de Philométor,

qui prit le nom d'Evergetes II , & à qui dans la suite on donna le surnom de Physcon , à cause de son gros ventre , & qui est celui sous lequel il est le plus connu.

Dès qu'Antiochus eut appris cette élection , il revint en Egypte , en déclarant qu'il ne vouloit pas souffrir qu'on fît aucun tort à Philométor ; mais ce n'étoit qu'un prétexte. La plus grande partie du royaume lui étoit soumise ; Alexandrie seule faisoit de la résistance. Il imagina de ne point se hâter de la réduire ; pour cet effet , il continua sa feinte : il rendit à Philométor tout ce qu'il avoit conquis ; il ne conserva que Péluse , place importante qui lui ouvroit l'Egypte , & d'où il vouloit épier les démarches des deux freres , entre lesquels il croyoit allumer une guerre sanglante , qui les affoibliroit assez l'un & l'autre pour lui faciliter ensuite les moyens de les écraser tous les deux. Les deux freres reconnurent l'artifice ; ils convinrent de régner de concert ; & ils se réunirent contre l'ennemi commun , qui fut pris lui-même au piège qu'il leur tendoit.

[168 avant J. C.]

Antiochus avoit une armée toute prête ; les deux freres étoient hors d'état de s'opposer seuls à ses efforts ; ils eurent recours aux Romains. Ceux-ci, vainqueurs des rois,

voulurent ajouter à leur titre glorieux , celui de pacificateurs des rois. Popilius vint en Egypte , ordonner, au nom du sénat , à Antiochus de l'évacuer. Ce prince demanda du temps pour réfléchir sur sa réponse : « Cela est juste , répondit Popilius , en traçant un cercle autour d'Antiochus avec la pointe de son épée , vous pouvez réfléchir ; mais , avant de sortir de ce cercle , il faut répondre au sénat. » Antiochus satisfit la république, & sortit de l'Egypte.

✠ [162 avant J. C.] ✠

La jalousie ne tarda pas à diviser les deux freres rois. L'autorité ne peut rester long-temps partagée. Physcon la saisit toute entiere , & chassa Philométor d'Alexandrie. Ce prince eut encore recours aux Romains , & ce fut chez eux qu'il alla réclamer leur protection. Il s'embarqua pour l'Italie : arrivé à Brundisium, il fit le reste du chemin à pied. Démétrius, fils de Séleucus Philopator , ayant appris son voyage , & plaignant un roi réduit à cet état déplorable , alla au-devant de lui , & lui offrit un équipage , dont il pût se servir pour se présenter dans un état digne de son rang. Philométor le refusa. « Mon nom me suffit , dit-il à ce prince généreux ; le malheur n'avilit ni

» n'abaisse. Philométor, couvert d'un mé-
» chant habit , souillé de sueur & de
» poussiere , est toujours Philométor, roi
» d'Egypte. »

Il alla loger dans la maison d'un peintre d'Alexandrie , qui étoit venu à Rome où il exerçoit ses talents. Le sénat lui rendit les honneurs dus aux rois , & ordonna au Questeur de fournir à son entretien. Il prit son parti , & envoya des ambassadeurs en Egypte. Il fut réglé que l'empire seroit partagé entre les deux freres ; que Physcon auroit la Cyrénaïque & la Lybie , & Philométor l'Egypte & l'isle de Chypre. Ce partage, auquel consentoit celui-ci , souffrit des difficultés de la part de celui-là. Il vouloit joindre l'isle de Chypre à sa part ; & Rome, qui aimoit à affoiblir les princes , en paroissant leur être utile , appuya sa prétention.

Philométor ne respecta point le décret du sénat ; il suscita des embarras à Physcon dans ses nouveaux Etats, où les Cyrénéens, auxquels on avoit fait des rapports défavantageux du souverain qu'on leur donnoit , refuserent de le reconnoître. Il ne parvint à les soumettre qu'avec peine & beaucoup de temps. Dès qu'il y eut réussi , il alla réclamer à Rome l'isle que son frere retenoit malgré le traité , & refusoit de lui livrer. Il l'y accusa d'avoir

armé les Cyrénéens contre lui , d'avoir payé des assassins auxquels il avoit échappé difficilement. Cette accusation , qui pouvoit être vraisemblable , fut crue à Rome ; & l'on refusa d'écouter les ambassadeurs de Philométor , qui venoient le justifier.

Les Romains envoyèrent Physcon prendre possession de l'isle de Chypre ; ils inviterent leurs alliés à le seconder. Philométor opposa la force à son frere ; il le vainquit & le fit prisonnier. On s'attendoit à lui voir ordonner la mort de Physcon , & justifier par-là les soupçons qu'on avoit déjà contre lui. Mais Philométor n'étoit pas né avec une ame cruelle ; il défit lui-même les liens dont son frere étoit chargé lorsqu'on l'amena devant lui. « Je ne vois plus mon ennemi , lui » dit-il , je ne vois que mon frere. Vous » m'accusez d'avoir fait attenter à vos » jours ; jugez de moi par ce que je fais » au moment où j'en suis le maître. Vous » êtes libre. La Cyrénaïque & la Lybie » sont votre empire ; retournez gouverner » vos sujets. La possession de l'isle de Chypre a causé nos divisions ; la fortune » & la victoire me l'adjugent ; je vous » dédommagerai. »

La générosité de Philométor mit tout le monde dans son parti. Les Romains n'osèrent plus se mêler de ses affaires &

ne se crurent plus en sûreté dans cette ville. On les vit sortir en foule pour se réfugier dans les isles voisines , où ils chercherent & trouverent un asyle. Les sçavants , qui avoient été protégés jusqu'alors , & qui avoient besoin de la paix & de la tranquillité , furent les premiers à se retirer. Ils porterent les sciences dans l'orient, où elles commencerent à revivre. On peut remarquer ici qu'elles ne se sont jamais repandues que lorsqu'elles ont été bannies par des barbares du pays où elles s'étoient naturalisées ; & ce fut la prise de Constantinople, l'an 1553 de l'ere Chrétienne, qui les fit passer de l'Orient en Occident.

Physcon vit sans regrets sa ville se dépeupler. L'attachement que les anciens habitants conservoient pour la mémoire de son frere , étoit un supplice pour lui. Il se flatta de remplir Alexandrie de nouveaux citoyens qui , ne l'ayant pas connu, n'en feroient pas avec lui les comparaisons humiliantes qu'il ne pouvoit se déguiser qu'on faisoit communément. Il offrit donc des privileges aux peuples voisins qui voudroient lui fournir des sujets ; & il s'en trouva un grand nombre , qu'attirerent la nouveauté & le plaisir du changement.

Dans ce même temps Physcon eut sous les yeux un spectacle bien propre à le faire rentrer en lui-même. Des députés

Romains , parmi lesquels se trouvoit Scipion , l'Africain le jeune , envoyés par la république pour visiter ses alliés, vinrent en Egypte. Scipion , lorsqu'il débarqua , s'étoit couvert le visage de son manteau. Les habitants d'Alexandrie , qui étoient accourus au-devant de lui , le prièrent de se laisser voir. Ils admirèrent sa bonne mine , la grace & la dignité qui brilloient dans toute sa personne , & qui contrastoient avec la figure mesquine de leur roi. Physcon avoit , dit Athénée , un corps mal fait , un ventre monstrueux & une grosse tête. Il reçut les Romains avec toutes les marques de distinction auxquelles ils étoient accoutumés par-tout. Il leur fit servir les mets les plus délicats ; & il vit avec étonnement qu'ils n'y touchoient point , & qu'ils mangeoient de préférence les plus simples & les plus grossièrement apprêtés. « La recherche & la délicatesse , » lui dirent-ils , font le charme de la fontaine de Salmacis ; sans détruire entièrement l'homme , elles en font une femme. »

Les ambassadeurs observerent avec admiration la richesse de l'Egypte. Ils virent qu'il ne manquoit à ce pays qu'un prince qui eût des talents & de l'application ; & sans doute ils ne furent pas fâchés de n'y voir qu'un Physcon.

✿[130 avant J. C.]✿

Les passions commandoient impérieusement à Physcon. Cléopâtre, son épouse, outre le fils qu'il avoit égorgé, avoit eu encore une fille de Philométor. L'âge avoit développé sa beauté. Il en devint amoureux, & lui fit violence; il répudia ensuite la mere pour l'épouser. Ces excès le rendirent si odieux, que le peuple se révolta; &, sans le secours d'Hyéron, qui s'étoit attaché à lui, & qui réparoit par sa bonne conduite, son courage & son activité, toutes les fautes de son maître, il auroit perdu le trône avec la vie.

✿[128 avant J. C.]✿

Une nouvelle révolte, qui s'éleva encore contre Physcon, & qu'il ne put assoupir, parce qu'il n'avoit plus Hyéron, soit que ce capitaine ne fût plus, soit que le caprice du tyran l'eût éloigné de sa cour, le remplit d'une telle fureur, qu'il fit assembler tous les jeunes gens d'Alexandrie, & les fit passer par ses gardes au fil de l'épée. Cette barbarie étoit plus propre à augmenter le nombre des rebelles qu'à les dissiper. Toute la ville prit les armes; Physcon effrayé se sauva dans l'isle de Chypre avec sa femme. Son absence rétablit le calme dans Alexandrie; on ap-

pella Cléopâtre qu'il avoit répudiée, & on la mit à la tête du gouvernement. Physcon craignit qu'on ne fît venir aussi, pour le couronner, le fils qu'il avoit eu d'elle, & qui gouvernoit la Cyrénaïque; il lui envoya un ordre de se rendre auprès de lui en Chypre. Le prince crut devoir obéir à son pere. Incapable de le trahir & d'abuser de son malheur, prêt plutôt à prendre les armes pour le défendre & le rétablir dans ses Etats, il fit ce voyage sans défiance. Mais à son arrivée il fut chargé de fers, & égorgé par ordre de son pere. Non content de s'être délivré d'un fils qu'il avoit le malheur de craindre, il voulut que la mere en apprît le sort; & sa férocité ingénieuse inventa un moyen terrible de l'en instruire. Il fit hâcher le cadavre du jeune homme; on l'enferma dans une caisse, avec la tête qu'on avoit eu soin de laisser entiere, pour qu'elle pût être reconnue, & il envoya ce présent à la reine. Le messager, qui ignoroit ce qu'il portoit, avoit ordre d'attendre le jour où l'on célébroit la fête de Cléopâtre; & cette boîte lui fut présentée au moment où elle recevoit les compliments & les félicitations de toute la ville d'Alexandrie. Elle l'ouvrit, & se trouva mal à l'aspect de ce qu'elle contenoit. Revenue à elle-même, la douleur fit place

à la vengeance & à la fureur : elle fit exposer cette boîte en public ; & , montrant les restes de son fils aux habitants d'Alexandrie , elle implora leurs secours pour punir un barbare. Elle leur fit entrevoir ce qu'ils avoient à craindre d'un tyran souillé de sang , & qui n'épargnoit pas même son propre fils.

Ce discours , les larmes d'une mere , le retour secret que chacun faisoit sur soi , la crainte d'une punition terrible de la révolte à laquelle on s'étoit livré , firent courir chacun aux armes. Marfyas prit le commandement de cette troupe mutinée. Il fut vaincu , & lui-même fut fait prisonnier. Les Egyptiens s'attendoient à apprendre bientôt qu'il avoit expiré dans les supplices les plus affreux ; Marfyas lui-même s'étoit préparé à les soutenir avec constance : à l'étonnement général, Physcon lui fit grace , & le renvoya. Il avoit éprouvé que les cruautés ne soumettent pas ; que l'oppression peut avoir son effet pendant quelque temps , mais qu'enfin l'opprimé secoue ses chaînes , & s'en fait des armes que le désespoir rend terribles. Il voulut essayer si la clémence lui réussiroit mieux ; elle lui fut favorable en effet ; mais sans doute on s'en seroit défié , s'il n'avoit pas été soutenu par une armée victorieuse.

PTOLO-

PTOLOMÉE - ALEXANDRE.

[117 avant J. C.]

PHYSCON en mourant laissa trois fils. L'un étoit né d'une concubine, & ne pouvoit par cette raison lui succéder. Il l'avoit pourvu de son vivant, en lui donnant la Cyrénaïque. Par son testament, il laissa la reine maîtresse du royaume, avec la liberté de le donner à celui de ses deux fils qu'elle voudroit choisir.

Cléopâtre étoit plus ambitieuse que mere. L'ainé de ses fils, Lathire, annonçoit une fermeté qui lui faisoit prévoir qu'elle ne le gouverneroit jamais. Alexandre, le cadet, étoit d'un caractère doux qui étoit en lui le signe de la foiblesse. Ce fut le roi qu'elle choisit aux Egyptiens qui ne voulurent point le recevoir ; ils prirent le parti de Lathire. « Si Physcon, lui dirent-ils, vous a laissé la maîtresse de disposer du trône, il a supposé que vous seriez juste ; s'il a voulu être injuste lui-même, ses dispositions sont nulles. »

Le peuple seul soutint les droits de Lathire, les fit valoir, & le plaça sur le trône malgré cette mere ambitieuse. Mais elle ne l'y laissa pas long-temps ; elle employa la ruse pour le rendre odieux. Elle fit bles-

fer un jour quelques-uns de ses eunuques ; & , les présentant ensuite au peuple d'Alexandrie , elle lui dit que son fils les avoit traités ainsi , parce qu'ils la défendoient contre sa violence. Ses larmes , qui couloient & qui paroissoient naturelles , la beauté qu'elle avoit encore , le souvenir d'actions aussi coupables de la part de quelques autres rois , rendirent ce nouveau crime vraisemblable aux yeux de ceux qui l'entendoient. La populace irritée court au palais de Lathire , & l'auroit massacré s'il n'avoit pas pris la fuite. Alexandre fut élevé sur le trône , & l'ancien roi se réfugia dans l'isle de Chypre , qui , selon le testament de Physcon , devoit appartenir à celui de ses deux fils qui ne régneroit pas sur l'Egypte.

✂[101 avant J. C.]✂

Le malheur de Lathire , persécuté sans cesse par sa mere qui venoit de le priver d'une sœur qu'il aimoit , & dont , selon l'usage , il avoit fait sa femme , étoit toujours présent aux yeux d'Alexandre. Il étoit esclave sur le trône , subordonné sans cesse aux caprices d'une femme impérieuse qui ne lui laissoit le titre de souverain , que parce que l'Egypte ne vouloit pas le lui donner à elle-même. Il se lassa de ses chaînes , qui , pour être brillantes , n'en

étoient pas moins un fardeau pesant ; il préféra l'obscurité à son état actuel ; & il donna à ses sujets le spectacle singulier d'un roi qui se déroboit en secret de sa capitale , & va se cacher dans une retraite ignorée , d'où il leur envoie dire qu'il ne veut plus être leur roi.

Cléopâtre ne négligea rien pour le faire revenir auprès d'elle : elle avoit besoin d'opposer un fantôme de roi aux peuples qui ne vouloient point la reconnoître pour leur reine , & qui auroient pu rappeler son fils aîné. Alexandre , après une longue résistance , consentit à reparoitre ; dès-lors , il fut gardé dans son palais avec un soin & une attention qui le firent craindre pour ses jours. Il apprit en effet que sa mere songeoit à se défaire de lui. On ignore ce qu'elle attendoit de cet assassinat , qui pouvoit lui être funeste en lui faisant perdre l'autorité : elle devoit sentir que tant que Lathire vivroit , il conserveroit ses droits , & qu'il ne perdrait pas l'occasion de les faire valoir. Mais l'ambition & le penchant au crime ne raisonnent pas toujours. Alexandre ne vit point d'autre moyen de se dérober à ses fureurs qu'en la prévenant , & il l'assassina lui-même. Cléopâtre méritoit sans doute d'être punie ; mais ce n'étoit pas son fils qui devoit s'en charger. Ce parricide le rendit odieux

aux Egyptiens , qui le chasserent du trône , & s'empresserent de rappeler Lathire.

Alexandre , toujours sans principes & sans caractère , donna un nouvel exemple de son inconstance. Il avoit voulu abdiquer du vivant de sa mere ; il disputa le trône à son frere , qu'il avoit plaint lorsqu'il étoit persécuté , & à qui il avoit voulu le céder. Mais il étoit capable de peu d'efforts , & sur-tout il n'étoit pas né pour la guerre. Après avoir engagé plusieurs princes dans sa querelle & livré plusieurs combats , il fut tué dans le dernier.

PTOLOMÉE LATHIRE.

— [96 avant J. C.] —

PENDANT que l'Egypte étoit déchirée par les troubles , la Cyrénaïque avoit été heureuse sous Apion. Ce prince mourut sans postérité , & légua son royaume à la république Romaine. Ce testament , que les Romains ne firent pas valoir tout de suite , occasionna bien des troubles dans le pays , où les grands se disputèrent la souveraineté. Ce ne fut que quelques années après que Lucullus , en côtoyant l'Afrique , ayant abordé dans cette contrée , mit fin aux divisions , & chassa les tyrans qui op-

primoient les Cyrénéens. Les peuples touchés de ce bienfait le prièrent de leur donner un plan de gouvernement ; il leur répondit comme Platon l'avoit fait autrefois aux députés de leur nation : « Un peuple » aussi riche & aussi heureux ne se soumet- » troit jamais à l'autorité des loix. » Les Romains s'étoient contentés de prendre possession du pays, & de le soumettre à un tribut annuel de laser (*).

✠ [86 avant J. C.] ✠

Les Romains portoient leurs forces dans la Grece ; ils envoyerent Lucullus à Alexandrie , demander au roi des vaisseaux dont ils avoient besoin. Lathire le fit recevoir avec tous les honneurs qu'on lui auroit rendus à lui-même. Il lui donna un appartement dans son palais, distinction qu'aucun ambassadeur Romain n'avoit obtenue de ses prédécesseurs. Il ordonna qu'on lui fournît pour son entretien & pour celui de sa suite , quatre fois

(*) Cette plante, qu'on a confondue avec le benjoin , est le *laserpitium* des latins. La liqueur qu'on en tiroit, s'il faut en croire Plinè , se vendoit son pesant d'argent. Mais tout ce qu'on en dit ne sert pas à la faire connoître ; elle est perdue , puisque du temps de Néron on n'en trouva qu'une seule tige, qu'on lui présenta comme une grande rareté.

plus qu'on n'avoit jamais fourni aux autres envoyés. Mais Lucullus refusa tout , ainsi que ses présents. « Je ne suis pas venu pour » m'enrichir, dit-il ; je suis venu pour exé- » cuter les ordres de la république : le né- » cessaire suffit à un homme, & un Ro- » main n'en demande pas davantage. »

Le seul présent que Lucullus accepta , fut une émeraude de grand prix , sur laquelle étoit gravé le portrait de Lathire. Lorsque le roi lui proposa d'aller voir Memphis & les lieux célèbres de l'Egypte, qui avoient toujours attiré la curiosité des Romains, il répondit : « C'est à vous que » l'on m'envoie ; j'ai ma mission à rem- » plir, & non ma curiosité à satisfaire. »

Malgré tous ses égards & son respect même pour le Romain , Lathire refusa les vaisseaux qu'on demandoit , parce qu'il étoit, disoit-il, menacé d'une guerre civile.

✻ [83 avant J. C.] ✻

Lathire , après être remonté sur le trône , s'attacha à rétablir autant qu'il le put l'ordre dans ses Etats. Il marcha contre Thebes, qui avoit profité des derniers troubles pour se rendre indépendante , & qui , croyant avoir assuré sa liberté , refusoit de reconnoître le roi , & renvoyoit tous les ordres qu'elle en recevoit. Il commença

par gagner une bataille sur les rebelles, qui se renfermerent dans leur ville, où il les assiégea. Ils se défendirent pendant trois ans ; mais enfin Thebes tomba au pouvoir de Lathire , qui l'abandonna au pillage pour la punir de sa résistance. Ses soldats se vengerent des fatigues d'un long siège, en faisant éprouver aux habitants tous les effets de leur avarice & de leur barbarie. Ils pillerent tout ce qu'ils trouverent, détruisirent tout ce qu'ils ne purent emporter ; & cette ville, long-temps célèbre par ses richesses & sa magnificence, fut ruinée, dégradée, & mise dans un état dont elle ne s'est jamais relevée depuis.

BÉRÉNICE ou CLÉOPATRE,
ET
ALEXANDRE.

❧ [81 avant J. C.] ❧

LATHIRE en mourant ne laissa qu'une fille, Bérénice ou Cléopâtre, car les historiens emploient indifféremment ces différents noms. Elle monta sur le trône ; mais elle ne l'occupa seule que pendant peu de temps. Les Romains lui donnerent un époux dans Ptolomée Alexandre, fils du frere de Lathire, qui avoit été élevé d'abord à la cour du roi de Pont, & en-

suïte dans la maison de Sylla à Rome. On l'envoya prendre possession de la couronne ; & , comme sa cousine la portoit déjà depuis six mois , on la lui fit épouser , pour prévenir les troubles que ses plaintes & ses réclamations n'auroient pas manqué d'exciter si on lui avoit fait injustice. Ce mariage politique n'étoit pas du goût d'Alexandre ; car , dix-neuf jours après ses nocces , il assassina sa femme. Sa conduite tyrannique , les vexations qu'il fit éprouver à ses sujets , qu'il ruinoit pour enrichir son protecteur Sylla , aigriront ses peuples qui se révolterent & le chasserent.

PTOLOMÉE AULETES.

[73 avant J. C.]

IL n'y avoit plus de princes légitimes de la famille des Ptolomées ; les Egyptiens appellerent un des fils naturels de Lathire. Ce fut Ptolomée Auletes , ainsi surnommé parce qu'il jouoit de la flûte , & qu'il avoit pris tant de goût pour cet instrument , qu'il avoit disputé les prix publics décernés aux meilleurs joueurs. Ce prince , fait peut-être pour briller dans un concert parmi des musiciens , se trouva déplacé sur le trône.

✿ [61 avant J. C.] ✿

Alexandre réclama en vain la protection des Romains ; il alla mourir à Tyr avec le titre de roi. Le desir de se venger des peuples qui l'avoient détrôné, & de son successeur, lui fit faire un testament en faveur de la république ; il se flatta qu'elle armeroit pour prendre possession de ses Etats ; & la guerre que sa mort devoit entraîner, lui laissoit en expirant la consolation de la vengeance à venir. Ce testament causa bien des débats à Rome ; la république se décida enfin à ne le point faire valoir, non par modération, cette vertu n'étoit plus celle de la république ; mais parce que , par d'autres testaments, elle se trouvoit déjà maîtresse de la Bythynie, de la Cyrénaïque & de la Lybie, & qu'elle craignoit de montrer trop d'avidité. A ce motif on peut en joindre un autre. Auletes avoit acheté la possession de son royaume : Jules César, à qui il s'étoit adressé, étoit alors consul, & écrasé de dettes ; il saisit avec empressement le moyen de s'acquitter, & il fit payer son crédit & celui de Pompée fix mille talents.

✿ [59 avant J. C.] ✿

Auletes, pour satisfaire l'avidité des

Romains , fut obligé de fouler ses peuples ; & il les indisposa. Il acheva de les aigrir, lorsque Rome prit possession de l'isle de Chypre. Elle étoit gouvernée par un autre fils naturel de Lathire. Ce prince ne put accuser que son avarice du malheur qui le dépouilloit. Clodius , pris par des pirates qui vinrent se rafraîchir sur les côtes de cette isle , lui fit demander le prix de sa rançon , avec promesse de la lui rembourser. Le roi envoya seulement deux talents aux pirates , qui les lui renvoyèrent & mirent en liberté Clodius. « Des » hommes que tu appelles brigands , lui » dirent-ils , seront plus généreux que des » rois alliés des Romains. Tu vois ce qu'on » nous offre pour la rançon d'un homme » tel que toi ; nous faisons plus que lui : » en te donnant la liberté sans rançon , » nous te faisons un présent considérable. »

Clodius conserva un vif ressentiment de l'avarice du roi de Chypre ; il proposa au peuple Romain de prendre possession de cet Etat ; & Caton fut chargé de s'y rendre.

Auletes , pressé par les Egyptiens de ne pas laisser enlever un pays qui depuis long-temps faisoit partie de leurs domaines , ne voulut ou n'osa pas armer contre Rome qui l'avoit protégé , & qui pouvoit le protéger encore : son indolence & sa foiblesse révolterent ses sujets ; il éprou-

va le fort d'Alexandre, & se fit chasser aussi de ses Etats.

✻[58 avant J. C.]✻

Le roi fugitif s'étoit embarqué pour Rhodes, d'où il vouloit se rendre à Rome implorer l'appui du sénat. Il débarqua à quelques lieues de la première ville, & continua sa route par terre & à pied ; les rois d'Egypte sembloient faits à cette manière de voyager. Un soir, pressé par la faim, accablé de lassitude, ne voyant aucune maison apparente où il pût trouver un asyle pour passer commodément la nuit, il s'arrêta à la porte d'une cabane. Un paysan vint lui ouvrir, & lui offrit son humble toit pour se mettre à l'abri, & un morceau de pain noir pour appaiser sa faim : le puits voisin lui montra la seule boisson en usage dans cette cabane. Aulettes mangea avec beaucoup d'appétit, & trouva son repas délicieux. La botte de paille sur laquelle il dormit d'un profond sommeil, lui parut aussi commode que les duvets dans lesquels il avoit reposé jusqu'alors. En se réveillant le lendemain, & en portant les yeux autour de lui : « Qu'il » faut peu à l'homme, s'écria-t-il, pour » être heureux ! Ce paysan jouit du bon- » heur, que je n'ai jamais goûté : ses » moyens sont bornés à ses besoins ; il les

» satisfait, & jouit plus & mieux que les
» rois. »

Arrivé à Rhodes, Auletes apprit que Caton s'y trouvoit; il en connoissoit la sagesse, & il voulut s'entretenir avec lui sur ses affaires. Il s'empressa de lui faire dire qu'il étoit à Rhodes. Le Romain, sans s'émouvoir, répondit au messager qu'il félicitoit le roi de son heureux voyage; mais que, s'il avoit quelque chose à lui dire, il étoit le maître de venir le voir chez lui.

Auletes avoit trop vécu à Rome pour ne pas connoître les Romains: s'il fut choqué de la fierté grossière de Caton, il ne crut pas que, dans la circonstance, il fût à propos de le témoigner: il avoit besoin de lui, & il n'hésita point à se rendre dans sa maison. Les rois tels que celui d'Égypte sont, comme les courtisans qui les entourent, d'une hauteur insupportable, ou d'une bassesse qui fait pitié.

Caton le reçut froidement, sans aller au-devant de lui, sans se lever même du siège sur lequel il étoit assis. Auletes, pour ne pas rester debout devant lui, fut obligé de s'en approcher un, aucun esclave ne se présentant pour lui en éviter la peine. Son orgueil fut humilié du peu de cas qu'on faisoit de lui; il dissimula cependant, & il exposa à Caton sa situation, le dessein

où il étoit d'aller à Rome demander au sénat de le rétablir sur son trône.

Caton l'écouta froidement, & blâma sa conduite avec toute la sévérité de ses principes. « Vous avez vu Rome autrefois, » lui dit-il ; vous y avez cherché des ap- » puis ; à quel prix les avez-vous trouvés ? » Vous n'avez trouvé par-tout qu'une ava- » rice insatiable, que les trésors de l'Egypte » entiere ne sçauroient assouvir ; vous allez » les prodiguer encore , les solliciter de les » recevoir , mendier de porte en porte leur » protection en la payant , vous couvrir » d'opprobre par vos bassesses , & vous » donner des maîtres impérieux , qui , » après avoir manqué à leurs devoirs & » à l'honnêteté en recevant vos bienfaits , » doivent être incapables de reconnoissan- » ce. Le parti le plus sage que vous avez » à prendre , est de retourner à Alexan- » drie , de traiter avec vos sujets , & de » remplir les engagements que vous pren- » drez. Roi , vous avez abusé de votre » autorité ; allez promettre d'en faire un » meilleur usage ; reconnoissez vos torts , » & réparez-les. Je suis prêt à vous accom- » pagner moi-même dans vos Etats , & à » travailler de concert avec vous à vous » faire rendre le sceptre qu'on vous a ôté ; » mais à condition que vous en deviendrez » digne. »

L'orgueil d'Auletes avoit soutenu avec peine la hauteur du Romain : il n'étoit pas capable de se représenter en suppliant devant ses peuples ; il croyoit avilir la majesté du trône en ne reparoissant pas à la tête d'une armée, & en état de donner des loix au lieu d'en recevoir : il ne craignit pas de l'avilir en effet, en allant offrir aux Romains le spectacle d'un roi marchant humblement à la suite de ses protecteurs, qui souvent le recevoient mal, & ne pouvoient s'empêcher de lui témoigner leur mépris dans les honneurs mêmes qu'on ne pouvoit se dispenser de lui rendre.

BÉRÉNICE.

❧ [57 avant J. C.] ❧

L'ÉLOIGNEMENT d'Auletes, & le desir de changer de maître, avoit engagé les Egyptiens à offrir la couronne à Bérénice, sa fille : elle l'accepta sans hésiter, ainsi que le mari qu'on lui destinoit ; c'étoit Antiochus l'Asiatique, un petit-fils de Physcon par sa mere. Mais ce prince ne put profiter de l'honneur que lui faisoient les Egyptiens ; les ambassadeurs le trouverent mort à leur arrivée en Syrie.

Ils jetterent les yeux sur son frere Séleucus pour le remplacer. On le représente comme un prince difforme & d'un caractère avare. Il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il en donna des preuves qui le firent haïr. Ptolomée Soter avoit fait enfermer le corps d'Alexandre le Grand dans un cercueil d'or massif. « Il est inutile, dit Séleucus, » que les morts aient une si riche demeure » qui peut être utile aux vivants. » Il s'empara en conséquence de ce cercueil. C'étoit violer les tombeaux que l'Egypte avoit toujours respectés; ce trait souleva tout le monde. La reine, que sa difformité rebutoit, & qui ne l'avoit épousé que parce qu'elle n'avoit pas osé résister aux instances de ses sujets, profita du mécontentement qu'il leur avoit donné pour s'en défaire, sans crainte d'exciter des troubles. Elle le fit étrangler; &, maîtresse alors de choisir un mari, elle donna la main à Archélaus, grand-prêtre de Comane, dans le Pont, qui n'étoit que simple lieutenant de Mithridate, & qui se disoit son fils.

✻[56 avant J. C.]✻

Auletes, pendant ce temps, sollicitoit toujours à Rome la protection dont il avoit besoin. Il avoit gagné les principaux de la république : ceux-ci se disputoient

l'honneur d'être nommés pour le rétablir dans ses Etats, parce qu'ils comptoient en être bien récompensés. Les différends que ce conflit excitoit, en retardoient l'exécution. Dans ces entrefaites, la statue de Jupiter à Albe fut renversée. C. Portius Caton, qui étoit jeune alors, mais qui avoit beaucoup d'esprit, proposa d'ouvrir les livres de la Sibylle; & , saisissant cette circonstance pour tromper l'avidité des protecteurs d'Auletes, il lut, ou fit semblant de lire : « Si un roi d'Egypte vient » vous implorer, aidez-le ; mais ne lui donnez point de troupes, si vous ne voulez point vous exposer aux plus grands malheurs. »

L'oracle fut cru par le peuple, qui partout est né pour croire; mais les principaux Romains sçavoient ce qu'ils en devoient penser. Cicéron, qui aimoit Lentulus, auquel il avoit des obligations, & qu'il auroit bien voulu voir chargé de cette commission lucrative, lui conseilla, après son départ pour la Cilicie, de la prendre sur lui. « Vous êtes en état de juger, lui écrivoit-il, si vous pouvez l'entreprendre & réussir. Si vous croyez qu'il vous soit possible de vous rendre maître d'Alexandrie, il faut partir avec une flotte & votre armée, en laissant Auletes à Ptolémaïde. Quand vous ferez » maître

» maître de l'Égypte, vous y laisserez des
 » garnisons, & vous vous retirerez. Alors
 » le roi retournera sûrement dans ses Etats
 » dont il reprendra possession; il y retour-
 » nera sans vous, seul & sans troupes; vous
 » aurez satisfait à l'oracle, & nos dévots
 » n'auront rien à dire. »

Ce petit détour est un peu singulier dans un homme tel que Cicéron; mais il prouve le cas que les Romains éclairés faisoient de l'oracle de la Sybille. Cependant ce ne fut pas Lentulus qui fut chargé de cette expédition; Auletes s'étoit adressé à Gabinus; il lui donna cinq mille talents, & fut rétabli sur le trône par son secours.

— [55 avant J. C.] —

Le premier acte par lequel Auletes signala son retour, fut la mort de sa fille Bérénice; il la fit étrangler, parce qu'elle étoit montée sur le trône pendant qu'il vivoit encore. Cette barbarie ne fut que le prélude de celles qu'il exerça contre ses sujets; il suffisoit d'être riche pour être mis à mort, & il s'emparoit des trésors de ceux que son avarice immoloit. On n'osoit pas murmurer, parce que les soldats Romains étoient encore dans les villes, où ils en imposoient à la multitude. Cette multitude aveugle & insensée, qui plioit devant la tyrannie la plus odieuse, ne pa-

rut reprendre de la fermeté qu'une fois, & ce fut la superstition & le fanatisme qui la lui donnerent. Un soldat Romain, qui se promenoit dans les rues d'Alexandrie, tua un chat par mégarde. Cet animal étoit une divinité du pays. La populace se jetta avec fureur sur le prétendu sacrilege, qui fut impitoyablement massacré; mais, après avoir pris cette vengeance, elle retomba dans sa première insensibilité, & ne songea plus à remuer.

CLÉOPATRE ET PTOLOMÉE.

✎ [51 avant J. C.] ✎

AULETES ne périt pas de la mort des tyrans; il expira tranquillement dans son lit, laissant quatre enfants, deux garçons & deux filles. L'ainée de ces dernières fut la fameuse Cléopâtre, célèbre par sa beauté, & par l'amour quelle inspira aux premiers des Romains. Tous ces enfants furent laissés sous la tutelle de la république Romaine. L'ainé des princes, attaché à Pompée, fut soutenu par lui, & mis sur le trône: il épousa sa sœur Cléopâtre, à laquelle le testament de son père donnoit part à la souveraineté; mais il se laissa bientôt de la partager avec elle. Cette femme, dont l'ambition égaloit la beauté,

ne vouloit pas être sujette sur le trône : elle prit la fuite ; & , trouvant des protecteurs par-tout où elle se montra , elle rassembla des troupes , & vint disputer l'empire à son mari.

✂ [48 avant J. C.] ✂

La guerre entre le frere & la sœur se passa sans événements : l'un & l'autre craignoit le sort d'un combat , & se contentoit de s'observer mutuellement chacun à la tête de son armée. Ils en étoient-là , lorsque Pompée , vaincu à Pharsale , vint se réfugier en Egypte. Il comptoit sur l'amitié de Ptolomée qui lui devoit tout , & il ne trouva en lui qu'un monstre d'ingratitude. On connoît le conseil qu'il tint avec ses plus chers confidens , pour décider de la maniere dont il traiteroit Pompée ; on sçait celui que lui donna Théodote : « Le vain-
 » queur ne tardera pas à suivre le vaincu ;
 » il vous punira de l'asyle que vous lui aurez donné. La fortune peut se tourner de
 » nouveau en faveur de Pompée , & il
 » vous punira si vous ne le relevez point.
 » Dans cette circonstance embarrassante ,
 » fixez vous-même votre sort ; profitez de
 » la disgrâce de Pompée , & empêchez le
 » retour de sa fortune. Qu'il meure ! *les*
 » morts ne mordent point. Débarrassé d'un
 » homme dangereux , vous aurez rendu

» service à César , & acquis des droits sur
» sa reconnoissance. »

✂ [47 avant J. C.] ✂

César pouvoit être satisfait de la mort de son rival ; mais il fut indigné de l'ingratitude de Ptolomée. Les larmes qu'il versa en voyant la tête de Pompée , qui lui fut présentée , lui ont fait honneur autant que son triomphe.

Maître d'Alexandrie , César voulut terminer les différends qui s'étoient élevés entre le frere & la sœur. Cléopâtre , instruite de ses intentions , sentit qu'il lui étoit important de solliciter elle-même son juge ; elle comptoit sur ses charmes , & elle sçavoit que César n'étoit pas insensible. Elle s'embarque dans un bateau , & se rend secrettement à Alexandrie. Il s'agissoit de pénétrer dans le château , & de tromper la vigilance des Egyptiens qui en composoient la garde : elle passa enveloppée dans du linge , comme un paquet de hardes qu'on portoit à César. Le Romain fut ébloui de sa beauté. Un juge tel que lui ne pouvoit gueres être juste , quand il s'agissoit de prononcer contre une cliente comme Cléopâtre. Ce fut le sentiment de Ptolomée , lorsqu'il eut appris que sa sœur étoit avec César. Il sortit de son palais , en criant au peu-

ple qu'il étoit trahi; il le souleva: César se montra aux mutins, & leur en imposa par sa fermeté. Cherchant ensuite à les adoucir, il leur déclara que, conformément au testament d'Auletes, Ptolomée & Cléopâtre régnoient ensemble sur l'Egypte, & que leur frere & leur sœur gouverneroient l'isle de Chypre.

✿ [46 avant J. C.] ✿

Ptolomée, mécontent du décret de César, se révolta de nouveau. Les horreurs de la guerre désolèrent Alexandrie: la bibliothèque de Brucchiön, qui contenoit 400,000 volumes, fut brûlée; celle qui étoit dans le Sérapion, & qui contenoit 300,000 volumes, fut conservée toute seule. Ptolomée se noya dans le Nil, & mit fin à la guerre. Sa sœur Cléopâtre fut couronnée avec son jeune frere qui n'avoit que onze ans, & qu'elle fit empoisonner quelque temps après pour régner seule.

CLÉOPATRE *seule.*

✿ [41 avant J. C.] ✿

LE sort de Cléopâtre étoit d'enchaîner ses ennemis, & de s'en faire des protecteurs & des amants. Sommée par An-

toine de venir lui rendre compte de sa conduite après la bataille de Philippes , parce qu'elle avoit donné des secours à ses ennemis , elle se rendit à Tharse dans l'équipage le plus magnifique : son vaisseau , superbement doré , étoit orné des plus belles peintures ; les voiles étoient de pourpre , & les cordages d'or & de soie. Elle-même étoit habillée de la manière dont on représentoit alors Vénus : tous les ornements de l'art avoient été employés pour relever sa beauté naturelle : ses femmes représentoient les Nymphes & les Graces ; & les plus beaux enfants qu'elle avoit pu trouver, représentant les Amours, remplissoient la poupe & la proue de son vaisseau. C'est dans cet appareil , au son d'une musique douce & voluptueuse, qu'elle s'avança sur le fleuve Cydnus. Les peuples étonnés la prirent en effet pour la déesse qu'elle représentoit. Antoine , qui étoit dans ce moment sur son tribunal , où il donnoit audience , vit tout le monde l'abandonner , & courir, entraîné par la curiosité, sur les bords du fleuve. Il ne put se défendre lui-même de l'empressement général. Il fut frappé de la beauté de la reine , & il la fit inviter à souper pour le même soir. « Un Romain , ré- » pondit Cléopâtre , n'a pas besoin sans » doute de recevoir des leçons de poli-

» tesse d'une femme barbare ; mais il me
 » semble qu'il est décent qu'il me fasse
 » la première visite , & je l'attends moi-
 » même ce soir à souper. »

Elle le reçut dans une tente superbe.
 Elle avoit formé le dessein de lui plaire,
 & elle lui plut. Son séjour à Tharse fut
 marqué par des fêtes qui se succéderent
 sans cesse l'une à l'autre , & où elle s'at-
 tacha à surpasser toujours dans les sien-
 nes la magnificence de Triumvir.

Antoine avoit admiré le buffet de Cléo-
 pâtre , qui étoit en effet précieux par la
 multitude des vases & de la vaisselle d'or
 dont il étoit composé. « Je n'aurois pas
 » cru , dit la reine , que de pareilles ba-
 » gatelles pussent exciter l'attention d'un
 » Romain ; mais il me suffit de voir qu'el-
 » les lui font plaisir , pour m'autoriser à
 » le prier de les accepter. » C'est dans un
 de ces festins que Pline raconte qu'elle fit
 fondre une des deux perles qu'elle por-
 toit à ses oreilles , & qu'elle l'avala , pour
 effacer dans le prix d'un seul mets toute
 la dépense qu'Antoine avoit faite en fêtes
 pour elle depuis son arrivée jusqu'à ce jour.
 On estimoit cette perle plus d'un million.

[38. avant J. C.]

Antoine s'oublia long - temps dans les
 bras de Cléopâtre , négligeant auprès d'elle

ses affaires & ses intérêts les plus pressants. En vain la reine essayoit de le ramener quelquefois à lui-même ; elle lui donna souvent des leçons adroites ; mais le passionné Romain ne les écoutoit pas.

Antoine aimoit à pêcher à la ligne. Un jour qu'il prenoit ce divertissement avec elle, & que la pêche n'étoit pas heureuse, il ordonne à des pêcheurs de plonger dans l'eau, & d'aller attacher à l'hameçon de la reine un gros poisson qu'on avoit pris précédemment. Cléopâtre, qui s'en apperçut, ne témoigna aucune surprise ; mais ordonna au même pêcheur de mettre au bout de la ligne d'Antoine un gros poisson salé, de ceux que l'on pêche dans le Pont-Euxin, & qu'on transporte ensuite dans l'Egypte. Dès qu'il eut retiré sa ligne, elle éclata de rire à la vue de cette pêche singulière ; & , sautant aussitôt au cou d'Antoine : « Laissez, aimable » guerrier, lui dit-elle, laissez la pêche » & les autres amusements de ce genre, » aux rois & aux reines ; la vôtre doit » être d'assiéger & de prendre des villes. »

[33 avant J. C.]

Antoine ne pouvoit plus se passer de Cléopâtre ; il la traînoit par-tout avec lui. Son amour cependant, quelque violent qu'il fût, ne le laissoit pas sans dé-

fiance à son égard : quelques personnes, honteuses des dérèglements du Romain , s'occupoient du soin de l'éveiller & de la nourrir , pour le détacher d'une femme qui entretenoit ses foiblesses & le perdoit. Ils la lui rendirent suspecte à un tel point, qu'il n'osoit plus toucher à aucun des mets qu'elle lui faisoit servir, qu'elle ou quelqu'autre n'en eût goûté. Cléopâtre s'apperçut de ses soupçons , & elle se servit d'un moyen hardi pour l'enguerir. Elle fit empoisonner la pointe des feuilles d'un bouquet qu'elle portoit sur son sein : se rendant ensuite à table , elle coupa ces mêmes pointes de fleurs , les mit dans une coupe , & y versant du vin dessus , invita Antoine à boire. Il n'hésita point , & prit la coupe ; mais elle l'arrêta au moment où il y portoit les lèvres. « Vous » prenez , lui dit-elle , tant de précautions » contre moi , & vous les oubliez un instant après. Voyez , Antoine , s'il me seroit difficile de les justifier , & de vous » faire périr , s'il m'étoit possible de vivre » sans vous. La confiance est le charme » & l'aliment de l'amour : rendez-moi » la vôtre , & versez cette coupe ; elle est » empoisonnée. »

✿ [31 avant J. C.] ✿

L'oubli dans lequel vivoit Antoine.

sa ruine : au lieu de s'opposer à son rival naissant , pendant qu'il n'avoit encore aucun crédit , il demeura auprès de Cléopâtre ; lorsqu'il voulut armer & sortir de sa léthargie , il n'étoit plus temps. Octave avoit des troupes, du pouvoir & des amis ; il vint chercher lui-même son foible concurrent, qu'il auroit craint si Cléopâtre ne l'avoit pas avili : il jettoit aussi les yeux sur les trésors de l'Egypte , dont il avoit besoin pour payer ses dettes , & s'attacher encore davantage ses partisans par de nouveaux bienfaits.

On sçait quel fut l'événement du combat d'Actium. Cléopâtre avoit suivi son amant : effrayée du bruit des combattants, des cris des mourants , d'un spectacle terrible , & peu fait pour les yeux d'une femme , elle prit la fuite ; & le foible Antoine la suivit, au lieu de disputer la victoire qui étoit encore incertaine , & qu'avec du courage & de l'activité il auroit pu forcer à se déclarer pour lui. Sa défaite , qui fut complète , l'avilit aux yeux mêmes de l'amante qui l'avoit causée. Elle n'aimoit en lui que le Romain puissant , qui affermissoit son autorité , & dont l'élévation & la grandeur sembloient ennobler ses foiblesses. La fortune d'Octave la porta à tourner sur lui ses vues ambitieuses ; elle desira de le mettre aussi dans ses

chaînes. Ses succès lui faisoient croire qu'elle étoit faite pour en donner à tous les premiers des Romains. Dès qu'elle eut conçu ce dessein , elle ne s'occupa que de son exécution ; dès-lors elle trahit Antoine , à qui elle ne donna plus aucun secours. Les Egyptiens reçurent d'elle l'ordre secret de l'abandonner au plus fort des combats qui se donnoient sous les murs d'Alexandrie : elle desiroit la mort de celui qu'elle avoit feint d'aimer ; elle le força de se la donner , & elle ouvrit les portes de la ville au vainqueur.

✻[30 avant J. C.]✻

Cléopâtre , trompée dans ses projets & dans ses vues , eut le chagrin de voir Octave insensible à ses charmes ; elle pénétra ceux qu'il avoit sur elle. Il la destinoit à décorer son triomphe lorsqu'à son retour à Rome , il marcheroit au Capitole : elle résolut de tromper cette espérance à son tour , en le privant de cette satisfaction. Elle avoit appris à regretter Antoine , & lui avoit rendu les derniers honneurs. Elle sollicita la permission d'aller pleurer sur son tombeau. Octave , qui craignoit que le chagrin n'alterât sa santé , & ne privât son triomphe du plus grand ornement qu'il pouvoit avoir , ne crut pas devoir lui refuser une grace demandée avec trop

d'ardeur, pour qu'on ne fût pas extrêmement sensible au refus.

Cléopâtre avoit fait préparer dans le tombeau d'Antoine un appartement tendu des pourpres les plus précieuses : on y dressa un lit magnifique, sur lequel elle se coucha, vêtue de ses habits les plus riches. Elle tendit ensuite son bras à l'aspic qu'un de ses serviteurs, déguisé en paysan, avoit été chercher dans la campagne.

Telle fut la fin de cette reine, après laquelle l'Égypte fut réduite en province Romaine. Depuis ce temps elle fut gouvernée par des Préteurs, & subit le sort de l'empire auquel elle appartenoit, & avec l'histoire duquel la sienne est liée, jusqu'à l'invasion des Arabes qui s'en rendirent les maîtres. C'est à cette époque que commence l'histoire moderne de l'Égypte, que nous allons parcourir.





EGYPTE MODERNE.

[An de J. C. 639.]

L'EGYPTE, dans le partage de l'empire Romain, avoit passé sous la domination des empereurs d'Orient. Un peuple ignoré jusqu'alors, venoit de naître & de s'élever à la célébrité par son fanatisme. Les Arabes, en prenant une religion nouvelle, étoient devenus conquérants. Amru, dont le nom & les exploits reviendront encore dans la suite des Anecdotes Africaines, avoit conquis la Syrie au nom du Calife Omar. Il se disposoit à porter ses armes en Egypte, lorsque les ennemis que lui avoient faits ses victoires le rendirent suspect au Calife, qui lui écrivit ce billet : « Si tu reçois cette lettre avant » d'être en Egypte, reviens sur tes pas ; » si tu es déjà dans ce pays lorsqu'elle » t'arrivera, poursuis ton chemin ; qu'Allah te bénisse & t'accompagne. »

Amru étoit encore dans la Syrie, lorsque le messager d'Omar le rencontra : prévenu par des avis secrets de l'objet de sa mission & du contenu de sa lettre, il le reçut froidement ; &, feignant d'être

occupé de beaucoup d'affaires de la plus grande importance, & qui absorboient toute son attention, il lui dit de garder ses dépêches, pour les lui remettre dans un moment où, libre des grands desseins qu'il méditoit pour la gloire du successeur de Mahomet, il auroit le temps de les lire & de recevoir avec respect ses ordres sacrés. En attendant, il fit presser la marche de son armée; &, arrivé dans un village près d'Arisle, qui appartenoit à l'Egypte, il assembla dans sa tente les principaux officiers de son armée, & ordonna qu'on lui amenât le messager d'Omar. Il reçut la lettre avec toutes les marques du plus profond respect, la baisa, la porta sur sa tête, pour exprimer qu'il consentoit qu'elle tombât s'il désobéissoit aux ordres qu'elle contenoit, la baisa encore, l'ouvrit, & la lut à haute voix. « Où sommes nous ? demanda-t-il après cette lecture. Tout le monde lui répondit qu'on étoit en Egypte. » Obéissons donc, ajouta-t-il gravement; » poursuivons notre route, & rendons-nous maîtres de ce pays. »

La première place dont il s'empara fut Mesra. Le gouverneur qui la défendoit au nom d'Héraclius ne fit aucune défense. On remarque que, dans les conditions de la capitulation, il fit insérer qu'il seroit considéré par les Musulmans pendant sa

vie, & qu'après sa mort on l'inhumeroit dans l'église d'Alexandrie.

Amru marcha ensuite vers la capitale, devant laquelle il mit le siège. Comme les Grecs, renfermés dans le château, l'inquiétoient beaucoup par la multitude de traits qu'ils lançoient sur ses troupes, il résolut d'abord de s'en emparer : il s'en rendit maître en effet ; mais il en fut bientôt chassé ; lui-même il tomba entre les mains de ses ennemis, avec quelques-uns de ses officiers. Conduit devant le gouverneur, qui, sans le connoître, l'interrogea sur les raisons qui amenoient les Arabes, il répondit avec fierté : « Nous » venons vous obliger à professer l'Islamisme, ou à payer un tribut au Calife. » Tel est notre but ; tel est le choix que nous avons à vous proposer : un refus » vous expose à la mort. »

Ce discours hardi fit penser à un Grec qui étoit présent, que le général Arabe seul pouvoit s'exprimer de la sorte. Il le dit au gouverneur, qu'il exhorta à lui faire couper la tête sur le champ. Un officier d'Amru entendoit heureusement le grec ; le danger que couroit son maître lui inspira cet artifice, violent sans doute, mais qui lui réussit. Il prit Amru à la gorge ; & , lui appliquant un soufflet : « Tais-toi, » vil esclave, lui dit-il ; il te convient

» bien de te donner les airs de parler de-
» vant tes maîtres , lorsqu'ils gardent le
» silence. »

Un autre Arabe , saisissant la pensée de celui-ci , dit au gouverneur que leur général songeoit à se retirer ; que le Calife lui avoit envoyé l'ordre de sortir de l'Egypte , & de ne plus commettre des hostilités contre les Grecs , parce qu'il étoit en négociation avec Héraclius. Il ajouta qu'à leur retour au camp, ils ne manqueroient pas de rendre compte de l'accueil qu'on leur avoit fait , & d'employer tout leur crédit auprès du général pour l'engager à en témoigner sa reconnoissance. Ce discours en imposa au gouverneur d'Alexandrie , homme foible & borné sans doute , puisqu'il renvoya ces prisonniers qu'il auroit dû retenir. « Je triomphe, dit
» Amru en sortant des murs : allez dire à
» votre stupide commandant qu'il a laissé
» échapper l'ennemi qu'il avoit entre ses
» mains. Je le verrai bientôt ; mais il
» tiendra ma place , & je lui apprendrai
» comment il devoit se conduire. »

Amru se rendit maître d'Alexandrie, & c'est ainsi qu'il fit part de sa conquête au Calife. « Je ne vous décrirai point la
» ville que j'ai prise ; l'énumération de ce
» qu'elle contient de précieux seroit trop
» longue ; & vos troupes victorieuses, in-
» patientes

» patientes d'ajouter à leur gloire, me pres-
 » sent de marcher. Sçachez seulement que
 » j'ai trouvé quatre mille palais , quatre
 » mille bāins , quarante mille Juifs qui
 » payent tribut , quatre cents cirques
 » royaux ou places pour les divertissements
 » publics , & douze mille jardins potagers
 » qui fournissent abondamment la ville de
 » toutes sortes de légumes. »

❧ [642.] ❧

Jean le Grammairien étoit dans Ale-
 xandrie lorsque cette ville fut prise. Il
 sçut s'insinuer dans les bonnes graces d'Am-
 ru , qui, sans être sçavant lui-même , ai-
 moit & honoroit le sçavoir. Encouragé
 par l'accueil qu'il en recevoit , & par l'a-
 mitié qu'il lui témoignoit , Jean hasarda
 un jour de lui demander les livres philo-
 sophiques de la bibliotheque d'Alexandrie.
 Ce dépôt précieux étoit la seule chose à
 laquelle les Arabes n'avoient fait aucune
 attention. « Vous avez pris , lui dit-il, un
 » état de toutes les richesses que renferme
 » cette ville ;, vous y avez fait mettre vo-
 » tre sceau : il y a quelques articles que
 » vous avez négligés, parce qu'ils vous ont
 » paru , & qu'ils vous sont en effet inu-
 » tiles ; mais ils ne le seroient point pour
 » moi ; & vous ne devez pas être étonné
 » de me voir attacher un prix à des cho-

Anecd. Afr.

K

» ses qui n'en ont point à vos yeux. ---
» Quels sont donc ces objets , demanda
» Amru ? --- Les livres conservés dans
» la bibliotheque , lui répondit le gram-
» mairien. »

Amru réfléchit un moment. « Si cela
» dépendoit de moi , lui dit-il ensuite , je
» ne te les refuserois pas ; mais tout ce
» que j'ai conquis appartient à Omar ; seul
» il peut en disposer. Je vais lui écrire :
» s'il m'en laisse le maître , ils sont à toi. »

Amru écrivit en effet ; tout le monde
connoît la réponse du Calife : « Si les
» livres , dont vous me parlez , s'accor-
» dent , dans ce qu'ils contiennent , avec
» le livre de Dieu , ils sont inutiles , parce
» que l'Alcoran suffit. S'ils contiennent
» des doctrines contraires , ils sont dan-
» gereux. Dans l'un & l'autre cas ils ne
» méritent pas d'être conservés , ou ils ne
» doivent pas l'être ; il faut donc les dé-
» truire. »

Amru obéit ; & les livres de cette fa-
meuse bibliotheque , qui étoient au nom-
bre de 300,000 lors de l'incendie du Bru-
chion , & qui furent augmentés ensuite
par Antoine , de ceux de la bibliotheque
de Pergame qu'il y fit transporter , & qui
faisoit un objet de 400,000 volumes , fu-
rent distribués à tous les bains d'Alexan-
drie , où l'on assure que pendant six mois

on s'en servit pour les chauffer , sans employer aucune autre matiere combustible.

[647.]

La mort d'Omar, le rappel d'Amru qui la suivit de près , & la foiblesse de son successeur Abdallah dans le gouvernement de l'Egypte , parurent offrir à l'empereur Grec la facilité de recouvrer ce royaume. Manuel vint, à la tête des troupes de l'empire, faire le siège d'Alexandrie, dont il s'empara. Les Coptes, qui s'attendoient à une punition sévère, pour s'être soumis si facilement aux Arabes, persuadés qu'Amru seul pouvoit les défendre & repousser les efforts de l'empereur d'Orient, écrivirent au Calife Othman pour lui redemander leur ancien général, comme celui qui, ayant fait la conquête de l'Egypte, étoit le plus en état de la lui conserver. La nécessité força Othman à céder aux instances des Coptes; Amru revient, & la victoire l'accompagne. Les Grecs, renfermés dans Alexandrie, se défendent en désespérés; leur résistance arrête longtemps le guerrier, qui est accoutumé à vaincre rapidement; il s'en irrite. « Je » rendrai cette ville, s'écrie-t-il, semblable à la maison d'une femme publique » qui est ouverte de tous côtés. » Il s'en rend maître; &, se croyant lié par son ser-

ment, il n'a rien de plus pressé que de s'en dégager, en faisant abattre les murs.

❧ [658.] ❧

Les différends qui s'éleverent entre Ali & Moavie firent encore changer l'Egypte de maître. Amru, déposé par Ali, se tourna du côté de son concurrent, & entreprit de conquérir l'Egypte pour lui, après s'en être fait assurer le gouvernement. Mahomet, fils d'Aboubeker, y commandoit pour Ali; Amru vint lui présenter la bataille, le vainquit, le fit prisonnier, & le traita d'une manière à-la-fois étrange & cruelle : il le fit enfermer dans le corps d'un âne, & réduire ensuite en cendres avec cet animal. Mahomet étoit frere d'Ayesha, qui, lorsqu'elle fut instruite de cette barbarie, éclata en menaces impuissantes; depuis ce temps elle ne commença & ne finit jamais aucune des prières prescrites par la loi, sans faire des imprécations contre Amru. Ali lui-même s'écria : *Je rendrai compte à Dieu de cet homme.*

❧ [660.] ❧

Trois Kharégites conspirèrent contre la vie d'Ali, de Moavie & d'Amru. « Ces » trois hommes, disoient-ils, sont les » fléaux des croyants, les auteurs des trou-

» bles qui les divisent ; leur mort rétablira
 » le calme & la paix ; Dieu en fera mieux
 » servi ; elle est donc juste. » C'est ainsi
 que raisonnoient les fanatiques ; ils se sé-
 parerent pour se rendre dans les lieux où
 se trouvoient ces hommes célèbres qui
 étoient éloignés les uns des autres, & se
 disposerent à exécuter chacun la commis-
 sion dont il s'étoit chargé ; il n'y eut que
 la première qui réussit. Le hasard sauva
 Amru. On devoit l'immoler dans la mos-
 quée, où il faisoit ordinairement ses prie-
 res & la fonction d'Iman. Ce jour-là,
 ayant des affaires pressées, il chargea un
 de ses officiers, appelé Karijah, de lire
 & d'expliquer l'Alcoran à sa place. L'as-
 sassin ne connoissoit pas sa victime, & il
 frappa celle qui se présenteoit à ses coups
 dans la chaire de l'Iman, où il croyoit
 trouver Amru. Chargé de fers & conduit
 au supplice, il rencontra le gouverneur
 sur son chemin, & on le lui fit connoî-
 tre. « Je voulois Amru, s'écria-t-il, mais
 » Dieu en a voulu un autre ; qu'il soit
 » loué ! j'ai rempli ses volontés. » Le fa-
 natisme ne peut parler avec une tranquil-
 lité plus féroce.

Amru mourut trois ans après. Il avoit
 vu Mahomet, & servi sous lui après l'avoir
 combattu. Le prophete avoit dit de lui :
 « Il n'y a point de meilleur Musulman ,

» ni qui ait une foi plus ferme. » Cependant, avant qu'il eut embrassé l'Alcoran, il avoit été un des plus redoutables ennemis de Mahomet, qu'il avoit très-maltraité dans des vers satyriques, & blessé une fois dans un combat ; ce qui fit dire encore au prophete : « Ses vers ont le fil » tranchant de son épée. »

—[729.]—

L'Egypte étoit sous la domination des Califes de Syrie, depuis Mervan I, qui régnoit en 684. Ce fut sous le Calife Hefman que le siège patriarchal d'Alexandrie fut occupé par Cosme. Ce patriarche étoit d'une ignorance si crasse, qu'on dit qu'il la portoit jusqu'à ne sçavoir ni lire ni écrire. Il obtint du Calife la possession de toutes les Eglises Chrétiennes d'Egypte, dont les Jacobites avoient été les maîtres jusqu'alors, & qu'il fit remplacer par des Melchites. Ce fut la source d'une grande révolution dans l'Histoire ecclésiastique de cette contrée, & c'est la raison pour laquelle nous avons cru devoir en indiquer l'époque.

—[968.]—

Jusqu'à ce temps l'Egypte, soumise aux Califes de Bagdad, avoit été gouvernée par des officiers de ces princes. Quelques-

uns avoient aspiré à l'indépendance , & y étoient parvenus pour un temps ; mais enfin ils avoient été réduits. Maintenant nous allons voir cette contrée former le siège d'un nouvel empire.

Divers ambitieux avoient fondé des monarchies dans la partie occidentale de l'Afrique ; quelques-uns avoient pris le nom de Califes Aglabites ; ceux-ci avoient fait place à une seconde dynastie qui prit celui de Fatimites. Nous en verrons l'origine dans les anecdotes de Barbarie ; l'histoire des faits doit être placée dans le pays où ils se sont passés. Le quatrième des descendants du fondateur des Fatimites , le Calife Al-Moezz-Lédin'Illah , fit la conquête de l'Egypte , que ses prédécesseurs avoient tentée plusieurs fois , mais sans succès ; il envoya une armée sous la conduite de Jaafar ou Giauhar , qui s'en rendit maître. Ce général jeta les fondemens de la ville du Caire , qui fut , dit-on , bâtie en moins de quatre ans , & qui fut la résidence des Califes.

S'il faut en croire Maillet , Lédin'Illah n'entreprit de conquérir l'Egypte que par amour pour une princesse qui y régnoit alors , dont la beauté étoit au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer , mais que ses vices rendirent odieuse ; c'étoit à sa possession qu'il aspirait. Cette circon-

tance, digne de figurer dans un roman, n'a point d'autorité que celle de l'écrivain qui la raconte; nous nous contenterons de croire, avec les historiens Arabes, que la richesse de l'Egypte étoit sans doute suffisante pour exciter l'ambition d'un conquérant.

✻ [972.] ✻

Ce fut en cette année que Lédin'Illah se rendit dans sa nouvelle conquête; son dessein étant de s'y établir & d'en faire le siege de son empire, il y fit transporter tous ses trésors. Ses prédécesseurs lui avoient laissé beaucoup d'or; il le fit fondre, & en forma des masses de la grosseur d'une meule de moulin, ce qui seroit prodigieux & d'un transport difficile à cause du poids, s'il ne falloit entendre simplement par-là de petites meules de moulins à bras. Il fit aussi transporter dans une mosquée du Caire les cendres de ses ancêtres. L'Alcoran exigeoit des Califes qu'ils visitassent tous les ans les tombeaux de leurs prédécesseurs, & sur-tout au retour de quelque expédition importante & glorieuse. Ce spectacle étoit à-la-fois morale & pieux; il les avertissoit, au milieu de l'éclat qui les environnoit, que le monde est une ombre qui passe, qu'ils étoient étrangers sur la terre, & que leur dernier

féjour devoit être un tombeau. Lédin'Illah, en apportant avec lui ces cercueils, vouloit se faciliter les moyens de satisfaire au précepte, & s'épargner par-là le voyage de Cairovan, qu'il auroit été obligé de faire souvent s'il les y avoit laissés après lui.

La premiere démarche de Lédin'Illah, à son arrivée en Egypte, fut de faire supprimer le nom du Calife Abbasside dans les prieres publiques, & d'y faire mettre le sien, en y joignant celui d'Ali, dont il se disoit descendu; elles se terminoient toujours par ces mots : *Vive Ali, dont toutes les actions ont été louables.* C'étoit une vengeance qu'il croyoit prendre des Califes de Bagdad, qui avoient retranché chez eux le nom d'Ali, & qui l'excommunioient journellement comme un schismatique. Dans ces prieres, qui étoient très-fatyriques, on reprochoit à Lédin'Illah la bassesse & l'obscurité de sa naissance; mais il ne s'en inquiétoit guere. Moins vain que son aïeul, qui avoit voulu cacher à tout le monde cette obscurité, & s'illustrer par sa prétendue descendance de la fille de Mahomet, il se faisoit gloire de sa valeur qui avoit contribué à son élévation. « Il y » a plus d'honneur à être le premier de » son nom que le dernier; le héros ennoblit le sien, & ses lâches & vils descen-

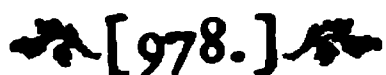
» dants ne l'avilissent souvent que trop,
» en ne le portant pas avec autant d'é-
» clat. »

Un jour Lédin'Illah étant à la tête de ses troupes, dont il faisoit la revue, un particulier lui demanda de quelle race il étoit descendu. Le Calife se contenta de lui montrer son épée & son armée, en disant : « Voilà ma race, voilà ma généalogie. »

A Z I Z - B I L L A H.

❧ [975.] ❧

ABU-AL-MANSUR-BARAR succéda cette année à Lédin'Illah, & prit le nom d'Aziz-Billah. Trop jeune, & en même temps trop occupé de ses plaisirs pour gouverner par lui-même, il confia le soin de toutes les affaires à Giauhar, le même général qui avoit conquis l'Egypte sous son pere. Il devint amoureux d'une chrétienne qu'il épousa. Les freres de cette femme obtinrent par elle le plus grand crédit; ils étoient orthodoxes, & ils se firent donner quelque temps après les sieges patriarchaux de Jérusalem & d'Alexandrie, qui avoient été souvent occupés par des hérétiques ou des schismatiques.



La ville de Damas s'étoit révoltée sous la conduite d'Al-Aftekin ; Aziz envoya contre lui son ministre Giauhar , qui mit le siege devant cette ville : il fut bientôt obligé de le lever, & de fuir dans la Tibériade, où il se renferma dans Ramla. Aftekin l'y suivit , & le contraignit à une capitulation humiliante. Il s'engagea à sortir de la ville par une porte à la voûte de laquelle on avoit suspendu la lance du vainqueur , sous laquelle le vaincu fut obligé de passer.

Giauhar se soumit à cette condition. Le souvenir de sa honte resta toujours dans son cœur ; elle y réveilla & y nourrit le desir de la vengeance. A son retour au Caire, il engagea Aziz à se mettre lui-même à la tête de ses troupes , & à marcher en personne contre Aftekin. La présence du Calife anima ses soldats ; ils réparèrent l'ignominie de leur première défaite. Aftekin, fait prisonnier, fut conduit au Caire ; il trouva dans la clémence du Calife le pardon qu'il ne se flattoit pas d'obtenir, & des bienfaits au-dessus même de ce qu'il auroit osé prétendre, quand il ne se seroit pas rendu coupable d'une révolte. Giauhar devint jaloux de la faveur à laquelle il parvint, & le fit empoisonner ; il n'en

fut puni que par la perte de ses richesses & de ses dignités.



Aziz se fit aimer par sa bonté, dont il donna les preuves les plus fréquentes. Il parut un jour une satire violente contre son premier visir & son secrétaire d'Etat, dans laquelle il n'étoit pas épargné lui-même. Elle lui fut apportée; il la lut, & se contenta d'en rire. Ses ministres voulurent l'engager à faire des recherches de l'auteur pour le punir comme il le méritoit. « Pourquoi me donneroîs-je cette peine, » leur dit Aziz? Si les reproches qu'on me » fait étoient réels & fondés, je serois » obligé de me corriger; comme ils sont » injustes & calomnieux, je ne puis que » les mépriser. »

Ses ministres ne penserent pas de même. Peut-être que ce que l'on disoit d'eux avoit plus de fondement que ce qu'on disoit du Calife; ils firent secrettement des perquisitions qui leur réussirent. Le poète fut découvert, arrêté & chargé de fers. On avoit surpris dans ses papiers une nouvelle satire qui n'étoit pas encore publique, mais qui, selon les apparences, le seroit devenue bientôt. Les ministres n'osèrent pas le punir eux-mêmes, mais ils se flatterent que le nouveau délit dont il s'étoit rendu coupa-

ble détermineroit le Calife à l'abandonner à leur fureur; ils le conduisirent devant lui, & lui présentèrent en même temps la nouvelle piece satyrique, en lui demandant justice & vengeance. Aziz prit la satyre, & la lut. « Comme j'ai part avec vous à » l'injure, leur dit-il ensuite, prenez part » avec moi au mérite du pardon que je lui » accorde. » Il fit remettre en liberté le poëte, que cette clémence inespérée fit tomber aux pieds du Calife; il jura de n'écrire jamais que pour faire l'éloge de sa bonté, & il tint parole.



Le secrétaire d'Etat d'Aziz étoit un chrétien qui s'appelloit Isa; il avoit confié la garde de ses trésors de Syrie à un Juif nommé Manassès. Ces deux hommes puissants avoient employé leur crédit chacun en faveur des sujets de sa religion. Ils n'avoient pas eu la prudence de ménager les Musulmans; & ils devoient s'attendre que tôt ou tard les plaintes de ces derniers seroient écoutées, & que l'on les vengeroit. Les Chrétiens & les Juifs partagerent à leur tour leur imprudence, en abusant de la protection dont ils jouissoient, & en insultant les infideles au milieu desquels ils vivoient. Ils oublioient qu'ils n'étoient que tolérés, & que c'étoit par leur sagesse qu'ils pouvoient s'assurer de l'être tou-

jours. Les Musulmans murmurèrent, & ils employèrent un moyen singulier pour faire parvenir les sujets de leurs plaintes à leur maître. Ce furent les habitants de la ville de Meſr qui s'en aviferent les premiers. Ayant appris que le Calife devoit venir dans leur ville, ils firent une figure de carton, représentant une femme, qu'ils placèrent sur le chemin qu'il devoit prendre. Ils lui avoient mis à la main une longue pancarte, sur laquelle on avoit écrit en gros caractères. « *A Al-Aziz, commandeur*
» *des Croyants.* Nous te conjurons au nom
» de celui qui a donné à Iſa & à Manaſ-
» sès le pouvoir de rendre les Chrétiens &
» les Juifs insolents, & qui s'est servi de
» toi pour abaisser les fideles, de nous
» apprendre quand finiront nos infortu-
» nes. »

Cette supplique hardie produisit l'effet qu'en attendoient les Musulmans. Aziz renvoya sur le champ son secrétaire Iſa, qui étoit celui auquel il avoit paru le plus attaché. « Tu as abusé de ma confiance, lui
» dit-il, & tu t'en es rendu indigne. J'ai
» eu tort de te l'avoir donnée. Je ne te châ-
» tie point, parce que je fus injuste en t'é-
» levant. Je suis l'auteur des vexations dont
» tu t'es rendu coupable; & il ne me con-
» viendrait pas de les punir. » Il se contenta de le dépouiller des biens qu'il avoit acquis, & crut se venger assez en le con-

damnant à vivre dans la misère & dans l'obscurité. Ce ne fut que quelque temps après qu'il fit subir le même sort à son trésorier le Juif Manassès. Aziz mourut six ans après cet événement.

AL-HAKEM.

❧ [1004.] ❧

ABU-MANSUR, surnommé Al-Hakem, occupoit le trône des Califes en Egypte depuis onze ans, & il n'étoit âgé que de vingt-deux ans. Une révolte s'éleva alors contre lui; elle avoit pour auteur & pour chef un simple porteur d'eau de la ville de Mefr, auquel on donnoit le surnom d'Abu-Racvah, qui signifie *pere de la bouteille*, parce que l'eau qu'il vendoit étoit enfermée dans des vases de cette espece. Il commença par s'ériger en réformateur. C'est presque toujours le parti que prennent des rebelles obscurs, qui n'ont ni richesses, ni naissance, ni dignités, & par conséquent ni crédit. Il se fit des partisans, & bientôt il se vit à la tête d'une foule si considérable, qu'Al-Hakem eut besoin de toutes les forces de l'Egypte pour le réduire. S'il eut d'abord les succès d'un fanatique & d'un rebelle, il finit par en avoir le sort. Al-Hakem, en-

tre les mains duquel il tomba, lui fit couper la tête * en sa présence.



Cette année n'est célèbre que par un manifeste violent des Califes de Bagdad contre ceux d'Egypte. On y relevoit la bassesse de leur extraction, & l'audace impudente avec laquelle ils se disoient descendus de Fatime & d'Ali. « Leurs ancêtres, y disoit-on, étoient l'écume du genre humain, l'opprobre de l'humanité, les pestes de la société, des infâmes, des imposteurs. Dieu veuille damner éternellement ces réprouvés, ces rebelles; & puissent-ils être maudits à jamais de tous ceux qui aiment la vérité, la justice & la vertu. »

C'est avec cette politesse que se traitoient les chefs de la religion Mahométhane. Al-Hakem ne répondit à ces injures que par d'autres. Au lieu de se justifier, il récrimina contre toute la race des

(*) C'est ainsi qu'Elmana & Abulféda parlent de son supplice. D'autres auteurs disent que le Calife fit mettre le rebelle pieds & poings liés sur un chameau; qu'on lui plaça sur le dos un gros singe vigoureux & méchant, qu'il frappoit sans cesse sur la tête avec une pierre, & qui finit par la lui ouvrir. Ce supplice est au moins étrange.

Abbassides, qu'il maudit avec autant d'énergie qu'elle le maudissoit.

Ce prince ne tarda pas à donner prise sur lui par sa foiblesse & la démence dans laquelle il tomba. Il publia les loix les plus étranges & les plus bizarres. Il y en avoit une, par exemple, qui ordonnoit de tenir les boutiques du Caire ouvertes & éclairées pendant toute la nuit. Il voulut que les femmes restassent enfermées dans les maisons, parce qu'il trouvoit qu'il étoit indécent de les voir aller & venir par les rues de la ville. Pour assurer l'exécution de cette loi, il défendit à tous les cordonniers de faire aucunes chaussures de femmes.

❧ [1017.] ❧

La démence d'Al-Hakem alla toujours en augmentant pendant le reste de son règne. Il voulut être Dieu, & recevoir en cette qualité les hommages de ses sujets. Il ne manqua pas de trouver de vils flatteurs qui s'empressèrent de l'adorer, & il en fit dresser une liste dans laquelle on ne trouva pas moins de seize mille hommes qui s'étoient prêtés à sa foiblesse impie.

Mohamed-Ebn-Ismaël, de la secte des Darariens, confirma & aggrava même la folie du Calife; il prêcha dans toute l'Egypte qu'Al-Hakem étoit la divinité même.

Anecd. Afr.

L

me, descendue exprès sur la terre pour se montrer aux hommes. Elle ne pouvoit assurément choisir un corps moins propre à donner une idée de sa majesté. L'impudence impie de Mōhamed-Ebn-Ismaël fut punie par les Égyptiens, qui le massacrerent dans le char même du Calife, à côté duquel il étoit assis. « Si tu es dieu, lui » dirent les assassins, défends ton ministre ; » ou rappelle-le à la vie, si tu en as le » pouvoir. »

Cette exécution devoit effrayer Al-Hakem, s'il avoit conservé un reste de raison. Sa conduite, qui ne changea point, poussa la preuve de l'aliénation de son esprit jusqu'à la démonstration. Il cessa toutes les fonctions religieuses qu'il avoit faites jusqu'alors en qualité de Calife, parce que, disoit-il, elles ne convenoient pas à l'objet du culte même, qui ne se doit rien & à qui l'on doit tout. Comme Dieu, en état de juger des loix données au peuple fidele, de les réformer ou de les changer, il abolit les jeûnes prescrits par l'Alcoran. Il défendit aussi les aumônes. Il n'envoya plus de pieces de damas à la Mecque pour en orner la Caaba. Il proscrivit également, & sous les peines les plus sévères, les pèlerinages de la Mecque, en usage depuis l'établissement des Arabes, qui recommencerent après sa mort, & qui se continuent

encore. On sçait que tout bon Musulman est obligé de le faire au moins une fois en sa vie. Ceux qui ne peuvent entreprendre eux-mêmes ce voyage, en chargent ordinairement quelqu'autre, qu'ils payent & qui leur en applique le mérite. Ceux qui ont le plus de dévotion vont toujours au-delà du précepte, & font plusieurs fois le pèlerinage; on ne remarque pas qu'ils en reviennent meilleurs. Il y a en Egypte un proverbe très-ancien qui dit : « Gardez-
 » vous d'un homme qui a été une fois à
 » la Mecque; s'il y a été deux fois, n'ayez
 » rien à démêler avec lui; s'il a fait le
 » voyage trois fois, fuyez-le, & ne de-
 » meurez pas même dans son voisinage. »

Al-Hakem poussa ses excès jusqu'à faire mettre le feu à la ville de Mesr. L'incendie dura trois jours. Les Darariens qu'il protégeoit, parce qu'ils soutenoient sa divinité, avoient été chargés d'allumer ces feux. Les habitants désolés vinrent présenter cette requête au Calife. « Nous sommes tes ser-
 » viteurs & tes sujets. Mesr est ta ville où
 » sont nos femmes & nos enfants. Nous
 » ne sommes coupables d'aucun crime qui
 » puisse nous avoir mérité un châtiment
 » si terrible. Si tu veux que nous quittions
 » la ville, nous obéirons; mais si l'incen-
 » die est un malheur arrivé à ton insçu,
 » livre-nous les coupables, ou permets-

» nous de les chercher & de nous en venger. »

Al-Hakem nia les ordres qu'il avoit donnés. Il promit de punir ; & , montant sur un âne , il marcha contre les coupables Darariens , qu'il se propoisoit de faire passer au fil de l'épée de ses gardes. Dès qu'ils l'apperçurent , ils se prosternerent en criant : « O notre Dieu , qui es l'auteur » de la vie & de la mort ! » Ces mots le désarmèrent ; il leur donna sa bénédiction , & s'en retourna dans son palais.

❧ [1020.] ❧

On est étonné de voir les Musulmans supporter si long-temps la démence de leur Calife. Après avoir attendu d'années en années le retour de sa raison , ils crurent devoir prévenir par sa mort le renversement du Mahométisme.

Al-Hakem , qui se disoit Dieu , se contentoit quelquefois du titre de favori & d'envoyé de Dieu. Tous les matins avant le jour , il alloit sur le mont Mocatam où il passoit quelques heures , en disant à son retour qu'il s'y étoit entretenu avec l'Etre suprême. Il s'y rendoit toujours seul ; on faisoit le temps d'un de ses voyages pour l'assassiner.

Ce fut la sœur même d'Al-Hakem qui arma les assassins , & les encouragea par

la promesse d'une grande récompense. Ils lui apportèrent le corps sanglant du Calife, qu'elle enterra secrètement dans le palais, & dont elle cacha la mort pendant dix-huit jours. Elle employa cet intervalle à s'assurer la régence, & à dégager la parole qu'elle avoit donnée aux meurtriers en les faisant égorger eux-mêmes.

Le regne de Taher, fils d'Al-Hakem, fut de quinze ans, & n'offre rien à la curiosité. Les Arabes se contentent de dire de lui qu'il entretenoit la paix dans ses Etats & qu'il aimait la poésie.

MOSTANSER - BILLAH.

❧ [1035.] ❧

MOSTANSER-BILLAH succéda à son pere Taher. Le commencement de son regne fut troublé par des révoltes qui s'allumerent en divers endroits de ses Etats, & qu'il parvint à réprimer par sa prudence & sa sagesse, dont on fait les plus grands éloges. Dans la suite, il profita des troubles qui s'étoient élevés à Bagdad par la révolte de Bassaffiri, contre le Calife Cayem, pour se faire reconnoître lui-même Calife à Bagdad. Mais les succès de Bassaffiri avoient facilité les siens; il n'en eut plus dès qu'il ne fut plus secondé par ce

guerrier. Son regne n'offre guere d'autre particularité remarquable que sa durée ; elle fut de soixante ans.

On prétend que Mostanser-Billah envoya Michel, patriarche Jacobite d'Alexandrie, en Ethiopie, avec le titre de son ambassadeur. Le motif de sa mission étoit, dit-on, de prier l'empereur Abyssin de vouloir bien ouvrir le canal par lequel le Nil se rendoit en Egypte. On ajoute que le monarque Ethiopien eut égard à cette demande ; qu'il fit nettoyer le canal ; & qu'en effet l'eau du Nil, qui étoit très-basse, s'éleva dans une seule nuit à une assez grande hauteur. Il est inutile d'observer que ce récit est une fable. Dans ces temps grossiers, on croyoit que les sources du fleuve étoient au pouvoir du souverain du pays dans lequel elles se trouvoient, & qu'il les ouvroit ou les fermoit à son gré. Il est vraisemblable que cette ambassade ait eu lieu dans un temps où le Nil, faute des pluies qui le grossissent, n'avoit pu se déborder & couvrir les terres de l'Egypte qu'il féconde ; & cela peut aider à fixer la date de cette mission, si en effet elle a eu lieu, à l'année qui va suivre celles que nous allons parcourir.

❧ [1066.] ❧

Une famine affreuse vint désoler l'E-

gypte. Le besoin & la disette furent si grands & si généraux, qu'on faisoit aliment de tout. Les chiens & les chats, portés aux marchés, s'y vendoient jusqu'à cinq dinars la piece; & bientôt cette ressource manqua. Un grand nombre de personnes moururent de faim au Caire. Le visir du Calife perdit tous ses domestiques qu'il ne pouvoit nourrir, & il ne lui en resta qu'un seul en état de l'accompagner. Pour donner une idée de l'état déplorable où étoient réduits les habitants de cette capitale, on raconte cette anecdote.

Le ministre étoit allé un matin chez son maître: son domestique unique, retenu par sa foiblesse, ne le suivit point; il attacha son cheval à la porte du palais, sans laisser personne pour le garder; il ne le retrouva plus en sortant. Trois malheureux mourant de faim s'en étoient emparés pour le tuer & le manger ensuite. Le visir s'en plaignit au Calife; les voleurs furent surpris dévorant leur proie. On les arrêta, & on les pendit à la porte du palais. Leurs corps devoient rester exposés sur le gibet jusqu'au lendemain matin, & on ne les y retrouva plus. D'autres affamés des environs étoient venus les enlever; ils en avoient déjà dévoré la chair, & il n'en restoit plus que les os.

La désolation, qui alloit toujours en

croissant, arriva bientôt à un tel point, que l'on cessa d'enterrer les cadavres de ceux que la faim ou les maladies enlevoient. On les découpoit en morceaux que l'on faisoit bouillir, & qui se vendoient ensuite publiquement. Ces horribles aliments n'étoient pas encore suffisants pour le besoin général. Les noirs de la garde du Calife alloient épier les passants dans les endroits écartés, & les massacroient pour les manger. C'étoit sur-tout aux femmes qu'ils s'adrescoient, parce qu'elles étoient plus grasses, & qu'attendant d'elles moins de résistance, ils pouvoient les attaquer aussi avec moins de danger. Ces assassinats, qui se multiplioient, & dont on ne connoissoit point les auteurs, furent enfin découverts par une femme qu'ils avoient enlevée. La crainte de perdre une partie de l'aliment qu'elle pouvoit leur procurer par la corruption qui se mettoit au cadavre si on la tuoit, leur avoit inspiré une économie barbare; ils avoient résolu de la laisser vivre, & de lui couper de temps en temps, & suivant leurs besoins, quelques pieces de chair dans les endroits les moins dangereux, & de prolonger ainsi leur provision par son supplice. Ils avoient commencé par lui enlever une fesse. Pendant qu'ils la dévoroient, elle trouva le moyen de se dérober de leur mai-

son. Elle courut porter ses plaintes au visir qui fit pendre tous ces scélérats, dont les corps furent délivrés ensuite aux bouchers pour renouveler leurs provisions.

Mostanser-Billah, pendant cette famine, avoit fait tuer tous ses chevaux, ses chameaux & ses mulets, qui étoient au nombre de plus de dix mille. Faute d'argent & de vivres pour payer les troupes, on dit qu'il leur fit distribuer les meubles de ses palais, & tous les effets qu'il avoit. On leur donna à diverses reprises quatre-vingts mille vestes de prix, vingt mille cottes de maille, autant d'épées richement garnies, les tentures & les lits des appartements.

La peste suivit de près la famine; ces deux fléaux, également terribles, se suivent ordinairement, & le dernier enleva presque tout ce qu'avoit épargné le premier.

❧ [1090.] ❧

Sur la fin de ses jours, Mostanser-Billah se laissa entièrement gouverner par son ministre favori, Bedr-Al-Jemal, qui jouit de l'autorité suprême tant qu'il vécut, & qui, avant sa mort, sçut assurer sa dignité de visir à son fils Afdal; le foible Calife n'osa pas la lui refuser.

Afdal gouverna avec le même despotisme que son pere. Il prit sur l'esprit de Mos-

tanfer autant d'empire, & il l'engagea à déshériter son fils aîné Nézar, pour appeller à la succession son fils cadet Mostali. Le visir avoit beaucoup de hauteur; il avoit conçu de la haine contre Nézar, parce que ce prince, très-fier lui-même, l'avoit maltraité de paroles, un jour qu'il l'avoit rencontré, & qu'il n'étoit pas descendu de cheval, comme il le devoit à l'approche de l'héritier présomptif du trône. « Esclave, lui avoit dit Nézar, oses-tu rester debout devant ton maître? La foiblesse de mon pere, en t'élevant à ce haut degré de faveur, t'autorise-t-elle à manquer au respect qui m'est dû? Songe à ce que je suis, & tremble que je ne punisse un jour l'audacieux sujet qui ose prétendre à l'égalité avec moi. »

Ce discours imprudent fut l'unique cause du malheur de Nézar.

M O S T A L I.

❧ [1095.] ❧

MOSTALI fut proclamé Calife après la mort de son pere, par les soins d'Afdal, qui, après lui avoir procuré le trône, sçut l'y maintenir. Nézar entreprit en vain de faire valoir ses droits; il se re-

tira à Alexandrie, où il se fit des partisans. Afdal l'y suivit avec des troupes, & parvint à le faire prisonnier. On s'attendoit que le visir ordonneroit sur le champ la mort de ce prince infortuné; mais, comme il ne le craignoit plus, il engagea Mortali à lui laisser la vie. On exigea seulement de Nézar qu'il rendît hommage à son frere. Il se soumit; mais il n'attendoit qu'un moment favorable pour se révolter de nouveau. On s'aperçut de ses desseins, que ses imprudences firent éclater avant le temps, & sa mort fut décidée. Ce fut Afdal qui en ordonna lui-même le genre. Il le fit enfermer dans une prison étroite, bâtie exprès, qui n'offroit pas plus d'espace à celui qui y étoit renfermé, que celui que son corps pouvoit contenir. C'est là qu'on relégua le malheureux Nézar, où on le fit mourir de faim. On dit qu'Afdal insulta à ses derniers moments, en se présentant à l'ouverture de sa prison. « Tu menaçois de » me punir quand tu serois mon maître, » lui dit-il; je suis devenu le tien, & je » te traite comme tu m'aurois traité, »



AMER - BÉAH - CAMILLAH.

❧ [1101.] ❧

ABU-ALI-AL-MANSUR, surnommé Amer - Béah - Camillah, succéda à son pere Mostali. Il n'avoit que cinq ans. Un de ses oncles lui disputa le trône, & courut à Alexandrie, où il fut reçu, & où il se fit proclamer Calife à son tour. Afdal étoit encore ministre : il ne pouvoit conserver son autorité que sous un Calife enfant ; & cette raison, plus que son attachement peut-être pour le sang de ses maîtres, l'engagea à maintenir le jeune prince sur le trône. Heureux dans presque toutes ses expéditions, il se rendit maître de l'oncle du Calife ; mais on ne dit point ce qu'il en fit. Il est vraisemblable que celui qui porta ses mains sur Nézar, n'épargna point un rebelle.

Afdal avoit des droits à la reconnoissance d'Amer ; il voulut trop les faire valoir. Le prince étoit devenu majeur, & le visir appesantit son joug sur lui : il lui fit reconnoître un maître dur dans le ministre qui sembloit ne recevoir que de lui les pouvoirs dont il abusoit. Le Calife médita sa perte ; & , n'osant pas agir ouvertement contre un homme qu'il craignoit, il paya

des assassins qui attaquèrent Afdal dans sa litière, au moment où il se rendoit au palais. Ils l'assassinerent, & laisserent ensuite sa voiture continuer sa route. Un esclave du Calife vint l'ouvrir à son arrivée à la porte, pour aider à descendre le ministre qui le protégeoit, & auquel il étoit attaché. Ce ne fut qu'en ce moment qu'on s'aperçut de sa mort.

Amer, pour écarter loin de lui tous les soupçons, rendit des honneurs magnifiques à la mémoire d'Afdal. Il lui éleva un superbe mausolée, & fit périr ses meurtriers dans les supplices. Ceux-ci ne les subirent point sans se plaindre de son injustice. « Peuple, s'écria l'un d'eux sous les coups des bourreaux qui le déchiroient, » mon crime est celui du Calife ; c'est lui » qui m'a porté à l'entreprendre. Je fus » coupable, il m'en punit. J'expie ici le » meurtre d'Afdal. Bientôt je ne serai plus. » Je vais paroître au tribunal d'un Dieu » vengeur, & accuser le barbare qui m'a » donné ses ordres. »

❧ [1129.] ❧

Amer subit le sort qu'il avoit fait éprouver à son ministre ; il fut assassiné quelque temps après Afdal. On croit que ce furent les amis de ce visir qui armerent, pour le venger, les meurtriers sous lesquels

il succomba. Ils étoient au nombre de dix, & ils l'attaquerent au retour d'une promenade où il étoit peu accompagné. Il ne fut regretté ni plaint.

HAFEDH BEDIN'LLAH.

[1130.]

ABU'L-MAIMUN-ABD'AL-MAJID ; petit-fils de Mostanser, & cousin-germain d'Amer, fut choisi pour lui succéder ; mais, comme la veuve de son prédécesseur étoit enceinte, on suspendit son couronnement, & on attendit les couches de la princesse. Si elle avoit mis au monde un fils, on avoit résolu de le reconnoître, & Hafedh auroit été forcé de se contenter du titre de son tuteur & de son lieutenant ; heureusement pour lui, & sans doute pour l'Egypte, que les troubles auroient déchirée, la princesse accoucha d'une fille, & le nouveau Calife fut couronné sur le champ.

[1136.]

Hafedh avoit élevé au viziriat un Chrétien distingué par sa sagesse & par ses vertus, nommé Bahram. Il eut la même imprudence qu'avoient eue déjà quelques grands hommes de sa religion, élevés avant

lui à des dignités qui donnoient du pouvoir. Il irrita les Musulmans par les préférences qu'il montrait sans cesse pour les Chrétiens. On murmura ; le peuple s'assembla, courut aux armes, & le Calife fut obligé de renvoyer le ministre qu'il aimoit.

Bahram, maître des troupes, auroit pu repousser les mutins, leur faire la loi & se maintenir ; il craignit de verser trop de sang dans la ville, & d'augmenter par-là la haine qu'on lui portoit. Il préféra de se rendre dans la haute Egypte, où sa sagesse & sa modération ne l'empêcherent pas de former le projet de continuer la guerre ; mais ses troupes s'en dégoûtèrent. « Vous deviez agir lorsque nous étions au Caire, » lui dirent-elles ; vous auriez eu l'avantage qui devient incertain maintenant, » parce qu'il sera plus vivement disputé. « Nous voulions combattre, & vous ne l'avez pas voulu ; vous le voulez maintenant, & nous ne le voulons plus. » Leur abandon le força à se retirer dans un cloître, où il embrassa l'état monastique.

Le successeur de Bahram fut Redvan-Ebn-Vahakshi. Il vengea les Musulmans, en vexant les Chrétiens favorisés sous le ministère précédent. Il les traita comme les Juifs, les assujettit à des taxes pesantes, & les divisa en plusieurs classes, pour en

faciliter la levée. Hamedh , témoin du despotisme avec lequel il se conduisoit , en faisant toutes ces innovations sans le consulter , l'appelloit par ironie , *Al-Malek-Mesr , roi d'Egypte*. Ce n'est point par des épigrammes qu'on met un frein à l'avidité des ministres ; Redvan fut si peu sensible à celle-ci , qu'il prit réellement le titre que lui donnoit son maître en raillant , & qu'il sembloit croire trop foible pour en craindre la méchanceté. Il le garda jusqu'à ce que le Calife , fatigué des plaintes qui lui parvenaient de tous côtés , reprit un instant son autorité , & mit fin à cette plaisanterie en le faisant arrêter. On dit qu'il fit prier alors Bahram de quitter son monastere , pour revenir prendre les rênes du gouvernement. « Dispensez-moi de me » rendre à vos desirs , répondit le religieux. » Les affaires du ciel m'occupent uniquement depuis que je vis dans la retraite , » & j'ai totalement oublié ce qui me seroit nécessaire pour exercer de nouveau » un si grand emploi dans le monde. » Modestie bien remarquable & bien rare , que tous les reclus n'ont pas imitée.

❧ [1144.] ❧

Le roi d'Ethiopie envoya cette année un ambassadeur à Hasedh , pour le prier d'ordonner au patriarche d'Alexandrie de

de lui envoyer plusieurs évêques. Ce dernier avoit toujours refusé de satisfaire le monarque , parce qu'il craignoit de voir l'Ethiopie se soustraire à sa juridiction spirituelle , aussitôt qu'elle auroit plusieurs évêques , à l'aide desquels on pourroit créer un patriarche qui gouverneroit cette église, devenue indépendante de son siège. Hasedh se prêtoit volontiers aux vues du prince Ethiopien ; mais le patriarche Gabriel parvint à le déterminer à ne point se mêler de cette affaire , en lui faisant craindre que si cet empire venoit une fois à n'être plus soumis pour la religion au siège patriarchal d'Egypte , il n'attaquât les Etats Mahometans du voisinage ; ce que Gabriel se flattoit de prévenir par la crainte des interdits , qu'il étoit le maître de prononcer tant que ce royaume seroit sous sa juridiction spirituelle. Hasedh goûta ses raisons , & fit prier le roi d'Ethiopie de laisser les choses sur l'ancien pied.

DHA FER BÉAMRILLAH.

❧ [1149.] ❧

A BU-MANSUR-ISMAEL , qui prit le nom d'Hafer Béamrillah en montant sur le trône , fut un prince foible. Il avoit élevé un des favoris de son pere à la

Anecd. Afr.

M

dignité de Vizir ; un sujet ambitieux , qui y aspirait , arma pour le dépouiller , & força l'imbécille Béamrillah à lui donner cette place importante. Il en usa d'abord avec une modération qui donna les plus grandes espérances ; il rendit aux Chrétiens leurs anciens privilèges , & abolit les marques injurieuses par lesquelles on les avoit distingués sous le regne précédent. Ces opérations lui firent donner le nom d'Al-Adel , ou *le juste* , mais il ne le mérita pas long-temps. Les bienfaits qu'il avoit accordés aux Chrétiens ne l'avoient été que dans le dessein d'exciter leur reconnaissance ; il s'attendoit à s'en voir payer par des présents , qu'il préféroit aux titres & aux honneurs. Dès qu'il vit qu'ils ne manifestent leur gratitude que par des éloges & des bénédictions , il renouvela les anciens édits portés contr'eux , & aggrava encore leur sort.

❧ [1150.] ❧

Al-Adel , ce ministre odieux , fut assassiné par celui qui voulut lui succéder. Le faible Béamrillah recevoit toujours le premier audacieux qui lui ordonnoit de lui confier les sceaux. Le nouveau Vizir avoit un fils , nommé Nafr , qui étoit jeune , & de la figure la plus intéressante & la plus régulière. Béamrillah prit de l'amitié pour

lui: elle alla si loin, qu'il vouloit l'avoir sans cesse dans son palais & à ses côtés. Le Vizir parut alarmé de l'attachement de son maître pour son fils; il lui supposa les desseins les plus coupables & les plus odieux, & que les mœurs de ces contrées ne rendoient que trop communs, & par-là trop vraisemblables. Il forma celui d'y mettre un frein en l'assassinant. Il chargea son fils d'inviter le Calife à un festin pour le soir. Béamrillah s'y rendit, accompagné de deux de ses principaux favoris; & ce fut lorsque la débauche les eut échauffés, que le pere & le fils, qui s'étoient ménagés, tomberent sur lui & sur ses compagnons qu'ils égorgerent, & dont ils jetterent le corps dans un puits.

Le lendemain le Vizir alla au palais à son heure ordinaire, & avec autant de tranquillité que s'il ne s'étoit rien passé. Il demanda froidement où étoit le Calife? Tout le monde étoit inquiet de ce qu'il n'étoit point rentré la nuit; il affecta de partager l'inquiétude générale; &, après l'avoir cherché avec affectation dans tous les lieux du palais où il sçavoit qu'il n'étoit point, il déchira son turban & ses vêtements, en criant qu'il falloit qu'on eût assassiné le Calife. Courant aussi-tôt dans les appartements des deux freres & du cousin de Béamrillah, il les accusa de ce

meurtre, & leur coupa la tête de ses mains. Il fit périr également plusieurs personnes dont l'ambition pouvoit porter des obstacles à ses projets ; &, après ces exécutions sanglantes , il ouvrit le ferrail, d'où il tira le fils de Béamrillah, qui n'avoit que cinq ans, & qui étoit encore entre les mains des femmes ; il le plaça sur le trône , lui rendit & lui fit rendre hommage.

Les cadavres des infortunés que le Vizir avoit sacrifiés, étoient encore exposés dans la salle du trône : ce spectacle horrible frappa de terreur le Calife enfant ; & l'effroi causa une telle révolution dans ses organes , qu'il en perdit la raison. Cet événement ne parut pas un malheur au Vizir, qui n'y voyoit qu'un moyen de plus de conserver & d'affermir son autorité.

AL - FAYÉS.

❧ [1156.] ❧

UN prince enfant & privé de la raison, sembloit promettre au Vizir un pouvoir qu'on ne lui disputerait pas de long-temps ; mais la manière dont il en abusa le lui fit perdre. Ses excès & ses fureurs souleverent enfin un peuple avili ; les femmes mêmes prirent part à la révolu-

tion qui devoit punir ses crimes. Elles envoyèrent à Talay, qui commandoit au Caire, des boucles de leurs cheveux qu'elles attachèrent au bout d'une lance. « Viens ,
» lui écrivoient-elles , viens venger la mort
» du Calife , & délivrer celui qui regne
» des fers de l'assassin de son prédécesseur. »

Talay vit dans l'expédition qu'on lui proposoit le moyen de s'élever lui-même au viziriat. Cette dignité commençoit déjà à effacer celle du Calife. Il rassembla des troupes , & marcha vers Alexandrie. Le Vizir, qui n'avoit pas prévu cet armement, se voyant hors d'état de se défendre, prit la fuite du côté de la Syrie. La sœur de Béamrillah le poursuivit dans cet asyle. Les Croisés y étoient assemblés ; c'est à eux qu'elle s'adressa pour se faire livrer le coupable qu'elle vouloit punir. Elle leur fit des présents considérables , & leur en promit de plus grands encore. Les principaux Croisés les reçurent, & pensèrent qu'il étoit juste de rendre au supplice le scélérat qui y étoit échappé ; ils envoyèrent des soldats pour s'en saisir. Il se défendit avec le courage que donne le désespoir , & périt les armes à la main. Son fils Nasr, plus malheureux , fut pris vivant , & envoyé aux femmes du ferrail d'Alexandrie ; c'étoit le livrer à des furies. La sœur de Béamrillah lui écrasa la main entre deux pierres, pen-

dant que ses compagnes le déchiroient avec des fers ardents.

AL - ADED - LÉDIN'LLAH.

❧ [1160.] ❧

CE fut un petit-fils d'Hafedh qui succéda à Al-Fayés. Il se laissa gouverner par Talay. Ce Vizir, employé pour punir son prédécesseur, ne tarda pas à se rendre aussi odieux ; une sœur du Calife le fit assassiner. Talay ne mourut pas sur la place : ranimant ses forces, respirant la vengeance , il se fit transporter au palais. Là , il accable son maître des reproches les plus vifs & les plus amers. Celui-ci , épouvanté à la vue de cet homme mourant , semble le craindre encore , & se justifie en tremblant de l'assassinat dont on l'accuse. « Si tu n'es pas coupable , tu » me dois une vengeance. C'est ta sœur » qui a conduit le coup ; c'est elle qui doit » être punie : ordonne qu'on me la livre , » ou crains d'être toi-même ma victime. » Le Calife , dont l'effroi augmente , n'ose résister ; sa sœur est amenée ; des gardes la traînent aux pieds de Talay. Il leur commande de l'y contenir ; & , découvrant le sein de cette princesse , il tire son poignard ,

& l'y enfonçant tout entier : « Je suis vengé, » s'écrie-t-il ; tu me précéderas chez les » morts , où j'irai bientôt te poursuivre » encore. »

Sentant approcher ses derniers moments, Talay songe à son fils, qu'il fait venir pour lui résigner sa place. Il ne demande pas, il ordonne au Calife de le nommer sur le champ au viziriat ; & le prince pusillanime n'a pas la fermeté de refuser de se donner un maître.

Zarick (c'étoit le nom du fils de Talay) avoit la férocité, mais manquoit du courage de son pere. Sans but, sans politique, il persécuta Schaouer qu'il devoit ménager, mais qui avoit des talents dont il étoit jaloux. Il chargea son cousin Hassan de marcher contre lui, & il ne lui donna cette commission que parce qu'il connoissoit la haine qu'il portoit à Schaouer, & qu'il étoit sûr qu'il ne le ménageroit point. Hassan, enchanté de faire du mal à son ennemi, s'empressa d'en ravager les terres ; il lui envoya un coffre rempli de lanieres de cuirs des mêmes dont on faisoit des fouets pour châtier les esclaves. C'étoit reprocher à Schaouer qu'il étoit né dans l'esclavage ; mais ses talents l'en avoient fait sortir, & devoient le porter encore à la premiere place auprès du trône. Il trouva dans son génie des ressources qui lui procurerent des amis,

& il parut tout-à-coup avec des forces qui firent trembler Zarick. La foiblesse de ce ministre se manifesta aussi-tôt de la manière la plus honteuse ; il ne fit aucun mouvement pour conserver la place , après avoir tout fait pour la perdre. Dès la première nouvelle qu'il reçut de l'approche d'un concurrent armé , il rassembla ses richesses. Sa timidité depuis long-temps l'avoit engagé à les convertir en diamants, afin qu'elles fussent plus faciles à transporter. Il les plaça sous la selle de son cheval ; il partit seul , sans oser se faire accompagner de personne , & s'engagea dans les déserts. On dit qu'il emportoit avec lui la valeur d'une année des revenus de l'Egypte.

❧ [1163.] ❧

Schaouer n'occupa pas long-temps la place dont il étoit plus digne qu'aucun de ses prédécesseurs. Il s'étoit rendu cher par sa grandeur d'ame & sa générosité. Maître de la vie de Zarick qui lui avoit été livré , il avoit eu le courage de lui pardonner. « Tu fus injuste , lui dit-il , quand tu me » persécutas ; il eût dépendu de toi de » me voir éternellement attaché à tes in- » térêts ; tu m'as forcé de me défendre , » & de m'élever à la place que tu occu- » pois ; tu en es descendu , je suis assez

» vengé. Je ne t'offre point de te la rendre , tu abuserois peut-être de mon bien-
 » fait contre moi ; mais je t'offre mon
 » amitié & le partage de mon crédit. Je
 » t'ai aimé , je voudrois t'aimer encore ;
 » la haine est un fardeau qui pèse à mon
 » cœur ; elle doit peser au tien ; dépose-
 » la , & viens l'oublier dans mes bras. »

Schaouer avoit tort de croire qu'il pourroit se faire un ami de Zarick. Il en fit l'expérience ; & elle eût été cruelle, sans la défiance de son fils , qui veilloit toujours sur le traître , & qui prévint, en lui coupant la tête , le coup mortel qu'il alloit porter à son bienfaiteur.

Il fut la victime des entreprises d'un autre ambitieux qui parvint à le déplacer. Il alla chercher un vengeur dans la Syrie, où Nouradin méditoit depuis long-temps de se rendre maître de l'Égypte , affoiblie par sa mollesse & par les dissensions de ses vizirs. Il écouta les propositions de Schaouer , & il envoya une armée , sous les ordres de Schairacub, ou Schirkouk, qui rétablit l'exvizir dans son poste. Mais ce rétablissement n'étoit que le prétexte de l'expédition ; le général avoit reçu l'ordre de reconnoître le terrain , & de rendre compte à son maître de ce qu'il pouvoit entreprendre une autre fois avec succès.

Schaouer pénétra les desseins de l'am-

bitieux Nouradin. Il refusa de payer les sommes dont il étoit convenu , & força Schirkouk à revenir sur ses pas , & à tourner contre lui les troupes qu'il avoit amenées d'abord pour le protéger : mais, avant de se déclarer , il avoit pris ses mesures ; il s'étoit ligué avec les Francs , & avec leur secours il le contraignit de sortir de l'Egypte.

On raconte que Schirkouk, assiégé dans une place par les Francs & les Egyptiens réunis , obtint la liberté d'en sortir & de se retirer avec ses soldats. Il les fit défiler devant lui , & passa le dernier , armé de toutes pièces & la hache à la main. « Pour-
» quoi toutes ces précautions , lui dit un
» Franc ? Craignez-vous qu'au mépris du
» traité , nous allions vous attaquer ? ----
» Vous n'oseriez , répondit fièrement Schir-
» kouk ; » & il continua sa marche.

✠ [1164.] ✠

Pendant tous ces troubles , les historiens oublient Al-Aded. Il semble qu'alors les Califes d'Egypte , comme ceux de Bagdad , bernoient toute leur autorité au spirituel , tandis que la force civile étoit entre les mains de leurs Vizirs. Le roi d'Ethiopie envoya une ambassade à Al-Aded , pour le prier de déterminer le patriarche d'Alexandrie à lui envoyer un nouvel Abu-

na, parce qu'il étoit mécontent de celui qu'il avoit. Le patriarche refusoit , & le Calife approuvoit ses refus que son Vizir désapprouvoit. « Il seroit injuste, disoit Al-Aded, » de forcer un métropolitain à agir contre » sa conscience & les canons de son Eglise. » ---- Je le veux , répondoit le Vizir ; mais » faut-il avoir égard à ses scrupules, lorsqu'il s'agit de contenter un prince aussi » puissant ? »

La contestation s'échauffa entre le maître & le sujet : le premier approuva la résistance du patriarche ; & le second l'en punit, en le faisant mettre en prison, où il resta jusqu'à la mort du ministre.

~[1166.]~

Schirkouk, en quittant l'Egypte, n'avoit pas perdu l'espoir d'y rentrer ; on le vit reparoître avec de nouvelles forces que Nouradin lui avoit données. Schaouer se hâta de se lier de nouveau avec les Chrétiens , contre ce puissant ennemi. Le roi de Jérusalem, auquel il s'adressa, entra volontiers dans cette alliance , qu'il étoit sûr de se faire payer chèrement. Le traité fut signé ; mais il exigea la ratification d'Al-Aded , qui devoit la donner lui-même à son ambassadeur Hugues de Césarée. Cette condition pensa tout arrêter. Il étoit inoui qu'un Calife se fût montré à des Chrétiens ;

les Musulmans eux-mêmes ne le voyoient que deux fois l'année à la mosquée , & toujours caché sous un voile. Il fallut cependant en passer par-là ; l'ennemi approchoit ; le roi de Jérusalem avoit reçu la moitié de la somme qu'il avoit exigée ; Schaouer ne crut pas pouvoir reculer.

On introduisit les ambassadeurs dans le palais. Le Calife étoit assis sur un trône , & caché derriere un voile : il se leva devant Schaouer, qui vint se jeter à ses pieds, & lui déclarer que les Francs attendoient l'honneur signalé de voir sa face lumineuse. Les assistants frémirent à cette proposition ; le Calife lui-même hésita ; mais il falloit se résoudre. On fit entrer l'ambassadeur, & Al-Aded lui tendit la main ; c'est par ce signe qu'il ratifioit le traité.

Cette cérémonie , à laquelle on s'étoit prêté avec tant de répugnance , étant achevée , le roi de Jérusalem marcha. Schaouer se mit de son côté à la tête des Egyptiens ; on agit de concert ; & Schirkouk ne tarda pas à voir arriver ses ennemis. Leur nombre ne l'effraya point. Accoutumé à l'audace qui lui avoit souvent réussi , il se proposa de les attaquer eux-mêmes ; mais il falloit faire passer son courage & ses dispositions dans le cœur de ses soldats. Il les assemble , & leur fait part de son projet. Personne ne s'en dissimule la hardiesse

& l'imprudence ; quelques-uns même s'effrayent , & proposent de repasser le fleuve pour retourner dans leur pays. Un officier s'avance tout-à-coup , & élevant la voix :
 « Ceux qui craignent la mort ou l'escla-
 » vage , s'écrie-t-il , doivent quitter le ser-
 » vice des rois. Qu'ils partent , qu'ils s'é-
 » loignent , qu'ils retournent en Syrie ;
 » qu'ils aillent apprendre à Nouradin que ,
 » pour reconnoître les bienfaits dont il les
 » a comblés, ils abandonnent l'Egypte aux
 » infideles , ils ternissent la gloire de ses
 » armes. Qu'ils fuyent , ces lâches ; ils sont
 » indignes de rester avec des guerriers , &
 » c'est dans un ferrail qu'ils doivent vivre
 » avec les femmes. »

Ces mots raniment le courage des troupes de Schirkouk ; il donna le combat , & il remporta la victoire.

❧ [1168.] ❧

Une troisieme expédition de Schirkouk dans l'Egypte mit fin au viziriat de Schaouer , & prépara la chute de l'empire des Califes Fatimites. Il fut élu Vizir lui-même , après avoir fait mourir Schaouer. Lorsqu'il entra dans le Caire pour prendre possession de sa nouvelle dignité , le peuple , qui l'avoit vu si long-temps à la tête des armées ennemies , se rappelant les ravages qu'il avoit faits , l'environne en

murmurant ; tout annonçoit une révolte. Schirkouk tremble pour ses jours, sa présence d'esprit le sauve de ce danger. « Peuple, s'écrie-t-il en se tournant vers la multitude, écoutez-moi : le Calife vous fait présent des richesses immenses que Schaouer a ramassées pendant sa vie ; allez recueillir votre héritage. »

Aussi-tôt la populace s'ouvre & se dissipe, pour courir au palais de Schaouer qu'elle pille. Schirkouk est béni ; & les poètes, qui étoient prêts à écrire des satyres contre lui, ne font plus que chanter ses louanges. Le nouveau Vizir ne conserva pas long-temps sa place, ses débauches abrégèrent ses jours.

Le Calife, qui jusqu'à ce moment n'avoit vu que des maîtres dans les vizirs qu'il avoit été forcé de recevoir, voulut du moins choisir le nouveau qu'il devoit se donner. Ses regards s'arrêtèrent sur Saladin, le neveu de Schirkouk.

Cet homme célèbre étoit en Egypte pour la seconde fois ; chaque fois il y étoit venu malgré lui. Livré à ses plaisirs, il regrettoit les voyages & la guerre qui les interrompoient ; il avoit fallu toute l'autorité de Nouradin pour le forcer à partir. Ce prince ignoroit les grandes destinées qui attendoient le fils d'Ayoub ; il devoit s'emparer de l'Egypte, à la conquête de

laquelle il l'employoit. Sa jeunesse & son indolence furent les seules causes qui déterminèrent le choix qu'en fit le calife Al-Aded. « Ce jeune homme, disoit-il, aime trop ses plaisirs pour être jamais dange-reux. » Caton pensa bien différemment en voyant César jeune ; mais Al-Aded ne connoissoit pas les hommes.

Saladin ne fut pas plutôt parvenu au viziriat , que dès l'instant il changea de conduite. Il affecta l'austérité des mœurs qui font estimer , & il conserva toute l'affabilité & la douceur qui rendent aimable. Il ne prit que le titre de lieutenant de Nouradin , & ménagea ce prince jusqu'à ce qu'il fut affermi. Quant à Al-Aded , il le laissa végéter au fond de son ferrail, comme il avoit fait auparavant.

❧ [1171.] ❧

A la mort du Calife , Saladin ne voulut pas se placer encore sur le trône ; il continua de ménager Nouradin , dont il sçavoit qu'il avoit excité la jalousie ; mais il ne souffrit point qu'on élût un nouveau Calife. Pendant la maladie de ce prince , il avoit déjà fait retrancher son nom des prières publiques , pour y substituer celui du Calife de Bagdad ; & par ce moyen il mit fin au schisme qui divisoit les Abbassides & les Fatimites. Lorsqu'Al-Aded eut

rendu le dernier soupir, Saladin se rendit maître de ses enfants & de toute sa famille ; il les renferma dans un ferrail , où il laissa à la mollesse & aux plaisirs le soin de les avilir , & de les empêcher d'être un jour dangereux.

Cependant Nouradin commençoit à se défier de Saladin. « C'est donc pour lui » que j'ai conquis l'Egypte , s'écrioit-il ! » Je lui apprendrai à respecter son maître ; » je retirerai le bras qui l'a porté à cette » élévation , & qui l'y soutient , & sa chute » est inévitable. » Il faisoit en même temps des préparatifs. Saladin, qui en fut instruit, assembla son conseil ; il étoit composé de son pere , de ses parents & de ses principaux officiers. Il demanda ce qu'il devoit faire , si le sultan s'approchoit. « Qu'il » vienne , s'écria un Egyptien , nous sommes prêts à le recevoir ; s'il a des armes , » nous en avons aussi , & la force sera repoussée par la force. »

Ayoub , pere de Saladin , étoit présent : ce vieillard politique & rusé avoit les yeux sur son fils ; il voyoit son visage s'animer à ce conseil , & déceler l'ardeur qu'il avoit à le suivre. Il s'empressa de l'interrompre au moment où il alloit manifester ses sentimens par ses discours. « Jeune homme , » lui dit-il , réprimez cette fureur bouillante & ces vœux imprudens. Songez
/ » que

» que Nouradin est votre maître & le
 » mien. S'il vient, je me prosternerai à ses
 » pieds ; vous en ferez de même. Vous
 » sçavez combien je vous suis attaché ;
 » mais je serois le premier à vous plonger
 » un poignard dans le sein , si je vous
 » voyois chanceler dans la fidélité que
 » vous lui devez. Ecrivez-lui qu'il envoie
 » seulement une esclave avec un mouchoir
 » de soie pour toute arme ; assurez-le que
 » vous le passerez vous-même autour de
 » votre cou , & que lui en remettant le
 » bout, vous la suivrez docilement par-
 » tout où elle voudra vous conduire dès
 » qu'elle apportera les ordres du Sultan.

L'assemblée se sépara un instant après,
 sans oser contredire Ayoub , qui suivit Sa-
 ladin. Lorsqu'ils furent arrivés dans un lieu
 où personne ne pouvoit les entendre :
 « Mon fils , lui dit-il , songez que l'impru-
 » dence peut vous perdre. Parmi les per-
 » sonnes qui composent votre conseil,
 » vous avez des envieux , & par consé-
 » quent des ennemis ; ne leur laissez jamais
 » pénétrer vos sentiments. Vous êtes au
 » pied du trône ; il dépend de vous d'y
 » monter. Prenez vos mesures en secret ;
 » n'éclatez qu'à propos : amusez Nouradin
 » par de vaines marques de soumission ,
 » & fortifiez-vous. S'il étoit certain de vos
 » projets , vous le verriez s'empressez de

» faire la paix avec les Francs, & venir
 » avec toutes ses forces pour vous chasser
 » de l'Egypte. Laissez-le s'affoiblir par les
 » guerres qui renaissent sans cesse pour
 » l'occuper, & ne prenez le titre de roi
 » que lorsqu'il sera impossible à tout le
 » monde de vous l'ôter. » Saladin suivit
 ses conseils, & Nouradin trompé le laissa
 tranquille.

S A L A D I N.

~[1174.]~

SALADIN, à la mort de Nouradin, prit le titre de Sultan, dont depuis long-temps il exerçoit toute l'autorité. Quelques Egyptiens attachés à la famille Fatimite firent de vains efforts pour la rétablir ; mais la sagesse de Saladin déconcerta toutes leurs mesures. Cette entreprise inutile offre une singularité qui doit trouver place ici. L'auteur & le chef étoit un poëte, plus fait pour chanter les combats, que pour combattre lui-même. Il paya de sa tête le projet hardi qu'il avoit conçu, & dans lequel il avoit porté une imagination ardente, & aucun des talents propres à l'exécution.

Après avoir rétabli la paix chez lui, Sa-

ladin porta ses vues sur la riche succession de Nouradin. Il n'avoit pour successeur qu'un enfant qui ne pouvoit être bien redoutable ; il partit, sous le prétexte de lui rendre hommage , & il se fit élire roi de Damas. Craignant que les habitants de cette ville , qui lui avoient ouvert leurs portes dans leur premier enthousiasme , ne vinssent à le regarder & à le haïr comme un usurpateur après la réflexion, il les arme, & les conduit avec lui ravager les provinces ; il les rend coupables envers leur roi légitime , pour empêcher leur retour vers lui.

La ville d'Hama avoit imité celle de Damas ; mais le gouverneur, qui se défioit de lui , se retira dans la forteresse. Saladin, craignant les lenteurs d'un siège, dans un moment où il devoit voler pour ainsi dire, & se trouver par-tout , employa la ruse. « Vous vous défiez de moi , dit-il au gou-
 » verneur , vous me regardez comme un
 » ennemi ; je suis simplement le lieutenant
 » de votre roi ; je viens le défendre de
 » l'oppression de ses ministres , recevoir en
 » son nom l'hommage de ses peuples , as-
 » surer leur soumission & leur fidélité. Il
 » vous est aisé de vous en convaincre ; al-
 » lez vous-même trouver ce prince ; portez-
 » lui une lettre que je vous donnerai ; &
 » je jure, par tout ce qu'il y a de plus sacré,

» de suspendre toute hostilité jusqu'à votre
» retour. »

Le gouverneur se laissa prendre à ce piège : il se chargea de la lettre de Saladin ; mais il n'entra dans Alep, où étoit le jeune sultan, que pour s'y voir charger de fers. Ce traitement, que sa fidélité ne méritoit pas, irrita sa garnison, qui se rendit sur le champ à Saladin, & le pressa de la mener à Alep pour délivrer son gouverneur & le venger.

❧ [1181.] ❧

Les expéditions de Saladin dans la Syrie & dans la Palestine, occupent une partie considérable de son regne. Cette année, il quitta l'Egypte pour n'y plus revenir. On raconte qu'au moment où tous les grands étoient autour de lui pour lui faire leurs adieux, il parut plusieurs poètes qui venoient lui présenter des vers. Parmi eux se trouvoit le précepteur de ses enfants, qui s'avança, & récita un distique dont voici le sens : « Jouis de la douce odeur de la
» camomille pendant qu'elle la répand.
» Qu'elle est grande la différence qui existe
» entre cette plante & les herbes ordinai-
» res ! » Le visage du Sultan, sur lequel étoient peintes la sérénité & la joie, se couvrit tout-à-coup d'un nuage ; il regarda ces vers comme étant d'un mauvais au-

guire, & tous ceux qui étoient présents en eurent la même opinion.

Le reste du regne de Saladin est rempli d'événements étrangers à l'Egypte, qu'un de ses neveux gouvernoit pendant son absence. Takkiodin (c'étoit son nom) lui devint suspect par son ambition & son pouvoir : il lui ordonna de venir le joindre ; mais le jeune homme se retira à Barca, auprès de Karakush, qui avoit conquis le royaume & quelques-unes des provinces voisines.

Cette même année, Saladin assiégea Moussoul, ville située entre la Mésopotamie & l'Irak : mais ce siège ne lui réussit point ; le gouverneur s'étoit préparé à la défense. Un jour que le Sultan visitoit lui-même les ouvrages, & qu'il s'étoit avancé près de la place, un homme du peuple défit sa sandale garnie de clous, & la lui jetta à la tête. Il l'évita, & elle alla frapper Shaouall, un de ses officiers. Celui-ci, humilié d'un coup reçu avec une arme si grossière, la ramassa ; & la présentant à Saladin : « Tu vois, lui dit-il, le mépris avec » lequel nous traite cette ville, & ce qu'elle » nous oppose pour sa défense ; je ne suis » point accoutumé à ces affronts ; cherche » des soldats qui puissent les supporter. » Il se retira ; Saladin lui dit inutilement qu'il ne falloit pas céder au mépris, mais

qu'il falloit s'en venger ; il ne fut point écouté. Le reste de ses troupes murmuroit , & il leva le siège.

— [1187.] —

La bataille de Hattin décida du sort de la Palestine. Parmi les prisonniers se trouvoient Gui de Lusignan , Geoffroi son frere , Raynaud de Châtillon , Homfroi de Thoron , Guillaume de Montferrat , & quelques autres. Saladin les reçut avec humanité. S'apercevant que Lusignan étoit fort altéré , il fit apporter une coupe. Le roi de Jérusalem , après avoir bu , voulut donner le reste de la liqueur à Châtillon : « Arrête , lui dit » le Sultan ; ce perfide ne doit point boire » en ma présence : cette faveur , selon l'usage constant des Arabes hospitaliers , lui » sauveroit la vie , & je lui dois la mort. » Se tournant alors vers Châtillon , il lui reprocha l'entreprise qu'il avoit formée contre la Mecque & Médine , le pillage de la caravane d'Egypte dans le temps où , comptant sur la foi du traité qu'il avoit juré & signé , les pèlerins Musulmans marchaient sans défiance. Il lui proposa ensuite de lui faire grace , s'il vouloit embrasser le Mahométisme ; & , sur son refus , il lui coupa la tête qui tomba aux pieds de Lusignan effrayé. « Rassurez-vous , lui dit-il ; j'ai puni un » perfide : les jours des rois sont en sûreté

» entre les mains d'un prince qui sçait res-
» pecter le malheur. »

✻[1193.]✻

La mort de Saladin mit fin à ses victoires. Les écrivains Arabes le représentent comme un modele de bienfaisance & de vertu , & sûrement il avoit de grandes qualités. Un marchand d'une ville indépendante de ses Etats , présenta un jour une requête contre lui au Cadi de Jerusalem , qui la porta au Sultan. Le prince la lut ; & , lorsque le Cadi lui demanda ce qu'il avoit à faire ? *Ce qui est juste* , répondit Saladin.

Il avoit beaucoup travaillé un jour dans son conseil , & il se retiroit pour prendre du repos ; un esclave vint le prier de l'écouter. « Reviens demain, lui dit le Sultan. » --- Mon affaire ne souffre aucun délai, répondit l'esclave. Saladin s'arrêta, prit le placet , & , trouvant la demande juste , il l'accorda. Ceux qui l'accompagnoient parurent étonnés de sa bonté , & ne purent s'empêcher de s'écrier que l'esclave eût mérité d'être puni ; paroles imprudentes, & qu'on ne devoit jamais prononcer devant les rois , mais qui pouvoient être dites sans conséquence devant Saladin. « Il n'est point » coupable , répondit le Sultan : il n'a pu

» m'offenser, & j'ai fait mon devoir en lui
» rendant justice. »

Une autre fois une femme vint lui présenter un placet pendant qu'il délibéroit avec ses généraux. « Attendez un moment, » lui dit-il. -- Si vous êtes roi, vous devez » être juge, répondit la femme. --- Tu as » raison, reprit le Sultan. » Il se leva sur le champ, & expédia son affaire.

Un moment avant d'expirer, il ordonna à celui qui portoit son étendard dans les batailles de parcourir les rues de Damas avec le linceul qui devoit l'ensevelir, attaché au bout d'une pique. Un héraut marchoit devant, en criant : « Voilà tout ce » que le grand Saladin, vainqueur de l'O- » rient, emporte de ses conquêtes & de » ses trésors. »

AL - AZIZ.

❧ [1195.] ❧

L'EMPIRE de Saladin ne tarda pas à se diviser après sa mort, parce qu'il n'y avoit plus un grand homme dont le génie fût capable d'en embrasser toutes les parties, & de leur donner un mouvement uniforme ; les ressorts qui les resserroient se relâcherent. Al-Malek-Al-Afdal, qui avoit été nommé pour lui succéder à Da-

mas, ne conserva pas l'Egypte, où son frere Al-Aziz se fit reconnoître souverain. Al-Afdal eut l'imprudence de renvoyer tous les ministres & tous les généraux de son pere, qui, accoutumés au gouvernement & à la guerre sous la conduite de Saladin, avoient l'expérience qui les rendoit les plus propres à le servir & à le défendre. Occupé de ses plaisirs, il ne songeoit point à son Etat ; il ne regardoit le trône que comme un siège commode, qui, en lui donnant de la puissance & des richesses, le mettoit en état de les faire tourner à ses voluptés. Al-Aziz son frere n'étoit pas d'un autre caractère, mais il avoit plus d'activité ; il s'en servit pour conquérir la Syrie de concert avec un autre de ses parents, & pour faire reconnoître son autorité dans les deux royaumes.

Al-Afdal, dépouillé de ses Etats, envoya au Calife de Bagdad, Naser Ledini'llah, un distique dont voici le sens : « Vous sçavez qu'Aboubeker & Othman enleverent » par violence à Ali le califat qui lui appartenoit. Voyez quelle est la fatalité » attachée au nom d'Ali que je porte ; mon » frere & mon oncle me font la même injustice. » Le Calife lui répondit par d'autres vers, dans lesquels il condamnoit l'injustice, & promettoit de la réprimer ; mais il ne la réprima qu'en vers.

AL-MALEK-AL-ADEL.

[1199.]

LA mort d'Al-Aziz replongea l'Egypte dans la confusion. Il laissoit un prince âgé de neuf ans. On appella à la régence le même Al-Afdal qui avoit été chassé de Damas ; il ne la garda pas long-temps ; il en fut dépouillé par l'ambitieux Al-Malek-Al-Adel, son grand-oncle. Celui-ci n'aspiroit à la régence de l'Egypte que pour s'en faire roi. La maniere dont il se fit reconnoître, est au moins singuliere. Il imagina de faire justifier son usurpation par les docteurs. Il les assembla dans son palais ; & , après leur avoir tenu un discours fort adroit, dans lequel , en vantant leurs lumieres & leur sagesse qu'il vouloit consulter , il leur faisoit entendre qu'il ne seroit pas prudent d'avoir un autre avis que le sien , il leur demanda d'abord s'il étoit juste que l'enfant gouvernât son pere , ou celui qui le seroit par son âge ? Il n'y eut qu'une voix sur cette question ; elle fut décidée négativement. Il demanda ensuite s'il convenoit que le pere gouvernât au nom du fils ? & la réponse ne fut pas moins négative que la premiere , parce que personne ne peut donner à un autre une autorité qu'il

n'a point. Al-Adel n'en demanda pas davantage , & il s'empara sur le champ du trône.

~[1209.]~

Les liaisons de l'Egypte avec l'Ethiopie étoient toujours occasionnées par le besoin que cette dernière avoit du patriarche d'Alexandrie pour en obtenir des Abunas. Il y avoit trois ou quatre ans qu'elle en avoit reçu un qui s'appelloit Kylos , & qui avoit été chassé quelque temps après ; cette année elle envoya prier le patriarche de donner un successeur à Kylos. L'ambassadeur se plaignit beaucoup de ce dernier , qui , disoit-il , avoit fait fouetter un chef de moines si sévèrement qu'il en étoit mort , ce qui avoit irrité toute sa famille, qui l'avoit poursuivi & chassé. Kylos avoit raconté différemment la cause de son retour. Forcé , disoit-il , de sacrer évêque un parent de l'Impératrice , le prince prélat s'étoit emparé de toute l'autorité. Quoi qu'il en soit, on ne fit point de recherches pour éclaircir la vérité, & Kylos fut puni. Il faut peut-être l'attribuer aux riches présents que l'ambassadeur avoit apportés pour le Sultan & pour le patriarche ; celui qu'on destinoit à ce dernier étoit une couronne d'or d'un travail précieux. « Mon auguste & puissant maître , dit le ministre Ethiopien ,

» l'auroit fait enrichir de diamants qui lui
» auroient donné la valeur de l'Egypte en-
» tière , s'il n'avoit pas craint que votre
» extrême modestie ne l'eût refusée. » Le
patriarche lui auroit peut-être volontiers
répondu, s'il eût osé , qu'il falloit toujours
essayer. Il se pourroit que la richesse de la
couronne & la modestie du patriarche ne
fussent que des exagérations orientales.

A L - C A M E L.

❧ [1218.] ❧

AL-ADEL mourut loin de l'Egypte, où
son fils Al-Camel, qui l'avoit gouver-
née, se fit reconnoître. Les circonstances
dans lesquelles il se trouvoit à son avé-
nement au trône, ne pouvoient être plus
tristes. Les Franks assiégeoient Damiette ;
les Chrétiens de ses Etats faisoient des vœux
pour leurs succès, & sembloient attendre
avec impatience le moment de chasser les
Musulmans. Le trésor étoit épuisé ; il fut
obligé de recourir à des moyens violents
pour remplir ses coffres. Par un édit, il
obligea tous les Chrétiens, & même les
prêtres & les moines, à prendre les armes,
ou à payer une somme considérable pour
en être dispensés. Le poids des taxes tomba

entièrement sur eux. Ils avoient une église superbe dans un des faubourgs d'Alexandrie, sous l'invocation de S. Marc : cet édifice étoit très-élevé & d'une construction solide ; il pouvoit servir de forteresse dans le besoin. Comme la ville étoit menacée, on craignit que les Francs ne s'emparassent de cette église, & ne s'en servissent pour inquiéter la ville qu'elle dominoit. Al-Camel ordonna de la raser ; & les Musulmans, qui voyoient avec plaisir la destruction d'un temple Chrétien, s'y portèrent avec tant d'ardeur & de zèle, qu'il n'en resta pas une pierre.

❧ [1226.] ❧

Les persécutions qu'éprouvoient les Chrétiens ne les empêchoient pas d'être divisés entr'eux. Les Jacobites ne s'accordoient point sur l'élection d'un patriarche, & ils n'en élurent point pendant dix ans que le siège fut vacant, parce que les partis ne pouvoient convenir sur le choix. Ils étoient accablés d'impôts dont ils se plaignoient sans cesse, & qu'ils se disoient dans l'impossibilité de payer ; cependant ils avoient l'imprudence d'offrir des sommes considérables au Sultan pour l'engager à interposer son autorité, les uns en faveur de David, & les autres contre lui. « Esclaves, leur dit Al-Camel, les contribu-

» tions que j'exige de vous & que les be-
 » soins de l'Etat rendent nécessaires, vous
 » paroissent onéreuses; vous ne les payez
 » qu'à regret, & vous ouvrez vos bourses
 » pour satisfaire vos passions & vos haines.
 » Je reçois ce que vous m'offrez, & je dou-
 » ble les taxes auxquelles vous êtes soumis,
 » puisque vous êtes en état de faire de si
 » grands sacrifices, les uns à la haine, &
 » les autres à l'amitié que vous portez à
 » David. »

Al-Camel suivit l'exemple de ses prédé-
 cesseurs, qui avoient laissé les Jacobites
 se tourmenter mutuellement sans se mêler
 de leurs querelles. « Les souverains, disoit-
 » il, doivent éviter avec soin de se mêler
 » de celles de cette espece; ils leur donne-
 » roient une importance qu'elles n'ont pas;
 » & ils les rendroient générales à tout un
 » peuple, tandis qu'elles sont particulieres
 » à quelques individus. »

NOIMODIN.

❧ [1239.] ❧

LE trône d'Egypte, à la mort de celui
 qui l'occupoit, ne restoit presque ja-
 mais au premier successeur reconnu. Al-
 Adel, après avoir reçu le serment de fidé-

lité au Caire, se vit chassé par son frere Noimodin-Al-Malek-Al-Saleh, qui réunit le trône d'Egypte à la Syrie. Maître de deux Etats alors puissants, & ne pouvant rester dans l'un & dans l'autre, il songea à se fortifier dans le premier, & à y assurer la tranquillité pendant qu'il en feroit absent. Il forma une milice nouvelle de ces Mamelucs (nom qui signifie esclaves) qui furent établis d'abord par Saladin, & qui prirent plus de consistance sous ce regne. Il les chargea de la garde du palais, de celle des villes; & il en multiplia le nombre à un tel point, que bientôt cette troupe devint redoutable. Ce fut elle qui fonda ensuite en Egypte un nouvel Empire.

❧ [1243.] ❧

Le patriarche Cyrille mourut cette année. Les ennemis qui l'avoient persécuté pendant sa vie, le poursuivirent après sa mort; ils l'accuserent de toutes sortes de crimes. Le Sultan, qui, parmi les crimes, trouva des extorsions considérables, soupçonna qu'il laissoit des trésors; & il résolut de les faire passer dans ses coffres. Il fit mettre les scellés dans le palais du patriarche, & s'empara de tout. Il y trouva des sommes considérables, outre une multitude de meubles précieux qu'il fit vendre

à son profit. Il ne resta rien des biens de Cyrille ; le Sultan ne laissa pas même de quoi le faire enterrer.

❧ [1249.] ❧

Cette année est célèbre par l'expédition de S. Louis en Egypte. Il se rendit maître de Damiette , après un siège que la résistance opiniâtre de cette ville rendit long. Noimodin , qui étoit en Syrie , se hâta de revenir en Egypte , pour faire tête au roi de France ; mais une tumeur qui lui survint à la chasse , & où la gangrene se mit , l'emporta pendant son voyage. Avant sa mort , il fit une justice barbare de la garnison de Damiette , qu'il accusoit de s'être mal défendue ; il fit pendre un grand nombre de soldats qui la composoient , avec quelques-uns de leurs officiers , & tous avec leurs uniformes.

Sentant sa fin approcher , il ordonna de cacher sa mort à tout le monde , jusqu'à son fils Al-Malek-Al-Saleh-Mohaden-Turan-Shah , qui accourut prendre le commandement de son armée.



MOHADEN

MOHADEN,
 & après lui
 AL-AHSRAF-MUSA.

❧ [1250.] ❧

MOHADEN, vaincu d'abord par le roi de France, le vainquit à son tour, parce que ce prince, se croyant sûr de la victoire, s'il combattoit en rase-campagne, passa imprudemment la branche du Nil qu'on appelle l'Aschimoun, & ne prit point de précautions pour s'assurer les moyens de faire une retraite, s'il lui arrivoit une disgrâce. Il ne s'attendoit point à en essuyer, & la sienne fut complète, puisqu'il fut fait prisonnier lui-même. On sçait avec quelle dignité ce grand roi porta ses fers. Le Sultan suivit le conseil de ses Emirs, en profitant de la prison de S. Louis pour en exiger une grosse rançon & son éloignement de l'Égypte. Il lui demanda, pour sa liberté & celle des illustres prisonniers de sa suite, la ville de Damiette & un million de besans d'or.

« Je ne me rachete pas à prix d'argent ,
 » répondit Louis ; je rends Damiette pour
 » ma rançon, & je donnerai le million
 » pour celle de mon monde. »

Le principal motif qui décida Moha-
Anecd. Afr. O

den à la paix , étoit le besoin qu'il avoit de s'affermir sur le trône , & de prendre des mesures qui le missent en état de réprimer les Mamelucs qui se rendoient tous les jours plus redoutables. Mais ceux-ci pénétrèrent ses desseins , & se révolterent contre lui. Mohaden se réfugia dans une tour de bois , où les rebelles le poursuivirent , & où ils mirent le feu. Voyant qu'il falloit périr dans les flammes , ou par le fer des Mamelucs qui environnoient la tour , il préféra ce dernier genre de mort , dans l'espérance de le rendre fatal à quelques-uns de ses assassins , avant de tomber sous leurs coups. Il sortit le cimeterre à la main , immola quelques victimes avant de recevoir le coup mortel. Un de ses meurtriers , nommé Octaï , lui ouvrit la poitrine , & lui arracha le cœur ; il alla le porter à S. Louis , en lui disant avec férocité : « Regarde , & remercie Octaï ; » c'est ainsi que je t'ai vengé d'un homme » qui , s'il eût vécu , t'auroit traité comme » il vient de l'être. »

Ce fut une favorite du Sultan Noïmodin qui fut élue souveraine ; mais on ne la laissa que peu de jours sur le trône. Les Mamelucs rougirent d'obéir à une femme ; & ils appelèrent un arriere-petit-fils d'Al-Camel , en lui donnant pour tuteur Al-Moezz-Azzodin-Aybeck. Il ratifia le traité

fait par Mohaden avec le roi de France ; mais ce ne fut pas sans peine qu'on y parvint ; on exigea de S. Louis un serment que sa piété refusa de prononcer. Il consentoit à jurer qu'il rempliroit le traité dans toutes ses conditions ; mais il ne vouloit pas ajouter que , s'il le violoit en tout ou en partie , il seroit regardé *comme un parjure , comme un Chrétien qui renie sa foi , & , en dépit de Dieu , crache sur la croix & la foule aux pieds*. Il semble que ce serment , tout terrible qu'il étoit , étoit très-simple , dès que l'on étoit résolu d'observer fidèlement le traité ; l'imprécation ne retomboit que sur le parjure. Les Musulmans , que les difficultés du roi engageoient à exiger plus vivement ce serment , crurent que le patriarche de Jérusalem étoit l'homme qui empêchoit Louis de s'y prêter ; ils lui donnerent la question. C'étoit un vieillard de quatre-vingts ans. Vaincu par la douleur , il s'écria : « Jurez , sire , » jurez hardiment ; je prends le péché sur » moi & sur mon ame ; il n'y en a point » dès que vous êtes résolu de tenir votre » promesse. » S. Louis ne jura point , & les Emirs se contenterent du serment qu'il voulut prononcer.

❧ [1257.] ❧

Azzodin ne s'étoit chargé de la régence

que parce qu'elle lui faciliteroit le moyen de prendre le titre de Roi. Il fut le premier des Mamelucs qui s'assit sur le trône d'Egypte. Son regne fut court. Il avoit épousé la Sultane qui avoit été reconnue pendant quelques jours , après la mort de Mohaden. Elle avoit des talents supérieurs à ceux de son sexe , & l'ambition qui sert à les faire agir. Elle vouloit régner elle-même. Son mari, qui la mortifioit en ne lui laissant aucune autorité , se proposa bientôt de répudier une femme dont le génie l'inquiétoit. Elle le prévint , en le faisant assassiner lui-même. Le moment qu'on choisit fut celui où le Sultan étoit au bain ; on l'y étouffa.

Ce crime indigna également les Mamelucs & les Egyptiens ; ils la poursuivirent dans son palais. Voyant qu'elle ne pouvoit s'y défendre , elle se détermina à la mort ; mais , pour empêcher ses ennemis de profiter de ses trésors , elle fit broyer ses pierreries dans un mortier où on les réduisit en poudre. Elle fit ouvrir ensuite les portes , & présenta son sein au fer du premier soldat qui s'avança. Elle fut massacrée ; & son corps , ayant été jetté dans un fossé , y fut dévoré par des chiens.

❧ [1269.] ❧

• Azzodin avoit laissé un fils encore en-

fant, & qui fut reconnu pour son successeur ; mais les Mamelucs, qui n'avoient pu se résoudre à obéir à une femme, ne voulurent pas reconnaître un maître dans un enfant ; ils abolirent la succession héréditaire ; & , dépouillant le fils d'Azzodin, ils élurent un de leurs principaux officiers, Cotuz, qui prit le nom de Malek-Al-Mothazer-Seyfeddin. Ce prince signala son avènement au trône par une victoire sur les Tartares commandés par Holagu-Kan ; cette victoire, qu'il dut à la négligence de ses ennemis, lui valut la conquête de la Syrie ; mais il ne jouit pas long temps de la gloire qu'il avoit acquise ; il trouva des assassins parmi ses troupes. Il les ramenoit en Egypte : un lièvre passa par hasard sur son chemin ; il se mit à le poursuivre. Sa garde, qui n'imagina pas qu'il s'écarteroit beaucoup, ne se mit pas en peine de le suivre. Bibars, ou Bundokdar, marcha sur ses traces avec deux autres officiers qu'il avoit séduits. Lorsqu'ils virent que le Sultan étoit éloigné, l'un des trois lui demanda la liberté d'un prisonnier ; le Sultan la lui accorda. Aussitôt le traître descendit de cheval ; & , lui prenant la main pour la baiser, il la serra si étroitement, qu'il le mit hors d'état de tirer son sabre, & donna à Bundokdar la facilité de le tuer. Les assassins ne crai-

gnirent point de revenir à l'armée après ce coup. Le général du Sultan ne tarda pas à être instruit de ce qui s'étoit passé ; il alla trouver les meurtriers , & leur demanda lequel des trois avoit commis un si grand crime. Bundokdar lui dit fièrement que c'étoit lui. Le général , effrayé de l'audace de l'aveu , jugea qu'il ne l'auroit pas fait , s'il n'étoit soutenu par un parti ; il craignit pour lui-même , & se hâta de lui répondre : « C'est donc vous qui mé-
» ritez sa place. Sultan , avant de rece-
» voir l'hommage de vos sujets , daignez
» agréer le mien. » C'est ainsi que le nouveau Sultan fut reconnu.



❧ [1271.] ❧

Bundokdar occupa sans cesse ses troupes en marchant d'expéditions en expéditions ; il vouloit s'assurer par-là leur fidélité. Il en fit une contre Fatedin Omar , petit-neveu du fameux Saladin qui commandoit dans Crak , place forte aux frontières de la Syrie , & limitrophe à l'Arabie. Il avoit d'anciens affronts à venger. Avant son avènement au trône , il avoit été prisonnier de ce prince avec sa femme : il s'étoit échappé ; mais la princesse n'avoit pu prendre la fuite avec lui , & avoit été la victime de la brutalité du vainqueur qui lui avoit fait violence. Bun-



dokdar employa la ruse pour se rendre maître de son ennemi. Il feignit de marcher plus loin , & de lui envoyer faire des compliments en passant ; il y joignit des présents. Fatedin crut devoir répondre à son honnêteté en l'allant voir ; & il fut arrêté au sortir de la tente de Bundokdar , qui l'envoya chargé de fers à la Sultane son épouse , la même que ce prince avoit outragée , & qui en prit une vengeance cruelle , en le faisant assommer , à ses yeux , par ses femmes.

❧ [1276.] ❧

Le même Sultan tenta cette année une expédition dans la Natolie ; mais , avant de la faire , il alla visiter les contrées qu'il vouloit piller. Il les parcourut avec trois ou quatre personnes de ses amis. A son retour au Caire , il dépêcha un courier au souverain : « J'ai été visiter une de tes provinces , lui écrivit-il ; m'étant arrêté dans » une hôtellerie ; & manquant d'argent » pour payer ma dépense , j'y ai laissé une » bague de prix pour gage ; je te prie de » la retirer & de me la faire rendre. » Le prince s'empressa de la lui renvoyer ; l'année suivante , Bundokdar lui fit une autre visite à la tête d'une armée , & désola les lieux par lesquels il passa.

 [1277.] 

L'ignorance & la superstition furent les seules causes de la mort du Sultan. Les astronomes venoient d'annoncer une éclipse de lune ; & , selon les préjugés du temps , on étoit persuadé que cet événement présageoit la mort d'un prince. Bundokdar , craignant que ce ne fût la sienne , crut pouvoir détourner l'effet de l'oracle sur un autre. Il existoit encore un prince Ayoubite ; il résolut de le faire périr , pour satisfaire au présage , & l'éviter. Il l'invita à un festin , dans lequel il lui fit servir du vin empoisonné. Pour prévenir tous les soupçons , il prit la même coupe , qu'il fit remplir d'autre vin qu'il avala. Mais le vase étoit imprégné de venin , & il s'empoisonna lui-même.

 [1302.] 

Les Mamelucs conserverent long-temps leur autorité. Cette milice fiere ne laissoit jamais la couronne dans la même famille ; dès qu'un Sultan étoit mort , on lui choisissoit un successeur parmi les officiers du premier rang. Cet arrangement donnoit à chaque Mameluc l'espoir d'y parvenir à son tour. Il entretenoit le courage de ce corps ; & , comme toutes les places se donnoient au mérite , l'émulation ani-

moit & entretenoit l'esprit guerrier , qui fournit aux Sultans la facilité de faire des conquêtes. Comme leurs armes se portoient hors de l'Egypte , leurs expéditions appartiennent à l'histoire des contrées voisines. Il n'y a que peu de faits à recueillir dans ce long intervalle.

Cette année , Timur-Bek ou Tamerlan , vainqueur de Bajazet , empereur des Turcs , envoya des ambassadeurs à Farrudge , Sultan d'Egypte , pour lui ordonner de faire battre la monnoie & de faire faire les prieres publiques en son nom. Farrudge n'osa pas refuser un conquérant qu'il falloit ménager ; & Tamerlan , satisfait de sa soumission , lui envoya , pour marque de sa satisfaction & de sa bienveillance , une couronne , un manteau royal , & une ceinture enrichie des pierres les plus précieuses.

❧ [1517.] ❧

Gauri étoit sur le trône d'Egypte. Sélim , empereur Ottoman , qui méditoit depuis long-temps la conquête de ce royaume fertile , saisit avec empressement le prétexte que lui offroit Gauri , en faisant alliance avec le roi de Perse , son ennemi. Il vint auprès d'Alep à la tête de son armée ; Gauri lui présenta la bataille. Trahi par deux de ses généraux , qui comman-

doient l'un la droite , & l'autre la gauche de son armée , il ne voulut pas survivre à un combat dont la perte entraînoit celle de sa couronne. Il s'élança , comme un furieux , au milieu de ses ennemis , en appelant Sélim. « Où es-tu , s'écrioit-il ? » Lâche ! viens me chercher les armes à la main , & mériter la victoire que tu ne dois qu'à la trahison. » Son désespoir fut fatal à plusieurs Turcs qui tombèrent sous ses coups ; & il périt enfin lui-même sous ceux de ses ennemis qui se tournoient tous contre lui.

Sélim , maître d'Alep par cette victoire , alla s'emparer de Damas , pour revenir ensuite assiéger le Caire. Un de ses vifirs , croyant voir une lenteur imprudente & nuisible à ses projets dans cette conduite , lui demanda un jour : « Eh bien ! » quand entrons-nous au Caire ? » Sélim trouva cette liberté déplacée ; & il répondit sur le champ : « Cela dépend de la » volonté de Dieu ; mais la mienne est » que tu restes ici. » Sur le champ il lui fit couper la tête.

Tuman-Bey avoit été élu pour succéder à Gauri ; il n'épargna rien pour s'opposer aux efforts des Turcs. Gazeli , son lieutenant , qu'il mit d'abord à la tête de son armée , fut battu par Sinan-Bacha , qui perdit la vie dans cette bataille. Sélim fut

très-sensible à la mort de ce brave général.

« Cette victoire, dit-il, m'assure la conquête
» de l'Egypte , mais j'ai perdu Joseph ; &
» que ferai-je de l'Egypte sans Joseph ? »

Tuman ne fit que d'inutiles efforts. Vaincu deux fois par Sélim , il se trouva sans ressources après la dernière bataille. « Qu'ai-je donc fait au ciel , s'écria-t-il ?
» Pourquoi m'a-t-il élevé au trône pour
» m'en faire descendre aussi-tôt , & me
» précipiter dans les fers ? » L'idée de tomber entre les mains du vainqueur le fit frémir ; il prit la fuite. Il marcha pendant quatre jours & quatre nuits , pour éviter ceux qui le poursuivoient : ils le joignirent enfin , & l'arrêterent. Sélim , auquel il fut conduit , fut touché de son malheur ; le courage qu'il avoit montré avoit mérité son estime : il songeoit déjà à lui conserver la vie , & même à lui donner le gouvernement de l'Egypte , lorsque des murmures , qu'il entendit dans son armée qui n'approuvoit pas sa clémence & sa générosité , le firent changer de sentiment. Il vit en effet que les Egyptiens se soumettoient avec peine à sa domination , qu'ils regrettoient leur Sultan ; ils sembloient n'attendre que l'éloignement des Turcs pour se soulever. « J'ai suffisamment montré jusqu'où je suis capable de pousser la
» clémence , dit alors Sélim ; mais , puis-

» que le peuple est attaché à son ancien roi,
» & que par malice , ou par inclination
» pour ce malheureux , il ne cesse de par-
» ler de lui, Tuman-Bey en subira la pei-
» ne. » Il ordonna qu'on promenât cet in-
fortuné prince dans toutes les rues du Caire,
& qu'on le pendît à la porte du Babzové-
let. Il confia cette exécution à Ali-Bek ,
qui avoit à venger sur Tuman-Bey la mort
de son pere qu'il avoit tué dans les com-
bats précédents.

✂ [1570.] ✂

Pendant que l'Egypte étoit sous la do-
mination Ottomane , on dit qu'un des des-
cendants de ses anciens souverains s'étoit
réfugié dans un petit canton situé dans cette
longue chaîne de montagnes qui séparent
cette contrée de la Mer-Rouge : on l'y laissa
quelque temps tranquille , parce qu'il n'a-
voit pas l'ambition de reconquérir ses Etats,
& qu'il manquoit en effet des forces né-
cessaires pour en venir à bout. La cupidité
Ottomane fit enfin sortir les Turcs de leur
inaction. On dit que c'est dans ces mon-
tagnes que se trouvoient autrefois ces éme-
raudes dont parle Strabon , & qu'on re-
gardeoit comme les plus belles du monde.
mais , ou elles sont épuisées à présent , ou
l'on ignore le lieu où elles se trouvent ;
Maillet , qui a rapporté bien des fables

qu'il a données pour l'histoire , raconte celle-ci , pour rendre raison de la disparition , si nous pouvons nous exprimer ainsi , de ces mines précieuses.

Muley-Hassein , retiré dans les montagnes où l'on recueilloit ces émeraudes , gouvernoit paisiblement le petit nombre de sujets qu'il avoit trouvés dans les habitants de ces lieux arides , & se consoloit de la médiocrité de sa situation dans les bras d'une femme qu'il adoroit , & dont la beauté étoit le moindre de ses avantages. Le Bacha d'Egypte , qui vouloit posséder la mine des émeraudes , vint l'attaquer dans son asyle. Le prince se défendit pendant six mois avec un courage qui auroit rendu les efforts du Bacha inutiles , s'il n'avoit sans cesse renouvelé son armée par des troupes fraîches , qui le mettoient en état de continuer la guerre contre un ennemi que sa résistance & ses succès affoiblissoient tous les jours. Muley-Hassein , se voyant enfin enveloppé par des forces si supérieures , ne voulut pas tomber vivant au pouvoir du vainqueur , ni qu'il jouît des mines qui l'avoient attiré. Il avoit six amis fideles qui étoient ses confidents , & qui seuls avec lui connoissoient l'endroit où étoient les émeraudes ; il les fit venir , les instruisit des desseins du Bacha , les exhorta à tromper ses espérances ; il les détermina à

mourir pour éviter de porter ses fers, & surtout les tortures cruelles auxquelles il ne manqueroit pas de les faire appliquer pour les forcer à déclarer le secret qu'on vouloit lui cacher, & que la force des tourments pourroit faire révéler. Ces six confidents, se prêtant aux desirs de leur maître, consentirent à se laisser étrangler. Cette expédition étant faite, Muley-Hassein passa dans l'appartement de son épouse, pour laquelle il craignoit la violence & la brutalité des Turcs, & à laquelle il venoit proposer de se donner aussi la mort pour n'être pas exposée à ces affronts. Cette princesse, instruite de ce qui se passoit, avoit déjà pris son parti ; elle portoit dans ses veines un poison vif & prompt, qu'elle venoit d'avaler, & qui fit son effet devant son mari, qui n'arriva que pour recevoir ses derniers embrassements & ses derniers adieux. Le roi, n'ayant plus d'inquiétude sur le sort de son épouse & sur le secret par lequel il vouloit punir l'avarice du Bacha, reprit les armes, & alla chercher la mort dans un nouveau combat, où il la trouva.

Quoi qu'il en soit de ce trait, qui peut être une fable, & qui en a tout l'air, on ignore où sont les mines, que les Arabes & les Turcs cherchent encore ; on ne trouve plus dans ces montagnes que du

crystal, quelquefois des pierres précieuses, mais rarement & en très-petite quantité; de petites figures de terre dont peu sont entières; quelques émeraudes qui ne sont ni transparentes, ni d'un verd foncé, comme celles qu'on y trouvoit autrefois.

✂[1770.]✂

Depuis la conquête de Sélim I, l'Egypte a été une province de l'Empire Ottoman, gouvernée par des Bachas au nom des Sultans. Elle a subi le sort de ce vaste empire, & son histoire n'offre plus que quelques traits épars, qui se fondent avec les événements généraux, & ne font point d'anecdotes particulières. Elle s'est révoltée quelquefois; mais le moment où elle a fait le plus de bruit, c'est celui de la dernière guerre entre la Russie & la Porte. L'Europe étonnée a vu partir du fond du golfe de Finlande une flotte Russe, qui a passé le détroit de Gibraltar, & est venue chercher des triomphes & des victoires dans le Levant. Cette entreprise hardie, seule propre à immortaliser le regne de Catherine II, qu'on regardoit comme une brillante chimere à la première nouvelle qui s'en répandit, qu'on eut de la peine à croire à l'instant même qu'elle fut exécutée, & qui fut prouvée par des triomphes, opéra une révolution dans l'Egypte.

Aly-Bey , dont l'origine est inconnue , sur lequel on a débité bien des contes , mais qui , de la condition de simple esclave , étoit monté par degrés à l'opulence & au crédit ; favorisé par les Russes , chassa le Pacha qui commandoit dans le royaume , & auquel il appartenoit , & forma le projet hardi de se faire reconnoître souverain. (*) Ce rebelle heureux avoit de gran-

(*) Les papiers publics , qui sont souvent le dépôt de la partialité & du mensonge , ont débité sur cet aventurier célèbre un roman qui , par sa singularité , mérite que nous en disions un mot. Ils le font naître dans l'Allemagne. Son pere , disent-ils , fut employé dans la chambre des finances de Hanovre : il se nommoit Léonard ; son fils Jules-Léonard , qui fut ensuite connu sous le nom d'Aly-Bey , avoit servi comme simple cavalier dans le régiment de Platen. Il déserta en 1747 , & passa au service de la maison d'Autriche , qu'il quitta , en 1748 , par une nouvelle désertion. Son inconstance le conduisit à Constantinople , où il prit le turban en 1750. On ajoute qu'en 1759 , il écrivit une lettre à son lieutenant colonel à Hanovre , que c'est la dernière lettre qu'on en a reçu ; & on finit par dire que son frere , qui vit encore , est bailli de Neudick dans le pays de Hanovre. Nous dirons , avec l'auteur de qui nous empruntons cette anecdote : « Nous ne déciderons pas du degré de confiance » qu'on peut lui donner ; mais on n'a fait que » des romans sur l'origine d'Aly-Bey , & souvent l'histoire ancienne & l'histoire moderne » n'offrent rien de plus solide. »

dés

des qualités. Il commença par se concilier l'affection des peuples, en leur accordant des privilèges. Les anciens Perses, adorateurs du feu, habitants des montagnes, victimes des persécutions éternelles des Musulmans, eurent part à ces bienfaits : c'étoient des peuples belliqueux & féroces, qu'il lui étoit important de ménager. Les Arméniens, les Coptes, les Jacobites, toutes les sectes enfin, sortirent, par ses soins, de l'avilissement dans lequel les avoient retenus jusques-là les Turcs. Il signala sa nouvelle souveraineté par rendre tous ses sujets égaux, en abolissant les distinctions humiliantes qui séparoit les Chrétiens des Musulmans. (*) Il écrivit aux Vénitiens une lettre singulière, où ses sentimens sont développés, & qu'on ne fera peut-être pas fâché de voir ici.

(*) Parmi les faveurs accordées aux Chrétiens, on compte la permission de voyager à cheval, au lieu d'être monté sur un âne. Cette faveur, depuis Aly-Bey, a été faite à quelques étrangers de distinction par le Bacha actuel. Le lord Percy & le chevalier Basry, qui ont voyagé en Egypte en 1774, ont fait leur entrée au Caire sur des chevaux que le Bacha leur avoit envoyés, & dont il leur fit présent. Quelque temps auparavant, un autre étranger Européen, de la première qualité, avoit été obligé de faire la sienne sur un âne, au milieu des huées d'une populace insolente.

« *Adgi-Aly-Bey, aux sectateurs des Li-*
» *vres évangéliques, qui gouvernent l'Etat*
» *de Venise, qui sont soumis au siège Ro-*
» *main, & qui desirent de voir les lieux*
» *saints : SALUT.*

» Vous êtes nos frères sur la terre, puis-
» que nous sommes tous fils d'Adam. *Vous*
» *avez votre culte, & nous le nôtre, comme*
» dit l'Alcoran. De tout temps, vous avez
» été les amis de ce royaume ; votre cor-
» respondance & votre liaison avec lui
» n'ont jamais cessé. Vos négociants ne
» sont point inquiétés dans leurs voyages,
» & leurs cœurs rendent témoignage à
» notre protection.

» Nous vous apprenons, par cette let-
» tre, que nous avons banni de nos Etats
» l'injustice & l'oppression ; nous leur
» avons fait succéder la justice. Nous ne
» souffrons pas que personne soit dépouillé
» de ses biens ; nous ne vendons point les
» honneurs ; c'est une raison pour qu'ils
» tombent toujours aux plus dignes. Si
» votre nation a souffert quelque avanie,
» nous n'en avons été instruits que lorsque
» le mal étoit fait. Elle ne doit l'impu-
» ter qu'aux Juifs ennemis de votre reli-
» gion. Nos prédécesseurs leur avoient ac-
» cordé la direction des douanes ; leurs
» malversations nous ont été cachées long-
» temps ; nous ne les avons connues que

» pour les punir. Toute l'étendue de no-
 » tre domaine est purifiée de cette peste
 » de Juifs ; le peuple y vit dans une heu-
 » reuse abondance ; c'est ce que peuvent
 » attester les voyageurs qui viennent en
 » Egypte , les étrangers qui y font quelque
 » séjour , ou qui y sont établis. Quelques
 » Hébreux prétendent y rester encore à
 » l'ombre de votre protection ; mais cette
 » protection nous paroît mal employée ;
 » nous craignons de leur part quelques
 » nouvelles tromperies qui pourroient al-
 » térer la bonne intelligence & l'amitié
 » qui doivent régner entre nous. Les avis
 » qu'ils donnent à leurs correspondants ,
 » sont toujours contraires à la vérité ; ainsi
 » ni vous , ni moi , ne devons prêter foi
 » à leurs rapports. Votre consul fait con-
 » noître ici la noblesse de sa nation par
 » ses procédés. Rossetti , marchand de vo-
 » tre ville , est un commerçant très-sage ,
 » très-versé , dans sa profession , & nous
 » lui avons accordé notre protection.
 » Nous l'avons aussi promise à tous vos
 » sujets : nous les défendrons , nous les ai-
 » derons , nous les maintiendrons dans une
 » tranquillité aussi parfaite , que s'ils étoient
 » à Venise même.

» Que Dieu nous garde des troubles qui
 » sont l'ouvrage du démon ; qu'il nous
 » préserve des malins esprits. Ce royaume

» est fertile ; on y vit aisément , à l'abri
» de toute injustice : les riches & les pau-
» vres y sont contents ; la raison y est pré-
» férée à l'intérêt : l'abondance & la féli-
» cité regnent sur les bords du Nil , &
» croissent comme les flots de ce fleuve.

» Nous prions l'Eternel qui ressuscite les
» morts , le Créateur du ciel & de la terre ,
» qu'il protège nos domaines respectifs ,
» & qu'il conserve vous & vos Etats. »

Aly-Bey , à ce qu'on dit , tenta la conquête de la Mecque. Il marcha pour cet effet à la tête d'une armée nombreuse. Après quinze jours de route pénible dans une vaste solitude , il reçut une lettre du fils d'un prince Arabe , redoutable dans ces déserts , & qui , quelques années auparavant , avoit dépouillé la caravane des pèlerins qui se rendoient à la Mecque. Cette lettre est assez singulière pour faire anecdote , & pour mériter une place ici.

« Si tu es parvenu jusqu'ici dans des contrées où ni toi , ni ton maître , ni personne n'a aucun droit de pénétrer , c'est un effet de la clémence de Nisarrédin. Il s'étoit flatté que la vue du désert t'inspireroit la résolution sage de retourner sur tes pas. Il a daigné t'en laisser le temps. La ligne de séparation est tirée désormais. Mon camp n'est plus qu'à deux journées du tien ; il faut le

» franchir pour espérer de voir les régions
 » situées au-delà du désert. Sur quoi oses-
 » tu fonder tes espérances ? Peux-tu, sem-
 » blable à l'aigle, t'élever dans les airs &
 » traverser mon camp en planant au-des-
 » sus des nues ? Peux-tu te mêler avec les
 » eaux, & couler avec elles à travers les
 » cavernes & les entrailles inaccessibles de
 » la terre ? Ignores-tu que sa surface ap-
 » partient à la plus forte cause, & à la
 » fleche la plus acérée. Arrête; il en est
 » temps encore. Quiconque ose avancer
 » plus loin est certain de rencontrer cette
 » nation terrible, des mains de laquelle
 » aucun homme n'est encore échappé,
 » pour porter dans son pays la nouvelle
 » de la force & de la vaillance de ses vain-
 » queurs. »

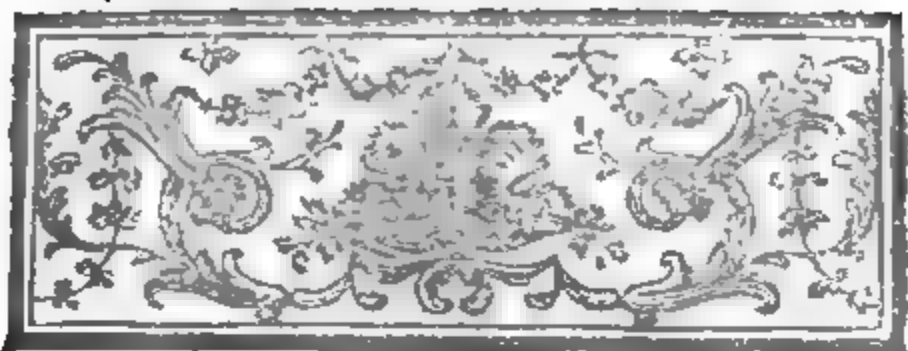
Aly-Bey ne s'effraya point de ces me-
 naces; il fit, selon l'usage des Barbares,
 couper les pouces à l'ambassadeur. Il con-
 tinua sa route, dans l'espérance & le des-
 sein de forcer les Arabes qui l'attendoient,
 & qui l'attaquerent avec une fureur à la-
 quelle ses troupes ne purent résister. Il per-
 dit tous ses équipages, plus de la moitié
 de son monde, & retourna en Egypte,
 en renonçant au dessein de repasser de
 nouveau le désert.

Les événements de l'Egypte sous Aly-
 Bey, ses courses, ses conquêtes, ses vic-

toires, ont fait beaucoup de bruit dans le temps; mais on ne peut rien en dire de bien positif, parce que les nouvelles qui se répandent pendant les guerres sont presque toujours l'ouvrage de ceux qui ont intérêt de les publier, & qui ne les publient que conformément à cet intérêt. On l'a remarqué sur-tout dans cette guerre, où les nouvelles se contredisoient sans cesse, où d'ailleurs les Russes avoient l'avantage de donner seuls des bulletins. C'est la comparaison de ceux des deux partis qui met en état de répandre du jour sur les faits, & de trouver la vérité.

Aly-Bey a eu le sort de tous les rebelles. On les excite, parce qu'ils peuvent être utiles; on les soutient, tant qu'ils le sont; on les abandonne, lorsqu'on n'en a plus besoin. Sa mort a précédé de près de deux ans la conclusion de la paix entre la Russie & la Porte, qui gouverne toujours l'Egypte par des Bachas.

Fin des Anecdotes Egyptiennes.



ANECDOTES DE BARBARIE.

AVANT-PROPOS.

L'HISTOIRE de la Barbarie, qui va nous occuper, comprendra la côte septentrionale de l'Afrique, depuis l'Égypte jusqu'à l'Océan. Nous l'embrasserons toute entière jusqu'à l'époque où il s'y forma divers États séparés les uns des autres, lorsque leur indépendance réciproque exigera de les distinguer ; & alors nous ferons de chacun un article à part. Nous laisserons son histoire ancienne, qui est fort confuse, & dont les parties intéressantes & connues trouveront, comme nous l'avons dit dans notre préface, leur place naturelle dans les Anecdotes Romaines que nous préparons. Nous com-

mencerons à l'invasion des Vandales , qui donna une nouvelle face à cette partie de l'Afrique. C'est de l'Europe que font partis les auteurs de cette révolution ; l'ordre de leur marche doit diriger celui des faits. Ils passerent le détroit de Gibraltar, & aborderent au couchant de cette vaste contrée. Nous allons nous y transporter avec eux , & la parcourir en remontant successivement au levant.





GENSERIC I^{er},

Roi Vandale en Afrique.

L'EXPÉDITION des Vandales en Afrique, a quelque ressemblance avec celle des Maures en Espagne. Un sujet révolté donna lieu à l'une & à l'autre. Celle-ci fut l'ouvrage d'un pere offensé par son roi, dans l'endroit le plus sensible ; celle-là eut pour auteur un homme persécuté par Aétius. Forcé de se défendre, & craignant pour ses jours, le comte Boniface appella Genséric ; il lui montra, dans les possessions des Romains en Afrique, une conquête aisée, & des peuples prêts à se ranger sous ses loix pour se soustraire à l'oppression. Genséric venoit de succéder à son frere Ganderic dans le royaume de Galice ; l'ambition de fonder un nouvel empire le détermina. Il passa le détroit de Gibraltar avec quatre-vingts mille Vandales selon les uns, vingt-quatre mille seulement selon les autres, & arriva en Afrique dans le mois de Mai. Boniface se repentit bientôt de l'avoir attiré. Il avoit trouvé le moyen de se justifier auprès de l'empereur : il voulut essayer de renvoyer Genséric en Espagne ;

mais le mal avoit été plus aisé à faire qu'à réparer. Genseric avoit formé des projets, il en voyoit l'exécution facile; il resta en Afrique, la conquit, ou plutôt la ravagea.

✽[442.]✽

Le fondateur de l'empire des Vandales avoit embrassé l'Arianisme. Il le porta en Afrique, & l'y propagea par des moyens violents, tels qu'en emploient toujours les sectaires lorsqu'ils ont la force en main. Les Orthodoxes l'aigrirent par la noble fermeté qu'ils opposèrent à un prince apostat; il les persécuta cruellement, les chassa de leurs temples qu'il donna aux Ariens, & fit brûler leurs livres sacrés. Valérien, respectable par sa dignité, par son âge & par ses vertus, (il avoit quatre-vingts ans, & étoit évêque) voulut s'opposer à ces violences, & se vit dépouiller de sa dignité, de ses biens, & bannir des Etats du Vandale. Tous ceux qui montrèrent la même fermeté subirent les mêmes persécutions, & les soutinrent avec la même constance. Les déserts les plus arides & les plus affreux furent le lieu de l'exil de la plupart. Ces lieux plus faits pour les bêtes farouches que pour les hommes, où les aliments les plus nécessaires, l'eau sur-tout, leur man-

quoient, furent le tombeau d'une multitude infinie de Chrétiens dignes par leurs vertus de la vénération de tous les hommes. Ces vertus irritèrent leurs persécuteurs. Les Barbares chargés de les conduire dans leur exil aggravèrent leur infortune par les traitements les plus durs : on les faisoit passer par les endroits les moins praticables ; & quand leurs forces épuisées demandoient un instant de repos pour reprendre haleine , on les forçoit à continuer leur marche à force de coups.

~[475.]~

La persécution contre les Orthodoxes d'Afrique dura jusqu'au regne de Zénon, qui succéda à Léon dans l'empire d'Orient. Ce prince avoit été forcé , en montant sur le trône , de faire la paix avec Genseric , & de renoncer à toutes ses prétentions sur l'Afrique. La liaison du Vandale avec Odoacre , roi d'Italie , lui rendant dans la suite cette paix plus nécessaire , il envoya un ambassadeur pour la renouveler : Sévere fut choisi pour cette mission importante. Son intégrité & son désintéressement égaloient son esprit & sa politique ; il sçut prendre sur Genseric l'empire que donne souvent la vertu. Il le trouva dans des dispositions favorables , parce que le Vandale vouloit assurer la

couronne à son fils Huneric. Sévere, qui plaignoit les maux des Orthodoxes, entreprit de les soulager. Il employa à propos le crédit que sa vertu lui avoit fait obtenir ; il se distingua sur-tout par la noblesse avec laquelle il refusa les présents de Genseric. « Le seul que vous pouvez » me faire, lui dit-il avec dignité, le seul » que puisse accepter un ambassadeur Romain, c'est la liberté de mes compatriotes captifs dans vos Etats, depuis que le sort de la guerre les a fait tomber entre vos mains. » Les princes sont fréquemment ce que les font ceux qui les entourent ; ils reçoivent les impulsions qu'on leur donne ; Genseric en est la preuve. La grandeur de Sévere le frappa. Il voulut l'imiter ; il lui abandonna sans rançon tous les Romains qui lui appartenoient, ou à sa famille, & il lui permit de racheter les autres. Sévere vendit à son de trompes sa vaisselle & ses meubles, & il employa leur produit à payer la rançon de plusieurs.



HUNERIC.

✿[477.]✿

GENSERIC mourut cette année , après un regne de soixante ans ; son fils Huneric lui succéda. Ce prince avoit été envoyé autrefois en ôtage à Constantinople ; il n'y avoit pas appris à être humain. Il avoit aussi épousé la princesse Eudoxie , fille de l'empereur Valentinien , que son pere avoit emmenée prisonniere de Rome. Il ne respecta pas long-temps ces nœuds , puisqu'il épousa encore la fille de Théodorede , roi des Goths. Cette dernière princesse ne fut pas heureuse. Tout est suspect à un tyran ; il imagina qu'elle avoit le dessein de l'empoisonner , & il la renvoya à son pere après lui avoir fait couper le nez.

✿[479.]✿

Huneric renouvela les persécutions faites sous le regne précédent. Les Orthodoxes , poursuivis par-tout , furent arrêtés dans tous les pays de sa domination ; on en conduisit quatre mille neuf cents soixante-six à Sicca & à Laris , que les actes du concile de Carthage font regarder comme deux villes épiscopales. On les y enferma dans des fosses profondes , où l'infection

étoit le moindre désagrément. Plusieurs y périrent ; mais ceux qui survécurent furent réservés à un exil plus affreux que leur prison ; on les y conduisit avec la même barbarie que les martyrs , leurs prédécesseurs , avoient éprouvée sous le regne de Genseric.

GUNTAMOND.

[484.]

HUNERIC meurt. Les Orthodoxes, qu'il avoit persécutés , ont peut-être brodé quelques circonstances sur sa mort ; il mourut , disent-ils , comme Arius , qui expira dans une latrine publique de Constantinople , où il rendit tous ses intestins. Ils ajoutent seulement que la chair d'Huneric étoit pourrie & rongée de vers , de maniere qu'il ressembloit à un cadavre tombé en putréfaction. Selon quelques autres , il se déchira avec ses dents , & , se détruisant ainsi lui-même , délivra l'Afrique de son tyran. Il ne laissa point son trône à son fils Hilderic , qu'il avoit eu de la princesse Eudoxie. Guntamond , un petit-fils de Genseric qui lui succéda , régna douze ans.



THRASAMOND.

[495.]

GUNTAMOND, après avoir été d'abord persécuteur, finit par réparer le mal qu'il avoit fait; mais il n'eut pas le temps de consolider son ouvrage. Thrasamond, monté sur le trône cette année, s'empressa de détruire ce qu'il avoit fait. Les Orthodoxes, rappelés de leur exil, y furent renvoyés. Sa haine pour eux le porta à vouloir les priver du calme & de la tolérance même après lui; il fit jurer à son successeur de laisser les choses telles qu'il les avoit établies. Hildéric, le fils d'Huneric, étoit son héritier présomptif; il promit tout ce qu'on voulut, pour qu'on ne prît aucune mesure afin de l'exclure du trône.

HILDÉRIC.

[524.]

HILDÉRIC, fils d'une mere Orthodoxe, Orthodoxe lui-même, n'avoit fait un serment à Thrasamond que pour l'enfreindre. Il ne mit pas assez d'art ni de circonspection dans sa conduite; pressé

par sa mere & par quelques conseillers plus zélés que prudents, il n'attendit pas le temps convenable pour manifester ses desfeins. Il devoit prendre des mesures, affurer son autorité, se mettre en état de ne pas craindre les Ariens; il ne fit rien de tout cela. Il publia un manifeste par lequel il condamnoit, révoquoit & cassoit tous les édits de ses prédécesseurs en faveur des Ariens. Cette démarche, qui n'avoit pas été préparée, eut un mauvais effet pour Hildéric. Les Ariens se révolterent; un prince du sang, Gilimer, se mit à leur tête. On sçait qu'il le fit descendre du trône; mais les historiens varient sur les moyens qu'il employa. Les uns disent que ce fut l'intrigue, les autres que ce fut la force.

G I L I M E R.

✠[530.]✠

CE fut en cette année qu'Hildéric fut détrôné; Gilimer l'enferma avec sa famille dans une étroite prison, où il eut le temps de gémir de sa précipitation, & de reprocher à sa mere les conseils qu'elle lui avoit donnés. Gilimer se fit couronner à Carthage, & signala son regne par casser tout ce qu'avoit fait son prédécesseur, & par

par renouveler les persécutions faites contre les Orthodoxes. Les plaintes de ces derniers furent portées à Constantinople. Justinien les écouta ; il envoya même ordre à Gilimer de rendre la couronne à Hildéric , & de remettre les choses sur le pied où elles étoient auparavant. De pareils ordres , donnés à un usurpateur , ont besoin d'être accompagnés d'une armée qui intimide. Justinien avoit alors la guerre avec les Perses. Les triomphes de Bélisaire lui donnoient la fierté & le courage qu'inspirent les victoires ; mais il n'étoit pas encore en état de faire respecter ses ordres par les Vandales : ils n'eurent point d'effet , & la persécution continua.

❧ [533.] ❧

Gilimer s'étoit moqué des ordres de Justinien ; il ne songeoit pas que ce prince pourroit être tenté de faire valoir ses droits contre les usurpations des Vandales , & qu'il trouvoit une occasion favorable en armant contre lui. Un évêque venu d'Afrique avoit été solliciter l'appui de l'empereur ; il lui avoit parlé au nom de Dieu , & lui avoit promis la victoire. Le tableau qu'il lui avoit fait de l'état de l'Afrique , fit voir à Justinien que les circonstances étoient pour lui. Il envoya Bélisaire. Les préparatifs furent faits avant que Gilimer,

Anecd. Afr.

Q

occupé de ses plaisirs & des persécutions qu'il faisoit éprouver aux Catholiques , en fût instruit. Bélisaire étoit prêt à débarquer, qu'il n'avoit pris encore aucunes mesures pour se défendre. Ses cruautés l'avoient fait haïr des Ariens eux-mêmes qu'il n'avoit pas ménagés. Il sortit de ce long repos dans lequel il étoit enseveli ; il arma. Il confia ses troupes à ses freres Gondimer & Gélamond. Ceux-ci avoient du courage , mais ils avoient à faire à un général dont ils n'avoient pas l'expérience. Ils furent vaincus.

Gilimer , qui n'avoit pas paru au combat , mais qui étoit resté avec le corps de réserve , marcha pour le renouveler. Les premieres troupes Romaines s'enfuirent à son approche ; il n'avoit qu'à s'avancer, & elles étoient défaites : mais , au lieu de les poursuivre , il s'arrêta auprès du corps d'un de ses freres qui avoient été tués l'un & l'autre ; il s'amusa à verser des larmes inutiles , & à lui rendre les honneurs de la sépulture. Bélisaire profita du temps que lui laissoit la piété imprudente du Vandal , rallia ses troupes , les conduisit devant Gilimer qui ne les attendoit pas , & qui se laissa vaincre avec facilité ; il prit la fuite. Carthage tomba entre les mains du vainqueur.

Le palais des rois renfermoit dans son

enceinte une vaste prison, où Gilimer retenoit un grand nombre de prisonniers d'Etat de la plus haute considération. Celui qui avoit le soin de ces cachots, voyant Bélisaire approcher, alla trouver ses prisonniers, qui ignoroient ce qui se passoit & n'attendoient que la mort. « De » quel prix, leur dit-il, racheteriez-vous » votre vie? Cette question est bien intéressante pour des malheureux qui n'espéroient quitter leurs fers qu'avec le jour; tous lui offrirent leur fortune. « Il me suffit, leur repliqua-t-il, de votre protection. Carthage va changer de maître; » les Romains sont aux portes: ils ouvriront votre prison; je viens les devancer. Sortez. Défendez-moi contre eux, » s'ils veulent me punir d'avoir obéi à » Gilimer. Il étoit mon roi comme le vôtre; & j'aurois été la victime de ses fureurs, si j'avois refusé d'en être le ministre. »

❧ [534.] ❧

Gilimer sembloit né pour faire toujours des fautes. Il avoit appelé son frere T'azazon à son secours; il avoit levé de nouvelles troupes; il menaçoit Bélisaire de l'assiéger dans Carthage. Le général Romain sortit de la ville, & vint le combattre. La victoire ne cessa pas de le suivre.

Q ij

Il défit son ennemi , qui eût pu encore réparer son désastre, & vaincre lui-même en fondant sur les Romains occupés à piller son camp. Bélisaire, qui n'avoit pu mettre un frein à l'avidité de ses soldats, passa la nuit entière sans se reposer, tremblant à chaque instant de voir revenir son ennemi, & ne put parvenir à mettre de l'ordre que le lendemain. Mais Gilimer avoit pris la fuite, & s'étoit réfugié à Midene, où il s'étoit renfermé. Bélisaire l'y fit assiéger par Pharas. Ce général, après avoir en vain tenté de forcer cette place, se détermina à la prendre par famine; elle se fit bientôt sentir dans Midene. Pharas, instruit de la situation des assiégés, écrivit à Gilimer pour le presser de se rendre. Le Vandale lui répondit qu'il ne vouloit de lui qu'un pain, une éponge & un luth. Cette réponse singulière frappa le Romain; le messager la lui expliqua ainsi : « Depuis son arrivée à Mi-
» dene, Gilimer n'a pas goûté de pain,
» il désireroit en manger un morceau
» avant de mourir. Il lui est survenu une
» tumeur sur l'œil; l'éponge lui seroit
» nécessaire pour l'essuyer & la guérir.
» Quant au luth, il en joue supérieure-
» ment; & il voudroit s'en accompagner
» en chantant des vers qu'il a composés
» sur ses malheurs. »

Pharas lui envoya ce qu'il demandoit.

Ce siege dura trois mois. La constance de Gilimer ne s'étoit point démentie ; un événement singulier l'attendrit, & lui fit prendre le parti de se rendre.

Une femme venoit de faire cuire un petit pain sous la cendre ; deux enfants, dont l'un étoit neveu de Gilimer, s'empresserent de l'en tirer. Le petit prince, plus affamé & plus prompt que l'autre, s'en saisit, & le porta à la bouche tout brûlant & tout couvert de cendres. L'autre lui sauta au visage, & lui donna plusieurs coups pour le lui faire abandonner. Ce spectacle le fit rentrer en lui-même : « C'est pour moi qu'on souffre, s'écria-t-il, & c'est moi seul qui dois souffrir. » Il se rendit. Bélisaire le conduisit à Constantinople. Il parut devant l'empereur chargé de chaînes d'or. On varie beaucoup sur sa conduite dans sa disgrâce ; c'est ainsi que l'a peint Procope. « Il paroissoit avec » une robe d'écarlate dans la pompe du » triomphe, accompagné de ses parents, » & de ceux d'entre les Vandales qui » étoient les plus considérables par leur » noblesse, par leur taille & par leur bonne mine. Quand le prince captif entra » dans le cirque, & qu'il vit l'empereur » assis sur un trône fort élevé, il sentit encore plus qu'auparavant la grandeur de

» sa disgrâce; & , sans verser une larme;
» sans jeter un soupir, il eut toujours dans
» la bouche cette belle parole , qu'il n'y a
» rien dans le monde que vanités. Quand
» il fut arrivé devant le trône , on l'obligea
» de quitter sa robe de pourpre , & de se
» prosterner devant l'empereur. » On donna à Gilimer des terres dans la Galatie ; mais il n'y survécut pas long-temps à l'événement qui l'avoit fait descendre du trône, & qui mit fin à l'empire des Vandales en Afrique.

❧ [536.] ❧

La domination des empereurs Grecs en Afrique ne fut pas long-temps sans être troublée. L'Arianisme avoit reçu un coup mortel dont il étoit difficile qu'il se relevât. Les Catholiques triomphèrent ; mais ils avoient d'autres ennemis. Les Maures idolâtres, naturels de l'Afrique, opprimés par les Vandales qui l'étoient à leur tour, crurent voir une circonstance favorable pour sortir de leur abaissement; ils se révolterent , & forcèrent l'empereur à envoyer un nouveau général pour les soumettre. Salomon parvint à les ramener à la soumission.

❧ [538.] ❧

Salomon avoit plutôt assoupi les haines

qu'il ne les avoit éteintes : sa modération auroit pu consolider cet ouvrage avec le temps ; mais les préfets Grecs ne l'imiterent pas. Ils se conduisirent dans ces pays , ainsi que ces esclaves titrés , qui regardent les places qui les éloignent de la cour comme des exils , & qui font passer leur humeur sur le peuple qu'ils gouvernent ; ils le pillent pour se mettre en état de reparôître avec plus de luxe à la cour de leurs maîtres. Les Maures vexés se révolterent encore ; leur mouvement fut prompt & rapide. En prenant les armes , ils marcherent au palais de Salomon , & l'assassinerent. Il fut remplacé par Ariobonde , que l'empereur y envoya avec le titre de proconsul. On croyoit peut-être le faire respecter davantage. Un des capitaines de Salomon le massacra , & fut puni lui-même par un assassinat qui mit fin aux révoltes. Les Maures resterent soumis ; toute cette partie de l'Afrique jouit d'une sorte de tranquillité pendant plus de cent ans. On ne voit aucun événement qui mérite d'être cité ; mais , pendant cet intervalle , il se formoit à l'orient une puissance qui devoit dépouiller les Grecs , & faire passer l'Afrique sous de nouvelles loix.

❧ [644.] ❧

Cette année est l'époque de l'invasion
Q iv

des Arabes en Afrique. Le second Calife Omar, en succédant au prophète, voulut en soutenir la gloire. Les victoires & les conquêtes étoient regardées par ces peuples barbares comme le seul moyen qui y conduisoit. L'enthousiasme religieux qui les portoit à étendre & à porter leur culte partout, faisoit des guerriers de ces brigands. Omar voulut conquérir l'Afrique. Amru, son général, en prit le chemin à la tête d'une puissante armée. Il ne s'étendit gueres au-delà de l'Egypte (*); mais il détacha un de ses lieutenants : c'étoit un Arabe appelé Okkuba, qui s'avança avec vingt-quatre mille hommes dans les contrées occidentales. Il trouva des peuples qui lui faciliterent des conquêtes rapides. Les Catholiques & les Ariens se tenoient dans une mutuelle défiance : les derniers, abaissés par les premiers, payoient, en l'éprouvant eux-mêmes à leur tour, l'oppression dont ils s'étoient rendu coupables envers les vaincus ; mais, en gémissant sous le joug, ils forçoient leurs vainqueurs à se tenir sur leurs gardes. Les Africains naturels détestoient également les uns & les autres ; ils se foue-

(*) Nous avons rendu compte de cette expédition dans les *Anecdotes Egyptiennes*. Voyez p. 141, *Egypte moderne*, année 639. depuis I. C. & suiv.

noient de la tyrannie des Ariens , & ils n'avoient pas lieu d'être plus contents des Grecs , dont les préfets ne songeoient qu'à s'enrichir. Persuadés qu'ils n'avoient fait que changer de tyrans , l'espérance d'une domination plus douce , celle de recouvrer un jour leur liberté , les déterminèrent à seconder les Arabes. Ils voyoient en eux des guerriers propres à les délivrer de leurs maîtres , & dont ils se flattoient , après s'en être servi pour détruire les Grecs , de pouvoir parvenir à se défaire ensuite. Telle étoit la situation de l'Afrique Romaine. Les circonstances ne pouvoient être plus favorables aux Arabes. Okkuba eut des succès. Tout le pays qui est entre Barca & Zaweilah reçut sa loi ; il en soumit les habitants à un tribut , & ils payoient au Calife ce qu'ils payoient aux empereurs Grecs ; ce tribut fut même augmenté de ce que retiroient les préfets Grecs , de sorte que le peuple ne fut pas moins foulé.

✿ [645.] ✿

Dans le cours de ses conquêtes , Okkuba ne s'appliqua pas uniquement à détruire , comme n'ont fait que trop souvent ces fléaux de la terre , qui ne laissent pas de les appeler des héros ; il fonda , selon beaucoup d'écrivains , la ville de Kairwan ou de Caïrovan , à environ trente

milles de Tunis, dans le lieu même où avoit été l'ancienne Cyrene, dont les ruines furent employées en partie à la construction de la nouvelle ville. Ce lieu étoit alors un désert sablonneux, où se trouvoient quelques forêts habitées par des bêtes sauvages, & où les mécontents, qui étoient toujours en grand nombre dans les contrées voisines, venoient chercher un asyle pour se dérober aux supplices qu'ils avoient mérités par leurs révoltes & leurs brigandages. Il pouvoit assurément choisir un autre emplacement pour bâtir une ville dont le nom, dérivé du mot *kahira*, qui signifie *viçtoire*, annonçoit dans son fondateur le projet d'éterniser la gloire que lui avoient acquise ses conquêtes; il ne choisit celui-ci, selon quelques historiens, que pour y renfermer les trésors qu'il avoit amassés. Mais pourquoi préférer une plaine ouverte de tous côtés, abordable par conséquent par-tout, & où la nature n'offroit à l'art aucun secours pour faciliter les moyens de la fortifier? Les traditions Arabes, qui sont quelquefois plaisantes & singulieres, en donnent cette raison. Okkuba voulut imiter Mahomet, qui, étant en marche pour se rendre à Damas de Syrie, frappé des beautés de sa situation, de ses édifices, de ses jardins, retourna tout-à-coup sur ses pas, & ne voulut pas entrer dans un si

Beau lieu. « C'est un paradis, s'écrioit-il ;
 » ses délices me feroient oublier celui qui
 » m'attend dans l'autre vie, & je crain-
 » drois de le perdre, en jouissant de ce-
 » lui-ci sur la terre. » Quoi qu'il en soit,
 Okkuba put n'avoir pas d'autre but que
 celui de vaincre les obstacles. Sa ville sub-
 siste encore ; il y bâtit une mosquée super-
 be, soutenue par des colonnes de granit.
 S'il faut en croire les habitants de Caïro-
 van, il n'y en a pas moins de cinq cents ;
 les Chrétiens, auxquels il n'est pas permis
 d'entrer dans les mosquées, sont obligés
 de s'en rapporter à ce qu'on leur dit à cet
 égard. Ce fut un grand sujet de regret pour
 le docteur Shaw, que sa curiosité ne porta
 cependant pas à risquer de se faire empa-
 ler pour la satisfaire. Persuadé que le fon-
 dateur de ce temple employa les maté-
 riaux qu'offroit les ruines de Cyrene, il
 pense que quelques-unes des pierres de
 cet édifice contiennent des inscriptions ;
 mais il n'a pu s'en assurer. Les Mahomé-
 tans ne lisent pas ; & les caractères gra-
 vés, aux yeux de ces peuples dévots & igno-
 rants, peuvent passer pour des ornements
 d'une nature particulière. La religion a
 rendu le lieu sacré aux yeux des Africains ;
 les rois de Tunis ont voulu y être enter-
 rés. L'opinion générale est que le prophète
 affectionne plus que les autres les ames des

corps qui y reposent, & qu'il les conduit tout droit en paradis. Les grands & les riches n'épargnent rien pour y avoir des sépultures; l'orgueil de mêler leurs cendres à celles de leurs maîtres y a peut-être autant de part que leur dévotion. Au reste, cette ville est regardée comme une ville sainte. On voit des Musulmans se déchauffer avant d'y entrer; ils ne veulent en fouler la terre qu'avec les pieds nus. L'usage de leur chaussure leur semble un manque de respect. La superstition a enrichi Caïrovan par une multitude de fondations qu'elle s'empresse d'y entretenir. Telle est aujourd'hui cette ville fondée par un conquérant. Nous suivons à l'égard de sa fondation l'opinion la plus générale, car il y a des écrivains qui disent que la ville d'Okkuba fut détruite par ordre du Calife Moavie, & reconstruite ensuite par ses lieutenants.

Okkuba ne se borna pas à conquérir pour le Sultan; il voulut conquérir aussi pour Mahomet. A peine se vit-il assuré dans les pays soumis, qu'il fit prêcher l'Alcoran; ses troupes furent ses apôtres. On les vit annoncer le prophète le poignard à la main, & commander la croyance à des peuples grossiers, dont plusieurs, n'ayant aucun culte, se soumirent facilement à celui qu'on leur imposoit sous peine de la mort.

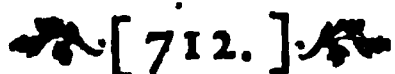
Le guerrier religieux employa pour affermir les nouveaux Musulmans dans leur foi, les mêmes moyens qu'il avoit employés pour la leur faire embrasser. Il publia une loi qui condamnoit aux supplices les plus affreux ceux qui l'abandonneroient. Il établit le Mahométisme par la crainte, il l'y affermit de la même manière.

✠[688.]✠

Okkuba fut remplacé dans le gouvernement d'Afrique par Hassan, qui se conduisit d'après les mêmes principes, & soumit à ses armes toute la Barbarie, depuis Barca jusqu'à la côte de l'Océan occidental. C'en fut fait alors de la puissance des Romains & des Grecs dans cette vaste contrée; ils fuirent en Italie & en Espagne, où ils ne trouverent pas un asyle aussi tranquille qu'ils l'avoient espéré : les conquérants les y poursuivirent.

Dans ce temps, les naturels de la Barbarie, qui commençoient à sentir qu'ils n'avoient fait que changer d'oppresses, tentèrent un effort pour recouvrer leur liberté. L'histoire prétend qu'une femme les encouragea dans cet effort, & les seconda de ses conseils & de son bras; elle se nommoit Damia. Elle se mit à leur tête, & marcha contre les tyrans : elle les repoussa jusqu'à Barca, reprit les places qu'ils

avoient conquises, & entra triomphante dans Carthage. Cette révolution singulière dans toutes ses circonstances, & conduite par une femme, fut exécutée avec une rapidité dont l'histoire offre peu d'exemples ; mais elle ne se soutint pas. Une autre révolution aussi rapide rétablit la puissance des Arabes. Des secours puissants, venus de l'Orient, remirent Hassan en état de reprendre ses avantages ; & Damia, vaincue & tuée, n'eut que la gloire d'avoir tenté de rétablir la liberté sans pouvoir la maintenir.



Un nouveau guerrier succéda à Hassan ; ce fut Moussa, célèbre dans l'histoire de cette partie du monde, & qui eut part au grand événement qui mit l'Espagne sous la domination des Arabes. Le différend survenu entre Rodrigue & le comte Julien, les suites funestes pour le prince & pour ses Etats, seront éternellement une leçon pour les rois qui voudront tout sacrifier à leurs passions. Rodrigue périt sans qu'on pût retrouver son corps ; & Mariana seul dit que, deux cents ans après, on trouva dans une église de Visan, en Portugal, cette épitaphe : *Ici repose Rodrigue, dernier roi des Goths.*

Le sort du comte Julien ne fera pas une

moins grande leçon pour les sujets traîtres qui peuvent avoir à se plaindre de leurs rois, mais qui n'ont pas le droit de les punir. S'il faut en croire les historiens Arabes, il vit son fils précipité du haut d'une tour de Ceuta, sa femme lapidée; & lui-même, dépouillé de ses biens & chargé de fers, finit misérablement ses jours dans un cachot. Sort terrible ! qui prouve cette vérité triviale, mais qu'on ne sçauroit trop répéter, que ceux qui profitent des trahisons, sont les premiers à détester les traîtres & à les punir.

Tharec, chargé de l'expédition d'Espagne par Moussa, eut des succès qui exciterent la jalousie du gouverneur de l'Afrique, & qui l'engagerent à venir lui-même ravir à son lieutenant la gloire dont il s'étoit couvert. Cette jalousie le rendit injuste. Tharec cependant sçut en détourner les effets, parce qu'il s'étoit attiré la confiance des troupes qui l'avoient suivi dans son expédition, & qui, ayant vaincu sous lui, reconnoissoient lui devoir les richesses dont elles s'étoient emparées par le pillage.

✿[718.]✿

Les injustices de Moussa furent punies sous le treizieme Calife. Soliman cette année le rappella d'Espagne, ainsi que Tharec.

Celui-ci ne manqua pas de porter ses plaintes au Calife ; il lui dénonça son supérieur comme un homme qui s'étoit approprié les richesses des Chrétiens qui revenoient au trésor du successeur de Mahomet. C'étoit intéresser le prince dans la querelle ; il eut la satisfaction de voir Moufa condamné à une amende de deux millions de drachmes. Moufa étoit avare ; le chagrin de déboursier une pareille somme le rendit malade , & causa sa mort. Son châtiement ne priva pas ses trois fils des emplois qu'il leur avoit confiés auparavant. Abdalazzis gouvernoit l'Espagne ; & Abdolmalek & Abdallah , l'un Ceuta & Tanger , & l'autre le reste de l'Afrique.



Les Califes continuoient de commander en Afrique : elle étoit gouvernée par des Emirs qui recevoient d'eux leur pouvoir ; mais ils devoient s'attendre à voir un jour les Emirs éloignés finir par s'établir dans leurs gouvernements , ou des ambitieux se rendre dans ces contrées pour s'y former des souverainetés indépendantes. L'histoire se contente d'indiquer ces révolutions , sans entrer dans les détails intermédiaires qui les préparent. Ces contrées barbares , habitées par des barbares , & gouvernées par des hommes qui ne l'étoient

toient pas moins, sont couvertes pendant long-temps de l'obscurité la plus profonde. Les événements qui se passoient dans l'Orient, ceux de l'Espagne, sont les seuls qui aient été recueillis avec soin. Les Califes entretenoient auprès d'eux des sçavants. Les Arabes établis en Espagne cultivoient les sciences; elles étoient ignorées dans l'Afrique; aussi les faits qui s'y sont passés, n'ont-ils été recueillis qu'avec beaucoup de négligence; on ne les faisoit qu'autant qu'ils avoient des liaisons avec ceux qui intéressoient l'Espagne ou l'Orient.

✂[780.]✂

Deux Arabes de la race d'Ali, persécutés par les Abbassides, quitterent dans ce temps l'Arabie, pour venir chercher un asyle dans l'Afrique occidentale. Edris & Soliman (c'étoient leurs noms) y vécurent d'abord en simples particuliers. Des connoissances supérieures à celles des peuples auprès desquels ils étoient venus s'établir, les y firent respecter. Edris eut un fils qui est regardé généralement comme le fondateur de la ville & du royaume de Fez. Tout ce qu'on sçait de cet Etat naissant, & sans doute médiocre, c'est que ses descendants le conserverent jusques vers le milieu du siècle suivant.

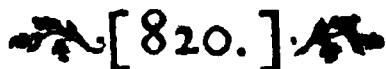
Anecd. Afr.

R



[800.]

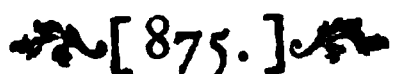
Les conquêtes des Califes s'étendoient trop loin pour qu'ils pussent veiller sur toutes ; les troubles sans cesse renaissans qu'ils voyoient autour d'eux , en attirant leur attention , ne leur permettoient pas de songer à ce qui se passoit en Afrique. Le gouverneur de Caïrovan profita de la foiblesse de ses maîtres pour se rendre indépendant. Il connoissoit les peuples qu'il avoit sous ses loix ; il avoit sçu s'en faire aimer ; il avoit employé ce moyen pour faciliter & assurer son usurpation. Ibrahim Ebn-Aglab se fit proclamer Calife , & fonda une dynastie à laquelle il donna son nom. Les Abbassides ne furent pas en état de détruire ce nouvel empire démembré des pays de leur domination.



[820.]

Les successeurs d'Aglab ne marcherent pas sur ses traces. Il avoit senti le besoin de faire aimer son joug ; son fils Ibrahim ne crut pas qu'il fût si nécessaire de ménager ses peuples. Son regne , qui dura douze ans , fut inquiet ; & le fils de celui-ci , croyant parvenir à affermir sa puissance par la sévérité , se fit haïr. Ses sujets révoltés l'attaquerent dans son palais , & le massacrèrent. Abou-Mahomet lui succéda.

L'exemple de son prédécesseur l'engagea à gouverner le Caïrovan avec modération. Cela n'empêcha pas les troubles ; il en vit naître plusieurs qu'il parvint à réprimer. Ils lui firent connoître l'inquiétude du peuple ; & , pour n'avoir pas à le craindre , il songea à l'occuper. Il se ligua avec les Sarrafins d'Espagne pour faire des conquêtes. La Sicile lui en offrit une. Un traître , nommé Eupheme , étoit en marché pour la lui livrer ; il saisit cette occasion pour armer les mécontents qui étoient en grand nombre dans ses Etats , & pour les conduire en Europe , où leur courage , qui pouvoit lui être funeste dans le Caïrovan , lui fut utile. Ses conquêtes n'appartiennent pas à l'histoire de l'Afrique. Mahomet , maître de la Sicile , y établit un prince de sa famille qui prit le titre de Roi de cette île : elle resta pendant près de deux siècles sous la puissance des Sarrafins.



Cinq Califes avoient succédé à Mahomet , mort en 838. Des regnes courts & assez paisibles n'offrent rien à la curiosité. Abouichag Ibrahim monte cette année sur le trône. Il se signala par la conquête des deux seules places que les Grecs conservoient encore dans la Sicile , Syracuse & Taormine. Il quitta la ville de Caïrovan ,

& alla transporter le siege de son empire à Tunis, où il fit bâtir un palais superbe.

✂[908.]✂

Le fils & le petit-fils d'Abouichag ne régnerent, le premier qu'un an, & le second six ; tous deux furent massacrés par leurs sujets, qui avoient à leur tête Abdallah, seigneur Arabe, qui les fit descendre du trône pour y monter. On prétend que le dernier de ces princes, en recevant le coup mortel, l'apperçut au milieu des vainqueurs, & lui reprocha sa révolte. « Tu meurs, re-
» pliqua Abdallah, & tes plaintes & tes
» reproches n'excitent que ma pitié. Songe
» qu'Aglab dont tu descends est arrivé au
» trône par les mêmes degrés qui m'y con-
» duisent aujourd'hui ; il fut un rebelle
» heureux ; son courage fit ses droits ; ce
» fer fera les miens, & ta mort les assure. »

Abdallah n'eut plus qu'à combattre Ibrahim, le dernier prince du sang des Aglabites, qui, après la mort de son frere, se renferma dans Caïrovan, où il se défendit pendant quelque temps ; mais ce prince malheureux fut encore vaincu, & perdit la vie.

Abdallah ne se voyoit plus de concurrent, lorsqu'il s'en éleva un dont il ne s'étoit pas défié ; c'étoit Obeidallah. On ignore son origine ; on varie du moins sur celle qu'on lui attribue : les uns le disent des-

cendu de la tribu de Ketama , établie dans les montagnes de Fez ; les autres assurent qu'il étoit parti de l'Orient pour s'établir en Afrique , où il vécut long-temps inconnu. Témoin des troubles qu'excitoit Abdallah , il résolut d'y prendre part. Il se forma un parti qui agit quelque temps de concert avec celui du rebelle. Dès qu'il vit les Aglabites détruits , il songea à profiter lui-même d'une révolution à laquelle il avoit contribué. Abdallah n'avoit pas plus de droits que lui au trône de Caïrovan ; il ne voulut pas avoir risqué sa vie pour donner une couronne à ce rebelle. Après avoir armé pour le favoriser , il arma pour le dépouiller ; & il eut l'art de persuader à la multitude , qu'il combattoit pour le punir d'avoir trahi ses maîtres. Il le dénonça comme un usurpateur , & ne craignit pas en même temps de prendre lui-même le titre de Calife. Ses armes furent heureuses ; & Abdallah , qui tomba entre ses mains & qu'il fit mourir , lui abandonna les fruits de son crime.

—[909.]—

Obéidallah prit cette année, la seconde de son regne , le titre de *Mohdi* ou *Almohadi* , *directeur des fideles*. Les Mahométans zélés croient que ce titre fastueux n'appartient qu'au douzieme Iman qui doit pa-

roître à la fin du monde, pour rassembler les Musulmans, & ramener toute la terre à leur croyance. Ce surnom, consacré par la superstition, rendit Obéidallah plus respectable à ses sujets; il en profita pour s'attacher ses troupes & les augmenter. Il déclara qu'il ne vouloit plus armer que pour porter l'Alcoran aux peuples qui ne le connoissoient pas encore; c'étoit dire qu'il feroit les fonctions du douzième Iman; & la plupart de ses sujets en état de porter les armes s'empressoient de se ranger sous ses drapeaux, pour partager avec lui les honneurs de ce qu'ils appelloient son apostolat. Le soin de convertir la terre étoit celui qui embarrassoit le moins Mahadi; ses soldats, malgré leur zèle, s'en inquiétoient aussi peu, pourvu qu'il les menât au pillage. Son premier voyage fut en Sicile, où il reçut en personne le serment de fidélité, & où il fit mourir le prince de Sejelmessa, qui avoit refusé de le reconnoître.

✽ [911.] ✽

Il semble que le titre de directeur des fideles imposoit à Obéidallah des devoirs pénibles, & qu'il ne vouloit pas remplir; il le quitta dès l'année suivante pour prendre celui de commandeur des fideles. Il fit plus: l'histoire, qui ne nous a pas conservé son origine, qui est sans doute obs-

cure, puisqu'elle n'en parle point, nous apprend qu'il imagina de se faire descendre de Mahomet par Ali & par Fatime. Il ne lui fut pas difficile sans doute de se faire une généalogie; il ne le lui fut pas davantage de la faire recevoir : il avoit l'autorité en main, & la force qui la fait valoir. Quoi qu'il en soit, il donna le nom de Fatimite à la dynastie qu'il fonda, & qui a duré plus de deux siècles & demi. Cette même année il jeta les fondements d'une ville qu'il appella, de son nom, Mahadie, & dans laquelle il établit dans la suite sa résidence.

✠[933.]✠

Obéidallah, ou Mahadi, premier Calife Fatimite, mourut cette année à Mahadie, après un règne de vingt-quatre ans, & plus paisible que n'auroit dû l'espérer un usurpateur. Son fils Abulkasem-Mahomet, surnommé Kayem, fut proclamé Calife à Mahadie, le jour même de la mort de son père. Selon quelques historiens, il la cacha à ses sujets par des raisons qu'on ne fait pas connoître, & qui auroient mérité cependant d'être connues. Les habitants de la Sicile apprirent qu'ils avoient changé de maître, lorsqu'il y avoit déjà six mois qu'ils payoient les impôts à un nouveau souverain. Al-Kayem s'étoit signalé sous le règne

de son pere ; on l'avoit vu à la tête de cent mille hommes battre les troupes du Calife de Bagdad en Egypte , dévaster une partie de cette riche contrée , & finir par l'abandonner après avoir été défait.

— [945 .] —

Le règne d'Al-Kayem fut d'abord tranquille ; la fin en fut troublée par une révolte. Il avoit pris plaisir à élever un sujet né dans le rang le plus obscur. Yézid , (c'étoit son nom) parvenu à la dignité de chancelier , à des richesses considérables , & au plus grand crédit , se servit contre son maître des bienfaits qu'il en avoit reçus ; il forma un parti , & arma. Il avoit agi avec tant de circonspection , que le Calife qu'il trahissoit n'apprit qu'il devoit s'en défier qu'au moment où il n'étoit plus temps de songer à se défendre. Mahadie étoit environnée & remplie de rebelles ; ses jours étoient menacés ; quelques sujets fideles , qui voyoient l'impossibilité de résister , l'exhorterent à la fuite , & la lui faciliterent. Al-Kayem , sorti de la ville , ramassa quelques troupes , & essaya de s'opposer à Yézid , qui venoit de s'emparer des villes de Caïrovan , de Rakkada & de Tunis ; il fut vaincu , & forcé de se réfugier dans le château de Mahadie , où il avoit des intelligences , & qu'il avoit fortifié. Il y fut assiégé par le

rebelle , & s'y défendit pendant sept mois entiers. Enfin les provisions qu'il y avoit amassées s'épuisèrent ; il se vit réduit à la dernière extrémité , & il n'avoit plus d'autre parti à prendre , que celui de se rendre , lorsque la mort vint mettre fin à ses peines. Son fils Almanfur , qui étoit avec lui , fit cacher ce funeste événement qui pouvoit augmenter l'orgueil des rebelles ; il sortit déguisé du château , traversa le camp ennemi sans être reconnu , se présenta dans tous les lieux où il pouvoit trouver des sujets soumis. Ils ne purent voir le fils de leur souverain réduit à leur demander leur appui , sans s'attendrir ; il eut bientôt formé une armée , & la même année il entra en campagne. Les rebelles attaqués sous les murs de Mahadie , ne purent résister à ses efforts. Yérid rallia son monde , & présenta une seconde fois la bataille à Almanfur , qui le vainquit encore. Il se retira dans la forteresse de Cottoma , où il fut assiégé à son tour , & pressé avec tant de vivacité , que ses soldats l'abandonnerent pour capituler avec Almanfur. Yérid s'attendoit au supplice réservé aux traîtres ; il se flatta de l'éviter en essayant de fuir de la forteresse , comme Almanfur avoit quitté celle de Mahadie. Il espéra d'être aussi heureux , & il le fut en partie. Il traversa le camp ; & il se seroit dérobé à toutes les poursuites si la for-

teresse avoit tenu quelques heures de plus ; mais les soldats en avoient ouvert les portes. Almanfur, en faisant chercher Yézid, apprit son évasion, & envoya après lui ; ses troupes le rencontrèrent ; mais, résolu de ne pas tomber entre les mains du prince, il chercha à se faire donner la mort en se défendant : il la reçut ; & Almanfur qui vit que la victime qu'il vouloit dévouer aux mânes de son pere lui étoit échappée, se vengea seulement sur son corps ; il le fit écorcher, & exposa à la vue de tout le monde sa peau remplie de foin. Dès qu'il fut délivré de ce rebelle, il envoya des courriers dans toutes les parties de ses Etats pour leur annoncer la mort de son pere, son avènement au trône & sa victoire.

—[952.]—

Almanfur mourut cette année. Les Mahométans vantent sa grandeur d'ame & son éloquence. Il parloit souvent en public ; & dans les mosquées il se faisoit un plaisir de prendre la place de l'Iman, & d'expliquer l'Alcoran aux pieux Musulmans. Son fils Al-Moezz-Lédini'llah, lui succéda.

—[972.]—

A'-Moezz avoit depuis long-temps en vue la conquête de l'Egypte : ses prédé-

cesseurs l'avoient tentée avant lui , mais sans succès. Il sçavoit comment toutes ces expéditions avoient été entreprises & conduites , & il étudia les fautes qu'on avoit faites , pour ne pas les faire lui-même. Ses mesures furent si bien prises , qu'il enleva cette fertile contrée aux Califes Abassides ; il y transporta lui-même sa dynastie , & mit fin ainsi à l'empire de Caïrovan (*).

La translation du siège des Califes Fatimites en Egypte , eut le même effet pour leurs Etats d'Afrique , que celle du siège de l'empire à Constantinople eut pour l'empire Romain. L'éloignement d'Al-Moezz affoiblit sa puissance ; les gouverneurs qu'il laissa dans ces contrées l'y firent décheoir par leur avarice & par leur ambition. Il sacrifia son ancien empire à ses nouvelles acquisitions. Pendant le cours de son regne, il s'étoit absenté plusieurs fois de ses Etats. Y usef-

(*) On a vu , dans les *Anecdotes Egyptiennes*, la suite de l'histoire du regne d'Al-Moez-Ledi-ni'llah , & de ses successeurs. (Voyez page 150, ann. 968.) Nous avons , comme nous l'avons dit, placé autant qu'il étoit possible , les faits dans les lieux où ils se sont passés. La translation du siège de l'empire des Califes Fatimites en Egypte , se lie à l'histoire de ce pays qu'elle continue , & dans lequel elle aura de nouvelles scènes ; elle ne laisse point de vuide dans celle de Barbarie, où de nouveaux Etats se forment des débris de celui des Califes.

Benzeiri gouvernoit alors l'Afrique en son nom : c'étoit un officier sage & expérimenté , qui conserva fidèlement le dépôt qu'on lui avoit confié ; mais ce gouverneur modéré prit enfin de l'ambition. Il ne voulut pas s'emparer d'aucune ville de son maître , il imagina d'en bâtir une nouvelle. Il construisit Arschi ; il la peupla avec choix. Il semble qu'il agit toujours de concert avec le Calife , puisque ce dernier lui donna des architectes pour conduire les travaux de sa nouvelle ville. Moezz fit plus ; il donna l'investiture de l'Afrique & de la Sicile à Aboul-Yousouf , fils de Zeiri , qui fonda ainsi une nouvelle dynastie qui prit le nom de Zeiride , de celui de son pere , & qui a régné deux siècles ; ce sont les Zeirides qui furent les premiers fondateurs du royaume d'Alger.

❧ [1020.] ❧

L'éloignement des Califes Fatimites causa beaucoup de révolutions dans cette partie de l'Afrique ; on vit se former un nouveau royaume en Mauritanie. Des Arabes , les Morabetins , que les Espagnols ont appelés ensuite Marabouts & Almoravides , établis vers le désert de Saara , où ils menaient une vie errante & sauvage , en furent les fondateurs. L'un d'eux , nommé Giouhar , né avec plus d'inquiétude que les autres ,

se lassa de sa vie vagabonde, & voyagea dans la Barbarie. Les mœurs nouvelles qui frappèrent ses yeux, le luxe & la mollesse des villes attirèrent son attention ; il connut les distinctions introduites dans les pays policés ; il voulut les porter dans sa patrie, & en jouir parmi ses concitoyens. Il avoit embrassé la loi Mahométane ; les docteurs qui l'avoient instruit s'étoient empressés de lui procurer de l'aisance ; en causant avec eux, il leur parla de ses compatriotes, & leur fit entrevoir de la facilité à les instruire, s'ils vouloient venir leur prêcher l'Alcoran. Il ne trouva que le seul Abdallah qui eut assez de zele pour entreprendre ce voyage. Giouhar lui servit de guide. Ce ne fut pas sans peine qu'ils parvinrent à rassembler ces peuples errants ; ils réussirent enfin à leur faire embrasser le Mahométisme, & à les réunir ; Giouhar y mit tout son zele, & acheva le grand ouvrage qu'il avoit entrepris.

ROIS ALMORAVIDES.

✻[1050.]✻

IL s'agissoit de donner un chef aux nouveaux Musulmans de cette contrée ; Giouhar trouva des difficultés à se faire donner ce titre. Un Arabe considéré avoit

des prétentions qu'il lui étoit impossible de détruire ; il imagina de se joindre à lui, dans l'espoir de partager l'autorité. Il fit donc élire Aboubekre , qui prit le titre d'*Emir-el-Mousslimin*, Prince des Croyants. Giouhar ne trouva pas autant de docilité qu'il l'avoit espéré dans le chef qu'il avoit fait. Aboubekre avoit des talents , & son élévation lui permit d'en faire usage. Il ne ménagea pas celui qui en avoit été l'instrument , & qui lui étoit devenu inutile ; il irrita Giouhar ; & cet homme, venu d'abord pour donner une religion à des peuples grossiers qu'il vouloit gouverner , songea à se défaire d'Aboubekre , qui le prévint en le faisant assassiner lui-même.

Abdallah , pendant que tout cela se passoit , avoit été dans une contrée voisine où son zèle l'avoit appelé. Il réunit d'autres Arabes qu'il vouloit conduire à Sur. Les Africains qui habitent cette contrée attaquèrent son monde , & le massacrèrent avec lui. Aboubekre en fut instruit ; il crut devoir venger Abdallah , par reconnoissance de ce qu'il avoit fait en faveur des Marabétins ; les richesses de Sur étoient encore un appât qui entrèrent pour beaucoup dans la résolution qu'il prit à ce sujet. Il alla saccager le pays dont il remporta un butin considérable. Il fut le chef de la dynastie des Marabouts ou des Almorayides. Ses succès

l'engagerent à porter plus loin ses armes. Il diminua beaucoup la puissance des Arabes. En se présentant dans les pays qu'ils gouvernoient, il annonçoit aux peuples qu'il venoit les délivrer de l'oppression : ceux-ci, séduits par cette assurance, couroient en foule se ranger sous ses drapeaux ; & ses armées, au lieu de se détruire, sembloient s'augmenter en marchant. Les Califes, occupés ailleurs, ne pouvoient point opposer de digues au fléau qui venoit se répandre sur leurs Etats d'Afrique ; il démembra leur empire, & en fonda un nouveau.

— [1070.] —

Yousouf ou Joseph, sous qui se rangèrent après la mort d'Aboubekre toutes les tribus qui lui avoient été soumises, poussa plus loin encore ses conquêtes : en prenant le commandement il fonda la ville de Maroc, qui devoit être sa résidence, & la capitale de l'empire qu'il vouloit aggrandir. Pendant qu'il y faisoit travailler, il envoya des ambassadeurs aux Zénètes qui s'étoient révoltés contre les princes de Fez ; & auxquels il proposa d'embrasser l'Alcoran dans toute sa pureté ; car ils faisoient une secte séparée, quoique tenant au Mahométisme. On ne répondit qu'en égorgeant ses ambassadeurs. Il arma sur le champ pour

les venger. Les Zénètes surpris & vaincus chercherent un appui auprès des princes de Fez, qui, les regardant comme des rebelles, les traitèrent aussi en ennemis. Ces peuples malheureux, poursuivis par le roi de Maroc d'un côté, & par celui de Fez de l'autre, périrent presque tous sous le fer. On compte plus d'un million d'hommes, de femmes & d'enfants, qui furent égorgés; le pays qu'ils habitoient fut un désert; & Yousouf revint à Maroc faire des réjouissances pour célébrer les dévastations qu'il avoit faites; il prit même le titre d'Emir-el-Mousslimin, ainsi que son pere. Il regardoit cette expédition comme un service rendu à la religion qu'il avoit vengée avec cette barbarie.



Yousouf, pendant son regne, fit en Espagne diverses expéditions qu'on a vues dans les Anecdotes de ce royaume. Les premières furent très-heureuses; les dernières n'eurent pas le même succès. Il mourut cette année, en laissant le trône à Ali son fils, qui fut moins belliqueux que son pere. Ce ne fut qu'avec peine qu'il se déterminà à marcher au secours des princes Maures qui l'appelloient en Espagne, & il n'y alla que pour se faire vaincre & tuer dans la sixième année de son regne. C'est à lui qu'on doit le

le recueil des ouvrages d'Avicennes ; il chargea de ce travail une compagnie de ~~separants~~ Arabes qui s'en occuperent avec succès ; c'est ce recueil rédigé par eux que nous avons.

[1115.]

Brahem, fils d'Ali, le quattieme & le dernier roi Almoravide, ne fut occupé que de ses plaisirs. Le seul événement mémorable arrivé de son temps dans l'Afrique, est l'entreprise malheureuse des Chrétiens sur Caïrovan. Ils s'étoient rendus maîtres de Mahadie d'où ils inquiétoient les Tunisiens ; un Alfaqui offrit de les en délivrer, & médita une trahison qu'il exécuta. Il se rendit en Europe, offrit aux Chrétiens de leur livrer Caïrovan, s'ils vouloient venir s'en emparer, & lui en donner le gouvernement. On accepta ses offres ; une armée partie d'Italie débarqua à Mahadie, & marcha à Caïrovan, ravageant tout sur son passage. Arrivée devant cette ville, elle trouve une armée Maure en bataille, qui fond sur elle à son approche avant qu'elle ait eu le temps de se mettre en ordre, tue sept mille hommes, & force le reste à se réfugier à Mahadie. L'Alfaqui, qui avoit conduit les Chrétiens, s'étoit joint aux Maures auxquels il étoit venu les livrer : il se mit à leur tête pour aller les assiéger ensuite dans

Mahadie ; mais , forcé de lever le siège , il crut être assez puissant pour attaquer les Almoravides. La foiblesse de ~~Brakora~~ ~~si~~ ~~est~~ faite pour encourager un ambitieux. Heureusement pour ce prince , il avoit un parent guerrier qui arma pour le défendre ; vainqueur de l'Alfaqui , il lui fit crever les yeux , & le jetta dans un cachot , où il périt peu de temps après.

❧ [1136.] ❧

La révolution qui dépouilla les Almoravides fut préparée par des voies bien extraordinaires. Abdallah , un descendant de ces premiers Arabes qui conquièrent l'Afrique septentrionale , & s'étendirent jusqu'à l'occident , né avec de l'ambition , une imagination vive , entreprit de fonder une nouvelle secte , & de se former par elle une souveraineté dans l'Afrique. Il avoit voyagé dans la Chaldée ; ses conversations avec les docteurs avoient échauffé sa tête naturellement chaude. Il rencontra dans son voyage une espece de fanatique qui se nommoit Abdolmumen , & qui se disoit inspiré : il se lia à lui ; & tous deux de concert se mirent à prêcher l'unité de Dieu , & une plus sévère observance de la loi Musulmane. Leur fanatisme se communiqua ; ils eurent des sectateurs qui vinrent se ranger en foule sous leur conduite : ils armerent ces prosé-

lytes ; & Abdallah, qui conservoit le commandement suprême, osa entrer dans les ~~Etats du roi~~ de Maroc. Il reprocha à ce prince foible les débauches honteuses auxquelles il se livroit ; condamna les femmes qui paroissoient en public sans avoir le visage voilé ; remplit la ville de ses murmures , & sur-tout de ses satyres indécentes. Contre l'ordinaire des hommes lâches qui sont presque toujours cruels & prompts à punir lorsqu'ils ont le pouvoir en mains , Brahem ne réprima pas l'insolence d'Abdallah, dont l'audace augmenta ; ses sectateurs arriverent en foule ; il étoit déjà puissant lorsque Brahem sortit de sa léthargie.

❧ [1140.] ❧

Brahem avoit armé contre Abdallah ; il s'étoit mis à la tête de ses troupes ; il se présenta même au combat , & montra une fermeté qu'on n'attendoit pas de lui. Mais il étoit trop tard : il avoit négligé de se défaire d'Abdallah lorsqu'il le pouvoit ; il paya son imprudence , il fut vaincu. Abdallah profita de ses avantages ; il envoya des détachements pour fermer les passages que le roi pouvoit prendre pour retourner dans sa capitale : la plus grande partie de son armée alla assiéger Maroc ; & Abdolmumen, à la tête du reste, se mit à la pour-

suite du roi pour se saisir de lui. Brahem fugitif arriva à Fez, dont les habitants lui fermerent les portes. Il ~~chercha un refuge~~ traite à Oran, où on le reçut ; mais Abdolmumen le suivoit. Dès qu'il se présenta devant la ville, les habitants effrayés, hors d'état de se défendre, prièrent Brahem de se retirer. Ce malheureux prince prit ce parti ; il choisit une nuit obscure pour fuir avec plus de sûreté. Il monta à cheval, prit en croupe une de ses femmes qui ne l'avoit jamais abandonné, & se mit en route. Malheureusement il s'égara. Il perdit beaucoup de temps pour retrouver son chemin, & se trouva, quand il reconnut où il étoit, auprès d'un poste d'Abdolmumen. Il étoit impossible de passer d'un autre côté pour se tirer du danger où il s'étoit imprudemment engagé ; il n'avoit derrière lui qu'un précipice affreux formé par un rocher escarpé ; il préféra la mort au danger de tomber entre les mains de ses ennemis. Il piqua son cheval, se précipita du haut du rocher, & tomba écrasé par sa chute, ainsi que sa femme & son cheval.

Telle fut la mort de Brahem, qui mit fin à la dynastie des Almôravides. Abdolmumen envoya sa tête à Abdallah, qui profita du moment pour faire des réglemens dont l'objet étoit le maintien de sa secte & de son nouveau royaume. Il établit un con-

seil composé de quarante de ses disciples ; ~~il y en joignit~~ seize autres qui devoient servir de secrétaires. Les premiers, chargés des affaires, prenoient soin de les régler. Comme ils étoient tous prédicateurs, ils étoient chargés d'aller successivement en campagne pour répandre leur doctrine & la prêcher aux peuples ; aussi les appelloit-on Mahammeddins, dont on a fait Almohaddin, d'où ils ont pris le nom d'Almohades.

ROIS ALMOHADES.

❧ [1141.] ❧

ABDALLAH n'eut pour ainsi dire que le temps de faire le règlement ; Abdolmumen, qui s'étoit hâté de revenir à Maroc, le trouva mort à son arrivée, il ne s'amusa pas à regretter son maître. Il songea à lui succéder. Il se fit élire roi des Almohades. Cependant Brahem avoit laissé un fils que les habitants de Maroc avoient reconnu pour leur roi ; Abdolmumen alla mettre le siège devant cette ville pour se saisir du fils de Brahem. Les assiégés se défendirent avec un courage qui excita sa fureur ; il jura de ne point discontinuer le siège qu'il n'eût pris la ville, & qu'il ne l'eût passée par un crible. U

l'emporta enfin d'assaut. La première chose qu'il fit lorsqu'il y fut entré, ~~ce fut de~~ faire amener le fils de Brahem, qu'il étrangla de ses propres mains. Pour ne pas manquer au serment qu'il avoit fait & par lequel il croyoit être lié, il fit réduire quelques parties de murs en poudre, & les fit passer effectivement par un crible. Ceux qui s'étoient distingués le plus dans la défense de la ville éprouverent aussi sa vengeance ; il les fit massacrer impitoyablement, & commença son regne par des excès qui le rendirent odieux. Il auroit voulu anéantir avec les Almoravides tous les monuments qu'ils avoient laissés après eux ; il fit démolir la superbe mosquée qui portoit leur nom, & en bâtit une autre sous le sien, qu'elle ne conserva pas. Il entendit le peuple se méprendre souvent dans ces dénominations, & lui apprendre par-là que ce seroit son propre nom qui seroit oublié après sa mort.

Les traditions du pays disent qu'Abdolumen étoit fils d'un simple potier, & qu'un astrologue Maure lui avoit prédit son élévation. Il eut la foiblesse de tous les hommes obscurs parvenus à une grandeur pour laquelle ils ne sont point faits, celle de rougir de sa naissance. Il semble cependant qu'il est plus beau de s'élever au trône que d'y être né. Abdolumen

voulut, comme Obéidallah, descendre de Mahomed; il se dit même expressément envoyé de Dieu pour propager l'Alcoran dans toute sa pureté chez les Africains.

[1171.]

Abdolmumen, mort la septieme année de son regne, avoit laissé le trône à son fils Joseph, qui fit plusieurs expéditions en Espagne, & qui mourut cette année. Son successeur Jacob Almanfor fut d'abord occupé à dissiper des révoltes qui s'éleverent de tous côtés dans ses Etats. Ses prédécesseurs avoient soumis à des tributs les rois de Tunis & de Trémecen, qui refuserent de le reconnoître. Il n'étoit pas en état de les y forcer. Il employa la ruse; elle lui réussit. Il feignit de faire la paix avec eux, & souleva en secret les Arabes qui leur obéissoient. Lorsqu'il les vit affoiblis par cette guerre intestine, pendant laquelle il avoit armé lui-même dans le silence, il se mit à la tête de ses troupes, en assurant les deux rois qu'il ne venoit que pour les délivrer des Arabes. Ils le crurent; & il profita de leur sécurité pour se joindre à leurs ennemis. Il réduisit facilement les deux royaumes sous son obéissance; mais, craignant que l'artifice dont il s'étoit servi ne fût un jour employé contre lui, il fit sortir les Arabes de ses provinces, & les dispersa en divers

lieux : il les affoiblit par ce moyen , & les mit hors d'état de se réunir & de se faire craindre. Cependant ils ne lui restèrent pas tous soumis ; plusieurs s'affranchirent du tribut qu'il leur avoit imposé. Ceux qu'il avoit répandus dans la Numidie & la Lybie , restèrent tranquilles jusqu'à ce qu'ils fussent accoutumés aux pays nouveaux qu'ils habitoient ; dès qu'ils les eurent connus , ils les conquérèrent , & ne reconnurent plus d'autre souverain que leurs Cheicks

C'est à Almanzor qu'on attribue les premiers fondements de la ville d'Alcassar. Ce prince , s'étant égaré un jour à la chasse, fut surpris par la nuit au milieu d'un marais. Un orage affreux , qui se fit sentir dans ce moment , lui faisoit desirer des secours , un guide ou un abri. Il trouva tout cela dans un pêcheur qui le conduisit dans sa cabane , où il le sécha & le réchauffa. Almanzor le pressa de le conduire dans un lieu où il pût retrouver plus aisément sa suite ; le pêcheur le pria d'attendre au lendemain , parce que les chemins rompus par l'orage étoit impraticables & dangereux ; il le détermina à partager son souper , & la natte sur laquelle il couchoit. Le lendemain il reconduisit le roi dans le lieu le plus voisin , où sa suite étoit fort inquiète. Le prince voulut récompenser le pêcheur , & lui ordonna de fixer lui-même le prix qu'il mettoit à

ce qu'il avoit fait. « J'ai fait peu , répondit celui-ci , mais c'est à un grand roi ; je » dois donc mesurer le bienfait que vous » me devez par votre grandeur & non par » mes services. Faites-moi bâtir une maison » plus commode que celle que j'habite ; » elle pourra vous être utile encore , & » vous y ferez mieux ; d'autres voyageurs » égarés comme vous y trouveront aussi » un meilleur asyle. » Almanzor fit bâtir à la place de la cabane un château qu'il nomma Abdulkerim , du nom du pêcheur. Il y alloit souvent se divertir. Il le fortifia ensuite , & par degrés il se forma autour une ville où se tenoit un marché auquel les Arabes apportotent leurs denrées.

❧ [1195.] ❧

Almanzor est célèbre dans l'histoire des Maures d'Espagne, qui le reconnurent pour leur souverain ; il fut le plus puissant des rois qui ont régné en Afrique depuis les Califes Arabes. Ses expéditions en Espagne l'éloignèrent souvent de ses Etats ; la dernière le retint pendant trois ans. Le gouverneur qu'il avoit laissé à Maroc crut pouvoir profiter de son absence , & se révolta. Il avoit gagné les Arabes de la campagne , & formé une armée nombreuse. Le retour soudain d'Almanzor l'épouvanta ; il ne se crut pas en état de tenir devant lui la cam-

pagne , & il se renferma dans Maroc , résolu de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Cette défense fut ~~en effet~~ opiniâtre ; il arrêta un an entier Almanzor devant cette place. Ce prince, voyant ses troupes se décourager , résolut de tenter un dernier effort. Il commanda à ses soldats de paroître le lendemain au combat avec chacun une échelle ; ils obéirent ; lui-même en chargea une sur ses épaules , & se présenta devant eux. « Nous avons combattu » pour la gloire jusqu'à ce moment , leur » dit-il ; il faut à présent combattre pour » la vengeance. Vos femmes & vos enfants » sont enfermés dans ces murs ; suivez-moi , » je vais vous les rendre , & punir leurs ravisseurs. » A ce mot , il alla placer lui-même l'échelle contre le mur. Il opposa la constance à la résistance des assiégés. Pendant trois jours & trois nuits il ne quitta point le combat : ses troupes fatiguées étoient relevées par des troupes fraîches ; lui seul ne se reposa point , & resta avec celles qui combattoient. Les assiégés ne purent résister ; ils abandonnerent la ville pour se réfugier dans la forteresse. Almanzor franchit le premier les murs. Le spectacle qui s'offrit d'abord à ses yeux fut une multitude de cadavres entassés dans les rues ; il s'en exhaloit une puanteur insupportable , & qui devoit être funeste aux vainqueurs :

il ne voulut cependant pas qu'on les enlevât : il les laissa pourrir dans les endroits où ils étoient ; & lorsqu'ils eurent été consumés , il en fit réduire les os en poudre. On lui attribue à cette occasion le mot féroce de Vitellius : *Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon.*

[1196.]

Les rebelles se défendoient cependant dans la forteresse ; ils ne furent réduits que par la faim. Lorsque les vivres vinrent à leur manquer, ils songerent à implorer la clémence d'Almanzor. Le gouverneur employa la médiation d'un Marabout qui jouissoit d'une grande réputation de sainteté , & qui entreprit en effet de faire sa paix avec le roi. Almanzor promit de pardonner ; mais la vue du gouverneur qui venoit se jeter à ses pieds , lui fit oublier sa promesse. Il le regarda avec fureur, lui jeta sa chaussure au visage , & le fit décapiter sur le champ avec tous ceux qui l'avoient accompagné. Le Marabout étonné ne craignit point de lui reprocher de manquer à sa parole , mais il répondit froidement qu'on ne doit en tenir aucune aux traîtres.

[1205.]

Depuis cet événement , il n'est plus

question d'Almansor ; ce prince disparut tout-à-coup de ses Etats, & on ignore ce qu'il devint. La conjecture la plus vraisemblable est qu'il eut des remords de sa perfidie & de sa cruauté, & qu'il crut pouvoir l'expier en allant visiter le tombeau du prophete, & en passant le reste de ses jours dans l'obscurité. Ce qu'il y a de certain, c'est ce qu'il ne reparut plus. Il faut peut-être mettre au nombre des contes Arabes ce que disent à cette occasion plusieurs historiens. Les uns prétendent qu'il erra inconnu, & qu'il mourut boulanger à Alexandrie. Ils content encore qu'une de ses femmes partit de Maroc, avec une fille qu'elle avoit eue de lui, dans ses bras pour l'aller chercher ; qu'elle trouva en effet à Alexandrie son mari avec qui elle vécut jusqu'à sa mort ; qu'alors, n'ayant plus rien qui l'attachât dans cette ville, elle en partit pour revenir dans sa patrie ; qu'en passant par Tunis, le fils du roi devint amoureux de sa fille, & vouloit lui faire violence ; mais qu'instruit qu'elle devoit le jour à Almanzor, il l'épousa. Ces détails, qui seroient dignes de figurer dans *les Mille & une Nuit*, sont cependant racontés avec beaucoup de gravité par les historiens. Quoi qu'il en soit, les habitants de Maroc mirent son frere Brahem à la tête du gouvernement pendant son absence.

[1206.]

Il y avoit un an qu'Almansor étoit absent ; ~~on n'en~~ recevoit aucune nouvelle. Les peuples inviterent son fils Mahomet-Al-Naker à monter sur le trône. Il avoit le goût belliqueux de son pere ; mais il n'en avoit ni les talents, ni le courage.

[1214.]

Al-Naker avoit fait une expédition en Espagne, où Alphonse avoit pris plusieurs places sur les Maures. Cette expédition, à laquelle il conduisit plus de soixante mille hommes, fut malheureuse ; il n'en ramena personne avec lui, & lui-même avoit été obligé de prendre la fuite. Il fut mal reçu de ses sujets, qui imputerent sa défaite à sa lâcheté : il en eut du chagrin ; & ce chagrin, joint aux fatigues qu'il avoit éprouvées, déranger sa santé, & hâta sa mort. Un de ses petits-fils, Ceyed-Barran, fut nommé son successeur ; mais il n'occupa pas long-temps le trône. Les provinces, lassées de la domination des Almohades, se révolterent. Les rois de Tremecen, de Fez & de Tunis, qui ne songeoient qu'à secouer le joug, & qui avoient saisi toutes les circonstances où ils croyoient pouvoir le faire avec succès, ne laisserent pas échapper celle-ci. Un Africain, nommé Garamazan-ebn-Zeyen, qui descendoit

des anciens rois de Tremecen, arma cette province, entreprit de la délivrer du joug des Almohades, & de ~~remettre sur~~ le trône.

❧ [1234.] ❧

Ceyed se hâta de se mettre en campagne pour empêcher les progrès de la révolte. Il tourna d'abord ses armes contre Garamazan, qu'il espéroit de vaincre plus facilement. Celui-ci à son approche se retira dans un château. Il vit bientôt qu'il n'étoit pas en état d'y faire une longue défense ; il appella l'artifice & le crime à son secours. Il envoya au roi un de ses parents, qui, affectant des sujets de mécontentement très-graves, lui offrit de lui livrer Garamazan & le château. Il le pressa de venir reconnoître avec lui l'endroit par lequel il lui seroit aisé de s'introduire. Ceyed étoit jeune ; il manquoit de prudence. Le desir & l'espoir de se débarrasser promptement d'un rebelle, & d'être bientôt en état de marcher contre les autres, le firent donner dans le piège qu'on lui tendoit ; il suivit l'inconnu qui le conduisit dans un endroit écarté où il l'assassina. La mort de Ceyed mit fin à la domination des Almohades sur Trémecen. Garamazan fondit sur l'armée qui avoit perdu son maître, la dissipa, & conquit le royaume de Trémecen qu'il laissa à sa postérité.

ROIS DE LA DYNASTIE DES
BIMÉRINIS.

✠ [1300.] ✠

JUSQU'ICI l'histoire de la Barbarie rentre dans la confusion. La race des Almohades n'étoit pas éteinte ; mais les princes qui restoit n'avoient que de la foiblesse & peu de talents. Les gouverneurs de la plupart des villes se rendoient indépendants ; celui de Fez se fit roi , & eut des succès qui établirent sa puissance, & l'étendirent. Par degrés , ce royaume envahit celui de Maroc , & fonda une nouvelle dynastie de ses souverains, celle des Bimérinis, qui régnerent sur les deux Etats, & conquièrent tous les petits qui s'étoient formés dans leur voisinage.

✠ [1362.] ✠

Yousouf III, roi de Fez & de Maroc, de la dynastie des Bimérinis, voulut s'emparer du royaume de Tremecen, que ses prédécesseurs avoient en vain tenté plusieurs fois d'envahir. Après avoir remporté divers avantages sur le roi, qui étoit un descendant de Garamazan, il le força de se renfermer dans sa capitale où il l'assiégea. Ce siège, le plus célèbre de l'histoire de ce royaume, duroit déjà depuis sept ans ; la ville étoit investie de toutes parts ; on n'y pouvoit faire entrer aucune provision.

Les habitants de Tremecen, exténués par la disette, se répandoient en plaintes & en murmures. Ils s'attrouperent bientôt, & vont au palais du roi le prier d'avoir pitié d'eux, & de mettre fin à une guerre dont ils étoient les victimes, & qu'ils ne pouvoient plus soutenir. Ils lui montrent les suites funestes d'un assaut général qui ne peut tarder, & qui ne peut que réussir aux ennemis contre des hommes affoiblis, & devenus hors d'état de se défendre. Le roi les écouta tranquillement : on venoit de servir son repas ; il fit ouvrir les portes de la salle à manger. On vit un morceau de chair de cheval avec une poignée de riz : « Voilà mes festins, leur dit-il ; vous voyez » que mon état n'est pas plus heureux » que le vôtre. » Ce spectacle fit cesser leurs plaintes ; il partagea le mets grossier qu'il avoit entre les plus foibles, & n'y toucha pas lui-même. Il sortit ensuite avec eux, & harangua ce peuple affoibli sur la place ; il leur fit sentir qu'il étoit plus honorable pour lui de mourir en se défendant, que de tomber dans les fers du roi de Fez. Une attaque vigoureuse & imprévue pouvoit d'ailleurs réussir ; c'étoit le dernier parti qu'on avoit à tenter. Il fit passer son courage dans l'esprit de la multitude ; le désespoir ranima ses forces ; la mort ou la victoire fut l'unique cri qu'on entendit ;

entendit. La nuit suivante fut choisie pour faire une sortie. Au moment où l'on ouvrait les portes pour aller attaquer les assiégeants, on apprit que le roi de Fez venoit d'être assassiné par un Maure. Cette nouvelle persuada les habitants de Trémecen que le Ciel combattoit pour eux ; leur ardeur redoubla ; ils fondirent sur le camp ennemi épouvanté de la mort de son roi, taillèrent en pièces tout ce qui se présenta devant eux, en chassèrent les troupes de Fez, s'emparèrent de leurs bagages, y trouverent les aliments dont ils manquoient, & des richesses qui les dédommagerent des pertes que leur avoit occasionné un si long siège.

❧ [1404.] ❧

Le successeur d'Yousouf, Abul-Hassan, voulut, comme son prédécesseur, s'emparer de Trémecen, & fut plus heureux. Aussi-tôt qu'il se vit débarrassé de plusieurs révoltes qui s'étoient élevées dans ses Etats, & qui l'occupèrent près de quarante ans, il vint assiéger aussi Trémecen. Cette place menacée si souvent, attaquée plusieurs fois, étoit toujours tenue par ses maîtres dans le meilleur état de défense ; aussi soutenoit-elle des sièges longs. Celui-ci dura deux ans & demi, avec des succès différents. Abul-Hassan fut obligé de faire

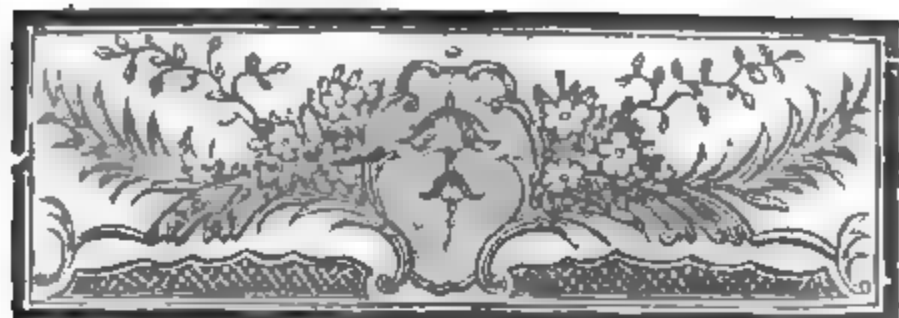
Anecd. Afr.

T

62 ANECDOTES DE BARBARIE.

venir plusieurs fois de Fez de nouvelles troupes , pour remplacer celles qui périssent sous les murs de la place qu'il vouloit prendre. Il s'en rendit maître par assaut. L'infortuné roi de Trémecen tomba entre ses mains ; il le conduisit à Fez. Les princes barbares ne connoissent ni le droit des gens , ni les regles de l'humanité. Le prisonnier , chargé de fers , fut exposé pendant quelques jours à la curiosité du public , toujours humiliante pour celui qui en est l'objet. On lui coupa ensuite la tête , & son corps fut jetté à la voierie. Cela n'empêcha pas les descendants de ce prince de remonter sur le trône dont leur pere étoit descendu , & de l'occuper encore pendant environ cent vingt ans.

L'histoire générale de la Barbarie nous a occupé jusqu'ici ; nous ne trouvons plus que des détails confus sur les rois de Fez & de Maroc. Les Bimérinis furent chassés du trône par les Oatazes , dont la conduite sévère & tyrannique aliéna leurs sujets , & prépara une nouvelle révolution qui forma un nouvel empire de Maroc , gouverné par des Chérifs ou empereurs qui subsistent encore aujourd'hui. Nous allons donc parcourir successivement les anecdotes historiques qu'offrent les Etats indépendants & séparés de la côte septentrionale de l'Afrique.



ANECDOTES DE MAROC.

CHÉRIFS.

HAMET ET MAHOMET.

[1490.]

DEPUIS long-temps, un Arabe ambitieux, dont les ancêtres s'étoient établis dans la Libye, avoit pris le nom de Chérif, titre de dignité qui répond à celui d'Emir que les Arabes donnent aux descendants de Mahomet. Il n'avoit pas eu de peine à persuader son illustre origine à des peuples grossiers, trop ignorants pour examiner & pour douter, & faits pour adopter aveuglément tout ce qu'on vouloit leur faire croire. Ce descendant de Mahomet avoit commencé par se mettre à la tête de quelques vagabonds avec lesquels il infestoit les chemins, & atta-

quoit les caravanes. Ses successeurs, nourris dans les armes, portèrent plus loin leur ambition, & prétendirent au trône. Ce fut Hassen qui en fraya le chemin à ses enfants. Une connoissance profonde des hommes avec lesquels il avoit vécu, lui apprit les moyens de les conduire & de les faire servir à ses vues. Il commença par afficher beaucoup de sagesse & de religion ; il s'établit une réputation de sainteté. Son hypocrisie favorisa son ambition. Il avoit trois fils, Abdelquivir, Hamet & Mahomet, qu'il éleva d'une manière propre à seconder ses desseins. Il leur fit faire le pèlerinage de la Mecque, & leurs premiers soins à leur retour furent d'affecter la sainteté de leur pere. Les deux derniers, Hamet & Mahomet, envoyés à Fez, sçurent si bien s'insinuer dans les bonnes grâces du roi, qu'il chargea Mahomet de l'instruction de son propre fils, & qu'il finit par lui donner, ainsi qu'à son frere Hamet, les gouvernements des provinces de Sus, de Maroc, de Hea & de Trémecen. En vain le frere du roi, qui voyoit l'ambition des Chérifs à travers leur hypocrisie, essaya de lui ouvrir les yeux ; il ne put lui inspirer aucune défiance.

❧ [1500.] ❧

Hamet & Mahomet ne tarderent pas à

se rendre maîtres dans leurs gouvernements ; mais ils employèrent assez d'adresse pour n'en pas donner des inquiétudes au roi de Fez , en disposant absolument des forces de ces provinces. Ils se couvrirent de gloire par plusieurs victoires sur les Portugais. Sous le prétexte de secourir Hea , Duquela & Trémecen contre les Chrétiens , ils se rendirent maîtres de ces provinces. Mahomet choisit alors la ville de Tednet pour y faire sa résidence ; il y bâtit un palais , & prit le nom de prince de Hea.

✂[1516.]✂

Mahomet étoit le plus ambitieux des trois freres. Dans le cours de ses guerres contre les Portugais , il eut des succès & des revers ; mais une dernière victoire répara tout. Secondé de ses freres , il força les Portugais à lever le siège d'Anega , les défit totalement , & fit prisonnier leur général Lopez-Barriga. Dans cette bataille , qui fut sanglante , il perdit son frere Abdelquivir.

✂[1525.]✂

La ville de Maroc étoit possédée par Nacer-Buchentuf qui y régnoit ; mais sa domination ne s'étendoit au-delà des murs que sur un très-petit territoire. Hamet , qui vouloit se rendre maître de cette pla-

ce, craignoit les lenteurs d'un siège ; il employa l'artifice qui lui réussit, comme la force lui avoit déjà réussi dans d'autres occasions. Il alla dans la ville, comme pour visiter Buchentuf ; il s'insinua dans sa confiance, se fit aimer des habitans, & finit par empoisonner le prince, à la place duquel il se fit reconnoître : il prit alors le titre de roi de Maroc.

L'usurpateur jouit tranquillement de son crime ; il fut connu, & la superstition s'empressa de l'en absoudre. Nacer-Buchentuf, quelques années auparavant, avoit voulu enlever quatre pommes d'or qui sont au-dessus de la mosquée d'Abdolmumen. L'ignorance superstitieuse, qui ne sçait pas quand elles y furent placées, puisqu'elles les attribue tantôt à Almanfor, tantôt à une reine qui y fit servir sa dot, croit qu'elles le furent par enchantement & sous une certaine constellation, de manière qu'il étoit impossible de les enlever, ou du moins très-dangereux pour celui qui l'auroit tenté. Buchentuf n'osa pas exécuter son projet, parce qu'il vit murmurer généralement, & que peut-être il fut aussi superstitieux que son peuple. Quoi qu'il en soit, on lui fit un grand crime du dessein seul, & on regarda sa mort comme un châtiment.

Hamet, en tirant parti de la crédulité

commune, ne la partageoit pas ; il eut également envie de s'approprier ces pommes précieuses ; & il s'y prit adroitement. Il fit ôter en secret par un Juif la pomme la plus haute, avec la barre qui la soutenoit. A l'examen, il se trouva que tout n'étoit pas d'or ; mais il y avoit encore pour vingt-cinq mille sequins de ce métal. Comme le peuple murmuroit beaucoup, il s'empressa de faire mettre du cuivre à la place de l'or, & de le dorer ; le tout fut remplacé pendant une nuit, & le Juif qui y avoit été employé fut pendu au haut de la tour. Le peuple fut satisfait : bientôt il crut que des génies, chargés de la garde de ces pommes, avoient été replacer eux-mêmes celle qui manquoit, & punir le sacrilège qui avoit osé la dérober. Ces génies auroient dû porter leur vengeance sur celui qui avoit commandé le vol, & non sur l'esclave qui avoit obéi. Quoi qu'il en soit, ce n'est que sous Ismaël que l'on fut détrompé. Ce prince enleva réellement les pommes, sans se donner la peine d'y en substituer d'autres ; & les Africains, étonnés d'abord de le voir vivre après cet attentat, n'eurent à s'étonner ensuite que de leur stupidité.

[1528.]

Hamet, jusqu'à ce qu'il se crut assuré
T iv.

dans ses nouveaux Etats , ménagea le roi de Fez. Il s'engagea à lui livrer le cinquieme de tout le butin qu'il feroit à la guerre ; mais il ne lui tint pas parole ; & bientôt , ne croyant plus avoir à le craindre , il voulut lui faire sentir qu'il n'en recevrait point. Il lui envoya , après une victoire sur les Arabes , six mauvais chameaux & autant de chevaux. « C'est un » serpent qui perce le sein dans lequel je » l'ai réchauffé , dit le roi de Fez , en recevant ce présent. Quoiqu'il affectât de l'indifférence , il fut sensible à cette insulte ; il mourut peu de temps après. Son fils avoit été disciple de Mahomet ; il crut devoir des égards au frere de son précepteur ; en conséquence , il lui fit dire qu'il n'exigeoit de lui qu'un léger tribut annuel. Cette condescendance annonçoit de la foiblesse. Hamet lui répondit avec fierté qu'il n'étoit ni juste , ni de la dignité d'un descendant du prophete , d'être le tributaire d'aucun souverain de la terre , que c'étoit de lui que les rois devoient l'être. Il lui offrit cependant son amitié , s'il vouloit agir avec lui d'égal à égal ; & il le menaça , s'il osoit former le dessein de le troubler dans ses projets.

— [1536.] —

Hamet régnoit à Maroc, Mahomet am-

bitionnoit le titre de Roi ; il avoit conquis assez d'Etats pour le soutenir avec splendeur. Il médita une nouvelle conquête qu'il fit cette année ; ce fut celle du cap d'Aguer. Les Portugais le défendirent avec un courage opiniâtre. Ce siège coûta seize mille hommes au vainqueur , qui se vengea sur la garnison qu'il fit passer toute entière au fil de l'épée ; il n'épargna que le gouverneur Monzoy. Les charmes de dona Mencia , sa fille , le sauvèrent de la proscription générale ; Mahomet en devint éperdument amoureux. Ses offres , ses caresses furent rejetés avec mépris. Son amour irrité sembla se changer en fureur ; il voulut livrer dona Mencia à la violence de ses Negres. Ce supplice affreux épouvanta cette fille vertueuse ; elle offrit au conquérant barbare de se rendre à ses vœux à deux conditions , l'une qu'il l'épouserait légitimement , & l'autre qu'il lui laisserait le libre exercice de sa religion. Mahomet n'hésita pas à les accorder ; mais il ne jouit pas long-temps du bonheur que lui procuroit la possession de la belle Espagnole. Ses autres femmes , jalouses de la préférence qu'il lui donnoit , l'empoisonnerent avec un fils dont elle étoit accouchée. Mahomet lui donna des larmes , & la vengea. Il en combla le pere de présents , & le renvoya en Espagne.

[1538.]

Mahomet , maître du cap d'Aguer , avoit pris le titre de Roi. Ses conquêtes , qu'il retint toutes , le rendirent plus puissant que son frere , & exciterent sa jalousie. Leur méfintelligence éclata bientôt. Cid-Arrahal , Alfaqui du plus grand mérite , tenta de les réconcilier. Il leur représenta combien leur rupture pouvoit nuire à la religion & à leurs intérêts communs. Il négocia si habilement , qu'il disposa Mahomet à la paix , & à avoir une entrevue avec son frere ; mais Hamet , que sa jalousie rendoit plus difficile , ne se prêta qu'avec peine à cette entrevue , & n'y parut que dans les plus funestes résolutions. Aussi-tôt que son frere vint l'embrasser , il le saisit avec tant de force , qu'il faillit à le renverser. Mahomet étoit plus fort ; il se débarrassa de ses mains , & le renversa sous lui : alors il se contenta de lui reprocher sa perfidie , & sortit , en lui annonçant de se préparer à la guerre. Les deux freres armerent. Hamet , vaincu dans différents combats , tomba entre les mains de son frere , qui lui rendit la liberté , après avoir fait un traité qui assuroit l'empire de Maroc & ses propres Etats à son fils Harran.

✂ [1543.] ✂

Le traité conclu entre les deux freres étoit désavantageux à l'ainé. Il rompit, & entreprit de déclarer la guerre à Mahomet. Pour la soutenir avec plus de succès , il songea à s'allier avec le roi de Fez , qui se prêta volontiers à ses desseins , parce qu'il espéra de se ressaisir de plusieurs provinces dont il avoit été dépouillé. Mahomet négocia pour détourner cette alliance. Pendant ce temps , il s'empara de Maroc , & força son frere à consentir à une nouvelle entrevue. Il le reçut dans un pavillon , assis sur un trône devant lequel Hamet fut amené. Il se contenta de le laisser debout un moment : le prenant ensuite par la main , & le faisant asseoir à côté de lui , il lui reprocha tendrement ses torts , & lui offrit les moyens de les réparer. « Rendez-moi votre confiance & » votre amitié , lui dit-il , & je vous pro- » mets de vous rétablir dans vos Etats , de » vous reconnoître pour mon souverain , » de vous obéir en qualité de votre lieu- » tenant. Dégagez seulement ma parole » vis-à-vis des habitants de Maroc : ils » m'ont ouvert leurs portes ; ils craignent » votre vengeance ; j'ai promis de les en » garantir. N'y retournez donc pas en me » quittant ; retirez-vous à Tafilet , & res-

» tez-y quelque temps avec votre famille.
» A l'égard de vos enfants, ne soyez pas
» inquiet sur leur sort ; réunissons nos for-
» ces , & formons - leur des établisse-
» ments. » Hamet humilié n'avoit que des
excuses à faire , puisqu'il avoit tort ; il les
fit ; & , le lendemain , il partit pour Ta-
filet.

❧ [1544.] ❧

Mahomet voulut se venger du roi de Fez. Oataz bleffoit ses yeux , parce qu'il descendoit d'une longue suite de rois ; ce fut sa jalousie qui l'arma plus que les secours qu'il avoit voulu donner à son frere. Il chercha des prétextes pour lui déclarer la guerre , & ils ne manquent jamais à un ambitieux. Il se mit cette année en campagne , & bientôt son armée & celle d'Oataz se trouverent en présence. Mahomet eut de l'inquiétude sur l'événement. Il ne négligea rien pour animer ses troupes à soutenir leur réputation. Persuadé que le fanatisme & la superstition pouvoient faire autant de héros de ses soldats , il fit parler des devins ; il annonça hautement la victoire & la prise du roi de Fez. L'enthousiasme qu'il avoit affecté en donna à son armée ; il vainquit , & Oataz tomba entre ses mains. Mahomet ne conserva pas dans sa victoire la modération qui est une

gloire nouvelle ; il fit venir devant lui le roi de Fez , qu'il étoit bien aisé d'humilier.
« La fortune vous fait mon prisonnier ; je
» me souviens d'avoir été votre précepteur : je vous donnois alors des leçons
» utiles , vous n'en avez pas profité ; je
» vais vous les donner encore , & vous
» les devez à l'amitié. C'est votre foiblesse
» qui vous a perdu : vous avez négligé de
» punir les crimes ; ils se commettent journellement dans votre capitale déchue
» de son ancienne splendeur : les vices &
» l'impiété regnent à la place des vertus.
» Dieu vous avoit confié l'autorité suprême pour réprimer les excès ; il vous
» l'a ôtée parce que vous n'en faisiez pas
» usage ; c'est lui qui est l'auteur de votre
» infortune. Les rois méprisent les conseils jusqu'à ce que le malheur les dispose à les écouter ; profitez de vos revers ; Dieu vous ordonne par ma voix
» de changer de conduite. Quant à moi,
» je ne me prévaudrai point de ma victoire ; quelque sujet de mécontentement que vous m'ayiez donné par les
» secours que vous avez offerts à mon
» frère , je sçais également pardonner une
» injure , & m'en venger. Je vous rétablirai dans vos Etats ; souvenez-vous que
» vous ne les tiendrez que de moi. »

Oataz écouta ce discours avec une pa-

tience qu'on n'attendoit pas ; mais , lorsque Mahomet eut achevé , il lui répondit avec une noble hardiesse : « Vous me per-
» suaderez difficilement que vous n'avez
» pris les armes que pour me faire une
» leçon ; mais puisque vous me la faites
» en précepteur , je veux bien la recevoir
» en disciple. J'avoue qu'il peut s'introduire dans un Etat une multitude d'abus & de désordres ; mais est-il toujours au pouvoir des rois de les prévenir ? Si ceux que vous prétendez s'être glissés dans le mien sont aussi grands que vous semblez le penser , & ne peuvent être attribués qu'à ma négligence , étoit-ce à vous , à vous charger de m'en punir ; vous , qui me devez ce que vous êtes ; vous , que mon pere a daigné élever , à ma sollicitation , du rang obscur de précepteur , à une fortune qui vous a mis en état d'arriver à la haute puissance où vous vous trouvez , & où vous n'êtes parvenu que par la ruine de votre famille ? Comblé de mes bienfaits , vous osez m'insulter ? La Providence me livre entre vos mains ; elle veut éprouver l'usage que vous ferez de la victoire ; voir si , après avoir violé les traités les plus solennels , rompu les nœuds les plus sacrés de la fidélité & de la reconnoissance , votre cœur est

» encore capable de pitié. Vous avez en-
» trepris de me rappeler mes devoirs ;
» voyons maintenant si vous sçavez faire
» le vôtre. »

Mahomet affecta un air riant pendant tout ce discours ; mais il en fut intérieurement piqué : pour en éviter un autre , il s'empressa de l'envoyer dans une tente, sous le prétexte de le faire panser de ses blessures.

— [1549.] —

La prison d'Oataz ne fut pas longue ; son fils traita avec les enfants de Mahomet , pour la liberté de son pere , & la paya de la ville de Miquenen. Mahomet, lorsqu'il s'agit de remplir le traité, en renvoyant le roi , feignit de n'avoir pas autorisé ses fils , & exigea encore d'Oataz qu'il lui remettoit la ville de Fez, aussitôt qu'il la demanderoit. Le malheureux monarque souscrivit à cette condition honteuse, & retourna dans sa capitale. A peine y fut-il arrivé , que Mahomet lui envoya demander cette place. Il la refusa. Ce fut le sujet d'une nouvelle guerre , dans laquelle Oataz fut aussi malheureux que dans la première. Forcé de se rendre , il subit les conditions du vainqueur, qui le dépouilla de ses Etats, & le relégua à Maroc , où il le fit mourir quelque temps après.

[1552.]

Mahomet , jusqu'ici heureux dans toutes ses entreprises , perdit son fils aîné Har-ram , qu'il destinoit pour son successeur. Il ne trouva plus dans ses deux autres fils jaloux l'un de l'autre , les mêmes ressources ; leurs différends arrêterent le cours de ses prospérités. La mort d'Oataz , qu'il avoit ordonnée , souleva contre lui des sujets fideles de ce prince. Buhançon se mit à leur tête : il fut secondé par le gouverneur d'Alger , qui vint attaquer Mahomet , & se camper sur les bords de la riviere Cébres , à peu de distance de Fez. Cette ville a un privilege bien étrange & bien singulier ; c'est celui de pouvoir se rendre à l'ennemi lorsqu'il en est à une demi-lieue , & que le prince n'est pas en état de la défendre. On dit que ce privilege lui a été accordé par ses fondateurs , qui n'ont pas voulu que cette ville fût exposée à la destruction , pour satisfaire le caprice d'un prince foible. Quoi qu'il en soit , tous les rois jurent , à leur couronnement , de ne point enseindre ce privilege. Mahomet avoit fait ce serment. Dès qu'il vit ses ennemis si près de Fez , il en sortit ; mais la victoire l'avoit abandonné : il fut vaincu , forcé de fuir , & de laisser l'entrée libre de la ville

vîlle à Buhançon , qui s'y fit proclamer roi.

✂[1555.]✂

Buhançon n'occupa pas long-temps le trône de Fèz. Mahomet avoit des ressources qui le mirent en état d'attaquer encore son ennemi ; il le combattit & le vainquit cette année. Son frere Hamet , qui avoit encore agi de concert avec ses ennemis , fut enfermé dans un monastere Mahométan de Maroc , dont il défendit de le laisser sortir. Le reste de la vie de Mahomet , qui ne fut pas longue , se passa encore en expéditions & en débauches ; il avoit la coutume d'épouser tous les ans une nouvelle femme.

✂[1556.]✂

Mahomet fut assassiné dans le commencement de cette année ; son meurtrier étoit un Turc que le fils de Barberousse avoit porté à cet attentat , pour se débarrasser d'un ennemi dont il craignoit l'activité & le courage. L'assassin alla trouver Abdallah , fils de Mahomet , pour lui demander du service. Ce prince , qui se défioit des Turcs , ne voulut pas le recevoir , & lui fit dire de se rendre chez son pere , qui avoit de l'amitié pour les hommes de sa nation. La garde de Mahomet étoit en effet composée en grande partie

de Turcs ; l'émissaire du fils de Barbe-rousse en fut bien accueilli ; il fut fait capitaine des gardes , & il profita du crédit que lui donnoit son emploi pour faire révolter sa troupe , à laquelle il promit le pillage des trésors du Chérif. Il saisit un voyage qu'il fit de Tarudam à Sus pour l'exécution de son dessein. On étoit arrivé au défilé de Bibona dans le mont Atlas. Mahomet , assis à l'entrée de sa tente , n'avoit auprès de lui qu'un renégat Portugais qu'il aimoit. Les conjurés parurent. Le renégat , qui s'apperçut que leur chef portoit la main à son sabre , tira le sien , en criant à Mahomet de prendre garde à lui. Le Chérif , en se pressant de se relever , tomba ; il fut percé de coups , ainsi que le renégat qui le défendit jusqu'au dernier soupir. Les rebelles allerent ensuite à Tarudam , où ils pillerent les trésors , & prirent la fuite ; mais ils furent poursuivis , atteints & massacrés , sans qu'il en réchappât un seul.

ABDALLAH.

[1560.]

ABDALLAH succéda à Mahomet ; le zele cruel du gouverneur de Maroc l'avoit débarrassé de tout concurrent , en

faisant égorger Hamet & ses enfants au moment où il reçut la nouvelle de la mort de Mahomet. Parmi les victimes se trouvoit un enfant de Mariem, sœur d'Abdallah, qui avoit été mariée à un des fils d'Hamet. Cette femme, outrée contre Budéar (c'est le nom de ce gouverneur) ne respiroit que la vengeance. Elle avoit en vain essayé de le perdre ; son frere, qui ne l'avoit point écoutée, avoit élevé cet homme à la dignité de vizir. Elle s'apperçut bientôt que Budéar ne payoit que d'ingratitude les bienfaits de son maître ; sa haine l'éclaircit, & lui inspira le moyen de le démasquer. Après avoir fait part de ses soupçons à son frere, elle l'engagea à feindre une maladie, pendant laquelle elle ne le laissa voir à personne. Le vizir, qui venoit s'informer régulièrement de la santé du Chérif, & qui n'en recevoit des nouvelles que par elle, la pressa vivement de lui apprendre quelque chose de positif sur son état, parce que toutes les affaires restoient en suspens, & qu'on ne mettoit ordre à rien. Elle fit part à son frere de cette conversation ; & le lendemain, lui ayant couvert la tête d'un voile, elle amena le vizir dans sa chambre, & lui dit qu'elle ne lui pouvoit plus cacher la mort du Chérif ; alors elle lui recommanda les intérêts du fils qu'il laissoit. Budéar

dévoila une partie de ses projets , qui ten-
doient à exclure du trône l'héritier légi-
time. Il parla du prétendu défunt avec la
liberté dont on ne parle que trop souvent
des morts , parce qu'on ne les craint plus.
Abdallah ne put l'écouter patiemment ;
sa fureur s'alluma ; & , se levant tout-à-
coup , il offrit son visage irrité au traître
qui l'outrageoit. Budéar épouvanté prit
la fuite. Il ne fit que passer chez lui pour
y revêtir des habits de femme , & sortit
de la ville. Ses gens devoient lui amener
des chevaux dans la campagne , & se fi-
rent attendre ; des chasseurs que le hasard
conduisit dans ce lieu , voyant une femme
seule , & la supposant galante , voulurent
profiter de la bonne fortune qui se pré-
sentoit. Budéar se défendoit en silence
contre la violence de ces intempérants ,
mais avec une force que le sexe n'a pas
ordinairement. Dans cette espece de lutte,
son voile tomba ; il fut reconnu : on soup-
çonna du mystere dans son déguisement ,
& on le conduisit au Chérif , qui lui fit
couper la tête.

Abdallah passa le reste de sa vie dans
des débauches honteuses ; le vin & les
femmes furent ses passions dominantes ; il
sembla ne jouir de la tranquillité que pour
s'y livrer tout entier. On remarque qu'il
fut rarement sans ivresse ; cet état étoit

son état naturel. Quoiqu'il eût plus de deux cents femmes dans son serrail, sa sœur Mariem ne fut point à l'abri de sa lubricité ; au sortir d'une débauche de table, il la rencontra & lui fit violence. Il devint ombrageux & cruel ; malgré cela son règne fut paisible, & dura dix-sept ans.

MULEY - MAHAMET,
ABDELMÉLECH & HAMET.

✠ [1574.] ✠

MULEY-MAHAMET, surnommé le Negre, parce qu'il devoit le jour à une Nègresse, succéda à Abdallah. Sa première démarche en montant sur le trône fut de faire arrêter ses trois frères ; il ordonna la mort de deux, & ne fit que différer celle du cadet. Il croyoit s'affermir sur le trône, en se défaisant de ceux qui pouvoient le lui disputer ; & il ne fit qu'irriter contre lui ses oncles, dont l'un, Muley-Moluch, ou Abdelmelech, le détrôna.

✠ [1577.] ✠

Mahamet, qui s'étoit réfugié en Espagne, trouva un protecteur dans don Sébastien, roi de Portugal. Ce prince passa cette année en Afrique avec une armée formidable,

dans le dessein de rétablir le roi détrôné. Muley-Moluch, qui avoit été prévenu de ses projets, avoit fait ses préparatifs pour les rendre inutiles ; il alla au devant de lui, & le joignit à Alacassar, où il livra cette bataille mémorable dans laquelle le roi de Portugal perdit la vie. Muley-Mahamet y fut aussi tué, selon quelques historiens ; selon d'autres, il se noya dans une rivière qu'il vouloit traverser en fuyant la poursuite des vainqueurs.

Abdelmelech ne survécut pas à sa victoire : il étoit dangereusement malade lorsqu'il livra le combat ; trop foible pour se tenir à cheval pendant l'action, il s'étoit mis dans une litiere. Bientôt il se sentit affoiblir ; il voyoit déjà ses troupes victorieuses ; pour que rien ne les empêchât de poursuivre leurs avantages, il défendit à ceux qui l'entouroient de faire connoître son état à personne : il mourut en effet peu de moments après ; & son fils Muley-Hamet, revenant après le combat, & ouvrant la litiere pour le féliciter de son triomphe, n'apprit la nouvelle de sa mort qu'en le voyant lui-même froid & glacé. Il monta sur le trône que personne ne pouvoit alors lui disputer, & le conserva pendant vingt-six ans. Ce prince aimoit les sciences ; il les protégeoit, il les cultivoit : il étoit versé dans les mathématiques & l'as-

tronomie. Cette dernière science sur-tout lui devint utile lorsqu'il fit la conquête de Tombut & de Gago ; les déserts immenses qu'il faut traverser sur un sable brûlant qui n'offre à la vue qu'un spectacle par-tout uniforme, rendoient la boussole nécessaire pour le diriger dans cette route périlleuse. Il portoit toujours avec lui un assortiment complet d'instruments. La conquête de ces deux pays le paya richement des dépenses qu'elle lui avoit coûtées, si en effet l'or peut tenir lieu des hommes que l'on perd dans ces expéditions ; il emmena de Gago trente mulets chargés de poudre d'or, & de Tombut soixante quintaux pesant du même métal.

MULEY - SIDAN.

[1611.]

S I D A N, fils de Muley-Hamet, & qu'on soupçonne d'avoir attenté aux jours de son père, se vit d'abord disputer la couronne par trois de ses frères qui se firent proclamer rois en même temps. L'un d'eux fut soutenu par les Espagnols, qu'il paya par la forteresse de Larrache, qu'il remit entre leurs mains. Cette place les mit à portée d'inquiéter Sidan ; ils gagnèrent cette année un combat naval qui eut des

suites fâcheuses pour les Africains. Entr'autre butin que firent les Espagnols, on compte trois mille volumes arabes sur la médecine, la philosophie & la théologie. Sidan vint à bout de ses ennemis, & régna seul.

Ce prince d'un caractère modéré ne fut point persécuteur. Il accorda aux Chrétiens divers privilèges & les protégea ; mais il vouloit que tous les Chrétiens de sectes différentes véussent en paix entr'eux. Un jour quelques esclaves Provençaux, animés d'un beau zèle, se mirent à disputer sur les points controversés avec des esclaves Rochellois qui étoient Calvinistes ; leur dispute se termina par des coups violents. Cette scène fit du bruit ; Sidan, qui en fut averti, se fit amener tous les esclaves ; il condamna les plus coupables à une bastonnade qui leur fut donnée devant lui. « Je » vous défends, leur dit-il ensuite, sous » peine de mort, de vous inquiéter à l'a- » venir les uns les autres sur votre culte : » puisque je permets ici à chacun de suivre » la religion qu'il veut, des esclaves doi- » vent avoir entr'eux la même tolérance. »



ABDELMELECH,
Empereur de Maroc.

❧ [1630.] ❧

ABDELMELECH succéda à Sidan ; il passe pour avoir pris le premier le titre d'empereur de Maroc , de Fez , de Sus , de Taflet , &c. Ce prince , en montant sur le trône , afficha la plus grande dévotion ; il ordonna un deuil général pour son pere ; tous ses sujets furent obligés en conséquence de porter des chemises bleues ; cette couleur est celle du deuil chez cette nation.

❧ [1630.] ❧

Le regne d'Abdelmelech fut marqué par des cruautés inouïes qu'il exerça contre les Chrétiens ; son zele pour la religion le portoit à les forcer de l'embrasser pour l'étendre. Sa maniere de convaincre étoit la même que tous les descendants de Mahomet avoient employée , & plus barbare encore ; ceux qui résistoient étoient déchirés à coups de sabres , ou livrés à des lions qu'il conservoit exprès pour cet usage. Les François étoient principalement les victimes de sa barbarie. L'ambassadeur de France en porta des plaintes à la Porte , qui n'étoit

gueres en état de lui donner une réponse satisfaisante ; il dit alors que son maître avoit les bras assez longs pour se faire justice d'Abdelmelech. Le Chérif en fut si irrité, qu'il jura de faire mourir le premier envoyé de France qui paroîtroit dans ses Etats. Il auroit sans doute tenu sa parole , si M. Samson , héraut d'armes , qui y fut envoyé en effet en ambassade pour traiter de la rançon des captifs , n'avoit pas été prévenu par un renégat de se donner bien de garde de s'annoncer sous cette qualité. M. Samson prit celle de simple marchand. Abdelmelech, qui avoit des soupçons qu'on lui en imposoit, le fit venir dans son appartement , où il l'entretint long-temps en l'examinant attentivement , & lui faisant diverses questions captieuses. M. Samson étoit sur ses gardes ; il ne donna aucun soupçon au tyran , & il fit bien ; car il y avoit un bourreau dans la chambre voisine , qui devoit accourir & s'emparer de lui au premier signal.

— [1634.] —

Abdelmelech trouva un assassin dans les malheureux qu'il persécutoit. Un esclave Chrétien qu'il vouloit faire eunuque , préférant la mort à cette dégradation , & se flattant d'éviter peut-être l'une & l'autre en immolant le tyran , entra un jour dans

sa tente où il le trouva enseveli dans un sommeil profond causé par l'ivresse, & le tua d'un coup de pistolet. Son successeur Muley-Elwali étoit alors dans un cachot, où il n'attendoit que les bourreaux que son frere devoit lui envoyer pour lui crever les yeux ; il en fut tiré pour monter sur le trône. Le malheur l'avoit rendu compatissant & sensible ; il commença son regne par rendre la liberté à tous les prisonniers d'Etat. M. Samson, qui étoit encore à Fez, traita avec lui pour l'échange des captifs,

❧ [1650.] ❧

Elwali fut remplacé par un de ses freres qui, occupé de ses plaisirs, passoit sa vie dans son ferrail, & excita par sa mollesse les Alarbes à le detroner. Crumel-Hak, un de leurs chefs, se fit reconnoître pour roi de Maroc. Cet usurpateur après sa mort laissa le trône à qui voulut le saisir ; il le fut par Muley Chérif, roi de Tafilet. L'histoire de ce prince ne présente aucun événement intéressant. Nous remarquerons seulement qu'il eut deux cents huit enfants, dont quatre-vingt-quatre garçons & cent vingt-quatre filles. Cette famille nombreuse annonce son goût pour les femmes. Sidi-Omar, prince d'Ilech, avec lequel il fut en guerre, l'ayant fait prisonnier, imagina une plaisanterie peu décente peut-être dans un vainqueur, mais qu'on lui pardonne à

cause du prince qui en fut l'objet. « Tu ne peux te passer de femmes, lui dit-il, je me ferai un plaisir de te faciliter le moyen de te désennuyer dans ta prison ; ce soir tu en recevras deux de ma main, & je compte sur ta reconnoissance. » Il lui envoya deux Négresses les plus hideuses qu'il put rencontrer, mais jeunes encore. Muley-Chérif les reçut d'abord avec dédain, bientôt il s'y accoutuma, & toutes deux le rendirent pere de deux nouveaux enfans.

M U L E Y - M A H A M E D.

❧ [1660.] ❧

M U L E Y - C H E R I F en mourant avoit choisi parmi ses enfans Muley-Mahamed pour lui succéder. Ce prince né avec un caractère doux avoit fait aimer son gouvernement, & rendit ses peuples heureux. Son frere Muley-Archi avoit de l'ambition, du courage & de la férocité ; la sagesse & la modération de son frere lui parurent propres à lui faciliter le moyen de le faire descendre du trône. Il conspira contre lui, fut découvert, arrêté & mis dans les fers. Il échappa de sa prison en trompant la vigilance de ses gardes, alla se réfugier chez des Arabes vagabonds auxquels il fit bientôt reconnoître sa supériorité, & qui l'é-

lurent pour leur chef. Son courage, son activité & ses entreprises donnerent de l'inquiétude à son frere, qui se vit obligé de marcher contre lui. Archi fut vaincu & fait prisonnier. Encore renfermé dans une tour où il ne voyoit qu'un Negre chargé de lui apporter ses aliments, il entreprit de séduire ce Negre, & y réussit. La tour dans laquelle il étoit, donnoit d'un côté sur la campagne; le mur n'étoit pas assez fort pour résister long-temps aux efforts d'un homme entreprenant qui ne respiroit qu'après la liberté, & qui seroit secondé par le seul qui pouvoit le surveiller & le trahir. Il fit une ouverture à l'aide de son Negre, & sortit le premier. L'esclave voulut l'accompagner, pour éviter le châtement qu'il avoit mérité en facilitant sa délivrance. Archi réfléchit un moment; il songea que cet homme, qu'il avoit corrompu, pouvoit l'être également par un autre, & le perdre; il oublia qu'il devoit sa liberté à sa trahison, & il ne vit plus en lui que le traître; il le punit, en lui coupant la tête d'un coup de sabre. Archi retrouva un asyle chez les Arabes; il y trouva de nouveaux secours, & se vit en état de combattre son frere en pleine campagne. Il le vainquit deux fois, s'empara de ses Etats, & le força de se donner lui-même la mort pour lui épargner un fratricide.

MULEY-ARCHI.

[1670.]

ARCHI se maintint sur le trône ; il réunissoit les plus grandes qualités à la férocité la plus outrée. Il punit bien sévèrement les habitants de Fez de la négligence avec laquelle ils s'étoient mis en-devoir d'obéir à l'ordre qu'il leur avoit donné de bâtir des casernes pour sa garde. Il rassembla trois cents de ces habitants, les fit lier à des colonnes , & fondit sur eux le sabre à la main , leur coupant les bras , les jambes , la tête ; ce n'est qu'avec peine qu'on parvint à lui faire cesser ce carnage. Il mit alors un impôt sur la ville, pour fournir aux frais de la construction des casernes. Les veuves des malheureux qui avoient reçu la mort de la main de leur maître , se crurent exemptes du tribut ; Archi les fit venir , écouta leur supplication ; les faisant mettre ensuite à genoux devant des coffres ouverts , de manière que leurs seins reposoient sur les bords , il fit baisser les couvercles ; & , montant dessus pour les presser , il leur déclara que cette torture affreuse ne finiroit que lorsqu'elles auroient payé. Ce monstre mourut deux ans après. S'étant enivré un jour,

il monta à cheval; & , le pressant de l'éperon , il se précipita vers un bois d'oranger , contre lequel il se brisa la tête.

MULEY - ISMAEL.

—[1672.]—

MULEY-ISMAEL monta alors sur le trône. Ses barbaries surpassèrent toutes celles de ses prédécesseurs , & les firent même oublier. Il allia l'excès de zèle pour la religion , à la cruauté la plus horrible. Sévère observateur de la loi Musulmane , il ne goûta aucune liqueur forte pendant tout son regne ; il observoit le ramadan avec la plus scrupuleuse régularité. Exact aux prières prescrites , il en faisoit encore avant d'entreprendre aucune affaire importante ; il imploroit les lumières d'en haut , & ne doutoit pas ensuite de les avoir obtenues.

Son zèle pour la religion Musulmane donna lieu un jour à une scène fort singulière. Il fit venir devant lui tous les religieux de la Mercy qui étoient alors à Miquenez. Il les entreprit sur leur croyance , & se mit à leur prêcher l'Alcoran. Les religieux , qui connoissoient sa cruauté , l'écouterent , en tremblant qu'il ne les exhortât à

se faire circoncire. Il étoit dangereux de résister à Ismaël ; ils furent rassurés par la fin de son discours. « J'en ai dit assez pour » l'homme qui fait usage de sa raison ; si » vous êtes des opiniâtres , tant pis pour » vous. Nous sommes tous enfants d'A- » dam , & par conséquent freres. Il n'y » a que la religion qui met de la diffé- » rence entre nous. C'est donc en qualité » de frere , & en obéissant aux comman- » dements de ma loi , que je vous avertis » charitablement que la vraie religion est » celle de Mahomet ; que c'est la seule où » l'on puisse faire son salut. Je vous donne » cet avis pour la décharge de ma con- » science , & pour être en droit de vous » accuser au grand jour du jugement. »

Il se piquoit de rendre la justice à ses sujets. Un payfan vint se plaindre un jour de quelques - uns de ses negres qui lui avoient volé des bœufs ; il prit le payfan par la main , fit passer en revue sa garde devant lui , tirant sur tous ceux que le payfan lui disoit avoir eu part au vol : après cette expédition , il demanda au payfan comment il le dédommageroit de la perte qu'il venoit de faire ; & , le voyant hésiter , tomber à ses pieds & lui peindre sa pauvreté , il le tua lui-même. C'étoit ce qu'il appelloit être juste.

Lorsqu'on venoit se plaindre d'un vol ,
il

il faisoit venir le coupable qui étoit forcé de rendre l'effet volé, dont le monarque s'emparoit. Il le condamnoit ensuite à une amende qu'il s'adjugeoit encore, ou à un supplice, lorsqu'il voyoit que le coupable étoit en état de s'en racheter à un prix plus haut que ne le feroit l'amende.

✂ [1681.] ✂

Cette année Muley-Ismaël envoya des ambassadeurs en France. Ils y conclurent un traité de paix & de commerce avec le roi : il fut signé le 29 Janvier de l'année suivante. On raconte que ce prince, qui vouloit passer pour très-religieux & qui croyoit en effet l'être, avoit imaginé, sur la foi de quelque vieille tradition, que le prophète Mahomet avoit écrit une lettre à un roi de France, & qu'elle étoit encore conservée avec soin à Paris dans une boîte d'or. Une lettre de Mahomet seroit sans doute une chose très-précieuse pour un prince Mahométan. Ismaël, persuadé qu'elle existoit, avoit voulu engager précédemment un religieux Espagnol à la lui procurer ; il lui offroit ses pleins pouvoirs à cet égard, & l'autorisoit à promettre en échange la liberté de tous les captifs François dans ses Etats. Ceux qui rapportent cette anecdote ne disent pas si en effet le religieux Espagnol se

chargea de cette mission. Si Ismaël eut réellement cette idée, il est vraisemblable que ses ambassadeurs eurent quelques instructions sur cet objet, & qu'à leur retour ils le détromperent.

✂[1690.]✂

Muley-Ismaël, d'un nombre prodigieux de femmes qu'il eut dans son serail (car on n'en compte pas moins de huit cents, tant épouses légitimes que concubines) eut plusieurs enfants. Les principaux étoient Mahamet, Maimon & Sidan. Il avoit eu le premier d'une Géorgienne élevée dans le Christianisme. Cet enfant fut long-temps celui qui lui fut le plus cher; mais la mere de Sidan, qu'on appella depuis la sultane Sidana, jalouse de ces préférences, fit tout ce quelle put pour le perdre, & n'y réussit que trop bien. Ismaël, qui l'aimoit & qui la craignoit, éloigna son fils, & l'envoya à Tafilet, pour gouverner le vieux serail: c'étoit-là qu'il faisoit passer toutes les femmes dont il étoit las, & qu'il vouloit remplacer par de nouvelles. Mahomet s'y trouva malheureusement avec Maimon; ils y eurent une dispute au sujet de la préférence, & il se battit avec lui, Ismaël, instruit de leur différend, les fit amener à sa cour tous deux enchaînés. « Je suis bien » aise, leur dit-il, de vous voir encore

» au monde ; vous deviez perdre la vie
» dans votre combat. Il semble que vous
» avez cru n'avoir plus de pere , ou bien
» oublié que je le suis ; doux comme des
» agneaux devant moi , vous êtes des lions
» rugissans dès que vous êtes éloignés. Je
» vis encore , & vous osez prendre les ar-
» mes ! Apprenez-moi le sujet de votre que-
» relle. » Les deux princes parlerent l'un
après l'autre. Maimon , qui fut jugé avoir
tort , fut condamné à être relégué dans le
château de Tezami. Il s'écria qu'il subi-
roit son châtimement sans se plaindre , s'il
ne faisoit pas triompher un Chrétien ; c'est
par cette qualification qu'il désignoit son
frere. Celui-ci se piqua , & la querelle re-
commença en présence d'Ismaël , qui fit
apporter froidement deux sabres dont il
leur ordonna de se servir pour la vuidet.
Les personnes présentes conjurerent le roi
de ne pas permettre que ses fils s'égorgeas-
sent l'un l'autre sous leurs yeux : il céda à
leurs instances ; & ayant fait retirer les sa-
bres , il leur fit donner à chacun un bâ-
ton avec lequel les deux princes s'attaque-
rent avec tant de fureur , qu'en un instant
ils furent couverts de sang. Ismaël leur
ordonna de se séparer ; mais Mahamet ,
que la fureur rendoit sourd , continua de
frapper Maimon ; ce qui irrita si fort le
roi , qu'il lui arracha son bâton , & lui en

donna un coup sur la tête. Ce coup ne fit qu'irriter son fils ; qui renversa Maimon & lui marcha sur le ventre. Il faillit à être la victime de son emportement , car son pere prit sa lance , & alloit le percer si l'on ne l'eût pas retenu. Il frappa d'un coup mortel l'homme charitable qui avoit arrêté son bras ; & sa fureur s'étant calmée , il se contenta de lui dire : « Ote-toi de ma » vue , vil Chrétien , & va manger du » porc. »

✿ [1696.] ✿

Mahamet fut chargé par son pere de plusieurs expéditions , dont il s'acquitta avec succès. Sa gloire irrita la haine de Sidana. Pour le rendre suspect à son pere , qui étoit alors au port d'Oran , elle profita de son absence , & envoya à Mahamet une lettre contrefaite , scellée du sceau du roi , & qui contenoit l'ordre de faire étrangler un vieillard , Chéick des Arabes , & qui , par de longs services , avoit obtenu l'amitié d'Ismaël. Mahamet , qui ne suspecta point cet ordre , accoutumé à respecter tous ceux de son pere , exécuta celui-ci en pleurant. Le lendemain il se rendit à Oran , pour rendre compte lui-même de sa commission. Il vit auprès du roi les enfants du Chéick fondant en larmes & demandant vengeance. L'œil irrité de son

pere lui annonça quelque chose de sinistre.
« Es-tu Chérif, lui demanda le roi?---Tu
» sçais si je le suis, répondit le prince. J'ai
» pleuré en exécutant tes ordres; mais tu
» me les avois donnés; les voilà. » Ismaël
prit la lettre, la lut avec étonnement, &
sans répondre, monta à cheval, & cou-
rut à Miquenez. Son dessein étoit de poi-
gnarder Sidana; mais cette femme adroite
sçut se justifier, & elle conserva son empire
sur son tyran.

✠[1700.]✠

Les persécutions que Mahamet éprou-
voit de la part de sa belle-mere, le déter-
minerent à se tirer de sa dépendance; il
s'empara des trésors qui revenoient de la
Guinée, & s'en servit pour lever des trou-
pes. Il établit sa résidence à Tarudant.
Bientôt il s'empara de Maroc par un arti-
fice. Melech & Bouchafra, qui y com-
mandoient, se préparèrent à la défense.
Mahamet leur tendit un piège : il feignit
de s'éloigner; &, ayant embusqué ses
troupes, il enveloppa les deux chefs qui
les poursuivoient, les fit ses prisonniers,
& entra dans Maroc. Bouchafra étoit
parent de la Sultane; il crut qu'il lui se-
roit utile en s'attachant à Mahamet, &
en gagnant sa confiance pour la trahir.
Il y réussit. Le jeune prince ne faisoit au-

cun projet qui ne fût scû à la cour d'Ismaël. Il découvrit enfin le traître ; une lettre interceptée le convainquit de sa perfidie. Il ne doutoit pas que Mélech ne fût complice de Bouchafra. Il assembla son conseil, se plaignit d'un traître sans le nommer. Bouchafra, qui sentoit que le reproche le regardoit, s'empressa de crier que le coupable méritoit la mort. « Tu te » condamnes, s'écria Mahamet ; » & par un trait de politique, il ordonna à Mélech de lui couper la tête. Il ne pouvoit hésiter sans s'accuser ; Mélech obéit.

❧ [1705.] ❧

Mahamet occupoit toujours Maroc. Ismaël envoya son fils Sidan contre lui. Il lui fait passer des secours ; mais, lorsque les officiers demandent de l'argent pour conduire leurs troupes : « Voyez-vous , » leur dit-il, les chameaux, les mulets , » tous les autres animaux de mon empire, » me demander quelque chose pour leur » nourriture ? Ils la cherchent sans m'im- » portuner, & la trouvent ; faites-en de » même, & marchez. » Les soldats obéissent, & ils pillent tout ce qu'ils trouvent sur leur passage.

Mahamet n'attendit pas Sidan à Maroc. Il sortit de la ville, & tenta le sort d'un combat. Il fut défait & se retira à

Tarudan. Parmi les prisonniers qu'il laissa sur le champ de bataille, se trouva l'infortuné Mélech, le complice & l'assassin de Bouchafra. Il fut conduit à Miquenez. On sollicita sa mort; Ismaël l'ordonna. Six Noirs vinrent se saisir de lui, & le conduisirent à la mosquée nommée Gemma Cadra, où ils le firent asseoir en attendant les ordres du roi, qui n'avoit pas encore décidé du genre de supplice dont il devoit périr. Il apperçut au milieu de la foule avide du spectacle de sa mort, quelques-uns de ceux qui avoient informé Mahamet de la trahison de Bouchafra :
« C'est vous qui êtes les traîtres, leur cria-
» t-il : j'ai coupé, malgré moi, la tête à
» mon ami ; mais c'est vous qui avez en-
» voyé ses lettres au Chérif. Si le roi vou-
» loit m'entendre un instant, je vous ver-
» rois bientôt à ma place, & vous la mé-
» ritez. »

Les ordres qu'on attendoit arriverent ; ils étoient apportés par un maître charpentier, suivi de deux de ses ouvriers chargés d'un paquet. On fit monter Mélech sur une mule ; le peuple le suivoit en pleurant. Seul, la pipe à la bouche, il paroissoit indifférent à un spectacle dont il étoit le principal acteur. Arrivé sur la place du marché, on le fit descendre. Les deux ouvriers charpentiers le lièrent entre deux

planches, & lui appliquèrent une scie sur le crâne. Les enfants de Bouchafra, que leur férocité avoit conduits dans ce lieu pour être témoins de la vengeance de leur pere, leur ordonnerent de la placer entre les cuisses, & de le scier de ce côté, afin que son supplice fût plus long. On partagea ainsi son corps en deux. Les scieurs allerent ensuite rendre compte de leur exécution au roi. Ce prince barbare témoigna la plus vive satisfaction, & fit donner deux ducats à chacun des exécuteurs, & quatre à leur chef.

[1706.]

Cette année fut marquée par un autre trait de férocité plus horrible encore. Mahamet tomba entre les mains de son frere, qui l'envoya aussi-tôt chargé de fers à Ismaël. Ce pere farouche, qui avoit résolu de le punir, quitta Miquenez pour éviter les prières & les supplications qu'on pourroit lui faire dans sa cour, & alla au-devant de son fils à Beth. Il étoit suivi de deux mille cavaliers & de mille fantassins. Quarante esclaves Chrétiens portoient une chaudiere d'une grandeur prodigieuse, un quintal de goudron, & autant d'huile & de suif. Six bouchers, le couteau à la main, fermoient la marche, en conduisant une charrete chargée de bois. Ce cortege,

digne d'un barbare , traversa la ville de Miquenez , & arracha des larmes à tous les habitants. Mahamet étoit déjà à Beth ; son pere n'y arriva que le lendemain. Il fit employer ce jour & la nuit suivante à préparer le bûcher sur lequel on plaça la chaudiere. Le lendemain il ordonna qu'on lui amenât son fils sur la place. Le prince se jeta à ses pieds ; il ne l'écouta point , & lui appuya la pointe de sa lance sur la poitrine. Mahamet détourna la tête , & apperçut les horribles apprêts du supplice qui lui étoit destiné. « Grace ! grace ! s'écria-t-il , au nom » de Dieu & de son saint prophete. » Ismaël , sans lui répondre , ordonna à deux hommes de conduire son fils sur l'échafaud dressé auprès de la chaudiere , d'appuyer sa main sur le bord , & de la lui couper. Le bourreau frémit à cet ordre , & refusa de l'exécuter ; il tendit même sa tête au roi qui s'approchoit , & qui la fit sauter d'un coup de sabre. Il appella un autre bourreau qui n'osa désobéir , & qui coupa en tremblant la main de Mahamet qui tomba dans la chaudiere. Ismaël ne s'en tint pas-là , il fit couper également le pied à son fils ; & dit aux enfants de Boucha-fra : « Vous êtes vengés. » Après cette exécution terrible & faite de sang froid , le roi prit un fusil , & tua le bourreau. » Quel homme , s'écria Mahamet ! il tue

» également celui qui obéit & celui qui
» désobéit. » Ismaël retourna à Miquenez,
en ordonnant à son monde d'y conduire
son fils, & les menaçant tous de la mort,
s'ils ne l'y amenoient pas vivant. Ce mal-
heureux prince vivoit encore en effet
quand il y arriva ; mais il mourut peu de
jours après.

Ismaël trouva à son retour toute la ville
en pleurs ; la douleur s'étoit même com-
muniquée à son ferrail. Les plaintes de ses
femmes l'étourdirent : il leur défendit les
larmes, sous peine de mort ; & quatre in-
fortunées, qui ne purent se contenir, fu-
rent étranglées devant lui.

❧ [1709.] ❧

Ismaël n'avoit fait, en immolant son fils,
que se prêter aux fureurs de Sidana. Il de-
vint bientôt jaloux de la puissance de ce-
lui qu'il avoit eu de cette femme. Il le
craignit. Il fit de vains efforts pour l'atti-
rer à Miquenez ; le prince le connoissoit,
& se défioit de lui. En vain, pendant cin-
quante-deux jours, Ismaël resta enfermé
sans voir personne, faisant courir le bruit
qu'il étoit dangereusement malade, en
imposant à tout le monde, & à Sidana
elle-même, qui, persuadée de la vérité,
croyoit qu'il étoit intéressant pour son fils
qu'il se rapprochât de Miquenez ; le prin-

ce répondit toujours : « Si mon pere est
» mort, je puis me faire couronner ici ;
» s'il ne l'est point, je reste où je n'ai point
» à le craindre. » Ismaël, voyant ses arti-
fices inutiles, chercha à se délivrer de ce
fils qu'il regardoit comme un rebelle, &
qu'il n'osoit punir. Il séduisit les femmes de
Sidan, qui vivoient dans une perpétuelle
inquiétude, ce prince n'étant pas moins
cruel que son pere, & terrible sur tout
dans l'ivresse, état dans lequel il tomboit
fréquemment. Autorisées par leur beau-
pere, elles résolurent de le tuer. Il leur
fit fournir du vin pour l'enivrer, & elles
l'étranglerent pendant son sommeil. Sida-
na fut furieuse à cette nouvelle ; elle de-
manda qu'on lui remît les coupables, &
Ismaël eut la foiblesse de les lui livrer. Le
marchand même qui avoit fourni le vin
fut exigé par cette femme implacable ; tout
périt dans des tourments affreux. Trois des
femmes expirèrent devant elle ; elle leur
avoit coupé le sein elle-même, & le leur
avoit fait donner à manger. Le roi n'osa
pas lui refuser non plus la satisfaction d'é-
lever un tombeau à Sidan. Quelque temps
après, il fit bâtir au-dessus une mosquée
qui fut sous son invocation. Ce prince,
odieux par ses débauches & sa cruauté,
fut invoqué comme un saint par les Mu-
sulmans, qui n'osèrent pas s'exposer à dé-

plaire, en refusant de lui rendre un hommage que leur cœur & leur raison désavouoient. La mosquée de Sidan devint même un asyle inviolable, où le coupable réfugié bravoit les loix qui le poursuivoient, & obtenoit l'impunité.

❧ [1725.] ❧

Les dernières années de la vie d'Ismaël furent, comme les premières, marquées par des traits de férocité. Un jour il se promenoit dans la ville ; il rencontra un troupeau de moutons qu'on conduisoit au marché. « A qui est ce troupeau , demanda-t-il au conducteur ? — Il est à moi , » répondit celui-ci. — A toi, malheureux , repliqua l'empereur ? Je suis le seul maître des biens de mon empire , & je vais te le prouver. » A ce mot il le perça de sa lance , & fit vendre le troupeau à son profit.

Une autre fois , étant dans son palais avec ses femmes , il en poignarda une , parce qu'elle avoit marché imprudemment sur un peu de farine. Il l'aimoit , & il s'affligea lorsqu'il fut revenu de ce moment de fureur ; il lui fit donner tous les secours imaginables. Un chirurgien Maure appelé eut ordre de la guérir , sous peine d'être étranglé. Le Maure sçavoit que son maître ne donnoit aucune parole de cette

espece, qu'il ne la tint fidèlement; il fit tout ce qu'il put pour sauver la sultane, n'y réussit point, & fut en effet étranglé pour n'avoir pas fait une cure qui étoit impossible.

La barbarie de l'empereur de Maroc avoit répandu la défiance & la crainte autour de lui & dans sa famille. Ses fils, effrayés du sort de Mahamet & de Sidan, s'étoient éloignés de sa cour. Muley-Abdelmelech, qu'il avoit fait gouverneur de Sus, lui donna de l'ombrage; il voulut s'en défaire, & employa toutes sortes de ruses pour le tirer de son gouvernement, sans pouvoir y réussir. Le jeune prince lui répondit toujours qu'il faisoit les vœux les plus sinceres pour la santé & la prospérité de son pere, mais qu'il ne reviendrait point auprès de lui. Ismaël, pour le punir, le priva du trône, & changea l'ordre de la succession, en y appelant Muley-Hamet-Déiby, qui étoit plus jeune de deux ans qu'Abdelmelech.

MULEY - HAMET - DÉIBY.

✿ [1727.] ✿

CETTE année fut celle de la mort d'Ismaël; ce fut un abcès dans le bas-ventre qui l'emporta. Quelque religieux

observateur qu'il fût de la loi de Mahomet, il ne croyoit point à la doctrine de la prédestination, qui fait souvent mépriser aux Musulmans les secours de la médecine & de la chirurgie ; il eut toujours plusieurs médecins & chirurgiens à sa suite. Il les consultoit avec la plus grande confiance lorsqu'il étoit malade lui-même. Son fils Muley-Hamet-Déiby fit cacher sa mort pendant deux mois entiers ; il employa ce temps à prendre des mesures contre ses freres, qui auroient pu lui disputer l'empire. Il profita de l'effroi que répandoit le nom seul du tyran pour s'affermir dans Miquenez ; & , lorsqu'il crut n'avoir rien à craindre d'eux , il annonça au peuple qu'Ismaël n'étoit plus, & qu'il n'avoit pas d'autre maître que lui.

Déiby montra une avarice insatiable. Pendant la vie de son pere, il avoit amassé dix millions dans son gouvernement ; il en trouva cinquante dans le trésor d'Ismaël, sans y comprendre les bijoux & les pierreries, qui montoient à des sommes encore plus considérables. Son avarice n'en fut pas satisfaite ; il ordonna qu'on fît la recherche de tous les bijoux que les huit cents dernieres femmes de son pere pouvoient avoir reçus, & il s'en empara. Cette recherche fit murmurer le peuple, à qui elle annonçoit ce qu'il devoit atten-

dre d'un souverain aussi avide. Il essaya de le rassurer par une déclaration & une assurance formelle de ne rien exiger que ce que la loi de Mahomet lui accordoit, c'est-à-dire, le dixieme de tous les biens.

Les mesures qu'il avoit prises contre ses freres ne les empêcherent pas de former des partis & d'exciter des révoltes. Déiby envoya contr'eux des lieutenants, & se plongea dans la débauche. Il marcha sur les traces de son pere, dont il égala les cruautés. Une fois il fit précipiter du haut d'une terrasse élevée, un Negre qui lui avoit préparé une pipe, & qui avoit trop foulé le tabac. Il en fit berner un autre, parce qu'il lui avoit amené ses chiens quelques minutes trop tard. Ses femmes étoient tour à tour ses idoles & ses victimes; il les traitoit comme l'Indien sa pagode, qui l'adore & la fouette alternativement. Il fit arracher toutes les dents à une de ses favorites, parce qu'elle n'étoit pas accourue assez promptement un jour qu'il l'avoit fait appeller. Quelques jours après, ayant oublié cette action barbare, il ordonna qu'on la lui amenât: on lui dit qu'elle souffroit trop cruellement de l'opération qu'elle avoit subi, pour pouvoir se présenter devant lui. Cette réponse lui rappella ce qui s'étoit passé; il fit venir le chirurgien qui avoit été chargé de l'exé-

cution , & lui fit arracher à son tour devant lui toutes ses dents , qu'il envoya dans une boîte à sa favorite pour la consoler.

Déiby , cruel & sanguinaire de sang froid , étoit doux , affable & humain lorsqu'il étoit ivre ; ceux qui l'approchoient s'empressoient de l'enivrer pour éviter ses fureurs , & ils entretenoient son ivresse autant qu'il leur étoit possible.

Il embellit le palais de Maroc , dans les courts intervalles de raison dont il jouissoit quelquefois. Une des décorations qu'on lui attribue , est la représentation des douze figures du zodiaque dans une des salles du ferrail. Les Maures ignorants & superstitieux admirèrent moins cet ouvrage qu'ils n'en furent scandalisés : ils ne virent dans ce travail qu'un monument de l'orgueil de leur maître , qui avoit prétendu s'égalier à Dieu en imitant en petit le grand ouvrage de la création. Ils ne manquèrent pas de le juger très-punissable ; & ils crurent fermement que Déiby seroit tourmenté dans l'enfer jusqu'au jour du jugement , pour avoir fait copier , d'après des dessins informes & grossiers , le cours du soleil dans les douze signes.

❧ [1728.] ❧

Les débauches de Déiby indisposèrent
contre

contre lui ses sujets: L'Alcoran défend le vin, & il se montrait fréquemment en public dans l'état d'ivresse. Un jour même il se rendit à la mosquée, & y vomit beaucoup de vin; cette profanation accrut les murmures. Les principaux de la nation s'assemblerent & le déposèrent. Ils appellerent au trône son frere Abdelmélech, qui s'empressa d'en venir prendre possession à Miquenez. Pour se débarrasser de Déiby, qui pouvoit un jour faire valoir ses droits, & tenter de se relever de sa chute, il voulut lui faire crever les yeux; mais les grands s'y opposèrent. « Ce » n'est point pour des crimes que nous » avons détrôné ton frere; c'est à cause » de son ivresse perpétuelle qui l'empê- » choit de veiller au gouvernement: il » n'a donc été que foible, & la foiblesse ne » doit pas se punir. » Abdelmélech n'osa pas insister; il devoit des ménagements à ceux qui l'avoient fait roi, & il se contenta d'envoyer son frere à Tafilet.

Abdelmélech ne tarda pas à abuser du pouvoir suprême. Il étoit sobre & rigide observateur des préceptes de l'Alcoran; mais il n'étoit pas moins cruel. Il fut ingrat envers les Maures qui l'avoient fait ce qu'il étoit. Les esclaves Chrétiens éprouverent sur-tout son inhumanité. Son prédécesseur avoit mis un prix à leur li-

berté ; c'étoit moins la générosité de sa part , & la pitié pour eux , qui le dirigeoient , que l'envie d'accroître ses trésors. Il renvoya sur leurs paroles deux esclaves de chaque nation , qui devoient aller chercher leur rançon & celle des autres. Les deux François se rendirent à Fontainebleau , où étoit la cour ; ils trouverent dans la générosité du souverain , & dans la piété publique , les sommes qu'on avoit exigées d'eux. Ils se rembarquerent promptement avec les Peres de la Merci. Les vents contraires les forcerent de débarquer à Cadix , & d'y passer quelques mois. A leur arrivée à Salé , ils apprirent la révolution qui avoit chassé Déiby du trône ; ils se flatterent que son successeur daigneroit remplir les engagements qui avoient été pris ; vaine espérance. Des couriers d'Abdelmélech leur apportèrent l'ordre de se rendre à Miquenez avec les religieux qui les avoient accompagnés. Ils ne furent pas plutôt entrés dans la ville , qu'on les chargea de fers , ainsi que les Peres. Abdelmélech s'empara des rançons qu'ils avoient apportées , dépouilla également les religieux ; & , remettant ces derniers en liberté , il leur reprocha d'avoir eu l'audace d'entrer dans ses Etats sans sa permission , & leur ordonna d'en sortir dans trois jours , sous peine d'être brûlés vifs.

❧ [1729.] ❧

La cruauté d'Abdelmélech fit regretter son élévation à ceux qui en étoient les auteurs. Les Maures révoltés rappellerent Déiby, le mirent à leur tête, & vinrent assiéger Abdelmélech dans Fez où il s'étoit retiré, & où il fut obligé de se rendre à son frere. Tous ceux qui connoissoient le caractère de Déiby s'attendoient à lui voir ordonner la mort de son rival; on avoit trouvé sur ce prisonnier un pistolet qu'il sembloit avoir pris pour se défaire de son vainqueur, lorsqu'il lui seroit présenté; Déiby cependant lui fit grace. Cette clémence inouïe surprit tout le monde, & fit presque oublier ses cruautés passées.

Déiby ne survécut pas long-temps à son rétablissement sur le trône. Ses excès de vin hâterent sa mort; mais, quelques jours avant d'expirer, il la fit donner à Abdelmélech.

MULEY - ABDALLAH.

❧ [1730.] ❧

MULEY-BOUFFER, fils de Déiby, devoit succéder à son pere; l'intrigue & l'argent porterent au trône un des

filz d'Ismaël-Abdallah. Il fut proclamé, malgré les efforts de son neveu ; & sur le champ il alla l'assiéger dans Sus , où il s'étoit retiré. Le jeune prince ne put se défendre , & tomba entre les mains de son oncle , avec un Santon dont il avoit suivi les conseils jusqu'à ce moment. Abdallah les fit venir l'un & l'autre devant lui. « Tu » es jeune , dit-il à son neveu ; tu avois » entrepris imprudemment plus que tu ne » pouvois , & je te pardonne ; mais je » dois me venger de ton conseiller.... Tu » es un rebelle , ajouta-t-il en se tournant » vers le Santon : as-tu cru que ton caractère sacré , dont tu abuses contre ton » roi, l'empêcheroit de t'en punir ? Voyons » si ta sainteté émoussera mon sabre. » En disant ces mots , il lui fit sauter la tête.

Abdallah ne se vit pas plutôt paisible possesseur de la couronne , qu'il dévoila son véritable caractère qu'il avoit déguisé jusqu'alors , & se montra digne filz d'Ismaël. Il opprima ses peuples qui s'étoient flattés d'un sort heureux sous un gouvernement modéré. Il inventa de nouveaux supplices pour punir les grands dont il avoit à se plaindre. En voici un qu'il fit subir à un Alcaïde qui avoit refusé de lui payer le tribut ordinaire. On amena sur le lieu de l'exécution un bœuf , auquel on coupa la tête ; on lui ouvrit ensuite

le ventre , & on y fit entrer le malheureux Alcaïde , de manière que sa tête sortoit au-dessus du cou du bœuf , à la place de celle qu'on avoit coupée. On recousut ensuite le ventre , & on assujettit le bœuf sur la place par le moyen de cercles de fer , qui , en le contenant , empêchoient l'homme de sortir de son affreuse prison. On le laissa là jusqu'au moment de sa mort , qui fut lente. Il expira dans des accès de rage , rongé par les vers qui sortoient de la chair corrompue du bœuf ; toutes les parties de son corps tomberent en pourriture. Par une inhumanité recherchée , on prolongea ses jours & son supplice , en lui jettant de temps en temps dans la bouche quelques poignées de riz & de cuscus.

❧ [1731.] ❧

Cette année est l'époque d'un événement fort étrange dans l'histoire de Maroc , & qui mérite quelques détails ; c'est l'arrivée du duc de Ripperda. Né dans la province de Groningue , il fut d'abord au service de la Hollande , qui en 1715 l'envoya en ambassade à la cour de Madrid. Il trouva le secret de plaire à Philippe V , qui se l'attacha & le fixa auprès de lui. En 1725 il conclut à Luxembourg un traité de commerce avec l'empereur ;

à son retour il fut fait duc & grand d'Espagne , chargé de la conduite de l'administration , sans avoir le titre de ministre. Disgracié ensuite, fugitif en Portugal , & enfin en Hollande , il y fit connoissance avec un ambassadeur de Maroc , qui l'invita à passer à Miquenez. Il y fut reçu avec la plus grande distinction. Il proposa à Abdallah le blocus de Ceuta & de Mellita , le ravage des côtes d'Espagne , une ligue avec toutes les puissances Barbaresques , pour reconquérir le royaume qui avoit été autrefois sous le joug des Maures. Des vues de cette espece , présentées avec beaucoup d'adresse par un homme qui s'exprimoit facilement , qui étoit doué d'une éloquence naturelle & persuasive , & qui d'ailleurs connoissoit l'Espagne qu'il avoit gouvernée pendant quelque temps , séduisirent Abdallah. Cependant il balançoit, son conseil avoit toujours des objections à opposer. Ripperda pensa qu'on se défioit d'un Chrétien ; il crut dissiper tout soupçon en apostasiant. Il y vit pour lui l'avantage de jouir de tous les droits des naturels du pays , & il s'empressa de se faire circoncire. Il prit le nom d'Osman. Dès-lors il vit la confiance augmenter ; il fut admis dans le conseil , où il renouvela sa proposition de bloquer Ceuta. Il avoit préparé d'a-

avance la réponse à toutes les objections.

Un espion adroit , qu'il avoit envoyé en Espagne , lui avoit déjà fait passer des avis sur ce qui se passoit dans ce royaume ; d'autres l'avoient instruit de l'état des forces espagnoles dans les places que cette Puissance possédoit en Afrique. Il prouva la facilité de l'exécution de son projet , & n'eut pas de peine à amener tout le conseil à son avis. Les Maures ignoroient l'art de la guerre , & sur-tout la conduite des sièges ; un blocus leur sembloit une entreprise dont ils ne verroient jamais la fin devant une place aussi forte que Ceuta ; mais Osman Ripperda avoit des connoissances : il leur développa les principes d'après lesquels il devoit se conduire , & fit décider ce blocus , dont on lui confia la direction.

❧ [1732.] ❧

L'armement & l'expédition que l'Espagne fit cette année contre Oran , déconcertèrent les projets de Ripperda. Le comte de Mortemar arriva à la tête d'une armée formidable. Il prit Oran, mais il fut vaincu par Ripperda , qui ne sçut pas profiter de sa victoire. Ses troupes , enflées de leur succès , gardèrent mal les tranchées de Ceuta ; elles furent surprises une nuit par le gouverneur , & chassées ; Ripperda lui-

même se sauva en chemise, & alla chercher un asyle à Tétuan. Cet événement fit évanouir tous ses projets ; la disgrâce le suivit de près ; il fut enfermé dans une prison où il demeura deux mois , après lesquels il fut remis en liberté , avec défense de reparoître à la cour , à moins qu'il n'y fût appelé.

❧ [1733.] ❧

Ripperda essaya vainement de se relever de sa disgrâce. Il employa un grand zele pour le Mahométisme , dans l'espérance de se faire un parti. Son imagination vive vint au secours de son ambition ; il forma le projet de fonder une nouvelle secte qu'il se flatta de faire goûter au peuple. Il crut que son adresse & son éloquence entraîneroient aisément une multitude ignorante. Il mit en effet une sorte de politique dans sa conduite & dans son système même , où il flattoit également les Juifs , les Chrétiens & les Mahométans. Il prétendoit seulement qu'ils avoient été tous dans l'erreur jusqu'à ce moment ; les Chrétiens, en attribuant trop à Jesus-Christ ; les Musulmans, trop à Mahomet ; & les Juifs, en n'attribuant rien à l'un & à l'autre. Selon son système , le Messie étoit encore à venir ; les prophe-

tes Elie, David, S. Jean-Baptiste, n'étoient que des précurseurs dont la fonction avoit été de l'annoncer. Il fut d'abord écouté, & il finit par être méprisé généralement : on le força enfin à se retirer de Maroc ; supplice bien doux , sans doute, pour un imposteur apostat , qui en auroit mérité un plus sévère.

✿ [1734.] ✿

Abdallah, occupé des chimères que lui avoit proposées Ripperda, avoit oublié pendant quelque temps sa cruauté naturelle ; il ne fut pas plutôt détrompé, qu'il s'y livra de nouveau. Sa barbarie n'épargnoit pas même les innocents ; en voici un trait singulier. L'usage, dans l'empire de Maroc comme dans presque toute la Barbarie, est que les jeunes mariés , lorsque leurs femmes se sont trouvées vierges , prennent le lendemain le titre de Roi ; & le gardent pendant huit jours. Ce prétendu regne est une fête pour eux & leurs amis ; ils exigent alors certains petits tributs dans leurs quartiers. C'est une plaisanterie ; elle choqua Abdallah. Jaloux du titre & des prérogatives de la souveraineté , il la regarda comme un attentat punissable ; huit jeunes gens nouvellement mariés furent arrêtés par ses ordres , attachés à la queue

d'une mule, & traînés par les rues de Miquenez jusqu'à ce qu'ils fussent expirés.

Les exécutions de ce genre étoient si fréquentes & si terribles, que sa mere se crut obligée de lui faire des représentations à ce sujet ; voici la réponse qu'il lui fit : « Mes peuples sont mes esclaves ; ils » n'ont d'autre droit à la vie que celui » que je veux bien leur laisser ; maître de » le retirer à ma volonté , j'use de ma » puissance. Mon plaisir le plus doux est » de les voir expirer ; & ils sont trop » heureux de servir à la plus chère satisfaction de leur roi. » Ce monstre ne pardonna point à sa mere son humanité ; il conçut l'horrible dessein de s'en défaire ; heureusement pour elle , elle en fut instruite à temps , & elle se déroba à sa fureur en faisant le pèlerinage de la Mecque.

❧ [1735.] ❧

La férocité d'Ismaël n'avoit pas révolté ses peuples ; il avoit sçu les contenir en se mettant toujours en état de se défendre , & de punir les rebelles. Il étoit aussi politique que cruel ; son fils Abdallah n'eut que cette dernière qualité ; il en fut enfin la victime. Les Maures se révolterent & le chasserent du trône , où ils appellerent Muley-Ali, frere de Déiby. Abdallah quitta

Miquenez , pour se réfugier chez les Arabes , auxquels il avoit donné les plus justes sujets de mécontentement. Ces peuples cependant consentirent à le recevoir ; ils envoyèrent des députés sur son chemin pour l'assurer de leur fidélité. Ces députés crurent pouvoir profiter de la circonstance pour faire sentir à un maître qui avoit besoin d'eux , qu'il avoit abusé de son pouvoir. Abdallah reçut mal leur reproche , & il tua de sa propre main ces députés d'un peuple qui devoit le protéger. Il avoit , en partant de Miquenez , emporté ses trésors avec lui. Muley-'Ali , qui s'attendoit à les trouver en entrant dans la ville , furieux d'avoir été trompé dans son attente , égorgea la mere d'Abdallah , & un grand nombre d'officiers du serrail & de la ville , parce qu'ils n'avoient pas retenu ces trésors.

❧ [1740.] ❧

Muley-Ali ne sçut pas se conserver sur le trône ; il s'étoit abruti par l'usage fréquent d'une herbe que les Orientaux appellent *archicha* , & dont l'effet , lorsqu'on en prend modérément , est d'égayer l'esprit ; elle enivre & étourdit comme l'opium lorsqu'on en mange trop. Il se fit bientôt mépriser par sa stupidité ; il n'a-

voit pas d'ailleurs assez de richesses pour s'attacher par ses bienfaits ceux qui avoient opéré son élévation, & qui pouvoient la détruire. Abdallah avoit ses trésors, il s'en servit pour gagner les Maures qui l'avoient détrôné, & qui le rétablirent. Le malheur n'avoit point affoibli sa férocité naturelle; il ne se vit pas plutôt dans Miquenez, qu'il la remplit de sang. Sa vengeance, toujours injuste & atroce, s'étendit sur tous les habitants, qu'il punit d'avoir ouvert leurs portes à Muley-Ali, auquel ils n'auroient pu les fermer; il mit ensuite la ville au pillage, & fit raser la citadelle. Les Maures se révolterent encore; leur général se proposa de mettre sur le trône un autre prince de la famille royale, appelé Sidi. Abdallah, qui ne sçavoit pas combattre ses ennemis, mais qui sçavoit mettre un prix à leur fidélité, paya si richement les siens, qu'ils lui livrent leur général. L'infortuné, se voyant trahi par ses troupes, espéra sauver sa vie en implorant la religion & la superstition des peuples. Il se couvrit d'un drap qui avoit servi au tombeau d'un Santon fort révééré dans ce pays, & c'est sous cet abri qu'il parut devant Abdallah. Le roi n'étoit pas si religieux que son pere Ismaël; cependant il baisa respectueuse-

ment le drap dont étoit couvert le général , l'arracha ensuite de dessus lui , & lui perça lui-même le sein avec une lance qu'il avoit à la main. Dès qu'il vit couler le sang de son ennemi , il demanda une coupe pour en boire ; il la remplit en disant : « Ce sang ennemi va couler » dans mes veines , & fortifier le mien. » Un de ses ministres , qui étoit présent , lui arrêta le bras au moment où il portoit la coupe à la bouche ; il lui représenta que sa dignité lui défendoit d'aller plus loin ; il ajouta que ce qui étoit au-dessous du maître convenoit toujours à un sujet , & il offrit de vider la coupe à sa place. Abdallah la lui remit.

❧ [1744.] ❧

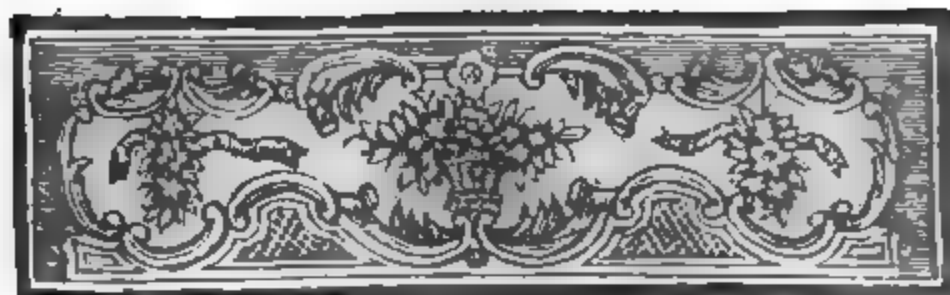
Le roi de Maroc eut encore à se défendre contre une révolte excitée par ce même Muley - Sidi qu'on avoit désigné pour lui succéder ; il fut même obligé , après l'avoir vainement assiégé dans Fez , de se réfugier dans les montagnes , d'où ses trésors & la foiblesse de son rival lui fournirent les moyens de descendre , & de réclamer un empire qu'il conserva jusqu'à sa mort.

C'est ici que nous terminerons les Anecdotes de Maroc , où la barbarie continue

60 ANECDOTES DE MAROC.

de régner , & n'offre à la curiosité que des scènes atroces , sur lesquelles nous avons peut-être arrêté trop long - temps nos lecteurs. Les autres Etats de la Barbarie ne nous en offriront pas moins. Les guides manquent fréquemment dans le cours de cette histoire.

Fin des Anecdotes de Maroc.



ANECDOTES ALGÉRIENNES.

AVANT-PROPOS.

LEs Anecdotes générales de la Barbarie font une introduction à l'histoire de tous les États de cette contrée ; les uns & les autres ont subi les mêmes loix sous les Romains , les Grecs , les Vandales & les Arabes. Alger, soumise à ces différents maîtres , reçut aussi successivement le joug des Almoravides , des Almohades & des Bénimérinis. Ces derniers imaginèrent de partager leurs possessions d'Afrique en plusieurs gouvernements sous différents chefs. Ils regarderent cette division comme un moyen de les conserver ; & ce fut celui qui les leur fit perdre. Le royaume d'Alger fut bientôt partagé entre quatre princes qui pendant quelque temps vécurent en bonne intelligence. Alger, tributaire du

roi de Trémecen, le devint de celui de Bugie, qui à la fin du quinzième siècle se trouva si puissant, qu'il menaçoit d'envahir toute la Barbarie. L'Espagne s'opposa à ses progrès. C'est ici que commence l'indépendance d'Alger, qui forme un Etat séparé, & c'est où naturellement doivent commencer les Anecdotes Algériennes.

✿ [1505.] ✿

LES Maures, chassés d'Espagne il y avoit environ douze ans, s'étoient établis en grand nombre à Oran, d'où ils faisoient de fréquentes excursions sur les côtes du pays fertile qu'ils avoient été forcés de quitter. Ferdinand entreprit de porter la guerre chez eux, & de les soumettre pour les empêcher d'inquiéter ses Etats. Le comte de Navarre s'embarqua cette année, & vint aborder en Afrique. Oran fut sa première conquête; il s'empara ensuite de Bugie & de plusieurs autres places. Alger, craignant de subir le même sort, appella à son secours Sélim Eutémy, prince Arabe, dont la valeur lui parut propre à la préserver du malheur qu'elle craignoit. Sélim n'hésita pas; le commandement de cette ville flatta son ambition. Il vint avec sa
femme

ALGÉRIENNES. 3

femme Zaphira , & son fils âgé de douze ans. La tribu d'Arabes qui lui étoit soumise , lui fournit une armée , avec laquelle il se flatta de repousser les Espagnols. Il ne put cependant les empêcher de s'approcher d'Alger , & d'imposer un tribut à cette ville qui l'avoit appelé à sa défense. Il fut contraint même de souffrir qu'ils construisissent un fort sur l'isle qui est vis-à-vis de la ville , & dont le canon , commandant le bras étroit de mer qui l'en sépare , tenoit les corsaires en crainte , & leur fermoit l'entrée & la sortie de leur port.

[1515.]

Pendant que l'Afrique cédoit sans défense aux Espagnols , il se formoit sur la mer une puissance barbare qui devoit délivrer Alger , & changer la constitution de son gouvernement. Aruch Barberousse , fameux pirate Turc , né selon les uns dans l'isle de Lesbos , selon d'autres en Sicile , & apostat , avoit commencé de bonne heure le métier de corsaire. Le nombre & la valeur de ses prises le rendirent bientôt célèbre. Le roi de Bugie l'appella à son secours contre les Espagnols , qu'il tenta vainement de chasser des Etats de ce prince. Peu de temps après , passant l'hiver à Gigie , il eut pitié de la triste situation des habitants qui souffroient de la di-

fette ; il alla avec ses vaisseaux leur chercher du grain qu'il leur distribua. Ce bienfait rendu si à propos engagea Gigie à le reconnoître pour son maître ; elle lui donna le titre de sultan. Ce fut-là qu'Alger , instruite de ses succès , lui envoya des députés pour lui demander son appui contre les Espagnols. La ville fit cette démarche du consentement de Sélim ; & Barberousse , animé par les trésors qu'on lui promettoit en récompense , & peut-être par le projet qu'il conçut de se rendre maître d'Alger , partit sur le champ pour cette expédition. Il y fut reçu avec les acclamations d'une multitude qui le regardoit comme son défenseur. Sélim lui rendit à ce titre tous les honneurs imaginables. Barberousse ne répondit point à ses politesses. Il délivra Alger du tribut ; mais il ne put réussir à chasser les Espagnols de leur forteresse.

✂[1516.]✂

Alger , affranchie du tribut qu'elle payoit aux Espagnols , ne tarda pas à avoir à se plaindre de ses libérateurs. Barberousse , qui aspirait à s'y faire proclamer Roi , agissoit déjà en maître. Pour hâter l'exécution de son dessein , il résolut de faire mourir Sélim ; mais , comme il étoit aimé , cette entreprise demandoit de la

circonspection & du secret. Logé dans le palais du prince, il en connoissoit tous les détours. Il sçavoit que Sélim, tous les jours avant la priere du midi, entroit dans le bain & y restoit seul ; il s'y glissa sans être vu , le surprit nu & sans armes , & l'étrangla avec le linge dont il se servoit pour s'essuyer. Il sortit comme il étoit entré , sans être apperçu. Il affecta de paroître inquiet de ce que Sélim restoit si long-temps dans le bain ; il l'alla chercher avec beaucoup de personnes , dont il se fit accompagner. On le trouva mort , & il s'empressa de dire qu'apparemment il étoit tombé en foiblesse , & qu'il avoit péri , faute d'être secouru à temps. Cette explication ne satisfit point ; mais on trembloit devant lui , & personne n'osa montrer un autre avis. Ses soldats qui étoient tous Turcs se répandirent aussitôt dans la ville , en criant : « Vive Aruch Barberousse , l'in-
» vincible Roi d'Alger , que Dieu a choisi
» pour gouverner son peuple , & le déli-
» vrer de l'oppression des Chrétiens. Mal-
» heur à ceux qui refuseront de le recon-
» noître & de lui obéir ! » Cette proclama-
tion épouvanta tout le monde , & chacun s'empressa de venir lui rendre hommage.

S'il faut en croire Tassy , l'ambition seule ne porta pas Barberousse à cet assassinat. Il étoit devenu amoureux de Zaphi-

ra, l'épouse de Sélim; & le desir de la posséder, l'avoit porté à détruire le plus grand obstacle qui s'y opposoit. Zaphira rebuta le meurtrier de son mari. Barberousse, dont la passion étoit peu délicate, mais très-vive, résolut de recourir à la violence. Il se rendit chez elle, & ayant appelé toutes les femmes de sa suite, il les enferma à la clef dans une piece voisine; sûr alors de la voir privée de tout secours, il revint à elle. Zaphira s'étoit attendue à cet attentat; elle avoit caché sous sa robe un poignard, & s'étoit munie d'un poison subtil, dont l'effet devoit être également terrible & prompt; son dessein étoit de se servir du premier pour repousser la violence, & de faire passer l'autre dans son sein, si elle venoit à manquer le cœur du barbare qu'elle vouloit percer. Elle le manqua en effet, & ne le blessa qu'au bras. Barberousse s'éloigna un instant pour se faire panser, & envoya un de ses gardes qui la désarma; elle ne vit plus alors d'autre moyen de se soustraire à la violence que celui de mourir, & le poison qu'elle prit avoit déjà fait son effet lorsque Barberousse rentra. Ce spectacle, au lieu de l'attendrir, augmenta sa fureur. Il la fit sentir à toutes les femmes de Zaphira, qu'il fit étrangler, & enter- rer ensuite secrètement avec leur maî-

treffe, en répandant le bruit qu'elles s'étoient évadées à son insçu.

[1517.]

Barberousse, odieux aux Algériens, se maintenoit malgré eux sur le trône. Une conspiration formée contre lui avoit été découverte, & dissipée par la mort de leurs principaux chefs. Le fils de Sélim, qui s'étoit sauvé à Oran, d'où il avoit passé en Espagne, revint cette année avec une armée Espagnole, sous les ordres de don Diegue de Vero, qui devoit le rétablir dans Alger ; mais la tempête fit périr tous les vaisseaux, & ceux qui purent échapper aux eaux, trouverent la mort ou l'esclavage. Barberousse, enflé d'un triomphe qui sembloit lui montrer le ciel armé en sa faveur, se fit haïr plus que jamais. Il déclara la guerre au roi de Trémecen, qui, secondé par les Espagnols, après bien des défaites, le força de quitter cette ville dont il s'étoit emparé. Barberousse n'avoit avec lui qu'un petit nombre de Turcs avec lesquels il prit la fuite. Pour arrêter la poursuite des Espagnols, il sema sur sa route tout son or, son argent, sa vaisselle & ses bijoux. Cela n'empêcha pas qu'il ne fût joint à huit lieues de Trémecen, sur les bords de la rivière de Hueneda. Là, il se défendit avec un

courage que le désespoir sembloit avoir augmenté. Il se fit massacrer avec toute sa troupe plutôt que de se rendre, & il ne réchappa pas un seul des Turcs qu'il avoit avec lui.

La nouvelle de sa mort fut bientôt portée à Alger. Hairadin ou Chérédin, son frere, se fit proclamer roi sur le champ ; cependant ne se croyant pas sûr dans cette ville où il sçavoit qu'il étoit détesté, il fut sur le point de s'embarquer avec tous ses Turcs & ses richesses sur vingt-deux galeres qui composoient ses forces de mer ; mais le marquis de Gomarez, le vainqueur de son frere, au lieu de profiter de ses avantages & de marcher à Alger, renvoya les troupes Espagnoles, & Hairadin ne le craignant plus resta dans son nouvel empire.

[1519.]

Chérédin régnoit dans l'inquiétude depuis la mort de son frere. Il craignoit que les Arabes & les Maures révoltés ne cherchassent encore du secours chez les Espagnols. Il avoit besoin d'appui, il en chercha un dans l'empereur Ottoman. Sélim I régnoit alors ; il venoit d'achever la destruction de l'empire des Mamelucs en Egypte. Il reçut des envoyés de Chérédin qui venoient lui offrir la domination d'Al-

ger, & un tribut, pourvu qu'il en laissât le souverain actuel en qualité de vice-roi, & qu'il le soutînt contre ses ennemis. Sélim accepta avec plaisir une proposition qui augmentoit son empire. Il nomma Chérédin Bacha, & lui envoya deux mille Janissaires bien armés pour le défendre; avec leur secours il s'empara de la forteresse Espagnole, & ses vaisseaux, libres d'entrer & de sortir, infesterent bientôt les mers.

❧ [1541.] ❧

Cette année fut célèbre par l'expédition malheureuse de Charles-Quint contre Alger. Chérédin n'y étoit plus. La Porte, qui craignoit qu'il ne se repentît de sa soumission, l'avoit attiré à Constantinople, où il n'étoit pas à craindre, en lui donnant l'emploi de Capitan Bacha. Hassan avoit été envoyé à sa place; c'étoit un renégat de l'île de Sardaigne. Il vit arriver une flotte immense, chargée de richesses, & d'une foule de personnes qui, se flattant de la conquête certaine d'Alger, s'étoient embarquées avec leurs familles pour s'y établir. Hassan fut effrayé de cet armement. Il ne pouvoit prévenir le siège; il se renferma dans ses murs. L'armée Espagnole étoit déjà campée. L'empereur fit sommer Hassan de se ren-

dre, sous peine d'être taillé en pièces avec sa garnison. On finit par essayer de le corrompre, en lui offrant des sommes considérables, en l'invitant à les accepter, & à rentrer dans le sein de l'Eglise qu'il avoit quitté. « Il n'y a qu'un fou, répon- » dit Hassan, qui puisse se mêler de don- » ner des conseils à son ennemi; & ce se- » roit l'être encore davantage que de sui- » vre ceux qu'un ennemi nous donne. » La fermeté de cette réponse n'étoit qu'extérieure; Hassan étoit en effet inquiet. Le Divan, qui partageoit son embarras, lui conseilloit de se rendre. Il alloit prendre ce parti, lorsqu'une scène étrange le lui fit suspendre.

Il y avoit à Alger un eunuque noir qui étoit regardé comme un fou, méprisé comme tel par les grands, mais qui avoit une grande réputation de sainteté parmi le peuple. Il parut tout-à-coup au Divan, au moment qu'il venoit de décider d'ouvrir les portes de la ville à Charles-Quint.

« Hassan, s'écria-t-il en entrant & en s'adressant au Bacha, » je suis le pauvre » Isouf, l'esclave des esclaves, le plus vil » des Musulmans, méprisé des grands & » des Marabouts, qui m'ont persécuté jus- » qu'à présent & regardé comme un fou : » depuis long-temps tous m'ont rejeté, » tous m'ont couvert d'ignominie. Le Ca-

» di, juge de la loi, m'a poursuivi plus
» d'une fois, & offert à la multitude le
» spectacle humiliant pour moi des châ-
» timents qu'il m'a fait subir ; mon unique
» crime étoit celui-ci. Dieu tout puissant,
» dont la sagesse & les vues sont incom-
» préhensibles, m'a quelquefois dévoilé
» l'avenir, & instruit des choses qui de-
» voient arriver à ceux qui dédaignoient
» de m'écouter. J'ai été contraint de me
» taire ; les pauvres seuls m'ont entendu,
» & leurs présents m'ont récompensé. Au-
» jourd'hui, Hassan, tu commandes dans
» cette ville ; mon silence seroit un cri-
» me. Le danger presse ; tu peux l'éviter :
» Ecoute. Voilà une armée d'Infideles,
» puissante en hommes & en armes ; elle
» est arrivée si soudainement, qu'on di-
» roit que les flots de la mer l'ont enfan-
» tée & vomie sur ces rivages. Dépourvus
» de tout, hors d'état de résister, vous ne
» voyez plus d'autre ressource que celle
» de traiter avec vos ennemis, & d'en ob-
» tenir des conditions humaines. Vous
» vous flattez d'en obtenir de semblables
» des Chrétiens ? Dieu qui sçait tout, &
» qui se rit des vains desseins des hom-
» mes ; dont ils ne peuvent prévoir l'is-
» sue, vous délivrera seul des mains de vos
» ennemis. Hassan, & vous ministres &
» grands du royaume, reprenez courage,

» & ayez confiance en lui. Croyez le
» malheureux & méprisé Isouf ; c'est lui
» qui vous annonce qu'avant la fin de
» cette lune, la volonté de Dieu com-
» battra le Dieu des Chrétiens. Vous ver-
» rez périr leurs vaisseaux & leur armée ;
» votre ville sera libre & triomphante ;
» leurs biens & leurs armes vous seront
» acquis ; vous aurez des esclaves qui ont
» déjà travaillé à construire des forts pour
» nous défendre contr'eux à l'avenir, &
» peu de ces gens aveugles & endurcis re-
» tourneront dans leur pays. »

Ce discours singulier , prononcé avec fermeté , entraîna la multitude qui l'entendit : le Divan , Hassan lui-même , qui peut-être n'ajoutoit aucune foi à cette prédiction , mais qui voyoit que le peuple l'écoutoit avec confiance , consentirent à résister encore dix jours pour attendre la fin de la lune. Il s'éleva en effet une tempête affreuse le 28 Octobre. Le camp qui étoit dans la plaine fut inondé ; la mer engloutit la plus grande partie des vaisseaux , & Charles-Quint n'eut rien de plus pressé que de profiter du calme pour s'en retourner avec les débris de sa flotte.

Quoi qu'il en soit de cet événement bien étrange , & de la prophétie plus étrange encore , qui peut fort bien n'avoir été imaginée qu'après coup , on ne persécuta plus

Isouf; il reçut une grande récompense ,
 & on lui laissa la liberté de faire valoir
 ses talents auprès de la populace. Les Ma-
 rabouts & les gens de loi , jaloux de sa ré-
 putation , s'empressèrent de la lui enlever ;
 ils dirent qu'Isouf étoit forcier , & qu'il
 étoit scandaleux de lui attribuer le mérite
 d'un événement qu'on devoit aux prières
 & à la sainteté d'un Santon. Ils ajoutez-
 rent que ce prétendu saint avoit été , par
 inspiration divine, le jour même de la des-
 truction de la flotte Chrétienne , battre
 la mer avec un bâton , & exciter par-là la
 tempête à laquelle la ville devoit son salut.
 Hassan feignit de les croire, parce qu'il eût
 été dangereux de les contrarier. Le San-
 ton fut en grande estime ; après sa mort,
 on bâtit une mosquée sur son tombeau.
 Les Marabouts ne manquèrent pas d'assu-
 rer qu'en battant la mer avec les os du
 saint , on exciteroit une nouvelle tem-
 pête ; & le peuple est encore persuadé à
 présent de cette vertu de ses reliques,
 quoiqu'il ait eu sans doute bien des occa-
 sions de se détromper.

[1545.]

Après la mort de Hassan renégat , la
 milice se nomma elle-même un chef. Ce
 premier essai de son indépendance la pré-
 paroît à oser un jour davantage. Haji,

qu'elle élut , s'étoit distingué dans le siège d'Alger contre les Espagnols : il fit respecter les Turcs pendant le peu de temps qu'il resta à la tête des affaires ; & lorsque la Porte envoya un Bâcha , il lui remit l'autorité sans paroître la regretter. Il vécut quatre ans après sa démission , & mérita l'estime de son successeur. C'étoit un fils de Chérédin , neveu par conséquent de Barberousse. Il avoit eu le crédit de se faire nommer à l'emploi dont on avoit privé son pere parce qu'on le craignoit. Il se nommoit Hassan ; il eut de grands démêlés avec les rois de Trémecen & les Cherifs de Maroc , & presque toujours il eut l'avantage.

— [1552.] —

Hassan fut rappelé cette année de son gouvernement. Salha-Rais fut envoyé à sa place. Sa première expédition fut de réduire le roi de Tocort ou Tuggurt qui s'étoit révolté ; il marcha contre lui , & traversa le désert de Numidie. Ce prince n'avoit que quatorze ans ; assiégé , pris dans sa capitale , & interrogé pourquoi il avoit eu la hardiesse de lever la main sur la bannière redoutable du grand Seigneur , il rejeta tout sur son ministre , qui fut jugé seul coupable , parce qu'en effet le prince étoit trop jeune pour ne s'être pas laissé

conduire par ses conseils. On mit ce ministre à la bouche d'un canon. Tous les habitants de la ville, qui étoient échappés au carnage , furent vendus comme esclaves.

Salha-Rais , après cette expédition , en fit une autre dans la Numidie ; mais les habitants effrayés avoient fui dans les montagnes. Il leur envoya dire de revenir , & leur promit grace à tous ; il leur tint sa parole , mais leur imposa un tribut , & les menaça de revenir s'ils osoient refuser de le payer : à son retour il remit en liberté le jeune roi de Tuggurt , & se contenta de la leçon qu'il lui avoit donnée pour s'assurer sa soumission.

❧ [1555.] ❧

Salha-Rais reprit cette année la ville de Bugie , dont les Espagnols s'étoient emparés trente-cinq ans auparavant. Don Alphonse de Péralte , qui en étoit le gouverneur , ne fit qu'une foible défense & capitula promptement : on lui en fit un crime , & à son retour en Espagne , Charles-Quint lui fit couper la tête.

Salha-Rais mourut cette année. Son successeur fut Hassan Corfe , renégat que la milice élut en attendant les ordres du Sultan , qui seul avoit le droit de nommer le Bacha d'Alger. Son prédécesseur

avoit fait des préparatifs pour le siège d'Oran : on n'attendoit pour le commencer que les forces que la Porte devoit envoyer ; mais, dès qu'elle sçut que Salha-Rais étoit mort , n'ayant pas grande opinion des talents d'Hassan-Corse , elle lui défendit de faire cette expédition , & peu de temps après elle envoya à Alger Tékelly, Bacha. La milice ne voulut pas le recevoir ; mais il parvint à s'y introduire par la ruse. Ses troupes , maîtresses des portes , s'y firent respecter. Hassan-Corse vint le recevoir , & s'excuser de ce qui s'étoit passé , en l'assurant qu'il avoit été forcé lui-même par la milice à se prêter à ses desirs. Tékelly ne lui répondit que par un sourire dédaigneux , & le fit arrêter : peu de jours après il le condamna à la mort , avec les deux gouverneurs. L'infortuné Hassan-Corse fut jetté sur des crocs de fer , où il demeura suspendu par le côté pendant trois jours entiers. C'étoit dans le mois d'Octobre ; un vent froid qui s'étoit élevé alors avoit prodigieusement rafraîchi l'air. Hassan conjuroit les passants , & sur-tout les esclaves Chrétiens , de jeter par pitié quelque chose sur lui pour le couvrir ; mais aucun n'osa lui rendre ce foible service : les gardes qui veilloient autour de lui sembloient les menacer de les attacher eux-mêmes aux

crocs voisins pour les punir de leur pitié.

Hassan-Corse trouva un vengeur dans un autre renégat , qui étoit son favori. Joseph le Calabrois gouvernoit alors Trémecen ; dès qu'il eut appris ce qu'il s'étoit passé , il se mit en route pour aller punir Tékelly. La peste qui désoloit alors Alger avoit obligé le Bacha de sortir de la ville , & d'aller camper à quelque distance. Joseph s'y rendit à la tête de trois cents Turcs ou renégats. Il fit une diligence prodigieuse. On étoit alors près de Noël , & il y a trois cents milles de Trémecen à Alger. Pour n'être trahi par personne, il fit attacher à des arbres tous les Maures qu'il rencontra sur son chemin. Il arriva enfin devant la tente de Tékelly , avant que celui-ci eût le moindre soupçon de sa marche. Le Bacha effrayé alla se réfugier sous le dôme d'un célèbre Santon ; mais un renégat ne devoit pas respecter cet asyle ; il l'y poursuivit, le perça de sa lance , & les Turcs applaudirent à ce coup. Joseph fut nommé Bacha , sans l'aveu & à l'insçu de la Porte ; mais il ne jouit que six jours de sa nouvelle dignité ; la peste l'attaqua , & l'enleva en moins de vingt-quatre heures.

— [1557.] —

Hassan , fils de Chérédin, qui avoit été

déjà Bacha d'Alger & rappelé , trouva le moyen de se faire donner encore ce gouvernement. A peine y fut-il arrivé qu'il forma des entreprises contre les États voisins ; il fut vaincu par le Chérif de Maroc. Cette année il eut à se défendre contre les Espagnols. Le comte d'Alcaudete & don Martin de Cordoue son fils conduisoient l'entreprise. L'imprudence du premier fut la cause de sa perte ; & il pécha par un excès de courage. Son fils lui conseilla d'attaquer le Bacha à son arrivée , pendant que ses troupes étoient fatiguées d'une longue marche ; il rejetta ce conseil avec indignation , parce qu'il crut que la diminution du danger diminueoit sa gloire. Il attendit le jour. Les Turcs reposés & en forces supérieures tomberent sur ses troupes , & les mirent en désordre ; en vain le comte fit tous ses efforts pour les rallier , l'effroi les avoit saisies. Il crut qu'en leur donnant l'exemple , & s'élançant au milieu des ennemis , elles le suivroient pour le dégager ; il se mit donc à leur crier : « Saint Jacques ! la » victoire est à nous ; » & il poussa son cheval au milieu des ennemis. Son cheval percé de coups tomba , & l'écrasa sous sa chute.

— [1567.] —

Hassan, après avoir été rappelé encore
une

une fois à Constantinople , & renvoyé de nouveau à Alger , quitta enfin cette année son emploi pour ne plus le reprendre ; Mahamet , fils de Salha - Rais , vint le remplacer. Hassan lui fit présent de son palais , de ses bains , & d'un grand nombre d'esclaves Chrétiens , dont plusieurs étoient des ouvriers habiles , dont l'industrie augmentoit le prix. Il se retira à Constantinople avec ses richesses , où il mourut trois ans après.

Le gouvernement de Mahamet fut plus tranquille que celui de ses prédécesseurs ; la seule entreprise qui l'inquiéta fut celle de Jean Gascon , aventurier Espagnol , qui osa se charger de venir pendant une nuit mettre le feu aux vaisseaux d'Alger dans le port. Si le projet avoit réussi , les corsaires auroient été ruinés. Philippe II l'autorisa par une commission , & lui fournit les bâtimens , les matelots & les artifices nécessaires. Jean Gascon partit au mois d'Octobre , temps auquel tous les vaisseaux , ou du moins le plus grand nombre , étoient dans le port ; il arriva sans être découvert , & trouva le moyen de s'approcher assez pour examiner la position des vaisseaux , & la manière dont ils étoient rangés. La nuit le favorisoit ; il trouva la circonstance favorable , & se mit en devoir de jeter les artifices

qu'il avoit apportés ; mais ils étoient si mal préparés, qu'aucun ne put prendre feu. Affligé de ce contre-temps qu'il n'avoit pas prévu , & forcé de s'en retourner , il voulut laisser du moins son poignard à la porte du mole , comme un monument de son voyage. Il s'avança donc malgré les prières de ses compagnons qui ne le suivirent pas. Il fit du bruit en enfonçant son poignard dans la porte ; les Espagnols , qui craignoient d'être poursuivis , mirent à la voile , & eurent l'imprudence de pousser des cris qui éveillèrent la garde du port ; Gascon prit la fuite dans une barque , & fit force de rames. Il étoit déjà à vingt lieues , lorsque ses rameurs fatigués s'arrêtèrent pour se reposer ; dans ce moment ils apperçurent une galiotte que le Bacha envoyoit à leur poursuite. Il étoit impossible de l'éviter ; il ne l'étoit pas moins de se défendre ; ils se rendirent. Le capitaine de la galiote , satisfait d'avoir entre les mains le chef de l'entreprise , ne s'embarassa pas de courir après les autres bâtimens qui fuyoient , & revint à Alger. Le peuple demandoit à grands cris le supplice de Gascon ; & Mahamet s'empressa de le satisfaire. Il fit dresser une potence élevée dans l'endroit même où l'Espagnol avoit pris terre ; il l'y fit accrocher par les pieds , avec la com-

mission du roi d'Espagne , qu'on attachâ à ses oreilles. Il y avoit peu de moments qu'il étoit dans cette situation , lorsque le capitaine qui l'avoit pris , vint demander sa grace au Bacha. Il lui représenta qu'il étoit dangereux de faire périr dans les tourmens un prisonnier de guerre ; que c'étoit autoriser les Espagnols à user de représailles , dont tous les Algériens , à commencer par le Bacha , pourroient être les victimes ; que d'ailleurs Gascon n'avoit fait , en entreprenant ce coup hardi , que ce qu'ils feroient tous eux-mêmes dans les ports d'Espagne si on le leur ordonnoit. Mahamet fit délivrer le prisonnier de son supplice : on le transporta dans le bague royal , où les chirurgiens Chrétiens prirent soin de lui. Mais sa mort n'étoit que retardée ; les Maures murmuroient : on en vit venir plusieurs qui prétendoient arriver d'Espagne , & qui affuroient qu'on y disoit généralement que jamais les Algériens n'oseroient toucher à un cheveu de Gascon , dans la crainte de la vengeance qu'en prendroit Philippe. Ces propos , vrais ou supposés , irritèrent le Bacha ; il ordonna qu'on transportât le prisonnier au haut des murs de la ville , & que de-là on le précipitât sur les crocs de fer. Il y tomba sur le ventre , & ce fut un bonheur pour lui , parce qu'il mourut

sur le champ de sa blessure : il y a tant d'autres malheureux qui , blessés différemment , restent suspendus des jours entiers à ces fers, & expirent lentement dans des transports de rage !

Mahamet pendant le temps de son gouvernement parvint à réconcilier les Janissaires & les Levantins , deux corps jaloux l'un de l'autre , dont il fit cesser les haines , & qu'il confondit ensemble en les réunissant. Ce trait de politique hardi fraya à la république le chemin de l'indépendance ; ses troupes divisées l'en auroient écartée sans cesse par leurs querelles particulières , difficiles à apaiser , & qui auroient toujours empêché de former un parti général , animé des mêmes vues & concourant au même but. La Porte n'approuva point cette conduite , dont elle prévoyoit les conséquences , & elle ne chercha plus qu'un prétexte pour le rappeler.

❧ [1568.] ❧

Mahamet fut remplacé cette année par Hali-Fartaz , connu sous le nom d'Ochali. La fortune de ce nouveau Bacha étoit bien extraordinaire ; né dans un pauvre village de la Calabre , pris sur mer par un corsaire , il fut conduit à Alger , où il parut la première fois en esclave , mais si mi-

féritable & si couvert de vermine, que les compagnons de sa captivité craignoient de l'approcher. Sa vigueur fixa l'attention de son patron ; il le crut propre à servir à la rame dans une galere , & il l'y fit passer ; bientôt après il lui reconnut de l'esprit , & le fit Bossleman. Hali alors embrassa le Mahométisme , pour s'égaliser aux Levantins qui le méprisoient. Il fut libre. Le desir de faire fortune lui fit prendre parti dans un brigantin qu'on armoit en course. Il fut heureux dans ses expéditions , bientôt il eut une galiote. Il gagna l'amitié de Dragut , auquel il succéda dans le gouvernement de Tripoli ; il obtint ensuite celui d'Alger , où il entra en qualité de Bacha. C'étoit dans ce temps que la guerre contre les Maures d'Espagne étoit le plus allumée. Ces malheureux sollicitoient des secours ; Ochali permit à tous les aventuriers qui voudroient faire le voyage d'Espagne de s'y rendre à leurs dépens ; mais il ne voulut point y envoyer des troupes. « Mon devoir, disoit-il à cette occasion , est de bien défendre le pays qui m'est confié , sans me mêler des affaires d'autrui. »

❧ [1575.] ❧

Ochali ne garda son gouvernement que jusqu'à l'année 1573. Pendant ce temps,

il avoit fait la conquête du royaume de Tunis. Il avoit rendu de grands services à la Porte dans d'autres occasions ; ce fut lui qui commanda l'aile gauche de la flotte Ottomane à la bataille de Lépante, si fatale aux Turcs , & ce fut lui qui se conduisit avec le plus de distinction. Ayant attaqué la capitane de Malte, il la prit , & fut obligé de l'abandonner, mais il conserva l'étendard de l'ordre. Son successeur, Arab-Achmed, qui ne resta que peu de temps à Alger , se borna à embellir & à fortifier la ville ; il fut remplacé par Ramadan, qui s'étoit encore élevé à cette dignité de la condition de simple esclave. Ochali, qui l'avoit vu plusieurs fois dans l'action, avoit pris de l'amitié pour lui , & contribué à sa grandeur. Il gouverna avec beaucoup de douceur & se fit aimer : on le regretta lorsque, deux ans après, il quitta cette ville pour prendre le gouvernement de Tripoli.

—[1577.]—

Hassan-Vénédic, renégat Vénitien, augmenta les regrets des Algériens au départ de Ramadan. Ce nouveau Bacha étoit d'une avarice insatiable ; il commença son administration par se faire vendre à très grand marché tous les esclaves les plus forts, les plus robustes, les plus adroits,

& dont il espéra tirer le meilleur parti en les revendant. Il s'empara seul du commerce du bled , qui étoit devenu rare, & entretint la disette pour prolonger & augmenter la cherté. Les Janissaires disoient hautement qu'il ne se vendoit rien sur le marché qui ne lui appartînt , à l'exception des oignons & des choux. Ayant voulu diminuer leur paye , ils firent passer leurs plaintes à Constantinople , & il fut rappelé.

✂[1580.]✂

Jaffer-Aga se conduisit par des principes différents. C'étoit un renégat Hongrois ; il avoit été pris par un parti Turc, avec sa mere & deux de ses freres. Le Grand-Seigneur , auquel il fut présenté, voulut le charger de l'éducation de son fils, encore enfant. Comme le précepteur devoit entrer dans le serrail , le Sultan jugea à propos de lui faire faire l'opération indispensable , sans laquelle on ne peut être introduit dans ce lieu sacré. Jaffer, dégradé de sa virilité , conserva son caractère doux & honnête : on le contraignit d'embrasser l'Alcoran , en même temps qu'on le fit eunuque. Son génie , sa probité , son horreur pour le crime , ses vertus furent les seuls degrés par lesquels il monta aux premières dignités. A

son arrivée à Alger , il mit tous ses soins à faire cesser la disette ; il y réussit. Il donna des exemples sévères de justice ; mais il récompensoit comme il punissoit. Sa vertu lui fit des amis , & le sauva d'une conspiration. L'Aga des Janissaires avoit été accusé de concussions & d'exactions ; il le fit juger par le Divan , & le déposa. L'Aga piqué voulut s'en venger. Il avoit de l'argent ; il s'en servit pour se faire des créatures. Son parti parmi les Janissaires devint bientôt considérable ; mais il n'avoit encore fait part de son projet à personne ; enfin il se décida à armer des assassins. Les premiers auxquels il proposa la mort de Jaffer , reculerent avec horreur & jurèrent de le défendre ; ils apprirent aux autres conjurés l'horrible dessein de l'Aga , & firent passer dans leur cœur l'indignation qui les animoit. Le coupable fut arrêté , condamné par le Divan , & exécuté la nuit suivante. Jaffer avoit eu la délicatesse de ne vouloir point paroître dans le jugement.

❧ [1582.] ❧

Hassan-Vénédic , protégé par Ochali , devenu Capitan-Bacha , avoit étoit nommé l'année précédente Bacha d'Alger , pour la seconde fois. Peu de jours après son arrivée , le fameux renégat Morat-Rais ,

qui s'étoit distingué par ses courses , & à qui ces barbares avoient donné le surnom de Grand , rentra dans le port avec une prise très-riche , puisqu'il y avoit trouvé en especes un million de ducats*. Le Bacha saisit cette occasion pour assembler tous les corsaires Algériens ; il leur reprocha leur paresse & leur lâcheté qui les empêchoient de s'enrichir comme Morat, & il ajouta qu'il vouloit leur apprendre à faire des courses heureuses , & partir avec eux. Tous équipèrent leurs vaisseaux ; le Bacha arma les siens qui étoient au nombre de onze , & il se trouva à la tête de trente-trois galeres , avec lesquelles il mit à la voile. Il alla faire d'abord une descente dans l'isle de Sardaigne, où il prit quinze cents esclaves ; il en fit cent cinquante sur le territoire de Genes. Il infesta aussi les côtes de Provence ; mais son expédition la plus heureuse fut sur celles d'Espagne , où les Maures l'avoient invité à venir , & d'où il emmena plus

* L'année précédente , ce corsaire avoit surpris, sur les côtes de la Toscane, deux galeres du pape. L'amiral qui venoit d'être nommé s'étoit embarqué sur une , où il donnoit une fête à beaucoup de personnes de distinction qui le félicitoient de son élévation : il les conduisit à Alger , & cette prise devint précieuse par le prix qu'il tira de ces riches esclaves qui se racheterent.

de deux mille esclaves de tout sexe. Trois mois après, il rentra à Alger avec un riche butin, & demanda alors à ses capitaines qui de lui ou d'eux entendoit mieux le métier de corsaire ?

Hassan-Vénédic ne resta qu'un an à Alger, d'où il fut envoyé à Tripoli. Avant son départ, il donna à un marchand Anglois un passe-port pour la sûreté de son commerce. Cette pièce curieuse, & qui fut sans doute bien payée, étoit conçue ainsi : « Nous, Hassan-Bacha, vice-roi, » lieutenant & capitaine-général des do- » maines & de la juridiction d'Alger, » donnons & accordons pleine & entière » liberté à Thomas Shingleton, marchand, » d'aller & de venir, de négocier & de » trafiquer dans la ville d'Alger, & dans » les autres places de notre juridiction, » tant de l'est que de l'ouest, avec son » vaisseau, ses matelots, de quelque na- » tion qu'ils soient, & ses marchandises » de quelque pays qu'elles puissent être. » Nous ordonnons de plus à l'amiral d'Al- » ger & des autres lieux de notre jurif- » diction, & à tous les capitaines de » vaisseaux, tant des nôtres que de ceux » du Levant, grands & petits, quels qu'ils » soient, que s'ils rencontrent ledit Tho- » mas Shingleton, Anglois de nation, » dans les mers de Genes, de l'est de la

» France , de Naples , de la Calabre , de
 » la Sardaigne , &c. avec son vaisseau ,
 » ses marchandises & ses gens de quel-
 » que nation qu'ils soient , de ne le point
 » molester ; de ne prendre rien de ce qui
 » leur appartient , argent ou effets , sous
 » peine de la vie & de la perte de leurs
 » biens. Et si vous faites cas de la faveur
 » de Sa Hauteſſe , notre ſouverain ſeigneur
 » ſultan Amurath , vous le laifferez paſ-
 » ſer ſon chemin , ſans empêchement.
 » Donné à Alger dans notre palais royal ,
 » confirmé par notre ſeing royal , & écrit
 » par notre premier ſecrétaire , le 23 Jan-
 » vier 1583. »

❧ [1584.] ❧

Memmi Bacha avoit ſuccédé à Haſſan-Vénédic ; ſon adminiſtration ne préſente que des détails de courſes ſur les Chrétiens. La compagnie Angloiſe d'Afrique perdit dans ces expéditions un de ſes vaiſſeaux. Comme il y avoit un traité entre l'Angleterre & la Porte , qui aſſuroit la liberté du commerce , le lord-maire de Londres , le chevalier Edouard Osborne , écrivit cette lettre au Bacha , pour lui repréſenter l'injuſtice de ſes corſaires.

« Très-haut & puiffant roi , il plaira
 » à Votre Alteſſe de ſçavoir que le très-
 » haut & très - puiffant Sultan eſt con-

» venu avec Sa très-excellente Majesté la
» reine d'Angleterre , de certains articles
» & privileges , en vertu desquels les su-
» jets de Sa Majesté ont la liberté d'aller
» & de venir , & de trafiquer par mer &
» par terre dans les Etats de Sa Hauteffe,
» ainsi qu'il paroît plus amplement par
» les susdits articles , dont nous avons en-
» voyé copie à M. Tipton, notre commis-
» saire , pour les montrer à Votre Altesse.
» Contre la teneur de ces articles , un de
» nos vaisseaux , qui venoit de Patras dans
» la Morée , chargé d'especes courantes
» & de marchandises achetées dans ce
» pays-là , a été coulé à fond par deux
» galeres de votre ville d'Alger ; la plû-
» part des gens de l'équipage ont été tués
» ou noyés , & les autres retenus prison-
» niers ; action directement contraire aux
» articles & privileges sus-mentionnés.
» Nous supplions donc très-humblement
» Votre Altesse , que puisqu'il a plu au
» Grand-Seigneur de nous accorder ces
» privileges , il lui plaise de nous aider
» d'en jouir , en nous accordant que par
» votre autorité , aide & faveur, ces pau-
» vres gens détenus captifs soient mis en
» liberté , pour retourner chacun chez eux.
» De même , qu'il plaise à Votre Altesse
» de donner ordre aux capitaines & aux
» équipages de vos galeres , qu'à l'avenir

» ils nous laissent faire paisiblement notre
 » commerce , avec six vaisseaux annuelle-
 » ment , en Turquie & dans tous les au-
 » tres lieux de la domination du Sultan ,
 » sans donner atteinte à nos privileges.
 » Car chacun de nos vaisseaux est muni
 » d'un passe-port de Sa Hauteſſe , par le-
 » quel on les peut reconnoître. Nous ſe-
 » rons infiniment redevable à Votre Al-
 » teſſe de nous accorder cette grace , &
 » diſpoſés à lui rendre de notre part tous
 » les ſervices qui dépendront de nous ,
 » comme M. Tipton vous en informera
 » plus amplement. Et nous prierons tou-
 » jours , &c. »

Cette lettre ne produiſit aucun effet ;
 il y eut un nouveau vaiſſeau pris peu de
 temps après , & la reine Elifabeth écrivit
 à la Porte pour ſ'en plaindre. Le Sultan
 envoya des ordres aux Bachas d'Alger ,
 de Tunis & de Tripoli , pour qu'ils laiſſaſ-
 ſent paſſer tranquillement les vaiſſeaux An-
 glois ; mais cet ordre ne fut paſ plus ef-
 ficace que la lettre du lord-maire , & les
 corſaires continuerent leurs déprédations.

✻[1585.]✻

Morat-Rais eſt le premier de tous les
 corſaires de la Barbarie qui ſe ſoit ha-
 ſardé à paſſer le détroit de Gibraltar ,
 pour entrer dans l'Océan ; c'eſt lui qui

ouvrit cette route aux pirates, qui l'ont fréquentée depuis quelquefois. Il partit avec le projet de piller les isles Canaries, & d'y faire des esclaves. Son pilote, qui ne connoissoit point cette mer, se trouva plusieurs fois embarrassé. Il étoit à la hauteur de ces isles, & il croyoit les avoir passées. Morat, qui ne connoissoit pas mieux que lui cette route, mais qui étoit persuadé qu'on étoit sur la voie, lui ordonna d'avancer; on découvrit l'isle de Lancelotte. Morat fit arrêter sa petite flotte jusqu'à la nuit; &, profitant ensuite de l'obscurité, il s'en approcha, fit une descente avec deux cents cinquante soldats bien armés. Il ne trouva aucune résistance; le butin qu'il fit fut prodigieux, & les esclaves qu'il emmena dans ses vaisseaux étoient au nombre de trois cents. Il avoit pris la femme & la fille du gouverneur: celui-ci ne s'étoit pas même dérobé sans peine aux fers qu'il lui préparoit. Après cette expédition, Morat se tint au large; &, selon la coutume des corsaires, il arbora le pavillon de treve, pour que l'on vînt racheter ses captifs, si on le vouloit. Il reçut la rançon de plusieurs, qui lui valurent des sommes considérables. Il ne partit au bout de quelque temps qu'avec ceux qu'on ne put pas racheter.

Cette expédition fit du bruit ; on en fut instruit en Espagne avant son retour. Don Martin Padille, général des galeres, assembla des forces supérieures , & vint l'attendre à son retour à l'entrée du détroit. Son projet étoit de le punir de l'audace qu'il avoit eue d'aller en des lieux qu'aucun corsaire n'avoit osé visiter avant lui, & d'effrayer ceux qui pourroient être tentés de suivre son exemple. Morat fut averti : quoiqu'il eût un courage bouillant & féroce , qui lui faisoit chercher les entreprises les plus périlleuses , il ne jugea pas à propos de tenter le passage ; il alla relâcher à Larrache , port de mer de Maroc , où il fit un séjour d'un mois. Une tempête qui survint au bout de ce temps, & qu'il jugea devoir avoir écarté les vaisseaux Espagnols , le détermina à profiter de leur séparation pour passer le détroit. Il choisit une nuit , & arriva heureusement dans la Méditerranée. Au sortir du détroit, il tira un coup de canon , pour avertir don Martin Padille qu'il avoit passé , & qu'il n'étoit plus nécessaire qu'il se donnât la peine de l'attendre. Il rentra dans Alger, après une absence de quatre mois.

✻[1587.]✻

Memmi avoit passé au gouvernement

de Tunis, pour faire place à Achmed qui avoit acheté celui d'Alger; le premier soin de celui-ci fut de se rembourser de la dépense qu'il avoit faite; il s'en fit payer une partie par son prédécesseur qu'il rançonna. Memmi étoit d'un caractère doux & humain; & on peut remarquer, dans cette partie du monde, que ce sont précisément ces hommes que l'on persécute le plus : la fable du loup & de l'agneau est le précis de l'histoire de ces contrées.

Achmed avoit appris le profit que Vénédic avoit tiré de sa course, en 1582. Il voulut s'enrichir de la même manière. Il défendit aux corsaires d'Alger de sortir du port, jusqu'à ce qu'il fût prêt à se mettre à leur tête. « Si Vénédic a si bien » réussi en vous commandant, leur dit-il » d'un ton fier, que ne devez-vous pas » attendre sous les ordres d'un Bacha tel » que moi, qui suis si au-dessus de cet esclavage ? » Cette course, qui eut le plus grand succès, & qui dura six semaines, fut la seule qu'il commanda en personne pendant son administration; mais il en fit faire plusieurs autres pour son compte, en armant lui-même des vaisseaux. Les profits considérables qu'elles lui rapportèrent, l'empêcherent sans doute de fouler les peuples comme plusieurs de ses prédécesseurs,

ceffeurs, puisqu'il emporta une assez bonne réputation en partant d'Alger pour aller remplacer Memmi à Tripoli.

— [1591.] —

Cette année fut remarquable à Alger par le retour de plusieurs corsaires qui, pris en différents temps par les Napolitains, trouverent le moyen de rompre leurs fers, & de retourner dans leur patrie. Le principal étoit Mustapha-Arnaute, un des principaux Rais d'Alger, qui avoit été captif vingt-six ans sans avoir pu obtenir de traiter de sa rançon. Il y en avoit deux autres, Jafer & Hamzar. Comme ces trois étoient les principaux, on les resserroit plus étroitement que les autres; ils obtinrent enfin, à l'occasion du Bairam, qui est la Pâque des Turcs, la permission de souper ensemble, avec les compagnons de leur captivité. Dès qu'ils furent réunis, ils parvinrent à rompre leurs fers, franchirent un mur à l'aide de quelques cordes, en percerent un autre avec des pincettes & des pelles à feu, seuls instruments de fer qui se trouvoient sous leurs mains, s'emparèrent d'une barque à seize rames qui servoit aux promenades du gouverneur, & se sauverent à Lustrica, où ils rencontrèrent par hasard un corsaire qui les recueillit. Leur retour fut célébré par



des réjouissances. Ce fut en cette année que le Bacha Hidir fut remplacé par Schaaban ; le peuple qui le détestoit porta contre lui à la Porte des plaintes qui ne furent pas écoutées , quoiqu'elles fussent accompagnées de présents qu'on avoit reçus.

❧ [1595.] ❧

Hidir fut rappelé cette année , remplacé par Mustapha , & rétabli quatre mois après par ses intrigues. A son retour, il exigea quinze mille ducats de Mustapha , parce qu'il avoit , disoit-il , négligé les réparations nécessaires au mole. Le Bacha paya ; mais , à son arrivée à Constantinople , il se vengea de Hidir , en le peignant tel qu'il étoit à la Porte ; & sur le champ elle le déposa , & renvoya Mustapha , qui à son tour lui imposa une amende. « Vous avez gouverné ce pays » plus long-temps que moi en deux fois, » lui dit-il ; vous avez laissé dépérir le » mole ; si dans quatre mois ma négligence a occasionné quinze mille ducats de frais , ceux auxquels la vôtre » donne lieu ne peuvent être évalués à » moins du double : vous les paierez donc ; » mais ce ne sera pas à moi , ce sera au » trésor public , & ils ne serviront pas à » d'autre usage. »

 [1600.] 

C'est au commencement du dix-septième siècle que la forme du gouvernement d'Alger changea ; cette ville obtint la permission d'élire ses chefs. L'avarice des vice-rois Turcs opéra cette révolution. Le peuple, las d'être ruiné par une multitude de tyrans qui se succédoient les uns aux autres , & qui s'empressoient de s'enrichir en arrivant , parce que la durée de leur administration étoit incertaine , porta des plaintes à Constantinople ; il proposa d'élire lui-même un Dey qui auroit soin d'empêcher la déprédation des revenus qui seroient employés à la défense de la ville , & qui veilleroit à ce que le tribut fût payé plus exactement à la Porte , à laquelle on ne demanderoit plus de fonds, comme cela arrivoit souvent. Il s'engagea à reconnoître toujours la domination du Sultan , à respecter le Bacha qu'il enverroit , mais qui n'auroit que des honneurs & point d'autorité ; à l'entretenir ainsi que sa maison , mais à condition qu'il ne paroîtroit qu'aux divans généraux , & qu'il ne donneroit son avis que lorsqu'on le lui demanderoit. Ces demandes furent accordées.

 [1616.] 

L'histoire intérieure d'Alger, dans le
B b ij

cours de ce siècle, se trouve moins connue que dans le précédent ; les guides qui nous ont conduits jusqu'ici , & qui ont tous fait un long séjour en Barbarie, commencent à manquer. Les relations qui suivent sont imparfaites , & plusieurs ne méritent pas toujours la confiance ; ce sont les affaires du dehors qui sont les mieux connues. Cette année fut célèbre par la première expédition faite dans ce siècle contre les Algériens ; ce fut la France qui la première arma contre les corsaires. M. de Beaulieu fut envoyé avec une flotte pour leur donner la chasse ; mais il ne prit que trois de leurs vaisseaux ; un quatrième qu'il attaqua , étoit commandé par un renégat de la Rochelle , qui se défendit en désespéré , & qui aima mieux se couler à fond que de se rendre. Dès que M. de Beaulieu eut disparu , les Algériens recommencerent leurs courses , & ravagerent les côtes d'Espagne.

❧ [1624.] ❧

L'Angleterre envoya cette année une escadre contre les Algériens ; mais elle ne fit que se montrer sur ces mers , & n'y remporta aucun avantage. Les officiers de la flotte s'occupèrent de leurs plaisirs dans les ports où ils débarquerent , & ne s'embarassèrent gueres de remplir leur mission.

Cette tentative ne fit qu'irriter les corsaires ; & à peine eurent-ils vu partir Robert Maufel , qui commandoit cette expédition , qu'ils s'emparèrent de quarante vaisseaux marchands Anglois : leurs courses furent plus fréquentes ; toute l'Europe s'en plaignoit , mais ne faisoit rien pour s'y opposer. L'orgueil de ces corsaires alla si loin , que l'année suivante, étant en guerre avec presque toutes les puissances Chrétiennes, ils firent offrir au prince d'Orange de se joindre à lui pour attaquer l'Espagne. « Armez vingt vaisseaux , lui dirent-ils , & nous en armerons soixante de notre côté. »

❧ [1627.] ❧

Cette année fut l'époque de l'indépendance d'Alger , qui avoit déjà la permission d'élire ses Deys , & qui venoit de secouer tout-à-fait le joug de la Porte. Amurath IV, embarrassé par la guerre qu'il faisoit dans la Perse , par des troubles qui s'élevoient dans quelques parties de son empire , incapable de se soutenir dans ces circonstances contre la maison d'Autriche, avoit conclu avec Ferdinand II une trêve de vingt-cinq ans. Cette paix gênoit les pirates , qui devoient respecter les puissances Chrétiennes en paix avec la Porte ; ils en murmurèrent ; & tous les corsaires

de Barbarie convinrent de se soustraire à l'obéissance de la Porte, pour continuer leurs brigandages. Il fut décidé à Alger, à Tunis & à Tripoli, qu'on formeroit trois républiques indépendantes ; que chacune auroit le droit de courir indifféremment sur les Chrétiens ; que tous les traités conclus par ces derniers avec la Porte , seroient regardés comme ne les intéressant en aucune maniere ; & que ceux qui voudroient la paix avec eux , seroient obligés de s'adresser directement au gouvernement de celle des républiques dont ils voudroient avoir l'amitié.

Cette résolution ayant été prise , les courses recommencerent avec plus de fureur. On en fit de toutes parts des plaintes à la Porte ; elle n'étoit pas en état de donner de satisfaction ; elle préféra le parti de s'entendre avec les corsaires, dans l'espérance de partager leurs prises. On leur fit cependant des réprimandes, accompagnées de menaces ; mais c'étoit une simple formalité ; & les Barbares répondirent qu'étant le seul boulevard contre les puissances Chrétiennes , ils se regardoient comme étant toujours en guerre avec elles ; & que s'ils étoient obligés de respecter celles qui trouvoient le moyen d'acheter la paix & la liberté du commerce avec la Porte , ils n'auroient plus rien à faire

qu'à brûler leurs vaisseaux. C'est de cette réponse insolente & hardie qu'est venu le proverbe fameux : « Il faut qu'Alger » vive. »

Cela n'empêcha cependant pas la Porte de continuer d'envoyer des Bachas , qui furent reçus avec respect lorsqu'on avoit intérêt de ménager cette puissance , & dont on s'embarassoit peu dans les autres occasions.

[1635.]

Quatre jeunes gentilshommes François, plus courageux que prudents , tenterent cette année leur fortune contre les corsaires d'Alger. Ils armerent une petite frégate de dix canons , & , ayant obtenu une commission de Malthe , arborerent le pavillon de l'ordre , & mirent à la voile. Cent volontaires les accompagnerent dans cette expédition. Une prise qu'ils firent sur les côtes d'Espagne , leur parut de bon augure , & leur inspira l'audace d'attaquer deux vaisseaux Algériens qu'ils rencontrèrent bientôt. L'un étoit de vingt-quatre canons , & l'autre de vingt ; la partie n'étoit pas égale ; mais les François crurent que le courage rétablissoit l'équilibre. Ils furent mis entre deux feux , perdirent leurs mâts , & se défendirent toujours avec une opiniâtreté qui faisoit douter de leur prise ;

malheureusement le bruit du combat attira cinq autres vaisseaux, qui se joignirent aux premiers, & les forcèrent de se rendre. Ils passerent sept ans dans les fers, & se racheterent au bout de ce temps pour six mille écus.

❧ [1637.] ❧

Cette année, les Algériens s'emparerent du Bastion de France (*). Ils étoient en paix avec cette puissance; mais ils avoient des sujets de plaintes contre elle. L'escadre Françoisse, qui étoit allée croiser auprès de Naples, pour enlever le comte de Monterréry, qui s'étoit embarqué dans cette ville avec tous ses effets pour retourner en Espagne, fut séparée par la tempête, & quelques vaisseaux jetés vers Alger. L'amiral, qui se trouvoit sur un, & qui paroît avoir eu trop de vi-

(*) Ce bastion avoit été construit d'abord par les Marseillois, sur les côtes d'Alger, où ils faisoient commerce. Les Algériens l'avoient démoli; ensuite Louis XIII, en 1628, voulut le faire reconstruire, & en fut empêché par les Arabes & les Maures; il obtint enfin, quelques années après, la permission de le bâtir. Il s'y établit des François; mais, comme l'endroit n'étoit pas commode, la compagnie du Bastion de France s'accorda ensuite avec le Dey pour obtenir la Calle, & pour négocier tranquillement avec les Maures & les Arabes.

vacité, demanda sur le champ qu'on remît en liberté tous les esclaves François qui se trouvoient dans cette ville. La Régence refusa ; pour s'en venger, il prit le vaisseau Turc qui arrivoit dans ce moment de Constantinople, amenant un Bacha, son Cadi & leur suite. Cette prise toucha peut-être moins vivement les Algériens que la vivacité imprudente de l'amiral ; ils refuserent d'échanger leurs captifs contre le Bacha, & allerent surprendre le Bastion de France, où il y avoit fix cents François qu'ils amenèrent à Alger avec tous leurs effets & leurs vaisseaux.

[1638.]

Les Algériens formerent le projet de s'emparer du trésor de Lorette ; sa richesse tentoit depuis long-temps leur avidité. Ali - Péchinin, leur amiral, chargé de cette expédition que les vents contraires ne lui permirent pas d'exécuter, revint à Alger, après avoir pillé les côtes de la Dalmatie. A son retour, il donna une leçon singulière aux Maures. Leur religion est le Mahométisme défiguré par une multitude de superstitions que leur enseignent leurs Marabouts ; un des grands points de leur croyance est qu'on ne peut rien faire de plus agréable à Dieu que de tuer un

Chrétien, & qu'on parvient dans l'autre vie à un degré plus ou moins grand de gloire, à proportion du nombre de ceux que l'on a fait périr de ses propres mains. Ils sont persuadés que ceux qui n'ont pas eu l'avantage d'en égorger au moins un ou deux, sont peu considérés dans le ciel. Un Maure fermement pénétré de cette opinion à-la-fois absurde & barbare, voyant Ali-Péchinin débarquer ses esclaves, s'approcha de lui, se jeta à ses pieds, & lui tint ce discours : « Invincible Ali, quel » bonheur est le tien ! Depuis que tu as » ceint le cimenterre, un nombre infini de » Chrétiens est tombé sous tes coups ; » chaque jour multiplie les victimes les » plus agréables que tu puisses immoler à » Dieu. Quel trône élevé t'attend dans » l'autre vie ! Que mon sort sera différent ! » Je n'ai à me glorifier de la mort d'au- » cun Chrétien ; tu peux me procurer cet » avantage ; cela dépend de toi ; je l'im- » plore de ta bonté ; donne-moi un de » ces misérables que je puisse sacrifier à » Dieu. »

Ali l'écouta froidement, & lui dit qu'il lui accordoit volontiers sa demande. « Vois cet esclave, ajouta-t-il, en lui » montrant un Espagnol vigoureux ; c'est » celui que je te destine ; passe dans le » bois voisin, où je vais l'envoyer, & fais » ton sacrifice. »

Le Maure part transporté de joie. Ali fait approcher l'esclave, l'instruit du vœu du Maure ; & , lui remettant un sabre & un fusil , il lui ordonne de se rendre dans le bois , & de se défendre si on l'attaque. L'Espagnol armé s'avance hardiment ; le Maure , en le voyant en état de défense , s'effraye , prend la fuite , & revient trouver l'amiral. Il n'hésite point à lui avouer qu'il n'a pas osé attaquer l'esclave. « Et » crois-tu , malheureux , lui dit alors Ali , » que les Chrétiens que j'ai immolés se » sont offerts à mes coups sans défense ? » C'est au péril de ma vie que j'attaque » la leur. Apprends que la mort d'un » Chrétien n'est agréable à Dieu que lorsqu'on la lui donne avec honneur ; il » n'y a aucun mérite devant lui , ni devant les hommes , à égorger un infortuné qu'on attaque avec avantage. » Cette réprimande fut applaudie de tous ceux qui l'entendoient , & le Maure confus se retira accompagné des huées des soldats.

On cite un autre trait de ce général , qui mérite de trouver place ici. Les esclaves , que l'ennui de leurs fers & l'espoir de les rompre portent à apostasier , ne recouvrent pas la liberté , mais sont traités plus doucement. Le zèle pour la propagation de la loi Musulmane , ne s'étend pas

plus loin ; les maîtres , qui en tirent alors moins de services, ne les encouragent pas : Péchinin avoit un esclave François , qui sollicitoit chaque jour la permission de se faire circoncire , & à qui il la refusoit. Il imagina un jour de dire à son maître, qui l'appelloit par son nom qui étoit Jean : « Je ne m'appelle plus Jean , je suis Mu- » sulman , & mon nom est Mustapha. » --- Tu es Musulman , répondit Péchinin ? Voyons si tu es circoncis. » Il le fit depouiller ; on vérifia qu'il ne l'étoit point , & il lui fit donner la bastonnade parce qu'il s'étoit moqué de sa religion.

On voit souvent des maîtres exiger de leurs esclaves qu'ils suivent leur religion , les conduire eux-mêmes à la chapelle du Bagne , & s'informer s'ils ont rempli leur devoir , & sur-tout s'ils se sont confessés.

❧ [1640.] ❧

L'histoire d'Alger se lie ici pendant plusieurs années à celle de la Porte , & à celle de Venise. Le seul fait qui lui est particulier , est une navigation bien extraordinaire , & presque incroyable , entreprise par un de ses corsaires. Depuis plusieurs mois qu'il croisoit sur la Méditerranée , il n'avoit fait aucune prise ; la saison approchoit de sa fin , & il gémis-

soit de l'humiliation de revenir à Alger comme il en étoit parti. Un esclave Islandois , qu'il avoit dans son bâtiment , lui proposa de passer le détroit , & d'aller en Islande. Il lui répondit qu'il y feroit des esclaves ; mais c'étoit en effet tout ce qu'il pouvoit espérer de trouver chez ce peuple pauvre. Le pirate s'y détermina. Les insulaires , surpris par un ennemi qu'ils ne connoissoient pas & ne pouvoient attendre , n'opposèrent aucune résistance. Les Algériens firent six cents esclaves des deux sexes , qu'ils conduisirent dans leur patrie , sous un nouveau ciel , & l'histoire ne dit point comment on parvint à les accoutumer à ce climat.

✂[1682.]✂

Cette année est célèbre par le bombardement d'Alger. Le trouble régnoit toujours dans cette ville ; les Deys élus, déposés & massacrés successivement , sembloient ne faire que paroître & disparaître. Les traités faits par l'un avec quelque une des puissances Chrétiennes , n'étoient point observés par son successeur ; tout étoit dans la confusion ; les Bachas sans autorité n'étoient point en sûreté lorsqu'ils vouloient prendre part ouvertement aux affaires publiques. Les corsaires , en attendant , continuoient leurs courses

sur les vaisseaux amis & ennemis, qu'on confondoit. Les plaintes des marchands François engagerent Louis XIV à envoyer le marquis Du Quesne, avec une escadre qui porta la terreur à Alger, par la prise de plusieurs vaisseaux, & qui s'approcha ensuite de la ville qu'elle vint bombarder. La quantité de bombes qu'on y jeta mit le feu à la plus grande partie des maisons, & détruisit la grande mosquée. Les habitants effrayés se dispoisoient à quitter leur ville, lorsque le vent qui changea força le marquis Du Quesne à retourner à Toulon. Le Divan, dès qu'il le vit éloigné, fit repartir ses corsaires, avec ordre d'aller ravager les côtes; & cette nouvelle insulte attira à la ville un nouveau châ-timent.

❧ [1683.] ❧

Le marquis Du Quesne remit à la voile, & Alger fut bombardée une seconde fois. Le Dey, consterné de la ruine de la ville & de son palais, entama une négociation. Il en chargea le consul François, qui se rendit à la flotte avec un député Turc que l'amiral refusa de voir, & qui, avant de traiter de la paix, demanda d'abord qu'on lui remît tous les esclaves Chrétiens qui avoient été pris sous le pavillon François. On accorda sur le champ

cette demande ; cent quarante-deux captifs François lui furent envoyés le lendemain , & on prit quelques jours pour rassembler ceux qui étoient dans les campagnes. Dès qu'ils eurent été livrés , on commença à parler des conditions de la paix. M. Du Quesne exigea la liberté de tous les Chrétiens , & la restitution de tous les effets , marchandises & vaisseaux pris aux François ou sous leur pavillon. Ces conditions embarrassèrent le Dey : il n'étoit pas le maître de les accorder. Il assembla le Divan. L'amiral Mézomorte s'y trouva : il s'éleva avec chaleur contre cette proposition , reprocha la lâcheté au Dey ; & , courant ensuite sur la place , il le fit déposer , & se fit proclamer Dey lui-même. Dès l'instant il arbora le pavillon rouge , rompit la treve en recommençant lui-même les hostilités. Il eut la barbarie de faire mettre le consul François dans un mortier , & de l'envoyer avec une bombe sur la flotte. La vengeance qu'on en prit le rendit furieux ; il fit saisir les François établis à Alger , & en fit mettre plusieurs à la bouche des canons. Cette atrocité donna lieu à un spectacle attendrissant qui contraste avec la férocité de Mézomorte.

Un capitaine Algérien , qui avoit été pris dans ses courses par un bâtiment François , dont le commandant l'avoit traité

avec toute l'humanité & la générosité possibles pendant sa captivité, & qui avoit fini par lui rendre la liberté, reconnut cet officier dans une des victimes qu'on attachoit à la bouche du canon. Aussi-tôt il vole au Dey, implore grace pour ce François, & rend compte des motifs qui lui font solliciter sa conservation. Le farouche Dey refuse de l'entendre, & ordonne de mettre le feu au canon. Aussi-tôt l'Algérien sans balancer se jette sur le François, l'embrasse ; & le tenant étroitement serré, il se tourne vers le canonnier : « Tire, lui dit-il froidement ; puis-
» que je ne puis sauver mon bienfaiteur,
» je mourrai avec lui. » Ce spectacle attendrit tout le monde ; le canonnier s'éloigna, & le peuple délivra le François, sans que le Dey, qui n'avoit point paru ému, osât s'y opposer.

M. Du Quesne ne quitta Alger qu'après avoir brûlé tous les vaisseaux, ruiné & détruit toute la ville basse, & les deux tiers au moins de la haute.

La crainte de son retour déterminna les Algériens à demander la paix. Mézomorte, qui vit leur résolution, prit la fuite ; & ils envoyèrent l'année suivante un ambassadeur à Paris. On fera sans doute bien aise de trouver ici le discours d'Hagi-Giager-Aga-Effendi, qui fut chargé de cette mission,

mission, au roi : on verra comment les Algériens essayèrent de se justifier de la mort du consul.

« Très-haut , très-excellent , très-puissant , très-magnanime & très-invincible prince , Louis XIV, empereur des François , Dieu te conserve , & rende ton regne heureux.

» Je viens au pied de ton sublime trône , pour t'exprimer la joie que la conclusion de la paix a causée à notre république & au Dey mon maître , & pour supplier ta Majesté d'y mettre le dernier sceau. La force de ton bras , & l'éclat de tes armes toujours victorieuses , leur ont fait connoître la faute qu'a commise Baba-Hassan , lorsqu'il a eu la témérité de déclarer la guerre à tes sujets. Je viens en qualité de député t'en demander pardon , & te protester que dans la suite nous n'aurons d'autre empressement que de mériter les bonnes grâces du plus grand empereur des Chrétiens , & le seul que nous redoutions.

» Nous aurions tout sujet de craindre que l'excès détestable , commis en la personne de ton consul , ne fût un obstacle à la paix , si ta Majesté , instruite de tout , ne connoissoit parfaitement jusqu'où peut aller la fureur d'une populace émue & sans ordre , qui , au mi-

» lieu de ses concitoyens écrasés par tes
» bombes , où se trouvoient des peres, des
» freres & des enfants , se voit encore
» enlever ses esclaves & ses biens. Enfin,
» quelques motifs que puisse avoir eu cette
» violence , je viens te prier de détourner
» pour jamais les yeux d'une action que
» tous les gens de bien parmi nous ont
» détestée , & sur-tout les membres du
» Divan , à qui l'on ne peut par cette rai-
» son l'imputer avec justice.

» Nous espérons , ô puissant empereur,
» aussi grand que Giemschid , aussi riche
» que Karma , aussi magnifique que Salo-
» mon , aussi magnanime qu'Akemptas ,
» que ta clémence & ta miséricorde s'é-
» tendront jusques sur nos humbles prie-
» res. Nous attendons en même temps de
» ta générosité , le retour de nos freres
» qui se trouvent arrêtés dans tes fers ,
» afin que la joie de cette heureuse paix
» soit universelle ; & , que dans le temps
» que les esclaves Chrétiens , rendus à
» leur patrie , te béniront prosternés à tes
» pieds , les nôtres , se répandant dans les
» vastes campagnes de l'Afrique , aillent
» y publier ta magnificence , & semer
» dans les cœurs de leurs enfants une pro-
» fonde vénération pour tes vertus incom-
» parables.

» Ce sera l'heureux fondement d'une

» paix éternelle , que nous promettons
 » d'observer de notre part religieusement
 » dans tous ses articles , ne doutant point
 » que tes sujets , qui doivent une obéis-
 » sance sans bornes à ton autorité , ne
 » les observent aussi fidèlement de leur
 » part.

» Veuille le Créateur tout-puissant &
 » miséricordieux y donner sa bénédiction,
 » & maintenir une union perpétuelle en-
 » tre le très-haut , très-excellent , très-
 » puissant , très-magnanime & très-invin-
 » cible empereur des François , & les très-
 » illustres & magnifiques Bacha , Dey , le
 » Divan , & les victorieuses milices de
 » la république. »

❧ [1700.] ❧

L'humiliation des Algériens n'avoit pas fait de la peine à la Porte ; elle voyoit avec chagrin les corsaires soustraits à son autorité ; elle y envoya depuis ce temps des Bachas qui eurent des pouvoirs plus amples , & la fermeté nécessaire pour les faire valoir. Mais les Algériens revinrent bientôt de leur abaissement : on voit, dans le traité qu'ils firent cette année avec l'Angleterre , qu'ils étoient remontés à leur première grandeur ; on y lit à la tête : « Nous , les très-excellents & très-
 » illustres seigneurs Mustapha-Dey , Hali-

» Bacha & Mustapha , gouverneurs de la
» très-fameuse & très-belliqueuse ville &
» du royaume d'Alger , renouvelons &
» confirmons par ces Présentes , la paix
» dont nous jouissons si heureusement avec
» Guillaume , roi de la Grande-Bretagne ,
» de France & d'Irlande , défenseur de
» la foi Chrétienne , & avec ses sujets ,
» en l'année de Jesus 1700 , &c. » Les
Bachas avoient alors perdu l'autorité qu'ils
avoient recouvrée quelque temps aupara-
vant.

❧ [1710.] ❧

Cette année est une des années les plus fécondes en événements dans l'histoire d'Alger. Ibrahim étoit parvenu à la dignité de Dey ; il ne la conserva qu'un mois. Il étoit né avec un mélange de bonnes & de mauvaises qualités qui se nuisoient les unes aux autres. Il punissoit sévèrement les injustices & les fraudes , & se permettoit fréquemment d'en commettre ; pour découvrir celles d'autrui , il employoit souvent la ruse. Instruit un jour qu'un marchand se servoit de fausses mesures en vendant en détail , il voulut s'en assurer par lui-même. Un matin , accompagné d'un esclave , & déguisé lui-même en esclave , il se rendit chez ce marchand. Son compagnon , qu'il

avoit instruit de ce qu'il devoit dire, demanda à acheter un peu de riz & des raisins secs, pour une partie de débauche qu'il vouloit faire, dit-il, avec quelques autres esclaves que leurs maîtres envoyotent à la campagne : on le pria en même temps de n'en rien dire, pour qu'ils ne fussent pas punis. Le marchand vendit en effet ce qu'on demandoit ; mais il en exigea le double du prix qui venoit d'être fixé. Ibrahim, de retour dans son palais, envoya ordre au marchand de se rendre chez lui. L'esclave qui l'avoit accompagné l'accusa ; le marchand donna un démenti à l'esclave, & se récria contre l'injustice qu'on lui faisoit de le forcer à répondre aux calomnies qu'inventoit un homme aussi vil. Ibrahim, qui n'avoit pas été reconnu, & qui ne vouloit pas qu'on sçût sa ruse qui pouvoit lui servir encore, fit publier dans la ville que quiconque avoit à se plaindre du marchand vînt sur le champ au palais. Les plaignants furent en si grand nombre, qu'il fut bientôt convaincu. Il le condamna à recevoir cinq cents coups de bâton, pour avoir contrevenu aux loix, & à cinq cents piastras d'amende, pour avoir menti devant lui.

Ibrahim dut sa perte à sa passion pour les femmes. Il tenta de séduire celle de Mahmout-Rais, qui en instruisit son mari,

& celui-ci excita une révolte qui mit fin à son gouvernement & à sa vie.

Cet événement, & l'élection de son successeur, opérèrent une révolution dans le gouvernement d'Alger, qui devint alors indépendant. Jusqu'alors il avoit été dans une confusion étrange. La milice, qui s'étoit attribué à elle seule le droit d'élire les Deys, étoit toujours vendue à celui qui vouloit l'acheter : quelquefois elle se partageoit entre plusieurs concurrents, & chaque partie vouloit soutenir celui qui l'avoit payée. Il en résultoit des troubles, & des révolutions qui faisoient sans cesse changer le Dey. Les Bachas Turcs ne manquoient pas d'entretenir ces divisions, & quelquefois de les exciter ; ils voyoient avec douleur la perte de leur autorité, & ils faisoient tous leurs efforts pour la recouvrer. Babà-Ali, élu cette année, malgré le Bacha, sçut se maintenir dans sa place. Il fit arrêter le ministre Ottoman, & le renvoya à Constantinople, en le menaçant de le faire étrangler s'il osoit revenir à Alger ; en même temps il envoya des députés à la Porte, pour déclarer au nom de la ville que désormais on ne recevrait plus de Bachas. Achmet III étoit alors sur le trône Ottoman ; il craignit de compromettre son autorité en essayant de réduire les mutins ; il prit le parti de

céder ; mais , pour ménager l'orgueil de la Porte , il réunit la dignité de Bacha à celle de Dey, & laissa aux Algériens la liberté de l'élire.

C'est presque toujours par la violence que les Deys parviennent à l'autorité ; c'est par la violence aussi qu'ils tâchent de la conserver. Baba-Ali donna à ses successeurs un exemple qu'ils n'ont que trop suivi. Pour placer ses créatures, ses amis & tous ceux qui pouvoient le soutenir, il se défit de la plus grande partie des officiers du Divan ; & on compte que dans le premier mois de son regne , il fit mourir dix-sept cents personnes. Il se défit des unes , & les autres occupoient des emplois dont il vouloit disposer.

C'est de ce moment que les Algériens, soumis en apparence , sont réellement indépendants : la Porte se contente d'envoyer quelquefois des Chiaoux qu'on reçoit avec respect , & dont on a soin de se débarrasser promptement , parce que leur séjour porte ombrage au Dey & à la milice.

❧ [1716.] ❧

Baba-Ali , malgré les factions sans cesse renaissantes qui tentèrent de le dépouiller de l'autorité , sçut la conserver , & la faire respecter. Il donna un exemple terrible

aux Maures pour leur apprendre à ne pas manquer au droit des gens. Le consul Anglois M. Thomas Thompson , allant un matin à la loge où s'assembloient les capitaines de vaisseaux , passa sur le mole : arrivé dans un endroit où le chemin étoit mauvais , & n'offroit qu'un très-petit espace praticable , un Maure vint le croiser , lui disputa le terrain , & même le poussa. « Veux-tu me précipiter en bas » du mole , lui demanda le consul ? & si » tu sçais qui je suis , oses-tu me disputer » le pas ? -- Et le prétends-tu sur moi , » répondit le Maure ? toi , vil Chrétien ! » Un Musulman est-il fait pour te céder ? ... » A ce mot , il donna un soufflet au consul , le jetta à terre , & lui mit un genou sur l'estomac. Le capitaine du port accourut , & menaça ce Maure qui prit la fuite. Il demanda excuse au consul , & alla informer Baba-Ali de ce qu'il avoit vu. Comme il étoit l'ami du pere du Maure , il sollicita en même temps sa grace. Le Dey , à sa considération , voulut bien lui faire celle de la vie ; mais il ne pouvoit refuser une satisfaction au consul , & il résolut de faire donner la bastonnade à l'insolent. « Tu seras vengé , dit-il au consul qu'il avoit envoyé chercher avec le Maure ; & , se tournant vers celui-ci : « Qu'as-tu fait , malheu-

» reux ? --- Peu de chose , interrompit le
 » Maure ; j'ai battu un Chrétien , un
 » chien qui prétendoit être plus que moi,
 » & qui m'a dit des injures. --- Quoi !
 » reprit le Dey, tu as osé traiter le con-
 » sul de la maniere que tu le dis ? ---
 » Sans doute , repliqua-t-il insolemment ;
 » pourquoi le nierois-je ? J'ai bien fait :
 » ce n'étoit pas la peine de m'envoyer
 » chercher. --- Tu l'entends , s'écria le
 Dey , outré de son insolence , & se tour-
 nant vers le protecteur du coupable : « ne
 » me demande plus sa grace ; il me force
 » à la rétracter..... » Il condamna le
 Maure à recevoir deux mille deux cents
 coups de bâton. On lui en appliqua d'a-
 bord mille sous la plante des pieds , qui
 tomberent jusqu'à la cheville pendant
 l'exécution. Comme on ne pouvoit lui
 en donner davantage sans le faire mou-
 rir, le Dey, qui vouloit en faire un exem-
 ple terrible , l'envoya en prison pour se
 reposer. Le lendemain on lui appliqua en-
 core mille coups de bâton sur les fesses ,
 qu'on lui enleva ; & on le jetta dans un
 cachot , où il mourut de faim & de soif
 peu de jours après.

❧ [1718.] ❧

Baba-Ali mourut cette année. Laugier
 le cite comme l'exemple presque unique

60 ANECDOTES ALGÉRIENNES.

d'un Dey mort dans son lit. Lorsque sa maladie fut désespérée , les officiers de sa maison & ceux du Divan s'assemblerent secrettement , pour lui élire un successeur ; ce fut sur Méhémed , trésorier de l'Etat , que tomba leur choix. Ils le tinrent secret jusqu'au moment de la mort de Baba. Alors on ouvrit les portes du palais ; on fit tirer le canon , & on annonça que le Dey n'étoit plus , & étoit remplacé par Méhémed.

✂ [1724.] ✂

Méhémed a le sort de la p'ûpart de ses prédécesseurs. Il est privé de l'autorité par un assassinat , & son meurtrier Abdi s'en saisit.

L'histoire d'Alger , depuis cette époque , ne nous fournit que des pirateries & des violences. Les Danois ont bombardé cette ville en 1770 ; mais ils se sont contentés de la punir , sans exiger de satisfaction de ces corsaires.

Fin des Anecdotes Algériennes.



ANECDOTES TUNISIENNES.

AVANT-PROPOS.

TUNIS a éprouvé des révolutions à peu près semblables à celles des autres Etats de la Barbarie. Soumise successivement aux Califes Aglabites & Fatimites, aux Zéirides, aux Almoravides & aux Almohades, elle fut d'abord gouvernée par des officiers de ces princes, qui se rendirent ensuite indépendants, & formerent un royaume tantôt libre, tantôt soumis, & quelquefois n'ayant d'autre dépendance que celle de payer un tribut. Elle fut aussi sous la domination des chérifs de Maroc, sous celle des rois de Fez. Tous ces faits, peu connus en général, à cause de la confusion qu'y répandent les divers intérêts des princes barbares, qui toujours n'avoient

pour but dans leurs conquêtes que le pillage & la destruction, n'offrent aucune anecdote intéressante. On voit des princes barbares élevés sur le trône par le crime qui les en chasse bientôt. Ces détails horribles & monotones sont semblables à ceux que l'on a vus jusqu'à présent. Nous commencerons donc les anecdotes de cet Etat à la première expédition des Turcs, & qui prépara la conquête qu'ils en firent quelques années après.

— [1532.] —

LES rois de Tunis étoient remontés sur le trône dont les avoient dépouillés les rois de Fez, par la générosité du roi Abu-Celem, qui y fit remonter Abul-Abès. Muley-Hassan, le dernier des fils de Mahamet, dont l'histoire ne dit rien, sinon qu'il régna trente-cinq ans, lui succéda, & eut un regne orageux. Chérédin, frère du fameux Barberousse, & appelé de ce nom par plusieurs historiens, vint s'emparer de Tunis, où Hassan s'étoit rendu odieux. Ce malheureux prince ne s'y crut pas en sûreté. Descendu du château pour implorer la pitié des habitants & les exhorter à la défense, il en fut si mal reçu, qu'il n'eut rien de plus pressé que de sortir

de la ville , & de fuir ; il n'osa pas même retourner au château où il avoit laissé ses pierreries. « Il me raconta dans la suite , dit » Marmol , qu'avant de quitter le château , » il avoit mis deux cents bagues d'un prix » inestimable dans une bourse , & qu'il » l'avoit oubliée en sortant. » Il sollicita les secours de Charles-Quint , qui les lui promit pour se venger des Maures , autant que pour la gloire de rétablir un roi dans ses Etats.

❧ [1535.] ❧

Charles aborda au cap de Carthage avec une flotte de quatre cents bâtimens de toute espece , parmi lesquels il y avoit quatre-vingt-dix galeres royales. Il doubla le cap , & s'avança vers la Goulette , dont il fit le siège. C'est dans cette occasion que le commandeur Botigelle , voyant que le principal comite des galeres de l'ordre , qui s'étoient jointes à la flotte de Charles-Quint , faisoit tirer les rames hors de l'eau , de peur d'échouer , courut à lui l'épée à la main , & lui cria : « Malheureux ! veux-tu que , pour conserver deux » ou trois malheureuses carcasses de galeres , nous manquions de faire une belle » action ? »

Les efforts de Chérédin ne purent empêcher la prise de cette place. L'empereur ,

L'infant don Louis , & le roi de Tunis , y entrèrent par la breche : « Voilà , dit-il » au dernier , la porte^e par laquelle vous » rentrerez dans vos Etats. »

Le frége de Tunis , après quelques débats , fut résolu. Chérédin tenta le sort d'une bataille , & la perdit ; ses troupes rentrent avec précipitation dans la ville. Les Chrétiens , contents de leur triomphe , avoient besoin de se reposer , & remirent au lendemain à poursuivre leurs avantages. Chérédin voulut profiter de ce temps pour fuir avec son monde & ses trésors ; mais il prétendoit laisser en partant des marques de sa fureur. Il y avoit sept mille esclaves Chrétiens enfermés dans le château ; son dessein étoit d'y mettre le feu ; il fut prévenu par les esclaves. Le commandeur de Malthe , Siméoni , étoit au nombre des captifs : il parvint à se procurer des marteaux & des limes avec lesquelles il brisa ses fers & ceux de ses compagnons ; il les conduisit aussi-tôt à la salle d'armes qu'ils forcent , & reviennent sur les Turcs. Chérédin , instruit de ce qui se passoit , rassembla ses Turcs , & s'embarqua avec eux , en disant : « Puisque ces chiens sont maî- » tres du château & de mes trésors , tout » est perdu. » Ce fut Siméoni qui donna avis à l'empereur de la fuite de Chérédin ; ce prince se trouva maître de la ville sans

TUNISIENNES.

5

« combattre. « Ami chevalier , dit-il à Si-
» méoni en l'embrassant , louée soit à ja-
» mais la courageuse résolution qui vous
» a fait rompre vos chaînes , faciliter ma
» conquête , & augmenter la gloire de vo-
» tre ordre. »

Le pillage de Tunis fut accordé aux troupes : ce ne fut que lorsqu'il n'offroit plus que peu de chose à l'avidité des soldats , que Hassan sollicita pour le faire cesser. Il étoit odieux avant son expulsion du trône ; il le devint davantage en y remontant , parce que ses sujets ne purent lui pardonner d'avoir appelé les Chrétiens en Afrique. Il en reçut des reproches sanglants de la bouche d'une fille nommée Ayfa , & qui , tombée en partage à un officier Espagnol , le suivoit les yeux baissés , & pleurant sur les fers qui l'enchaînoient. Hassan , touché de ce spectacle , & peut-être de la beauté de cette jeune personne , l'arrêta , & offrit à l'officier Espagnol tout ce qu'il voudroit exiger pour sa rançon. « Retire-toi , perfide , lui dit la fiere Ayfa ;
» tu t'étois rendu indigne du trône , & tu
» l'es devenu davantage par ta lâcheté qui a
» livré aux fers des Espagnols une nation
» malheureuse. Retire-toi , dis-je , ajouta-t-elle en le repoussant , parce qu'il s'approchoit , & en lui crachant au visage ;

» retire-toi , je ne veux point d'un tyran
 » pour mon libérateur. »

Charles-Quint , en rendant Tunis à Hassan , lui imposa un tribut , & conserva le fort de la Goulette , dont la garnison devoit être entretenue aux dépens du Maure ; il exigea aussi un de ses enfants en ôtage , & quelques-uns des principaux habitants de la ville (*).

— [1537.] —

Hassan ne conserva pas long-temps le

(*) Parmi les conditions du traité , on remarque encore celles-ci. 1° Tous les captifs Chrétiens , quelle que soit leur nation , devoient être remis en liberté. 2° Le commerce devoit être libre aux Chrétiens par-tout le royaume ; ces derniers y avoir la liberté de s'y établir , d'y bâtir des églises & des monastères pour y vivre selon leur religion. 3° On s'engageoit à ne recevoir dans Tunis aucun corsaire , ni Turc , ni Maure , & à ne leur fournir aucuns vivres. 4° La Goulette devoit appartenir à l'empereur & à ses successeurs à jamais. Hassan s'engageoit pour lui & ses successeurs à payer annuellement douze mille écus d'or pour l'entretien de la garnison. 5° La pêche du corail réservée pour toujours à l'empereur. 6° Les rois de Tunis , en reconnaissance de la faveur faite à Hassan , & pour marque de leur dépendance , devoient envoyer tous les ans au roi d'Espagne six chevaux & douze faucons ; & l'empereur s'engageoit à les protéger & à les défendre.

trône.

trône. A peine les Espagnols furent-ils éloignés , que ses sujets se révolterent. Chérédin reparut avec des forces , & soumit plusieurs villes ; d'autres s'érigerent en républiques , sous la protection d'Alger. Il en fit rentrer quelques-unes dans le devoir ; mais bientôt , se voyant dans l'impuissance de réduire la ville de Sus , qui avoit levé l'étendard de la révolte , craignant qu'elle ne tombât entre les mains des Turcs qui se rendoient redoutables en Afrique sous Chérédin , il sollicita les secours de l'ordre de Malthe , qui le renvoya à Charles-Quint qui s'étoit engagé à le défendre. Hassan prit le parti d'aller lui-même demander la protection dont il avoit besoin au prince qui l'avoit fait son tributaire. Il laissa son fils Hamida pour gouverner Tunis en son absence. Ce prince , conseillé par un sujet perfide , mais qui avoit de justes sujets de plaintes contre son souverain qui avoit fait périr son pere , entreprit de monter sur le trône. Il répandit d'abord le bruit que Hassan , étant tombé dangereusement malade à Naples , avoit voulu recevoir le baptême ; qu'après sa guérison , s'étant embarqué pour Tunis , il avoit été pris par les Turcs , & conduit à Constantinople , où il paieroit de sa tête son apostasie. Ces bruits furent reçus aveuglément ; la haine qu'on portoit au roi aidoit

à persuader le peuple. Hamida n'hésita point alors à se présenter à Tunis pour s'y faire reconnoître. Le gouverneur, qui étoit fidele à Hassan, l'en fit sortir, en lui disant qu'il rendroit compte à son pere de l'empressement qu'il avoit montré pour lui succéder. Mais Hamida ne se déconcerta point ; de nouveaux bruits se répandirent par ses soins ; ils annoncerent la mort de Hassan, l'arrivée prochaine de Mahomet, celui de ses fils qui étoit en ôtage en Espagne, & qu'on croyoit à Tunis avoir embrassé le Christianisme. La crainte d'avoir un roi Chrétien détermina la révolte qui plaça Hamida sur le trône. Bientôt Hassan en fut instruit ; il jugea sa présence nécessaire pour en imposer aux rebelles ; mais, comme il n'osoit se présenter devant eux seul & sans appui, il obtint la permission d'enrôler une troupe de bandits qui désoloient les environs de Naples, & qui n'hésiterent point à le suivre, dans l'espoir de s'enrichir à ses dépens. La nouvelle de son arrivée déconcerta Hamida ; les principaux de ses sujets vinrent le trouver alors, & lui déclarer qu'ils ne s'armeroient point contre son pere, s'il étoit vrai qu'il ne fût pas Chrétien. On envoya à la découverte ; on apperçut les Italiens qui l'accompagnoient : les émissaires d'Hamida ne manquerent pas de s'écrier qu'il

étoit Chrétien , puisqu'il n'avoit que des Chrétiens avec lui : on le crut ; on combattit avec fureur. Hassan , fait prisonnier & traîné dans un cachot , demanda vainement une entrevue avec son fils ; le barbare la lui refusa , & lui envoya un bourreau qui lui proposa de choisir de sa part , ou de la perte de la vie , ou de celle de ses yeux. Hassan choisit le dernier supplice , & on les lui creva avec une aiguille rougie au feu. Dans la suite , ce malheureux roi s'échappa de sa prison , & alla se réfugier en Espagne (*) , où Charles-Quint le consola par l'espoir d'une meilleure fortune.

❧ [1550.] ❧

Pendant que le royaume de Tunis étoit déchiré par des troubles qui amenèrent diverses révolutions dans lesquelles Hamida perdit & reprit le gouvernement, il se formoit un homme qui devoit répandre la terreur du nom Turc dans l'Afrique , & sur les mers qui la baignent. Dragut , né de parents pauvres , dans un

(*) Marmol dit que ce prince se retira à Tabarca , entre Bone & Carthage ; de-là il passa en Sardaigne , d'où il se rendit à Naples , à Rome , & enfin à Augsbourg. Ce fut , dit-on , là qu'il vit l'empereur.



petit village de la Natolie, appelé aux aventures par un goût particulier & un caractère féroce, fut l'artisan de sa fortune & de sa réputation. D'abord mousse, ensuite matelot & excellent canonnier, il parvint à s'intéresser sur un brigantin qui fit des courses heureuses; elles le mirent en état d'avoir une galiote à lui. Son courage & son expérience le firent connoître de Chérédin qui se l'attacha, le fit passer par tous les grades, & le nomma son lieutenant. Son élévation lui fournit les occasions de se signaler : lorsque les mers ne lui offroient aucune proie, il faisoit des descentes sur les côtes, & ne se rembarquoit jamais sans emporter un riche butin. Dans une de ses expéditions, il fut pris par les Génois; le jeune Doria commandoit l'escadre qui fit cette prise importante : on fit passer dans la capitane tous les prisonniers, qui parurent devant l'amiral. Sa jeunesse étonna le corsaire. Furieux d'avoir été pris à son âge par un homme qui avoit à peine de la barbe : « Est-il possible, » s'écria-t-il, que ce soit un enfant qui me charge de fers ? » Dragut se servit même d'une expression plus piquante, qui irrita les gens de Doria, & le fit charger de fers. Sa liberté, sollicitée par le Grand-Seigneur & le Capitan-Bacha, fut toujours refusée. L'amiral Ottoman, qui l'aimoit, entreprit

de forcer les Génois à le rendre. Il parut avec cent galeres dans la riviere de Gènes ; & la ville effrayée s'empresse de rendre Dragut , dont la captivité avoit duré quatre ans entiers : il s'en vengea bientôt par les nouveaux ravages qu'il fit sur les côtes d'Italie. Le desir de s'assurer d'un bon port où il pût mettre ses prises en sûreté , le conduisit en Afrique. Le royaume de Tunis ne dépendoit pas du Grand-Seigneur, & il se saisit de Sus & de Monastier. Ces places n'étoient pas fortifiées ; & il jetta les yeux sur les villes d'Africa & de Mahadie. Il s'en empara ; mais il ne les conserva pas long-temps. Après un siège long & opiniâtre , les Espagnols s'en emparerent & s'y maintinrent. L'infortuné Hassan, roi de Tunis, les avoit suivis dans cette expédition, en les sollicitant de le venger d'un fils ingrat & dénaturé : il mourut sans l'obtenir ; & le perfide Hamida jouit tranquillement de son usurpation.



❧ [1553.] ❧

La conservation d'une place telle que Mahadie , étoit très-onéreuse à Charles-Quint. Il l'offrit à l'ordre de Malthe , avec vingt-quatre mille ducats par an pour l'entretien de la garnison ; mais la crainte de mécontenter la France & la Porte l'em-

pêcha de l'accepter. L'empereur ne pouvant la garder, & ne voulant pas qu'elle pût servir de retraite à ses ennemis, ordonna de la détruire. Cette ville, qu'on croit l'Adramete des anciens, reconstruite par Mahadie, avoit cinq mille trois cents pas de circuit ; les murs étoient flanqués de tours de trente pas en trente pas. On creusa des mines au-dessous ; il y en avoit vingt-quatre, & toutes avoient plusieurs branches qui s'étendoient jusques sous les fondements ; on les fit jouer toutes ensemble. Un soldat étoit placé à la bouche de chaque mine avec une brasse & demie de meches toutes de la même grosseur ; ils avoient ordre d'y mettre le feu en même temps, au signal qui devoit être donné par un coup de canon. Cela fut exécuté avec succès ; tout sauta à-la-fois ; il n'y eut qu'une mine qui manqua. Un officier descendit pour la faire jouer. On remarqua ensuite que les tours qu'elle fit sauter en l'air étoient soutenues par de grandes colonnes de marbre. Mahadie avoit crain, comme ce côté étoit battu par la mer, que si les fondements en étoient de pièces rapportées, l'eau & le temps n'en détachassent le ciment. Le fond étoit pavé de grandes tables de marbre. Ces détails peuvent faire juger de la dépense qu'avoient coûtée les fortifications, & de leur solidité.

 [1569.] 

Hamida s'étoit réjoui de la démolition d'une ville dont la garnison l'inquiétoit , & s'entretenoit aux dépens de ses terres qu'elle ravageoit. Dès qu'il ne vit plus autour de lui des protecteurs qu'il craignoit plus qu'il ne les aimoit , il continua de donner sur le trône des exemples des mêmes excès qu'il avoit donnés en y montant. Ses peuples appellerent les Algériens pour les délivrer de leur tyran. Hamida , abandonné de tout le monde , se sauva avec deux de ses femmes , deux fils & une partie de ses trésors ; mais ces derniers lui furent enlevés par un parti de Maures , qui se contenta de le dépouiller. « Tu serois » trop heureux , lui dit leur chef , si nous » t'ôtions la vie ; survis à ta fortune : vas » pleurer dans l'opprobre & dans la misère la perte de ta grandeur ; souviens-toi que tu ne dois cette perte qu'à l'abus » que tu en as fait : vas , pour te couvrir » & te nourrir , mendier la pitié ; & si tu » n'en obtiens point , songe que tu n'en » as eu pour personne. » C'est à Hamida que finit la suite des rois de Tunis , qui avoient régné pendant trois cents soixantedix ans.

 [1574.] 

Les Algériens ne conserverent Tunis

D d iv

que quatre ans. Cette année, le fameux Sinan, Bacha du Levant, vint en faire la conquête au nom de Sélim II. Les Barbares détruisent les habitants des lieux dont ils s'emparent; c'est ce qu'ils appellent un moyen de les conserver. C'étoit le principe de Sinan, qui, se défiant des Chrétiens qui y étoient établis, les fit tous massacrer, à l'exception de quatorze, qu'il envoya chargés de fers à Constantinople.

La forme du gouvernement qu'établit ce conquérant fut la même que celle qui existoit alors à Alger. Un Bacha nommé par la Porte y avoit toute l'autorité, & on en vit plusieurs venir d'Alger à Tunis, & s'y faire respecter.

—[1595.]—

Les révolutions que nous avons vues à Alger eurent également lieu à Tunis. L'insolence & l'avidité des Bachas déterminèrent la milice à choisir elle-même ses maîtres. Le premier Dey qu'elle élut fut Osman. Nous observerons que parmi ses successeurs, qui régnerent sous ce titre ou sous celui de Bey au nombre de vingt-trois, on n'en compte que cinq qui n'aient pas été détrônés & étranglés. Le gouvernement changea de forme, & ne fut pas meilleur. Le Bacha, auquel on voulut

Ôter l'autorité, conservoit cependant celle que donnoient trois mille Janissaires qui ne recevoient des ordres que de lui. Le Bey, chargé de lever les revenus publics, avoit besoin d'une armée pour se faire respecter, & en avoit une : le Dey, sans forces contr'eux, n'eût été qu'un personnage passif, à la merci de l'un ou de l'autre, & quelquefois de tous les deux ; il en eut donc une à son tour. Ces trois pouvoirs toujours opposés donnerent lieu à une nouvelle révolution ; & , avant la fin de ce siècle, les Beys ôtèrent toute autorité aux Deys, & s'éleverent sur leur ruine.

❧ [1615.] ❧

Les Mourats qui s'éleverent au Beylick, & le perpétuerent dans leur famille jusqu'au commencement du dix-huitieme siècle, datent à peu près de ce temps. Leur origine ne sçauroit être plus obscure. Le premier de ce nom étoit né à Elvi, dans les montagnes de Corse. Les corsaires, qui firent une descente dans cette isle, l'enleverent avec d'autres malheureux qui n'avoient que leurs personnes qui pussent tenter leur avidité. Senti, (c'étoit le nom de la famille Chrétienne de Mourat, qui le changea en se faisant circoncire) n'avoit que neuf ans ; il fut vendu au Bey Soli-

man, qui lui vit des dispositions, & qui s'empressa de les cultiver. Il s'attacha à lui ; lui donna sa propre fille pour épouse, le fit son lieutenant, le nomma son successeur à sa dignité, & lui en abandonna l'exercice, même de son vivant. Son mérite l'avoit élevé ; son mérite le soutint : il eut l'art difficile de réunir tous les suffrages, de se concilier l'amitié des Deys & des Bachas, & de rendre sa dignité héréditaire dans sa maison.

~[1642.]~

Mourat mourut cette année ; & il faut observer qu'il mourut dans son lit, ce qui est peu ordinaire à Tunis. Son fils Amouda n'avoit que seize ans, & lui succéda. Il marcha sur les traces de son pere, rendit les plus grands services à sa patrie, & fut élevé en récompense, par la Porte, à la dignité de Bacha : il partagea alors le Beylick entre ses deux fils. Ce temps & ceux qui le suivirent offrent des guerres & des carnages, un gouvernement tumultueux. A des anecdotes barbares, nous préférons de citer quelques traits de vertu ; ils sont si rares dans ce pays, qu'il faut s'empresser de les recueillir. Amouda-Bacha ne se servit de son pouvoir que pour contenir les autres. Il supprima tout ce qu'avoient usurpé ses prédécesseurs : dans une

année de disette , il ouvrit ses magasins & ses greniers ; ses trésors furent toujours ouverts au besoin. La mort même ne mit pas fin à ses bienfaits. Quatre-vingts esclaves Chrétiens furent remis en liberté , d'après ses dernières dispositions.

✂[1668.]✂

Les deux fils d'Amouda , Mourat & Mahmed-Laffis , continuerent , après la mort de leur père , de partager le Beylick ; leur regne fut très-tumultueux. Depuis quarante ans , les Beys étoient maîtres de l'élection du Dey. Amouda n'en avoit pas abusé ; tant qu'il vécut , il contint ses fils , qui , n'ayant aucun frein lorsqu'il ne fut plus , se livrerent à toute leur ambition & leur férocité. Ils commencerent par déposer le Dey-Caraguze , & par mettre à sa place une de leur créature , qui , devenue incapable de ses fonctions par une attaque de paralysie , fut chassée par une cabale qui élut Chaban-Codgia. Cette élection parut aux deux Beys une usurpation sur leurs droits ; ils n'en avoient pas d'autres que ceux qu'ils avoient usurpés eux-mêmes. Le nouveau Dey imagina de se défendre , & de rétablir sa dignité sur les ruines de celle des Beys ; mais ses efforts ne firent qu'entraîner une guerre civile , dont il fut la victime. Les troubles qu'il

avoit allumés subsisterent après lui ; Tunis se vit déchirée au dedans & au dehors, & forcée de reconnoître ses Beys.

—[1675.]—

La mort de Mourat , l'ainé des deux Beys , donna lieu à de nouveaux désordres. Il laissoit trois fils , Mahamed , Hali & Ramadan , qui aspiraient à lui succéder. Le Divan , dans l'espérance d'empêcher les troubles , confirma leur oncle Laffis dans sa dignité ; il croyoit qu'il en imposeroit aux jeunes princes , ou que du moins il les forceroit à rester tranquilles. Le Divan se trompa. Mahamed força Laffis à lui céder sa place. Hali , jaloux de l'élévation de son frere , arma pour la lui disputer. Ramadan seul ne montra aucune ambition ; au moment où la discorde s'alluma entre les deux freres , il les alla trouver successivement , & leur déclara qu'il leur abandonnoit ses prétentions , pourvu qu'ils lui fissent part de leurs trésors , & le missent en état de mener une vie douce & tranquille. Tous deux s'empresserent de se débarrasser d'un nouveau concurrent , en lui accordant ce qu'il desiroit , & tournerent ensuite leurs armes l'un contre l'autre , tandis que Laffis alloit solliciter & acheter à Constantinople la protection du Grand-Visir Coprogli. Sa négociation fut

longue. A peine avoit-il obtenu de Coprogli ce qu'il en attendoit , que ce Visir fut remplacé par Cara-Mustapha , homme dur & avare , dont il fallut encore acheter l'amitié par des présents & des bassesses. Il les prodiguoit alternativement , pendant que ses neveux combattoient.

❧ [1679.] ❧

Mahamed avoit eu d'abord l'avantage ; son frere Hali le reprit , à l'aide des Arabes qu'il sçut engager à prendre son parti ; il le reperdit bientôt après par la défection des Turcs de son armée , qui , vendus secrètement à Mahamed , attendirent un jour de combat pour tourner leurs armes contre Hali ; il s'en vengea quelque temps après. Cette guerre fut pour les deux freres une alternative de succès & de perte ; Hali prit enfin le dessus. Le retour de son oncle Laffis , qui revint avec des patentes de Bacha & de Dey , qui lui avoient coûté six cents mille écus , ne servit qu'à affermir son autorité. Il s'arrangea avec lui ; & , conservant le Beylick , il le contraignit de se contenter de la dignité de Bacha. Mahamed , trop foible pour rien tenter , prit un parti sans doute extraordinaire : il se retira à Caïrovan , où il embrassa la vie des hermites Musulmans. Quel

spectacle que celui d'un homme qui , après avoir été à la tête des armées & du gouvernement de sa patrie , se couvroit d'un haillon , & venoit mendier son pain à la porte des riches & des pauvres !

❧ [1681.] ❧

Mahamed avoit laissé en ôtage à son frere son fils unique. Hali , par une politique barbare , jugea à propos de le faire mourir , de crainte qu'il n'entreprît un jour de faire valoir les droits que son pere venoit d'abandonner. Cette nouvelle fut bientôt portée à Mahamed. Aussi-tôt il quitte ses haillons , ceint le fer , rassemble une troupe de vagabonds qui se rangent sous ses drapeaux dans l'espoir du pillage de Tunis , qu'il leur promet. A son arrivée , il annonce qu'il n'a armé que pour punir les meurtriers de son fils. La ville , qui lui ferme ses portes , répond qu'à son approche ils ont pris la fuite , & lui indique leur chemin. Mahamed les poursuit , & les immole tous aux mânes de son fils. Il n'avoit sacrifié que les instruments du crime ; sa vengeance en poursuivit encore l'auteur. Chéléby étoit alors Dey ; il crut voir , dans la querelle des deux freres , un moyen sûr de les détruire , & de relever la dignité de sa place. Il arma à son tour ; mais ses

mesures ne firent que réunir les deux frères ennemis, trop foibles pour se défendre séparément; ils furent vaincus cependant.

❧ [1686.] ❧

Mahamed & Hali avoient imploré les secours des Algériens pour se rendre maîtres de Tunis, & ils les avoient obtenus. Mais la milice Algérienne se rendit bientôt redoutable; on vit des soldats poursuivre jusques dans le palais deux Maures infortunés qui y cherchoient un asyle. Mahamed, du haut de sa terrasse, apperçut le tumulte; il n'osa pas opposer la résistance à l'insolence des Algériens. Foible & cruel à-la-fois, il ordonna de les satisfaire & de leur rendre leurs victimes; il fit plus, il les leur fit jeter lui-même du haut de la terrasse où il étoit. Après cette action, il prit la fuite. Son frère Hali, plus courageux, osa montrer de la fermeté; il chassa les Turcs de Tunis, osa les suivre ensuite, & fut massacré par eux.

Cet événement rendit Mahamed maître absolu dans la ville. Il n'eut pas plutôt l'autorité suprême, qu'il en abusa. Les mécontents rappellerent les Algériens pour se défaire du tyran; ils revinrent. Le Bey se défendit pendant quatre mois; mais, hors d'état de tenir plus long-temps dans une ville où l'on se défendoit malgré soi, où

l'on soupairoit après sa chute, il en sortit secrètement, & alla se cacher aux Algériens & à ses sujets, qui étoient également ses ennemis.

❧ [1687.] ❧

Mahamed, poursuivi de tous côtés, chercha un asyle dans les déserts de Saara. Il y avoit un Chéik dont il avoit autrefois indignement égorgé le pere; ce fut lui qu'il choisit pour son protecteur, bien persuadé que ce ne seroit pas auprès de lui que ses ennemis pourroient soupçonner qu'il se trouvât. « Tu vois, dit-il au Chéik » en se présentant à lui, un exemple terrible des vicissitudes humaines, & des vengeances du ciel qui poursuit le crime. » Je fus coupable envers toi; je t'ai donné le plus juste & le plus grand sujet de me haïr; j'ose cependant me livrer en tes mains : venge-toi, ou pardonne & soutiens-moi. Choisis; celui qui fut injuste & barbare à l'égard du pere, ose compter sur la générosité du fils. »

Ce discours étonna l'Arabe; mais il y vit un héroïsme qu'il voulut imiter. « Tu reconnois ton crime, lui répondit-il; » tu t'en repens sans doute; Dieu n'en exige pas davantage, & l'homme doit être satisfait. C'est en imitant sa clémence qu'on doit l'espérer pour soi; » nous

» nous en avons tous besoin. » Il l'embrassa, & s'empressa de lui donner tous les secours qu'il demandoit. Il arma en sa faveur, & marcha avec lui contre Tunis. Cette ville, en changeant de maître, n'avoit changé que de tyran. Ben-Chouquer s'étoit rendu plus odieux encore que Mahamed ; & le peuple, toujours inconséquent, regrettoit ce dernier, & facilita son retour. Le premier acte de son autorité fut de créer un Dey qui fût dans sa dépendance ; & il donna cette place à Ramadan son frere, qui, n'ayant montré jusqu'alors aucune ambition, ne lui paroïssoit pas à craindre.

❧ [1690.] ❧

Mahamed est emporté cette année par une apoplexie ; son frere Ramadan lui succede, par le secours de la faction Algérienne dont rien ne balançoit plus le crédit. Accoutumé à une vie molle & paisible, il porta sur le trône sa foiblesse indolente. Un joueur de violon Italien, qui s'étoit fait circoncrire, & avoit pris le nom de Mazoul, jouissoit de toute sa confiance. Comme cet homme l'amusoit, il lui croyoit les plus grands talents, & il lui confia toute son autorité. Des vexations de toute espece firent haïr le ministre, & le prince

Anecd. Afr.

E e

qui l'autorisoit. On songea à le chasser ; pour mettre à sa place Mourat ou Amurat , son neveu. Mazouf avoit des espions qui l'instruisirent de ce qui se tramoit ; il en fit part à Ramadan qu'il effraya , & qu'il détermina à prendre le parti de faire crever les yeux à son neveu.

Un chirurgien , renégat François , nommé Carlier , fut choisi pour faire cette opération. Il eut pitié du jeune prince. Laisse seul avec lui pour l'exécution cruelle dont il étoit chargé : « Si tu me secondes , lui » dit-il , je te conserverai tes yeux , & je » tromperai tes persécuteurs ; mais songe » qu'il y va de ta vie & de la mienne , » si tu te trahis. » Amurat ne balança pas à lui promettre la plus grande exactitude à suivre ses conseils , & une fortune immense , si jamais il parvenoit à l'autorité. Le chirurgien lui brûla les paupieres , dont l'inflammation fit croire qu'il avoit fait l'opération. Pour s'assurer si le prince ne voyoit plus , on lui tendit une multitude de pièges qu'il fit servir à confirmer ses ennemis dans l'opinion qu'il vouloit leur donner ; on lui présentoit des épées nues , contre lesquelles il alloit se jeter sans se détourner ; on plaçoit des réchauds de feu devant ses pas , & il y tomboit. Il se blessa même plusieurs fois légèrement , pour en

imposer mieux. Lorsqu'on crut n'en avoir plus rien à craindre, on l'envoya au château de Sus. L'Aga qui y commandoit étoit un moine renégat, qu'on appelloit Papa Falson : il fut plus clair-voyant que le conseil du Bey ; il s'apperçut de la tromperie, & en fit part à Mazoul. En réponse, il reçut l'ordre d'égorger Amurat ; mais ce prince avoit gagné la plûpart de ses gardes, qui l'aiderent à donner à Papa Falson la mort que celui-ci lui destinoit, & à s'échapper du château.

❧ [1691.] ❧

Le prétendu aveuglement d'Amurat avoit refroidi ses partisans : dès qu'ils furent détrompés, ils s'armèrent pour lui, & cette année il monta sur le trône. Il fit étrangler son oncle, & brûler ensuite son corps ; on en recueillit les cendres avec soin, & il les méloit dans sa boisson. Quant à Mazoul, il exerça sur lui une vengeance plus terrible. Il le fit enfermer dans une cage de fer, où pendant deux jours on lui arracha la chair pièce à pièce ; on finit par le livrer au peuple, qui, après l'avoir traité avec la plus grande inhumanité, finit par le hâcher en morceaux si petits, qu'il ne resta pas trace de son corps.

[1695.]

Le malheur adoucit quelquefois le caractère ; il n'avoit fait qu'aigrir celui d'Amurat. Son regne fut marqué par une suite d'excès & de barbaries qui firent regretter Ramadan. Au milieu de ces atrocités , il prit quelquefois des vengeances plaisantes des Marabouts , qu'il méprisoit trop pour les haïr. Un jour qu'ils avoient murmuré hautement contre lui , parce qu'il ne paroissoit pas respecter la religion , il fit assembler tous ceux de la ville dans une grande salle de son palais. Là , on les dépouilla tout nus , on les lia & on les étendit sur le pavé. Ils passerent la nuit entière dans cette situation ; le lendemain il fit jeter sur eux plusieurs seaux d'eau froide , & les renvoya en leur disant : « J'ai » essayé de tempérer votre bile par la » fraîcheur & l'eau ; j'espère que ces remèdes la calmeront ; si elle se manifeste encore , j'emploierai le fer & le feu. »

Amurat à ses vices naturels joignoit l'incrédulité ; il étoit le premier à rire de la loi de Mahomet. On raconte qu'un jour il entra dans la chapelle de Sainte-Croix , qui servoit à ses esclaves Chrétiens. Il y a une image de sainte Lucie , qui avoit été condamnée à perdre la vue , parce

qu'elle étoit Chrétienne ; elle y est représentée tenant les yeux dans une coupe. Amurat, en voyant cette image, se fit expliquer ce que c'étoit, & les captifs présents lui raconterent l'histoire de la sainte. « C'est celle dont j'ai besoin, s'écria alors » le Bey. Puisqu'elle guérit les maux » d'yeux, qu'elle exerce son pouvoir sur les » miens, & je promets que l'huile ne man- » quera pas à sa lampe. » S. Gervais, qui rapporte ce fait, ajoute qu'il en fit fournir, & que depuis ce temps la lampe de cette sainte est encore entretenue aux frais de l'Etat.

❧ [1700.] ❧

Amurat, toujours armé de pistolets, de sabres & de mousquets, s'en servoit journellement pour tuer ceux de ses sujets dont il vouloit se défaire ; quelquefois il les massacroit, sans autre motif que le barbare plaisir de détruire. Ce monstre reçut enfin le prix de ses cruautés. Ibrahim, capitaine de sa garde, mit fin à son regne & à sa vie. Cet assassinat fit son titre à l'autorité ; & son élection mit fin à la dynastie des Mourats.

Ibrahim fut occupé dans plusieurs guerres contre Tripoli & Alger : fait prisonnier dans une expédition contre cette der-

niere ville, il éprouva sept mois de captivité, & ne recouvra la liberté qu'en promettant une rançon de deux cents mille piaftres, auffi-tôt qu'il feroit rentré à Tunis. Ce traité honteux indisposa fes fujets, qui refuferent de le recevoir.

✂[1705.]✂

Haffan-Ben-Ali, étayé par la milice, fe fit proclamer Bey, & fit mourir Ibrahim. Son regne fut long & paifible; il fit régner les mœurs. Depuis long-temps les Chrétiens n'osoient paroître dans la ville fans rifquer d'être insultés. Les courtifannes venoient les agacer indécemment dans les rues. Il s'en trouvoit de foibles qui fe laiffoient prendre à leurs pièges; & comme c'est un crime d'avoir commerce avec des Mufulmanes, le peuple ne manquoit pas de les insulter, & quelquefois de les maltraiter indignement. Le nouveau Bey mit ordre à ces excès; il condamna à la baf-tonnade la premiere courtifanne qui ef-faieroit de séduire un Chrétien, & le premier Maure qui l'insulteroit.

✂[1716.]✂

Cette année est l'époque du renouvellement du traité de commerce entre Tunis & l'Angleterre. Par un article exprès,

on spécifie que les Anglois , dans tous les temps , paieront trois pour cent de droits d'entrée & de sortie , & que si la Régence vient à faire de nouveaux traités avec les François , & que par ces traités on diminue les droits qu'on en exige , les Anglois paieront toujours deux pour cent de moins que les François.

C'est le mérite de Hassan-Ben-Ali , qui l'avoit porté à la dignité de Bey. Il devoit le jour à un renégat Grec de Candie ; il passa sa jeunesse dans l'obscurité , employé aux travaux les plus vils ; ses talents l'en firent sortir ; ils le poussèrent par degré à la haute fortune à laquelle il s'éleva. Il fut successivement grand-écrivain , juge des Maures , major d'armée , lieutenant du Bey , & mérita dans tous ces emplois l'estime & la confiance des Maures & des Turcs. C'est le dernier Bey dont nous parlerons. Il occupoit encore cette place en 1733.

❧ [1770.] ❧

Nous terminerons l'histoire de Tunis ; par la vengeance que la France a tirée cette année des excès de ces corsaires. Le traité conclu le 30 Août , & qui peut donner une idée du sujet de l'armement , porte que le Bey reconnoît la réunion de

30. ANECDOTES TUNISIENNES.

l'isle de Corse à la couronne de France ; qu'il rendra les esclaves Corfes qui ont été faits , leurs bâtimens , leurs effets , ou du moins l'équivalent ; qu'il renouvelle le privilege de la pêche accordé à la compagnie d'Afrique , qu'il indemnise des pertes qu'elle a souffertes par l'interruption de ce privilege ; qu'il s'engage aux réparations exigées par la France de la part des armateurs & Corsaires de Tunis , & qu'il s'en rend responsables. Les prises faites pendant la guerre , celles qui pouvoient être faites encore par quelques corsaires qui ne seroient pas instruits de la paix , devoient être restituées sans délai ni retenue.

Fin des Anecdotes Tunisiennes.



ANECDOTES TRIPOLITAINES.

AVANT-PROPOS.

LE royaume de Tripoli a effuyé les mêmes révolutions qu'ont éprouvées les autres Etats de la Barbarie. Il fut soumis aux rois de Fez lorsqu'ils eurent conquis Tunis. Il secoua le joug, & fut dévasté ensuite par les Chrétiens qui s'en emparèrent. Charles-Quint fit présent de la ville à l'ordre de Malthe, peu de temps après la prise de Rhodes : il en resta en possession jusqu'à ce que les Turcs en firent la conquête sous les ordres de Sinan-Bacha, qui avoit avec lui le fameux Salha Rais, surnommé Chasse-Diable, & Dragut, qui n'étoit ni moins célèbre ni moins redoutable. C'est à cette époque que nous allons commencer le peu que nous avons à en dire ; car son histoire a été fort né-

gligée , parce qu'on a trouvé qu'elle ren-
troit trop dans celle des autres peuples de
la Barbarie , pour mériter un article à part.

✽[1551.]✽

LE chevalier Vallier commandoit dans
Tripoli au nom de l'ordre de Mal-
the , lorsque Sinan-Bacha vint l'assiéger.
Sommé de rendre la place , avec la pro-
messe de la liberté pour lui & pour la
garnison s'il ouvroit ses portes , & celle
de la mort s'il se défendoit , il répondit
avec fermeté : « C'est le grand-maître qui
» m'a confié cette place ; je n'ai d'ordres
» à recevoir que de lui ; & je ne la ren-
» drai que lorsqu'il me l'aura ordonné. »
Le siège fut commencé , & poussé avec
vivacité. Mais la ville auroit tenu long-
temps , sans la trahison d'un renégat qui
indiqua à Sinan-Bacha l'endroit foible de
la place , qui étoit précisément opposé à
celui qu'on attaquoit. Il profita de cet
avis ; la place fut pressée vivement & som-
mée de nouveau. « Nous sommes Espa-
» gnols , répondirent les assiégés ; nous
» préférons la mort à l'esclavage , & nous
» périrons sur nos murs , à moins qu'on
» ne s'engage par serment à nous renvoyer
» à Malthe avec nos armes & nos équi-

» pages , & qu'on ne nous donne des gages
 » de l'exécution de cette promesse , &c. »
 Sinan-Bacha donna son anneau , & tint
 en effet sa parole.

✂[1560.]✂

Cette année fut remarquable par la malheureuse expédition des Chrétiens contre les Turcs. L'ordre de Malthe sollicitoit les secours de l'Espagne pour reprendre Tripoli. Le duc de Médina-Céli , nommé à la vice-royauté de Sicile , voulut signaler son gouvernement par cette expédition. Il joignit ses forces à celles de Malthe ; mais instruit que Dragut étoit renfermé dans la ville , il craignit une conquête difficile , & se rabattit sur l'isle de Gelves , qui lui en offrit une plus aisée. Enflé du succès qu'il avoit obtenu , il voulut en laisser un monument. Il entreprit de construire un fort dans cette isle , & il y perdit un temps précieux. En vain Doria , qui l'avoit accompagné , lui fit des représentations pour l'engager à partir sur le champ , pour achever l'expédition projetée en marchant contre Tripoli ; en vain il lui fit craindre l'armement que les Turcs préparoient contre lui ; le vice-roi n'écouta rien , & voulut voir finir son fort. Il n'étoit pas encore construit , que la flotte Ottomane arriva à la vue de l'isle , & l'y enferma.

« L'opiniâtreté d'un seul nous a tous per-
» dus , s'écria Doria ; nous n'aurons eu
» que le triste avantage de prévoir notre
» perte : nous pouvions la prévenir ; main-
» tenant il nous est impossible de l'éviter. »
Le duc de Médina-Céli reconnut, mais
trop tard, son imprudence. Après avoir
méprisé les conseils de Doria , il y eut
recours ; c'étoit en effet le seul homme
dont le génie , le courage & les talents
pouvoient lui fournir des ressources ; mais
le temps en étoit passé. « Vous avez eu
» seul de la sagesse & du bon sens , lui dit
» le duc ; ne m'abandonnez pas ; appre-
» nez-moi ce qu'il faut faire pour sortir de
» l'embarras dans lequel mon imprudence
» m'a jetté. — Faites ce qu'il vous plaira,
» répondit Doria. Vous commandez l'ar-
» mée de terre , prenez les mesures que
» vous jugerez les plus avantageuses. L'u-
» nique parti que je vois à prendre pour
» moi , c'est de monter sur un brigantin ,
» d'essayer de passer à travers la flotte en-
» nemie , de rassembler ensuite ce que je
» pourrai des galeres de Gènes, & de m'en
» retourner. » Le duc de Médina prit le
conseil pour lui ; il abandonna ses trou-
pes , & partit avec Doria , qui le recon-
duisit à Malthe. Ses soldats qui étoient
restés dans l'isle furent tous massacrés ou
réduits à l'esclavage.

✂[1590.]✂

L'avarice & la dureté des Turcs avoient fait haïr leur joug aux Tripolitains ; un Marabout profita de leurs dispositions pour soulever la ville. Il s'étoit flatté que les Chrétiens, & les Maures le seconderoient & l'aideroient à fonder un empire qu'il pourroit rendre héréditaire dans sa famille ; mais il eut l'imprudence d'éclater avant de s'être assuré des secours du dehors. Hassan-Bacha fut envoyé par la Porte pour réduire le royaume. Le Marabout n'étoit point guerrier ; il n'opposa que de médiocres efforts & beaucoup de foiblesse aux forces de ses ennemis. Les Maures & les Chrétiens , qui sentirent qu'il ne pouvoit les soutenir , voulurent mériter leur grace en contribuant à sa ruine. Ils le massacrèrent eux-mêmes , & se soumirent.

✂[1600.]✂

Le gouvernement de Tripoli changea vers ce temps. Un renégat Grec de l'ancienne famille des Giustiniani , qui prit le nom de Mahamed-Bey , opéra cette révolution. A force d'intrigues & de souplesse , il obtint du Grand-Seigneur le gouvernement de Tripoli. Alors les Bachas avoient la principale autorité : il n'en voulut souffrir aucune qui pût balancer ou

A N E C D O T E S

diminuer la sienne. A son arrivée , il se rendit maître du château , & renvoya le Bacha. Il fut depuis ce temps dans une sorte d'indépendance. Il paya cependant toujours un tribut à la Porte , comme une marque de sa soumission ; mais il renvoya sans les ouvrir tous les ordres qu'il en reçut pour retourner à Constantinople. La fin tragique de la plupart des Bachas rappelés , étoit sous ses yeux ; & il disoit à ceux qui les lui apportoit , en regardant le paquet , & le balançant sur sa main : « Cette lettre est pesante ; je vois ce que » l'on veut : sois bien assuré que l'on ne » l'obtiendra pas aisément. Mes imbécil- » les prédécesseurs ont pu se prêter en es- » claves aux caprices du Sultan ; je n'am- » bitionne point l'honneur de voir ma tête » décorer comme tant d'autres les murs » de son ferrail. »

L'histoire de Tripoli ne présente pendant long-temps que des tumultes intérieurs , dont les Deys sont toujours la victime , ou des expéditions des corsaires sur mer. Tous ces faits ressemblent à ceux que l'on a vus jusqu'ici , & ne font point anecdotes.

❧ [1681.] ❧

L'époque la plus mémorable de l'histoire de Tripoli , est son bombardement. Les

corsaires, qui pilloient indistinctement toutes les nations, irritèrent Louis XIV, qui les années précédentes avoit ordonné à ses capitaines d'user de représailles. M. Du Quesne leur prit plusieurs vaisseaux, & les poursuivit même jusques dans le port de Chio, où il les bombarda. Aucune puissance jusqu'alors n'avoit osé les punir avec cette hardiesse ; elles avoient respecté la protection que leur accordoit la Porte. La France, par sa fermeté, força cette cour à ne point se plaindre, & à un traité par lequel elle promit que Tripoli donneroit satisfaction. Les corsaires, quand ils virent celle qu'on exigeoit (*), la refuserent, &

(*) Cette satisfaction devoit leur paroître dure ; en voici les principaux articles : « 1° Tous » les François qui se trouvoient sur les vaisseaux » des corsaires Tripolitains, ou sur d'autres sortis du port de Tripoli, seront remis en liberté. » 2° Le vaisseau du capitaine Cruvillier, qui » avoit été pris sous le pavillon de France, & » conduit dans le port de Chio, sera rendu avec » l'artillerie, les armes, l'équipage, &c. 3° Le » vaisseau pris sous le pavillon de Majorque sera » gardé dans le même port, sous l'autorité du » capitan Bacha, avec ses agrêts, son canon, » ses armes, jusqu'à ce qu'on ait décidé s'il doit » passer pour un vaisseau François. 4° Tous les » étrangers qui se trouveront à bord des vaisseaux » François ne seront inquiétés, ni en leurs personnes, ni en leurs effets ; & tous les Fran-

irriterent de nouveau la France qui en prit une vengeance éclatante.

— [1685.] —

Le vice-amiral d'Etrées vint avec une flotte bombarder Tripoli cette année. L'effet des bombes fit une telle impression sur les habitants, qu'ils se déterminèrent à avoir la paix à tout prix. Ils choisirent pour leur député un vieillard de quatre-vingt-dix ans. « Je suis l'infortuné Trick, dit-il à l'a-
» miral ; pendant vingt-quatre ans j'ai été
» Dey d'Alger ; je me fais gloire d'avoir
» été toujours l'ami des François ; c'est à
» ce titre que cette ville , où je me suis
» réfugié , m'envoie à toi pour obtenir la
» paix. » On demanda deux cents mille

» çois, de quelque rang & condition qu'ils soient ;
» qui se trouveront sur des vaisseaux étrangers
» & même ennemis , seront de même libres en
» tout. 5° Les vaisseaux de Tripoli ne seront
» point en droit de visiter aucuns vaisseaux mar-
» chands sous pavillon de France , ni de les ar-
» rêter , ni d'y prendre des hommes ou des ef-
» fets , s'ils ont un passe - port de l'amiral de
» France. 6° On ne permettra point que des
» prises Françaises, ni des captifs de cette na-
» tion soient vendus dans aucun port de la dé-
» pendance de Tripoli. 7° La France aura un
» consul à Tripoli. 8° Aucun corsaire de Tripoli
» ne pourra faire des prises sur les côtes de France,
» à moins de dix lieues de distance. »

écus

écus pour dédommagement des vaisseaux pris par leurs corsaires , la liberté de tous les prisonniers Chrétiens faits sur des vaisseaux François ou en portant le pavillon ; & les articles exigés dans le traité fait avec la Porte. On accéda à ces propositions ; mais la somme fut difficile à rassembler ; on la réduisit à cinq cents mille livres , qu'on ne trouva pas plus aisément. Le peuple se mutina. M. d'Etrées menaça de bombarder de nouveau la ville ; & le Dey, pour parvenir à faire la somme, mit une taxe sur tous les habitants , fit couper la tête à quelques mécontents , enleva les riches lampes de la synagogue des Juifs , les bonnets des Janissaires : on y joignit les plus beaux harnois qu'on avoit , & on parvint à s'acquitter. Le traité ayant été signé , on remercia le vice-amiral des services qu'il avoit rendus ; remerciement assez singulier , puisque ces services se réduisoient à la destruction d'une partie de la ville.

❧ [1687.] ❧

Par le traité avec la France , les Tripolitains s'étoient engagés à envoyer une ambassade au roi. Chalil-Aga & Heister-Aga furent chargés de cette mission. Ils s'étoient attendus à être traités durement par un souverain puissant , auquel ils

avoient manqué ; ils n'en furent reçus qu'avec bonté : ils apprirent par expérience que si ce monarque étoit terrible vis-à-vis de ses ennemis , il étoit généreux envers ceux qui se soumettoient. La leçon qu'il venoit de leur donner par la ruine de leur ville , la bonté avec laquelle il les reçut ensuite , en fournissoient une preuve ; & elle fut bien sensible aux Tripolitains , qui observerent avec la plus grande fidélité leur traité avec la France , & qui ne l'ont jamais rompu , tandis qu'ils forcent les autres nations à renouveler souvent les leurs.

Les détails de leur séjour à Paris offrent quelques particularités piquantes , & nous les placerons ici pour remplir le vuide de leur histoire.

Lorsqu'ils furent admis aux pieds du roi , au sortir de sa chapelle , ils lui dirent :
« Grand monarque de la terre , les en-
» voyés du Dey , du Divan & de la mi-
» lice de Tripoli , sont venus présenter à
» Votre Majesté des chevaux , des dro-
» madaires , & d'autres animaux de leur
» pays , comme un hommage qu'ils lui
» rendent , & un tribut qu'ils lui offrent.
» L'honneur d'avoir vu le plus grand roi
» de l'univers , fera pour eux une satis-
» faction éternelle , &c. »

On les promena dans tout Paris , & on

TRIPOLITAINES. 11

leur fit voir tout ce qu'il y a de curieux; Au sortir des manufactures & de celles des Gobelins, ils s'écrierent : « Il n'y a » rien d'impossible aux François, si ce » n'est d'éviter la mort. » Le spectacle de l'opéra fut encore une merveille pour des hommes aussi neufs; la musique, les acteurs, les habits, les décorations, les machines, leur parurent une sorte d'enchantements. « Nous résisterions, disoient-ils » dans leur admiration, à la nation la » plus guerrière & la plus redoutable, » aussi long-temps que nos forces nous le » permettroient; mais si l'opéra venoit » nous attaquer avec ce magnifique équipage, ces charmes irrésistibles qu'il » vient d'offrir à nos yeux, nous serions » contraints de lui rendre les armes & de » nous remettre entre ses mains. »

❧ [1716.] ❧

Mahamed-Bey étoit Dey cette année; elle fut marquée par le renouvellement du traité de commerce conclu entre Tripoli & le roi d'Angleterre. Depuis cette époque, cette ville en a fait plusieurs avec différentes puissances de l'Europe.

❧ [1773.] ❧

On a vu, cette année, un envoyé Tripolitain en Suede, où il étoit arrivé à la

fin de l'année dernière. Le séjour de cet envoyé à Stockholm, offre une anecdote que nous nous empresserons de rapporter. Il s'attacha à examiner tout ce que cette ville offroit de remarquable. L'Académie des Sciences, dont on lui fit connoître la constitution & les travaux, fixa principalement son attention. Il lui proposa de tourner ses recherches sur son pays qui n'étoit pas indigne de sa curiosité. La lettre qu'il écrivit à cette société sçavante sur ce sujet, mérite de trouver une place ici.

« Parmi le grand nombre d'établisse-
» ments qui fixent ici l'attention des étran-
» gers, celui qui m'a particulièrement
» frappé, est la société des sçavants qui
» consacrent, les uns leur loisir, les au-
» tres tout leur temps à des recherches
» utiles à leur patrie & à la postérité par
» les découvertes qui en sont les fruits,
» & qui éclairent l'économie, l'agricul-
» ture, l'histoire naturelle, & d'autres
» parties aussi importantes.

» Je suis né & j'ai vécu dans un pays
» où l'on ne voit rien de semblable; j'ai
» été étonné d'abord; j'ai cherché des
» éclaircissements, & j'ai admiré. J'ai ap-
» pris que cette Académie envoyoit quel-
» quefois un ou plusieurs de ses membres
» voyager dans d'autres pays pour en ob-

» servir les productions naturelles. On
 » m'a parlé d'un M. Hasselquist, qui a été
 » en Egypte, contrée voisine de ma pa-
 » trie, où je suis fâché que sa curiosité
 » ne l'ait pas conduit. Les campagnes de
 » Tripoli ne sont pas, à la vérité, aussi
 » fertiles que celles qu'arrose le Nil; mais
 » elles produisent aussi des fleurs & des
 » fruits; les débordements de ses rivie-
 » res, l'ombre du mont Gibel, les pluies
 » fécondes du mois de Novembre, &
 » plusieurs autres phénomènes, méritent
 » l'attention d'un naturaliste, & pourront
 » l'occuper long-temps.

» En reconnoissance du pain & du sel
 » que je mange dans ce pays, & pour
 » concourir au but que se propose l'Aca-
 » démie royale, pour faire connoître à la
 » Suede & à l'Europe les avantages dont
 » jouit ma patrie, l'humanité de mes com-
 » patriotes, & pour dissiper enfin les pré-
 » jugés qu'on me paroît avoir conçus ici
 » contre le pays où je suis né, je propose
 » à l'Académie de choisir parmi ses mem-
 » bres un homme versé dans l'histoire
 » naturelle & la médecine, & de l'en-
 » voyer à Tripoli faire des observations.

» Cet académicien pourroit faire le
 » voyage avec moi sans aucuns frais. Le
 » séjour qu'il feroit dans mon pays, ne
 » lui seroit pas non plus à charge; je lui

» offre le couvert chez moi, & ma table ;
» s'il s'en accommode mieux que de celle
» des Chrétiens de Tripoli , qui se feront
» un plaisir & un devoir de servir un Eu-
» ropéen. Je lui procurerai la connoissance
» des principaux du royaume. Il fera par-
» faitement en sûreté dans tous les voya-
» ges qu'il entreprendra , depuis les fron-
» tieres de Tunis , jusqu'à celles de l'E-
» gypte , & dans l'intérieur du pays vers
» Garcan , Ben-Olid , jusqu'au royaume
» de Tretzen , où commence le pays des
» Negres , tributaires du puissant Dey ,
» mon maître.

» Je garantis qu'il sera reçu par-tout
» avec l'amitié la plus sincere , traité avec
» toutes sortes d'égards , & regardé comme
» un concitoyen ; mais il faut que cet aca-
» démicien sçache ma langue , ou qu'il
» ait au moins de l'aptitude à l'appren-
» dre , afin qu'il puisse parler lui-même
» à mes compatriotes , les entendre , en
» tirer des éclaircissements qui se chan-
» gent souvent en obscurités en passant
» par la bouche d'un interprete. S'il avoit
» envie de voir aussi le royaume de Tu-
» nis , je m'engage à lui en faciliter les
» moyens , & à lui procurer dans ce pays
» les mêmes avantages que je puis lui
» procurer dans le mien.

» J'espere que l'Académie approuvera

» ce projet , si elle juge qu'il puisse con-
 » tribuer au succès de ses vues ; si elle
 » juge le contraire , je la prie de regar-
 » der ma proposition comme partant d'un
 » cœur bon , reconnoissant , & empressé
 » de concourir au bien général. Stock-
 » holm , le 27 Janvier 1773. *Signé* ,
 » SEIDNE-HAGGI-ABDRAHAM-AGA. »

L'académie de Stockholm jugea à pro-
 pos d'accepter les offres de Haggi-Abdra-
 ham ; mais elle ne voulut pas que l'aca-
 démicien fût aux frais de ce ministre ;
 l'intérêt de la mission de l'académicien
 étoit qu'il fût tout-à-fait indépendant , &
 le roi daigna en faire les frais. C'est
 M. Rothmann qu'elle élut ; parce que c'é-
 toit le seul qui voulut bien s'exposer aux
 fatigues de ce voyage. Nous ignorons s'il
 est parti avec l'envoyé Tripolitain ; celui-
 ci , qui étoit un gros commerçant , ne re-
 tourna pas directement dans sa patrie :
 en faisant les affaires de son maître , il
 voulut aussi faire les siennes , & il visita
 plusieurs places commerçantes pour traiter
 directement avec ses correspondants.

C'est ici que nous terminerons les anec-
 dotes de Tripoli ; nous observerons seu-
 lement , en finissant , que la Régence de
 cette ville est celle de la Barbarie qui ob-
 serve le plus strictement ses traités. Elle

16 ANECDOTES TRIPOLITAINES.

les renouvelle souvent , pour les changer & les rendre plus avantageux ; mais, lorsqu'ils sont signés, elle les respecte ; & lorsqu'il s'agit d'en faire d'autres , elle négocie. Nous ne dirons pas que ce soit par un sentiment de probité qu'elle en agit ainsi : il peut se faire qu'elle ne soit animée que par celui de sa foiblesse ; mais le commerce y gagne , & c'est toujours un avantage.

Fin des Anecdotes Tripolitaines.



ANECDOTES ABYSSINIENNES.

AVANT-PROPOS.

NOUS voici arrivés à une des parties les plus pénibles & les plus difficiles de l'histoire de l'Afrique. Un grand empire que les traditions font remonter à la plus haute antiquité , s'offre ici devant nous ; mais il n'est connu que par les relations des voyageurs qui y ont pénétré , des missionnaires qui y ont séjourné , & qui sont fort loin de s'accorder ensemble. Nous serons obligés de commencer à l'époque des voyages des Européens , qui étendirent la connoissance du globe , en doublant le cap de Bonne - Espérance. Tous les faits antérieurs nous ont été rapportés par eux ; & la plupart n'offrent que des fables , ou se bornent à des dates chronologiques.

L'Abyssinie , ou la haute Ethiopie que nous allons d'abord parcourir , si nous en croyons les auteurs qui nous en ont donné la description & l'histoire , ne remonte pas moins haut qu'à Cham , fils de Noé ; quelques chroniques Abyssinienes comptent une succession de rois , depuis lui jusqu'à Basilidès , qui régnoit au milieu du dix-septieme siècle. Tous les peuples semblent avoir eu la manie de dater de l'an du monde , ou du moins du déluge. Les chroniques les plus modernes se contentent de compter de 992 avant J. C. : c'est, selon elles, l'époque du voyage de la reine de Saba à Jérusalem , pour y voir Salomon ; elle en eut un fils qui fut élevé dans la loi Mosaique , & qui en retournant dans les Etats de sa mere , enleva l'arche d'alliance. Salomon le poursuivit en vain pour la lui faire rendre. Le jeune ravisseur traversa la mer Rouge, aussi heureusement que les Israélites , lorsqu'ils s'enfuirent de l'Egypte ; avec cette différence cependant, que les eaux ne s'ouvrirent pas pour lui faire un chemin ; il vola au-dessus avec ses chariots. Voilà ce que l'on appelle l'histoire de l'Abyssinie. Les descendants de la reine de Saba & de Salomon occuperent le trône jusqu'à l'an 960 de l'ere Chrétienne , qu'ils en furent chassés par une femme dont la postérité

le conserva jusqu'en 1300. Cette femme, que les Annales d'Abyssinie appellent Trémeda-Gabez , & que ses cruautés & ses barbaries firent surnommer *Essal*, qui signifie *feu* , fit périr toute la race de Salomon. Un seul prince échappé au massacre alla se réfugier dans le royaume de Xaoa, dont le vice-roi le reçut & le cacha aux recherches de Trémeda-Gabez. Les successeurs de ce vice-roi eurent le même zèle & la même fidélité pour ses descendants ; ils ne se démentirent point pendant trois cents quarante ans , au bout desquels la race de Salomon remonta sur le trône , dont elle n'est plus descendue depuis. Cette succession de rois de la même famille , la plus longue & l'unique que les Annales du monde nous présentent , est à peu près tout ce que l'on sçait de l'Abyssinie , jusqu'au temps où les Européens y ont pénétré ; & depuis cette époque la religion occupe la plus grande partie de cette histoire.

[1490.]

PIERRE-COVILHAN est le premier Européen qui ait pénétré en Abyssinie. Il étoit parti de Lisbonne par ordre du roi Jean II , pour chercher les Etats du

prêtre Jean. Alphonse de Payva fut chargé en même temps de cette mission ; tous deux séparément parcoururent les Indes pour faire cette découverte. Covilhan après de longs voyages revint au Caire. Il y trouva des mémoires de son compagnon Payva, qui n'avoit pas été plus heureux, mais qui dans son séjour à Adel & à Suaquem avoit beaucoup entendu parler de l'Abyssinie, sur laquelle il donnoit des renseignements qui firent croire à Covilhan que c'étoit là qu'on devoit trouver le prince qu'il cherchoit. Les traditions informes qu'il avoit sous les yeux, disoient que les Abyssins étoient Chrétiens, que leur empereur étoit ordonné prêtre avant de monter sur le trône, & qu'il en faisoit les fonctions. Il y en avoit eu en effet quelques-uns qui avoient uni le sacerdoce à l'empire ; mais ce n'étoit pas une loi générale & observée par tous. Quoi qu'il en soit, Covilhan se trompa, & écrivit en Portugal la chimere qu'il avoit conçue. De-là elle passa dans le reste de l'Europe. Il partit pour l'Abyssinie, où il arriva cette année. L'empereur Alexandre régnoit alors. La politique des Abyssins avoit toujours été de bien recevoir les étrangers qui paroissoient dans leur pays, mais de les empêcher d'en sortir. Covilhan subit ce sort ; il y fut retenu

A B Y S S I N I E N N E S. 5

pendant plusieurs années, mais traité avec une distinction qui pouvoit le consoler.

✿ [1498.] ✿

Alexandre étoit mort en 1491. Son premier successeur n'avoit régné que six mois ; & avoit laissé le trône à Naod, son oncle. Ce dernier prince abolit vers ce temps une coutume bien singuliere, établie depuis l'an 1260. C'étoit de reléguer les enfans de l'empereur sur le rocher de Guexen, d'où on ne les tiroit qu'après la mort de leur pere , pour les faire monter sur le trône. C'est ainsi qu'on raconte la premiere origine de cette coutume étrange. L'empereur Ighun-Amilat avoit laissé son empire à ses cinq fils , à condition qu'ils régneroient alternativement chacun un an. Le plus jeune de ces princes avoit dû attendre quatre ans pour régner à son tour ; dans ce long intervalle , son amour-propre avoit été mortifié plusieurs fois ; il voyoit ses freres , qui avoient déjà porté la couronne, assis à une table distinguée ; & lui mangeant dans un coin , & forcé de passer dans une autre chambre pour se laver les mains , parce qu'il ne lui étoit pas permis de le faire devant ses supérieurs. Il conçut le projet d'abolir ce gouvernement annuel , & de s'emparer seul de toute l'autorité. Il fit part de son dessein

à un ami qui en instruisit le roi qui régnoit alors ; celui-ci jugea qu'il pouvoit exécuter ce que méditoit son cadet , & il le relégua avec ses freres sur la montagne, où il les fit garder étroitement. Un de ses successeurs, qui se défioit de ses enfants, jugea à propos de les envoyer dans le même lieu pour s'assurer d'eux ; & depuis ce temps ce fut un usage observé.

Naod abolit , dit-on , cette coutume, parce qu'il fut touché des larmes du plus jeune de ses fils. Il jouoit avec lui ; un des membres de son conseil arriva dans ce moment, & dit à l'empereur : « Votre fils » devient grand. » Ce mot, qui signifioit qu'il étoit temps de l'envoyer rejoindre ses freres, n'échappa pas au jeune prince qui n'avoit que neuf ans : il regarda son pere en pleurant , & lui dit : « N'ai- » je grandi que pour être envoyé à Gue- » xen ? » L'empereur l'embrassa , & lui donna sa parole de le garder toujours auprès de lui. Il fit plus , il fit revenir ses autres enfants qui étoient déjà dans leur prison, & abolit l'usage.

❧ [1507.] ❧

David, plus connu sous le nom d'Onag-Séqued, monte sur le trône. Il avoit été la victime de l'usage barbare aboli par son pere ; cependant on soupçonne qu'après

s'en être plaint avant d'être roi , il ne le trouva pas si injuste lorsqu'il le fut. Ce prince avoit été traité durement par ceux qui veilloient sur lui. Il aimoit la propreté dans ses habits , & un de ses gardes lui en fit un crime ; non content d'en avertir Naod , il lui déchira un jour un habit plus propre que ceux de ses freres , qu'il portoit. Séqued, aussitôt qu'il eut été couronné, fit amener ce garde devant lui. L'infortuné parut en tremblant , s'attendant à une punition sévère. Séqued le rassura en lui disant : « Vous avez fait votre devoir » en servant fidèlement mon pere ; c'est » moi qui dois vous en récompenser : con- » tinuez à me servir de même. » Il lui fit donner une chaîne d'or & un habit magnifique.

Cette anecdote fait croire qu'il ne garda pas tous ses fils auprès de lui , & qu'il croyoit encore que la politique obligeoit de tenir loin de la cour les héritiers du souverain.

Covîlhan étoit toujours dans l'Abyssinie : les empereurs qu'il avoit vus successivement sur le trône , s'étoient fait un plaisir de s'entretenir avec lui de l'Europe, & sur-tout des Portugais , dont on leur vantoit le courage , & en particulier les connoissances militaires. L'arrivé d'Alphonse d'Albuquerque, qui avoit encore

ajouté à la gloire du nom Portugais dans les contrées voisines, & qui aborda dans ce temps en Abyssinie, confirma les récits de Covilhan.

Séqued étoit encore jeune, mais annonçoit un grand roi. L'impératrice Hélène, son aïeule & sa tutrice, gouvernoit sous son nom, en qualité de régente. Des guerres étrangères & des troubles intérieurs désoloient l'Abyssinie. Ses talents, dont on parle avec les plus grands éloges, ne lui suffisoient pas pour se soutenir dans ces circonstances critiques; elle avoit besoin d'un secours étranger. Les récits de Covilhan, tout ce qu'elle entendoit & ce qu'elle voyoit des Portugais, la déterminèrent à recourir à eux. Pour faire une alliance avec le roi de Portugal, elle lui envoya un ambassadeur qu'Albuquerque fit passer à Lisbonne. Parmi les présents qu'il portoit, étoit un morceau du bois de la vraie croix, que l'amiral fit enfermer dans une boîte d'or, faite exprès.

❧ [1520.] ❧

L'histoire de l'Abyssinie reste encore dans l'obscurité pendant plusieurs années. Les Portugais ne parlent que des ambassades respectives des deux puissances. Celle de l'impératrice Hélène fut bien reçue à Lisbonne : on vit dans un établissement

fement en Abyſſinie, des avantages pour la religion & le commerce, & on lui envoya un ambaffadeur qui mourut en route : on en dépêcha un autre qui fut don Rodrigue de Lima. Il ramenoit l'ambaffadeur Abyſſin, qui mourut avant d'arriver à la cour. Rodrigue, malgré ſes ſollicitations, reſta fix ans auprès de Séqued, qui ne ſe preſſa pas de le renvoyer, & qui le laiffa partir enfin, avec un autre ambaffadeur qu'il envoyoit à Liſbonne, mais après avoir obtenu de lui qu'il lui laifferoit ſon médecin Bermudez, deſtiné à jouer un grand rôle dans cette contrée, & un peintre qu'il avoit à ſa ſuite.

❧ [1528.] ❧

Les liaiſons des Portugais avec les Abyſſins, inquiéterent les Maures voiſins. Ils connoiſſoient le zele des premiers pour leur religion, leur haine contre les infideles ; ils craignoient qu'ils n'entrepriſſent de chaffer les Mahométans de toutes les places qu'ils avoient ſur la mer Rouge. Le long ſéjour de don Rodrigue en Abyſſinie les confirma dans leurs ſoupçons. Le roi d'Adel, le prince Muſulman le plus voiſin des Etats de Séqued, craignant que l'orage ne tombât d'abord ſur lui, voulut le prévenir en prenant les armes le premier. Il avoit à ſa cour un Maure vaillant, qui,

depouillé par David de la plûpart des terres qu'il possédoit vers les frontieres de l'empire , ne respiroit que la vengeance , & sollicitoit depuis long-temps des secours qui le missent en état de la satisfaire. Le roi d'Adel , en armant , ne crut pas pouvoir confier ses troupes à un homme qui fût mieux en état de les conduire ; sa haine qui avoit éclaté , l'assuroit de sa fidélité. Le redoutable Ahmed , surnommé Granhé ou le Gaucher , (c'est ainsi que s'appelloit le Maure guerrier) ne trompa point ses espérances. Il entra avec son armée sur les terres de l'empereur , mit à feu & à sang tout ce qu'il rencontra , & fit un grand nombre de prisonniers.

❧ [1530.] ❧

Les succès de Granhé éveillèrent son ambition. Il crut facile la conquête de l'Abyssinie entiere , & il la projetta. Il ne songeoit qu'à se rendre maître de l'empereur , & à lui faire sentir à lui-même sa haine & sa vengeance. Séqued étoit privé des conseils de son aïeule , qui n'étoit plus depuis quelque temps , & ne sçavoit rien prévoir ni remédier à rien ; cependant , à la tête de ses troupes , il eut deux fois l'avantage sur son ennemi ; mais il n'arrêta point les ravages qu'il faisoit. Granhé vaincu revenoit avec de nouvel-

les forces, que lui fournissoit le roi d'Adel, soutenu lui-même par les princes Mahométans voisins, & continuoit de porter la désolation dans plusieurs parties de l'Abyssinie. La plupart des officiers de Séqued prenoient parti avec lui, pour éviter la ruine de leurs biens; un grand nombre même embrassoit le Mahométisme, & servoit sous ses étendards.

Ces defections & ces apostasies sont assurément extraordinaires, mais étonnent moins lorsque l'on considère que les Abyssins sont dans l'usage de faire la communication du baptême de Jesus-Christ, en se plongeant dans l'eau; qu'alors on répète la formule du baptême sur les apostats, ce qui fait une espèce de second baptême, qu'ils croient fermement devoir expier tous leurs crimes, & effacer la tache de l'apostasie.

Ce double baptême n'est pas la seule particularité singulière qu'offre l'église d'Abyssinie. La confession publique est en usage comme l'auriculaire, mais passe pour plus complète; & la manière d'absoudre est assurément étrange. Le pénitent s'approche du siège de l'Abuna ou évêque; là il confesse quelques-uns de ses péchés; aussitôt le prélat se leve, & lui demande comment il a pu commettre une telle action. Sa manière d'absoudre est

d'appliquer sur le dos du pénitent trois ou quatre bons coups de bâton. Il le confie ensuite à quelques prêtres qui l'assistent dans ces occasions , & qui sont armés d'une longue courroie , dont ils se servent pour écarter le peuple. Il les charge d'en donner trente ou quarante coups , plus ou moins , suivant les cas , à celui qui vient de s'accuser.

Ces confessions donnent lieu quelquefois à des scènes. On raconte qu'un jour que l'Abuna étoit occupé à entendre les confessions publiques , il se présenta devant lui un Abyssin qui avoit volé des vaches , & qui venoit pour s'en faire absoudre. Il fit réflexion que s'il avouoit tout haut son crime , la justice en pourroit prendre connoissance , & le condamner à restituer ; car, s'il faut en croire Tellez & Ludolph , les prêtres Abyssins n'ordonnent point la restitution des vols , ce qui est commode pour les voleurs. Celui-ci pria l'Abuna de lui permettre de lui dire à l'oreille son crime. Le prêtre ne le voulut point , & l'exhorta à surmonter une honte déplacée , puisque le crime devoit être dévoilé aux yeux de tout l'univers le jour du jugement. L'Abyssin confessa ce qu'il avoit fait : le propriétaire des vaches étoit présent ; il prit des témoins , & recourut à la justice , qui condamna le coupable à la restitution , d'après son aveu.

[1533.]

L'état de l'Abyssinie ne pouvoit être plus déplorable. Séqued, se voyant dans l'impuissance de se défendre & de chasser ses ennemis, eut encore recours aux Portugais, qu'il voulut rappeler dans ses Etats. Bermudez, qui l'entretenoit dans les dispositions les plus favorables pour sa nation, & qui lui avoit fait concevoir les plus hautes espérances de leur valeur, fut choisi pour aller solliciter à Lisbonne un envoi de troupes.

Séqued, pour donner à son ambassadeur un nouveau caractère qui le fît mieux accueillir, imagina de le créer Abuna ou évêque d'Ethiopie. Il n'y a jamais qu'un prélat-primat dans cet empire ; c'est le chef du clergé, qui relève du patriarche d'Alexandrie. Séqued étoit déterminé à mettre ses Etats sous la protection & dans la dépendance du saint siége :—Bermudez lui avoit inspiré encore ce dessein. Il falloit déterminer le vieil Abuna à céder sa place à cet étranger, qu'il devoit voir avec des yeux jaloux, & à le sacrer lui-même. Ce fut une négociation moins longue qu'on ne le craignoit ; l'état de détresse où se trouvoit l'empire, déterminâ le vieillard à se prêter aux desirs de son maître ; & Bermudez, ambassadeur-évêque, se mit en

route. Pour faire plus de diligence, & prendre le chemin le plus court, il traversa la mer Rouge, passa par la Palestine, & se rendit par cette route à Rome, où il fut bien reçu, où le pape, satisfait de l'hommage que lui rendoit le peuple Africain, le fit patriarche d'Abyssinie, & lui donna des pouvoir étendus.

Bermudez ne fut pas moins heureux à Lisbonne, où il reçut des ordres pour le vice-roi de Goa, qu'on chargeoit d'envoyer à l'empereur Abyssin les secours dont il avoit besoin. Mais, pendant qu'il étoit occupé de ces négociations, les affaires d'Abyssinie changeoient de face. Séqued mourut; & il laissoit le trône à un prince jeune, & qui n'héritoit pas de son goût pour les Portugais.

❧ [1541.] ❧

Claude régnoit depuis quelques mois sous la tutele de sa mere Cabelo-Oanguel, lorsque Bermudez arriva avec Christophe de Gama, & quatre cents Portugais. Les ravages de Granhé duroient encore. Le prince étoit à une extrémité de l'empire, & sa mere à une autre, réfugiés sur des montagnés inaccessibles, & sur lesquelles on se faisoit hisser dans des corbeilles. C'est du côté de l'impératrice que les Portugais tournerent d'abord leur marche.

Elle descendit de son asyle, à leur arrivée ; & la premiere chose qu'elle fit , fut de demander au patriarche sa bénédiction , avant de faire compliment au général.

Granhé , instruit de leur approche , leur envoya un messager pour leur demander ce qu'ils venoient faire dans ce pays. Don Christophe répondit avec fierté que c'étoit le dessein de l'en chasser ; il lui envoya en même temps en présent un miroir , une paire de pincettes pour le poil , & un œuf d'argent. Ce présent étoit une insulte à cause de sa médiocrité ; & pour que Granhé ne se méprît pas à son intention , le Portugais en fit un beaucoup plus considérable au messager : il lui donna deux brasselets d'or , une riche garniture de drap d'or , une gaze de soie de Bengale , une casaque turque & une veste. Granhé piqué se détermina sur le champ à venir attaquer ses ennemis. Ses forces étoient supérieures ; cependant il fut vaincu. Cela ne le découragea point ; douze jours après il envoya prier don Christophe de ne point s'éloigner , parce qu'il vouloit lui faire une seconde visite. Cette visite , ainsi qu'il l'appelloit , ne fut pas plus heureuse que la premiere ; mais les triomphes des Portugais ne faisoient que les affoiblir , & leurs ennemis recevoient sans cesse de nouveaux secours qui

étoient à leur portée. Don Christophe fut obligé de se réfugier sur une montagne & de s'y fortifier, en attendant que les Abyssins, rentrés dans le devoir, vinssent se joindre à lui, & le mettre en état de tenir la campagne.

Granhé avoit un oncle qui servoit sous lui ; il lui avoit confié la garde d'un passage, dans lequel il fut forcé après une vigoureuse résistance ; il l'alla accabler de reproches à son retour, & ne reçut que cette réponse : « Les Portugais ne sont » pas des hommes comme les autres ; ils » vomissent le feu par la bouche. » Quelque temps après il voulut engager son neveu à se retirer devant ses ennemis. « Les » montagnes reculent-elles, lui demanda » Granhé ? --- Non, répondit le vieil » officier, mais elles ne vont pas non plus » au feu. »

❧ [1542.] ❧

Le courage rendit don Christophe imprudent, & causa sa perte. Il ne croit pas pouvoir refuser le combat que son ennemi lui présente, & il descend de la montagne. En vain ses officiers le pressent de profiter de la nuit pour combattre Granhé : « La valeur, répond-il, redoute les ténèbres ; c'est à la clarté du jour qu'elle aime à se montrer. » Il attend donc le

jour. Au moment où il veut monter à cheval, son cheval prend la fuite vers le camp des Maures : ceux-ci s'avancent pour s'en saisir ; les Portugais courent pour l'arrêter ; c'est dans ce désordre & cette confusion que le combat s'engage. Le patriarche, témoin de ce qui se passe, craint pour l'événement, & entraîne malgré elle l'impératrice sur la montagne, où il cherche un asyle. Les femmes de la princesse qui n'ont pas le bonheur de la suivre, craignant les fers du Maure, prennent le parti de mourir : sa nourrice, qui à son âge devoit moins craindre qu'une autre la brutalité des vainqueurs, prend un baril de poudre, s'enferme dans sa tente, y met le feu, & périt ainsi avec cinquante ou soixante femmes qui avoient applaudi à son dessein, & partagé sa résolution.

La défaite des Portugais, les blessures de Christophe de Gama ne laissoient plus de ressource à Bermudez & à l'impératrice ; la crainte d'être assiégés sur le rocher qui leur servoit d'asyle, & où ils n'avoient point de provisions, les engagea à en descendre pour chercher une autre retraite. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'ils engagèrent le général Portugais à les suivre : la douleur que lui faisoient ses blessures, la honte de sa défaite, & plus que tout peut-être le sentiment

intérieur de la faute que lui avoit fait commettre son courage imprudent , le plongerent dans un désespoir qui lui faisoit regarder la mort comme un bonheur. Entraîné malgré lui jusqu'au bord d'une rivière sur laquelle étoit un pont volant , il refusa de la passer , & jura de se poignarder lui-même si on vouloit l'y contraindre. Bermudez , obligé de céder , descendit de cheval , le confessa , & l'abandonna.

Don Christophe se traîna dans une caverne , où peut-être il auroit échappé à ses ennemis , sans un événement malheureux qui le trahit. Une femme , poursuivie par les Maures , entra dans cette même caverne , où elle fut suivie. On y découvrit le Portugais blessé. On l'entoure , on lui demande qui il est. Trop fier pour se déguiser , il ne craint point d'annoncer qu'il est don Christophe. Un prisonnier de cette importance répand la joie dans l'ame des Maures ; ils le conduisent à Granhé , qui lui propose aussi-tôt de se faire Mahométan ; d'abandonner le parti de l'empereur Abyffin , & lui promet en récompense de le combler de biens & de dignités. « Serviteur de Jesus-Christ , répond Gama , je n'abandonnerai point son service pour celui d'un imposteur. » Cette réponse ferme & courageuse passe

pour un blasphême aux yeux d'un vainqueur zélé pour sa loi. Il fait arracher la barbe à Gama , qui subit ce supplice sans pousser une plainte. Granhé lui ordonne ensuite d'écrire aux Portugais qui ont suivi l'impératrice , pour les engager à quitter l'Abyssinie. Il est forcé d'écrire ce qu'on lui dicte , parce qu'il ne peut tromper la vigilance de ses surveillants ; mais il s'avise d'un expédient pour peindre à ses soldats l'état dans lequel il se trouve , & la violence qu'on lui fait. Il croise son nom de deux barres en forme d'épines ; & le sens qu'il veut exprimer par ce signe , est entendu par ceux auxquels sa lettre est portée.

Les relations Portugaises ont voulu faire un martyr de Gama ; sa mort cependant ne fut pas précisément ordonnée parce qu'il ne voulut point apostasier , mais parce que Granhé vouloit venger son capitaine général. Cet officier étoit l'oncle de Granhé. Il étoit blessé. On demanda à Gama s'il pourroit le guérir. Le Portugais se chargea de cette cure , & la conduisit si bien , que le blessé mourut au bout de trois jours. Il répondit aux reproches qu'on lui fit à ce sujet , qu'il étoit venu pour tuer les Maures , & non pour leur conserver la vie. Granhé le fit conduire sur le lieu où les autres Portugais avoient été massacrés , &

où on lui trancha la tête ; & Bermudez raconte bonnement qu'il sortit tout-à-coup dans ce lieu une fontaine dont l'eau guériffoit les malades & les blessés qui venoient s'y laver.

❧ [1543.] ❧

Les Portugais échappés à la dernière bataille , réunis sous les ordres d'Alphonse Caldeyra , rejoignirent cette année l'empereur Claude. Le patriarche Bermudez , qui conduisoit tout , & qui croyoit avoir de la dignité lorsqu'il étoit fier & quelque chose de plus , ne tarda pas à se brouiller avec ce prince. Il vouloit l'engager à se soumettre à l'autorité du pape , & à lui faire hommage ainsi que son clergé. Cette proposition révolta un prince fier dont les ancêtres n'avoient jamais reconnu aucun maître. Il s'échauffa ; & , sans songer au besoin qu'il avoit alors des Portugais , il répondit à Bermudez qui l'appelloit son fils : « Vous n'êtes ni mon pere ni patriarche ; vous êtes l'Abuna des Francs , qui n'avez aucune juridiction dans mon empire , où je n'en accorderai aucune à un Arien qui adore quatre dieux. » Si le prince étoit jeune , Bermudez étoit violent. Il ne put supporter le reproche d'Arianisme ; & il repliqua par un démenti à l'empereur , & l'excommunia. « C'est vous

« qu'il l'êtes , » lui dit le roi avec une fierté qui irrita davantage le patriarche , & le porta à défendre aux Portugais de combattre pour ce prince. Ceux-ci obéirent ; & Claude , pressé par Granhé qui s'approchoit , fut obligé de céder. Sa mere négocia la paix , & conduisit Bermudez dans la tente de l'empereur , qui se jetta à ses pieds , & lui demanda pardon. Le patriarche exigea sa soumission au saint siège , & reçut l'hommage au nom du pape ; il fit même dresser un acte de cette soumission , où Claude reconnoissoit « que la véritable religion » consistoit à croire que Dieu n'a qu'une » seule Eglise , un seul vicaire de Jesus- » Christ sur toute la terre , & que le pou- » voir de ce vicaire s'étend sur tous les » peuples & sur tous les rois. »

Cet acte fut signé par l'empereur , & lu à haute voix en présence des Abyssins assemblés.

Pendant ces disputes , Caldeyra mourut , & Ariaz-Diz fut élu. Ce fut sous ce général que les Portugais reprirent l'avantage qu'ils avoient perdu depuis la mort de Christophe ; Granhé vaincu fut tué. Un capitaine Abyssin , l'ayant vu tomber , s'empressa de lui couper la tête , & de la porter à Claude , en se faisant honneur de la mort de ce guerrier redoutable. L'empereur , flatté de devoir un service de cette

nature à un de ses sujets plutôt qu'à un Portugais , témoigna ouvertement ses sentimens ; mais Ariaz-Diz , qui avoit vu comment les choses s'étoient passées , s'approcha froidement du monarque , & le pria d'examiner combien cette tête avoit d'oreilles ; on n'en trouva qu'une : « Le véritable vainqueur de Granhé , s'écria-t-il » aussi-tôt , est celui qui a cette oreille. » Mes Portugais se contentent d'enlever ce » trophée , plus facile à porter avec eux » qu'une tête entière ; & c'est à l'un d'eux » que vous devez de la reconnoissance & » des récompenses. »

Il fit approcher aussi-tôt le Portugais , Pierre Lion , qui tira l'oreille de sa poche , à la confusion du capitaine Abyssin , & à celle de l'empereur qui voyoit avec regret les obligations qu'il avoit à des étrangers qui en abusoient pour lui faire la loi.

❧ [1550.] ❧

Les démêlés de l'empereur & du patriarche subsistoient toujours. Celui-ci vouloit absolument que l'Abyssinie se soumît à l'Eglise Romaine : celui-là rejettoit tout avec hauteur aussi-tôt qu'il n'avoit rien à craindre , & plioit dès qu'il se voyoit entouré de nouveaux ennemis. L'irruption que le roi d'Adel fit lui-même dans ses Etats , à la tête d'une puissante armée , lui

rendant les Portugais nécessaires, lui firent ménager le patriarche. Il promit, lorsque cette guerre seroit terminée, de faire tout ce qu'on exigeoit de lui. Lorsqu'elle le fut par la mort du roi d'Adel, il oublia sa promesse ; il employa l'art & l'intrigue pour s'en dégager sans risques. La reine d'Adel étoit au nombre de ses prisonniers ; il imagina de la marier au général Portugais, auquel il donna les royaumes de Doar & de Balué, pour rendre son rang égal à celui de son épouse.

Ariaz-Diz, devenu roi, apostasia, & , en se faisant rebaptiser dans l'Eglise Abyssinienne, prit le nom de Marc. La vue de ses anciens compatriotes lui reprochoit sa bassesse & son crime ; il auroit voulu les éloigner ou les détruire. Il en devint l'ennemi ; ses conseils leur furent plus funestes que les forces de l'empereur. Les Portugais, vaincus par la ruse, furent dispersés en différentes provinces, & Bermudez relégué dans l'endroit même où le roi s'étoit réfugié, lorsque Christophe de Gama étoit arrivé à son secours. « Mon pere, » lui dit-il, il faut que vous vous rendiez » dans le pays des Gaffates, où vous de- » meurerez ; vous y prierez Dieu pour moi ; » vous y serez respecté. Le revenu de ce » pays fournira à votre subsistance, il vous

» suffira sans doute , puisqu'il me suffisoit
» à moi lorsque j'y étois retiré. »

Ce traitement étoit sans doute modéré , après les marques de colere & de mécontentement que Claude lui avoit témoignées plusieurs fois , & qui avoient été jusqu'à lui déclarer un jour que , s'il n'eût pas été son parrain , il l'auroit fait écarteler.

❧ [1557.] ❧

Bermudez avoit été forcé de prendre la fuite l'année précédente , & de retourner à Goa , d'où il passa à Lisbonne. Cette cour & le saint siége avoient conçu les plus hautes espérances de la mission d'Abyssinie ; & ils en chargerent les Jésuites. Le fondateur de cet ordre célèbre étoit disposé à prendre lui-même la conduite de cette mission , & à se transporter en Afrique ; mais on l'en empêcha(*) : on choisit

(*) On peut se faire une juste idée des motifs que le Portugal avoit pour désirer d'établir sa puissance dans cet empire , dans le passage qui termine la relation de Bermudez. « On nous » a trop négligés. Nos officiers étoient en si » bon train , que si l'on avoit soutenu par des » recrues notre petit nombre de Portugais , nous » aurions pris le dessus , & forcé l'empereur à se » soumettre malgré lui à l'Eglise. Nos prédications continuelles auroient fini par ramener ce
seulement

seulement quelques-uns de ces peres pour leur confier ces travaux. Don Nunez de Baretto étoit à leur tête, avec le titre de patriarche, & don André d'Oviédo, sacré évêque de Nicée, avoit la survivance. Ce fut ce dernier qui, avec un autre religieux, passa d'abord en Abyssinie. Le patriarche Baretto, instruit des persécutions qu'avoit essuyées Bermudez, & qu'il s'étoit attirées, crut devoir les envoyer pour sonder le terrain. Oviédo ne fut pas plus prudent que l'ancien patriarche. Sa première démarche en arrivant fut de déclarer qu'il venoit, au nom du pape & du roi de Portugal, réclamer l'accomplissement des serments qu'il avoit faits ; qu'il ne pouvoit se dispenser de les satisfaire, parce que Jesus-

» peuple à la religion Catholique. Il auroit ab-
 » juré les erreurs de l'église d'Alexandrie. Là
 » conversion des Abyssins auroit été d'autant
 » plus facile, qu'on ne voit point parmi eux de
 » sçavants orgueilleux & opiniâtres, mais de
 » bonnes gens qui ont de la piété, de l'humanité,
 » & qui ne repoussent pas le jour de la vérité...
 » Quant au temporel, on auroit fait des profits
 » immenses, que n'égaleront jamais le Pérou
 » avec son or, & les Indes avec leur commerce.»

En effet, il y a beaucoup d'or en Abyssinie ; la province de Naréa en fournit une quantité prodigieuse. Il y a une plaine dont la terre est brune, & où l'on trouve, en la creusant, deux parties d'or & une seule de terre.

Christ avoit dit qu'il ne devoit y avoir qu'un bercail & qu'un pasteur. On connoissoit les sentiments de l'empereur, la fermeté avec laquelle il s'étoit opposé aux prétentions de Bermudez ; il eût été sage de les renouveler avec plus de précautions.

❧ [1558.] ❧

Cette année se passa en conférences & en disputes sur les points controversés entre l'Eglise de Rome & les Abyssins. Oviédo convient que, dans ces conférences, l'empereur, qui étoit un grand controversiste, l'embarassa quelquefois. Las de la résistance qu'il éprouvoit, il écrivit une lettre circulaire, qui n'étoit pas propre à ramener les esprits, puisqu'il s'y exprime ainsi : « Nous » déclarons que les peuples d'Ethiopie, qui » refusent d'obéir à la sainte Eglise de Rome, la mere de toutes les Eglises, & la » seule véritable universelle, sont excommuniés. Nous avertissons nos enfants » spirituels de se séparer d'eux ; &, quant » aux Ethiopiens, nous les remettons au » jugement de l'Eglise, pour les châtier » en leurs personnes & en leurs biens, en » public ou en secret, & pour user de miséricorde envers eux en tout ou en partie, en cas d'amendement. »

Claude, qui s'étoit emporté si souvent

contre Bermudez, ne fit point éprouver son ressentiment à Oviédo. Ses démarches précipitées lui parurent peu dangereuses ; & , lorsqu'il partit pour aller combattre le nouveau roi d'Adel qui menaçoit ses Etats, il plaignit le Jésuite, & s'écria : « Que deviendrait-il, si je venois à être tué ? »

— [1559.] —

Il sembloit que Claude avoit prévu sa mort. Il fut défait, & mourut sur le champ de bataille, percé de coups (*). Son vain-

(*) La religion des Abyssins peut piquer la curiosité de nos lecteurs. Nous placerons ici la profession de foi de l'empereur Claude, qui leur en donnera une idée ; il l'avoit écrite dans le cours de ses disputes avec Bermudez :

Au nom du Pere, du Fils & du Saint-Esprit, un seul Dieu.

« C'est ici ma foi & celle de mes ancêtres, »
 « rois des Israélites, de même que la foi de mon »
 « troupeau dans l'enceinte de mon royaume.

« Nous croyons en un seul Dieu, & en son »
 « Fils unique Jesus-Christ qui est la parole, la »
 « puissance, la sagesse & son conseil, qui étoit »
 « avec lui avant la création du monde, & qui »
 « dans les derniers jours est descendu vers nous, »
 « sans quitter le trône de sa divine majesté, & »
 « a été fait homme par la puissance du Saint- »
 « Esprit, & est né de la sainte Vierge Marie. Il »
 « fut baptisé dans le Jourdain à l'âge de trente »
 « ans, & fut pendu sur l'arbre de la croix, sous »
 « Ponce Pilate. Il a souffert, est mort, a été en-

queur s'en retourna après cette expédition,
& rentra dans Adel, monté sur un âne ,

» seveli, & est ressuscité le troisieme jour. Au
» bout de quarante jours, il est monté glorieu-
» sement au ciel, & s'est assis à la droite de son
» Pere; de-là, il viendra pour juger les vivants
» & les morts, & son regne ne finira jamais.

» Nous croyons au Saint-Esprit, le seigneur
» & l'auteur de la vie, qui procede du Pere.

» Nous croyons un seul baptême pour la ré-
» mission des péchés; nous attendons la résur-
» rection des morts, & la vie éternelle. *Amen.*

» Nous marchons en cela dans le véritable
» chemin, avec simplicité, sans nous détourner
» ni à droite, ni à gauche de la doctrine des
» peres, des douze apôtres, de saint Paul la
» source de la sagesse, des soixante-douze disci-
» ples, des trois cents dix-huit peres orthodo-
» xes du concile de Nicée, des cent cinquante
» du concile de Constantinople, & des deux
» cents de celui d'Ephese. C'est ainsi que je
» crois & que j'enseigne, moi, Claude, roi d'E-
» thiopie, & selon le nom de mon royaume,
» Asnaf-Séqued, fils de Vanag-Séqued, fils de
» Naod.

» Quant au sabbat ou septieme jour que nous
» observons, nous ne le faisons pas comme les
» Juifs qui crucifierent Notre-Seigneur, & crie-
» rent *son sang soit sur nous, & sur nos enfants;*
» lesquels ni ne puisent de l'eau, ni n'allument
» du feu, ni ne préparent à manger, ni ne font
» cuire du pain, ni ne vont d'une maison à l'au-
» tre; mais nous le célébrons en recevant la
» sainte communion, & en assistant à nos Aga-
» pes ou repas de charité, tels que les apôtres

fans vouloir qu'on lui rendît aucun honneur, parce que, disoit-il, ils ne sont dûs qu'à Dieu seul, à qui je dois la victoire.

» les ont prescrits dans leurs constitutions. Nous
 » ne le célébrons pas comme nous faisons le
 » premier jour, qui est un nouveau jour dont
 » parle David, *c'est ici la journée que l'Eternel a*
 » *faite ; égayons-nous & nous réjouissons en elle ;*
 » parce que c'est en ce jour-là que Jesus-Christ
 » ressuscita, & que le Saint-Esprit descendit sur
 » les apôtres dans le *Cœnaculum* de Sion, &
 » que c'est en ce jour-là que le Christ a été in-
 » carné dans le sein de sa mère, vierge toujours
 » chaste, & qu'il viendra récompenser les bons
 » & punir les méchants.

» Quant à notre rite de la circoncision, nous
 » ne la recevons pas comme les Juifs ; nous
 » nous souvenons très-bien des paroles de S. Paul,
 » la source de la sagesse, *que ni la circoncision,*
 » *ni le prépuce n'ont aucune vertu, mais la nou-*
 » *velle création par la foi en Jesus-Christ. Le*
 » même apôtre dit aux Corinthiens : *Si quel-*
 » *qu'un est circoncis, qu'il ne ramene pas le pré-*
 » *puce.* Il enseigne la même doctrine dans tou-
 » tes ses épîtres. La circoncision est chez nous
 » une cérémonie typique, comme la marque du
 » front chez les Nubiens, & les oreilles percées
 » chez les Indiens ; nous la pratiquons donc,
 » non par respect pour la loi de Moïse, mais
 » comme une coutume purement humaine.

» Nous en disons autant de l'usage de nous
 » abstenir de la chair de pourceau ; nous ne con-
 » damnons point ceux qui en mangent, & nous
 » n'en prescrivons, ni n'en défendons l'usage ;
 » mais nous suivons le précepte de l'apôtre aux

Mnias, qui prit le nom d'Adamas-Séqued, succéda à son frere Claude qui n'avoit laissé qu'un fils naturel. Il étoit

» Romains, que celui qui mange ne méprise pas
 » celui qui ne mange point, &c. Toutes choses
 » sont pures à ceux qui sont purs, mais celui-là
 » peche qui en mangeant scandalise son frere. La
 » même chose se lit dans l'évangile de S. Mat-
 » thieu : Ce n'est pas ce qui entre dans l'homme,
 » mais ce qui en sort, qui le souille. Ce qui ren-
 » verse de fond en comble la doctrine des Juifs,
 » qu'ils ont reçue de Moyse.

» Ma religion donc, & celle des prêtres &
 » des docteurs qui enseignent, par mon auto-
 » rité, dans l'enceinte de mon empire, c'est de
 » ne nous écarter en rien des préceptes de l'é-
 » vangile, ou de la doctrine de notre saint pere,
 » S. Paul. Nous lisons dans le livre nommé Za-
 » rich, que l'empereur Constantin commanda à
 » tous les Juifs qui avoient été baptisés de man-
 » ger de la chair de pourceau le jour de la ré-
 » surrection de notre Seigneur ; mais parmi nous
 » chacun a la liberté d'en manger ou de s'en
 » abstenir, selon qu'il le juge à propos. Les uns
 » aiment le poisson, les autres la volaille, quel-
 » ques-uns ne mangent point de mouton, cha-
 » cun fait comme il lui plaît. Mais quant à l'u-
 » sage de la chair d'aucune créature qu'il y ait,
 » nous ne trouvons dans le nouveau Testament
 » ni loi ni précepte qui l'ordonne ou la défende,
 » Toutes choses sont pures aux purs ; celui qui
 » croit qu'on peut manger de toutes choses, peut
 » en manger. Rom. XIV, v. 2.

» Voilà ce que j'avois à vous dire, pour vous
 » faire connoître ma religion.

instruit des prétentions des missionnaires, dont il avoit témoigné son mécontentement lorsqu'il n'avoit pas l'autorité, & dont il leur fit sentir les effets, dès qu'il l'eut entre les mains. Il révoqua toutes les loix que la foiblesse & les circonstances avoient arrachées à son prédécesseur. Il fit venir Oviédo, & lui défendit, sous peine de la vie, de prêcher la Religion Catholique : « Je n'obéis point à des ordres injustes, répondit fermement l'intrepide missionnaire. Dieu m'ordonne de pro-
» pager sa loi ; & , jusqu'à la mort, je rem-
» plirai ses volontés. » Adamas, irrité de cette réponse, s'élança sur lui le sabre à la main ; heureusement, l'impératrice étoit présente, & détourna son bras.

❧ [1562.] ❧

Adamas, pendant son regne qui fut court, fut presque toujours aux prises avec ses sujets révoltés & avec les Turcs. Ces derniers s'emparèrent de tous les ports de son Empire, & firent un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels on compta quatre Jésuites de la mission d'Oviédo. L'état de ceux-ci & du petit nombre de

» Donné dans le royaume de Damar, le
» 23 Juin de l'an de la nativité de notre Sei-
» gneur 1555. »

Portugais qui restoient dans l'Abyssinie , ne
sçauroit être plus à plaindre ; on peut en
juger par la lettre qu'ils écrivirent à leur
général. « Nous avons été faits prisonniers
» par les Turcs & les Abyssins. Dieu nous
» a conservé la vie par l'entremise des Por-
» tugais qui se trouvent ici. On nous avoit
» pillés quatre fois auparavant ; on nous
» a rendu seulement notre calice , & quel-
» ques articles : ç'a été avec beaucoup de
» peine que nous sommes parvenus à ra-
» cheter une partie du reste. Jugez , mon
» révérend pere , de notre triste état ; nous
» sommes quarante obligés , quand nous
» le pouvons , d'aider les veuves & les
» enfants des Portugais ; nous n'avons per-
» sonne à qui nous puissions demander des
» aumônes. Les Portugais sont plutôt dans
» le cas de demander que de donner ; &
» les gens du pays , plus portés au vol
» qu'à la charité. A peine avons-nous de
» quoi nous rassasier d'orge. Nous vous
» demandons votre bénédiction & les
» prières de la société. »

Adamas n'étoit guere plus heureux. Sans
cesse les armes à la main & toujours vaincu,
il tiroit peu de secours de ses sujets dé-
couragés. Les Portugais l'avoient aban-
donné , & s'étoient ligüés contre lui avec
les Mahométans ; une bataille qu'il perdit
encore mit fin à son regne & à sa vie.

❧[1563.]❧

Malac-Séqued succéda à son pere. Ce prince n'eut guere le temps de s'occuper des affaires des missions. Il fut sans cesse en guerre avec les Turcs , qu'il combattit avec succès , & que peut-être il seroit parvenu à chasser de son pays , si les révoltes intérieures , qui s'éleverent dans ses Etats , lui avoient permis de réunir toutes ses forces contre eux , & de suivre cette unique entreprise. Mais à peine les avoit-il vaincus , qu'une révolte l'appelloit dans un autre endroit ; & il ne l'avoit pas plutôt dissipée , qu'il étoit contraint de porter ses armes ailleurs pour en arrêter une nouvelle.

Il traita bien les missionnaires pour lesquels il montra de l'estime , mais qu'il refusa toujours d'écouter. « Vous n'avez fait » qu'exciter des troubles en prêchant vo- » tre religion , leur disoit-il ; la paix exige » de votre part un silence profond ; je » l'exige de vous , & je le dois au bien de » mes peuples. » Quant à ses sujets , il leur disoit , en parlant des Jésuites : « Imiter » leurs mœurs , mais gardez-vous de leur » doctrine. »

❧[1588.]❧

. Le patriarche Barretto étoit mort à Goa

il y avoit seize ans , sans pouvoir entrer dans l'exercice des fonctions de sa dignité. Oviédo , qui lui avoit succédé selon le bref du pape , étoit sans considération & sans crédit ; on l'avoit rappelé , & il avoit demandé des secours pour cultiver le champ de l'Abyssinie qu'il regrettoit d'abandonner. Philippe II , dans cet intervalle , avoit envoyé Mendoza dans ce royaume ; & cette ambassade , qui n'eut d'autre avantage que d'être bien reçue , ne produisit d'autre fruit que de porter à Philippe une lettre flatteuse du monarque Ethiopien. Des Jésuites , en différents temps , conduits par leur zele , avoient entrepris le voyage de cette contrée , & ce voyage avoit été fatal à plusieurs , sans qu'ils pussent le terminer. Le P. Pays , entr'autres , fut pris par les Arabes , & éprouva une captivité de sept ans ; mais elle ne lui fut pas inutile , puisque , pendant ce temps , il apprit l'arabe de maniere à le parler comme sa langue maternelle ; & il lui fut d'un grand secours dans la suite.

✂[1595.]✂

Malac-Séqued n'avoit que des filles de l'impératrice son épouse. Ses concubines lui avoient donné beaucoup de fils ; mais leur naissance illégitime les excluait du trône. Il étoit assez puissant pour se mettre

au-dessus des loix ; il éleva auprès de lui un de ses enfants naturels , nommé Jacob , & le désigna pour son successeur. Il fit aisément adopter son projet aux grands ; les uns & les autres espéroient gouverner sous son nom ; l'impératrice elle-même se prêtoit à cet arrangement , parce que , parmi ces grands , les deux plus considérés étoient ses gendres ; ils devoient avoir la principale autorité ; & elle se flattoit de la partager avec eux. Malac ne fut point contredit ; ce fut lui seul qui apporta ensuite obstacle à ses premières vues. Il tomba malade. Dans ce moment , il se reprocha ce qu'il avoit fait contre les loix ; & , révoquant ses dispositions , il appella au trône un de ses neveux , à qui l'usage immémorial donnoit des droits. L'Empire d'ailleurs avoit besoin d'un maître en état de gouverner , & il n'auroit eu qu'un enfant dans Jacob. Zadenghel , le neveu de Malac , étoit déjà majeur ; il s'étoit signalé dans plusieurs occasions où il avoit montré du courage & de la prudence. Le vieil empereur étoit mourant. Il avoit commis une injustice ; il voulut finir par la réparer.

— [1596.] —

Les grands , intéressés à l'élévation de Jacob , cachèrent la mort de l'empereur au peuple. Abusant de son nom , ils firent ar-

rêter Zadenghel, qu'on transporta dans l'isle de Déka, & auquel on fit changer plusieurs fois de prison, pour empêcher ses partisans de découvrir le lieu de sa retraite. Dès qu'ils se crurent bien assurés qu'il étoit hors d'état de s'opposer à leur projet, ils publièrent la mort de Malac, & firent couronner Jacob, qui n'avoit alors que sept ans.

Le prince ne fut pas plutôt arrivé à l'âge de quatorze ans, qu'il sentit le joug que lui imposoient ses ambitieux ministres. Il résolut de le secouer ; mais cette entreprise étoit difficile à son âge qui n'est pas celui de la prudence ; il éclata trop tôt & trop ouvertement. Il indisposa ceux qui l'avoient fait empereur, & qu'il devoit ménager. Il leur apprit en effet, qu'ils avoient commis une injustice dont ils ne retire-roient pas les fruits : c'étoit les engager à la reconnoître & à la réparer. Ils rappellerent Zadenghel, & lui livrerent Jacob, en lui conseillant de lui faire couper le nez & les oreilles pour le rendre incapable de régner, & l'empêcher par-là de former à l'avenir des prétentions. « Vous l'aviez mis » sur le trône, répondit Zadenghel ; c'étoit » un enfant que vous avez conduit ; il n'est » point coupable, & ne mérite par conséquent pas d'être puni. S'il le devient, je » connois mon pouvoir & mes droits ; j'en

» userai , & je serai juste ; aujourd'hui , je
» ferois injuste & barbare. »

Cependant la politique exigeoit -qu'il s'assurât de ce prince , & il le relégua dans le royaume de Narca , où le gouverneur eut ordre de veiller sur ses moindres démarches.

❧ [1603.] ❧

Zadenghel étoit à peine sur le trône , qu'une irruption des Galles le força à prendre les armes. Ce sont des peuples voisins dont l'origine n'offre que des conjectures & des doutes , & qu'on croit avoir été originellement des esclaves qui , maltraités par leurs maîtres , prirent la fuite , se rassemblèrent dans le royaume de Bali , où ils s'établirent & formerent des peuplades de brigands. Zadenghel alla les combattre. Ses troupes , découragées par plusieurs attaques que la résistance des ennemis rendoit infructueuses , commençoient à plier. L'ébranlement étoit général , & l'empereur les vit prêtes à prendre la fuite : « Arrêtez , leur cria-t-il ; vous pouvez éviter le fer des Galles en fuyant ; mais comment éviterez-vous la honte & l'infamie d'avoir abandonné votre maître ? Partez ; je reste seul ; & , comme je ne puis sans vous prétendre à la victoire , j'y attendrai la mort. »

Ce discours ranima le courage des Abyssins. Ils fondirent sur leurs ennemis ; & leur choc fut si violent & si rapide , que les Galles ne purent le soutenir , se séparèrent & furent taillés en pièces.

Zadenghel fut favorable aux missionnaires. Il fit venir à sa cour le pere Pays , Jésuite , qui , au sortir de son esclavage , avoit pénétré en Abyssinie. Il le reçut avec des distinctions qui n'étoient pas ordinaires. Il le fit asseoir sur le plus haut degré de l'estrade qui conduisoit à son trône ; il desira l'entendre prêcher , & fut si satisfait de lui , qu'il voulut que ses sujets embrassassent la Religion Catholique. Il défendit par une loi l'observation du sabbat qui avoit lieu en Abyssinie. Le Christianisme de ce pays étoit , comme on l'a vu , mêlé avec un peu de Judaïsme. Cette loi indisposa ses peuples. Le prince en effet précipitoit trop une révolution qui avoit besoin d'être préparée : le pere Pays lui-même ne l'approuva point ; il lui conseilla plus de circonspection dans ses démarches : malheureusement il ne suivit point ses avis ; il s'éleva une révolte. « On s'arme contre » moi , s'écria Zadenghel , parce que je » veux ramener les Abyssins à la vérité » ble foi. »

L'Abuna jetta un interdit sur le royaume. Ce prélat étoit ordinairement un étranger

nommé par le patriarche d'Alexandrie ; quelquefois il ignoroit la langue du pays dont il venoit gouverner l'Eglise. Peu attaché à cette contrée qui lui étoit étrangere , il n'aimoit que le rang , les honneurs & le crédit dont il y jouissoit ; il craignoit de les voir diminuer. Son influence étoit considérable sur les esprits , & l'interdit fit désertter une partie des troupes de l'empereur. Il espéra que le roi d'Espagne & le pape lui feroient passer des secours. Il leur écrivit des lettres que le pere Pays leur fit passer. On trouve , dans la lettre à Philippe II , une proposition bien singuliere : il prioit ce prince de lui envoyer une de ses filles pour la marier avec son fils qui avoit sept ans ; la princesse Espagnole n'en avoit que trois. C'étoit Anne d'Autriche , qui étoit destinée à une alliance plus sortable , & qui fut depuis l'épouse de Louis XIII , roi de France.

✂[1604.]✂

Zadenghel n'occupa pas long-temps le trône ; il le perdit avec la vie dans une bataille contre ses sujets révoltés. Un Maure , nommé Humardin , le voyant au milieu de peu de monde , piqua son cheval de son côté , & lui porta au cou un si terrible coup de lance , qu'il le jeta à terre. L'empereur se releva promptement , & défendit

sa vie , qu'on lui auroit ôtée difficilement , si un autre traître , Zazalasse , ne fût venu encore à toute bride le précipiter à terre d'un second coup de lance , & faciliter la victoire à son ennemi.

Susnée , petit-fils de l'empereur David , réclama la succession de Zadenghel , tandis que Jacob , le fils naturel de Malac-Sé-
qued , fit aussi valoir ses droits. Trois ans s'écoulerent en guerres perpétuelles entre ces deux compétiteurs. La mort de Jacob assura le trône à Susnée , qui vengea Zadenghel , en faisant trancher la tête au Maure Humardin , & en livrant Zazalasse à l'opprobre & à la misère. Ce rebelle s'étoit vanté , en conséquence d'une prédiction qu'il disoit lui avoir été faite , qu'il seroit la cause de la mort de trois rois ; Zadenghel & Jacob n'étoient plus ; & , pour accomplir la prédiction , il ne lui restoit qu'à faire mourir Susnée. Ce prince n'eut que du mépris pour la prétendue prophétie , & ne crut pas qu'il fût nécessaire de faire périr celui qu'elle regardoit.

❧ [1607.] ❧

Ce ne fut que cette année que Susnée fut couronné. Un nouveau rebelle avoit paru. C'étoit un imposteur qui se faisoit passer pour le prince Jacob , & qui se vit bientôt un parti , avec lequel il vainquit deux

deux fois l'empereur. Ce fut le frere de ce monarque, Cella Christos, qui vengea ces premieres défaites. Le faux Jacob avoit trouvé des protecteurs dans deux princes qui ne soupçonnoient pas son imposture ; ils voulurent enfin s'éclaircir. Ils avoient connu Jacob ; & celui qui en prenoit le nom ne s'étoit jamais montré à eux que le visage à demi-couvert. Ils le surprirent un jour , & reconnurent qu'il les avoit trompés ; ils s'en vengerent en lui donnant la mort , & ce fut un titre pour obtenir leur grace.

On vit encore sous ce regne un autre imposteur qui se dit fils de Jacob , & qui prit le nom de Zaga Christos. Après avoir essayé vainement d'exciter une révolution en Abyssinie , il quitta ce pays pour passer en Europe ; il en imposa au cardinal de Richelieu & à toute la cour. Il obtint une pension considérable. Son séjour en France offre quelques particularités singulieres ; il avoit , selon Ludolf , un penchant violent pour les femmes. Avec ce tempérament excessif , il avoit la force d'Hercule. On prétend qu'il enleva la femme d'un magistrat , & qu'il fut arrêté & obligé de comparoître à l'interrogatoire du lieutenant criminel au Châtelet. Il refusa de répondre , en disant qu'un homme tel que lui n'avoit de compte à rendre de

ses actions qu'à Dieu seul. Peut-être auroit-il subi un jugement sévère, si la mort ne l'avoit pas prévenu : quelques personnes prétendent qu'il s'étoit empoisonné ; d'autres jugent que sa manière de vivre étoit bien suffisante pour abrégér ses jours. Il fut enterré à Ruelle, en 1638 ; on lui fit cette épitaphe :

Ci gît le roi d'Ethiopie ,
L'original ou la copie.

✂ [1608.] ✂

Susnée ne fut pas plutôt sur le trône, qu'il s'empressa d'appeler les Jésuites à sa cour. On prétend qu'il fit part de ses projets de réforme dans la religion Abyssinienne, à son conseil, & que les avis furent partagés : il étoit indécis ; un de ses conseillers le détermina, en lui parlant ainsi :
« N'attendez pas que les opinions s'accor-
» dent sur un objet de cette importance,
» où tout le monde a peut-être le droit de
» voir, & où chacun voit différemment,
» Si vous croyez que la chose soit juste ,
» hâtez-vous de la faire, sans laisser le temps
» de la réflexion. La promptitude finit quel-
» quefois un ouvrage difficile, que la moïn-
» dre lenteur, dans les commencements,
» peut non-seulement retarder, mais en-
» core empêcher tout-à-fait. Si les Portu-

» gais vous font passer des secours , vous
 » n'avez rien à craindre ; & , en moins
 » d'un an , tout l'Empire sera Catholi-
 » que. »

❧ [1610.] ❧

Le frere de l'empereur, Cella Christos, embrassa la Religion Catholique ; son exemple fut suivi par un grand nombre des principaux Abyssins. Il parut depuis ce temps toujours zélé pour les missionnaires qu'il combla de bienfaits , ainsi que les veuves & les enfants des Portugais qui étoient venus en Abyssinie sous les regnes précédents, & qui y étoient morts. L'empereur étoit dans le dessein de s'unir lui-même à la communion de l'Eglise Romaine ; mais les circonstances ne lui paroissent pas encore favorables , & il crut devoir suspendre son abjuration.

❧ [1614.] ❧

Susnée avoit envoyé une ambassade à Philippe II & au pape. Il demandoit au premier des secours , & il promettoit au second de reconnoître son autorité. Ses ambassadeurs avoient été arrêtés dans leur route par différents vices-rois Abyssins qui craignoient la révolution que le monarque vouloit opérer ; quelques-uns rechercherent leurs lettres avec un soin qui épou-

vanta ceux qui les portoient , & qui jugerent à propos de les brûler.

L'empereur avoit d'abord résolu de ne manifester ses intentions qu'à l'arrivée des secours qu'il attendoit d'Espagne ; mais il ne suivit pas ce projet que lui dictoit la prudence. Il publia un édit par lequel il défendoit à ses sujets , sous les peines les plus rigoureuses , de soutenir l'opinion qu'il n'y a qu'une seule nature dans Jesus-Christ. Un moine osa se récrier contre cet édit , & soutenir l'opinion communément reçue dans l'Eglise Abyssinienne. L'empereur le fit fouetter , non pour avoir soutenu cette opinion , mais pour avoir manqué de respect aux ordres de l'empereur. Cette sévérité révolta le clergé. L'Abuna Simon excommunia les Catholiques , & Susnée irrité publia un nouvel édit pour permettre à tous ses sujets d'embrasser la religion enseignée par les peres Portugais.

La fermentation des esprits augmenta. Un frere & un gendre de l'empereur conspirerent contre lui pour le maintien de l'ancienne religion. Ils avoient résolu de lui faire une visite , & de l'assassiner. Heureusement , Susnée en fut averti. Il étoit dans un palais que lui avoit fait bâtir le P. Pays ; il reçut ses ennemis , sans affecter la moindre inquiétude. Il prit la main de son gendre pour le conduire dans divers appartements.

ments du palais , sous le prétexte de les lui faire voir ; les conjurés suivirent , dans l'espérance de trouver un moment & un lieu commode pour exécuter leur dessein. L'empereur les mena vers une pièce dans laquelle il entra le premier , & poussa rapidement devant eux la porte qui se fermoit avec un ressort ; il échappa ainsi sans éclat ni trouble à leurs attentats. Les rebelles reconnurent qu'ils étoient découverts : ils prirent la fuite ; & , rassemblant bientôt leurs partisans , ils parurent en campagne ; mais ils furent vaincus & tués ; l'Abuna même , qui les secondoit , fut massacré par les vainqueurs.

❧ [1616.] ❧

La victoire que Susnée avoit remportée lui fit croire qu'il n'avoit plus rien à craindre ; & un nouvel édit défendit l'observation du sabbat , que les Abyssins sanctifioient par l'interruption de tous les travaux champêtres : en même temps les Jésuites introduisirent les prières latines dans l'Eglise , & ces innovations furent mal reçues du peuple. Une nouvelle révolte s'alluma ; & l'empereur , oubliant sa douceur & sa modération naturelles , fit périr dans les supplices tous ceux qui tomberent entre ses mains. Un de ses courtisans osa lui faire des représentations : « Vous aigrissez vos

» peuples , lui dit-il , & vous deviez son-
» ger à les gagner. Pourquoi punir avec
» cette rigueur des crimes que l'ignorance
» & l'opiniâtreté font commettre ? Crai-
» gnez de les porter au désespoir ; il les en-
» traînera à la révolte , & vous serez sans
» cesse obligé de vous défendre contre
» eux , & de les punir. »

Susnée ne répondit point. Il fit assembler les grands de sa cour , les principaux officiers de son armée & les moines ; il leur adressa un discours qu'il avoit préparé pour justifier ses desseins , & prouver la vérité de la religion qu'il protégeoit , & qu'il vouloit faire embrasser dans son Empire. Ce discours , très-sage & très-bien fait , où la vérité étoit démontrée avec beaucoup de clarté , ne produisit point l'effet qu'il en attendoit : on se rappelloit les violences qu'il avoit commises , & on repoussa la persuasion. Un autre rebelle le força à prendre les armes , & il en triompha. Il tailla en pièces plus de trois mille révoltés , & l'on compta parmi les morts cent quatre-vingt-huit moines qui avoient quitté leurs cloîtres pour se trouver au combat.

❧ [1622.] ❧

Susnée , en faisant tous ses efforts pour faire recevoir la Religion Catholique dans

ses Etats, ne l'avoit point encore embrasée lui-même. C'étoit moins les révoltes qui s'étoient élevées, & les embarras qu'elles lui avoient causés, qui avoient retardé sa conversion, que son attachement pour ses femmes & ses concubines. Les Jésuites ne voulurent pas l'admettre à la communion qu'il ne les eût toutes renvoyées. Il négocia long-temps avec eux pour obtenir un tempérament qui arrangeât la religion avec ses passions ; mais il fut forcé enfin de céder : il fit ce qu'on exigeoit de lui, & sa profession de foi ne tarda pas à avoir lieu publiquement. Il renonça à toute obéissance & à toute communion avec le siège d'Alexandrie ; il reconnut celui de Rome, & le pape pour le successeur de S. Pierre ; il se soumit sans réserve à son autorité, & déclara qu'il étoit persuadé de son infailibilité en matiere de foi & de pratique.

Cette abjuration fut solennelle. L'empereur l'accompagna d'un manifeste qui fut publié, & dans lequel il parla avec beaucoup de mépris des anciens Abunas dont les mœurs n'étoient sans doute pas dignes d'un ecclésiastique, & sur-tout d'un chef du clergé. L'un d'eux avoit été soumis à l'amende portée contre les adulteres, parce qu'il s'en étoit rendu coupable.

✠ [1626.] ✠

Cette année est l'époque de l'hommage rendu par Susnée au saint siège. Le patriarche Mendez étoit arrivé deux ans auparavant. Il présida à cette cérémonie qui se fit avec beaucoup d'éclat : il l'ouvrit par un discours sur la suprématie du saint siège ; après quoi , il fit apporter le livre des Evangiles. Susnée se mit à genoux , & prononça ce serment à haute voix : « Nous
 » Sultan Séqued (Susnée avoit pris ce nom
 » en montant sur le trône) empereur d'E-
 » thiopie , croyons & confessons que saint
 » Pierre , prince des apôtres , a été établi
 » par Jesus-Christ Notre-Seigneur chef de
 » toute l'Eglise Chrétienne ; qu'il lui a don-
 » né la principauté & la seigneurie du mon-
 » de entier , lorsqu'il lui dit : *Tu es Pierre , &*
 » *sur cette Pierre je fonderai mon Eglise , &*
 » *je te donnerai les clefs du royaume des cieux.*
 » Nous croyons que le pontife de Rome
 » est le véritable & légitime successeur de
 » saint Pierre ; qu'il a la même autorité ,
 » la même prééminence & le même pou-
 » voir sur l'Eglise universelle ; qu'il ne peut
 » errer dans les matieres de foi , puisque
 » Jesus-Christ le lui a promis dans la per-
 » sonne de S. Pierre , en lui disant : *J'ai*
 » *prié pour vous , afin que votre foi ne*

» *manque jamais.* Nous reconnoissons donc
 » l'Eglise Romaine pour la mere & la maî-
 » tresse de toutes les églises du monde ;
 » nous condamnons & anathématisons tou-
 » tes les erreurs qu'elle a réprouvées , &
 » en particulier celles de Dioscore & d'Eu-
 » tychès. Nous soumettons dévotement &
 » humblement pour toujours nous & tout
 » notre Empire à l'Eglise Romaine , en
 » nous prosternant aux pieds de notre très-
 » saint pere & maître Urbain VIII , que
 » la Providence divine a placé sur le siège
 » de Rome. Nous jurons à lui & à ses
 » successeurs une véritable, sincere & en-
 » tiere obéissance , en lui assujettissant no-
 » tre personne & notre empire. Ainsi ,
 » Dieu & ses saints Evangiles nous soient
 » en aide. »

Ce même serment fut fait à genoux par les princes du sang & les grands de l'Empire. Le fils de Susnée, Basilides , fut le premier à le prononcer ; le clergé le prononça également. Cella Christos mit alors l'épée à la main , & prononça un discours qu'il termina par ces mots : *Ce qui est passé est passé ; c'est cette épée qui jugera à l'avenir ceux qui manquent à leur devoir.*

Comme le prince Basilides étoit désigné successeur de l'empereur , on lui prêta le serment de fidélité. Lep-Telles , qui rapporte le serment de Cella Christos à ce

prince ; n'oublie pas une restriction remarquable & sûrement fort étrange , qu'il regarde comme une chose qui fait honneur à son courage & à son Christianisme. « Je » jure , dit-il , de vous reconnoître pour » l'héritier de l'empereur , de vous obéir » comme le plus fidele de vos sujets , autant que vous soutiendrez , défendrez & » favoriserez la sainte Foi Catholique ; sans » quoi , je serai votre premier & votre » plus grand ennemi. »

Cette déclaration hardie blessa le prince ; mais il étoit devant son pere. Tout le monde avoit les yeux sur lui ; il n'osa point éclater , & il renferma dans son cœur le ressentiment qu'il en éprouva.

Cette grande cérémonie fut bientôt suivie de nouvelles innovations. Un édit de l'empereur défendit à tous les ecclésiastiques séculiers & réguliers de ses Etats de faire aucune fonction du sacerdoce , avant d'avoir été réordonnés par le patriarche Mendez : les missionnaires firent plus ; ils rebaptisèrent sous condition tous les nouveaux convertis. C'étoit faire entendre assez clairement qu'on ne croyoit pas que leur premier baptême fût valable , c'étoit leur dire qu'on ne les regardoit pas comme des Chrétiens ; & cela indisposa le peuple , qui ne s'en tint pas toujours aux murmures.

✻ [1628.] ✻

Les révoltes se succéderent rapidement dans l'année qui suivit la soumission de l'Abysinie à l'Eglise. Técla Géorgis , vice-roi de Tigré , arma contre son souverain : sa première démarche fut de se déclarer contre l'Eglise de Rome ; il engagea ses partisans à en faire de même. Pour donner de l'éclat à ce qu'ils appelloient leur abjuration , ils se signalerent par des impiétés ; ils jetterent au feu plusieurs crucifix , des rosaires & des chapelets ; ils arracherent les habits sacerdotaux à un prêtre qui avoit été réordonné , pour les brûler également ; après quoi , ils le firent étrangler.

Ces attentats , qui devoient ôter tout espoir de grâces à ceux qui s'en étoient rendus coupables , sembloient aux yeux des chefs de la révolte leur assurer l'attachement & le zèle de leurs partisans. L'empereur marcha contre eux. Técla Géorgis tomba entre ses mains ; & , quoiqu'il fût son gendre , il le fit pendre à l'entrée de son camp comme le plus vil criminel : il ne borna pas là sa vengeance ; il fit pendre également une sœur de ce rebelle. C'étoit une chose inouïe dans l'Empire , qu'on y eût pendu une femme , & sur-tout une de cette qualité. Toute la cour s'empressa de demander sa grâce à l'empereur ,

& de le prier de ne pas donner ce spectacle affreux & scandaleux à son Empire ; ce fut en vain ; elle subit ce châtiment honteux.

❧ [1629.] ❧

Le patriarche Mendez avoit obtenu le plus grand empire sur l'esprit de Susnée. Sa puissance ne se bornoit pas à tout ce qui regarde le spirituel ; il l'étendoit quelquefois au temporel. L'empereur ne sçavoit rien lui refuser ; il faisoit punir sévèrement les personnes qui lui paroissoient suspectes, lorsqu'il croyoit qu'il ne les avoit pas assez châtiées en les excommuniant. Quelquefois il mit trop de hauteur dans sa conduite. Un chef d'ordre religieux Abyssin, dont le peuple vantoit les vertus, étoit mort sans avoir abjuré ses anciennes erreurs : on l'avoit enterré avec pompe dans l'église de son monastere ; le patriarche s'en plaignit. Un hérétique ne devoit pas reposer dans une sépulture honorable ; il le fit exhumer & jeter à la voierie. Cela fut exécuté publiquement ; & , dans ces circonstances , il auroit fallu le faire d'une maniere plus secrète. Le peuple , jaloux du crédit de ces étrangers , ne manqua pas de crier que les Portugais , non-contents de faire la guerre aux vivants , la faisoient encore aux morts.

Mendez sembloit vouloir établir en Abyssinie une espece d'inquisition. Il fit arrêter cette année une femme qu'il accusoit d'être forcieri. Ce crime est ignoré dans ce pays, où l'on dit qu'une semblable opinion est une impiété qui suppose l'existence de deux principes, l'un bon, & l'autre mauvais. On fit des représentations à Mendez, qui répondit que la coupable avoit à demi confessé son crime ; & on lui répliquoit toujours que c'étoit une chose inouïe dans l'Ethiopie, où l'on n'avoit jamais vu de magiciens, de sorciers, de possédés : le patriarche fut contraint de céder, & de faire remettre cette femme en liberté.

Dans une autre occasion, il montra une fermeté digne d'un apôtre. Une des filles de l'empereur, née très-galante, avoit deux maris vivants, & un amant dont elle vouloit faire son troisième époux. Elle sollicita une dispense du patriarche, qui la refusa à ses prières & à ses menaces. Elle s'en vengea, en indisposant contre lui toutes les personnes sur lesquelles elle avoit du crédit. Elle lui prépara des ennemis, & quelques procédés violents avoient déjà disposé les esprits à la haine.

Comme c'étoit malgré eux que les Abyssins se soumettoient à l'autorité du patriarche, & observoient les cérémonies qu'il

leur prescrivoit , ils s'attachoient à les tourner en ridicule. Mendez avoit donné la confirmation ; un payfan qui l'avoit reçue , disoit qu'il se portoit mal depuis le soufflet que lui avoit donné le Portugais.

Les Jésuites établis dans l'empire s'étoient empressés de bâtir un séminaire où ils instruisoient les jeunes ecclésiastiques. Ils s'empressoient d'y donner des spectacles ridicules , comme on fait en Europe dans bien des colleges , & qu'on croit destinés à former le goût des élèves. Dans cette farce pieuse , les peres avoient fait paroître des diables , auxquels ils s'étoient attachés à donner la ressemblance la plus exacte aux représentations qu'on en voit sur les tableaux. Le peuple effrayé les prit pour de véritables esprits réprouvés , & s'écria avec autant de simplicité que d'effroi : « Ils ont aussi amené des diables » avec eux , & nous nous étonnons du » mal qu'ils nous font ? »

❧ [1630.] ❧

Les révoltes qui se succédoient & qui forçoient sans cesse l'empereur à prendre les armes , le rendirent plus docile aux représentations de son conseil , qui désapprouvoit sa conduite , & l'autorité qu'il accordoit aux Portugais qui en abusoient quelquefois. « Tous les malheurs de l'em-

» pire, lui dirent-ils un jour avec fermeté,
 » n'ont point d'autre cause que le chan-
 » gement que vous avez fait dans vos
 » États, par rapport à la religion. Ne vous
 » flattez de jouir d'aucun repos que lors-
 » que vous laisserez la violence, & ne
 » permettez que la douceur & la per-
 » suasion aux missionnaires. Il sera diffi-
 » cile de persuader autrement à vos su-
 » jets qu'ils ont été jusqu'ici dans l'erreur.
 » Ils sont attachés à la circoncision, à
 » l'observation du sabbat, qu'ils ne peuvent
 » croire devoir offenser Dieu. Ils ont de
 » la peine à abandonner leurs jours de
 » jeûne, leurs fêtes, pour ne les observer
 » qu'au temps où l'Eglise Romaine les
 » prescrit. Relâchez-vous un peu sur les
 » points qui n'intéressent pas le fond du
 » Christianisme, & laissez au temps le
 » soin de faire le reste.»

L'empereur écouta ces représentations,
 & résolut de les suivre. Il fit publier une
 permission de se servir à l'avenir des an-
 ciens livres Abyssins dans le service di-
 vin, pourvu que le patriarche les eût re-
 vus; de fêter les jours marqués par le ca-
 lendrier d'Alexandrie, & de jeûner le
 mercredi si l'on ne vouloit pas le faire le
 samedi.

Cette déclaration avoit pour objet de
 pacifier. Le patriarche la désapprouva; il

vint trouver l'empereur, & lui reprocha d'empiéter sur la puissance de l'Eglise qui seule pouvoit faire de pareilles loix. Il lui cita l'exemple d'Ozias qui, ayant offert de l'encens au Seigneur, fut frappé de la lepre pour avoir entrepris sur la fonction des Lévites. Le crédit de Mendez baissoit. Susnée commençoit à voir qu'il s'étoit donné des maîtres, & qu'il n'avoit plus qu'une partie de son ancienne autorité; il fit répondre au patriarche: « Quand la religion Romaine a été introduite dans
» mon empire, ce n'est point par la prédication des Jésuites, ni par leurs miracles, puisqu'ils n'en ont point fait, ni
» parce que mes sujets la goûtoient qu'elle s'y est établie; c'est uniquement par ma
» volonté. Je l'ai approuvée parce que j'ai vu que la doctrine de nos livres s'accordoit assez bien avec celle de l'Eglise
» Romaine. »

❧ [1631.] ❧

La province de Lasta s'étoit encore révoltée. Susnée se vit obligé de s'y transporter avec son armée. La rédaction des rebelles lui coûta beaucoup de monde. Lorsqu'après la victoire il alla sur le champ de bataille, qui étoit couvert d'un nombre prodigieux de morts, il ne put cacher l'horreur que lui inspiroit ce spectacle ;

cle ; il détourna les yeux , & versa quelques larmes. Les officiers qui l'accompagnoient , profiterent de cet instant pour lui renouveler leurs représentations : « Vous » voyez , lui dirent-ils , les morts étendus » sur cette plaine ; ce ne sont ni des Ma- » hométans , ni des Gentils , ni des étran- » gers ; ce sont des Chrétiens & vos su- » jets , notre sang , celui de nos parents : » quel que soit le succès de vos armes , » vainqueur ou vaincu , vous êtes la cause » de leur mort ; vous leur plongez le poi- » gnard dans le sein. Ils vous font la » guerre , & ne vous reprochent rien. Ce » n'est pas vous qu'ils haïssent , c'est la » religion que vous voulez qu'ils embras- » sent en renonçant à celle que leur con- » science leur ordonne de suivre. Que de » sang votre changement de religion a » déjà fait répandre ! combien n'en fera- » t-il pas couler encore , si vous ne per- » mettez à vos peuples de suivre celle que » leurs peres ont suivie ! Vous n'aurez » plus de repos , & bientôt vous n'aurez » plus de sujets. »

Cette remontrance produisit son effet sur l'esprit de l'empereur. Il frémit des maux qu'il avoit causés ; une anecdote singulière lui montra en même temps que ses jours n'étoient pas en sûreté parmi des

sujets qu'il mécontentoit. Un homme se présenta un jour devant sa tente (*), & lui dit qu'il lui apportoit un ordre de Dieu & de la sainte Vierge : « Je suis » ressuscité depuis trois jours ; j'arrive de » paradis, & voici ce que Dieu m'a chargé de te dire. Ecoute, Susnée, c'est ce » Dieu lui-même qui te parle. Il y a plusieurs années que j'attends ta conversion, & que je supporte ton apostasie. » La Vierge Marie, prosternée à mes pieds » avec son Fils, me supplie depuis ce » temps de te pardonner, & de te ramener à la religion de tes ancêtres. J'ai » consenti à t'envoyer un messager qui » t'ordonnera de ma part de réparer ta » conduite passée & d'obtenir par-là ma » miséricorde. Si tu balances, mon bras » est levé sur toi ; attends-toi au châti- » ment le plus terrible. » .

(*) Les empereurs Abyssins demeurent avec leur cour dans des camps pendant la plus grande partie de l'année. Ils ne le changent que lorsque les vivres, & les bois sur-tout, commencent à leur manquer dans l'endroit où ils l'ont d'abord établi. Les plaines qu'ils occupent sont désolées pendant leur séjour ; & elles ne sont plus qu'un désert aride à leur départ. Les camps changent quelquefois tous les trois ans, d'autres fois ils restent dans le même lieu sept ans entiers ; cela dépend des provisions qu'ils peuvent fournir.

L'empereur rit d'abord de cette harangue ; il finit par s'en irriter. « Fuis, malheureux, dit-il à l'imposteur fanatique ; va dire à celui qui t'envoie que je mourrai dans la religion Catholique ; & si tu viens réellement d'en-haut , pour abréger & faciliter ton voyage , je vais te faire pendre. »

Ce mouvement de fureur ne dura pas ; il reconnut qu'il avoit à faire à un fou, il le renvoya ; mais cet événement le fit réfléchir sur sa situation. Il vit que le fanatisme pouvoit augmenter, & lui être funeste : pour en arrêter les progrès, il se détermina à donner un autre édit qui devoit rassurer ses sujets & les tranquilliser. « Ecoutez, vous , écoutez : Nous vous avons donné cette religion, parce que nous la croyons bonne. Mais, comme un nombre infini de personnes ont perdu la vie à cause d'elle , nous rétablissons la religion de vos peres. L'ancien clergé peut retourner dans ses églises , y faire le service divin , selon les anciens rituels, remettre leurs tabots , (autels portatifs) & faire toutes leurs autres fonctions. Portez-vous bien , & réjouissez-vous. »

Susnée s'étoit trop précipité en voulant changer la religion ; il se précipita encore trop en publiant cette ordonnance. Il

croyoit ne faire que rassurer ceux qui étoient attachés aux anciens rits , qui par degrés s'accoutumeroient à ceux qu'on vouloit introduire. Il fit beaucoup de mal au Catholicisme , puisque tous ceux qui l'avoient embrassé y renoncèrent , & revinrent à leurs anciennes erreurs. Le clergé donna l'exemple ; toute la partie qui avoit été réordonnée , s'empressa de revenir à l'ancien culte. Les moines firent même des cantiques qu'on chantoit dans les églises , & dont l'effet étoit d'entretenir les préjugés contre les prêtres Catholiques. « Les brebis d'Ethiopie , y disoit-on, ont » échappé aux loups voraces de l'Occi- » dent , par le secours du grand S. Marc » & de Cyrille , cette colonne de l'Eglise » d'Alexandrie. Réjouissons-nous , peu- » ples , réjouissons-nous ; l'Ethiopie a » échappé aux loups de l'Occident. »

❧ [1632.] ❧

Le patriarche Méndez avoit fait de vaines représentations contre l'édit ; il ne laissa pas d'être publié & d'avoir son effet. L'empereur ne lui répondit que ces mots : « Que voulez-vous que je fasse ? » Je n'ai plus ni empire ni autorité. » Cela étoit vrai ; il n'avoit montré que de la

foiblesse en protégeant les Jésuites, & en cessant de les protéger ; & ses sujets commençoient à ne le plus craindre. Il mourut cette année. Son fils Basilidès monta aussi-tôt sur le trône.

Ce prince avoit vu les effets de la conduite de son pere, & il s'étoit promis de ne pas l'imiter. Il se souvenoit de la restriction que son oncle Cella - Christos avoit mise dans son serment de fidélité, & son premier soin fut de s'en venger dès qu'il fut le maître. Il le dépouilla de ses biens & de ses dignités, & le fit conduire chargé de chaînes dans le royaume de Samen, où il le laissa vivre dans une prison étroite, confondu avec les plus vils criminels. Les Jésuites eurent ordre de se retirer de sa cour. Il punit de mort quelques Abyssins pour avoir mal parlé de la communion d'Alexandrie, qu'ils avoient appelée *la religion des chiens*. En vain le patriarche Mendez essaya de le ramener à des sentiments plus favorables ; il lui répondit, en lui ordonnant d'obéir & de s'éloigner, qu'il attendoit un Abuna d'Alexandrie. Il en avoit fait demander un en effet ; & cette place avoit tenté un mulétier Nubien, qui avoit osé venir en Abyssinie, comme revêtu de cette dignité par le patriarche d'Alexandrie. Il fut reconnu

par un Egyptien , & chassé honteusement : on en eut un autre , dont la conduite scandaleuse porta encore l'empereur à le déposer.

Rien n'étoit plus fréquent en Abyssinie que de voir des imposteurs prendre ce titre , ou d'autres hommes indignes de le porter , en être réellement revêtus. Il y en eut un dont l'ignorance étoit si méprisable , qu'incapable d'aucun métier honnête dans lequel il pût gagner sa vie , il se vit obligé de se mettre au service d'un meunier , & de travailler à moudre du grain. Son successeur , qui n'eut pas moins de stupidité , fournit quelques plaisanteries aux courtisans de l'empereur , qui disoient :
» En voici un autre qu'il faudra bientôt
» envoyer encore au moulin. »

❧ [1635.] ❧

Les Jésuites avoient été d'abord relégués à Frémone avec le patriarche : on les y dépouilla des terres qu'ils avoient obtenues de la libéralité de Susnée. On ne doit pas négliger de remarquer que ces peres avoient fortifié leurs hospices , & qu'ils y avoient des armes , du canon & des munitions de guerre. Ils furent contraints de les abandonner.

Mendez s'étoit quelquefois plus conduit en conquérant qu'en apôtre ; & , lorsqu'après son exil de l'empire d'Abyssinie , à son retour à Goa , il songeoit à l'église qu'il avoit abandonnée , & propofoit aux Portugais de l'y rétablir , il employoit des expressions & imaginoit des projets qui annonçoient plus le soldat que le prêtre. Il conseilloit , dit l'abbé le Grand , d'envoyer une flotte dans la mer Rouge pour s'emparer de Matçua & d'Arkiko ; de gagner ou de soumettre le vice-roi Ethiopien ; de le forcer de remettre aux Portugais le fameux Cella-Christos , frere de l'empereur ; de se servir de ce prince pour exciter une guerre civile , & de le placer sur le trône. « Il eût été à souhaiter , ajoute cet auteur , que le patriarche , qui certainement avoit de grandes & excellentes qualités , ne se fût pas chargé de tant d'affaires , & qu'il n'eût sur-tout pas tant fait valoir son autorité : en se conduisant en Abyssinie comme dans un pays d'inquisition , il révolta tout le monde , rendit les Catholiques , & en particulier les Jésuites , si odieux , que la haine que l'on a conçue contre eux , dure encore aujourd'hui. »

[1640.]

Le regne de Basilidès ne nous offre plus que des persécutions contre les missionnaires ; plusieurs furent les martyrs du saint zèle qui les portoit à pénétrer dans l'empire malgré les loix qui leur en fermoient l'entrée , & les supplices qui les y attendoient s'ils étoient découverts. L'empereur avoit des ambassadeurs auprès des Bachas qui commandoient dans les ports dont les Musulmans s'étoient emparés , & il en sollicitoit la vigilance & la sévérité contre les missionnaires.

Une irruption des Galles dans l'empire , & leurs triomphes, furent regardés comme un juste châtiment du Ciel qui vouloit punir Basilidès. Sa femme & son frere Claude essayerent de lui inspirer des sentimens d'humanité en faveur des missionnaires : « Je les ai vus abuser des bon-
» tés de mon pere , répondit-il , pour usur-
» per sur lui l'autorité. Ils en firent un
» prince imbécille & foible ; ils auroient
» fini par détruire son empire, en le sou-
» mettant à un joug étranger , s'ils en
» avoient eu le temps. Je ne veux point
» que cet événement malheureux arrive
» sous mon regne. Je périrai, ou je con-
» serverai à mes descendants le trône que

» j'occupe dans tout l'éclat qu'il a eu sous
» mes prédécesseurs. Mon peuple n'obéira
» qu'à ses légitimes souverains, & non à
» Rome & au Portugal. »

Le prince Claude fut la victime de son zèle pour la religion Catholique. Il eut l'imprudence de témoigner du mépris pour l'église d'Abyssinie, de renvoyer quelques domestiques, parce qu'ils avoient abandonné la communion Romaine. Il n'en fallut pas davantage pour le faire soupçonner d'intelligence secrète avec les missionnaires. Peut-être étoit-il plus coupable ; mais les relations imparfaites que nous avons, & qui ne sont sans doute pas exemptes de partialité, ne lui font pas d'autre crime. Quoi qu'il en soit, il parut grave à l'empereur & à son conseil assemblé, devant lequel il le fit conduire pieds & mains liés : tout le monde demanda sa mort, & il eut la tête tranchée.

❧ [1664.] ❧

Les faits étrangers à la religion occupent très-peu de place dans l'histoire de Basilidès. On a accusé ce prince d'avoir voulu embrasser le Mahométisme, mais on a peut-être voulu le noircir par une calomnie. Ludolph l'a réfutée avec beaucoup de force, & son autorité est d'un

grand poids. Selon lui, le regne de ce prince, après l'expulsion des Jésuites, fut très-heureux. Il laissa l'empire à son fils Af-Saghed, qui le gouverna pendant seize ans.

Nous n'avons aucune lumière sur ce regne, par la difficulté qu'ont les étrangers de s'introduire dans l'Abyssinie. Les avenues sont gardées avec la plus grande exactitude ; dès qu'un Franc se présente, on le visite depuis la tête jusqu'aux pieds, pour voir s'il n'a point d'armes ou quelques autres effets qui pussent donner de l'ombrage. Cette recherche, dit Maillet, n'est ni longue ni pénible ; la chaleur excessive oblige de voyager presque nud, & le plus riche habillement, dont on puisse se parer, est une chemise de toile bleue. Personne n'oseroit porter un bonnet ; c'est un privilège réservé à l'empereur seul. Dans les recherches que l'on fait, on n'oublie pas de s'assurer si le voyageur est circoncis ; s'il ne l'est pas, il est toujours suspect.

❧ [1673.] ❧

Af-Saghed, qui ne fut pas plus favorable que son pere aux missionnaires, craignoit moins que les étrangers s'introdufissent dans ses Etats, puisqu'il voulut lier un commerce avec les Hollandois & ses

sujets. Il députa au général de Batavia un Arménien, avec une lettre pour l'engager à envoyer des vaisseaux & des marchandises en Abyssinie ; mais l'éloignement des lieux , le manque de ports qui sont entre les mains des Turcs, & la tyrannie de ces derniers , parurent des obstacles invincibles au général Hollandois. Il ne vit point d'avantage dans ce commerce, & ce projet n'eut aucun succès. Cela n'empêcha pas cependant la Compagnie d'envoyer un député avec des présents ; mais ce député suivit l'Arménien, qui devoit le conduire à la cour. Lorsqu'on fut arrivé à Mocha , l'Arménien lui dit qu'il ne pourroit aller plus loin sans passe-ports, & qu'il iroit les chercher lui-même. Il fit ce qu'il put pour le déterminer à lui confier ses présents , & il paroît que l'envie de se les approprier avoit beaucoup de part à la difficulté qu'il lui faisoit sur les passe-ports ; mais le Hollandois se défia de l'Arménien , & les garda. Il attendit son retour pendant un an , après quoi, ne le voyant plus revenir , il s'en retourna à Batavia.

❧ [1680.] ❧

Jassok-Adiam-Saghed succéda cette année à Af-Saghed, dont le regne ne nous

offre aucune particularité remarquable , si ce n'est l'ambassade de Poncet en Abyssinie. C'étoit un chirurgien François, établi au Caire , qui avoit guéri le fils du facteur de l'empereur d'une maladie , & qui fut engagé à passer en Abyssinie , pour guérir ce prince qui étoit attaqué du même mal. Malheureusement c'étoit un aventurier, dont la conduite ne permet gueres de prêter foi à sa relation (*). S'il faut

(*) Ce fut en 1699 qu'il se rendit auprès d'Addiam-Saghed. Il avoit avec lui un Jésuite de la mission de Syrie, le pere Brévédent, qui mourut à Barco. Il rend un compte très-détaillé de son audience & des honneurs qu'on lui rendit. Il n'oublie pas sur-tout celui d'avoir été admis à baiser la main de l'empereur. Il vit beaucoup d'or & d'argent travaillés pour enrichir les vêtements du monarque & de sa cour. Il décrit leurs pierreries ; & en cela il est très-oppoé aux autres relations , qui ne parlent point de tant de magnificence dans ce pays. Poncet guérit l'empereur , & obtint la permission de s'en retourner, à condition qu'il reviendrait. S'il faut l'en croire , l'empereur nomma Mourat pour son ambassadeur en France. C'étoit le même Arménien qui avoit été à Batavia. Il alloit avec lui au Caire avec de riches présents , & une suite de huit mille chameaux ; cependant il y arriva seul & sans suite avec le prétendu ambassadeur, qui y fut retenu pendant que Poncet alla lui-même remplir sa mission à Paris. Il passa ensuite

Pen croire , l'empereur Abyffin , qui se défie souvent de ses propres enfants , dis-
 paroît quelquefois de sa cour, & se cache
 à tous les yeux pendant quelque temps,
 pour épier les sentiments & les disposi-
 tions des grands & de ses fils , qui peu-
 vent avoir l'imprudence de les manifester
 par leurs discours. Une fois , dit Poncet,
 l'empereur s'absenta ainsi pendant deux
 mois entiers. Cela jetta son fils dans des
 alarmes inexprimables , parce qu'il le crut
 mort. Cette opinion gagna aussi parmi
 les grands ; les plus considérables crurent
 devoir s'occuper de leur fortune dans une
 révolution qu'ils pensoient inévitable. Ils
 songerent à gagner l'amitié du jeune
 prince ; & , ne doutant point que son am-
 bition ne fût flattée en montant sur le
 trône , ce qu'il ne faisoit pas encore sans
 doute , parce qu'il n'osoit compter sur la
 vérité du bruit qui se répandit de la mort
 de son pere , ils imaginerent d'aller la
 lui certifier , & de lui donner un conseil

à Rome , où il reçut des présents pour le mo-
 narque Ethiopien , & partit avec des missionnai-
 res qu'on y envoyoit. En 1703 il abandonna
 ses compagnons , disparut avec ses présents ; &
 après avoir erré dans l'Yémen, il se rendit à Is-
 pahan , où il finit ses jours.

qu'il attendoit peut-être. Ils furent bien trompés dans leur attente : « Vous êtes » les sujets de mon pere ; je suis le sien, » leur dit-il ; je lui dois comme vous la » fidélité & la soumission la plus absolue. Je remplirai ce devoir ; je vous en » donnerai l'exemple , je le donnerai à » mes freres ; aucun n'osera montrer des » prétentions , tant que je n'en montrerai » aucune moi-même. Mon pere sera toujours plein de vie à mes yeux , jusqu'à » ce que j'aie vu son corps , & que je lui » aie rendu les derniers devoirs. »

L'empereur sembloit n'avoir attendu que ce moment pour reparoître. Il se montra tout-à-coup à sa cour. Les grands qui avoient conseillé son fils , furent confondus ; il ne leur témoigna aucun mécontentement , mais il les éloigna par degrés de sa cour. Il craignit de laisser auprès du prince des hommes capables de lui parler encore sur ce ton ; si sa sagesse & ses vertus avoient réprimé son ambition , elle pouvoit s'éveiller un jour.

Poncet dit que ce jeune prince mourut pendant son séjour dans l'Abyssinie. Il fut emporté par une fièvre maligne. Lorsque son pere alla le voir la veille de sa mort , il fit un effort pour se mettre sur son séant , & lui adressa ce discours :

« Je vais mourir ; Dieu m'appelle auprès
 » de lui ; je ne reverrai plus mon pere ,
 » & le regret de le quitter est le seul que
 » j'éprouve aujourd'hui. Oserai-je lui de-
 » mander encore une grace , & me flat-
 » ter en mourant de l'espoir de l'obtenir ?
 » C'est la dernière que j'attends de lui .
 » Qu'il daigne jeter des yeux de pitié sur
 » son peuple infortuné , la victime de l'a-
 » varice insatiable & de la tyrannie des
 » vice-rois. Réprimez leurs vexations ,
 » seigneur ; ma voix vous implore pour le
 » foible & pour le malheureux ; & leurs
 » voix réunies imploreront grace pour
 » moi devant le Juge redoutable qui m'at-
 » tend sur le tribunal d'où il vous jugera
 » vous-même. » Il se pourroit que Poncet
 n'eût fait qu'un roman , & cela est vraisem-
 blable.

~[1704.]~

Le bruit qu'avoit fait l'aventure de Poncet , sa relation pompeuse , échaufferent l'esprit d'un négociant François établi au Caire , & nommé Duroule. Il étoit estimé généralement ; il forma le projet d'aller aussi en Abyssinie ; & il lui fut permis de prendre le titre d'ambassadeur. Dans ces sortes de missions intéressantes pour le commerce , & dont des commer-

çants seuls sont chargés , on ne fait pas de difficulté de prodiguer cette qualité qui peut rendre l'homme qui la porte plus respectable. Il se rendit à Synur , où il partit avec la caravanne qui se rend dans le royaume de Sennar.

Duroule sçavoit que les étrangers sont toujours bien reçus lorsqu'ils portent des présents, & il en porta. Le Sultan de Sennar le reçut avec distinction. Il s'attira le même accueil de son premier ministre, parce qu'il n'oublia pas non plus de lui faire des présents. Mais dans ces cours il faut acheter également la bienveillance de tout le monde. Duroule l'ignoroit, ou ne s'en mit pas en peine. Tous ceux qu'il avoit négligés s'attendoient à plus d'attention de sa part. Ils regarderent son indifférence comme une marque de mépris. Ils le lui firent sentir en intrigant contre lui , & en lui faisant faire des avanies par les Maures.

Le sçavant Lippi étoit à la suite de l'ambassadeur. On conserve encore dans la bibliothèque d'Oxford, en Angleterre, une de ses lettres , datée de Korty en Nubie , & adressée à M. Fagon , premier médecin du roi , dans laquelle il rend compte de ce qu'il souffrit dans ce voyage. « Il » y a plus de quatre mois que nous som-

» mes

» mes ici l'objet de la fureur du peuple ;
 » aussi faisons-nous un très-mauvais sang
 » après la fatigue d'une longue marche
 » dans le désert , qui nous rend le repos
 » nécessaire. On ne voit ici que misere &
 » avidité. Personne n'est honteux de de-
 » mander , & on le fait avec la plus grande
 » insolence. Notre tente est toujours en-
 » vironnée d'une foule de Noirs armés de
 » lances , mal peignés , dont on ne voit
 » que les yeux & les dents , qu'ils mon-
 » trent tantôt par rage , & tantôt par
 » étonnement. Ces gens , disent-ils , sont
 » étendus sur des lits comme nos rois , &
 » nous , nous resterons nus ! Quels hom-
 » mes sont-ce donc ? Ils lisent toujours ,
 » écrivent toujours ; ils passent leur temps
 » à chercher des feuilles d'arbre , qu'ils
 » sechent dans du papier , où ils les en-
 » ferment pour les conserver. Ils choisif-
 » sent une pierre entre mille , & chargent
 » des chameaux de toutes ces miseres. Qui
 » a jamais vu une folie plus grande &
 » plus étrange ? On a bien raison de le
 » dire ; ce sont des méchants qui songent
 » à sécher le Nil qui nous nourrit & nous
 » abreuve , ou à l'empoisonner pour nous
 » faire périr. Et pourquoi le Sultan les
 » laisse-t-il faire ? Que ne nous permet-il
 » de nous débarrasser de ces ennemis ? »

Ces dispositions de la part de ce peuple devoient être alarmantes pour des étrangers. Ils étoient obligés de veiller sans cesse sur leurs effets , qui tentoient la foule des curieux qui essayèrent plusieurs fois de s'emparer de quelques-uns. Ils y réussirent quelquefois , malgré la vigilance de Duroule & de ses gens ; & lorsqu'ils en portoient des plaintes , on leur disoit de représenter le voleur , & qu'on en feroit bonne justice : on leur offrit même des gardes ; mais ils ne les conserverent qu'un jour , ils les renvoyèrent le lendemain , en priant qu'on se dispensât de leur en donner d'autres. Les premiers , en les défendant contre les voleurs étrangers , les avoient volés eux-mêmes.

✻ [1705.] ✻

Duroule fut forcé de faire un plus long séjour à Sennar qu'il ne l'auroit désiré. Il fut témoin d'un triomphe du Sultan , qui venoit de dissiper un parti ennemi , & qui revint avec pompe , accompagné de son armée , portant le butin fait sur les vaincus. Duroule crut qu'il lui convenoit de prendre part à l'alégresse publique ; c'étoit un moyen de faire sa cour au vainqueur , & peut-être sa vanité fut-elle flattée de faire parade de ses richesses.

Il étala dans sa maison tout ce qu'il avoit de plus précieux , & sur-tout de grands trumeaux , qui étoient une nouveauté dans cette contrée ; il en tapissa pour ainsi dire plusieurs pièces de son appartement. Parmi ces miroirs , il y en avoit quelques-uns à facettes qui multiplioient les objets , & qui firent l'étonnement & l'admiration des Negres spectateurs , qui voyoient leurs figures représentées de tous côtés. Ils ne s'approcherent qu'en tremblant de ces glaces merveilleuses , & qu'ils croyoient l'ouvrage du diable ; leur possesseur leur paroissoit un magicien , prêt à jeter un charme sur eux. Ils s'accoutumèrent par degrés à ce spectacle , & il n'y eut personne qui n'en voulût jouir ; la curiosité attira même le souverain. Il desira la possession de ces machines qui l'étonnoient ; il le fit entendre à Duroule , qui feignit de ne pas le comprendre. Le Sultan se piqua ; il lui envoya demander trois mille piastras Sévillannes. Il se flattoit que , pour ne pas payer cette somme , Duroule lui céderoit ce qu'il avoit envie d'avoir ; mais Duroule tint bon ; il refusa avec opiniâtreté , & les glaces , & l'argent. Le Sultan irrité envoya des soldats chez lui , qui le massacrèrent avec toute sa suite.

Telle fut la dernière ambassade Euro-

péenne en Abyssinie. On a cru que ce fut l'empereur lui-même qui engagea le Sultan de Sennar à faire périr Duroule ; ce qu'il y a de certain , c'est que ce crime contre le droit des gens ne fut point puni. Le consul du Caire, M. Maillet, qui avoit eu part à cette expédition , réclama vainement les effets de Duroule , & surtout trente mille piastras Sévillanes , & quatre mille sequins Vénitiens , qu'il avoit lorsqu'il fut tué. Il n'obtint ni justice ni argent ; son unique vengeance se borna à faire chasser des maisons des François établis au Caire , tous les domestiques Nubiens qu'ils avoient.

Adam-Saghed avoit été prévenu de l'ambassade de Duroule : on dit qu'il écrivit au Sultan de Sennar , pour lui demander raison de son attentat ; mais il n'est pas sûr que la lettre qu'on en cite soit de lui. Il y menace ce prince de tarir le Nil qui arrose ses Etats, en s'intitulant le maître de ce fleuve , dont la source , l'écoulement & la crue sont en son pouvoir. Quoi qu'il en soit , cette lettre resta sans réponse comme les démarches du consul.

❧ [1706.] ❧

Adam-Saghed fut détrôné cette année

par son propre fils , qui profita des dispositions du clergé & du peuple , qui voyoient de mauvais œil ces ambassades , parce qu'ils rappelloient les maux que leur avoient fait éprouver les Portugais. « Les » étrangers , disoient-ils , viennent chez » nous , sous le prétexte specieux de faire » connoissance & de se lier d'amitié. Ils » finissent par se rendre maîtres & par » nous donner la loi. » Adam-Saghed fut relégué dans une forteresse , où il finit bientôt ses jours.

❧ [1709.] ❧

Taklimanout , ce fils dénaturé qui s'étoit révolté contre son pere , & auquel on a peut-être à en reprocher la mort , ne jouit pas long-temps du fruit de son crime. Il en fut puni par les rebelles mêmes qui l'avoient secondé , & qui le massacrerent. Son frere Téflis fut appelé à lui succéder ; mais son regne ne fut pas plus long que celui de son prédécesseur ; un de ses ministres , qui devoit le jour à une de ses tantes , sœur d'Adam-Saghed , aspira à l'empire , & le chassa du trône.

❧ [1714.] ❧

L'usurpateur ne régna pas long-temps ;

le crime qui avoit fait ses droits ne pouvoit anéantir ceux des princes de la famille royale. Le peuple voyoit une seconde fois la succession de ses rois interrompue depuis Salomon. Il s'arma contre Oufas , (c'étoit le nom du nouveau monarque) & le détrôna à son tour, pour mettre à sa place David , qui commença son regne cette année.

C'est à lui que se termine l'histoire d'Abyssinie, dont l'entrée est toujours interdite aux étrangers. On voit que ce pays est à présent absolument fermé aux missionnaires. S'il faut en croire M. Maillet, consul au Caire, ils ne peuvent jamais se promettre aucun succès chez ce peuple ; c'est ainsi qu'il s'exprime lui-même dans un mémoire adressé à M. de Pontchartrain, dont quelques morceaux sur cet objet important méritent de trouver ici une place.

« Comment seroit-il possible de faire
» du fruit parmi les Ethiopiens , dont
» l'Eglise est une branche de celle des
» Cophites , pendant que depuis cent ans
» qu'il y a au Caire des missionnaires,
» on n'a jamais converti un seul Cophre ?
» Suivant le rapport de tous les mission-
» naires honnêtes gens que j'ai vus ici,
» quoiqu'on accable cette nation de pré-

» fents & d'espérance , qu'on soit tous les
 » jours parmi elle , qu'on prenne , pour
 » ainsi dire , les enfants au berceau , dans
 » les écoles où les parents les envoient
 » à cause du pain qu'ils y trouvent , on
 » n'a jamais pu guérir un seul de ces en-
 » fants de l'indisposition naturelle que
 » cette nation a contre nous ; & cepen-
 » dant il y a eu des missionnaires assez
 » hardis pour soutenir à Rome , qu'ils
 » avoient converti jusqu'à dix mille Coph-
 » tes. Leur prévention contre nous est si
 » connue , que Méhémet - Bacha , me
 » priant , dans une audience , d'empêcher
 » les missionnaires d'aller chez eux , ajouta
 » en présence de toute la nation , que ce
 » n'étoit pas qu'il appréhendât que nous
 » convertissions jamais un Cophte , sça-
 » chant bien qu'il faudroit plus de cent
 » de nos missionnaires pour en gagner un
 » seul , mais qu'il étoit obligé d'exécuter
 » les ordres que le Grand - Seigneur lui
 » avoit donnés à ce sujet ; paroles qui mi-
 » rent au désespoir tous les missionnaires.
 » Les Abyssins sont encore plus éloignés
 » de nous , ont les mœurs plus corrom-
 » pues , le naturel plus farouche , plus
 » changeant , & se trouvent en particu-
 » lier animés contre les Francs , à cause
 » de la domination impérieuse & tyran-

80 ANECDOTES ABYSSINIENNES.

» nique des Portugais qu'ils ont secouéez
» Il est vrai qu'il y a eu autrefois des
» Catholiques parmi eux ; mais il faudroit
» d'abord sçavoir quels Catholiques , &
» s'ils étoient bien tels dans le fond ; ou-
» tre que c'est par cet endroit même qu'il
» sera toujours plus difficile d'y rétablir la
» religion contre laquelle ils sont préve-
» nus. »

Fin des Anecdotes Abyssiniennes.



ANECDOTES

DES CÔTES

OCCIDENTALE, MÉRIDIONALE
ET ORIENTALE

DE L'AFRIQUE.

AVANT-PROPOS.

IL nous reste à parcourir les côtes occidentales, méridionales & orientales de l'Afrique. Ce sont les seules parties qui nous sont connues; l'intérieur a échappé aux recherches, à la curiosité & à l'avidité des Européens. Nous ignorons quels peuples l'habitent, quelles richesses il renferme : on présume que ces dernières sont également considérables & précieuses. L'avarice a sans doute réfléchi avec soin sur les moyens d'y arriver pour s'en emparer, & n'en a fourni aucuns de pratiques.

bles. Quelques essais funestes aux voyageurs qui les ont faits , ont dégoûté les autres de ces entreprises ; & il a fallu de bien grands dangers pour y faire renoncer absolument.

Les lumieres que nous avons sur ces Côtes , & sur tous les lieux de cette partie du monde qui sont d'un abord facile , offrent peu de faits à ceux qui sont curieux de faits. Les marchands , occupés de leur commerce , ne se sont pas embarrassés d'étudier l'histoire des pays où ils commerçoient ; les missionnaires qui ont été y porter l'Évangile , occupés de leurs fonctions importantes , n'ont pu connoître que les événements qui se passaient sous leurs yeux. Les Africains vivent pour la plupart au jour le jour , si nous pouvons nous exprimer ainsi. Ils ne songent ni au passé ni à l'avenir ; & comme leurs ancêtres ont été peu curieux de leur laisser des annales , ils ne sont pas plus disposés à en laisser à leur postérité. Cette partie de notre travail sera donc courte ; les mœurs nous fourniront les détails que nous allons présenter. Nous ne nous arrêterons pas toujours séparément sur toutes les nations qui s'étendent autour de l'Afrique ; nous les embrasserons en général , en suivant la route des voyageurs. Les usages des uns & des autres sont

quelquefois uniformes, & le plus ou le moins de barbarie les différencie. Nous allons commencer par la Côte occidentale qui s'étend depuis l'empire de Maroc, jusqu'au cap de Bonne-Espérance.



CÔTE OCCIDENTALE.

[1418.]

LEs Portugais se vantent d'avoir découvert les premiers les côtes occidentales de l'Afrique. Les François ont droit à l'honneur d'y avoir touché avant eux : dès l'an 1364 ils envoyoit des vaisseaux jusqu'à Sierra-Léona, & des marchands de Dieppe firent l'année suivante une association pour ce commerce. Mais il n'eut que de foibles succès : la hardiesse des Portugais les rendit plus célèbres.

Dès 1515, Henri III de Portugal, dont la curiosité éveilla celle de sa nation, fit partir deux vaisseaux pour les découvertes nouvelles ; mais ils ne s'avancèrent que jusqu'au cap de Boyador ; l'effroi les ramena dans leur patrie, & ils n'avoient pas été plus loin que les Espagnols.

En 1518, un autre armement décou-

vrit une isle à laquelle on donna le nom de Porto-Santo , parce qu'on y trouva un abri contre les vents & la tempête , dont on avoit été tourmenté.

L'année suivante , Juan Gonzalez & Tristan Vaz aborderent à Madere. Cette isle avoit été déjà visitée par un Européen, en 1344. C'étoit un Anglois , nommé Macham , qui, se sauvant de sa patrie avec une femme qu'il aimoit , s'étoit embarqué pour l'Espagne. Une tempête avoit jetté son vaisseau près de cette isle. Il y descendit avec sa maîtresse , qui , incommodée par la mer , avoit besoin de se reposer à terre. Ses compagnons en partant négligerent de les rappeler. Exilés dans cette terre inconnue , ils ne trouverent pas que l'amour leur tînt lieu de la société qu'ils quittoient. Le chagrin les saisit ; la dame , plus foible que son amant , y succomba ; elle mourut. Macham lui rendit en pleurant les honneurs funebres ; il lui creusa un tombeau , & grava sur la pierre sa funeste aventure. Il eut la patience de se creuser un canot du tronc d'un arbre que la nature avoit déjà vuïdé en partie , & le courage de s'embarquer sur ce frêle bâtiment , qui le transporta heureusement en Afrique. Il y fut reçu comme un homme protégé par le Ciel , & de-là il trouva le moyen de passer en Espagne.

Madere, à l'arrivée des Portugais, étoit couverte de bois ; la première chose qu'ils firent fut d'y mettre le feu pour pouvoir la défricher. Ce feu s'y maintint pendant sept ans entiers, de manière que le bois y devint aussi rare qu'il y avoit été commun.

Cette île, habitée par des Portugais, & par des Catholiques d'autres nations, mais qui en ont pris les usages & les mœurs, est célèbre par ses vins, qui font une branche de revenu considérable pour le roi (*).

Les Canaries avoient été découvertes précédemment, en 1395, par des Espagnols. En 1417, un François y toucha encore. Ce qu'on sçait de l'état des anciens habitants, se réduit à peu de choses. Ils étoient soumis à des chefs qui avoient toute l'autorité, & qui comptoient parmi leurs droits celui d'avoir la première nuit des noces de toutes les vierges qui se marioient ; ils ne s'embarassoient pas de celle des veuves.

(*) Ce seroit peut-être ici le lieu de parler de l'île merveilleuse de S. Boraudion, où le hasard a conduit quelques voyageurs, & qui échappe aux recherches de tous ceux qui veulent la découvrir. On disoit autrefois qu'elle paroïssoit & disparoïssoit de temps en temps ; mais les contes de ce genre ne se répètent plus aujourd'hui que comme des contes.

Ce ne fut qu'en 1447 que le roi de Portugal fit prendre réellement possession de ces isles, en y envoyant des troupes ; dans cet intervalle, les voyageurs qu'il expédia successivement, découvrirent la côte de l'Afrique jusqu'au Cap-Verd.



GUINÉE.

[1442.]

LA découverte des Etats du prêtre Jean, & d'un passage aux Indes orientales, avoit été le premier objet des voyages des Portugais ; l'espoir de s'enrichir s'y étoit joint ; & bientôt ce fut le seul motif qui anima les aventuriers. C'est une raison qui nous oblige à marquer l'époque où ils virent pour la première fois de l'or. Gonzalez s'étoit avancé jusqu'au Cap Blanc ; en faisant des descentes, il avoit pris quelques Negres. Il y retourna cette année avec eux, parce que l'un lui avoit promis sept esclaves de Guinée pour sa rançon. Surpris & chargé de fers parce que ç'avoit été le bon plaisir des Portugais, avec lesquels il n'avoit rien à démêler, le Negre, lorsqu'il se vit à terre & débarrassé de leurs mains, ne se crut

pas lié par une promesse que l'envie de recouvrer sa liberté lui avoit arrachée. Il prit la fuite , & ne reparut plus. Mais ses concitoyens racheterent quelques-uns des compagnons de sa captivité , & donnerent en échange dix esclaves de divers pays , avec de la poudre d'or. Ce métal précieux, qui brilloit pour la première fois aux yeux des Portugais , leur fit donner le nom de *Rio dell oro* à un petit ruisseau qui coule à environ six lieues dans les terres. Il les anima à de nouvelles expéditions ; & il n'est pas inutile de remarquer ici que trois ans après avoir vu cet or, ce fut dans les isles d'Arguin qu'ils éprouverent les premières hostilités des Africains , qui leur tuerent sept hommes. Ce fut le premier sang Européen qui fut versé dans l'Afrique. Il fut bien vengé dans la suite.

❧ [1487.] ❧

Un désert immense & aride , où les Arabes , restes obscurs & malheureux des conquérants de la Barbarie , errent avec les anciens Maures habitants naturels du pays , est presque tout ce qu'offre la Côte occidentale de l'Afrique depuis Maroc jusqu'au Sénégal. C'est sur les bords de ce fleuve & sur ceux de la Gambie que les

Européens firent leurs premiers établissemens.

Le peuple des Jallofs ou Guirloffs , qui s'offre d'abord , est gouverné par des rois qui jouissent de l'autorité la plus absolue. Les Barbares semblent ignorer ce que c'est que la liberté ; s'ils se donnent des maîtres , ils s'en rendent les esclaves ; & dans toutes les contrées où l'autorité souveraine est dans les mains d'un seul , elle est toujours despotique.

Lorsque Gonzalo-Coëlle y arriva cette année , Biran , roi des Jallofs , avoit choisi son frere Bemoi pour son successeur ; un autre de ses freres , piqué de cette préférence , le tua & prit sa place. Bemoi eut recours aux Portugais , pour soutenir ses droits contre l'usurpateur. Il les engagea à embrasser sa défense , en se faisant baptiser , & en leur permettant de bâtir un fort sur le Sénégal , qui fut le fondement de leur établissement , jusqu'à ce que les Hollandois les en chasserent. Les François y en avoient déjà quelques-uns.

Ce peuple est adonné au vol ; tout ce qui frappe ses yeux excite son avidité. Il faut avoir , dit Labat , autant d'attention à leurs pieds qu'à leurs mains. Ils se servent des premiers pour voler avec une dextérité surprenante. Ils les portent sur l'objet
jet

jet qu'ils veulent s'approprier , le saisissent avec le gros orteil , & , pliant le genou , l'approchent de leur pagne , où ils emploient ensuite la main pour receler & mettre en sûreté le vol.

Toute cette contrée entre le Sénégal & Sierra-Léona est partagée en plusieurs Etats , les uns monarchiques héréditaires, les autres électifs, & quelques-uns républicains ; mais dans tous l'autorité est arbitraire dans les mains du chef unique , ou dans celles de plusieurs. Leurs noms sont à peine connus. On en compte six depuis le Sénégal jusqu'à la Gambie , dont le Kayor , sans être le plus considérable , nous fournit quelques anecdotes , parce que la compagnie Française y a des établissements.

❧ [1595.] ❧

Le roi Burba - Guiolof avoit réuni la plupart de ces Etats. Etonné lui-même de sa vaste domination , il la partagea en différentes provinces , dont il confia l'administration à des gouverneurs. Ceux-ci ne manquèrent pas de se rendre indépendants dans les lieux qui leur étoient soumis. Le gouverneur de Kayor fut le premier qui prit le titre de roi ; & bientôt Burba se vit réduit à la plus petite portion de ses Etats. Son ambition se ré-

veilla ; il arma contre le rebelle , & reconquit le royaume de Kayor. Il punit les sujets de leur révolte , & les porta à se révolter encore. Ils appellerent Latir-Fal, roi de Baül , qui vint à la tête d'une armée , combattre Burba-Guiolof qui périt & lui laissa ce royaume. Latir-Fal ne rendit pas ses nouveaux sujets plus heureux.

Brue , témoin de cette révolution , raconte que le souverain , lui parlant une fois de sa croyance , l'assura qu'il ne doutoit pas de l'existence d'un paradis , mais qu'il ne se flattoit point d'y entrer après sa mort , parce qu'il avoit été très-méchant , & qu'il ne se sentoît aucune disposition à cesser de l'être.

Ce prince barbare , depuis la réunion des deux royaumes , étoit devenu d'une hauteur insupportable ; il croyoit qu'aucun roi de la terre ne l'égaloit. Brue , pour le mortifier , lui vantoit souvent la puissance du roi de France. « Il a , disoit-il , douze » mille hommes pour sa garde ; il peut » mettre sur pied une armée de trois cents » mille fantassins , & de cent mille cavaliers , entretenir en même temps cent » mille matelots , deux cents vaisseaux de » guerre , quarante galeres , sans compter » un nombre infini de vaisseaux de moindre grandeur ; ses revenus vont au-delà » de deux cents millions. — Et combien

» a-t-il de femmes, demandoit Latir-Fal ?
» --- Une seule, répondoit le François. ---
» Mais, reprenoit le roi, que fait-il quand
» elle est malade ? --- Il s'en passe , ré-
» pondoit le bon Brue , & il attend sa
» guérison. --- Il faut avoir bien de la
» patience, s'écrioit le prince Negre. »

L'avarice est le caractère distinctif de ces peuples , à commencer par le roi. La première chose qu'il demande aux étrangers qui viennent le voir , c'est de lui montrer les présents qu'ils apportent. Ces audiences sont plus onéreuses qu'honorables aux François qui sont établis dans la Gorée ; les rois emploient toutes sortes de moyens pour avoir des présents ; & lorsque l'on n'a pas envie de leur en faire , ils empruntent tout ce qu'ils peuvent , dans la ferme résolution de ne jamais rendre. Souvent , s'ils envient un manteau , une veste , ils prient le maître de leur permettre de les essayer ; & c'est une politesse qu'il ne faut pas avoir , si l'on veut conserver ses hardes. Leur avidité est si grande , que quelquefois ils vendent aux Européens des malheureux qu'ils chargent de porter quelques effets au comptoir, où ils les laissent. Un père un jour imagina de vendre son fils ; celui-ci se douta de son dessein , & le prévint en le vendant lui-même. Ce trait fut sçu , & le roi le punit en le li-

vrant à son tour au même marchand qui avoit acheté le pere. La justice eût exigé de racheter ce dernier ; mais il eût fallu rendre ce qu'il avoit coûté, & le prince qui s'en étoit saisi ne vouloit pas le perdre.

Chez plusieurs des peuples de cette côte, l'ordre de la succession au trône offre des singularités ; c'est par les femmes que se compte la descendance ; le fils du roi ne lui succede point , c'est le fils de sa sœur, à moins qu'il n'ait épousé une princesse du sang royal. Dans ces contrées , où les mœurs ne sont pas fort séveres , on n'est sûr que de la maternité.

Les honneurs que ces peuples rendent à la Divinité , sont des superstitions grossieres , que le petit nombre de ceux qu'on a convertis ont conservées avec le Christianisme. Les talismans , sous le nom de grisgris , sont d'un usage général ; les habitants les portent sur eux ; ils les regardent comme des préservatifs contre toutes sortes d'accidents , & même de blessures. Il n'y a que celles que font les armes à feu , contre lesquelles ils avouent que ce n'est point une ressource. Cela n'empêche pas que les leurs ne blessent & ne tuent dans les combats les guerriers qui en sont couverts ; mais ceux qui survivent sont toujours persuadés que les

morts ont eu moins de foi qu'eux. Les blessés superstitieux aiment mieux mettre leur malheur sur leur propre compte, que de révoquer en doute l'efficacité de leur grisgris.

Le culte de quelques-uns de ces peuples, rappelle les mystères antiques de plusieurs divinités du paganisme. Les Mandingos ont une idole mystérieuse qu'ils appellent Mumbo-Jumbo. Elle a été inventée pour tenir leurs femmes dans la soumission. Dès qu'un mari a à se plaindre de la sienne, elle est consultée, & l'oracle termine toujours le différend en prononçant en faveur du mari. Le secret de son institution n'est, dit-on, confié qu'à quelques vieillards initiés; les rois ne le font qu'avec peine. On raconte qu'au commencement de ce siècle, le roi de Jagra eut l'imprudence de confier ce secret à une de ses femmes qu'il aimoit; elle ne le sut pas plutôt, qu'elle en fit part à ses compagnes, celles-ci à leurs amies, & toute la partie femelle de la nation apprit que Mumbo-Jumbo n'étoit qu'un épouvantail destiné à effrayer les femmes. On s'attend bien qu'elles furent très-difficiles à gouverner dès cet instant; les maris se plaignirent; &, pour rétablir l'honneur de Mumbo-Jumbo, on le transporta au palais, où un Negre, caché dans le corps

de l'idole , interrogea publiquement le roi , qui déclara que pour se débarrasser de la curiosité de la reine , il lui avoit dit la premiere chose qui lui étoit venue à la tête pour la contenter. La reine fut appelée ; l'idole lui fit un crime de sa curiosité & de son indiscretion à répéter une fable que son mari lui avoit confiée sous le sceau du secret , & la condamna à la mort : sentence que les Negres présents exécuterent sur le champ.



CÔTE D'OR.

[1481.]

EN descendant par la côte de Malakette & la côte d'Ivoire , on arrive à la célèbre côte d'Or , qui doit ce nom à la quantité de ce métal qu'on en remporta. Les Portugais y formerent cette année leur premier établissement ; les Hollandais s'en emparerent ensuite , & les forcèrent d'en former d'autres. Les Anglois , les Danois , les Brandebourgeois , y vinrent successivement. Les derniers bâtirent le fort de Frédéricshourg , près du cap des Trois-Pointes , dans la situation la plus

commode. On remarqua qu'ils en avoient fait la porte trop grande à proportion de l'étendue & de l'élévation de la forteresse, & on leur répéta souvent ce proverbe trivial : « Fermez vos portes, de peur que votre » ville ne s'enfuie. » Ils l'évacuerent au commencement du siècle présent , pour aller s'établir ailleurs sur la même côte ; ils en firent présent au roi du cap ; mais les Hollandois ne tarderent pas à s'en emparer.

Le fait le plus singulier qu'offre l'établissement des Hollandois dans cette partie de la Guinée , est la maniere dont ils perdirent le fort de Guira , dans le voisinage duquel ils avoient trouvé une mine d'or. Le gouverneur de Guira eut une dispute avec les Negres. On ne dit point de quel côté étoit le tort ; il y a à parier qu'il étoit de celui de l'Européen. Il fut assiégé ; sa résistance fut longue & opiniâtre. Manquant de boulets , il chargea ses canons avec de l'or , qu'il tiroit sur ses ennemis. Voyant qu'il ne pouvoit plus se défendre , il voulut rendre sa perte fatale aux Negres ; il leur proposa une conférence , & leur ouvrit les portes, après avoir fait charger les mines , & placer un enfant auprès des poudres avec une meche allumée , en lui promettant un bel habit neuf s'il y mettoit le feu aussi-tôt qu'il frapperoit du pied. L'enfant n'en sçavoit pas davantage , &

il obéit au signal, qui ne fut donné que lorsque presque tous les Negres furent dans le fort. Le Hollandois se sacrifia lui-même, & entraîna avec lui ceux qu'il n'avoit pu repousser.

✂[1690.]✂

Les peuples en quelques endroits de cette côte sont guerriers ; ce n'est que l'intérêt qui leur fait souffrir les étrangers parmi eux ; & souvent ce même intérêt les porte à les attaquer, tantôt à force ouverte, tantôt en employant la ruse. Les Danois qui ont construit parmi eux le fort de Christiansbourg en firent l'épreuve. Ils avoient donné quelques sujets de mécontentement au roi d'Acra. Celui-ci, ayant remarqué qu'un Negre, nommé Assémi, avoit toute leur confiance, & qu'il étoit leur agent pour l'achat des esclaves, le séduisit, & l'engagea à le seconder dans la vengeance qu'il méditoit, & qui devoit en cas de succès le rendre maître de toutes les richesses des Danois. Assémi se rendit au fort, & dit au commandant qu'il y avoit plusieurs marchands qui avoient amené un grand nombre d'esclaves, qu'ils vouloient vendre pour des armes ; qu'il les ameneroit le lendemain ; mais que, comme ils étoient en grand nombre, on feroit bien de hausser le prix de la marchandise dont

ils avoient envie. Il conduisit en effet au fort quatre-vingts Negres qui examinerent les fusils, & voulurent les essayer. On les chargea. On n'oublia pas d'y mettre des balles : aussi-tôt ils tomberent sur la garnison qui fut chassée. Le roi d'Acra pilla les magasins, & donna le fort à Affémi, qui le conserva jusqu'à l'arrivée de deux vaisseaux Danois, qui se le firent rendre par la médiation des Hollandois.

✂[1699.]✂

Les Européens établis sur cette côte ; ennemis les uns des autres, ne cherchent qu'à se nuire mutuellement. Loin de se secourir contre les entreprises des naturels, ils les excitent à détruire leurs rivaux. Les Hollandois en 1694 avoient vu ruiner leur fort Orange, qu'ils avoient bâti douze ans auparavant. Les Anglois, qui en avoient un, peu éloigné, ne se donnerent pas la peine de les défendre. Le leur fut assiégé à son tour. Réduits aux dernières extrémités, ils prièrent un vaisseau Hollandois qui étoit à la rade de vouloir bien les secourir. « Croyez-vous, leur dit le capitaine, que je prenne plus d'intérêt à la conservation de votre fort, que vous n'en avez pris à celle d'Orange? --- Il faut donc que nous périssions, s'écrierent les Anglois ! — Périssez, répondit

» le Hollandois avec barbarie, & que Dieu
» ait pitié de vos ames. » C'est ainsi que se
traitent les nations que le commerce rend
rivaes ; la plûpart des différends qu'elles
ont avec les Africains, sont presque tou-
jours fuscités par des Européens jaloux.

L'or, qui a attiré tant d'Européens sur
cette côte, n'est point à leur disposition ;
il se recueille dans l'intérieur, sur les
montagnes, dans les vallées & dans les
lits des rivières. Dans quelques endroits,
par exemple, la terre en est tellement rem-
plie, qu'on le trouve à sa surface. Quoi-
qu'on soit instruit qu'à mesure qu'on creuse
plus profondément, la matiere en est plus
abondante, on se contente d'ouvrir la
terre à quelques pieds. La paresse craint
la fatigue qu'occasionneroit ce travail, &
d'ailleurs on ignore les moyens de le
faire sans craindre l'éboulement des ter-
res qu'on ne sçauroit pas retenir.

A Bambouc, on ne va point aux sour-
ces de ce métal lorsqu'on le veut ; ce
sont les chefs qui décident du temps où
l'on doit le faire ; les besoins publics, ou
des raisons particulieres, font retarder ou
avancer le temps des fouilles. Les chefs
prennent la moitié de l'or recueilli ; ceux
qui l'ont ramassé partagent entr'eux l'au-
tre moitié par égales portions. Lorsqu'il
arrive à la côte, on en trafique avec les

Européens. Leur avidité qui y a mis un prix, a aussi éveillé celle des Negres. Leur imagination s'est exercée ; ils ont appris à allier d'autres métaux avec l'or, pour en augmenter le volume, sans en augmenter le prix ; & les Européens ont appris à leurs dépens à se tenir sur leurs gardes, & à ne rien acheter sans en avoir fait l'épreuve.

La poudre d'or se recueille dans les rivières ; ce sont les femmes qui se chargent de la ramasser. Elles attendent des temps pluvieux. Lorsque la pluie a troublé les eaux, & soulevé le limon jusqu'à la surface, elles vont sur les bords puiser la boue & le sable ; elles les passent dans de l'eau pure en les remuant continuellement ; l'or descend au fond du vase. Il y en a de deux espèces ; l'une en poudre aussi fine que de la farine, & c'est celui qui est le plus estimé ; l'autre en morceaux très-minces & de différentes grandeurs (*).

(*) Bosman a évalué ainsi la quantité d'or que les Européens tiroient, tous les ans, de cette partie de l'Afrique.

Pour la compagnie Angloise des Indes occidentales,	1500	} Marcs.
Pour la compagnie Angloise de l'Afrique, . . .	1200	
Pour les interlopes Zélandois,	1500	
Pour les interlopes Anglois,	1000	
Et souvent le double.		
Pour les Danois,	1000	
Pour les Portugais & les François,	800	
En tout 7000		

Le commerce des Européens sur cette côte , & leur libertinage , y ont fait une nouvelle race d'hommes , qui est peut-être la plus méchante de toutes , s'il faut en croire les voyageurs. Ils tiennent de leurs meres toute la violence & la ruse naturelles aux habitants du pays , & de leurs peres toute leur avidité. Le mélange des vices de l'Europe & de ceux de l'Afrique , ne les distingue pas moins que la nuance différente de leur couleur. Ils forment un corps de voleurs & de brigands qui n'ont ni probité ni honneur , & qui pillent indistinctement les Européens & les Africains. Il y en a quelques-uns qui servent les Hollandois en qualité de soldats.

Parmi les usages de cette côte , il y en a un qui charge les femmes de tout le travail. Ce sont elles qui cultivent la terre , sement le maïs , plantent l'yame , & les recueillent , pendant que leurs maris , retirés dans leurs maisons , y passent le temps à boire & à fumer. Ce n'est que dans la classe indigente des paysans ou des pêcheurs , que les hommes travaillent plus que leurs femmes.

La différence des gains vient du plus ou moins d'éloignement où les établissemens se trouvent des parties de la contrée qui fournissent de l'or,

Chez les Negres riches il y a deux femmes exemptes de tous les travaux domestiques, & servies avec soin. La premiere en rang est la *muliere grande* ; elle commande à toutes les autres. La seconde est la Boffum, consacrée à l'idole domestique ; c'est ordinairement une esclave qu'on achete pour cet effet : on a soin de la choisir aussi jolie qu'il est possible ; la femme du dieu ne doit lui offrir qu'une image agréable. Le maître en est très-jaloux ; ses infidélités seroient censées attirer sur la maison le courroux de l'idole, & on en prendroit la vengeance la plus terrible, si elles venoient à être sçues. Cette sagesse si strictement recommandée à la Boffum, fait que peu de femmes se foucient de cet honneur ; & cela peut donner une idée des mœurs. Elle jouit de grands privileges ; telle est entr'autres celui de recevoir plus fréquemment que les autres son mari dans son lit ; mais quelquefois elle paye cher ces distinctions, puisque si elle a été la favorite de son mari, elle est égorgée sur son tombeau lorsqu'elle lui survit, pour qu'il retrouve dans l'autre monde son épouse chérie.

Dans leurs maladies les Negres ont recours à leurs prêtres qui sont à la fois médecins. Ils ne manquent pas de trouver la cause du mal dans quelque offense

faite aux dieux, qu'il faut appaiser par des offrandes. Lorsque le malade est mort, on fait des recherches sur ce qui l'a fait mourir, & la superstition trouve encore le moyen de tirer de riches offrandes des enfants & des parents du défunt, qui craignent d'être accusés de lui avoir jetté un sort, ou de n'avoir pas fait des présents assez considérables pour le guérir; car, chez ces peuples avarés où tout se vend, ils croient aussi devoir acheter les grâces de leurs dieux. On finit par trouver la cause de la mort dans la négligence du défunt à s'acquitter de ses devoirs. Les funérailles se font avec une telle dépense, que souvent elles ruinent les parents du défunt; quelques-uns se contentent de l'enterrer secrètement dans sa maison, en attendant, disent-ils, qu'ils soient en état de faire les frais de ses obsèques, & réellement pour les éviter. Dans les funérailles publiques, le prêtre qui y préside fait quelquefois l'éloge du défunt. Barbot raconte qu'il a assisté, au cap Corse, à celle d'une femme dont l'oraison funèbre le toucha; mais l'orateur la termina par une phrase plus adroite que pathétique. Après avoir loué sa piété & sa charité, il s'écria en jettant dans la fosse le bout d'une chaîne de mâchoires de mouton: « Imitez la défunte, soyez charitable comme

» elle ; elle n'a jamais manqué l'occasion
» de sacrifier un grand nombre de victi-
» mes ; ces mâchoires en font foi. » Cette
exhortation produisit son effet ; plusieurs
des assistants offrirent des moutons , dont
l'orateur ne manqua pas de se saisir.



CÔTE DES ESCLAVES.

[1697.]

LA côte des Esclaves forme un grand arc dans son étendue , qui est de trois cents cinquante lieues ; elle présente les royaumes de Coto , de Popo , de Juida & d'Ardra. Les trois premiers dépendoient autrefois du dernier , dont ils ont été démembrés au commencement du dix-huitième siècle. Les révolutions qu'a subies depuis celui de Juida , n'en ont point changé les mœurs. Bosman en regarde les peuples comme les plus civilisés de la côte ; mais leur politesse est au moins singulière. L'inférieur n'aborde son supérieur qu'en se prosternant ; si ce sont deux hommes égaux qui se rencontrent , ils se prosternent l'un & l'autre , toute leur suite en fait autant. On rencontre quelquefois deux cents personnes ainsi prosternées, & faisant

beaucoup de façons pour ne pas se relever les premières. Ces marques extérieures sont fort gênantes pour les Européens, qui ne pourroient sans grossièreté se dispenser de répondre à ces saluts, & qui les reçoivent des mêmes personnes toutes les fois qu'elles les rencontrent, & souvent vingt fois par jour.

La fécondité des femmes de Juida est très-célèbre sur la côte. Bosman demanda un jour à un des capitaines du roi, combien il avoit d'enfants ? « Je n'en ai que » soixante-dix, » répondit-il en soupirant. Ce même homme, qui se croyoit à plaindre d'avoir une si petite famille, en regrettoit amèrement soixante-dix autres qu'il avoit perdus. La stérilité est tellement en horreur dans ce pays, que la fille qui, avant son mariage, a donné des preuves de fécondité, est généralement estimée & plus recherchée qu'une autre dont la sagesse l'a empêchée d'en donner de pareilles.

Les superstitions de ce pays sont communes à presque tous les Negres de la Guinée. L'un d'eux disoit à Bosman, qui lui demandoit combien ils avoient de dieux ? « Il seroit difficile de les compter ; leur nombre est presque infini. Si » quelqu'un parmi nous veut entreprendre » quelque chose d'important, il cherche » d'abord

» d'abord un dieu dont la protection
 » puisse le faire réussir ; il sort de chez lui
 » dans cette idée ; le premier objet qu'il
 » rencontre , soit un chien , un chat ; ou
 » quelque autre animal , même un arbre ,
 » une pierre , lui paroît être venu sur son
 » chemin exprès pour lui offrir ce qu'il
 » cherche. Il lui fait des offrandes ; il lui
 » promet de l'hôïorer & de l'adorer toute
 » sa vie s'il lui donne des succès : s'il en
 » a en effet , voilà un nouveau dieu ; s'il
 » n'en a point , il l'abandonne. »

Cette maniere de faire & de défaire les dieux, ne peut qu'en multiplier le nombre. Chacun a son fétiche qu'il porte toujours sur lui. Un Negre qui avoit le sien attaché à la jambe , n'auroit pas bu un verre d'eau de vie , sans y tremper le bout du doigt, qu'il portoit ainsi mouillé à son fétiche pour la lui faire goûter. Quelques-uns sont si persuadés que le fétiche les voit & les entend , qu'ils ont soin de le cacher soigneusement dans les plis de leur pagne , lorsqu'ils veulent commettre quelque mauvaise action.

Une des superstitions particulières à Juida , c'est le culte du serpent. Cet animal y est venu d'Ardra , selon la tradition du pays. Les deux royaumes étoient en guerre , les armées en bataille ; un gros serpent sortit des rangs de celle d'Ardra ,

& vint se jeter dans l'autre ; le grand-prêtre le prit dans ses mains , & toute l'armée se jeta à genoux : bientôt il devint la grande idole , la divinité par excellence. Sa morsure n'est point dangereuse , & c'est une particularité assez singulière. La postérité de cet auguste animal remplit à présent le pays , & jouit des plus grands respects ; il seroit très-dangereux d'en tuer un seul ; on n'éviteroit pas la fureur du peuple. Les Anglois, lorsqu'ils s'établirent dans ce pays, en firent la triste expérience. Ils trouverent un serpent dans leurs magasins , & le tuerent ; ne croyant pas avoir fait un mal , ils le jetterent devant la porte : le lendemain on le trouva ; & le peuple , superstitieux & barbare , tomba sur les meurtriers , qu'il massacra tous.

Le serpent a des prêtres & des prêtresses ; celles-ci commencent par être ses épouses , & il a soin de choisir les plus jolies. Il leur inspire une espece de folie , qui a besoin des plus grands ménagements , & que seul il peut guérir. Les parents d'une fille en qui ce symptôme des vues du serpent sur elle s'est déclaré , la conduisent au temple où elle reste plusieurs mois , & ils payent son entretien. Une fille du roi eut l'honneur d'être recherchée par le serpent , & fit une retraite dans son temple.

On ignore ce qui s'y passe ; mais il est aisé de le conjecturer. La fille qui se trouve bien de l'honneur que lui a fait le serpent est intéressée à se taire ; celle qui s'en trouve mal craint de parler. Au sortir du temple, ces prêtresses trouvent souvent des époux. Une d'elles, qui apparemment n'en étoit pas si contente que du dieu serpent, eut envie de faire une nouvelle retraite : le mari feignit de la conduire au temple ; mais il la mena par des routes détournées vers un bâtiment Brandebourgeois qui étoit à la rade , pour la vendre : les marques de folie qu'elle avoit données disparurent aussi-tôt ; elle se jeta aux pieds du Negre , lui promit de ne point lui donner le serpent pour rival , & il la ramena chez lui ; mais si les prêtres avoient été instruits de cette aventure , l'un & l'autre auroient payé de leur vie une imprudence qui les compromettoit.

Le crédit du serpent étoit cependant diminué lors du séjour de Bosman à Juida ; les offrandes que le roi étoit obligé de lui faire lui devinrent onéreuses. « J'en » ai envoyé de considérables , disoit-il » aux Hollandois , pour avoir une bonne » récolte , & il s'est moqué de moi ; un » de mes vice-rois vient de me presser » d'en faire de nouvelles , si je veux évi- » ter la stérilité dont les prêtres mena-

» cent mes terres. Je vois que le mal est
» déjà fait ; & que ma récolte sera mau-
» vaise ; je n'augmenterai pas ma perte
» par de nouveaux dons , & je voudrois
» pouvoir recouvrer les anciens. »

Un de ces serpents sacrés s'étoit introduit dans la maison de Bosman , & avoit pris place dans un endroit de la salle à manger : il voulut le faire ôter ; mais aucun Negre n'eut la hardiesse de déloger le dieu. Quinze jours après , le Hollandois , donnant un dîner à quelques grands de Juida , leur montra le serpent , en leur disant que la famine le forceroit à quitter son asyle , car depuis quinze jours qu'il est là , je ne lui ai rien fait donner. Les bons Negres lui répondirent que le dieu étoit assez puissant pour se servir lui-même , & que sûrement il prenoit sans qu'il s'en aperçût les mets qui lui plaisoient le plus sur sa table. Bosman n'oublia pas cette réponse ; il alla à la cour avec ses convives , & dit au roi qu'un de ses dieux étant venu manger à sa table , sans être invité , il étoit juste qu'on lui payât sa dépense , sans quoi il le feroit mettre à la porte. Le roi , qui étoit déjà mécontent du serpent , ne trouva point la plaisanterie mauvaise , & lui envoya un bœuf gras.

Les principaux crimes capitaux dans ce royaume sont le meurtre , & l'adultère avec

les femmes du roi ; ce dernier est puni avec une sévérité horrible. Desmarchais & Barbot font une peinture effrayante du supplice d'un jeune homme surpris dans le palais en habits de femmes. Il essuya les tourments les plus affreux , plutôt que de révéler ses complices : on creusa une fosse qu'on remplit de bois auquel on mit le feu : on le suspendit au-dessus , attaché à une broche avec des chaînes. Ce furent les femmes du roi qui apportèrent le bois nécessaire. Toutes montraient un empressement singulier , sans doute pour écarter les soupçons loin d'elles ; & le Negre coupable se contenta de rire de leur activité.

Un autre crime capital est de parler de la mort & de la nommer seulement devant le roi ; la superstitieuse timidité des Negres leur fait croire que c'est la hâter. Bosman , en partant dans son premier voyage , & prenant congé du roi qui lui devoit cent livres sterling , eut l'imprudence de lui demander qui les lui payeroit s'il le trouvoit mort à son retour. Les grands baissèrent la tête à l'ouïe de ce mot terrible ; mais le roi , lui pardonnant parce qu'il étoit étranger , lui répondit : « Soyez sans inquiétude ; vous ne me » trouverez point mort ; car je vivrai » toujours. »

Les despotes sont toujours timides; ils craignent leurs sujets qu'ils tyrannisent, & dont ils sont sûrs de n'être pas aimés. Parmi les précautions qu'ils prennent pour assurer leur vie, on remarque celle de ne coucher jamais deux fois dans le même appartement; personne ne sçait celui qu'il a choisi; & lorsqu'on demande où il passe la nuit, on répond; « Où couche Dieu? » Le lit du roi est aussi inaccessible. »

Un usage singulier de ces peuples est celui qui éloigne de la cour, aussi-tôt qu'il est né, le successeur au trône: on l'envoie dans la province de Zinghé sur la frontière, où il est élevé dans l'ignorance de son rang, qu'il n'apprend qu'au moment où l'on vient le chercher pour le faire monter sur le trône. Celui qui régnoit au commencement de ce siècle, gardoit les cochons du Negre qui l'élevait, & qu'il croyoit son pere. Cette éducation n'est pas propre à former des souverains; & il est vraisemblable qu'elle a causé bien des révolutions; mais les voyageurs ne parlent que d'une.

❧ [1725.] ❧

Trudo-Audati, roi de Dahomé, Etat considérable dans l'intérieur des terres, né avec de l'ambition & les talents guerriers qui la soutiennent, envoya cette année

une ambassade au roi de Juida , pour lui demander la liberté de commercer sur la côte , en lui offrant le droit qu'il étoit dans l'usage de prendre sur tous les esclaves qu'on y transportoit. On le refusa avec hauteur. Il éclata en menaces ; & le roi de Juida, dont l'orgueil égaloit la foiblesse & l'empêchoit de la sentir , répondit fièrement : « S'il entreprend de m'attaquer, » je ne le traiterai point comme le font » ordinairement les vainqueurs ; au lieu de » lui couper la tête, je le laisserai vivre, » & le ferai servir aux plus vils emplois. »

Trudo-Audati dissimula ; il avoit poussé ses conquêtes jusqu'au royaume d'Ardra. Un de ses freres s'y réfugia , & entreprit d'en armer le roi contre celui de Dahomé, pour venger des injures qu'il en avoit reçues. Cela ne fit que tourner les armes du dernier contre Ardra , dont il s'empara , & dont il s'assura la possession en faisant trancher la tête au roi vaincu.

❧ [1727.] ❧

Maître d'Ardra , le roi de Dahomé porta ses armes contre Juida. La premiere province qu'il attaqua se soumit. Il arriva sur le bord d'une riviere , dont le passage lui ouvroit le chemin de la capitale : les foibles habitants ne la défendirent point. Ils crurent que le nombre infini de ser-

pents qui rampoient sur ses bords , suffiroient pour arrêter leurs ennemis. Ils se contenterent de sacrifier soir & matin à leurs dieux , & de se reposer sur eux du soin de repousser les Dahoméens , qui , comme on s'y attend bien , passèrent la rivière sans être arrêtés par ces serpents. Ils les prenoient , & les montroient à leurs adorateurs consternés : « Si vous êtes des » dieux , disoient-ils , défendez-vous & » parlez. » Les serpents restoient muets , & on leur coupoit la tête : on les grilloit sur des charbons , & on les mangeoit. Audati marcha à Sabu , que le roi avoit abandonné pour se réfugier dans une petite île , formée par la rivière du côté de la mer. Lorsque ses soldats entrèrent dans la ville , les Blancs qu'ils y virent pour la première fois les épouvantèrent ; ces êtres si différents d'eux , leur parurent d'abord respectables ; ils s'y accoutumèrent bientôt , & ils en conduisirent un à leur roi , comme une curiosité remarquable qui méritoit son attention.

❧ [1729.] ❧

L'humeur inquiète d'un facteur Anglois à Jaquin , le porta à entreprendre de rétablir le roi de Juida sur le trône , & faillit à être funeste à l'établissement dont la direction lui étoit confiée. Il engagea

le roi de Popo à le seconder, & il arma dans un moment où Audati manquoit de troupes, & ne paroissoit pas en état de résister. Ce prince imagina un stratagème pour en imposer à ses ennemis. Il arma les femmes, leur donna des habits de soldats, en forma une troupe considérable, à la tête de laquelle il mit les hommes qu'il avoit, & vint camper devant l'armée de Juida, qui crut avoir à faire à un corps redoutable, & prit la fuite. Le roi la suivit, & retourna dans son premier asyle. Le facteur Anglois fut fait prisonnier, & périt dans les supplices ; il les avoit mérités par son entreprise, & par la maniere dont il traitoit les Dahoméens, qu'il faisoit quelquefois fouetter lorsqu'ils venoient au Fort Anglois.

« Cet homme, disoit le roi, doit avoir
 » une violente haine pour nous. Que lui
 » avons-nous fait ? Ne lui avons-nous pas
 » conservé les privileges dont il jouissoit
 » sous les rois de Juida ? Son ingratitude
 » & sa méchanceté seront punies un jour. »

❧ [1730.] ❧

Le voyage que Snelgrave fit cette année au camp du roi de Dahomé, fournit des détails sur ce prince & sur sa nation. En allant chez le roi, il trouva sur son chemin deux grands charniers chargés de

têtes de mort ; & on leur apprit que c'étoient celles des victimes humaines que les vainqueurs avoient sacrifiées à leurs dieux. Ces sacrifices barbares sont en usage chez ce peuple. Snelgrave eut la curiosité d'en voir un , & il eut l'occasion de la satisfaire. Il se faisoit dans une vaste plaine où l'on avoit dressé un échafaud. La première victime étoit un vieillard de soixante ans , qu'on fit mettre à genoux : le sacrificateur lui posa sa main sur la tête , en prononçant quelques prières ; il fit signe ensuite à un homme qui étoit derrière , & qui , d'un coup de sabre , lui abattit la tête. Tous les hommes qu'on sacrifioit ainsi , mouroient avec la plus grande fermeté ; il n'y avoit que les femmes qui pouissoient des cris qui perçoient l'ame. La tête étoit jettée sur l'échafaud ; & le corps , après avoir resté sur la terre jusqu'à ce que le sang fût écoulé , étoit livré au peuple , qui l'emportoit & le mangeoit. La tête est pour le roi , dit-on à Snelgrave , le sang pour le fétiche , & le corps pour le peuple. Il n'osa pas blâmer ouvertement cette inhumanité ; mais il témoigna sa surprise de ce qu'au lieu de détruire ces malheureux , on ne les vendoit pas plutôt aux Européens , pour en tirer plus de profit. « C'est une coutume » ancienne , lui répondit un Dahoméen :

» nos peres l'ont observée ; nous l'obser-
 » vons nous-mêmes ; & c'est à ces sacri-
 » fices que nous devons la protection des
 » dieux , & nos conquêtes ; cela seul
 » prouve la nécessité de cette marque de
 » notre reconnoissance. Au reste , dans le
 » choix de nos victimes , nous nous arrê-
 » tons aux vieillards que nous ne vendrions
 » gueres , & dont l'expérience pourroit
 » nous être funeste. »

Une marque de distinction militaire ,
 fort recherchée par les Dahoméens , &
 qui n'est pas accordée à tous , c'est celle
 de porter des colliers de dents enfilées.
 Snelgrave en vit quarante qui portoient
 cet ornement , & à qui l'on dit que c'é-
 toient les braves du roi. Il leur fit un com-
 pliment auquel ils furent sensibles. L'au-
 dience qu'il eut du roi , dura cinq heures
 entieres ; il essaya de faire diminuer les
 droits qu'on payoit auparavant au roi de
 Juida , précisément parce que celui de
 Dahomé étoit plus puissant ; Audati
 trouva que ce seroit une raison de les aug-
 menter ; cependant il ajouta que comme
 il étoit le premier capitaine Anglois qu'il
 eût vu , il le traiteroit comme une nou-
 velle épouse , à qui l'on ne refuse rien
 dans le commencement ; & en effet il se
 contenta de la moitié du droit.

Le royaume d'Ardra, depuis la conquête

des Dahoméens, n'est gueres plus fréquenté par les Européens ; les Anglois & les Hollandois ont été long-temps les seuls qui y faisoient le commerce. Delbée, en 1670, entreprit d'y former un établissement François ; il détermina même le roi à envoyer un ambassadeur en France. Le spectacle de ce royaume fut une nouveauté & une merveille pour cet Africain ; il dit souvent à Paris : « Quand je raconterai » tout ce que j'ai vu, on me prendra pour » un menteur. » Ce fut ce ministre qui à son retour desservit les François. Ils ne voulurent pas lui confier les présents qu'on portoit au roi de la part de Louis XIV, parce qu'on craignoit qu'il ne se les appropriât, & cette crainte étoit fondée. Il n'employa plus son crédit qu'à ruiner les projets des François qui allèrent s'établir à Juida, où ils ont encore des établissemens.

C'est d'Ardra qu'on a rapporté l'opinion que les Negres croient le diable blanc. Delbée, qui avoit été faire une visite au grand pontife, qui étoit en même temps premier ministre du roi, appercevant une poupée blanche dans sa chambre, lui demanda ce que c'étoit, & apprit que c'étoit le diable. « Vous vous trompez, lui » dit bonnement Delbée, le diable est » noir. --- C'est vous qui êtes dans l'er-

» reur, reprit le vieillard , vous ne pou-
 » vez pas sçavoir si bien que moi ce qui
 » en est. Je le vois tous les jours , & je
 » puis vous assurer qu'il est aussi blanc
 » que vous. » Il est tout simple que la
 blancheur passe, aux yeux des Negres, pour
 une couleur aussi désagréable que nous
 trouvons la leur.

La principale femme du roi jouissoit
 d'une grande autorité : lorsque son mari
 ne pouvoit ou ne vouloit pas lui donner
 ce qui lui étoit nécessaire , elle avoit le
 droit de vendre ses concubines ; Delbée
 raconte même qu'elle en envoya une fois
 huit à son comptoir, qui furent marquées,
 embarquées & transportées à la Martini-
 que. La reine n'obtenoit ce titre que quand
 elle avoit donné un enfant au roi. Les
 femmes ne sont pas aussi fécondes dans
 ce royaume que dans les autres de la
 Guinée ; c'est peut-être l'effet de l'usage
 qui les marie trop jeunes , & qui les flé-
 trit en conséquence plutôt.



ROYAUME DE BÉNIN.

[1600.]

LE royaume de Bénin est le dernier de la Guinée qui nous occupera. La capitale qui lui donne son nom, a onze milles de circuit, selon Artur de Dantzick ; de son temps, elle contenoit cent mille habitants. Elle fut ruinée par l'avidité d'un de ses rois, qui, pour s'emparer des richesses de quelques-uns de ses officiers, en fit tuer deux. Le troisieme, qui lui échappa, emmena avec lui la plupart des habitants, dont il étoit aimé. Le prince, après avoir essayé de le réduire par la force, tenta de le ramener par la bonté, & lui offrit son pardon, ainsi qu'à ceux qui l'avoient suivi, s'ils vouloient revenir ; mais ils ne se fierent pas à sa parole, & la ville resta long-temps dépeuplée. L'état de désolation qu'elle avoit éprouvé faisoit rougir les rois, & ils souffroient lorsque les étrangers en approchoient ; ils leur envoyoit des messagers pour les conduire, sous le prétexte de leur faire honneur, mais en effet pour les empêcher d'observer les ruines qui se trouvoient autour de leur résidence.

[1700.]

Cette guerre civile est presque le seul fait que nous offre ce royaume. Les Hollandois y avoient plusieurs établissemens en différens endroits , entr'autres à Meiberg. Le directeur, homme violent , emporté par ses passions , devint amoureux d'une des femmes du gouverneur. Les Négresses inspirent souvent des passions violentes aux Européens : si leur couleur les rebute d'abord , ils s'y accoutument ensuite ; & si , dans les pays même où il y a des femmes Européennes , ils se livrent à leur goût pour les Négresses , ce goût doit être bien plus vif dans ceux où il n'y a point de Blanches. Béeld-Snyder enleva l'objet de sa passion. Le gouverneur irrité , attaqua la loge Hollandoise , où il massacra tout ce qu'il trouva. Le coupable fut blessé mortellement. Le directeur général des établissemens Hollandois sur cette côte , mal instruit sans doute de cet événement , en prit une vengeance cruelle. Il envoya un brigantin bien armé ; les soldats qui le montoient firent une descente à la faveur de la nuit , & égorgèrent tous les habitants de Meiberg. Le roi de Bénin , instruit de ces attentats , eut la foiblesse d'approuver les Hollandois , & de les satisfaire encore en faisant mourir

l'infortuné gouverneur qui n'avoit pris les armes que pour venger son honneur.

Les Negres de ce royaume sont très-déliçats sur l'article des femmes. Leur jalousie excessive les prive de toute liberté ; mais elle n'a pour objet que les Negres : ils permettent aux Européens de les voir & de leur parler. Cette facilité est une suite de l'opinion qu'ils ont de la beauté ; ils se persuadent difficilement que leurs femmes soient d'assez mauvais goût pour préférer d'aussi hideuses créatures que les Blancs , aux Negres.

L'adultere est rare ; la punition qu'on lui inflige est ordinairement très-sévère. Il y a des grands qui poignardent sur le champ les coupables, & jettent leurs corps dans les bois , pour y être dévorés par les bêtes sauvages. Les autres se contentent de faire donner la bastonnade à leurs femmes , & de les chasser de leurs maisons ; c'est une ignominie que les parents , quand ils sont riches , ne manquent pas de racheter par des présents. Dans ce cas, la femme reste chez son mari qui la traite comme s'il ne s'étoit rien passé.

La naissance de deux jumeaux est regardée comme un présage heureux dans tout le royaume , à l'exception de la seule province d'Arébo , où on la considère comme un malheur. L'usage est de sacrifier

DU ROYAUME DE BÉNIN. 41

fier alors la mere & les enfants. Le mari , s'il aime la mere , est le maître de la racheter , en faisant sacrifier une esclave à sa place ; mais pour les enfants , ils sont voués à la mort. Ce sacrifice affreux est secret. On conduit les victimes à l'entrée d'un bois , où l'on les abandonne , & où personne n'ose entrer de peur d'y être assassiné par les esprits. Les malheureuses qu'on y envoie ne reparoissent plus ; & l'on est persuadé que ce sont les esprits qui s'emparent d'elles. Nyendal dans son voyage essaya de détromper le peuple de cette crainte ridicule. Souvent il alloit chasser dans ce bois sacré , & en revenoit toujours sain & sauf : on commençoit à douter du danger qu'on avoit craint jusqu'alors ; mais les personnes intéressées à entretenir la superstition ne manquerent pas d'observer que Nyendal étoit un Blanc , dont leur divinité ne se mêloit point.

— [1702.] —

Il y a dans ce pays trois ordres de noblesse. Ils sont distingués par un collier de corail qu'ils portent , & qu'ils reçoivent du roi. Ils ne peuvent jamais le quitter ; s'il leur arrive de le perdre ou de se le laisser voler , ils sont punis de mort. On vola le sien à un grand du temps de Nyendal ; il eut la tête tranchée. Le vo-

Anecd. Afr.

O o

leur, qui fut découvert, subit le même supplice ; trois autres personnes périrent de même, parce qu'elles avoient eu connoissance du voleur, & ne l'avoient pas décelé assez tôt.

Ces colliers sont sous la garde du roi même. Il est défendu de les contrefaire & de les porter sans les avoir reçus de lui, sous peine de la vie. Cet honneur ne devoit pas être ambitionné, à cause des risques qu'il entraîne ; cependant on le recherche. Le capitaine d'un vaisseau Portugais, resté après le départ des autres de sa nation, parce qu'il lui étoit dû beaucoup par un de ces nobles, las d'attendre si long-temps son paiement, résolut de faire arrêter son débiteur sur son vaisseau la première fois qu'il y revint ; le Negre se défendit ; le pilote le saisit par son collier, qui lui resta à la main. La vue de ce collier cassé, épouvanta le Negre qui se rendit. Quelques jours après, il vit le pilote endormi ; il saisit un fusil, lui en cassa la tête, & déchira ensuite son corps à coups de couteau. Après cette exécution, il s'assit tranquillement. « Je suis » vengé comme je le souhaite, s'écria-t-il, » & je suis peu inquiet de la manière » dont on me traitera ; on ne peut que » me faire mourir, & la perte de mon » collier m'y condamnoit déjà ; mais celui

« qui m'expose à ce sort m'a précédé au » tombeau ; je mourrai satisfait. » Le capitaine Portugais n'osa prendre sur lui de venger son pilote. Il remit le Negre au commandant de la ville , qui l'envoya au roi. Comme le vaisseau étoit parti, le prince fit enfermer le coupable dans une prison , & différa son supplice jusqu'à l'arrivée du premier navire Portugais.

Les funérailles sont sanglantes à Bénin ; les grands sont toujours enterrés avec trente ou quarante esclaves qu'on égorge sur leurs tombeaux. Ces sacrifices horribles sont plus considérables & plus meurtriers , lorsqu'il s'agit des rois ; dès qu'il a rendu le dernier soupir , on creuse une fosse large & profonde auprès du palais ; l'ouverture, qui en est très-étroite, rend ce travail dangereux aux ouvriers qui y sont employés ; une pierre de cinq pieds de long & large de trois , suffit pour la fermer. La première chose qu'on y descend , c'est le corps du roi ; la foule de ses domestiques des deux sexes entoure ce tombeau , & ils se disputent l'honneur cruel d'y être enterrés. On y précipite ceux qui ont mérité cette funeste préférence. Le tombeau est fermé , & le lendemain on vient l'ouvrir , & demander aux victimes si elles ont vu le roi. Le temps qu'elles

ont séjourné dans cette sombre demeure, leur donne sans doute du regret de s'être ainsi sacrifiées : on peut en juger par leurs plaintes & par leurs cris, qu'on n'écoute point, puisqu'on replace la pierre. On rouvre & referme le tombeau tous les jours, jusqu'à ce qu'on n'entende plus aucun cri. Alors on ne doute plus qu'elles ne soient mortes, &, pour nous exprimer suivant les idées des Africains, qu'elles n'aient trouvé le roi, & qu'elles ne l'accompagnent dans son voyage. On se livre à la joie qu'on ne sçait gueres manifester qu'en buvant. Les ivrognes échauffés parcourent alors la ville, & égorgent tout ce qu'ils rencontrent, hommes & animaux, & vont en jeter les corps dans le tombeau du roi.

L'idée d'une vie à venir est commune à la plûpart des peuples de cette vaste côte. Ils ont pour base de leur croyance particuliere, une espece de métempsychose propre à les rendre humains & moins sensibles au malheur de l'exil & de l'esclavage. En quelque lieu de la terre qu'on les conduise, ils sont persuadés qu'après leur mort ils reviendront dans leur patrie, où ils jouiront d'un bonheur pur & tranquille. Cette idée, consolante pour des malheureux enlevés du sein de leur pays & de leur

famille , en porte quelquefois à se donner la mort , pour hâter leur retour , & mettre fin à leur exil.

Sans aimer les Européens , ils sont forcés de les regarder comme fort supérieurs à eux par leurs découvertes , leurs arts & leurs connoissances. Lire & écrire sont pour eux une merveille qu'ils ne peuvent imiter , & que leurs dieux leur ont refusée. Ils disent à ce sujet , que lorsque le grand Etre , dont ils ont une idée confuse , eut créé le monde , il fit des hommes noirs & des hommes blancs. Les premiers étoient ses créatures favorites , les objets de sa complaisance ; il les avoit faits à son image. Il les fit venir devant lui , & leur dit : « Mes enfants chéris , je veux vous » rendre heureux , mais il faut que vous » le méritiez. Parmi les biens que je puis » vous accorder , il y en a de deux espèces ; choisissez entre les richesses & les » connoissances : voilà de l'or d'un côté , » voilà de l'autre le talent de lire & d'é- » crire. » Les Negres avides se jetterent sur l'or qui fraploit leurs yeux. Les Blancs plus curieux considérèrent le livre & la plume. Dieu fut fâché que ses créatures favorites eussent fait un si mauvais choix. Il voulut les en punir , & il les condamna à être les esclaves des Blancs. D'après cette tradition , ils sont fermement per-

suadés qu'il n'y a que de l'or dans leur pays , & qu'aucun Negre ne sçaura jamais lire & écrire. Ils ont cependant quelques exemples du contraire.

❧ [1752.] ❧

Au milieu des erreurs & des vices grossiers , qui sont comme naturels dans toute cette côte , on trouve aussi des vertus & des sentimens dignes des peuples plus policés ; cette anecdote sûre en fournit une preuve. M. Murrai , chirurgien Anglois , venu avec un bâtiment qui commerçoit sur cette côte , fut obligé d'y rester pour y attendre la guérison d'une maladie que la mer lui avoit donnée , & que le repos & la terre pouvoient seuls dissiper. Un navire Hollandois parut quelque temps après le départ du sien. La curiosité attira sur son bord plusieurs Negres qui y monterent sans défiance : on les mit aux fers , & on s'éloigna. Les parents , les amis des captifs enlevés , poussèrent des cris affreux ; le desir de les venger les conduisit chez le Negre où Murrai étoit retiré. Ce Negre court à sa porte , & leur demande ce qu'ils cherchent : « Le Blanc » que vous avez chez vous , répondent-ils. Vous sçavez ce que viennent de faire les Blancs arrivés dernièrement. Ils » enlèvent nos compatriotes ; ce sont des

» barbares , & nous devons les punir sur
 » tous ceux qui leur appartiennent. ---
 » Tuez , répondit l'hôte de Murrai , tuez
 » les coupables Blancs , mais n'attendez
 » pas aux jours d'un homme qui n'a au-
 » cune part à leur crime. Celui qui loge
 » chez moi , est un homme bon ; il est mon
 » ami , ma maison est son fort , je ferai
 » son soldat , je le défendrai ; & vous
 » n'arriverez à lui qu'en passant sur mon
 » corps. O mes amis ! quel est l'homme
 » juste qui voudroit entrer chez moi , si
 » je souffrois que mon habitation fût souil-
 » lée du sang innocent ? » Ce discours an-
 nonce un être sensible , humain & juste
 dans celui qui le tenoit ; ceux qui l'en-
 tendirent & qui se calmerent , connois-
 soient aussi ces sentiments. Ils se retirèrent
 en rougissant du projet qui les avoit ame-
 nés ; & pendant le séjour que Murrai fit
 encore chez eux ; ils le traitèrent avec la
 plus grande humanité , & lui prouverent
 que si la fureur les aveugle souvent , ils
 sont capables de la réflexion qui la calme,
 & qui leur inspire de l'horreur pour la
 violence & le crime.





A N G O L A.

[1484.]

DANS cette vaste côte qui s'étend depuis le royaume de Bénin, jusqu'aux premières nations de Hottentots, nous passerons les peuplades barbares, appelées royaumes de Biafra, de Fungeno, d'Anziko, & de Loango, que l'on trouve d'abord, dont l'histoire n'est point connue, & dont les usages & les mœurs n'offrent que des atrocités plus ou moins ressemblantes à ce que nous avons déjà vu. Le royaume d'Angola, qui suit, nous arrêtera d'abord. Il dépendoit autrefois du royaume de Congo, dont il fut séparé après l'arrivée des Portugais. Le dernier gouverneur qui prit le titre de Roi, fut un usurpateur. La tradition du pays, pour le laver de ce reproche, donne une autre cause que la révolte à son indépendance. N'gola, dit-elle, (c'est le nom de ce gouverneur) étoit maréchal de son métier; les dieux lui avoient appris l'art de fondre & de travailler le fer. Comme tout le monde s'adressoit à lui pour les outils dont on avoit besoin, N'gola devint puissamment riche. Dans une disette il ouvrit

ses trésors & ses magasins au peuple , qui , nourri de ses bienfaits , le reconnut pour son maître. On ne sçait ni quand commença son regne , ni quand il finit. Comme les Portugais l'aiderent de leurs forces à se rendre indépendant , il faut qu'alors ils fussent déjà puissants dans l'Afrique ; & ce ne peut être que long-temps après leurs premiers voyages que cet événement a eu lieu.

N'gola parvint à une extrême vieillesse. Il n'avoit que trois filles ; son dessein étoit de laisser sa couronne à l'ainée. Son ministre , homme ambitieux , qui de la condition d'esclave s'étoit élevé à la première place auprès du trône , aspira à s'y asseoir. Instruit du projet de son maître , dont l'âge avoit affoibli le corps & l'esprit , il profita , pour se rendre au palais , d'un moment où tous les grands , la reine & les princesses étoient aux champs que l'on ensemençoit. Il dit au vieux N'gola que les ennemis venoient d'entrer dans le royaume. Cette irruption subite n'avoit point été prévue , & l'on étoit sans défense. Le vieillard effrayé pria son ministre de le sauver de leur fureur ; celui-ci le chargea sur son dos , & le conduisit dans une forêt , sous le prétexte de le mettre à l'abri de tout danger. Là , le barbare , se voyant sans témoins , l'égorgea. Son crime ne fut

pas inconnu ; mais on fut forcé de lui en laisser retirer les fruits. Il dissipa les partis qui se formerent contre lui ; il déclara qu'il ne prenoit le trône que pour le rendre à la fille du feu roi ; mais que dans un moment où l'empire étoit menacé, l'Etat avoit besoin d'un chef en état de le défendre. Il convint de son crime, & il essaya de le justifier par la nécessité & les malheurs où l'on eût été exposé sous un monarque qui n'étoit plus ce qu'il avoit été. Ce scélérat mourut quelques années après, & on n'impute sa mort ni à aucun de ses sujets, ni à la princesse qu'il avoit dépouillée, & qui fut reconnue après lui.

— [1520.] —

Zunda-Riangola , dont le regne peut être placé au commencement du seizième siècle , gouverna d'abord avec sagesse ; mais elle ne soutint pas long-temps les espérances qu'elle avoit données. Ses sœurs avoient des enfants qui étoient regardés comme ses héritiers présomptifs ; ce seul titre les lui fit voir avec défiance. Elle craignit que ses peuples, las de voir une femme sur le trône , n'y appellassent un de ses enfants ; plus ils grandissoient , plus ses inquiétudes augmentoient. Elle conçut le dessein de les faire périr. Elle les appella

auprès d'elle , sous le prétexte de les faire élever sous ses yeux. L'une de ses sœurs eut l'imprudence de céder , & de lui envoyer son fils aîné que la barbare fit égorger. La mere irritée , respirant la vengeance , souleva le peuple d'Angola , & punit cette reine cruelle , en l'égorgeant à son tour de ses propres mains , & en faisant jeter son corps dans la même fosse où l'on avoit mis celui de son fils.

Tumba (c'est le nom de cette sœur) lui succéda. Plus modérée que Zunda , elle se laissa du gouvernement , & le remit au fils qui lui restoit , & dont le long regne n'offre aucun fait à la curiosité.

Il laissa beaucoup d'enfants. Dambi-Angola , son successeur , n'étoit pas l'aîné. Craignant que ses freres ne se liguassent ensemble pour lui ôter la couronne , il eut recours à l'expédient barbare & trop souvent employé de les faire massacrer. Il n'y en eut que deux qui échapperent à sa fureur. De pareils commencements n'étoient pas d'un augure favorable pour le reste de ce regne ; son peu de durée fut un bonheur pour les peuples. Ils ne regrettent jamais les tyrans. La joie qu'ils eurent de la mort de celui-ci les porta à se surpasser dans les honneurs funebres qu'ils lui rendirent ; ces honneurs étoient bien dignes du barbare auquel ils étoient destinés ; mais

l'usage les fait rendre aux bons princes comme aux mauvais. On égorge sur les tombeaux des rois d'Angola une multitude de malheureux qu'on fait périr pour les accompagner dans l'autre monde. Ces corps entassés & recouverts de terres forment des monuments affreux. On mesure la gloire du défunt à la hauteur de son mausolée; & celle-ci est plus ou moins grande, selon le nombre des victimes. Le roi qui succède semble vouloir enchérir sur son prédécesseur, en multipliant les massacres.

Le successeur de Dambi fut un conquérant; c'est le nom qu'on lui donne, parce qu'il ravagea les pays voisins qu'il parcourut. Ses triomphes enflèrent son orgueil: il se crut supérieur aux autres hommes; & bientôt il imagina qu'il étoit un des dieux du pays, descendu exprès sur la terre pour faire respecter le nom d'Angola. Il exigea les honneurs divins; mais ce dieu ne laissa pas d'être soumis à la mort comme les autres hommes; il paya le tribut, & ne laissa point d'enfants. Il y a encore une secte qui croit son esprit au nombre des principales divinités, & qui l'invoque pour avoir le beau temps ou la pluie.

— [1570.] —

Les deux successeurs de ce prince furent des furieux. Le dernier, Bandi-Angola, ir-

rita tellement ses sujets par ses cruautés, qu'ils appellerent, pour les débarrasser de ce tyran, les Giagues, peuples voisins & féroces, qui vivent dans un état perpétuel de guerre pour faire des prisonniers dont ils se nourrissent, & boivent le sang.

Bandi-Angola prit la fuite à leur approche. Il se réfugia, avec un petit nombre de Negres que sa barbarie n'avoit pas empêchés de s'attacher à son sort, sur une montagne inaccessible, où, après avoir vainement tenté de le forcer, ses ennemis résolurent de le prendre par famine. Comme il avoit des provisions avec lui, cette espece de siège ne pouvoit qu'être long; il lui donna le temps de recourir au roi de Congo, qui, intéressé à empêcher la ruine du roi d'Angola, & à affoiblir les Giagues qui pouvoient faire une irruption dans ses Etats, envoya des troupes à son secours, & sur-tout des Portugais qui vinrent le délivrer.

Bandi témoigna sa reconnoissance aux Européens par la confiance la plus étendue. Leur chef devint son ami, son confident, son conseil. Sa fille, partageant ses sentiments, éprise du vaillant Portugais, ne s'en tint pas à la simple reconnoissance; elle lui donna des marques d'une passion trop vive pour se soumettre aux ménagements qui la contiennent dans des

bornes , & en déroberent la connoissance à ceux auxquels on est intéressé de la cacher. Bandi s'en apperçut. Il craignit que cette fille ambitieuse ne voulût se servir des Portugais pour le détrôner ; dès-lors il la regarda comme une ennemie. Il se défia également de son amant. Sa barbarie naturelle le portoit à juger de tous les autres par lui-même. Le soupçon est l'arrêt de mort de celui qui l'inspire dans les gouvernements de cette espece ; mais il ne suffisoit pas à Bandi de l'ordonner ; les Portugais pouvoient se défendre ; il falloit les surprendre pour les attaquer. Cette entreprise demandoit des forces ; il étoit impossible de les rassembler sans bruit. Quelques officiers instruisirent la princesse de ce qui se tramoit ; elle en fit part à son amant , qui prit les précautions nécessaires pour sa défense : il perdit cependant trente ou quarante de ses gens , & il fut contraint de se sauver avec le reste.

❧ [1588.] ❧

Paul-Dias de Novais revint avec des forces considérables venger le massacre des Portugais dans Angola ; il prit plusieurs places dans lesquelles il se fortifia. En vain Bandi entreprit de les chasser ; lui-même fut contraint de fuir sur la même montagne où il s'étoit réfugié contre les Giagues

réunis à ses sujets révoltés. Il brava quelques années les vainqueurs de cet asyle inaccessible. Ses peuples, excités à la révolte par les Portugais & par sa tyrannie, employèrent la ruse pour s'en débarrasser. Ils le firent prier de venir les défendre contre un rebelle, ou de leur permettre de s'armer. Bandi, charmé de les voir disposés à lui épargner l'embarras de combattre, leur accorda les permissions qu'ils voulurent. Bientôt ils lui firent dire qu'ils avoient été repoussés, & que sa présence seroit nécessaire pour encourager ses troupes ; ils n'étoient pas sortis de leur camp. Bandi s'y rendit, accompagné de quelques gardes qui furent massacrés avec lui.

[1622.]

Le successeur de Bandi ne fut pas moins cruel, ni moins ennemi des Portugais ; mais, forcé de céder à leur valeur, il leur envoya cette année une de ses sœurs pour traiter avec eux. C'étoit Zingha, une femme célèbre dans l'histoire d'Angola, par ses qualités guerrières, son esprit & ses crimes. Elle se rendit à Loando, chez le vice-roi don Juan de Corrêa de Sousa. En entrant dans la salle où l'on lui donnoit sa première audience, elle aperçut un fauteuil magnifique réservé pour le Por-

tugais, & vis-à-vis deux coussins de velours brodé d'or qu'on lui destinoit. Son orgueil se révolta contre ce cérémonial. Mais, pour tromper celui de Corrêa, elle fit approcher une des femmes qui la suivoit : celle-ci se mit à genoux sur un des coussins ; & , courbant son corps & s'appuyant sur ses coudes , elle tendit son dos à Zingha qui s'y assit , & y resta jusqu'à la fin de l'audience.

Sa fierté lui fit un mérite aux yeux d'un peuple fier lui-même. Lorsqu'on lui proposa de faire alliance avec son frere , à condition qu'il se reconnoîtroit vassal de la couronne du Portugal : « C'est tout ce » que vous pourriez exiger , dit-elle , si vos » armes avoient soumis ses Etats. Il les occupe encore. Traitez avec lui comme » avec un grand roi , dont l'alliance vous » sera réciproquement utile. Il vous rendra » les Portugais prisonniers , il s'armera » pour votre défense. »

Ce traité fut accepté. Lorsqu'elle se retira , on la fit appercevoir que la femme sur laquelle elle s'étoit assise restoit toujours dans la même posture , & ne la suivoit pas : « Gardez-la , répondit-elle ; la sœur » & l'ambassadrice d'un roi ne se sert pas » deux fois du même siège ; il reste à la » maison dans laquelle elle l'a occupé. »

[1627.]

[1627.]

Zingha , pendant son séjour à Loando , avoit embrassé la Religion Chrétienne , moins par persuasion peut-être que par politique. Cette femme hardie connoissoit leur puissance , & elle se ménageoit des secours & des alliés pour se maintenir sur le trône dont elle vouloit faire descendre son frere. Les imprudences de celui-ci la servirent ; il arma contre les Portugais , & Zingha profita habilement de sa défaite pour le remplacer. Il laissoit un fils ; il l'avoit confié à un Giague qui lui étoit attaché , en lui recommandant de ne jamais le confier à sa sœur. Zingha , qui connoissoit ses droits au trône qu'elle occupoit , & qui vouloit s'en défaire , ne parvint à l'arracher des mains du fidele Giague qu'à force de soins , d'intrigues & d'artifices ; elle n'obtint que la faveur de le voir , & de l'embrasser , & ce moment si court lui suffit pour s'en défaire.

Débarassée d'un concurrent qu'elle craignoit , Zingha entreprit de se délivrer aussi des Portugais. Elle s'allia avec le roi de Congo & les Hollandois. Ses projets n'eurent pas le succès qu'elle en attendoit. Les Portugais la vainquirent. Les conditions qu'ils lui proposerent étoient de payer un tribut , & d'avoir un ministre Portugais

qui gouverneroit en son nom ; elle les refusa.

✠ [1640.] ✠

Forcée de fuir , elle se retira dans les déserts immenses qui séparoient son royaume de la contrée des Giagues. Seule au milieu de ces sables brûlants , le sabre pendu à son cou , une hache à sa ceinture , un carquois sur l'épaule , & l'arc à la main , elle est surprise par la nuit. Un antre profond qui s'offre devant ses pas lui paroît un asyle où elle pourra se reposer. Elle s'approche. Au mouvement qu'elle fait , elle entend un bruit sourd qui sort de la caverne ; elle recule , se jette à côté , bande son arc , en un instant elle se trouve en défense : c'étoit un lion qui s'y étoit retiré pendant le jour , & qui en sortoit pour respirer l'air frais de la nuit ; elle le perce d'une fleche , & va se reposer tranquillement à la place qu'il a quittée. C'est par cette route pénible & dangereuse que cette femme courageuse & barbare arriva enfin chez les Giagues.

Cette nation féroce , sans habitations fixes , errante comme les Arabes , campant successivement de lieux en lieux , en guerre avec toutes les nations voisines , ne vit que de ses brigandages. Les prisonniers qu'elle fait sont destinés à sa nourriture ; & la

chair humaine , quand on en a , est étalée dans les boucheries du camp , comme celle des animaux.

Ce peuple avoit déjà obéi à une femme appelée Tem-Bam-Dumba , qui avoit la férocité qui tient lieu du courage & souvent le surpasse. Son premier pas à l'autorité avoit été d'en dépouiller sa mere ; son second fut de rétablir les cérémonies affreuses qu'avoient suivies ses ancêtres. Elle en donna l'exemple à ses sujets rassemblés : « Amis , leur dit-elle , la guerre doit » être votre occupation favorite. Les peuples voisins doivent tomber sous vos » coups ; c'est moi qui vous conduirai. Je » vais vous faire un présent , le seul qui » puisse être cher à des guerriers , le moyen » de vous rendre à-la-fois riches , puissants » & invincibles ; rompez tous les nœuds » du sang ; ils ne servent qu'à rendre lâches , foibles & pusillanimes. » A ce mot , elle arrache de son sein son fils unique qu'elle portoit dans ses bras , le jette dans un mortier où elle le broie elle-même. Après l'avoir réduit en pâte , elle le met sur le feu avec différentes herbes , en forme un onguent dont elle s'oint elle-même , fait présent du reste à ses guerriers , & les assure qu'aucun fer ne pourra les entamer.

Parini les loix qu'elle donna à ce peuple , on compte celle de se nourrir de chair

humaine , & de la préférer à toute autre , comme la nourriture la plus propre à entretenir le courage & la force. Par honneur pour son fexe , elle défendit de manger des femmes ; elle réferva les prifonnieres aux facrifices qu'on feroit aux dieux. La défenfe produifit fon effet ordinaire ; les femmes devinrent un mets plus recherché , & on vit après elle des chefs qui en faisoient tuer une tous les jours pour leur table. Elle défendit auffi aux femmes d'accoucher dans le camp ; c'étoit une profanation , difoit-elle , qui ne peut s'expier que par la mort de la mere & de l'enfant.

C'est chez ces peuples que la farouche Zingha alloit chercher un afyle & de nouveaux fujets qui la miffent en état de recouvrer fon royaume. Son génie fupérieur au leur lui donna bientôt fur eux le plus grand empire ; elle devint leur prêtrefle & leur chef. C'est en furpaffant leur barbarie qu'elle les foumit à fes loix ; fa férocité étonna ces hommes féroces. S'il y avoit une victime à immoler , elle offroit fa main ; elle étoit la premiere à en recevoir le fang pour s'en abreuver. Née avec des paffions ardentes , elle avoit toujours eu cinquante hommes qu'elle appelloit fes femmes. Prêtrefle des Giagues , la continence lui étoit impofée ; elle en observa les dehors. C'est au milieu des efclaves

enchaînés destinés aux sacrifices & à la nourriture des Giagues, qu'elle alloit chercher des amants; elle leur promettoit la vie, & persuadoit à chacun de ces malheureux, que le jour du sacrifice, en prenant le poignard, elle attesterait les dieux qu'elle le prenoit pour époux. La victime imbécille se laissoit conduire à l'autel, comptant sur sa promesse; un coup sûr & rapide la privoit de la vie; avant qu'il pût déceler sa conduite. Maîtresse seule de son secret, certaine que personne ne pouvoit le pénétrer, elle affecta la plus grande sévérité contre les malheureuses victimes de leur foiblesse, & qui n'avoient pas, comme elle, l'adresse de la cacher; c'étoit elle qui les condamnoit à la mort, & qui souvent étoit leur bourreau, après avoir été leur juge. Son esprit fécond en ruses lui fournit encore un moyen de s'assurer les respects des Giagues; elle avoit ramassé les os de son neveu qu'elle avoit égorgé; elle les conservoit dans un coffre d'argent. Elle fit entendre au peuple que l'esprit qui avoit animé le jeune prince, attiré par ces os, y venoit à chaque instant, & qu'il lui rendoit compte de tout ce qui se passoit dans le pays, & jusqu'aux plus secrètes pensées de ceux avec lesquels elle vivoit. Des espions adroits l'instruisoient souvent des propos qu'on tenoit sur

elle, & quelques reproches publics suivis d'une vengeance cruelle, précédée de l'avou du coupable effrayé de se voir pénétré, confirmoient le peuple crédule dans l'opinion de ses lumières surnaturelles (*).

La farouche Zingha n'avoit cherché à s'assurer l'attachement des Giagues, & à se saisir de toute l'autorité parmi eux, que pour se servir de leurs bras contre les Portugais. Elle fit plusieurs entreprises; mais quels succès pouvoient avoir des hommes nus & mal armés, contre des ennemis retranchés derrière des remparts, & le feu d'une artillerie redoutable? Les défaites ne faisoient qu'aigrir le caractère violent de Zingha; elle tournoit toute sa fureur sur les campagnes des Portugais, pillant tout, & détruisant ce qu'elle ne pouvoit emporter. Malheur à celui qui tomboit dans ses mains, la mort étoit son moindre supplice.

(*) Cette idée s'étoit si bien accréditée, que lorsque la reine revint au Christianisme, son peuple ne doutoit pas qu'elle n'eût conservé son privilège. Un jour qu'elle se promenoit dans le jardin du couvent des capucins qu'elle avoit fait bâtir, un esclave qui y travailloit prit la fuite. Lorsqu'on lui en demanda la raison, il dit qu'ayant fait un vol quelques années auparavant, il avoit craint de paroître devant la reine, qui en l'envisageant l'auroit découvert, & fait punir sûrement.

On le rôtiſſoit à petit feu ; ſouvent on lui découpoit la chair , & on la mangeoit devant lui. On prolongeoit ſes tourmens ; on les faiſoit durer des ſemaines entieres.

✂[1648.]✂

Les Portugais avoient ſoin de publier les cruautés de Zingha , pour la rendre toujours plus odieuſe à ſes anciens ſujets ; mais , en même temps , ils la leur rendirent redoutable ; ils n'en tirèrent pas le ſecours qu'ils en eſpéroient. S'ils en armoient une troupe , elle déſertoit à l'approche de la reine & de ſes terribles Giazgues ; ils étoient forcés de ſoutenir ſeuls le choc , & leurs victoires leur coûtoient toujours un ſang précieux qui les affoibliſſoit ; à force de vaincre , ils ſe ſeroient détruits. Zingha , battue dans un endroit , n'étoit point découragée ; elle reparoiſſoit auſſi-tôt dans un autre , où elle faiſoit des ravages affreux. Elle s'avança juſqu'à l'iſle de Dangy , formée par la Goanza. Les Portugais vinrent l'y bloquer avec une armée de Negres ; ils éleverent des retranchements ſur les bords de la rivière , & perdirent beaucoup de monde pendant ce travail. Zingha , qui ignoroit ce que c'étoit que ces ouvrages dont ils s'occupoient , fut fort étonnée de les voir exhauiſſés à un tel point , que l'on découvroit tout ſon

camp , & que les ennemis tiroient sur ses soldats , comme s'ils avoient tiré au blanc. Elle sentit qu'elle avoit fait une imprudence , en s'engageant dans cette île où l'on pouvoit détruire son armée , & la faire prisonnière. Ses troupes commençoient à murmurer : « Souvenez-vous , leur dit-elle , » que Zingha est avec vous , & qu'elle vous » tirera d'ici. » Elle proposa un accommodement aux Portugais , & obtint une trêve de trois jours , pendant lesquels on devoit convenir des conditions. La principale étoit qu'elle se contenteroit de la province de Matamba , qui étoit tout ce qui lui restoit de son royaume ; qu'elle renonceroit à ses droits sur Angola , & reconnoîtroit le fantôme de roi que les Portugais avoient élu , & qui ne régnoit que sous leur nom & sous leur bon plaisir.

Pendant qu'elle occupoit ses ennemis à discuter ses réponses , elle profita d'une nuit , passa la rivière avec ses Giagues , & se trouva hors de la portée des Portugais avant qu'ils se doutassent de sa fuite. Ils avoient perdu l'occasion de se rendre maîtres de cette femme terrible. Ils ne pouvoient se flatter de jouir d'aucune tranquillité , tant qu'elle seroit armée contre eux ; ils essayèrent les négociations auprès d'elle. Des ministres adroits lui furent envoyés ; on y joignit des missionnaires qui

entreprirent de la convertir & de la faire rougir de son apostasie. Ils parvinrent à lui inspirer des remords ; mais il étoit difficile qu'elle abandonnât les Giagues , & leur secte également horrible & impie , sans s'exposer à en être la victime. Zingha étoit ébranlée ; mais cette considération l'arrêtoit. Elle vit son peuple soupçonner ses dispositions secrètes , murmurer & la menacer pendant ces négociations ; & elle crut devoir les rassurer , en renouvelant une de ces cérémonies affreuses dans laquelle elle égorgea de ses mains une quantité prodigieuse d'enfants.

L'ouvrage de sa conversion dura cinq ans entiers , qui se passerent en lettres qu'elle recevoit ou qu'elle écrivoit au vice-roi Portugais. Les missionnaires en attribuent le succès à des miracles. Un de ses généraux , parmi les dépouilles des ennemis , avoit trouvé une croix qu'il jeta avec mépris dans la forêt voisine. La nuit suivante , il entendit ou crut entendre une voix qui lui faisoit les reproches les plus sanglants. Il alla chercher la croix ; & , ayant fait part à la reine de ce qui s'étoit passé , il la lui envoya. Elle la plaça sur un autel , & fit défendre sous peine de la vie à tous les Giagues de faire aucune insulte à l'image du Dieu qu'elle avoit adoré autrefois. Les murmures la portèrent bientôt à une

profanation impie. Elle fit placer les os de son neveu à côté de la croix sur le même autel ; mais elle eut horreur de cette impiété, & fit jeter ce coffre fameux qui lui avoit donné un si grand empire sur les superstitieux Giagues. Elle employa différentes ruses pour les décider à voir son changement sans remuer ; elle fit parler ses conseillers, les Singhilles, qui prétendoient avoir commerce avec les esprits ; tous lui disoient qu'elle devoit rentrer dans le sein de la religion qu'elle avoit indignement abandonnée.

— [1655.] —

Après une longue attente, Zingha se détermine enfin à écouter le cri de sa conscience. Elle fait assembler le peuple dans une vaste plaine, se place sur une hauteur ; & , ayant pris son arc , elle tire une fleche avec autant d'adresse que de vigueur. « Je suis toujours Zingha , s'écria-t-elle ; » l'âge n'a point affoibli mon oeil ni mon » bras. Qui osera se flatter de me résister ? » Le peuple battit des mains , & répéta trois fois avec de grands cris : « Personne , non » personne ne peut vaincre la vaillante » Zingha. » Alors elle éleva la voix , & parla ainsi : « Si je me suis toujours rendue » redoutable à mes ennemis quand je leur » ai fait la guerre ; si , pour me donner

» des preuves de votre fidélité, vous avez
» pendant tant d'années pu me suivre dans
» les combats, pourquoi ne préféreriez-
» vous pas avec moi les douceurs de la
» paix ? Nous nous sommes couverts d'as-
» sez de gloire, & cette gloire nous a
» coûté. Les champs de bataille où nous
» avons vaincu se sont trouvés souvent
» couverts du sang de mes sujets autant
» que de celui de mes ennemis ; je n'ai
» obtenu de triomphe que par la perte de
» plusieurs milliers de braves Giagues. En-
» traînée par des passions impérieuses,
» l'ambition & la vengeance, j'ai aban-
» donné la vérité ; j'ai domté mes remords ;
» j'ai vécu dans le crime & dans l'aveu-
» glement ; mes yeux commencent enfin à
» s'ouvrir. Je rends à l'unique & au vrai
» Dieu toutes les affections d'un cœur qui
» l'a repoussé long-temps d'une manière
» impie : je m'humilie devant lui ; j'im-
» ploie sa clémence, & je veux la mériter
» par un culte fidèle, & par l'expiation de
» mes iniquités. Je déteste la secte affreuse
» des Giagues, & je l'aurai toujours en
» exécration ; je l'abjure, je la proscriis,
» je la bannis de mes Etats. C'est par mon
» exemple que je vous apprendrai à suivre
» une loi meilleure, celle de Dieu même.
» Esclaves de mes volontés, vous avez
» toujours été prêts à vous sacrifier à mes

» caprices ; obéissez aujourd'hui à mes ordres ; renoncez comme moi à l'erreur ; adorez mon Dieu , & aspirez au bonheur qu'il promet à ceux qui l'honorent. » Si quelqu'un parmi vous est assez malheureux pour détester Zingha rendue à la nature , à l'humanité , à la religion , qu'il s'éloigne , qu'il fuie , qu'il aille loin de moi renouveler les horreurs auxquelles je me suis livrée , auxquelles je renonce , & que je ne souffrirai plus. »

❧ [1656.] ❧

La conversion de Zingha étoit sincère. Elle ne se démentit point ; elle protégea la religion à laquelle elle étoit revenue : elle fit des édits sanglants contre les crimes de la secte des Giagues ; elle bâtit des Eglises ; elle défendit la polygamie ; elle recommanda le mariage , & en donna l'exemple ; elle épousa publiquement en face de l'Eglise un de ses courtisans : il étoit jeune ; & c'étoit un attrait pour une reine de soixante-quinze ans ; car elle n'en avoit pas moins alors.

Don Salvador son époux étoit né d'un esclave ; mais il avoit de grandes qualités qui rachetoient la bassesse de sa naissance ; il étoit d'ailleurs Chrétien , & les Portugais & les missionnaires virent cette union avec plaisir. Elle maria aussi sa sœur qui

n'étoit pas jeune non plus , & lui donna pour époux le vieux général Giague , qui avoit eu part à l'affaire de la croix miraculeuse.

Ce dernier mariage ne fut pas heureux. Le général , qui n'avoit embrassé le Christianisme que par politique , étoit Giague au fond du cœur. Il maltraita son épouse qui s'en plaignit. La reine le fit venir. Dans un autre temps , elle l'auroit fait mettre en pièces devant elle , & peut-être se seroit-elle chargée d'être son bourreau ; elle se contenta de lui faire une vive réprimande , qui ne le rendit pas meilleur. Elle pleura le malheur de sa sœur. « J'ai eu » tort , s'écria-t-elle ; le mariage est un » état nouveau dans ce pays ; il faut laisser » aux couples le soin de se choisir s'ils se » conviennent , & je ne m'en mêlerai plus » à l'avenir. »

Jusqu'à ce temps , aucun homme ne pouvoit se marier sans la permission de son seigneur , qui ne l'accordoit qu'à un prix excessif. Cette tyrannie pouvoit écarter du mariage , & multiplier les liaisons illícites : elle l'abolit. Toutes ses loix furent respectées tant qu'elle vécut ; elle en punissoit la violation avec une sévérité qui faisoit trembler les réfractaires.

Les Portugais essayèrent en vain de la déterminer à faire hommage au roi de Por-

tugal ; elle leur répondit toujours : « Je
» ne l'ai pas fait lorsque j'étois Giague ; je
» ne le ferai point à présent que je suis
» Chrétienne. Née libre , je vivrai & je
» mourrai libre , sans reconnoître d'autre
» supériorité que celle de Dieu qui m'a
» créée & m'a donné mon royaume. » Ils
furent contraints de ne point insister sur
cet article.

Ils avoient exigé d'elle qu'elle leur livrât un chef Giague , qui , pendant ses guerres avec les Portugais , avoit fui leur domination , & s'étoit retiré auprès d'elle. Il lui avoit rendu de grands services dans ces temps de troubles ; les Portugais vouloient l'en punir ; elle le refusa constamment. Voyant enfin qu'ils insistoient sur cet article , elle lui conseilla de fuir. Le Giague la remercia ; mais , après lui avoir promis de ne commettre aucune hostilité contre ses nouveaux alliés , il en ravagea les terres. Ils s'en plaignirent : « Je l'ai protégé , leur dit-elle , tant qu'il m'en a paru » digne. Il manque à la parole qu'il m'a » donnée , il m'outrage ; il est mon ennemi. Je vais vous montrer comment » Zingha traite un sujet rebelle. » Elle se mit à la tête de ses troupes , marcha contre le Giague , le vainquit , lui fit couper la tête , & l'envoya à Loando.

Le zèle de la reine pour la religion ne

L'empêcha pas de donner quelquefois des alarmes aux missionnaires. Un de ses généraux venoit de mourir. Son libertinage avoit scandalisé ces bons peres; ils refuserent de l'enterrer comme un Chrétien. La reine les fit prier de lui accorder les honneurs funebres à sa considération; ils furent inébranlables. « Puisque vous ne le » voulez pas, leur dit-elle, il sera enterré » à la maniere des Giagues. » Elle donna des ordres pour cela. On devoit massacrer plusieurs victimes sur le tombeau de ce général; tout étoit disposé. Un des missionnaires se rendit sur le lieu, le crucifix à la main, & cria à cette multitude assemblée de se mettre à genoux; elle obéit; & Zingha elle-même, qui étoit présente, se prosterna, demanda pardon, & révoqua l'ordre qu'elle avoit donné.

❧ [1662.] ❧

Zingha avoit envoyé une ambassade au pape. Elle en reçut cette année une réponse qui fut lue publiquement, & qui donna lieu à une fête terminée par un grand repas où tous ses sujets assistèrent. Ce fut un spectacle nouveau pour eux de voir leur reine assise sur un fauteuil, mangeant à une table couverte de linge très-fin, & se servant de couteau & de fourchettes. Auparavant, ils ne l'avoient vue

manger qu'affise sur une natte , les jambes croisées , ayant ses plats devant elle , prenant sans façon ses aliments avec la main ; elle ne prenoit pas ses repas d'une autre maniere , même quand elle mangeoit devant toute sa cour , qui étoit aussi nombreuse qu'aucune de celles des souverains de l'Europe. Trois cents femmes assises derriere elle la servoient. Elle leur jettoit quelquefois des piéces de viande qu'elles recevoient avec respect , & mangeoient sur le champ. Quand elle buvoit , tout le monde battoit des mains , & un des officiers venoit lui presser légèrement le gros doigt du pied gauche ; cérémonie qui signifioit que le souhait de ses sujets étoit que la nourriture qu'elle prenoit se répandît par tout son corps , depuis la tête jusqu'au bout des pieds. Lorsque son repas étoit fini , elle en distribuoit les restes à ses courtisans ; le général , mari de sa sœur , étoit toujours prosterné à ses pieds. Dès qu'elle s'étoit levée , il ramassoit avec soin les os & les arêtes des restes de la reine ; & , après les avoir sucés , il alloit les enterrer dans quelqu'endroit secret , de peur que quelqu'un ne les fît servir à des maléfices contre elle.

— [1663.] —

Cette année fut la dernière de la vie & du

du regne de Zingha. Sa mort fut édifiante, ses funérailles pompeuses & chrétiennes ; ce fut la première souveraine enterrée sans victimes égorgées sur son tombeau. Sa fosse avoit douze palmes de profondeur, & dix-huit de largeur. Lorsqu'on y fut arrivé, le lieutenant-général, selon le devoir de sa charge, devoit reconnoître le corps, & le confier aux femmes de la reine, pour le mettre dans le cercueil & le descendre dans la fosse ; mais toutes avoient fui, dans la crainte d'être enterrées vives avec le cadavre. La vue de la fosse, son étendue prodigieuse, leur avoient donné cette crainte ; & les missionnaires furent obligés de rendre ces derniers devoirs à Zingha.

Sa sœur Barbara fut reconnue son héritière ; elle étoit alors âgée, & presque aveugle. Son mari Moua-Zingha ne la traitoit pas mieux qu'il ne l'avoit fait au commencement de son mariage. C'étoit le fils de la nourrice de Zingha ; il étoit Giague dans le cœur, & presque toute la nation l'étoit encore. La mort de Zingha avoit fait une multitude d'apostats, qui n'étoient auparavant Chrétiens que par crainte ; & la nouvelle reine n'avoit pas la fermeté nécessaire pour contenir ses peuples.

[1666.]

La mort de Barbara laissa le trône à Moua-Zingha. Sa première démarche fut d'écrire au vice-roi de Loando , pour lui apprendre son avènement au trône & sa renonciation à la Religion Chrétienne. Il signala son apostasie par le massacre de plusieurs enfants qui furent immolés selon les rits des Giagues. Les Portugais lui susciterent des ennemis & des prétendants , dont un nommé don François le chassa du trône.

L'histoire d'Angola ne va pas plus loin. On ignore si l'alliance avec les Portugais a subsisté, & si le Christianisme s'est établi à Matamba. On sçait que , vers ce temps , les Portugais cessèrent de donner des rois à Angola ; ils sont maîtres des principales places. Leurs soins pour le maintien de la religion n'ont pas détruit les superstitions qui regnent encore dans bien des endroits de ce royaume. Il y a de prétendus sorciers qu'on appelle Gangas , & qui ont un crédit prodigieux sur l'esprit du peuple qui les consulte , malgré les défenses qu'on ne cesse de publier. Les punitions qu'on inflige aux Gangas n'empêchent pas une multitude de fourbes de faire servir à leur intérêt la crédulité publique. On en arrête souvent , & la manière dont ils se justifient

de leur métier , singulière aux yeux des Européens , confirme les Africains dans l'opinion qu'ils ont de leur puissance & de leur art. « Je n'ai rien à me reprocher , » dit le Gangas ; mon art important & utile » me sert à faire du bien à ceux qui me » consultent , & jamais à leur faire du mal. » Lorsque mes compatriotes ontensemencé » leurs terres & qu'ils ont besoin de pluie , » est-ce un crime de la faire tomber du » ciel pour fertiliser leurs champs ? Si je » m'engage dans les déserts pour chercher » les lions , les tigres & les autres bêtes » féroces , qui , loin de me faire du mal , » s'arrêtent pour s'entretenir avec moi , » m'écouter & me répondre , quel mal y » trouvez-vous ? Ils m'apprennent bien des » choses dont je fais mon profit. Si , lorsque voyant un homme arrêté sur le bord » d'une rivière qu'il ne peut passer faute » de canot , un mouvement de compassion » m'a porté à appeler des crocodiles pour » lui présenter leur dos , & le conduire » à l'autre bord , ai-je fait un mal ? N'ai-je » pas , au contraire , rendu service aux » malheureux ? » Ces belles apologies ne sauvent pas le sorcier d'une punition partout où les missionnaires sont les plus forts ; la moindre qu'il subit est ordinairement l'esclavage , & on le vend aux Européens qui font la traite.



ROYAUME DE CONGO.

LE Congo, dont le royaume d'Angola étoit ci-devant une province, est aussi peu connu que tous les autres pays que nous avons parcourus. Avant l'arrivée des Portugais, le peuple ne sçavoit compter que par lunes ; le calcul des années lui étoit inconnu, ainsi que la distinction des heures de jour & de nuit. S'il parloit d'un événement, il ne le marquoit que par le regne du roi sous lequel il étoit arrivé.

Le premier fondateur de ce royaume se nommoit Luquéni. Son pere Eminian-Zima, las d'être confondu avec ses égaux, s'empara des pays voisins. Ses entreprises trouverent des oppositions. Les guerres qu'il eut à soutenir l'obligerent de se fortifier un asyle dans lequel il pût se retirer lorsqu'il ne seroit pas le plus fort. Il le bâtit sur les bords du Zayre ; il en laissoit la garde à son fils Luquéni lorsqu'il parloit pour une expédition. Ce jeune homme voulut un jour exiger d'une de ses tantes le droit que faisoit payer son pere à tous ceux qui passoient près du fort ; elle le refusa, s'en prétendant exempte par sa qualité de sœur d'Eminian-Zima : elle lui reprocha son

avarice ; & Luquéni irrité , sans respect pour son sexe & pour son état , (car elle étoit enceinte) , lui ouvrit le ventre , & la fit périr ainsi que l'enfant qu'elle portoit. Le pere , à son retour , voulut le punir ; mais ses soldats , qui virent dans cette barbarie une action ferme & courageuse , le défendirent contre son pere , le mirent à leur tête , & le reconnurent pour leur roi. Ce titre , qu'Eminian-Zima n'avoit pas osé prendre , enfla le courage de Luquéni ; il conquit la province de Npenbacassi , qui a pris depuis le nom de Congo. Le souverain de ce pays , dépouillé de ses Etats , mourut dans l'obscurité. Ses enfants recoururent à la générosité du vainqueur , qui leur donna quelques terres , à la charge de l'hommage & de quelques redevances annuelles. Leurs descendants conservent leurs prétentions sur ceux de Luquéni qui occupent encore le trône. Tous les ans , ils envoient au roi une femme qui lui ordonne de se retirer , & de quitter des Etats qui ne lui appartiennent pas. Le roi de Congo répond : « Dieu m'a mis sur le trône ; je le con- » serverai ; ma famille le conservera après » moi : dites à vos maîtres de rester tran- » quilles , de se contenter du sort dont ils » jouissent , & de craindre une plus grande » disgrâce , en tentant de le changer. » Après ce discours , il lui fait des présents

pour elle & pour ceux qui l'envoient. Ce message n'est plus qu'un usage auquel on ne fait pas attention.

On attribue à Luquéni la fondation de la ville de San-Salvador. Le lieu qu'il choisit est une montagne isolée, escarpée de tous côtés, & sur laquelle on a taillé, à force de bras, le chemin qui y conduit. On raconte qu'au sommet il y avoit un lac vaste & profond. Le roi le fit combler, pour en faire une grande place que l'on appelle aujourd'hui le terrain verd, & où l'on fait les revues & les assemblées des troupes. Il fallut une quantité prodigieuse de terres pour le combler. On prétend que leur poids força les sources qui formoient le lac à s'ouvrir des canaux dans les côtés de la montagne, d'où elles sortent en effet en grand nombre, & font des fontaines & des cascades de l'eau la plus pure & la plus salubre.

❧ [1484.] ❧

Jusqu'à l'époque de la découverte du Congo par les Portugais, on ignore tout ce qui s'est passé dans cet Empire depuis Luquéni. Diégo-Cam fut le premier qui y aborda. Il s'avança avec un petit bâtiment sur le Zayre. Sa présence n'étonna point les Noirs. Il envoya des députés à leur roi ; mais il n'en attendit point le re-

tour. Le mauvais temps le contraignit de partir, en laissant les Portugais se tirer d'affaire comme ils pourroient, & emmenant avec lui trois ou quatre Africains pour lui servir d'ôtages. Il les conduisit à Lisbonne, où ils furent si bien traités, qu'à leur retour ils rendirent compte de leur voyage en hommes satisfaits & émerveillés de la puissance & de la bonté des Blancs. Le roi de Congo voulut faire alliance avec ce roi Européen dont on lui vantoit la grandeur. Il lui envoya une ambassade, à la tête de laquelle étoit Zacut, qui étoit un des Negres qui avoient vu le Portugal. Zacut reçut le baptême à Lisbonne; il revint accompagné de missionnaires.



~[1491.]~

Cette année est l'époque de l'introduction du Christianisme dans le Congo. On avoit présenté au roi un étendard sur lequel étoit brodée une croix; le général Portugais, en le lui remettant, l'exhorta à y mettre sa confiance. Ce prince Africain le fit porter dans une campagne contre le pays de Muroco; il remporta la victoire. Il remarqua que ceux de ses soldats qui avoient reçu le baptême se battoient mieux que les autres; cette observation le prévint en faveur d'une religion qui sembloit

Q q iv.

augmenter le courage de ceux qui la professoient. Il demanda le baptême à son tour. La reine & ses enfants , à l'exception d'un seul , suivirent son exemple ; ils prirent alors des noms Portugais , & cet usage est encore généralement suivi. Aux noms Portugais , ils n'oublient pas de joindre le titre honorifique de Don. Le plus pauvre sujet de ce royaume , celui qui n'a d'autres aliments que ceux que la charité accorde à ses prières souvent importunes , ne manque pas de prendre le *don* ou le *dona* ; ils ne s'aborderoient point les uns les autres , ils ne s'appelleroient point sans se le donner réciproquement. On voit une multitude de *dons* misérables que l'on ne distingue des véritables gens de distinction que quand on les voit devant eux ; ils n'abordent point ces derniers sans se prosterner jusqu'à terre , & ils y restent à genoux , tant qu'ils ont à faire avec eux.

Un seul fils du roi avoit refusé le baptême ; il s'appelloit Panso-Aquitima. Son attachement aux pratiques idolâtres lui inspira la plus grande aversion pour le Christianisme. Il parvint à l'inspirer à son père qui apostasia , & le nomma pour son successeur , à l'exclusion de l'ainé , qui avoit pris le nom d'Alphonse , & qui persista dans la religion qu'il avoit embrassée.

 [1492.] 

Alphonse , après la mort de son pere , disputa la couronne à Panfo. Il ne craignit point de le combattre avec une armée de beaucoup inférieure à celle de son concurrent , mais renforcée de trente-sept Portugais ; il vainquit. Panfo , forcé de fuir , se retira dans une forêt avec un seul de ses capitaines. Ils tomberent tous deux pendant la nuit dans une des trapes qu'on y avoit tendues pour prendre des bêtes sauvages. Panfo y mourut au bout de deux jours , de la chute & de son désespoir. Le vieil officier qui lui survécut envoya faire ses soumissions à Alphonse par un des Nègres qui avoient dressé le piège , & qui étoit venu le visiter. « J'ai mérité la mort » par ma trahison , lui fit-il dire ; je l'attends ; elle est juste , & je m'y sou mets. » Mais , avant de la subir , je demande le » baptême. Le Dieu qui a fait triompher » Alphonse d'une armée aussi supérieure à » la sienne , ne peut être que le vrai Dieu ; » c'est celui que je veux servir , & auquel » je veux consacrer mes derniers moments. » Ce discours étoit peut-être sincere ; mais il pouvoit aussi avoir été dicté par la politique. L'officier connoissoit le zèle d'Alphonse pour la religion , & ce

zele lui faisoit espérer sa grace ; il l'obtint en effet.

Alphonse facilita l'établissement de la Religion Chrétienne dans ses Etats ; il envoya même son fils à Lisbonne , pour l'y faire élever dans les sciences des Chrétiens. Le roi de Portugal lui fit présent d'un étendard sur lequel on avoit brodé des armes qui furent à l'avenir celles des rois de Congo , & qu'ils portent encore ; elles étoient de gueule à la croix d'argent , contournée de quatre écussons de même , chargée de cinq tourteaux de sable mis en sautoir.

Les missionnaires vantent le sçavoir & l'esprit d'Alphonse ; il avoit appris le Portugais pour leur servir d'interprete auprès de ceux de ses sujets qu'ils vouloient instruire. Parmi les livres qu'on lui fournit dans cette langue , il y en avoit cinq des loix de Portugal. Il admira leur sagesse ; mais il les trouva , dans plusieurs endroits , si minucieuses & si multipliées , qu'il demandoit quelquefois aux Portugais quelle peine elles infligeoient à celui qui avoit tué un pou ; car , ajouta-t-il , vos législateurs n'oublient rien , & souvent ils s'occupent d'objets qui ne méritoient pas leur attention.

Dans les éloges qu'on fait de ce prince ,

on loue sur-tout sa sévérité à punir les Gangas ; car les peuples de Congo ont aussi leurs forciers , & des prêtres idolâtres qui entretiennent la superstition. Ceux-ci prétendent que toutes les calamités publiques & particulieres viennent des dieux irrités ; c'est à eux seuls qu'il faut recourir pour les appaiser , & on n'y parvient jamais sans des offrandes. Lorsque le mal est cessé , il en faut faire encore par reconnaissance. Il n'y a point de maladies qui ne soient , selon eux , ou l'effet de la colère des dieux , ou celui de quelque charme ; dans les deux cas , les fourbes ne manquent pas de s'enrichir aux dépens de la crédulité. Celui qui s'est chargé de la cure dénonce ceux qu'il soupçonne , & c'est à ses confreres , intéressés à juger comme lui , qu'il fait ces dénonciations. Les accusés sont obligés d'acheter le jugement qui les décharge. Lorsque quelqu'un meurt , ce n'est point la nature qui a causé sa mort ; on en accuse toujours quelque ennemi secret qu'il faut découvrir ; & pour y parvenir on a besoin du ministère du prêtre , qui prétend avoir une puissance toute particuliere pour cela ; il ne fait ses conjurations que lorsqu'on le paye. Il choisit ordinairement un bois sombre & solitaire. Il fait mille grimaces , après lesquelles , agité d'une espece de transport furieux , il s'élance sur le pre-

mier des assistants, en criant, je tiens l'assassin. Il le saisit, le lie & le conduit dans un endroit pour le soumettre à l'épreuve. Elle consiste à boire une coupe d'une liqueur que le prêtre a préparée. S'il est coupable, elle doit le faire mourir, & s'il ne l'est pas, elle ne lui fait aucun mal. Mais cette épreuve est toujours funeste à ceux qu'on y soumet; la liqueur préparée est un poison subtil qui tue sur le champ la victime, satisfait les parents du mort, & laisse tout le monde persuadé de la supériorité des connoissances de l'imposteur.

✂ [1526.] ✂

Ce fut sous le regne de D. Pierre, successeur d'Alphonse, que l'église de Congo eut son premier évêque. Il marcha sur les traces de son pere, & il ne lui manqua qu'un plus long regne pour affermir la religion Chrétienne d'une maniere inébranlable; mais elle ne fut gueres observée, sous lui & sous ses successeurs, que dans sa capitale & dans le voisinage des côtes. Les mœurs de sa cour ne changerent point: le despotisme du souverain ne diminua pas non plus; il resta l'unique propriétaire des vies des personnes & des biens de ses sujets: gouvernement affreux & absurde, dont les conséquences sont souvent terribles, & qui n'est que trop commun dans

L'Orient où l'on n'en connoît pas d'autre. Parmi les cérémonies bizarres qui s'observent encore lorsque le roi de Congo sort de l'église, où il est allé faire ses exercices religieux, en voici une singulière. Un officier qui porte à la main des queues de cheval les lui présente, & les secoue comme si c'étoit un goupillon; après cela il regarde fixément son maître pendant un moment; & , se tournant ensuite vers le peuple, il crie : « Le roi se porte bien. » On y répond par des acclamations; il se jette alors à genoux devant le souverain, qui lui donne le bout de ses doigts à baiser, ce qu'il fait trois fois, & il reste à genoux jusqu'à ce qu'on lui ait fait signe de se lever. Cette cérémonie paroît un reste du paganisme, où, après le sacrifice, on regardoit si l'on n'avoit point jetté de sort sur le souverain. On peut être étonné que les missionnaires, qui ont pros crit bien des coutumes, n'aient pas pros crit celle-ci.

❧ [1540.] ❧

Depuis don Pedre jusqu'à cette année, le Congo avoit obéi successivement à deux souverains. Le dernier venoit de mourir; les Portugais entreprirent de lui donner un successeur qui n'étoit pas de la famille royale, mais qui leur étoit dévoué, &

dont ils espéroient beaucoup. Cette entreprise hardie souleva le peuple & les grands ; elle manifesta les véritables intentions de ces étrangers , qui , après avoir demandé un asyle & des graces , se mettoient en devoir de violer les droits sacrés de l'hospitalité , & de se rendre maîtres. On courut aux armes ; on tomba sur les Portugais , qui ne se trouverent pas les plus forts contre cette multitude de leurs ennemis. On les tailla en pieces ; on les poursuivit par-tout , & l'on les massacra. Les prêtres seuls furent ménagés par respect pour la religion ; ils conserverent leur liberté , leur vie & leurs biens. Le petit nombre qui échappa , & qu'on épargna lorsque ce premier mouvement de fureur fut passé , fut observé de près pendant longtemps , & la nation ne perdit pas la défiance qu'on lui avoit inspirée avec tant d'imprudence. Elle élut don Henri , qui ne régna que deux ans.

— [1542.] —

Don Alvare , en montant sur le trône , envoya une ambassade à Lisbonne. Celui qui en fut chargé , étoit un Nègre plein d'esprit & de jugement : il remarqua , à la froideur de l'accueil que lui fit le roi de Portugal , qu'il étoit instruit du massacre de ses sujets par le peuple de Congo ; il

prit sur le champ son parti, & justifia cet attentat, en accusant lui-même les Portugais d'avoir abusé de la confiance & des bontés qu'on leur avoit témoignées. « Grand roi, dit-il en finissant, je t'ai » découvert la vérité. Que dirois-tu si » quelques-uns de mes compatriotes, arrivés dans tes Etats où tu leur aurois » donné un asyle, où tu te serois prêté à » tous les arrangements qui pouvoient établir un commerce réciproquement lucratif entr'eux & tes sujets, entreprennent de donner des loix à ceux-ci, & vouloient après toi exclure tes légitimes héritiers du trône pour y placer un étranger ? Juge de ce que nous avons fait, par ce que tu aurois fait toi-même ; mets-toi à notre place, & prononce. »

Le roi de Portugal ne répondit point, mais il changea de manieres avec l'ambassadeur ; il le traita mieux, & il envoya des ordres précis aux Portugais établis dans le Congo de ménager les peuples au milieu desquels ils vivoient.

Le regne d'Alvare fut troublé par une irruption des féroces Giagues, dont nous avons parlé ; ils passerent comme un torrent dans le royaume, ravageant tout sur leur passage, & donnant aux peuples effrayés des exemples de barbarie qu'ils ne connoissoient pas. Le roi lui-même fut

obligé de sortir de sa capitale & de chercher un asyle dans des lieux où il ne pouvoit être surpris. Ce fléau fut prompt, mais terrible; ses suites furent plus lentes & aussi cruelles. Les campagnes dévastées ne donnerent aucune récolte, & la famine lui succéda l'année suivante. La peste, sa compagne inséparable, vint ajouter à la désolation. La misère fut si grande dans le pays, que plusieurs habitants prirent le parti cruel de se rendre eux-mêmes aux Portugais, & d'acheter des aliments au prix de leur liberté. Il y eut même des grands-seigneurs qui eurent recours à ce secours funeste. Les années suivantes furent plus heureuses.

Pendant la désolation générale, les Portugais avoient tiré de nouvelles lumières sur ce pays; ils apprirent que l'or qu'ils avoient vu dans le commerce, & qu'ils croyoient venir de plus loin, étoit tiré en grande partie des riches mines du pays même. Leur cupidité s'éveilla avec ces lumières. Ils voulurent découvrir ces mines que la politique leur avoit cachées jusques-là; ils firent venir de l'Europe des ouvriers habiles, qui, exercés au travail qu'elles exigent, pouvoient en tirer le plus grand parti. A leur arrivée, on sollicita la permission de les voir; mais le roi la refusa; on dit même que ce fut son confesseur, Portugais de nation, qui lui conseilla de ne point
les

les ouvrir aux Européens. On a fait un crime à ce moine de ce conseil ; quand il le donna , il pensa au bien de son pénitent & à celui du Congo. Si les mines avoient été riches , on en auroit voulu faire la conquête. Les rois auroient voulu les défendre ; la guerre se feroit allumée , & les Européens & les Africains en auroient été également les victimes.

Le reste du regne de don Alvare , & de celui de son fils qui porta le même nom , ne fut remarquable que par des ambassades en Espagne & à Rome pour solliciter des missionnaires , des jubilés & des indulgences. Les affaires des souverains en Europe firent quelquefois négliger ces demandes ; elle ne furent accordées que sous le regne de don Alvare II ; & les nouveaux missionnaires eurent à convertir de nouveau un peuple , dont la plus grande partie étoit revenue à ses anciennes erreurs , & qu'il étoit plus difficile de ramener de l'apostasie , qu'il ne l'avoit été de le convertir d'abord.

❧ [1614.] ❧

Don Bernard , le huitieme roi Chrétien de Congo , ne régna qu'un an. Son frere Alvare lui disputa la couronne ; une armée considérable appuyoit ses prétentions ; il falloit lui en opposer une. Les deux fre-

Anecd. Afr.

R r

res parurent sur le champ de bataille; ils se chercherent mutuellement dès que l'action fut engagée, s'appellant à grands cris, & paroissant altérés du sang l'un de l'autre. Don Bernard, plus fougueux, plus emporté, s'élance au milieu des rangs; il trouva bientôt son frere qui le cherchoit avec autant d'ardeur, mais qui s'arrêta pour l'attendre. Dès qu'il l'aperçut, don Bernard courut sur lui le cimenterre haut, & dans le dessein de le fendre en deux. Don Alvare saisit le moment, & lui passa son épée au travers du corps; ce coup le délivra de son concurrent, dont les troupes prirent aussi-tôt la fuite; il lui succéda sous le nom d'Alvare III. Couvert du sang de son frere, il en eut des remords; & il crut calmer sa conscience & appaiser le ciel, en bâtissant une église sur le lieu même où il étoit tombé.

✂[1622.]✂

Le regne de don Pedre II, qui succéda à don Alvare III, ne fut que de deux ans. On vante sa sagesse & sa justice; c'est à lui que les Portugais doivent l'avantage d'être jugés dans leurs affaires par des juges de leur nation, & même selon leurs loix; aucune autre nation européenne ne jouit de ce privilege. Quelques marchands Portugais, en voyageant vers les

frontieres , furent arrêtés par des brigands de Micocco (*). Don Pedre les reclama ; & , sur le refus qu'on fit de les rendre , il

(*) Nous placerons ici la seule anecdote que nous fournisse ce royaume de Micocco. Un missionnaire Capucin , qui avoit exercé son ministère avec tant de succès qu'il avoit baptisé plus de cinquante mille Africains , pénétra dans ce pays , convertit le roi , & le fit consentir à recevoir le baptême. Ce prince au moment où il étoit à genoux lui fit ces propositions au moins singulieres , & qui peuvent donner une idée de la maniere dont il étoit instruit de la religion sainte qu'il embrassoit. « Mon pere , je vous demande deux graces , » que je vous prie de ne pas me refuser ; la » premiere est de me donner la moitié de votre » barbe. La seconde , de m'accorder un enfant » né de vous , & qui vous succede auprès de » moi. Je ferai paroître devant vous toutes mes » femmes ; vous choisirez celle qui vous plaira » le plus. Vous sçavez que nous sommes tous » mortels. Si vous mourez , si vous me quittez , » qui soutiendra par ses exhortations la religion » que j'embrasse. Il me seroit inutile de recevoir une nouvelle religion que je ne pourrois ni ne sçaurois maintenir. Le fils que vous me laisserez , instruit par vous , transmettra votre doctrine à la posterité. »

Le missionnaire répondit qu'il ne pouvoit accorder ni l'une ni l'autre de ces demandes. La seconde étoit un péché ; quant à la premiere , il ignoroit quel motif avoit pu l'inspirer , & le roi lui dit qu'il la vouloit conserver comme une relique du fondateur du Christianisme dans ses Etats. Le Capucin refusa d'avoir cette complai-

vouloit déclarer la guerre à ce peuple ; mais la difficulté de conduire ses troupes si loin empêcha l'exécution de ce dessein.

Les armées du Congo , quand elles marchent , sont un fléau redoutable & destructeur dans tous les lieux de leur passage ; elles ne traînent point de magasins après elles , & vivent aux dépens du pays. Le peuple est ruiné par ses défenseurs comme par ses ennemis. Il quitte ses habitations à leur approche , & se cache dans les forêts avec ce qu'il peut emporter de ses effets les plus précieux. Les marches , extraordinairement pénibles dans un climat brûlant , sont quelquefois aussi nuisibles à l'armée que les batailles mêmes. On voit tomber à chaque instant des soldats qui ne peuvent suivre le gros de la troupe. Leurs compagnons continuent leur route sans s'embarrasser d'eux ; ils les abandonnent à la faim , à la soif , aux bêtes féroces ; & , s'il se trouve qu'ils aient un parent ou un ami , ils s'empressent d'avancer leur mort , pour leur épargner les souffrances inévitables qui les attendent.

Cette barbarie , que le Christianisme n'a point détruite , est générale au Congo. On

sance , de crainte , dit-il avec simplicité , que le peuple grossier ne fût porté un jour à lui rendre les honneurs divins.

s'y fait un mérite de délivrer le mourant des angoisses de l'agonie ; on croit même avoir des droits à sa reconnoissance , & remplir un acte de charité. On croit une vie à venir , & on la croit heureuse. L'ame en quittant le corps passe dans un séjour délicieux où l'attend une félicité inexprimable ; on s'empresse de hâter le moment où elle en doit jouir.

❧ [1637.] ❧

Don Pedre eut quatre successeurs qui ne firent, pour ainsi dire, que paroître & disparoître. Le dernier, don Alvare V, ne régna que six mois ; sa défiance fut la cause de sa perte. Un sujet, dont la fidélité ne devoit pas être soupçonnée, lui devint suspect ; il le persécuta, & le força à se révolter en effet. Il arma ; il fit prisonnier son maître. Dès qu'il le vit paroître devant lui, il lui ôta ses liens ; &, se jetant à ses pieds : « Pardonne à ton sujet » l'audace de t'avoir combattu. Souviens- » toi que tu l'y as contraint, & que tu as » menacé ses jours. J'ai pris les armes pour » les défendre. La victoire s'est déclarée » pour moi ; je suis en sûreté ; tu l'es : tu » es toujours le maître, le souverain de » ton vainqueur ; reçois mon hommage & » mon respect. Tu es libre ; le chemin dans » ta capitale t'est ouvert. Apprends à ju-

» ger mieux d'un sujet tel que moi. Ce
» bras te défendra avec le même courage
» qu'il t'a combattu , dès que tu voudras
» l'employer & me rendre ta confiance. »

Alvare ne fut qu'humilié d'un discours & d'un procédé qui devoient le toucher. Honteux de devoir la vie & la liberté à la générosité d'un sujet , il arma encore pour le détruire. Il fut vaincu une seconde fois , & perdit la vie.

Son vainqueur marcha à la capitale ; il se présenta devant les grands consternés de la mort de leur roi , & embarrassés de l'élection d'un autre. « C'est à regret , leur » dit-il , que je vous ai privés d'un maître » pour lequel j'aurois donné ma vie qu'il » attaquoit. Je n'ai point à me reprocher » le coup qui l'a fait périr ; le sort & le » hasard l'ont conduit , & j'ignore celui » qui l'a porté. Nommez un nouveau souverain , & d'avance je lui jure une soumission & une fidélité éternelles. »

Le choix des grands tomba sur lui. Il fut élu ; il prit le nom de son prédécesseur , & fut don Alvare VI. Son soin le plus cher fut de justifier la confiance qu'on avoit en lui ; il n'eut pas le temps d'assurer le bonheur de ses sujets. A peine avoit-il été couronné , que son propre frere lui plongea le poignard dans le sein , & se saisit de sa place.

Don Garcie (c'étoit le nom du nouveau roi) voulut perpétuer le trône dans sa famille. Il fit périr, dans ce dessein, tous les princes du sang qui pouvoient le lui disputer un jour. Il n'y en eut que quelques-uns qui échapperent au massacre, en se réfugiant dans le royaume d'Angola.

Les missionnaires, lorsque tout le monde se taisoit devant ce prince cruel, osèrent lui reprocher sa barbarie : « Esclaves, leur » répondit-il, osez-vous porter un œil indiscret sur la conduite & les actions de votre maître ? Songez que vous ne respirerez qu'autant que ma bonté vous supporte. Prosternez-vous ; priez pour votre roi, & ne lui donnez point de conseil : imitez le respect du peuple auquel vous devriez l'exemple. Ecoutez mes ordres en silence ; ne vous mêlez jamais d'en pénétrer les motifs. »

Il rappella les forciers & les devins que ses ancêtres avoient bannis ; il leur donna sa confiance ; & , lorsqu'il étoit malade, c'étoient eux seuls qu'il consultoit. Son fils aîné Alphonse, zélé Chrétien, voyoit avec douleur les égarements de son pere. Il essaya plusieurs fois de le détromper des illusions de ces charlatans ; mais il avoit la foiblesse de croire à leur puissance ; & , au lieu d'en soupçonner l'imposture, il croyoit qu'elle étoit en effet l'ouvrage de l'enfer :

il ne parvint point à en dégoûter son pere ; comme il l'auroit fait, s'il lui avoit montré qu'on le trompoit. Les fourbes apprirent qu'il les desservoit ; ils devinrent ses ennemis ; ils entreprirent de le perdre à leur tour ; & ils y réussirent. Le roi , livré à leurs conseils , assembla les grands , pour leur déclarer qu'il déshéritoit Alphonse , & qu'il appelloit son cadet Antoine à la couronne après lui.

❧ [1657.] ❧

Don Antoine hérita des vices comme du trône de son pere. Don Garcie avoit détruit la famille royale qui lui étoit étrangère , pour assurer la couronne à son fils ; celui-ci se défit de ses freres pour se la conserver , & ôter tout prétexte de révolte aux peuples que sa tyrannie pouvoit armer contre lui. Les grands de sa cour n'étoient pas en sûreté. Le moindre soupçon les faisoit condamner à la mort. Une négligence des domestiques qui le servoient , suffisoit pour les faire massacrer ; quelquefois il les égorgeoit lui-même : « Voilà mes fêtes & mes divertissemens , » disoit-il. Il prenoit si souvent ce barbare plaisir , que personne n'osoit plus entrer dans son palais ; ses esclaves effrayés l'abandonnoient , & se retiroient dans les déserts , où ils cherchoient un asyle contre ses fureurs. L'exemple d'un

prince aussi inhumain eut son effet ordinaire. Il étouffa dans les esprits de ses sujets tous les sentiments d'humanité.

On ne vit plus que des débauches partout , & des moyens affreux pour fournir aux dépenses qu'elles exigeoient ; le mari lioit sa femme , & la traînoit au premier comptoir Européen pour la vendre ; quand celle-ci pouvoit surprendre celui-là , & être la plus forte, elle le traitoit de même ; le pere & la mere vendoient leurs enfants, qui leur faisoient subir le même sort lorsqu'ils le pouvoient. Les Européens qui ont l'inhumanité de faire ce barbare commerce ne l'autorisent que trop souvent ; ils disent bien qu'ils ne veulent acheter aucune personne libre , mais ils se contentent du témoignage du vendeur , & ils comptent pour rien les réclamations, les pleurs & les cris de la victime. Le pere Cavazzi raconte qu'étant un jour dans l'église de son couvent à San-Salvador, il vit entrer un Negre poussant des cris douloureux. Il s'approcha de lui, avec les autres religieux, pour s'informer du sujet de ses plaintes. Ils ne doutoient point qu'il n'eût éprouvé quelque malheur extraordinaire ; quelle fut leur surprise en l'écoutant en rendre compte lui-même. « Je suis dans » la misere la plus affreuse ; je manque de » tout , & je n'ai plus rien dont je puisse

» faire commerce. J'ai vendu mes freres
» & une sœur que j'avois ; le prix que
» j'en ai reçu ne m'a pas duré long-temps.
» J'ai vendu ma femme & mes enfants ;
» il m'a fallu vendre encore mon pere &
» ma mere ; mais ces derniers étoient
» vieux , on m'en a donné peu de chose.
» Maintenant je manque de tout , & je
» n'ai plus personne à vendre. » Les moi-
nes frémirent à ces horribles aveux ; ils
lui firent les reproches les plus sanglants ,
tels que les méritoit un monstre dénaturé.
« Qu'y a-t-il donc de si criant , répondit-
» il froidement ? J'ai fait ce qu'on fait
» constamment dans mon pays. Quel tort
» aurois-je eu de les réduire à la condition
» d'esclaves ? j'étois menacé d'y être réduit
» par eux. » Les bons peres chasserent ce
monstre. Il envisagea un frere lai qui le
poussoit vivement hors de l'église : « Ah !
» si tu étois de ma couleur , lui dit-il, &
» que je te tinssé dans un endroit écarté ,
» tu m'offrirois un nouvel esclave à ven-
» dre. Mais que peut-on faire des Blancs ?
» Ils achètent & on ne les achete pas. »

❧ [1659.] ❧

Don Antoine avoit épousé une de ses
parentes à un degré très-proche , & que
la religion ne permet pas ; il l'avoit fait
même du vivant d'une autre femme qu'il

avoit déjà épousée légitimement. Les missionnaires avoient fait de vains efforts pour s'y opposer ; le roi avoit méprisé leurs remontrances , & menacé de la mort le premier qui oseroit lui dire encore un mot sur ce sujet. Il manifestoit son mépris pour la religion dans toutes les occasions. Une fois il desira assister à une procession. L'usage est qu'alors le parasol royal soit porté au-dessus du saint Sacrement ; le roi voulut qu'on le portât sur sa tête. Ce manque de respect indigna tous les assistants ; le vicaire général de l'évêque étoit présent ; il s'approcha de don Antoine avec respect , & le supplia de faire cesser ce scandale. Le roi le regarda avec mépris , & se retira dans son palais. De-là il envoya dire à l'ecclésiastique qu'il se gardât bien à l'avenir de lui faire aucune remontrance de cette espèce , sous peine de toute son indignation.

« Si le roi , répondit celui-ci , méprise la
» religion au point de l'insulter devant
» tout le monde , & au milieu d'un acte
» public , mon devoir est de l'en avertir
» avec le respect qui lui est dû. S'il veut
» ma vie , il en est le maître , & je suis
» prêt à la donner pour soutenir l'hon-
» neur de cette religion que ses ancêtres
» ont reçue & respectée , & qu'ils ont
» soutenue avec tant de zèle. »

Cette réponse acheva de le mettre en fureur : « Ces misérables, s'écria-t-il avec » indignation , ces vils excréments de » l'Europe, qui quittent leur patrie où ils » ne peuvent vivre pour venir chercher » des richesses parmi les nations qui veulent bien les recevoir , ont l'audace de » m'imposer des loix , & de manquer au » respect dû au trône ! Ma vengeance sera » terrible. »

Il médita dès-lors leur destruction , & celle de tous les Portugais. Il rassembla une armée, que les missionnaires , qui exagèrent sans doute , portent à neuf cents mille hommes. Après avoir fait des sacrifices aux anciennes divinités du Congo , pour se les rendre favorables , il marcha à la tête de cette multitude. Les Portugais étoient préparés à la recevoir. Dieu, dit Labat , se manifesta si visiblement pour eux , qu'une pluie de feu tomba sur les ennemis, & les incommoda de telle manière qu'ils se dissipèrent. Les vainqueurs n'eurent qu'à poursuivre & à égorger des fuyards. Cette plaie de feu pouvoit être simplement un de ces vents brûlants , si communs dans les pays chauds, qui portent le feu dans les poumons , & étouffent les malheureux qui les respirent. Quoi qu'il en soit, don Antoine fut tué dans cette bataille. Labat ajoute que de la hau-

teur où le roi étoit , & d'où il observoit le combat , il vit une dame rayonnante de lumière, tenant un enfant dans ses bras, & placée à côté du général Portugais , à qui elle montrait les endroits où il devoit faire agir ses troupes. Comme il avoit été Chrétien , il devoit soupçonner, ajoute Labat , que cette dame étoit la sainte Vierge ; mais, aveuglé par son orgueil impie , il s'écria : « Quels ennemis ! quelle » armée ! ils amènent pour nous combattre leurs femmes & leurs enfants ! » Immédiatement après avoir proféré ce blasphème , continue Labat , il reçut le coup mortel.

D. Alvare VII lui succéda. C'étoit un prince du sang de l'ancienne famille royale, qui avoit échappé à la mort sous les règnes précédents , parce qu'on l'avoit jugé incapable de penser au trône , & peu digne par sa foiblesse & sa stupidité qu'on prît aucune précaution contre lui. Il y pensa cependant à la mort de don Antoine. Il profita avec plus d'adresse qu'on n'en auroit attendu de lui , de la confusion où la perte de la bataille & la mort du roi avoient plongé le royaume. Il recueillit les débris de l'armée fugitive , & avec son secours , il s'empara du trône. Il n'étoit Chrétien que par le baptême, disent les historiens ; c'étoit tout ce qu'il

avoit reçu de la religion , dans laquelle il n'avoit point été instruit. Attaché à l'idolatrie , il ne monta sur le trône que pour donner l'exemple de l'impiété , de la débauche & du brigandage. Il força ses sujets à se révolter. Ils le chassèrent en 1666 , & appellerent à sa place le comte de Soguo , qui à son tour ne garda le trône que quatre ans. Il le perdit par une révolte , excitée par le marquis de Pemba qui s'en empara.

On peut remarquer que les Portugais , en passant en Afrique , y apportèrent les titres & les dignités qu'on connoît en Europe ; & il y eut sur-tout dans le Congo , où ils s'établirent , beaucoup de Negres ducs , comtes & marquis. L'histoire de Congo ne nous conduit pas plus loin. Les révolutions fréquentes dans ces Etats , n'offrent toutes que les mêmes scènes qui fatiguent & révoltent par les atrocités qui les accompagnent.

Le commerce le plus considérable qu'on fait dans ces contrées , est la traite des Negres. Ceux du pays ne sont pas ceux que les marchands préfèrent , à cause de leur mollesse & de leur indolence , signes certains de leur foiblesse. Le désir de les satisfaire , en leur en procurant d'étrangers , produit des guerres fréquentes qui n'ont d'autre cause que le besoin de faire des

prisonniers. La plupart de ces malheureux aimeroient mieux la mort que l'esclavage. Ils sont persuadés que tous ceux qu'on transporte en Amérique , sont d'abord massacrés de la manière la plus cruelle , qu'on brûle & qu'on calcine leurs os , dont ils croient qu'on se sert pour faire de la poudre à canon. Ils disent aussi que les Européens tirent de leur graisse la seule huile dont ils fassent usage & qu'ils connoissent. Ces opinions ridicules sont si bien établies dans plusieurs endroits de ces côtes , qu'il suffit de menacer l'esclave le plus indocile de le vendre , & de le faire passer en Amérique , pour le rendre doux , traitable & soumis.

Il faut rendre justice aux missionnaires ; ils gémissent de ce commerce inhumain. Ils ont fait ce qu'ils ont pu pour l'empêcher : ne pouvant en venir à bout , parce qu'ils avoient à combattre l'avarice de leurs compatriotes qui ne les écoutent point , ils ont pris un autre parti dans les lieux où ils sont les plus forts ; ils défendent de vendre des esclaves aux hérétiques. Mérolla eut souvent des disputes à ce sujet avec les Anglois & les Hollandois. Il excommunia même un comte de Soguo , prince du sang , qui relève du roi , mais absolu chez lui , parce qu'il leur en avoit vendu deux. Son compagnon le

pere Belvédere alla plus loin. Pendant que cette excommunication n'étoit pas levée , les fujets , qui sont dans l'usage de renouveler plusieurs fois leurs serments de fidélité à leur chef , étoient venus remplir ce devoir. Belvédere voulut l'empêcher , parce que le comte étoit excommunié , & que les fideles ne devoient avoir aucune communication avec lui. « Que voulez-vous dire , lui dit un des principaux , » avec votre distinction d'hérétiques & de » fideles ? Ne sommes-nous pas tous Chré- » tiens , & sauvés par le baptême ? » L'ignorance s'exprime ainsi ; Belvédere y vit une insulte à la religion , & son zele s'échauffant , il la vengea par un soufflet. Mérolla entreprit d'empêcher les suites de cette violence ; celui qui en étoit la victime vint le trouver ; le religieux lui offrit de l'absoudre , s'il vouloit rétracter le propos impie qu'il avoit tenu , & demander pardon à Belvédere. « Vous moquez-vous » de moi , répondit le Negre ? moi , qui » suis l'offensé , je me reconnoîtrois cou- » pable ! Qui a reçu le soufflet , de votre » compagnon ou de moi ? » Mérolla lui fit observer qu'il ne pouvoit s'offenser de ce qui avoit été fait sans intention de l'offenser ; que ce soufflet dont il se plaignoit n'étoit pas une insulte , mais une exhortation charitable & salutaire de ne plus

plus prêter l'oreille aux séductions des hérétiques. Son éloquence, on ne s'y attendroit peut-être pas, convainquit le Nègre, qui consentit à s'avouer coupable, & à demander pardon.

Ce fait, au moins singulier, prouve le crédit des missionnaires, & combien ils auroient pu en avoir, s'ils avoient été toujours modérés & plus prudents.

❧ [1687.] ❧

Les neveux du comte de Soguo, dont l'un étoit capitaine général, prirent querelle avec leur oncle, & leverent l'étendard de la révolte : on entreprit vainement de les ramener à leur devoir. Mérolla se chargea de cette commission ; il prit la route de leur camp, & fut arrêté à la première garde. Le chef qui l'empêchoit d'avancer s'étoit jetté à ses genoux ; c'est la posture que les Nègres prennent toujours devant leurs souverains, & devant les missionnaires. Mérolla crut voir dans cet acte de respect une marque de repentir, & il voulut continuer sa marche ; mais le Nègre, sans quitter son humble posture, lui appuya le bout de son fusil sur le dos, & lui déclara qu'il tireroit s'il ne s'arrêtoit pas, & s'il vouloit avancer malgré ses ordres. Le religieux, effrayé de cette étrange supplication, retourna sur

Anecd. Afr.

S f

ses pas , & prit un autre chemin. Sa négociation fut heureuse ; mais à son retour il eut à en commencer une nouvelle avec le comte qui avoit changé d'opinion , & qui ne vouloit plus pardonner. Des rebelles , disoit-il , ne doivent être reçus qu'à coups de fusil & à coups de sabre. Il parvint enfin à le calmer ; les neveux arrivèrent , & se jetterent à ses pieds , où ils reconnurent leur faute. Leur vue ralluma la colere de l'oncle , qui ne trouva pas que cet aveu fût une satisfaction suffisante. « Voilà donc ce que vous demandiez , mon pere , dit-il à Mérolla ? Vous êtes satisfait ; je ne le suis pas. » Il sortit en achevant ces mots , sans répondre à ses neveux ; il avoit pris des précautions pour les empêcher de se faire craindre , & il eut soin de les tenir dans l'abaissement.





CÔTE MÉRIDIONALE.

[1493.]

LE premier navigateur qui aborda à la pointe la plus méridionale de l'Afrique, fut Barthelemi Diez. Une tempête qu'il avoit essuyée lui fit donner au lieu auquel il toucha, le nom de Cap des Tourmentes, qui fut changé par le roi de Portugal en celui de Cap de Bonne-Espérance, parce qu'il donnoit celle de parvenir enfin à la découverte d'un passage aux Indes, qui avoit été le grand objet de tous les voyages entrepris dans ces mers. Les nations qui habitent au nord du Cap, de l'occident à l'orient, ont le nom général de Hottentotes; elles sont divisées en plusieurs peuplades, parmi lesquelles on reconnoît les mêmes mœurs, & les mêmes usages. Les troupeaux qui font leur principale richesse, sont les seules causes des différends qui s'élevent parmi elles; & leur vie pastorale, sans polir leurs mœurs, semble leur avoir donné plus de douceur & d'humanité qu'à leurs voisins. Ils ont la mal-propreté & la stupidité des animaux qu'ils élèvent; leur parure est une graisse sale & souvent cor-

rompue , dont ils s'enduisent. S'ils se marient , le prêtre qui bénit leur union , arrose le couple de son urine , pendant que le peuple crie : Puissiez vous vivre longtemps & heureusement , & avoir bientôt un fils qui soit bon chasseur & bon guerrier ! Lorsque le fils , parvenu à l'âge viril , demande à être admis dans la société des hommes , cette asperision dégoûtante fait une partie de la cérémonie. Elle entre encore dans les honneurs rendus au héros qui a eu le courage d'attaquer & de tuer un lion ou toute autre bête farouche. Un pareil exploit a droit à la reconnoissance de la nation , parce qu'il l'a délivrée d'un ennemi qui ne fera plus de ravages dans ses troupeaux. Le vainqueur est d'abord complimenté par un vieillard que son kral ou son village lui députe. Il paroît à l'assemblée avec une pipe , dont il fume un instant , & la fait passer ensuite à son voisin , qui , après s'en être servi , la remet à un autre ; elle fait le tour de l'assemblée jusqu'à ce qu'elle soit finie. Le vieillard député lui en répand la cendre sur le dos , & l'arrose de son urine. Le public le régale pendant trois jours , durant lesquels sa femme ne peut paroître devant lui ; après cela il la reçoit , & la peuplade vient la féliciter d'avoir eu un héros dans ses bras.

La chasse fournit à-la-fois aux Hottentots un divertissement & partie de leur nourriture ; ils en font quelquefois de générales, & ce sont des fêtes. Ils se rassemblent pour attaquer des bêtes sauvages. Ils les environnent, & les attaquent avec un courage & une adresse à laquelle on ne peut rien comparer. Leur art principal consiste à frapper l'animal par derrière , pendant qu'il se retourne pour se jeter sur un ennemi. Celui qu'il menace l'évite avec tant d'agilité, qu'il décharge sa fureur sur la terre , pendant qu'un autre le frappe , & qu'il attaque aussi-tôt en vain ; il se roule, il écume de fureur ; s'il n'expire pas sous les coups, il prend la fuite , parce qu'il voit qu'il n'y a rien à gagner avec de tels ennemis. On le laisse fuir , mais on le suit de loin ; les blessures qu'il a reçues ont été faites avec un fer empoisonné ; il n'en réchappe jamais , & les vainqueurs ne veulent point abandonner leur proie.

La religion des Hottentots n'est point connue : on peut supposer que ces peuples simples & grossiers , dont la maxime est que penser est le fléau de la vie, n'ont pas fait beaucoup de spéculations sur ce sujet important. On dit qu'ils reconnoissent un Dieu tout-puissant qui a créé le ciel & la terre, & qui gouverne le monde ;

ils croient son habitation au-dessus de la lune , d'où il envoie les pluies fécondantes. La lune est l'image visible de ce Dieu.

Leur culte auroit été trop simple, s'ils s'en étoient tenus là. Ils ont cherché des divinités plus près d'eux , & ont choisi un insecte particulier ; dit-on , à leur pays , qui a le dos verd avec des taches blanches & rouges , deux ailes , & deux cornes sur la tête. Ils le regardent comme le maître de l'univers. S'il arrive que cet insecte s'arrête sur le corps d'un Hottentot , on ne manque pas de regarder l'objet d'une faveur si signalée , comme un saint : on se félicite d'avoir un concitoyen qui est si bien avec le Dieu ; on célèbre cet événement , & le bœuf le plus gras est tué en réjouissance. Les entrailles en sont présentées au saint. On en prend la coëffe qu'on tord comme une corde , & on la lui met au cou ; il est obligé de la porter jusqu'à ce qu'elle tombe en pourriture ; & il ne lui est pas permis de se servir d'autre graisse que de celle de ce bœuf , tant qu'elle dure , pour se frotter le corps.

—[1509.]—

Les Portugais ne firent aucun établissement dans ce nouveau pays qu'ils avoient découvert. Ils ignoroient encore le part.

qu'on pouvoit en tirer. Quelques-uns de leurs navigateurs jugeoient ces établissemens impraticables , parce qu'ils s'étoient imaginés que la contrée étoit habitée par des anthropophages. Les premiers qui descendirent à terre furent mal reçus par les habitants qui ne connoissoient point ces étrangers , & qui , commençant par en avoir peur , chercherent à s'éloigner des objets qui les effrayoient. François d'Almeyde , qui y vint cette année , irrité des hostilités que les Hottentots avoient exercées contre ses gens , en lui tuant un homme , descendit à terre pour les venger , & y trouva la mort lui-même. Il reçut une blessure d'une fleche empoisonnée , & périt avec cinquante ou soixante hommes de sa suite.

❧ [1512.] ❧

La mort d'Almeyde ne resta pas sans vengeance ; mais elle fut différée jusqu'à cette année , & n'en fut que plus barbare. Les Portugais , dans leurs différens débarquemens au cap , avoient remarqué la passion des Hottentots pour le cuivre. Ils descendirent à terre une grosse pièce de canon de ce métal , la chargerent à mitrailles , & en firent présent aux Africains. Ils avoient attaché à son embouchure deux longues cordes , avec lesquel-

les ils leur apprirent à la traîner. Dans la foule qui s'étoit assemblée pour voir ce présent, il n'y eut personne qui ne voulût avoir part à l'honneur de le conduire. Ils s'arrangerent en deux files devant le canon, tenant chacun un bout des cordes. Lorsque les Portugais les virent disposés comme ils le désiroient, ils y mirent le feu. Le coup fit un massacre épouvantable; ceux qui en réchapperent prirent la fuite, sans être curieux de tourner la tête vers cet instrument terrible & meurtrier. Les Portugais se rembarquerent sans être inquiétés, & remirent à la voile, fort satisfaits de ce trait de barbarie, qui ne devoit pas prévenir ces peuples en leur faveur : aussi, durant tout le reste de ce siècle, on ne fit aucune tentative sur le Cap de Bonne-Espérance.

❧ [1648.] ❧

Les navigateurs de l'Europe continuoient à négliger cette contrée (*). Les Hollan-

(*) Il ne faut pas compter l'essai que firent les Anglois en 1714. Les capitaines Milward & Peyton s'étoient chargés de dix malfaiteurs qu'à la prière de la compagnie des Indes, on consentit à reléguer dans l'île des Panguions, appelée par les Hollandois Robben, & qui sert de prison à leurs criminels. Ils périrent tous mi-

dois seuls, en allant & en revenant aux Indes, commencèrent à y relâcher au commencement du dix-septième siècle. Ils y bâtirent même une espèce de fort, pour y mettre en sûreté leurs malades & leurs provisions pendant le temps de la relâche. Chaque capitaine, à son départ de Hollande, avoit soin de se pourvoir d'une pierre quarrée, sur laquelle il gravoit son nom, celui de son vaisseau, de ses premiers officiers, le jour de son départ des ports de l'Europe, & de son arrivée au Cap. Il l'enterroit dans un endroit connu de tous les navigateurs de sa nation, & plaçoit au-dessous une boîte d'étain, cachetée, remplie de lettres pour l'Europe. Le premier vaisseau qui y retournoit les prenoit en passant au Cap, & les emportoit. Jusques-là, ils n'avoient pas imaginé de faire un établissement dans ce pays. Un chirurgien de la flotte des Indes, examina cette contrée pendant la relâche qu'il y fit. Il la trouva susceptible de culture ; il remarqua que si les Hollandois s'y établissoient, la relâche seroit plus sûre, que les flottes pourroient s'y approvisionner des choses dont elles auroient besoin, & à

semblablement ; & trois, qui survécurent & revinrent en Angleterre, y furent pendus pour un vol commis trois heures après leur débarquement.

moins de frais. Il digéra son projet ; en fit part, à son retour en Europe , à la compagnie des Indes , qui l'adopta , le chargea de conduire cet établissement , & le renvoya quelque temps après pour le commencer.

[1659.]

Van Riebeck (c'est le nom du fondateur de la colonie du Cap de Bonne-Espérance) avoit imaginé à son retour que la terre est au premier occupant. Il crut , à l'exemple des autres Européens , qu'il suffisoit d'avoir conçu le premier le projet , pour avoir le droit de l'exécuter. Il jeta les fondements du Fort , défricha des terres , & vécut en assez bonne intelligence avec les Hottentots pendant quelque temps.

Il s'éleva bientôt des disputes inévitables avec un peuple errant , dont les troupeaux venoient quelquefois paître dans les champs Hollandois. Ceux-ci se plaignirent. Les autres, qui n'avoient aucune idée de la terre que s'adjugeoient leurs rivaux, parce qu'ils la cultivoient , se plaignirent à leur tour des étrangers qui apportoit dans leur pays de nouvelles idées qu'on n'y connoissoit point avant eux , & qui défendoient de conduire les troupeaux dans les terrains dont ils s'étoient emparés. C'en fut assez pour allumer la

guerre; plusieurs nations Hottentotes se réunirent (*).

Les Hollandois inquiétés sans cesse se voyoient enlever les bestiaux qu'ils élevoient, jusques sous les murs de leur Fort. Dans une des dernières batailles, ils firent prisonnier un Hottentot, nommé Eycamma, qui avoit été blessé. Ils le traitèrent avec beaucoup d'humanité, & firent panser ses blessures. Ils lui demanderent pourquoi on leur faisoit la guerre, tandis qu'ils ne désiroient que de vivre en paix avec leurs voisins? « Pourquoi, répondit Eycamma, êtes-vous venu défricher nos terres, semer du bled dans nos pâturages? De quel droit vous êtes-vous emparés de l'héritage de nos peres, d'un pays qui de tout temps a appartenu à ceux qui y sont nés? Vous, à qui l'on n'a permis de prendre terre ici que pour vous soulager dans vos besoins, vous y rafraîchir, & recouvrer les forces néces-

(*) Les nations Hottentotes sont au nombre de dix-sept, que Kolbe nomme ainsi : les Gungemans, les Kokhaquas, les Sassagas, les Odi-quas, les Khirigriquas, les grands Namagas, les petits Namagas, les Attaquas, les Khorogouquas, les Kopmans, les Kessaguas, les Sonquas, les Dunquas, les Damaquas, les Gauras, les Honténiquas, les Khamtovers & les Keykoms.

» fairez pour continuer votre route , vous
» venez disposer de nos biens en souve-
» rains , vous nous défendez tous les jours
» d'approcher des terres qu'il vous plaît
» d'occuper ? Voudriez-vous être traités
» de même dans votre pays ? »

Ce reproche étoit juste ; les Hollandois sentirent qu'ils le méritoient ; ils n'entreprirent pas de justifier leur usurpation ; ils songerent à acquérir ce qu'ils avoient usurpé. Ils consulterent Eycamma sur les moyens de ramener une réconciliation. Eycamma leur déclara qu'il n'étoit qu'un simple particulier sans autorité dans sa nation ; il leur conseilla d'y envoyer des députés pour prévenir de plus grands maux. Cet avis fut suivi ; mais Eycamma, qui pouvoit faire réussir la négociation, mourut de sa blessure , & la députation partit sans lui. Le chef auquel elle étoit adressée , étoit un vieillard âgé de près de cent ans. La vie frugale & active de ces peuples la prolonge au-delà des bornes qu'elle a dans les contrées plus policées. Gogosoïa avoit conservé la force que donne le courage ; il refusa la paix. La guerre continua encore avec chaleur pendant une année ; elle se termina enfin par un traité.

Les Hollandois sont les premiers voyageurs qui ont été justes. Pendant que les

autres faisoient des conquêtes , ils acquirent , ils payerent le terrain qu'ils occupoient , en marchandises , jusqu'à la concurrence de quatre-vingt-dix mille livres. La compagnie encouragea la colonie naissante par des avances ; tous ceux qui voulurent s'y établir obtinrent soixante acres de terrain par tête , avec le droit de propriété & d'héritage ; on n'exigeoit d'eux que de se mettre en état de subsister sans secours au bout de trois ans , & de contribuer alors à l'entretien de la garnison : ceux qui , après ce terme , seroient mécontents du pays , ou incommodés par le climat , étoient les maîtres de s'en retourner en Europe , & de disposer de leurs fonds. En peu d'années la colonie prospéra , & il s'en forma bientôt de nouvelles dans les environs du Cap ; & partout on traita avec les Hottentots avant de les établir , & on acheta les terres qu'on voulut défricher. C'est par la justice & par l'honnêteté que les Hollandois se sont affermis ; aussi n'ont-ils plus eu de disputes avec les Hottentots leurs voisins , depuis cette grande guerre : s'ils ont eu quelquefois des démêlés , c'est avec des nations plus éloignées.

❧ [1685.] ❧

Les usages des Hottentots sont les uns

singuliers & les autres barbares : tel, parmi les derniers, est celui qui condamne à mort la fille née en même temps qu'un fils, & le plus mal fait des deux enfants jumeaux s'ils sont mâles, lorsque la mere ne peut en nourrir deux ; tel est aussi celui d'égorger les vieillards pour les débarrasser des miseres de la vie. Tant qu'un homme est capable de sortir de sa tente en rampant, & d'y rapporter un brin d'herbes, une racine ou un bâton, on le traite dans sa famille avec beaucoup de douceur & d'humanité ; mais, lorsque la force lui manque absolument, on l'abandonne, & on le laisse périr de foiblesse, de besoin ou par les griffes des bêtes féroces. Le Hottentot le plus riche ne peut éviter ce sort, s'il survit à ses forces & à son industrie.

Parmi les premiers usages, on distingue celui d'ôter à tous les enfants avant l'âge de puberté un testicule. Il est défendu de se marier avant cette opération étrange. La femme dont le mari ne l'auroit pas subie seroit déchirée, si l'on venoit à le sçavoir. L'opinion constante est que, sans cela, chaque Hottentot feroit toujours deux enfants à-la-fois à sa femme.

On ne peut les détacher de ces usages. Les missionnaires ont en vain entrepris leur conversion ; cette contrée est une de celles où ils ont eu le moins de suc-

cès. Le gouverneur van-der-Stel avoit pris un jeune Hottentot au berceau ; il l'avoit fait élever dans la pratique des usages de l'Europe. Il avoit été instruit des principes de la religion. Il répondit aux soins qu'on prit de son enfance. On l'envoya aux Indes avec un commissaire général qui l'employa avec succès aux affaires de la compagnie. A son retour, il alla faire une visite à ses parents & à ses amis dans le village où il étoit né ; il en revint rêveur. Il quitta ses habits, se couvrit d'une peau de mouton, comme ses compatriotes, & dans cet ajustement il alla porter ses anciennes hardes au gouverneur. « Je n'ai plus besoin de cet attirail , lui dit-il : né Hottentot , & résolu de vivre avec les Hottentots , tout cela me devient inutile. J'ai connu vos usages , & ils m'ont déplu : un attrait invincible m'attire à ceux de mes peres. Je renonce à vos coutumes , à votre religion , & je retourne chez moi : l'unique grace que je vous demande , est de me laisser ce collier & ce coutelas ; je les porterai pour l'amour de vous. » A ces mots il prit la fuite, & on ne le revit plus au Cap. « Comme on ne peut attribuer , dit Kolben , cette opiniâtreté à la force de la réflexion des Hottentots , on seroit tenté d'en conclure qu'ils

» apportent en naissant une antipathie in-
» vincible pour toutes les religions qui ne
» sont pas de leur pays. »

Les voyageurs vantent l'agilité & la dextérité des Hottentots. La vitesse de leur course est comparée au vol de l'oiseau. On raconte qu'un jour un matelot Hollandois, débarquant au Cap, chargea un Hottentot de lui porter à la ville un paquet d'environ vingt livres de tabac. Lorsqu'ils furent à quelque distance du rivage & de tout le monde qui y étoit rassemblée, il demanda au Blanc : « Sçais-tu courir ? --- Courir, répondit le Hollandois ? fort bien. — Essayons, reprit le Hottentot ; » & il prit son élan avec une rapidité si étonnante, que le matelot confus ne le revit plus.

La veuve qui se remarie est soumise à une loi bien étrange ; elle est obligée de se couper la jointure du petit doigt : si elle prend un troisième, un quatrième mari, il faut qu'elle fasse chaque fois la même opération aux doigts suivants.

L'administration Hollandoise au cap est aussi sage que dans tous les établissements de leur compagnie des Indes ; elle a mérité les éloges de toutes les nations, qui se sont contentées de la louer au lieu de l'imiter. Elle assure la tranquillité de ces mêmes établissements, & ils lui doivent sans doute

doute la bonne intelligence dans laquelle ils vivent avec leurs voisins. Ils ont excité la jalousie de quelques-uns des peuples chez lesquels ils les ont formés , & qui ont envié leur magnificence & leur courage. Les Hottentots sont les seuls qui ont regardé cet éclat avec indifférence : « Ces étrangers , disent-ils , avec leur luxe , leur faste , leurs richesses & leur grandeur , sont de misérables vagabonds , que la nécessité a chassés de leur pays. Car pour-quoi l'auroient-ils quitté , s'ils avoient pu y vivre ? Un Hottentot ne change point de patrie. Les Européens s'exposent à mille dangers , traversent de vastes mers , s'introduisent , sous des prétextes spécieux , chez les nations qui veulent bien les recevoir , & qui le font avec une confiance qu'ils n'ont pas ; car ces êtres défiants , parce qu'ils sont timides , n'osent se croire en sûreté que dans leurs forts. Notre nation plus heureuse va partout où il lui plaît ; elle ne consulte que ses besoins & ses goûts , & ne préfère que les endroits qui lui offrent le plus de quoi satisfaire les uns & les autres. La nature bienfaisante fait naître sous nos pas tout ce qui peut les satisfaire. Il ne nous en coûte ni travail , ni efforts ; il ne nous faut ni magasins pour serrer nos provisions , ni forts pour nous dé-

» fendre. Nous vivons & nous dormons
 » sans crainte & sans inquiétude dans nos
 » cabanes , & à découvert. Nous man-
 » geons , nous buvons , nous fumons , nous
 » chantons , nous dansons , nous courons ,
 » nous chassons , nous goûtons les plus
 » doux plaisirs de la vie , sans crainte &
 » sans embarras. Notre superflu , que nous
 » abandonnons avec mépris , suffit à attirer
 » ces étrangers avides ; ils viennent de
 » si loin pour l'acheter de nous , & nous
 » en tirons en échange les fruits de leur
 » industrie , des boissons exquisés , des pa-
 » rures précieuses. Ils se donnent la peine
 » de nous les apporter. Ils travaillent pour
 » nous , & nous jouissons. » C'est ainsi que
 pensent & s'expriment les Hottentots ; il
 y a d'autres contrées de l'Afrique où l'on
 parle de même.

Fin des Anecdotes de la Côte Méridionale.

CÔTE ORIENTALE.

AU-DELA des Hottentots se trouvent les Cafres (*), peuple peu connu, dont la férocité a repoussé les Européens qui ont voulu s'arrêter sur ces côtes. On n'en a que de foibles notions, & elles ne regardent que quelques Hordes qui avoisinent les Hottentots. Le sud de l'Afrique en général est peu fréquenté par les navigateurs ; le zèle même des missionnaires n'a pu les y faire pénétrer, ni les y soutenir. La chaleur du climat, la barbarie des habitants, étoient des obstacles insurmontables.

En remontant vers l'est, il s'en est offert de nouveaux, par la défiance des peuples qui se souviennent encore des expéditions sanglantes des Portugais. Le seul fait que nous ayons à rapporter de la Cafrérie la plus voisine des Hottentots, nous est fourni par Kolben. « Vanderfchelling trouva chez » les Cafres de Natal un Anglois qui,

(*) *Castr*, qui signifie infidèle, est le nom que les Mahométans donnent à toutes les nations de l'Afrique qui ne suivent pas l'Alcoran, & que les Européens ont conservé à quelques-unes de l'intérieur des terres.

» ayant déserté de son vaisseau , s'étoit
» établi parmi eux. Il y avoit pris deux
» femmes dont il avoit eu plusieurs en-
» fants. Son habillement étoit celui des
» Cafres ; il en avoit pris les manieres &
» les mœurs. Il avoit envie de les quitter ,
» & de se rendre au cap avec sa fortune
» qui consistoit en étoffes de soie , dont
» il fit voir au capitaine plusieurs cham-
» bres pleines. Il n'eut pas l'adresse de ca-
» cher son dessein ; il fut pénétré. Le roi
» du pays qui en fut instruit lui fit des re-
» proches de l'ingratitude avec laquelle il
» se proposoit d'abandonner une nation
» qui l'avoit accueilli & enrichi , de quit-
» ter sa famille qui , privée de ses secours ,
» tomberoit dans la misere. L'Anglois fut
» touché de ces reproches ; il revint trou-
» ver le Hollandois , pour lui déclarer qu'il
» ne le suivroit pas. Il fit plus ; il débau-
» cha un matelot , qu'il engagea à désert-
» ter pour s'établir , comme lui , à Natal. »
Nous placerons le peu que nous aurons en-
core à dire de ce pays , en avançant sur la
côte orientale.





MONOMOTAPA.

L'EMPIRE du Monomotapa commence aux Cafres , & s'étend entre le quatorze & le vingt-cinquieme degres de latitude meridionale , & même plus loin , si , comme on le prétend , les Etats voisins ont été ses tributaires. Les peuples, nuds jusqu'à la ceinture , couvrent le reste de leur corps avec une toile de coton , ou des étoffes de soie , selon leur qualité , & mettent par-dessus une peau de lion ou de quelque autre bête sauvage , qui traîne à terre par derriere. Le roi n'est pas vêtu différemment que ses sujets. Sa monture ordinaire est un éléphant. L'alsinge , espece de cerf , d'une force , d'une grandeur & d'une vitesse extraordinaires , est employé quelquefois à la place des chevaux qui manquent dans cette contrée ; mais cet animal , difficile à accoutumer au service , est si funeste à ceux qui le montent , qu'il y a peu de gens , & sur-tout de rois , qui osent s'en servir. Les marques de la royauté sont une fleche & une bêche : la premiere annonce en lui le défenseur de ses peuples ; la seconde , que le travail de la terre est le plus noble de tous : c'est lui qui préside aux récoltes , & , lorsque la guerre l'en

empêche, l'impératrice remplit cette fonction. Le temps de la moisson est un temps de fêtes.

Les princes vassaux de l'empire sont en trop grand nombre pour ne pas exciter souvent des révoltes. La politique des souverains est de faire venir à leur cour, & élever avec leurs enfants les fils de ces princes.

Tous les ans, ils leur envoient des commissaires pour leur porter de nouveau feu. A l'arrivée de ce député de la cour, tout le monde éteint celui qu'il a dans sa maison. Le refus seroit regardé comme une rébellion; on va ensuite chez le commissaire pour en recevoir de nouveau.

Le roi gouverne avec moins de despotisme que dans les autres Etats. Il ne tire de ses sujets que quelques journées de service, & point de tribut. Lorsqu'on a des graces à lui demander, on lui fait des présents. Les marchands ne se présentent jamais sans une offrande; mais, s'ils ne le font pas, ils ne sont pas punis autrement que par la privation de l'honneur de revoir le monarque. On peut dire, à l'honneur du souverain, que les peuples sont sensibles à cette privation; c'est la preuve que les rois sont aimés, & qu'ils méritent de l'être. Ils n'exigent point, comme ceux de l'Orient, que leurs sujets se prosternent

lorsqu'ils sont admis devant eux ; on s'assied en leur présence. La distinction la plus flatteuse, & qui ne s'accorde qu'à des favoris, est de rester debout. Les maisons & les appartements n'ont point de portes ; on n'accorde qu'à quelques grands la permission d'en avoir. On est persuadé que le souverain veille pendant que le sujet dort tranquillement, & qu'il n'a rien à craindre sous sa protection. On dit qu'il y a dans des parties de ses Etats des femmes guerrières. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce sont des Amazones qui composent sa garde ; il a avec elles deux cents gros chiens qui couchent autour de son palais, comme les gardiens les plus fideles & les moins sujets à être corrompus.

La religion du Monomotapa est simple. On reconnoît un Dieu créateur & conservateur du monde ; on rend aussi beaucoup d'honneur à une vierge appelée *Alfiroo*. Il y a des temples & des couvents qui lui sont consacrés, & on y met fréquemment des filles qui y sont condamnées au célibat. Cette partie de leurs cérémonies religieuses, les honneurs qu'ils rendent à leurs morts, les prières qu'ils font pour eux, paroissent leur être venus des Abyssins.

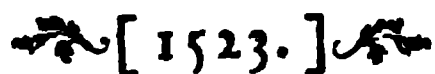
— [1510.] —

L'histoire de cet Empire ne remonte pas

plus haut pour nous qu'à cette année. L'empereur Alfamigar - Bachi , dont on n'a conservé que le nom , avoit laissé en mourant soixante-quatre fils , & n'avoit pas eu le temps de désigner son successeur. Tous ces princes se disputèrent la couronne , & périrent , à l'exception de trois , dont l'un se retira loin d'un pays déchiré par la guerre , & alla vivre ailleurs dans l'obscurité ; les deux autres s'accorderent à partager l'empire , au lieu de se le disputer plus long-temps. Pour ne pas diviser les Etats , ils firent le même accord qu'avoient vu autrefois les Thébains ; ils convinrent de régner successivement chacun six mois. Cet arrangement singulier , dont la Fable ancienne , ou , si l'on veut , l'Histoire , n'offre qu'un seul exemple ; n'eut pas de meilleures suites que celui des fils d'Œdipe. Cercut (c'est le nom d'un de ces deux rois) épousa Gildada : c'étoit une princesse , fille d'un roi voisin & puissant. Elle avoit de l'ambition & de l'orgueil ; elle ne put soutenir l'idée d'être sujette pendant une moitié de l'année , après avoir régné durant l'autre ; elle fit passer ses sentimens dans l'ame de son mari. La mort de son concurrent fut résolue & exécutée.

Cercut s'étoit rendu odieux par ce meurtre. Un de ses oncles , appelé Nahi , pro-

fit des dispositions des peuples pour le punir ; il le fit périr , ainsi que sa femme & ses enfants ; & il monta sur le trône. Le pere de Gildada voulut venger sa fille. Il arma contre Nahi ; la guerre fut longue & sanglante ; les avantages balancés de part & d'autre. Un événement singulier , & qui tient du roman , décida le triomphe de Nahi.



Le fils d'Alfamigar-Bachi , qui avoit quitté le Monomotapa , s'étoit établi dans une contrée éloignée , où il vivoit en simple particulier , des produits d'une terre qu'il cultivoit de ses mains. Il s'étoit marié , & avoit eu un fils qu'il nomma Alfondi. Ce jeune prince , élevé à la campagne , acquit de la force. Ses premiers jeux furent des combats contre des bêtes féroces. Il étoit parvenu à un âge où son courage demandoit à se signaler contre d'autres ennemis que les habitants des bois. Lorsqu'il entendit parler des troubles du Monomotapa , le desir de la gloire le conduisit dans ce royaume désolé ; quelques compagnons de son enfance le suivirent. Il se signala par des exploits qui fixerent sur lui l'attention & l'espérance de l'armée. Nahi , à qui le sang parloit peut-être en secret , fut sensible aux services

qu'il lui rendit, & lui confia le commandement de ses troupes. Alfondi répondit à sa confiance. En moins de six mois, il chassa les ennemis, & rétablit la paix. Nahi reconnoissant, voulant l'attacher à jamais à sa personne, lui donna sa propre fille pour épouse. Alfondi ne s'étoit point encore fait connoître; il fit venir son pere, qui dévoila le mystere de sa naissance. Nahi étonné l'embrassa : « Quand je suis » monté sur le trône, dit-il à son neveu, » l'odieux Cercut l'occupoit, & en étoit » indigne. J'ignorois qu'il existoit encore » un fils d'Alfamigar-Bachi; mon igno- » rance excuse mon usurpation, & je m'en » lave aussi-tôt qu'elle est dissipée. Remon- » tez sur ce trône qui vous appartient. » Le pere d'Alfondi ne prit la couronne que pour la remettre à son fils, qui fut reconnu souverain du Monomotapa, aux acclamations du peuple enchanté d'avoir pour maître son vaillant défenseur.

— [1560.] —

Le Jésuite Gonzalès Silveyra porta le premier l'Evangile dans le Monomotapa; il baptisa l'empereur & sa mere. Plus de trois cents seigneurs de sa cour imiterent cet exemple. Cette mission promettoit une moisson abondante, lorsque le prince qui étoit jeune se laissa prévenir contre la nou-

velle religion. On lui persuada que le religieux étoit un espion , un magicien , capable de détruire l'Empire par ses enchantements , & de faire périr tous ses sujets ; il chargea huit hommes de le défaire de cet homme dangereux. Les barbares le surprirent pendant son sommeil , l'égorgerent , & jetterent son corps dans la riviere. On dit que dans la suite le roi se repentit de sa barbarie , & qu'il punit les assassins. C'étoit une nouvelle injustice , puisque c'étoit lui qui les avoit armés. Il reçut de nouveaux missionnaires.

❧ [1569.] ❧

La nouvelle mission auroit eu des succès , si l'avidité des Portugais n'y avoit mis obstacle. Le pays fournissoit de l'or ; ce métal attira toute leur attention , & la découverte des mines d'où on le tiroit fut l'objet unique de leurs recherches. Barretto fut expressément envoyé d'Europe , avec du monde , pour la conquête de ces mines ; on lui donna même un missionnaire , qui devoit le conduire dans cette expédition. On le soumit aux conseils de ce religieux qui étoit un Jésuite , & l'ordre qu'on lui donna de les suivre aveuglément fit manquer son entreprise. Monclaros (c'étoit le nom du Jésuite) voulut qu'on traversât le Monomotapa ; c'étoit la

route la plus pénible & la plus dangereuse. Baretto, qui en proposoit une autre, fut obligé de se rendre à son avis.

Cette expédition fut malheureuse. On ne marcha qu'à travers des peuplades ennemies qu'il falloit à chaque instant combattre & vaincre. On raconte sérieusement des prodiges qui se répétèrent plusieurs fois, des entreprises de forcieres pour arrêter l'armée au passage. Il en vint une qui lui jetta des poignées de poussière, & contre laquelle Baretto fit pointer le canon, contre lequel ses charmes ne la défendirent point; aussi, dit un historien, le canonier, en y mettant le feu, avoit prononcé une priere qui détruisoit l'enchantement.

Après avoir fait bien des pertes, le Jésuite Monclaros voulut qu'on s'en retournât. C'étoit lui qui avoit obligé de prendre ce chemin : il eut l'impudence d'en accuser Baretto, & de lui en faire des reproches. Le général Portugais y fut sensible, qu'il mourut deux jours après.

Son successeur, Vasco-Homen, que désignoient des instructions particulieres & cachetées, qu'on ne devoit ouvrir que dans le cas où Baretto périroit, n'osa pas contredire le Jésuite. On s'en retourna avec lui dans le lieu d'où l'on étoit parti; & ce ne fut qu'après qu'il fut embarqué pour l'Europe, qu'on tenta encore le

voyage aux mines , par la route proposée d'abord par Baretto. Les Africains , ne pouvant s'opposer par la force aux projets des Portugais , en firent manquer l'effet par la ruse. Ils leur montrèrent quelques mines très-pauvres , qui les dégoûterent de faire des recherches qui ne les indemniferoient pas des peines qu'ils prendroient.



S O P H A L A.

[1508.]

LE royaume de Sophala , célèbre par ses mines d'or , a passé auprès des premiers navigateurs pour l'antique pays d'Ophir , d'où Salomon tiroit tous les ans ce métal précieux ; il est actuellement soumis aux Portugais. François Aunaya y aborda le premier ; il avoit avec lui un Arabe nommé Zacote , qui étoit dévoué à sa nation , & qui lui rendit de grands services dans cette occasion. Le roi qui étoit alors sur le trône se nommoit Juséf ; il étoit vieux , aveugle , & Mahométan. On lui fit demander la permission de bâtir un fort à Sophala. Le roi surpris ne se voyoit pas en état de refuser une grace qu'on auroit obtenue par la force ; il l'accorda, Son gen-

dre, Mengo-Musaph, prince vaillant & courageux, que les Arabes qui commerçoient sur ces côtes avoient instruit du caractère violent des Portugais & de leur usurpation, essaya en vain de porter son beau-pere à éloigner ces étrangers redoutables, qui venoient avec de belles paroles offrir les avantages de leur commerce aux nations, & qui finissoient par les soumettre : « Que puis-je dans ce moment, ré-
» pondit le roi ? Vous sçavez l'état de mes
» forces, & vous connoissez les armes ter-
» ribles de ces guerriers. Il faut céder ;
» mais le temps dissipera vos inquiétudes ;
» le climat de ce pays ne peut que leur
» être funeste. Attendons qu'il les ait dé-
» truits en partie, & alors nous les chasse-
» rons facilement de leur fort. »

Les remontrances des Arabes qui se joignirent au prince déterminèrent enfin le roi à agir. Il profita de l'instant où les Portugais, affoiblis par les maladies, avoient encore diminué de nombre par le départ de leurs vaisseaux. Il attaqua le fort ; mais les Européens prévenus se défendirent avec courage. Zacote leur amena du secours, avec lequel ils repoussèrent les assiégeants jusques dans la ville, où ils entrèrent avec eux ; ils marcherent au palais, & pénétrèrent jusqu'à l'appartement du roi. Le vieillard, ranimant ses forces, saisit un javé-

lot ; & , le lançant devant lui , il tua quelques Portugais , tout aveugle qu'il étoit , & blessa même Aunaya ; celui-ci s'élança sur lui , & lui abattit la tête d'un coup de sabre.

La mort du roi répandit la terreur parmi les Africains. Aunaya , que sa fureur avoit emporté , sentit les conséquences de ce coup terrible. Il s'efforça de gagner l'amitié des peuples , en affectant de la clémence : « Vous avez vu qu'on ne nous at-
» taque pas en vain , leur dit-il ; mais des
» hommes courageux , satisfaits de la pu-
» nition des auteurs de leurs injures , par-
» donnent à ceux qui y ont pris part par
» foiblesse ou par obéissance ; vous n'é-
» prouverez que nos bontés. »

Aunaya reçut dans ce temps un renfort sur lequel il ne comptoit point. Un vaisseau parti de Lisbonne avoit échoué dans le voisinage du cap Corientes ; l'équipage s'étoit sauvé à terre. Là , il s'étoit partagé en plusieurs troupes , qui chacune , cherchant un lieu où elles pussent trouver des secours , prit des routes différentes. Une de ces troupes , au nombre de vingt , arriva à Sophala , pendant que le fort étoit menacé , & ce secours fut regardé comme envoyé par le ciel. Les autres Portugais de l'équipage furent sans doute moins heureux ; car on n'entendit plus parler d'eux.

On ne s'accorde point sur le successeur qu'on donna à Juséf. Les uns veulent que son fils, Soliman, fût reconnu ; les autres, que les Portugais mirent sur le trône le perfide Zacote qui les avoit si bien servis. Oforio raconte qu'ils le conduisirent au palais, l'assirent sur le trône, & crièrent aux peuples : « Voilà votre roi ; prosterner-
» nez-vous, & rendez - lui vos homma-
» ges. »

Que ce soit Soliman ou Zacote qui ait succédé à Juséf, on ignore la durée de ce regne ; Sophala resta aux Portugais, où ils sont encore les maîtres. Aunaya mourut peu de temps après cette révolution, & ses successeurs affermirent son ouvrage.

La religion des habitants de ce royaume est peu connue. La seule cérémonie dont on parle est l'observation de certains jours de la lune, tels que le 1^{er}, le 6^e, le 7^e, le 11^e, le 16^e, &c. Ils font ces jours-là des espèces d'offrandes à leurs parents morts dont ils conservent les os. Ils leur présentent des mets, & ne touchent à aucun avant de les avoir servis. Les prières qu'ils leur adressent ont toutes pour objet la conservation & la prospérité du roi.

Les mines d'or du pays rendent aux Portugais deux millions de miticals par an ; & le mitical vaut environ quatorze livres, argent de France.

[1200.]



MONBAZE ET QUILOA.

[1200.]

LA côte de Zanguebar offre plusieurs royaumes fréquentés par les Européens , & qui ne nous en sont pas mieux connus. Nous nous arrêterons à ceux de Montbaze & de Quiloa , dont l'histoire est liée , & dont les capitales sont chacune dans une isle.

La ville qui donne son nom à ce dernier fut , dit-on , fondée par un prince Persan. Hosheim , roi de Schiras , avoit laissé sept fils ; l'un d'eux , nommé Hali , devoit le jour à une esclave Abyssinienne. Le mépris avec lequel le traitoient ses frères le détermina à s'expatrier , & à chercher fortune ailleurs ; ce fut sur la côte de Zanguebar qu'il vint s'établir. Ce pays étoit connu par ses richesses qui y attiroient les marchands de l'Asie. Il toucha d'abord à Magadoxo , d'où il se rendit à Brava , qu'il quitta encore. Ces contrées étoient déjà peuplées & soumises à des maîtres. Il chercha des déserts où il ne trouveroit personne pour lui disputer la possession du pays dont il voudroit s'emparer , & où il pût s'établir avec ceux qui

l'avoient suivi. La baie de Quiloa parut lui offrir ce qu'il desiroit. Les peuplades Cafres, qui étoient répandues dans les environs ; lui céderent volontiers des terres qu'elles n'occupoient pas ; il y fonda le royaume de Quiloa. Ses successeurs, jusqu'à l'arrivée des Portugais, n'offrent rien à la curiosité ; on s'est contenté de recueillir leur descendance & la durée de leur regne.

— [1500.] —

Les Portugais avoient découvert Monbaze & Quiloa deux ans auparavant. Cabral y toucha cette année. Le roi de ce dernier endroit s'appelloit Ibrahim. Il ne s'étoit élevé que par le meurtre de son prédécesseur ; le ciel sembloit avoir amené les Européens pour le punir. Il parut recevoir avec plaisir l'envoyé Portugais qui lui annonça que Cabral avoit pour lui des lettres de son maître, qu'il se feroit fait un honneur de lui apporter lui-même, si sa charge d'amiral lui avoit permis de descendre à terre ; il se prêta même à accorder la prière qu'on lui faisoit de les aller recevoir sur les vaisseaux, où il auroit une conférence avec Cabral.

Ce voyage du roi se fit avec beaucoup de pompe, & les Portugais le traiterent avec respect ; ils convinrent d'envoyer des

ambassadeurs au prince pour conclure un traité. Mais , dans l'intervalle de vingt-quatre heures qui s'écoulerent entre cette conférence & le départ des ambassadeurs , les dispositions du roi avoient changé. Les Arabes , qui étoient jaloux du commerce qu'alloient ouvrir les Européens, & qui devoit faire tomber le leur , les peignirent sous des couleurs si odieuses , que le roi ne voulut plus continuer la négociation , & prit des précautions pour se défendre si on l'attaquoit , & se mettre en état d'attaquer le premier.

Il ne cacha point aux Portugais les raisons de sa défiance : « Depuis que je suis » sur le trône , leur dit-il , je n'ai point eu » de maîtres , & je ne veux point en recevoir. Votre conduite à Sophala & dans » tous les lieux où l'on vous a reçus , me » force à vous empêcher de vous établir » dans mes Etats. Si mes sujets se sont passés » jusqu'à présent de vos marchandises , ils » peuvent s'en passer encore. Continuez » votre chemin ; passez dans d'autres lieux , » & laissez-nous ici tranquilles. »

Cabral n'étoit pas en état de donner la loi , puisqu'il se retira ; mais il regarda le refus d'Ibrahim comme une insulte faite à sa nation ; & il ne songea qu'à la vengeance.

[1505.]

Ce fut Almeyde qui vint, avec une flotte & des troupes , marquer le mécontentement des Portugais contre Ibrahim. Ce prince , hors d'état de se défendre , ne soutint pas la fermeté qu'il avoit montrée à Cabral. A l'approche d'Almeyde , il prit la fuite. Les habitants , abandonnés par leur lâche souverain , engagèrent Mahmud-Ancon à se mettre à leur tête ; mais l'effroi les saisit à leur tour. Lorsque les Portugais furent débarqués , ils passèrent aussi dans le Continent. Les vainqueurs entrèrent dans la ville sans opposition , & la pillèrent. Le butin fut enfermé dans une maison où l'on en fit ensuite le partage. Le général se contenta d'un arc pour sa part.

Almeyde se hâta d'élever un fort près du rivage pour défendre sa conquête dans le besoin ; mais il vit bientôt que les Africains ne songeoient pas à l'attaquer. Il engagea Mahmud à revenir avec les troupes qui l'avoient suivi : « Vous n'avez rien à » craindre , leur dit-il à leur retour ; vous » devez nous remercier de vous avoir dé- » fait d'un tyran. La clémence du roi puis- » sant auquel j'obéis m'ordonne de vous » offrir ses bienfaits ; il ne demande de » vous que du respect & un tribut. » On

se crut trop heureux d'accéder à ces conditions.

Almeyde voulut donner un roi à Qui-loa, & son choix tomba sur Mahmud. Pour donner à son exaltation un air de magnificence & de pompe propre à en imposer, & sur-tout à faire sentir aux peuples qu'ils dépendoient du Portugal, il fit élever un échafaud sur la place publique. On y plaça un trône avec la couronne; il y monta avec sa suite, & Mahmud au milieu d'elle; un héraut cria : « Ibrahim » étant déchu du trône par sa mauvaise » conduite & ses trahisons, le lieutenant- » général du roi de Portugal & ses officiers » présents en étant devenus maîtres par » droit de conquête, ils en disposent en » faveur de Mahmud-Ancon, en récom- » pense de son mérite & de son zèle, à » condition qu'il paiera un tribut au roi » de Portugal. » Tout le monde cria aussitôt : *Vive Mahmud !*

Le nouveau monarque prouva sur le champ qu'il méritoit le trône. A peine avoit-il été couronné, qu'en remerciant Almeyde, il lui tint ce discours : « J'étois » l'ami du prédécesseur d'Ibrahim; je ne » reçois sa succession que parce que l'infor- » tuné ne peut plus en jouir : mais il a laissé » un fils; cet enfant a des droits au trône; » sa jeunesse ne lui permet pas de l'occuper

» encore. C'est un dépôt que je dois lui
» garder : permettez-moi de le reconnoître
» d'avance pour mon successeur. Je serois
» indigne de ce que vous avez fait pour
» moi , si j'en jouissois sous une autre con-
» dition. Mes fils partagent mes sentiments ;
» ils croiroient se couvrir d'opprobre &
» d'infamie , s'ils en avoient d'autres. Je
» leur dois un exemple de fidélité & de
» probité ; & ce patrimoine que je veux
» leur laisser est au-dessus des empires. »
Almeyde , étonné de ce défintéressement ,
l'admira , & consentit à la demande de
Mahmud.

Après cette expédition , Almeyde passa
à Monbaze. Le nom Portugais y étoit dé-
testé ; Gama en avoit fait l'épreuve peu
d'années auparavant : il n'y avoit trouvé
que des ennemis prêts à le recevoir , &
qui le forcèrent à s'éloigner. C'étoit en-
core un affront qu'Almeyde croyoit avoir
à venger , & qui lui fit tourner ses armes
contre cette ville. Il y fut reçu avec plus
de courage qu'à Quiloa. Ce ne fut qu'a-
près un combat long & opiniâtre qu'il
entra dans la ville , où le combat se re-
nouvilla. Les habitants , du haut de leurs
maisons , faisoient tomber sur ses troupes
des grêles de fleches & de pierres. Pour
leur fermer le passage des rues , ils détrui-
soient leurs habitations , & formoient de

leurs décombres une sorte de rempart qu'il falloit emporter.

Les obstacles ne firent qu'aigrir les Portugais ; leur courage reprit de nouvelles forces , & ils arriverent au palais du roi. Ce prince timide en étoit sorti par une porte de derriere , avec ses femmes & sa famille , pour se réfugier dans un bois de palmiers où il resta caché. Le lendemain un Arabe , tenant un drapeau blanc à la main , vint trouver les Portugais , & demander la paix au nom de son maître. Il offroit d'avance de se reconnoître vassal du Portugal , & de se rendre tributaire. Il demandoit une conférence pour signer le traité , & offroit de venir , pourvu qu'on lui donnât des ôtages.

La fierté d'Almeyde s'indigna de cette précaution , dont les peuples infortunés de ces contrées avoient assez appris la nécessité à leurs dépens ; il offrit son gantelet & son casque. Ces armes défensives ne parurent pas au roi de Monbaze une sûreté suffisante ; il n'osa pas s'y fier ; & la ville fut pillée & brûlée. Elle fut rebâtie ensuite , & devint la capitale du royaume de Mélinde , & le séjour de ses rois & des gouverneurs Portugais.

L'infortuné souverain de Monbaze se retira sur le Continent , où , content d'une partie des Etats qu'il y possédoit , il se mit

sous la protection du souverain du Monocmugi, son plus proche voisin, mais dans les Etats duquel les Européens ont essayé vainement de s'établir & de pénétrer.

Parmi les peuples soumis à l'ancien royaume de Monbaze, il n'y en a point de plus féroces que les Cimbis. On croit qu'ils ont une origine commune avec les Barbares établis au nord du cap de Bonne-Espérance, & qui ont envoyé des colonies à travers l'Afrique, de la côte occidentale à l'orientale. Ils ont les mœurs & la fureur des Giagues. Comme eux, ils sont anthropophages. Ils ont un chef, quelquefois tributaire, & plus souvent indépendant. Ce chef, respecté comme un dieu, prend le titre d'empereur de toute la terre. Ils n'ont aucun culte; &, s'ils reconnoissent des divinités, bien souvent ils les bravent. Si la pluie manque de rafraîchir leurs campagnes, après une longue chaleur qui les a desséchées, ils s'assemblent, prennent leurs armes, & lancent leurs fleches contre le ciel, pour le punir, disent-ils, de faire souffrir un peuple aussi respectable & aussi puissant que le leur.





M É L I N D E.

[1498.]

C E fut en cette année que Vasco de Gama aborda pour la première fois à Mélinde. Jusqu'à l'arrivée des Portugais, ce royaume n'est point connu; &, depuis leur arrivée, on en sçait peu de chose. Enchantés de l'alliance qu'ils firent avec ce peuple, & de la fidélité avec laquelle elle a été observée, ils n'ont parlé que du respect des rois de Mélinde pour celui de Portugal. Ils le poussent si loin, que l'un d'eux, recevant un facteur Portugais, envoya toute sa cour au-devant de lui, avec un grand nombre de femmes qui brûlerent des parfums sur son chemin. Ces détails auroient pu être remplacés par d'autres sur l'état de cet empire; mais on n'a pas jugé à propos d'en donner.

La réception que l'on fit à Gama lui fut d'autant plus agréable, que par-tout sur son passage on lui avoit tendu des pièges qu'il n'avoit évités que difficilement. Il donna une si grande idée de son maître au roi de Mélinde, que celui-ci desira de lui envoyer un ambassadeur, & fit promettre à Gama de venir le prendre à son

retour des Indes. Le Portugais, outre cet accueil, trouva aussi un pilote qui lui servit de guide dans sa navigation.

✂[1500.]✂

Cabral, à son passage à Calécut, toucha également à Mélinde, où il fut reçu comme Gama. Il fit présent au roi d'une bride & d'une selle fort riche. Le prince vint sur le vaisseau le remercier de ce présent; &, en s'en retournant, il en fit orner le cheval qui l'attendoit sur le rivage. Cabral remarqua une cérémonie superstitieuse. Dès que le roi fut à cheval, on éventa un mouton, autour duquel il fit plusieurs tours, en prononçant quelques prières. On ne dit point quel étoit l'objet de cette cérémonie : il se peut que ce fût une précaution pour purger le présent de tout maléfice ; car l'ignorance, qui croit qu'on en peut jetter, ne doute pas qu'il n'y ait aussi des moyens d'en préserver.

✂[1508.]✂

Almeyde avoit établi un comptoir à Mélinde. La faveur dont le roi honoroit les Portugais fit murmurer les peuples voisins. La ville d'Oja, habitée par des Arabes, entreprit de le dégoûter de ces étrangers, & de les lui faire chasser en lui déclarant la guerre. Il fut maltraité pendant l'éloigne-

ment des flottes. Mais, à leur retour, il leur demanda vengeance ; & les Portugais crurent la devoir à un allié fidele. Tristan d'Acunha s'avança vers cette ville avec ses vaisseaux. Il fit sommer le Chéick de venir lui parler : « Musulman & soumis au » Soudan du Caire, successeur de Mahomet, je ne puis, répondit le Chéick, » traiter avec les ennemis de ma religion. »

Alphonse débarqua avec les troupes de terre. Il fit le siège d'Oja, qui fut prise & brûlée. On raconte que, dans une action où les ennemis battus avoient pris la fuite, un officier nommé George Silveyra, qui les poursuivoit, rencontra un jeune Maure qui cherchoit à l'éviter, avec une jeune femme d'une beauté extraordinaire. Il courut à eux pour les saisir. Le Maure s'arrêta, & pria la femme de s'éloigner, & de se mettre en sûreté pendant le combat qu'il alloit soutenir, lui promettant de la rejoindre s'il étoit vainqueur, & se félicitant de mourir pour la sauver s'il étoit vaincu. La jeune femme refusa de le quitter : « Il faut combattre, lui dit-elle ; tu ne » peux fuir sans honte ; je serois la première à t'arrêter. Mais je resterai auprès » de toi ; je t'animerai par ma présence ; » & , si tu pérís, ce poignard me rejoindra » à ce que j'aime. Je ne lui survivrai point ; » il aura fait son devoir, & je ferai le

» mien. » Silveyra , touché de ce spectacle , s'écria : *A Dieu ne plaise que je rompe de si beaux nœuds.* Il leur permit de continuer leur marche. Il arrêta ses soldats , qui , moins sensibles que lui , vouloient courir après eux , & il les ramena vers la ville.

Tristan d'Acunha porta sur le champ ses armes contre Brava. Cette ville offre un phénomène singulier en Afrique. C'est une république , & la seule qui existe dans cette vaste contrée. Sept freres , qui fuyoient la tyrannie de Lacah , l'un des petits rois de l'Arabie heureuse , en furent , dit-on , les fondateurs ; elle est gouvernée par douze Chéicks Arabes. Elle ne put résister aux Portugais , qui la pillèrent & la brûlerent. Sans doute que , pour la rétablir , les braves républicains consentirent à se rendre tributaires de ceux qui les avoient ruinés.

D'Acunha fut moins heureux dans l'attaque de Magadoxo , capitale du royaume de ce nom , & dont on ne connoît presque que cette entreprise infructueuse. Il passa à l'isle de Socotra , la plus grande qui soit à l'entrée de la mer Rouge , dont les habitants ont reçu la religion Jacobite de l'Abyssinie. Ce sont des hommes foibles & grossiers ; mais qui ont en partage la douceur qui manque à leurs fem-

mes. Celles-ci, féroces & guerrières, manient les armes, & se mêlent plus des combats que des affaires de leur maison. Elles ont l'usage qu'on prêtoit aux Amazones, de demander des enfants aux étrangers qui abordent dans leur isle. D'Acunha s'en rendit maître. C'est à la prise de la ville qu'ils trouverent dans un puits un aveugle qui, resté seul par la fuite de la garnison, y étoit descendu pour se dérober à la fureur des vainqueurs. On connoît sa réponse, lorsqu'on lui demanda comment il avoit pu y descendre : *Les aveugles ne voient que le chemin de la liberté.* Ce bon mot lui valut la sienne.

L'histoire de cette partie de l'Afrique ne nous conduit pas plus loin : il n'y a gueres que des commerçants qui s'y rendent ; & les affaires de leur négoce ne leur permettent pas de prendre beaucoup d'informations, & d'en donner. Le dernier royaume qui se présente encore est celui d'Adel, dont les habitants sont Mahométans & sous la protection de la Porte. Voisin de l'Abyssinie, c'est avec elle seule qu'il a des démêlés ; & , en parlant de cet Empire, nous avons rapporté les principaux événements qui regardent Adel.

F I N.



T A B L E

*Des Matieres les plus intéressantes,
contenues dans les Anecdotes
Egyptiennes.*

[Nota. A la suite de cette Table sont celle des Anecdotes de Barbarie, celle d'Abyssinie, & celle des Anecdotes des Côtes Occidentale, Méridionale & Orientale de l'Afrique.]

A

A DULATION impudente ;	Page 86
Ambition d'une reine d'Egypte ,	113-114-115
d'Octave trompée ,	140
Amours d'Antoine & de Cléopatre ,	135-136-137
Antiquité des Egyptiens ,	1
de leurs usages & de leurs loix ;	22
Armées prodigieuses ,	14-27-29
Artifice heureux ,	143-144
Atrocité révoltante ,	107
Avarice extraordinaire ;	33
autre ,	38
autre ,	121-122
Aventure intéressante & fabuleuse ;	34-35-36
Avec hardi ,	214

B

B ATAILLE d'Asium & ses suites ;	138
de Hattin funeste aux Chrétiens	
de la Palestine ,	198

DES MATIERES. 151

<i>Bibliothèque d'Alexandrie</i> , par qui fondée,	78
<i>Celle du Brucchion brûlée</i> ,	133
<i>Celle du Sérapion</i> a le même fort,	146
<i>Bauf Apis</i> , divinité des Egyptiens,	61
comment traité par Cambyse, <i>ibid.</i>	
par Darius Ochus,	70
<i>Bonté d'un Calife</i> ,	156
Effets qu'elle produit,	157

C

C ANAL entrepris & abandonné,	49
<i>Caractères hiéroglyphiques</i> : par qui inventés,	10
<i>Cause de l'expédition de Cambyse en Egypte</i> ,	55
<i>Chevelure de Bérénice</i> mise au rang des astres,	85-86
<i>Chronologie</i> difficile à concilier,	2-3-4-5
<i>Commerce</i> florissant,	82-83
<i>Conjecture</i> sur la chronologie Egyptienne,	4-5
<i>Conquête de l'Egypte</i> par les Ethiopiens,	43
par les Perses,	57
par les Grecs,	71-72
par les Romains,	140
par les Arabes,	141-142-
143-144	
par les Turcs,	219
d'Alexandrie,	144
<i>Conseil singulier</i> ,	55-56
autre de Caton,	125
autre peu honnête de Cicéron,	128-29
autre barbare,	131
<i>Contestation</i> entre un Calife & son Vizir,	187
<i>Cruauté inouïe</i> ,	148

F

F ABLES, liées à l'histoire d'Égypte,	8-9
autres,	21-26-28-26-30-34-35- 36-42-43
Fait horrible,	38
Famine affreuse,	166-167-168
Fanatisme & ses effets,	149
Faste & richesses de la fameuse Cléopâtre,	134- 135
Femmes qui prennent part à une révolution,	187
leur vengeance atroce,	ibid. 182
Férocité barbare,	76
Fête pompeuse,	80
Fidélité extraordinaire,	100
Finesse grossière,	40
Foiblesse d'un Calife,	169-170
Folies & extravagances d'un Calife,	161-162- 163
Fondation de Memphis, à qui attribuée,	8-16
du Caire, par qui,	151
Forfaits odieux,	88-92-93

G

G ÉNÉROSITÉ mal récompensée;	99
autre admirable,	105
Gouvernement sage & rare,	45-46
modéré d'Alexandre,	72
Grandeur d'ame,	184-185-209

H

H ABILETÉ d'un général Spartiate;	68
Haine ingénieuse d'une reine d'Égypte,	17
Hardiesse d'un Grammairien,	74
autre d'un ambassadeur Romain,	103
autre d'un général Arabe,	143
d'un Vizir,	187
<i>Anecd. Afr.</i>	X x

<i>Hardiesse</i> admirable ,	188-189
autre d'un esclave ,	199
d'une femme ,	209
<i>Hiéroglyphes</i> : par qui inventés ,	10, 11
<i>Histoire</i> au sujet des mines d'émeraudes ,	221-
	222
<i>Humiliation</i> d'un gouverneur de Damas ,	155

I

I <i>DÉE</i> singulière ,	55
<i>Idolatrie</i> des Egyptiens ,	8
<i>Impiété</i> d'un roi d'Egypte ,	32
autre ,	42-50
<i>Imprudence</i> d'un roi d'Egypte ,	55-56
autre ,	66-67-70
de deux ministres Arabes ,	158
<i>Ingratitude</i> de Ptolomée envers le grand Pom- pée ,	132
<i>Inondations</i> du Nil rendues uniformes ,	19
<i>Invasion</i> des rois pasteurs ,	18
<i>Ironie</i> déplacée ,	176
<i>Israélites</i> pris pour les pasteurs qui envahirent l'Egypte ,	18
Sous quel roi on croit qu'ils furent accablés de travaux ,	33
<i>Juifs</i> persécutés ;	90-175
<i>Justice</i> rigoureuse & jugements après la mort des rois ,	25-26

L

L <i>ABYRINTHE</i> , par qui bâti ,	46
<i>Lac</i> Moëris , par qui creusé ,	19
son utilité ,	<i>ibid.</i> 20
<i>Leçon</i> terrible ,	24
ingénieuse ,	53
<i>Lettre</i> remarquable ,	55-56

DES MATIERES. 155

<i>Lettre</i> modeste ,	144-145
autre singuliere ,	225
autre d'un Arabe ,	228
<i>Liberté</i> d'un Vizir punie ,	218
<i>Loix</i> des Egyptiens ,	22-23-24-25
autres ,	41-54
autres ridicules ,	161

M

M AMELUCS : milice redoutable , par qui formée ,	207
sa puissance ,	216
<i>Manifeste</i> injurieux & indécent ,	160
<i>Mausolée</i> superbe : sa description ,	14-15-16
autre singulier ,	39
autre ,	84
<i>Médecine</i> Egyptienne ,	11-12
<i>Mines</i> d'éméraudes perdues , & comment ,	220-221-222
<i>Modération</i> admirable ,	74
autre intéressée ,	178
<i>Modestie</i> d'un roi d'Egypte ,	103-104
autre rare ,	176

O

O BSERVATIONS intéressantes ,	2-3-4
<i>Oracle</i> supposé ,	128
<i>Orgueil</i> insolent ,	31-50-51-95-96
<i>Origine</i> des hiéroglyphes ,	10
de la médecine ,	11-12
de plusieurs fables ,	26
des Mamelucs ,	207
<i>Ouvrage</i> reçu ,	197, 198
<i>Ouvrages</i> prodigieux ,	8-8-19-20-30-31-36-37-38-40-49

P

P AROLLES remarquables ;	79-153-154-198-199
<i>Parricide</i> horrible ,	88
<i>Pasteurs</i> envahissent l'Egypte ,	18
<i>Pêche</i> singulière ,	136
<i>Persecution</i> contre les Juifs ,	90-91
autre contre les Chrétiens & les Juifs ,	175-176
autre contre les Chrétiens ,	204-205
<i>Peste</i> jointe à la famine ,	169
<i>Pillage</i> & ruine de Thèbes ,	119
<i>Politique</i> adroite ,	135-136
autre ,	142
autre ,	190-191-192-193
<i>Précaution</i> singulière ,	34
<i>Profanation</i> révoltante ,	127
<i>Projets</i> ambitieux de Cléopâtre sans succès ,	139
<i>Prophétie</i> accomplie ,	70
<i>Protection</i> accordée aux lettres ,	78
<i>Proverbe</i> remarquable ,	163
<i>Punition</i> étrange :	94
<i>Pyramides</i> : leur description ,	36-37-38

R

R AILLERIE insultante ,	183
<i>Rebellion</i> punie ,	159-160
<i>Recit</i> fabuleux ,	166
<i>Réponse</i> sage ,	31
autre ,	50
autre du Calife Omar ,	146
autre hardie d'un général ,	186
<i>Révolte</i> générale ,	112
d'Ali-Bey ,	224

DES MATIERES. 157

<i>Rois d'Egypte</i> :	leur succession confondue ,	5
	pasteurs ,	18
	attachés au char du vainqueur ,	31
<i>Romains</i> (les)	pacificateurs & protecteurs des	
	rois ,	103-104
<i>Ruse ingénieuse</i> ,		136-137.

S

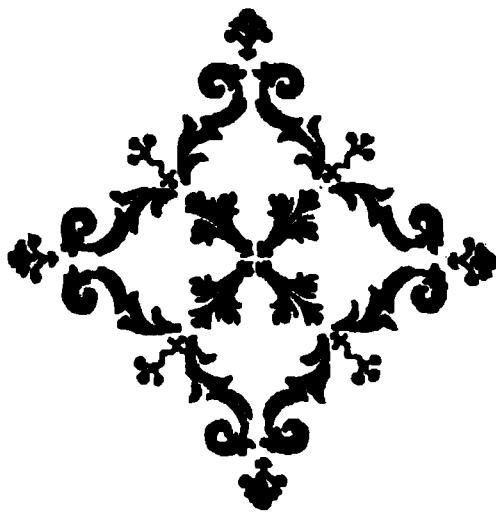
S ACRIFICE	singulier ,	96-97
<i>Sagesse</i>	d'un roi d'Egypte ,	79
	d'un ambassadeur Romain ,	117-118
<i>Satire</i>	méprisée ,	156
<i>Satirique</i>	puni ,	81-82
<i>Sciences & arts</i>	des Egyptiens ,	9-10-11-12
	se répandent au-dehors pour fuir l'in-	
	justice ,	108
<i>Serment</i>	refusé par S. Louis ,	211
<i>Singularité</i>	remarquable ,	47
<i>Système</i>	vraisemblable ,	4-5
<i>Songes</i>	pris pour des avis du Ciel ,	28-44-45-73
<i>Sources</i>	du Nil ,	20
<i>Spécifique</i>	singulier ,	32-33
<i>Superstition</i>	ridicule & cruelle ,	130
	autre funeste ,	216
<i>Supplique</i>	hardie ,	158

T

T EMPÉRANCE	des ambassadeurs Romains à	
	la cour d'Egypte ,	109
<i>Testament</i>	en faveur de la République romaine ,	116
	autre ,	121
<i>Trahison</i>	horrible ,	179-180
<i>Traité</i>	de Damiette ,	209
	Comment ratifié ,	210-211
<i>Traitement</i>	inhumain ,	52
	autre fait à Chatillon ,	190
<i>Tyrannie</i>	d'un roi d'Egypte ,	110-122

U

V ENGANCE ingénieuse ,	17
autre ,	33
insultante ,	58
barbare ,	63
autre ,	171
autres ,	181-182-215
<i>Union</i> remarquable ,	45-46
<i>Voyage & aventure</i> d'un roi d'Egypte ,	125
<i>Usages</i> des Egyptiens ,	22-23-24-25
<i>Usurpation</i> singulièrement justifiée ,	202



TABLE

*Des Matieres principales , contenues dans
les Anecdotes de Barbarie.*

Où l'on a fait entrer celles de *Maroc* , d'*Alger* , de
Tunis & de *Tripoli* , qui en sont inséparables.

[B. indique la *Barbarie* , M. *Maroc* , A. *Alger* , Tun.
Tunis , Trip. *Tripoli*.]

A

A DMIRATION des ambassadeurs de Tripoli pendant leur séjour à Paris ,	Trip. 10-11
Aaressé d'un geolier ,	B. 13
Alcoran : comment prêché ,	B. 22-23
Amour irrité ,	M. 7
Apostasie du duc de Ripërda ,	M. 52
Arianisme : par qui porté en Afrique ,	B. 4
Artifice d'un roi Almohade ,	B. 51
autre singulier ,	M. 17-18
autre ,	M. 34
Assassinat puni ,	M. 15-16
autre ,	M. 24
autre ,	A. 5
Atrocités ,	M. 38-39-41-42-43-55-56-57-58-59
autre ,	A. 49
autre ,	Tun. 27
Avarice insatiable ,	M. 44
autre ,	A. 24
Aventure singuliere ,	B. 52

B

- B**ARBARIE. Voyez *Supplice & Cruautés*.
Bastion de France pris par les Algériens, *A.* 42-43
Beylick: titre de dignité; son origine, *Tun.* 15
Bienfaisance, (traits de) *Tun.* 16-17
Bombardement d'Alger; *A.* 47-48
 autre, *ibid.*
 autre par les Danois, *A.* 60
 de Tripoli par les François, *Trip.* 7-8

C

- C**HANGEMENT dans la forme du gouverne-
 ment d'Alger, *A.* 37
 dans celui de Tripoli, *Trip.* 5-6
Chérif: titre de dignité, *M.* 1
Clémence (trait de) inouïe; *M.* 49
Combat de deux freres, *M.* 32-33
Conquête de l'Afrique par les Vandales, 3
 par les Romains, 11-12-13-14
 par les Arabes, 18-19-20
 de l'Espagne par les Arabes, 24-25
 de la Sicile par les mêmes, 29
 de l'Egypte par les mêmes, 37
 du royaume de Trémécen, *B.* 33
 d'Oran par les Espagnols, *A.* 2
Constance admirable d'un roi d'Afrique, 14-15-16
 autre, *B.* 54
Consul François mis dans un mortier à bombes, *A.* 49
Courage étonnant d'une femme, *B.* 23
Cruautés inouïes, *M.* 23-24-28-38-38-41-42-43-45-55-57
 autre, *Tun.* 27

D

D ÉPATE des Portugais ,	M. 3
Démolition de Mahadie ,	Tun. 11-12
Déposition d'un souverain ,	M. 47
Désespoir courageux ,	A. 78
Deuil , de quelle couleur ,	M. 22
Dévotion singulière ,	A. 22
Discours singulier ,	A. 10-11-12
autre d'un ambassadeur d'Alger à Louis XIV ,	A. 51-52-53
Disgrace du duc de Ripérda ,	M. 54
Disparition soudaine d'un souverain ,	B. 56
Dynastie des Faumites ,	B. 33
des Marabours ou Almoravides ,	B. 40
des Almohades ,	B. 49
des Bimerinis ,	B. 59

E

E SCLAVE Chrétien puni ;	A. 46
Evénement remarquable ,	B. 24-25
autre ,	M. 51-52
Excès reprimés ,	Tun. 28
Expédition des Vandales en Afrique ,	B. 3
des Romains dans le même pays ,	B. 11-12-13-15
des Arabes ,	B. 18
des mêmes en Espagne ,	B. 24-25
Extrémités où est réduit un roi d'Afrique assiégé ,	B. 14
autres ,	B. 60

F

F AMILLE nombreuse ,	M. 25
Fanatisme heureux ,	M. 10

<i>Fatimite</i> : dynastie de ce nom par qui fondée,	B. 33
<i>Féroçité</i> , (trait de) M. 38-39-41-42-43-55-56-57-58-59	
<i>Festins</i> singuliers ,	B. 60
<i>Fondation</i> d'une ville superbe & peu connue,	M 20-21
de la ville & du royaume de Fez ,	M. 27
de Maroc ,	M. 41
de la ville d'Alcassar ,	B. 52
du royaume d'Alger ,	A. 4
<i>Fortune</i> surprenante d'un esclave ,	A. 22-23-25-26
autre ,	Tun. 9-10-11-15-16

G

<i>GÉNÉROSITÉ</i> admirable ,	Tun. 22-23
<i>Grandeur</i> d'ame & générosité réciproque ,	B. 6
autre d'un capitaine Algérien ,	A. 49-50

H

<i>HARDIESSE</i> d'un chirurgien François ,	Tun. 24
<i>Héroïsme</i> surprenant ,	Tun. 22-23
<i>Histoire</i> de quatre pommes d'or ,	M. 4-5
<i>Hypocrisie</i> ambitieuse ,	M. 2

J

<i>JALOUSIE</i> , (trait de)	M. 7
autre de deux freres ;	M. 32-33
<i>Ignorance</i> des Maures ,	M. 46
<i>Imposture</i> d'un apostat ,	M. 54-55
<i>Imprudence</i> d'un général Espagnol ,	A. 18
<i>Inceste</i> abominable ,	M. 19

DES MATIERES. 163

<i>Indépendance</i> d'Alger,	A. 13-14-22-39-57	
de Tripoli,		Trip. 6
<i>Justice</i> singulière,		M. 30
autre mémorable,	A. 55-58-59	

L

L ÉÇON pleine de modération,	M. 9-10	
autre humiliante,		M. 11
autre de tolérance,		M. 22
autre singulière,	A. 43-44-45	
autre terrible,	A. 57-58	
<i>Lettre</i> d'un lord-maire de Londres au Bacha d'Alger,	A. 29-30	
d'un ambassadeur Tripolitain à l'académie des Sciences de Stockholm,	Trip. 12-13-14	

M

M ASSACRE horrible,	B. 30-42	
<i>Méchanceté</i> d'une Sultane,		M. 34
<i>Modération</i> funeste,		M. 27
<i>Mort</i> cruelle d'un roi d'Afrique,		B. 8

N

N AVIGATION extraordinaire,	A. 46-47.	
------------------------------------	-----------	--

O

O PÉRATION heureuse d'un chirurgien François,	Tun. 24	
--	---------	--

P

P AIX demandée par les Algériens à la France,	A. 50	
<i>Paroles</i> atroces,		B. 55

<i>Passé-port singulier ,</i>	<i>A. 28-29</i>
<i>Perfidie atroce ,</i>	<i>Tun. 7-8-9</i>
<i>Persecutions contre les Catholiques ,</i>	<i>B. 4-5-7-8-9-11</i>
<i>autres ,</i>	<i>M. 23-47-48</i>
<i>Plaisanterie peu décente ,</i>	<i>M. 25-26</i>
<i>Polygamie excessive ,</i>	<i>M. 32</i>
<i>Pommes d'or crues enchantées</i>	<i>M. 4</i>
<i>comment enlevées ,</i>	<i>M. 5</i>
<i>Présent insultant ,</i>	<i>M. 6</i>
<i>Prise de la Goulette ,</i>	<i>Tun. 3</i>
<i>de Tunis ,</i>	<i>Tun. 4-5</i>
<i>Privilège singulier ,</i>	<i>M. 11</i>
<i>Prophétie étrange ,</i>	<i>A. 10-11-12</i>
<i>Pyrateries ,</i>	<i>A. 29-32-33-33-39</i>

R <i>ECUEIL des ouvrages d'Avicennes ,</i>	<i>B. 44-45</i>
<i>Réponse hardie ,</i>	<i>M. 12-13</i>
<i>Reproches sanglants ,</i>	<i>Tun. 5</i>
<i>Respect d'un Mahométan pour une image de</i> <i>sainte Lucie ,</i>	<i>Tun. 27</i>
<i>Révolte des Maures ,</i>	<i>B. 17-23-24</i>
<i>d'un gouverneur de Maroc ,</i>	<i>B. 53</i>
<i>Révolution singulière ,</i>	<i>B. 23-24-46-47-62</i>
<i>autre ,</i>	<i>A. 37</i>
<i>Rois Almoravides ,</i>	<i>B. 39</i>
<i>Almohades ,</i>	<i>B. 49</i>
<i>Bimérinis ,</i>	<i>B. 59</i>
<i>Ruse d'un Dey d'Alger ;</i>	<i>A. 54-55</i>

S

S <i>CENE singulière ,</i>	<i>29-30</i>
<i>Sciences cultivées en Espagne par les Arabes ,</i>	<i>B. 27</i>
<i>à Maroc ,</i>	<i>M. 20-21</i>

DES MATIERES. 165

Siege de l'empire des Califes Fatimites transféré en Egypte,	B. 37
Siege mémorable,	B. 59-61-62
autre,	M. 7
autre de Tripoli,	Trip. 2
Sort d'un tyran,	Tun. 13
Speclacle attendrissant,	B. 15-60
autre,	A. 49
autre,	Tun. 19-20
Supplice horrible,	M. 28
autre affreux,	M. 38-50-51
autre,	A. 16
Système de religion,	M. 54-55

T

TITRE fastueux,	B. 31
Tradition singuliere,	M. 31
Trahison mémorable,	B. 24
punie,	B. 25-27-34-45-58
autre,	M. 26-27-36
Traité de paix entre Maroc & la France,	M. 31
autre entre Tunis & l'Espagne,	Tun. 8
autre entre la France & Tripoli,	Trip. 7-8-9
Tribut imposé au roi de Tunis,	Tun. 8
Tyrannie exécration,	M. 55-56-57
autre,	A. 6-7
autre,	Tun. 23-24

V

VENGANCE terrible,	Tun. 25
autre plaisante,	Tun. 26
autre de la France contre Tunis,	Tun. 29
Victoire de Bélisaire,	B. 12
Violence horrible,	A. 6

T A B L E

*Des Matieres principales contenues
dans les Anecdotes Abyssiniennes.*

A

A BSOLUTION singuliere ,	11-12
<i>Abuna</i> d'Ethiopie : ce que c'est ,	13
<i>Ambassadeur</i> Abyssin à Lisbonne ,	8
autres à Rome & à Madrid ,	43
autre d'un François en Abyssinie ,	68-71
<i>Anecdote</i> singuliere ,	57-58
<i>Antiquité</i> des Abyssiniens ,	2
<i>Apostasies</i> fréquentes ,	11-23
<i>Aventurier</i> peu digne de foi ,	68-69

B

B APTÊME (double) en Abyssinie ,	11
<i>Bois</i> de la vraie croix : l'empereur d'Abyssinie en envoie un morceau en Portugal ,	8

C

C ALOMNIE absurde ,	63
<i>Cantiques</i> contre le Catholicisme ,	60
<i>Châtiment</i> honteux ,	51-52
<i>Chronologie</i> Abyssinienne ,	2
<i>Clémence</i> , (trait de)	7
autre ,	36-37
<i>Confession</i> publique en usage en Abyssinie ,	11

DES MATIERES. 167

<i>Confession</i> : comment elle se pratique ,	11-12
<i>Confirmation</i> , sacrement : tournée en ridicule ,	54
<i>Courage</i> imprudent d'un général Portugais ,	16-17
<i>Coutume</i> singuliere abolie ,	5
<i>Crainte</i> singuliere d'une nourrice ,	17.

D

D ÉFAITE des Portugais ,	17
Défiance des Maures au sujet des liaisons des Portugais avec les Abyssins ,	9
Démarches précipitées ,	26-27
Démêlés de l'empereur & du patriarche d'Abyssinie ,	20-21-22
Démenti hardi ,	5

E

E DIT d'un empereur Abyssin en faveur de l'Eglise Romaine ,	50
autre pour le rétablissement de la religion Abyssinienne ,	59
Epitaphe d'un prétendu roi d'Ethiopie ,	42
Excommunication précipitée ,	26
autre ,	44
Exhumation imprudente ,	52
Expédient singulier ,	19

F

F ANATISME redoutable ,	58-59
Fermeté apostolique ,	53
Fierté d'un général Portugais ,	15-18
Foiblesse d'un empereur Abyssin ,	60-61

H

H ARANGUE singulière ,	58
comment reçue ,	59
<i>Hommage</i> d'un empereur d'Abyssinie fait au saint	
siege ,	21
autre ,	48

J

J ÉSUITES chargés de la mission d'Abyssinie ,	24-25
leur imprudence ,	25-26-27
leurs malheurs ,	31-32
ce qu'on pense de leur doctrine ,	33
leur crédit ,	42
leurs succès ,	44-45-46-47-48-49
sont haïs des peuples ,	52-53
sont bâtir un séminaire & donnent	
des farces ,	54
effet qu'elles produisent ,	<i>ibid.</i>
ils commencent à décheoir de leur	
crédit ,	56
sont chassés de la cour ,	61
dépouillés de leurs biens ,	62
remarque à ce sujet ,	<i>ibid.</i>
& sur la haine qu'on leur porte en-	
core aujourd'hui ,	63
<i>Impiétés</i> frappantes ,	51
<i>Imposteurs</i> en Abyssinie ,	40-41-61-62
<i>Imprudence</i> des Jésuites ,	25-26-27
d'un empereur Abyssin ,	36
<i>Infailibilité</i> du pape , reconnue par l'empereur	
d'Abyssinie ,	47
<i>Innovations</i> fort mal reçues ,	45
autres ,	50
	<i>Interdit</i>

DES MATIÈRES. 169

<i>Interdit</i> jetté sur l'Abyssinie ,	36
<i>Intrepidité</i> d'un missionnaire ,	31
d'un empereur ,	37

L

L ETTRE curieuse ,	72-73
---------------------------	-------

M

M ANIFESTE d'un empereur d'Abyssinie ,	47
<i>Miracle</i> supposé ,	20
<i>Mission</i> en Abyssinie ,	23
<i>Missionnaires</i> persécutés ,	64
<i>Moines</i> soldats ,	46
<i>Mulciet</i> Nubien, usurpe la dignité d'Abuna ,	61
	62

O

O R , très-abondant en Abyssinie ,	25
---	----

P

P ARTICULARITÉS curieuses ,	41-42
<i>Politique</i> des Abyssins à l'égard des étrangers ,	4
<i>Prédiction</i> méprisée ,	40
<i>Présent</i> insultant ,	15
<i>Profession</i> de foi des Abyssins ,	27-28-29-30
<i>Proposition</i> singulière ,	39

R

R AVAGES en Abyssinie ,	10-12-14
<i>Recherches</i> rigoureuses des étrangers ,	66
<i>Relation</i> suspecte ,	68-69
<i>Religion</i> des Abyssins ,	27-28-29-30
<i>Remarques</i> intéressantes ,	70-71-72
<i>Réponse</i> ferme & courageuse ,	18-19
<i>Anecd. Afr.</i>	Y y

<i>Réponse équitable ,</i>	36-37
<i>Représentations sages ,</i>	46
<i>autres écoutées ,</i>	54-55
<i>autres plus heureuses ,</i>	57
<i>Résolution hardie ,</i>	17
<i>Restriction remarquable ,</i>	50
<i>Révoltes en Abyssinie : à quel sujet ,</i>	44-45-46-
	51-54
<i>Révolution précipitée ,</i>	38

S

<i>SABBAT</i> sanctifié par les Abyssins ,	45
<i>Scène plaisante ,</i>	12
<i>Serment prêté par l'empereur & la cour d'A-</i> byssinie à l'Eglise Romaine ,	48-49
<i>Sévérité inouïe ,</i>	51-52
<i>Soumission de l'empereur & de la cour d'Abyss-</i> inie à l'autorité du saint. siège ,	47
<i>Spéctacles ridicules ,</i>	54
<i>Supplice d'un général Portugais ,</i>	19-20

T

<i>TRAITEMENT</i> modéré ,	24
<i>autre rigoureux ,</i>	75-76

V

<i>VISITES</i> peu polies ,	15
<i>Voyage de la reine de Saba à Jérusalem ,</i>	2
<i>de Covilhan en Abyssinie ,</i>	4



TABLE

*Des Matieres les plus intéressantes,
contenues dans les Anecdotes de
Guinée, & des Côtes Orientale,
Méridionale & Occidentale de
l'Afrique.*

A

<i>ACTE</i> de charité singulier,	93
<i>Administration</i> sage des Hollandois au Cap de Bonne Espérance,	120
<i>Adultere</i> , comment puni,	40
<i>Agilité</i> des Hottentots,	120
<i>Ambassade</i> envoyée au pape par la reine Zin- gha,	71
par le roi de Congo à Lisbonne,	86
<i>Ambassadeur</i> Negre en France,	36
<i>Ambition</i> cruelle,	57-58
<i>Amour</i> généreux,	147
<i>Antipathie</i> invincible des Hottentots pour toutes les religions,	120
<i>Anthropophages</i> ,	58-59
<i>Apostasie</i> éclatante,	74
autre,	80
<i>Armées</i> du Congo, redoutable fléau,	92
<i>Attentat</i> justifié,	87
<i>Avarice</i> des peuples & des rois de Guinée,	11
<i>Aventures</i> d'un Anglois & de sa maîtresse,	4
de deux officiers Portugais,	81
<i>Autorité</i> des rois des Jalofes,	8

Autorité de la principale femme du roi d'Ardra,

37

B

B LASPHEME, vrai ou faux,	101
Bon mot d'un aveugle,	151

C

C AFRES, peuple peu connu,	123
Canaries, (îles) par qui découvertes,	5
Cérémonies affreuses,	59
Christianisme introduit dans le Congo,	79
Cimbis, nation féroce,	144
Colliers de dents enfilées,	35
autres,	41-42
Commerce barbare & inhumain, 97-98-102-103	
Conquêtes du roi de Dahomé,	31-32
Conversion de la farouche Zingha,	65-66
Côte d'Or : pourquoi ainsi nommée,	14
des Esclaves,	23
Credit de missionnaires au Congo,	105
Crimes capitaux de la Côte des Esclaves, 28-29	
Croyance d'un roi de Guinée,	10
Cruautés d'une reine d'Angola,	50
punie,	51-59
autres,	60-61-62-63
autres,	96
Culte du serpent : son origine,	25-26
méprisé par les Dahoméens,	32

D

D ÉCOUVERTE due aux François,	3
Défiance du roi de Quiloa,	139
Désespoir d'un Hollandois,	15-16
Désintéressement admirable,	141-142

DES MATIÈRES. 173

<i>Diabls</i> blanc chez les Negres,	36-37
<i>Dialogue</i> curieux,	10-11
<i>Dieux</i> innombrables,	24-25
<i>Discours</i> remarquable,	66-67
<i>Don</i> : titre honorifique pris par des misérables,	80

E

E	EDUCATION singuliere,	30
Election d'un roi de Quiloa par les Portugais,		141
Entreprise des Portugais,		54
Esclavage des Negres, comment expliqué,		45
Etablissement des Hollandois au Cap de Bonne- Espérance,		113-114
	justement acquis,	117
Etat des anciens habitants des Canaries,		5
Exécution horrible,		77

F

F		
ACTEUR Anglois , justement puni ,		33
Fait singulier ,		15
Femmes employées à ramasser l'or ,		19
chargées de tout le travail ,		20
leur fécondité ,		24
Fermeté surprenante ,	60-70-71	
Féroacité inconcevable ,	59-60-61-62	
Fétiches des Negres ,		25
Fierté d'une princesse d'Angola ,		56
Fourberie des prêtres Africains	21-24	
Fondation de la ville de San-Salvador ,		78
Funérailles des habitants de la Côte d'Or ,		22
autres sanglantes ,		43

G

GANGAS, prétendus forciers, 74-75-83
leurs fourberies & leurs grimaces, 83-84

Générosité d'un Anglois ,	46
impression qu'elle fait sur les Negres,	47
d'un sujet envers son souverain,	93-
autre ,	94
Giagues , secte abominable ,	58-59-60-61-62-
	63-87-88
Gouvernement affreux ,	84
du Monomotapa ,	126
Gris-gris ; ce que c'est ,	12

H

HONNEURS funebres rendus aux rois d'An-	
gola ;	51-52
Hottentots , peuple d'Afrique ,	107
leurs usages , <i>ibid.</i>	108-118-119-120
leur chasse ,	109
leur religion inconnue ,	109-110
leur passion pour le cuivre ,	111
trompés & massacrés ,	112
font la guerre aux Hollandois ,	114-
	115-116
leur vendent un terrain ,	117
leur agilité ,	120
leur antipathie pour toutes les reli-	
gions ,	<i>ibid.</i>
leur mépris des richesses ,	121-122

I

JALOUSIE des Negres ,	40
Idée d'une vie à venir chez les Negres ,	44
Idole mystérieuse ,	13
Imprudence d'un directeur Hollandois ,	39
Incendie remarquable ,	1

DES MATIERES. 175

Inimitié & jalousie des Européens en Afrique,

17

Intrépidité surprenante d'une femme, 58-63-64

Iste merveilleuse, 5

L

L *OIX* horribles, 59-60

autres sévères, 68-69

du Portugal appréciées, 82

M

M *ÉPRIS* de la religion, 99

Métempsychose fait partie de la croyance des Nègres, 44

Mines d'or, 133-136

Miracles rapportés par les Portugais, 65

Missionnaires envoyés à la farouche Zingha, 64-65

leurs succès inespérés, *ibid.*

obligés de céder, 71

imprudents, 95

Mort édifiante de la barbare Zingha, 73

N

N *ÉGRESSES* aimées des Européens, 39

O

O *NGUENT* abominable, 59

Opération étrange, 118

Ophir, 133

Opinion singulière, 36

Or : en quelle abondance il se trouve en Afrique, 18

comment il se recueille, 19

<i>Or</i> : la quantité que les Européens en tirent tous les ans ,	19
<i>Oraison</i> funebre singuliere ,	22-23
<i>Ordres</i> de noblesse ,	41
<i>Orgueil</i> d'un roi Negre ,	31
autre ,	52
autre ,	56

P

P LAISANTERIE heureuse ,	28
<i>Pluie</i> de feu au Congo ,	100
<i>Politesse</i> singuliere ,	23
<i>Politique</i> adroite des Mandingos ,	13-14
<i>Poudre</i> d'or brille aux yeux des Portugais ,	7
<i>Présage</i> heureux ,	40
le même malheureux ,	ibid.
<i>Prêtres & prêtresses</i> du serpent ,	26

R

R ACE nouvelle d'hommes : comment produite ,	20
<i>Réception</i> magnifique ,	145-146
<i>Religion</i> simple ,	127
<i>Révolution</i> en Guinée ,	10
<i>Ruses</i> diverses ,	61-62-66

S

S ACRIFICES barbares ,	34
autres affreux ;	40-41-43
<i>Secres</i> divulgué ,	13
<i>Serpens</i> , comment traités par les Dahoméens ,	32
<i>Serpent</i> honoré comme un dieu ,	25
sa postérité nombreuse ,	26
ses épouses ,	ibid.
son crédit est diminué ,	27-28
<i>Siège</i> singulier ,	56

DES MATIERES. 173

<i>Sommatton étrange,</i>	77
<i>Soufflet donné , par qui,</i>	104
<i>Speſtacle touchant,</i>	147-148
<i>Stérilité des femmes en horreur ſur la Côte des</i> <i>Eſclaves ,</i>	24
<i>Stratagème fatal aux Danois ,</i>	16-17
<i> autre d'un roi Negre ,</i>	33
<i>Succeſſion au trône : ce qu'elle a de particulier</i> <i>en Guinée ,</i>	12
<i>Superſtitions groſſieres ,</i>	12-24-29-41
<i>Supplication étrange ,</i>	105
<i>Supplice effrayant ,</i>	29
<i>Surpriſe des Negres à la vue des Blancs ,</i>	34

T

T <i>IMIDITÉ des tyrans ,</i>	30
<i>Titres & dignités , introduits par les Portugais au</i> <i>Congo ,</i>	102
<i>Tradition curieufe ,</i>	45
<i> autre ,</i>	48-49
<i>Traite des Negres ,</i>	102-103
<i>Traité entre les Portugais & la cour d'Angola ,</i>	56
<i>Tyrannie exécrationnelle ,</i>	96

V

V <i>ENGANCE remarquable ,</i>	42
<i>Voleurs adroits ,</i>	8-9
<i>Uſage ſingulier ,</i>	30
<i>Uſages des peuples du Monomotapa ,</i>	125

Fin des Tables

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit qui a pour titre, *Anecdotes Africaines*, faisant partie des *Anecdotes des quatre parties du monde* : je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression.
A Paris, ce 11 Mai 1775.

Signé TERRASSON.

*Le Privilege se trouve au commencement des
Anecdotes Angloises.*

EXTRAIT du Catalogue de VINCENT,
Libraire à Paris, 1775.

HISTOIRE.

A Necdores Angloises, depuis l'établissement de la Monarchie jusqu'au règne de George III, in-8°, *petit format*, 5 l.

Anecdotes Arabes & Musulmanes, depuis l'an de J. C. 614, époque de l'établissement du Mahométisme en Arabie, par le faux prophète Mahomet, jusqu'à l'extinction totale du Califat, en 1538, in-8°, *petit format*, 1772, 5 l.

Anecdotes Américaines, *sous presse.*

Anecdotes Chinoises, Japonnoises, Siamnoises, Tonquinoises, &c; dans lesquelles on s'est attaché principalement aux Mœurs, Usages, Coutumes & Religions de ces différents peuples de l'Asie, in-8°, *petit format*, 5 l.

Anecdotes Ecclésiastiques, contenant tout ce qui s'est passé de plus intéressant dans les Eglises d'Orient & d'Occident, depuis le commencement de l'ère chrétienne jusqu'à présent, 2 vol. in-8°, *petit format*, 10 l.

Anecdotes Espagnoles & Portugaises, depuis l'origine de la nation jusqu'à nos jours, in-8°, 2 vol. *petit format*, 10 l.

Anecdotes Françoises, depuis l'établissement de la Monarchie jusqu'au règne de Louis XVI; par M. l'abbé *Berou*, nouvelle édition, in-8°, *petit format*, 5 l.

Anecdotes Germaniques, depuis l'an de la fondation de Rome 648, & de l'ère chrétienne 106, jusqu'à nos jours, in-8°, *petit format*, 5 l.

Anecdotes Italiennes, depuis la destruction de l'Empire Romain en Occident, jusqu'à nos jours, in-8°, *petit format*, 5 l.

Anecdotes du Nord, comprenant la Suède, le Danemarck, la Pologne & la Russie, depuis l'origine de ces Monarchies jusqu'à présent, in-8°, *petit format*, 5 l.

Anecdotes Orientales, contenant les anciens rois de Perse, & les différentes Dynasties Perses, Turques & Mogoles, qui se sont élevées successivement en Asie, jusqu'aux Califes & aux Sophis exclusivement, in-8°, 2 vol. *petit format*, 10 l.

Anecdotes des Républiques, comprenant Genes & la Corse, Venise & Malthe, la Hollande & la Suisse, auxquelles on a joint la Savoie, la Hongrie & la Bohême, 2 vol. in-8°, *petit format*, 10 l.

Dictionnaire historique des Sièges & Batailles mémorables de l'Histoire ancienne & moderne, ou Anecdotes militaires de tous les Peuples du monde. 3 vol. in-8°, *petit format*, 15 l.

Dictionnaire historique d'Education, où, sans donner de préceptes, on se propose d'exercer & d'enrichir toutes les facultés de l'ame & de l'esprit, en substituant les exemples aux leçons, les faits aux raisonnements, la pratique à la théorie, 2 vol. in-8°, 10 l.

Dictionnaire des Cultes religieux, établis dans le monde depuis son origine jusqu'à présent : Ouvrage dans lequel on trouvera les différentes manieres d'adorer la divinité, que la révélation, l'ignorance & les passions ont suggérées aux hommes dans tous les temps ; l'Histoire abrégée des dieux & demi-dieux du Paganisme & celle des Religions Chrétienne, Judaïque, Mahométane, Chinoise, Japonnoise,

Indienne, Tartare, Africaine, leurs sectes & hérésies principales, leurs ministres, prêtres, pontifes & ordres religieux; leurs fêtes, leurs sacrifices, leurs superstitions, leurs cérémonies, le précis de leurs dogmes & de leur croyance, 3 vol in-8°, *petit format, avec Fig.*

15 l.

Dictionnaire historique des Saints Personnages, où l'on peut prendre une Notion exacte & suffisante de la Vie & des Actions mémorables des Héros du Christianisme; des Apôtres, des Pontifes, des Patriarches, des Evêques, des Solitaires fameux de l'Orient & de l'Occident, des Vierges, des Martyrs, des Confesseurs, de tous ceux enfin dont les Eglises Grecque & Latine ont conservé les noms dans leurs Fastes, ou consacré la mémoire par un Culte public, in-8°, 2 vol. *petit format,*

10 l.

Essai sur le Sénat Romain, pour servir d'introduction à l'histoire du Tribunat de Rome; traduit de l'anglois de M. Chapman, in-12. *relié*

3 l.

Histoire du Tribunat de Rome, depuis sa création, l'an 261 de la fondation de Rome, jusqu'à la réunion de sa puissance à celle de l'empereur Auguste, l'an 730 de la même fondation. In-8°, *petit format*, 2 part. broch.

5 l.

Histoire générale de Languedoc, avec des Notes & les Pièces justificatives; composée sur les Originaux, enrichie de divers monuments, avec Cartes, Figures & Vignettes en taille douce; par D. Vaissète, R. B. in-fol. 5 vol.

120 l.

———— Les tomes III, IV & V se vendent séparément 24 livres.

———— La même en abrégé, in-12, 6 vol. 15 l.

———— **Armorial des Etats de Languedoc**; par M. Gastelier de la Tour, in-4°, armoiries gravées,

12 l.

- Histoire militaire des Suisses, avec les généalogies des maisons illustres; par M. le baron de Zur-Lauben, in-12, 8 vol. 20 l.**
- Code militaire des Suisses, servant de suite à l'Histoire des Suisses, in-12, 4 vol. 10 l.**
- Histoire poétique tirée des Poètes François : on y a joint un Dictionnaire poétique; par M. l'abbé Berrou, in-12, nouvelle édition, petit format, 2 L.**
- Mémoires & Lettres de Henri, duc de Rohan, publiés pour la première fois par M. le Baron de Zur-Lauben, in-12, 3 vol. 7 l. 10 s.**

PHILOSOPHIE, SCIENCES ET ARTS.

- Année Champêtre, contenant ce qu'il convient de faire chaque mois de l'année dans le potager; in-12, 3 vol. Fig. 9 l.**
- Antilogies & Fragments Philosophiques, ou Collection méthodique des morceaux les plus curieux & les plus intéressants sur la Religion, sur la Philosophie, les Sciences & les Arts, extraits des écrits de la Philosophie moderne, 4 vol. in 12, rel. 4 l. 12 s.**
- Cours d'Etudes des Jeunes Demoiselles, ouvrage non moins utile aux Jeunes-Gens de l'autre sexe, & pouvant servir de complément aux études des Collèges; avec des Cartes pour la Géographie, & des Planches en taille-douce, pour le Blason, l'Astronomie, la Physique & l'Histoire-Naturelle; par M. l'Abbé Fromageot, in-12, 8 vol. Fig. 18 l.**
- Les tomes IX & X paraîtront incessamment.**
- Dictionnaire des Passions, des Vertus & des Vices, ou Recueil des meilleurs morceaux de morale pratique, tirés des auteurs anciens &**

- modernes, étrangers & nationaux, 2 vol. in-8°, 9 l.
- nouvelle Encyclopédie portative, ou Tableau général des connoissances humaines, dans lequel on donne une idée exacte des sciences les plus utiles, in-8°, 2 vol. *petit format*, 10 l.
- la même, in-8°, 2 vol. *papier fin*, 12 l.
- Erasme, ou l'Ami de la Jeunesse; entretient familiers, dans lesquels on donne aux jeunes gens de l'un & de l'autre sexe des notions suffisantes sur la plupart des connoissances humaines, & particulièrement sur la Logique ou la science du raisonnement; la doctrine, la morale & l'histoire de la Religion, la Mythologie; la Physique générale & particulière; l'Astronomie; l'Histoire naturelle; la Géographie; l'Histoire de France, &c; nouvelle édition, avec Cartes géographiques, in-8°, *petit format*, rel. 5 l.
- Gnomonique à la portée de tout le monde, ou Méthode pour tracer des Cadrans solaires; par M. Garnier, avec *Fig.* in-8°, 5 l.

BELLES - LETTRES.

- Aménités littéraires, in-8°, *petit-format*, 2 part. *broch.* 5 l.
- Contes Persans; par *Inatula de Delhi*, traduits de l'anglois, in-12, deux parties *broch.* 3 l.
- Dictionnaire portatif de Littérature, dans lequel on traite de tout ce qui a rapport à l'Eloquence, à la Poésie & aux Belles-Lettres, & dans lequel on enseigne la marche & les règles qu'on doit observer dans les ouvrages d'esprits; par M. l'abbé *Sabatier de Castres*, in-8°, *petit format*, 15 l.
- Dictionnaire poétique d'Education; par M. *Delacroix*, 2 vol. in-8°, *petit format*, 10 l.